NEUVIÈME ANNÉE. — N° 195 10 Centimes. 1er-15 JANVIER 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS: UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE: 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.



SOMMAIRE

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement pour l'année 1899, ou bien de faire bon accueil au reçu de 3 fr. 25 que nous leur ferons présenter par la poste, vers fin janvier. A. B.

La France et le Congrès de l'Humanité

Par un enchaînement de circonstances à l'origine desquelles il est inutile de remonter, la France se trouve divisée en deux fractions — je ne dis pas encore factions — irréconciliables. Il y a ceux qui, regardant en arrière, voudraient, un siècle après la Révolution, nous faire retourner aux temps des guerres civiles et religieuses, des persécutions pour cause de foi, des missions bottées où les soldats du roi trouvaient à déployer leur courage contre la faiblesse des femmes et des enfants de ceux qui osaient prier Dieu selon leur conscience plutôt que d'obéir aux ordres de Sa Majesté Très Chrétienne. La liberté des cultes, la liberté de la pensée, l'égalité devant la loi et devant l'impôt, le droit de chacun de croire ou de ne pas croire, l'abolition des privilèges de naissance, tant d'autres conquêtes dont nous sommes fiers, sont, à leurs yeux, l'abomination de la désolation, le mal essentiel, des manifestations partielles, mais certaines, du *Grand Adversaire*, l'*Antéchrist*. L'homme n'est tout lui-même et ne doit jouir de la plénitude de ses droits, tels du moins qu'ils les entendent, qu'à la condition expresse d'accepter, sans discussion, les ordres qui lui viennent de Rome. De même encore, l'on n'est Français et digne d'exercer ses droits de citoyen que si l'on donne son adhésion pleine et entière aux doctrines que prêche le Vatican. Le pape est Dieu, et M. Brunetière est son prophète.

Tel est l'enseignement que l'on s'ingénie à faire pénétrer dans l'esprit et au cœur de nos compatriotes. Protestants, francs-maçons, libres penseurs, incrédules, spirites, occultistes, etc., sont tout autant de catégories ennemies que l'on voudrait réduire à l'impuissance, en attendant l'occasion favorable où l'on pourra, sans trop de danger, les traiter comme les Espagnols ont fait des Maures et des juifs, des protestants aussi, de leur immense empire. Discrètement d'abord, puis avec une impudence incessamment croissante, l'on a prêché et l'on prêche contre tous les non-catholiques une croisade abominable : celle de la haine, de tous les instincts bas et vils, de toutes les passions curieuses et sanguinaires. On prépare, par degrés, le jour du « grand chambardement ». Malheur alors à ceux, quels qu'ils soient, dont on redoute l'influence grandissante, l'esprit d'initiative, la science, le caractère ou la frondeuse indépendance! Pour mieux réussir l'odieuse campagne, pour frapper plus sûrement l'esprit et l'imagination des faibles, on ne se fait pas faute d'exalter les plus atroces des crimes et les infamies les moins pardonnables de l'histoire. La Saint-Barthélemy devient œuvre pie et nationale ; la Révocation de l'Édit de Nantes, les Dragonnades, le long et douloureux exode des protestants sont comptés au mari de Mme de Maintenon, comme des preuves manifestes entre toutes de sa clairvoyance et de son patriotisme. Et, comme si l'on craignait l'insuffisance des leçons du passé, on glorifie dans le présent les actes les plus évidemment répréhensibles. N'a-t-on pas eu

l'audace sacrilège de vouloir, d'une part, ériger une statue à un menteur et à un faussaire avéré ? Et, d'autre part, ne nous a-t-on pas infligé cette honte de faire d'un Esterhazy, traître, escroc et le reste, *un héros* national? C'est un débordement d'insanités, d'excentricités, d'injures, d'infamies et d'excitations meurtrières tel que nos annales n'en offrent que peu d'exemples. Il y a quelques jours à peine, n'entendait-on pas, à la Chambre des députés de France, proférer ce blasphème que *les noms alsaciens sonnent mal français*, Ce n'est pas assez, apparemment, que les Alsaciens et les Lorrains aient payé la rançon de la France de leur sang, de leurs affections, de leurs intérêts les plus chers. Il fallait que nous subissions encore les basses insultes de prétendus patriotes dont plus d'un peut-être vivait tranquille à l'étranger — déserteur devant l'ennemi, — alors que, volontairement et de notre plein gré, nous offrions nos poitrines aux balles prussiennes! Et tandis que se poursuit, sans relâche, l'œuvre néfaste de la division des Français entre eux ; que les professionnels du patriotisme clament et vocifèrent, le clergé tout entier, à deux ou trois exceptions près, le clergé se tait, ou plutôt, non, il ne se tait pas. Ses membres crient eux aussi, et ce qu'ils réclament avec colère, soit dans les *Croix* dont ils inondent le pays, soit dans les chaires que le gouvernement de la République leur prête et que nous payons, c'est la confiscation de nos libertés les plus précieuses, c'est le coup d'État qui courbera la France sous le sabre que le prêtre bénira.

Déjà, ces menées ruineuses et criminelles coûtent à la France plus cher que deux ou trois batailles perdues devant l'ennemi. Mais le fanatisme ne raisonne pas, et le sectarisme est aveugle de parti pris. Aveuglement, sans excuse dans le cas présent, parce qu'il est délibérément voulu. Oh! les singuliers défenseurs de Dieu et de la patrie que tous ces hommes de ténèbres et de haine! Il ne se peut guère de plus grand scandale. Dieu ni la patrie n'ont pas de pires ennemis qu'eux. Ils feraient haïr l'Un et prendre l'Autre en horreur, si la Providence, heureusement, et la Patrie n'évoquaient pas en nos âmes d'autres principes et une autre image que ceux qu'ils offrent à notre amour.

***

A côté de ceux qui regardent en arrière, il y a ceux dont les regards sont tournés vers l'avenir. Bien loin de regretter les progrès réalisés et les pas faits en avant, bien loin de vouloir refouler l'humanité vers un passé détesté et détestable, de rêver de nouvelles tyrannies et de nouvelles oppressions, de songer à ressusciter les privilèges et les abus dont nous avons tant souffert, de créer des catégories adverses entre les citoyens de la même patrie : ils poursuivent, tout au contraire, le noble but et le bel idéal d'une liberté incessamment grandissante, d'une justice constamment plus sûre, d'un patriotisme de jour en jour plus éclairé. Ils veulent que, jusqu'au dernier des misérables, tous profitent des lois tutélaires établies pour le bien commun. Dénier à quiconque la protection qu'elles ont accordée, sans distinction de race ni de religion, à tous les citoyens, peser sur l'un quelconque des enfants de la France pour l'obliger à des actes religieux qu'il réprouve, ou pour entraver la libre expression de sa foi, ce n'est pas faire tort seulement à celui qu'on opprime, c'est léser la patrie elle-même. La force n'est pas le droit, ni la puissance n'est pas la grandeur. C'est la justice qui élève et qui honore la Patrie ; c'est la liberté qui la fait aimer. Quand la justice et la liberté règnent, que tous se sentent solidaires entre eux et envers elle, alors les sacrifices ne coûtent guère. Toutes les vies s'offrent d'elles-mêmes pour sa défense et son salut.

Chose étrange, cependant, spectacle inouï ! Ceux qui, se réclamant de la Révolution, entendent réaliser dans la pratique « les droits de l'homme et du citoyen », tels que nos ancêtres les ont conçus, ceux-là, précisément, aux temps troublés où nous vivons, sont accusés de trahison. On leur reproche d'être de mauvais Français, de faire œuvre antifrançaise. Les vrais patriotes, de nos jours, ce sont les Drumont, les Judet, les Rochefort, les Vervoort et les Meyer ! Apôtres d'espèce nouvelle, ils prêchent la violation de la loi et du droit. La haine du juif et du protestant, sans parler des autres, est le premier article de l'évangile nouveau. L'œuvre poursuivie et bientôt accomplie est incontestablement misérable et néfaste, encore eux font-ils leur métier ; ce qu'ils désirent, c'est de l'argent. Peu leur importe le reste !

Mais que des hommes comme Amo tiennent le même langage, voilà qui étonne, qui inquiète et qui indigne. Comment ! Vous avez, des années durant, en des articles superbes, tout imprégnés d'amour et de fraternité, exalté les prochains et définitifs triomphes de la solidarité, non seulement française, mais universelle ; vous avez été aux yeux d'un certain nombre, pendant de longs mois, comme le vivant symbole d'une rénovation par l'amour, et soudain vous prenez le parti de la violence et de la division, de la méconnaissance des droits les plus sacrés ! Vous vous déclarez l'adversaire décidé de ceux qui demandent la justice et la vérité ! Vous devenez l'allié de ces hommes détestables dont le prétendu patriotisme n'est qu'un masque hideux, une caricature de carnaval ! Vous descendez des hauteurs éthérées, où vous aviez si longtemps plané, et c'est pour accuser ceux qui, ne séparant pas le droit et la Patrie, veulent celle-ci grande par la loi et forte par la justiee ! Vous osez, dans une souscription publique en l'honneur d'un faussaire et d'un menteur, d'un faux témoin et d'un parjure, écrire cette phrase : « P. Vitte (Amo) un Celte-Gaulois qui, de toutes les puissances de son âme, réprouve le forfait exécrable d'Israël, son attentat maudit contre la vie de la Grande Nation d'Amour, la France, par le moyen de laquelle doit s'établir le règne céleste dans le monde..... » Vous dites ailleurs, dans la *Paix Universelle*, numéro du 15-31 décembre 1898 : « De toutes les puissances de mon âme, au nom de toutes les puissances qui m'ont inspiré, guidé depuis neuf ans, je réprouve l'abominable campagne dirigée par tous les éléments antifrançais du monde contre notre chère Patrie française. » Étrange ! Étrange ! Ainsi vous rentrez dans la mêlée humaine, après vous être, pendant des années, comme muré dans votre tour d'ivoire ! Et vos premières paroles, votre premier acte, ce sont des paroles et un acte de haine et de vengeance ! Et de haine contre qui ? Contre les parjures et les faussaires ? Contre les violents et les cyniques ? Contre ceux qui, tremblant à la pensée de l'Allemagne, ne songent qu'à saigner la France ? Contre ceux qui, au mépris de toute loi et de tout droit, s'acharnent sur des innocents ? Contre ceux qui, embusqués dans les ténèbres, préparent de nouveaux faux et de nouveaux mensonges ? Contre ceux qui hurlent : A mort les juifs ! Dehors les protestants ! Arrière les francs-maçons ? — Non, tout droit, et comme si vous suiviez une pente naturelle, votre esprit et votre cœur vous portent vers les ouvriers de la nuit et du crime. On opprime une race, on la menace d'extermination, déjà l'on s'est fait la main au pillage et au massacre en Algérie et ailleurs. Et vous vous en prenez à qui de toutes ces horreurs ? Aux opprimés eux-mêmes et aux victimes. Ne trouvez-vous pas cela étrange quand vous vous interrogez face à face avec votre conscience ? Les Celtes-Gaulois du passé avaient des âmes plus hautes et plus généreuses. Mais cela ne vous suffit pas de vous joindre à la meute hurlante des assoiffés de sang et de spoliation. Vous renouvelez à leur suite des accusations infâmes et mensongères..... De quel droit, je vous prie, taxez-vous d'antifrançais les éléments qui, dans notre chère France, n'ont pas courbé la tête devant un jugement inique rendu dans les conditions les plus louches ? Depuis quand est-ce forfaire à l'honneur ou haïr la Patrie que de réclamer le redressement d'une erreur judiciaire ? Depuis quand n'est-il plus permis d'en appeler aux prin-

cipes de justice et de vérité ? Et puis, encore une fois, où étaient et que faisaient ces grands patriotes, les Judet, les Rochefort et tant d'autres de vos alliés d'aujourd'hui ; où étiez-vous, vous, et que faisiez-vous, vous-même, alors que ceux qu'on traîne dans la boue combattaient et mouraient pour la France ? Si, personnellement, vous avez l'excuse de l'âge, les autres ne l'avaient pas. Ils se sont donc abstenus pour des motifs qui ne s'avouent pas. Sont-ce de mauvais Français, ces savants et ces historiens, ces écrivains et ces penseurs, l'honneur de la France et sa gloire ? Nous avons, il y a vingt-huit ans, subi des défaites écrasantes, conséquences fatales de l'impéritie d'un état-major qui ne différait pas essentiellement de celui dont se dévoilent jour après jour les coupables et frauduleuses manœuvres. Si, malgré des revers inouïs, notre nom brille encore d'un éclat peu commun dans le monde, à qui le devons-nous, sinon à ces mêmes hommes que vous qualifiez si inconsidérément d'antifrançais ? Supprimez-les par la pensée, et demandez-vous de combien notre France serait diminuée par leur disparition. Si vous pouviez pour un instant seulement faire abstraction de l'esprit de parti, vous reconnaîtriez — la chose est si évidente qu'elle crève les yeux — que les fauteurs de désordre, les pêcheurs en eau trouble, les mauvais Français, ce sont tous ceux qui, consciemment ou non, demandent que la France, la France de 89, la France d'Amour, comme vous dites, Amo, donne aux autres nations le spectacle de ses divisions intestines, du fanatisme religieux dans ce qu'il a de plus excérable, des guerres de race poussées jusqu'à l'extermination. Voilà les ennemis de la France, ses ennemis les plus dangereux. Voilà ceux qui l'affaiblissent et la corrompent. Voilà ceux qui l'auraient menée à sa ruine, s'il ne s'était pas trouvé dans son sein des hommes de cœur et de courage pour relever le drapeau que d'autres, indignes, essayaient de souiller et de déshonorer dans le mensonge et l'iniquité. Et ce sont ces mêmes hommes à l'intelligence fière et au sens moral droit qui, pénétrés du vrai rôle de la France dans l'histoire, travaillent à la réalisation de ses glorieuses destinées dans le monde. Ce sont eux encore qui feront d'elle cette nation d'amour dont vous parlez, à moins que vos amis et collaborateurs, dans l'œuvre exécrable qui se poursuit depuis plus d'un an, ne viennent à la noyer dans le sang des meilleurs de ses enfants. Mais cela, c'est le secret de l'avenir. Que Dieu ait pitié de la France !

∴

Et le Congrès de l'humanité ? Certes, vous n'avez pas choisi le beau rôle, Amo, quand, oubliant un long et beau travail, vous avez, sans crier gare ! abandonné vos collaborateurs en pleine bataille, tel un soldat qui déserte devant l'ennemi. Croyez-moi, l'œuvre d'amour sera toujours préférable à l'autre, et contribuera au salut de la France plus que les appels à la violence et au meurtre. Mais vous n'avez pas voulu que votre nom demeurât attaché à une entreprise grandiose, certes, et presque surhumaine, pour ne pas dire quelque peu chimérique. C'est affaire à vous ; peut-être, mieux éclairé, le regretterez-vous un jour.

Quoi qu'il en soit, vous voilà parti : Nous ne pouvons ni ne devons plus compter sur vous. En vouant à l'exécration une race entière, en parlant, ainsi que vous le faites, de « l'abominable campagne dirigée par tous les éléments antifrançais du monde contre notre chère Patrie française », vous vous êtes vous-même, et pour toujours, exclu du Congrès de l'humanité. Le voulussiez-vous, vous ne pourriez plus reprendre le poste que vous avez quitté.

Faut-il maintenant laisser tomber l'idée ? Et faute d'un homme qui avait peut-être trop remis la préparation de l'organisation à intervenir, renoncera-t-on à la manifestation projetée ? Ce serait, à mon sens, une faute, et une faute grave. En 1789, les problèmes les plus urgents se posaient devant l'Assemblée nationale. Avant de passer, toutefois, aux travaux pratiques, aux réformes qui n'admettaient pas de retard, à la destruction d'un gouvernement détestable, elle discuta et vota cette admirable charte : *les Droits et les Devoirs de l'homme et du citoyen*.

On l'en a fortement raillée. J'estime, pour ma part, qu'on a eu tort. On n'organise pas une société, et surtout on ne la réorganise pas, sans savoir sur quels principes et suivant quelles lois. La théorie, ici, était de la pratique et de la meilleure. Car la théorie, comme sous la poussée d'un irrésistible ouragan, emportait fatalement et à bref délai, tout l'échafaudage des privilèges et des abus dont vivait et dont mourait l'ancienne France. Eh bien ! aux moments de trouble et d'incertitude par lesquels nous passons ; quand les notions les plus élémentaires de justice et de vérité s'obscurcissent ; que les prêtres et ceux qui suivent leurs enseignements réclament à grands cris la mort de tout un peuple : qu'on requiert la proscription d'une fraction des enfants de la France : que vis-à-vis des populations arriérées ou déchues les civilisés n'observent ni équité, ni droit : qu'ils les traitent comme un vil bétail, les tuant par milliers en des guerres infâmes ou les empoisonnant par les alcools frelatés qu'ils leur livrent : quand il en est ainsi, peut-être ne serait-il pas sans intérêt ni utilité de proclamer en face du monde ce principe élémentaire, mais nécessaire : tous les hommes sont hommes au même titre, et doivent être traités comme tels. Qu'ils aient la peau noire, rouge, jaune ou blanche, peu importe ! ils sont hommes. Frères arriérés, soit, mais frères quand même.

C'est pourquoi nous serions heureux, malgré la défection d'Amo, de voir quelques-uns d'entre les partisans parisiens du Congrès de l'humanité reprendre en main l'œuvre abandonnée. Il en est parmi eux qui ont le savoir et l'autorité, qui, par là même, sont bien qualifiés pour la mener à bien. Nous ne nommerons personne. Ils sauront bien se trouver et se grouper pour assurer la réunion et le succès du Congrès qui demeure, dans sa grande généralité, une très belle œuvre. Le vœu qu'ici j'exprime est certainement dans le cœur de la plupart de ceux qui y ont successivement donné leur adhésion. Et tous, j'en suis convaincu, seraient reconnaissants à celui qui prendrait l'initiative du groupement des forces de bonne volonté.

Ou alors il sera démontré, une fois de plus que, si nous savons parler et écrire, nous ne savons pas agir. Aveu d'impuissance qui accuserait notre paresse et notre manque d'énergie. Ce serait plus que regrettable. Que les hommes d'action plutôt — et il en existe — se montrent, et, saisissant d'une main ferme le drapeau que d'autres n'ont pas su ni voulu tenir jusqu'au bout, soient les heureux artisans d'une manifestation d'autant plus nécessaire que la crise actuelle est plus aiguë. Lorsque les haines se coalisent pour les œuvres de ténèbres et de destruction, le moins qu'on puisse faire est de leur opposer, en une phalange serrée, la ligue de la lumière et du relèvement par l'amour.

Daniel METZGER.

Un Institut psychique

Un fait important pour l'avenir du spiritualisme vient de se produire en Amérique. Les spiritualistes sont très nombreux en ce pays. Les estimer à vingt mille serait sans doute rester encore au-dessous de la vérité. Mais, malheureusement, cela reste un mouvement purement populaire : les hommes scientifiques ne s'en sont pas occupés. Les conditions d'expérimentation, dans ces circonstances, sont généralement déplorables dans les séances publiques, chez les médiums, qui eux font à peu près ce qu'ils veulent. Les médiums abondent. Il y a richesse et variété de phénomènes extraordinaires, mais rarement des comptes rendus soignés. Il y a cinq ou six jour-

naux spéciaux assez importants. Mais ils s'occupent surtout de donner des comptes rendus, des discours faits par les médiums à inspiration, aux temples spirites, les dimanches, où les services religieux sont très fréquentés. Puis ils publient des lettres de leurs abonnés et les comptes rendus des réunions des diverses sociétés et associations spiritualistes, où les membres cherchent la notoriété et proéminence comme présidents, secrétaires, etc., etc.

Des comptes rendus exacts des phénomènes confirmés par le témoignage des assistants ne paraissent presque jamais. Ils sont tellement *habitués* aux phénomènes qui, pour nous, Européens, sont extraordinaires, qu'ils les acceptent comme des faits de tous les jours.

Cela fait que la presse spiritualiste européenne est très peu renseignée sur les phénomènes qui se présentent là-bas.

Depuis quelques années cependant, la situation commence à changer. Le professeur William James, psychologue de Howard, le professeur T. Cowes, de Philadelphie, et quelques autres hommes scientifiques ont commencé à s'occuper de ces questions. Le Dr Hodgson, de Boston, membre du Psychical Research Society, a fait des expériences suivies pendant plusieurs années, avec Mrs Piper, médium à trance, recevant des suggestions télépathiques des désincarnés. et a fini par s'avouer spiritualiste.

Depuis des années que les spiritualistes se sont occupés de ces questions, la situation était restée stationnaire; aucun progrès n'était possible. Et les spiritualistes eux-mêmes ne progressèrent pas. Le fait des communications subjectives et des phénomènes objectifs était indiscutable, mais quant au processus, on n'en savait pas davantage qu'au commencement. Peu de temps après que ces hommes scientifiques ont commencé à s'occuper de la question, *la question a changé* cependant. *Leur influence a été considérable*. Quelques revues littéraires telles que l'*Arena*, le *Yorum*, ont publié des articles traitant ces questions. Même le *New York Herald* cessa sa raillerie et commença à changer son fusil d'épaule.

Voici maintenant qu'un des hommes à la tête d'un INSTITUT SCIENTIFIQUE important, mais qui désire garder l'anonyme pour le moment, a décidé de faciliter ces recherches et de les mettre sur un pied scientifique en présentant un INSTITUT PSYCHIQUE à la « National spiritualist Association » de l'Amérique. Cette donation comprend les services d'un physicien expert en recherches biologiques, physiologiques et médicales, ainsi qu'une série d'instruments scientifiques ; le tout est estimé à une valeur de soixante-quinze mille francs.

Toutes les sections des sciences psychiques seront suivies, mais une importance notable sera donnée aux phénomènes médiumniques. Les médiums seront invités à se prêter à l'expérimentation ; ils seront logés aux frais de l'Institut pendant les recherches. Un certificat leur sera délivré ensuite constatant que, dans des conditions rigoureuses d'expérimentation, tel et tel phénomène s'est produit. Un compte rendu des expériences sera publié dans un journal spécial, appartenant à l'Institut. Donc l'Europe aura enfin, dans ce journal, un compte rendu exact des phénomènes si intéressants qui se produisent en Amérique.

La France va-t-elle rester en arrière. Ne va-t-elle pas aussi avoir son Institut psychique (1) ? Si la psychologie transcendantale est en retard en France par suite du manque de sujets à phénomènes se prêtant à l'expérimentation, elle tient le premier rang dans le monde en psycho-thérapeutique et psycho-physiologie; c'est-à-dire en expérimentation avec des sujets hypnotiques et mesmériques. Et d'ailleurs il est probable que la loi économique que la demande crée de l'approvisionnement trouverait son expression quant aux médiums aussi.

Toutes les sections des sciences psychiques se trouvent déjà étudiées et représentées par des sociétés existant en France. Tous les éléments pour créer un « Institut psychique » existent actuellement. Il ne faudrait que le consentement mutuel de la part des sociétés existantes pour coopérer ensemble, et d'emblée un « Institut psychique » existerait avec des spécialistes représentant toutes les sections d'études.

La Société d'hypnologie et psychologie comprend toutes les notabilités de la psycho-thérapeutique et de la psycho-physiologie. La Société de sciences psychiques comprend des hommes de science éminents qui ont déjà étudié les phénomènes psychiques. La Société hermétique des martinistes pourrait apporter la connaissance de la télépathie et de la magie. Il y a plusieurs sociétés spirites qui apporteraient la connaissance des phénomènes médiumniques. La Société magnétique de France apporterait la connaissance spéciale de son domaine. Puis il y a un groupe de chercheurs éminents et indépendants tels que Durand de Cros, professeur Richet, professeur Boirac, M. de Rochas, Dr Ferroul, qui sans doute apporteraient leur concours à un institut qui représenterait la synthèse des sciences psychiques.

Le professeur Boirac a démontré, dans la *Revue de Psychologie*, l'unité de nature subsistant entre l'hypnotisme, la suggestion et le mesmérisme. Cette unité de nature a été confirmée par les expériences du Dr Paul Joire. Les expériences de Cahagnet, de M. de Rochas et du Dr Moutin démontrent que le magnétisme ouvre la porte au spiritualisme, c'est-à-dire démontre leur unité de nature par le fait qu'un sujet magnétisé devient souvent récipient de messages télépathiques, d'opérateurs désincarnés, qui deviennent personnifiés temporairement par ce processus. La suggestion hypnotique est une représentation subordonnée de la suggestion télépathique et de la suggestion spirite, et démontre l'unité de nature subsistante. Les Drs Durand de Cros et Liébault ont démontré que la cause fondamentale dans l'hypnotisme, c'est la concentration de la pensée. Par ce fait ils démontrent l'unité de nature subsistant entre l'hypnotisme, la télépathie et la magie, dans lesquelles on procède pareillement par la concentration subjective.

Par ces expériences de l'extériorisation du double psychique portant rapports avec d'autres doubles humains et avec des esprits désincarnés, M. de Rochas a démontré l'unité de nature subsistant entre le magnétisme, le spiritisme, l'extériorisation télépathique et la magie.

Tous ces phénomènes sont donc basés sur une nature unique : les facultés psychiques de l'homme. Toutes appartiennent aux sciences psychiques. Et l'étude de toutes devrait être réunie dans l'« Institut psychique ».

Mais tous ces phénomènes sont produits par l'action d'un opérateur sur un sujet; par l'action de la volonté positive intelligente (que Hegel a identifiée avec l'esprit) sur l'élément passif, négatif, *imagent*, refléchissant, psychique, du sujet. Cependant chaque homme possède ces deux principes ou éléments en lui-même : intelligence et imagination (foi, crédulité); esprit et âme. Chaque homme peut devenir son propre opérateur et son propre sujet (ce qui est démontré en partie dans l'auto suggestion, ou cures miraculeuses, etc., etc.).

C'est ainsi que le pundit Chattargi a conseillé à ses auditeurs, à la « Société d'hypnologie et psychologie », de se porter à des expériences *sur eux-mêmes :* que le système nerveux (psychique) de l'homme peut être influencé par des excitations bien plus intenses que celles de la suggestion. En effet l'homme est un esprit incarné.

S'il connaissait les lois par lesquelles les phénomènes spirites sont produits par les opérateurs désincarnés, il pourrait les reproduire en

(1) Voir à ce sujet le numéro de la *Paix Universelle* du 1er-15 novembre 1897. On y verra que, bien avant l'Amérique, la proposition de l'organisation d'un *Institut psychique* a été faite par un Français. Il donnait 10.000 francs pour sa cotisation.

(NOTE DE LA RÉDACTION.)



partie, d'une manière subordonnée. Tous ces phénomènes appartiennent aux sciences psychiques ; toutes appartiennent aux facultés de notre esprit-âme. Or l'âme humaine est la clef de l'univers, ainsi que dit M. Ed. Schuré, dans son livre délicieux : *les Sanctuaires d'Orient*. C'est pourquoi, dit-il, *la psychologie expérimentale sera la science centrale de l'avenir*.

L'Angleterre n'apporte rien d'original actuellement aux études psychiques. Braid n'a pas de successeur, il n'y a que Milne-Brameveld et Lloyd-Luckey qui pratiquent la psycho-thérapeutique, et le procès du Dr Kinsbury a fait peur aux médecins. Ellioton Esdail et Gregory n'ont pas de successeurs en magnétisme. La « Society for psychical Research » fait un travail utile dont tout le monde reconnaît la valeur, par sa classification de faits psychiques confirmés par plusieurs témoignages à l'appui ; mais son attitude ne favorise pas des contributions originales. La « Spiritual Alliance » maintient un rôle utile et son journal *Light* est le meilleur de ce genre ; il n'en existe nulle part de mieux. Mais il n'y a que quelques médiums à « trance » (somnambules) à Londres et la recherche est à bout par manque absolu de médiums à phénomènes. L'esprit anglais tourne plutôt vers la psychologie introspective de Sully, Bosanquet, etc., et la métaphysique représentée par le groupe d'hommes remarquables qui écrivent au « Mind ». C'est donc vers la France que l'Europe se retourne quant à la psychologie expérimentale, et c'est la France qui la représentera, espérons, par un INSTITUT PSYCHIQUE dont les travaux viendront compléter ceux de l'Institut psychique du nouveau monde. Parlant de l'adresse que Sir W. Crookes vient de faire à Birmingham à propos des sciences psychiques, un des chefs de la Société d'hypnologie et psychologie a dit : « Quand un maître de la valeur de W. Crookes affirme, nous pouvons sans crainte le suivre dans la voie qu'il indique. » Espérons donc que l'établissement d'un *Institut psychique* à Paris sera bientôt un fait accompli.

Quæstor Vitæ.

CORRESPONDANCE

Le Pecq (Seine-et-Oise), Villa de Latour, 9, route des Grottes, le 10 décembre 1898.

Mon cher Bouvier,

Vous voudrez bien me rendre cette justice que, dans toutes les polémiques qu'il m'a été donné de soutenir dans la *Paix Universelle*, je me suis toujours imposé la règle d'étayer mes affirmations sur des preuves irréfutables, et je ne me départirai pas de cette règle dans la réfutation que je vais entreprendre de l'article de M. Morvan, paru dans votre numéro du 1er-15 décembre dernier.

Soldat du libre examen, je ne suis inféodé à aucun parti politique, à aucune Église, à aucune secte, je puis donc me placer résolument au-dessus des passions, devenues féroces, qui s'agitent autour de l'affaire Dreyfus.

Ceci dit, j'entre en matière sans autres préléminaires.

M. Morvan écrit :

« Si l'on ne reconnaît pas Dreyfus comme innocent, nous chambarderons tout ?

« Peut-être, cela n'a-t-il pas été dit ; on l'a pensé, comme les faits le démontrent, car on a cherché à mettre à exécution cette pensée.

« Elle n'a pu pousser que dans le cerveau de gens ne possédant pas au cœur le sentiment de la nationalité française. »

Mais, Monsieur, on pourrait vous répondre non sans raison : Innocent ou coupable, il faut que Dreyfus reste à l'île du Diable. Cela n'a pas été seulement pensé, mais cela a été dit. Et cette infamie n'a pu germer que dans le cerveau de gens qui n'ont pas dans l'âme le moindre sentiment de la justice.

Il continue :

— « Par fiction légale, dites-vous, les Juifs sont Français comme les autres : en realité, ils sont seulement Juifs. On n'est d'une nation qu'à la condition d'avoir l'âme pétrie de ses instincts, de ses sentiments, de ses idées, de ses mœurs. Les Juifs ont tout cela différent des autres et ont le sentiment intime et profond de cette différence. Ils ne sont donc pas membres réels de la nation française. »

Ceci, Monsieur, est une simple affirmation toute gratuite et qui aurait besoin d'être prouvée. Fût-elle même vraie, cela ne démontrerait absolument rien en faveur de votre thèse.

Les Bretons, les Corses, les Picards, les Flamands du Nord, les Italiens, Espagnols, Maltais, naturalisés Français en Algérie, ont-ils tous l'âme pétrie des mêmes instincts, des mêmes idées, des mêmes mœurs ? Non, n'est-ce pas, et cependant ils sont Français. Et pourquoi les Juifs ne le seraient-ils pas au même titre ?

Il continue ensuite :

— « Bien qu'ils n'en soient que membres fictifs, ils ont en elle pratiquement une influence, une action, hors de toute proportion avec leur nombre. »

Donc, selon lui, toute influence, toute action sur les affaires de l'État doit être proportionnée à l'effectif des membres de la religion de chaque catégorie de citoyens. Je pensais, moi, que l'influence, l'action, devait s'exercer en raison directe du mérite, de l'intelligence, des capacités. Je me suis trompé et j'en fais mon *meâ culpâ*.

Puis il complète sa pensée et écrit :

— « Les Juifs sont 70.000 en France sur 38.000.000 d'habitants. Or ils occupent dans l'enseignement, dans la magistrature, dans l'armée, dans la police, dans l'administration gouvernementale, et parfois jusque dans les fonctions directement gouvernementales, un nombre de postes qui ne répond en rien à leur quantité. Il n'est pas étonnant qu'avec l'opinion qu'ils ont de la supériorité de leur race ils considèrent la France comme un pays par eux conquis, comme un domaine à exploiter.

« Le cadeau de l'égalité fut fait aux Juifs par Mirabeau, cet orateur génial, englué dans une âme crapuleuse. »

Voilà qui est bien flatteur pour les Juifs et qui démontre que ce ne sont pas précisément des Ramollots. — Quant à l'affirmation qu'ils considèrent la France comme un domaine à exploiter, il faudrait que cette affirmation fût étayée sur quelques preuves.

Je trouve, quant à moi, assez singulier que des professeurs, des magistrats, des officiers, des préfets, des ministres même, n'aient d'autre objectif que d'exploiter leur pays. C'est là une appréciation que je ne puis admettre ; j'ai meilleure opinion des fonctionnaires de tout ordre et de tout rang du beau pays de France.

Au demeurant, M. Morvan n'est pas d'accord sur ce point avec ses confrères en antisémitisme. Ceux-ci affirment, au contraire, que les Juifs méprisent les fonctions publiques, parce qu'elles ne sont pas assez lucratives ; que tous se lancent dans les opérations de banque, les affaires véreuses, l'agiotage ; que tous sont des parasites malfaisants, s'enrichissant par le vol, la fraude, l'usure, les accaparements, et s'emparent ainsi de la fortune publique.

Que M. Morvan se mette donc d'accord avec ses amis.

Flétris dans les temps d'indulgence, toujours considérés comme des lépreux en dehors de la grande société humaine, brebis galeuses dans le troupeau, bafoués, honnis, massacrés par le fanatisme populaire, dépouillés par l'avarice des grands, voilà en peu de mots l'histoire des Juifs depuis la prise de Jérusalem par Titus, pour ainsi dire jusqu'à nos jours...

Un hasard fixa sur eux l'attention de Napoléon, et ils durent à ce hasard leur assimilation aux autres citoyens français :

On venait de donner une représentation extraordinaire à l'Opéra où l'on joua *Esther*. Le lendemain, Talma assista au déjeuner de l'Em-

pereur qui lui parla du spectacle de la veille. Comme ils en étaient sur le rôle de Mardochée, on annonça M. de Champagny, alors ministre de l'Intérieur. Tout à coup, quittant la fiction pour la réalité, Napoléon adresse la parole à son ministre et lui dit : « A propos, quel est l'État des Juifs en France? Faites-moi un rapport sur leur situation? » Peu de jours après, le rapport de M. de Champagny fut présenté à l'Empereur et toute distinction civile disparut entre les Juifs et les autres sujets de l'Empire.

Les hommes sages, les esprits accoutumés à observer, à réfléchir, étaient depuis longtemps frappés de l'injustice qui s'attachait aux Juifs ; ils voyaient dans le code de Moïse deux parties distinctes : les lois politiques et les lois religieuses.

« Les lois politiques n'ont d'application qu'autant que le peuple auquel elles sont destinées vit en corps de nation : dès qu'il cesse d'être peuple, elles cessent aussi d'obliger. Les lois religieuses exercent leur action sur la conscience, et c'est à ces lois seules que les Israélites sont tenus d'obéir. Depuis la destruction du temple de Jérusalem, depuis la grande dispersion des Juifs sur toute la surface du globe, le corps politique a cessé d'exister ; il ne reste plus en France que des Français professant le culte mosaïque ; en Allemagne, que des Allemands attachés au même culte ; en Pologne, que des Polonais ; en Portugal, que des Portugais. »

Ce fut dans ce sens que parlèrent MM. de Clermont-Tonnerre, Mirabeau et quelques autres orateurs à l'Assemblée constituante : mais cette Assemblée se sépara sans avoir rien statué sur la condition des Juifs et la Convention ne s'en occupa même pas...

C'est en s'appuyant sur les mêmes principes qu'en 1806 leur émancipation fut proclamée, *sans autre condition que de se soumettre aux lois de l'État, d'en accepter les charges en échange de la protection qu'elles doivent à tous.*

Ce n'est donc point Mirabeau tout seul, « cet orateur génial englué dans une âme crapuleuse », comme le dit si élégamment M. Morvan, qui a fait aux Juifs le cadeau de l'égalité!!!

Objet de toutes les préventions, on accusait les Juifs d'être les ennemis nés de tous ceux qui n'étaient pas Juifs comme eux ; on prétendait que leurs lois les dispensaient de tout principe de justice envers les chrétiens ; on disait que, selon eux, c'est commettre une action agréable au Dieu d'Israël que de tromper un chrétien ; enfin, on regardait l'usure comme un dogme de leur religion.

Toutes ces questions furent solennellement posées devant le grand Sanhédrin, composé des principales lumières du Judaïsme français, et ses réponses établirent péremptoirement que ces accusations ne reposaient que sur des préjugés religieux.

Et les préjugés religieux sont tenaces, parce qu'on a soin de les entretenir dans l'esprit des masses et d'en saturer l'âme des enfants.

Que dit le catéchisme catholique en parlant des Juifs ?

« Les Juifs refusent de croire en Jésus-Christ et ne veulent pas le reconnaître pour le Messie. Leurs ancêtres l'ont mis à mort, et, en punition de cet affreux déicide, ils vont errants et vagabonds par toute la terre, portant sur leur front on ne sait quel caractère qui les rend l'exécration des peuples et l'opprobre de l'Univers. » (*Catéchisme dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, 9e édition, page 180, par l'abbé Ambroise Guillois, avec l'approbation de Mgr Bouvier, évêque du Mans.*)

Quelle indicible colère n'éprouve-t-on pas pour ces théologiens indignes qui s'efforcent de communiquer à ces jeunes intelligences le germe de détestables préjugés, l'affreux virus de haine contre une partie de leurs concitoyens !

N'est-il pas abominable, absurde au dernier degré d'imputer à tout un peuple le martyre de Jésus !

Jérusalem ne formait pas, à elle seule, toute la nation hébraïque. Il y avait en outre des Juifs en Égypte, en Grèce, à Rome, en Espagne, en Abyssinie et même en Chine, à l'époque du drame du Calvaire.

Et cependant les chrétiens persistent, on le voit, à reprocher le supplice de Jésus au peuple juif tout entier ; eux, qui ont immolé des millions de victimes par le feu de l'Inquisition et par des massacres nombreux.

Un homme de bien, nommé Jean Huss, vivait en Bohême, il y a cinq siècles : réunis en concile à Constance, ils l'ont brûlé vif. Et le réformateur Calvin a osé brûler également le médecin Servet à Genève.

Pourquoi alors ne pas rendre la nation grecque responsable de la mort de Socrate ?

En admettant même un instant que les Juifs, tous les Juifs, soient responsables de la mort du Christ, au lieu de les maudire, les chrétiens devraient, au contraire, leur en témoigner la plus profonde reconnaissance. En effet, le supplice de Jésus n'est-il pas la cause directe de la naissance du Christianisme ? Et comme, selon les chrétiens, la *rédemption* ne pouvait s'accomplir qu'à la condition expresse de ce sacrifice infamant, il fallait, de toute nécessité, que le Christ se plaçât dans les circonstances le plus propres à provoquer son supplice et que des hommes fussent choisis *fatalement* pour être les instruments de cette sanglante expiation.

D'ailleurs, d'après les théologiens chrétiens, les prophètes avaient annoncé que le Christ serait mis à mort ; il était donc décidé dans les conseils de la Providence qu'il en serait ainsi.

Il est assez singulier que Dieu ait combiné tous ses plans de religion de telle manière que les crimes des hommes fussent absolument nécessaires pour les faire réussir.

L'antisémitisme, à notre époque de science, de lumière et de raison, à l'aurore du XXe siècle et un siècle après la proclamation des droits de l'homme, n'est pas uniquement un anachronisme honteux et révoltant : il apparaît en outre, à tous les esprits libres, suffisamment émancipés des lisières de la superstition religieuse, comme un véritable fléau social, redoutable entre tous, car il évoque les pires maux dont souffrit l'humanité aux temps abolis où l'Église omnipotente semait à travers la société les germes de la haine et de la guerre civile...

Continuons :

« Les fausses théories de ce gamin de pensée génial qui se nomme Jean-Jacques Rousseau ont fait grand mal à la France, tout au long d'un siècle.

« Rousseau est excusable par son titre d'étranger ; les Français ne le sont guère d'avoir avalé ses sentimentalités fausses comme un nectar intellectuel et moral.

« En pensée, Rousseau n'est qu'un gamin, logiquant dans le vide à la façon des enfants.

« Sa théorie de l'égalité totale des individus est la plus fausse conception qui jamais ait apparu dans le monde, contredite qu'elle est par tous les faits connus sur l'humanité.

« Comme l'a dit Renan, les hommes de la Révolution, que la légende a faits si grands, étaient intellectuellement et pratiquement de piètres sires, si nous mettons à part Danton, Saint-Just et Chaumette.

« Ils étaient piètres sires parce qu'ils n'avaient aucune prévision de l'avenir, ce qui est la preuve d'un manque d'intelligence générale et d'un manque de sens pratique.

« Ils n'avaient aucune originalité et ils se sont bornés à imiter ce qu'ils avaient appris des Grecs et des Romains dans leurs études d'écoliers. »

M. Morvan est parfaitement libre d'être d'un avis différent que Jean-Jacques Rousseau et les hommes de la Révolution française sur certaines questions du plus haut intérêt. Mais il est peu géné-



reux et encore moins chevaleresque d'injurier des hommes qui ne sont plus là pour se défendre, et qui, malgré tous leurs travers, ont aidé au progrès en servant la cause humanitaire.

Voici qui vaut mieux :

« Le grand danger des études historiques — ici nous entrons dans le haut occultisme – c'est la réédition des temps passés politiquement et socialement : le XIXe siècle en France est la réédition raccourcie de la République romaine en décadence, de l'empire et de sa décadence. L'invasion des barbares n'y manquera peut-être pas. Quand les classes cultivées d'un pays ont pour fonds de connaissances une caricature historique d'un pays antique, fatalement la nation, conduite par ses classes, n'a pour existence qu'un pastiche carnavalesque de la vie de ce pays antique.

« C'est le cas de la France au XIXe siècle, et c'est parce que les Druides connaissaient cette loi que rien de leurs annales ne fut confié à l'écriture et que la connaissance de ces annales fut restreinte à un petit nombre d'hommes. L'invention de Gutenberg, tant célébrée par les ignorants, a fait perdre leur caractère propre aux nations d'Europe. Cette perte de caractère s'était produite antérieurement dans Byzance et dans Alexandrie, où les livres étaient trop répandus.

« Sans la barbarie d'Omar, qui fut l'objet de tant de tirades indignées de la part d'ignares savantasses, il y a longtemps que la race arabe aurait perdu son caractère.

« Cela choque les idées courantes ; l'occultisme est un acide puissant qui dissout toutes les idées établies pour savoir de quoi elles sont faites. »

Donc pas d'études historiques, pas de livres, pas d'écrits ; cela fait perdre aux nations leur caractère propre en les évoluant. — La science pour un petit nombre d'initiés à l'occultisme ; car eux seuls sont en possession de secrets, de sortilèges, de remèdes tout-puissants pour gouverner les hommes, assurer leur tranquillité et leur bonheur...

A quoi bon l'histoire? A quoi bon la science? Il faut laisser opérer les occultistes, ne point leur demander de comptes, se fier à eux, subir leurs arrêts, les croire même quand ils enseignent que c'est le calife Omar qui a mis le feu à la célèbre bibliothèque d'Alexandrie.

Mais, ne vous en déplaise, M. Morvan, c'est là un des nombreux contes qu'a inventés l'enseignement catholique... C'est l'évêque Théophile, cet homme infâme, dont les mains étaient successivement souillées d'or ou de sang, qui se mit à la tête des moines du désert d'Égypte et des malheureux fanatisés pour donner l'exemple de l'extermination générale, en rasant le temple de Sérapis à Alexandrie, cette merveille du monde, et en brûlant cette bibliothèque d'Alexandrie, qui contenait tous les chefs-d'œuvre païens, qui auraient pu nous faire connaître exactement toute l'histoire de l'antiquité.

Omar n'alla jamais à Alexandrie, et, s'il y fût allé, il n'eût guère trouvé de livres à brûler, la bibliothèque ayant cessé d'exister depuis deux siècles et demi, détruite qu'elle fut par l'évêque Théophile, sous le règne de Théodose le Grand. C'est un point d'histoire établi, partout reconnu.

Il y a belle lurette que Heyne, en ses *Opuscula academica*, a justifié le farouche Omar — l'épithète est consacrée — du crime imaginaire qui l'a rendu célèbre, et, avant lui, Renaudot et Gibbon avaient ébauché déjà cette justification.

Elle a été faite avec une telle évidence que, chose piquante, un écrivain catholique, Tamisey de Larroque, déclarait, en 1858, l'assertion courante *impardonnable* désormais chez un homme instruit.

M. Morvan prétend que l'Occultisme dissout toutes les idées. C'est entendu, ce n'est pas moi qui le contredirai... L'Occultisme est la science des sciences et les Occultistes sont les savants par excellence. Qu'étaient-ce que les grands hommes de la Révolution à côté des grands hommes de l'Occultisme? Des pygmées, quoi!!!

Tout ce qui suit dans l'article auquel je réponds n'étant qu'un développement des idées que je viens de combattre, je considère ma tâche comme terminée et je vous serre, mon cher Bouvier, affectueusement la main.

Votre frère en croyance,
Général H.-C. Fix.

Nous extrayons du journal la Nation, *de Paris du 10 décembre dernier, un article de Mme la baronne Cartier de Saint-René, ainsi que le compte rendu d'une conférence faite à la Sorbonne par M. Aulard. Ils complètent heureusement les lignes qu'on vient de lire.*

Le Progrès par la Science du Bien

Il ne suffit pas aux esprits avancés de savoir, de penser, il faut encore qu'ils se mettent à la portée de toutes les intelligences, car le devoir de celui qui sait est de faire partager les trésors qu'il a conquis.

Quel est le moyen d'arriver à ce but ?

Il est bien facile, c'est de les répandre par la presse, les livres, les conférences, les théâtres, en un mot tout ce qui est à la disposition du public.

Si chacun voulait user, pour autrui, de la puissance qu'il a entre les mains, ce serait à pas de géant que l'humanité franchirait les étapes qui la séparent de la vérité. Déjà d'illustres écrivains ou conférenciers ont consacré leur talent à la propagande de leurs croyances, mais leur nombre est encore trop restreint, et beaucoup d'hommes, hélas ! n'emploient leurs facultés qu'à amuser quand ce n'est pas à flatter les passions. Il nous faudrait beaucoup de Michelet, de Jules Simon, de Frédéric Passy, de Léon Denis et Gabriel Delanne, pour instruire et convaincre.

Le vrai savoir donne le sentiment de la justice, agrandit les conceptions et développe la conscience ; il donne aussi la notion exacte de la solidarité. Il enseigne que la vraie patrie de l'humanité, c'est l'univers, et que tous les peuples ne sont qu'une fraction de la même famille. Tant que l'homme sera ignorant, il y aura des injustices sur la terre, c'est inévitable, et il sera malheureux. Il doit donc chercher à connaître la source de ses malheurs ; la science du bien la lui indique. Les lois physiques et morales sont similaires, leur connaissance est indispensable au progrès et au bonheur.

Quand tous en seront persuadés, la fédération humaine sera fondée, l'ère de la paix commencera et la haine exhalera son dernier souffle.

La presse est une puissance colossale qui devrait et pourrait être l'arbitre de la destinée des nations, en imprégnant celles-ci des principes de l'équité. Beaucoup d'écrivains ne veulent pas comprendre le rôle magnifique qui est entre leurs mains ; ils n'usent de leur influence que pour propager la discorde parmi les peuples. Ainsi les journaux d'outre-Rhin n'entretiennent leurs lecteurs que de « mauvais procédés » qui les attendent en France, et les Allemands sont tout étonnés de l'accueil qui leur est fait. Les nations ne demandent qu'à vivre en paix avec le voisin, les gouvernements sont seuls responsables des conflits qui menacent le monde.

C'est aux éclairés à détruire par leur bienfaisante influence les germes pernicieux qui peuvent mener à une horrible catastrophe : la guerre.

Savez-vous ce que la paix armée coûte à l'Europe? *Dix-neuf millions par jour ; sept cent quatre-vingt-onze mille six cent soixante francs par heure.*

N'est-ce pas effrayant pour l'avenir? Oui, surtout quand on voit

ce que peut la *science du mal*, arme terrible qui, au lieu de faire évoluer les hommes, les replonge dans la barbarie. Avec ses engins perfectionnés de destruction, elle ne développe que les instincts cruels, le mépris de la vie, l'amour du massacre et du carnage.

Cette science est exécrable et le plus dangereux des fléaux, mais la science *du bien* élève l'âme vers les hauts sommets, elle ouvre le cœur aux plus nobles aspirations. La connaissance des lois de la nature enseigne à l'homme la place qu'il occupe dans l'univers, le but de son existence, lui fait toucher pour ainsi dire l'intelligence suprême qui gouverne toutes choses.

Alors sa conscience s'éveille, ses perceptions s'affinent, et il a compris que ses semblables sont tous ses frères.

Baronne CARTIER DE SAINT-RENÉ,
Secrétaire de la Ligue des femmes pour le désarmement général.

M. AULARD A LA SORBONNE

M. Aulard ouvrait hier son cours à la Sorbonne, par une des plus belles leçons qui aient jamais été entendues. Sa voix claire et sereine a fait ressentir avec netteté les idées qu'on était heureux de voir émettre dans le plus grand et, n'en déplaise à l'Académie, le plus haut établissement intellectuel de la France. L'historien a rappelé des faits dont le souvenir précis eût été utile à tous ceux qui contribuent aujourd'hui à troubler le pays. Il a dit intelligiblement ce qu'il croyait avoir à dire, pensant que, pour être professeur, on n'en est pas moins avant tout un citoyen.

Un des principaux points que M. Aulard a si heureusement développé devant le public qui emplissait l'immense amphithéâtre est cette considération que « le passé explique le présent comme le présent explique le passé. » Et nettement, et avec une sereine franchise, il a déclaré vouloir mettre un peu de clarté dans la situation si embrouillée de l'année 1898, en rappelant quelques faits trop oubliés. Entre la première et la troisième république, a-t-il dit, il y a un siècle, mais vous verrez que les mœurs et les temps n'ont point changé comme on le croit.

Nous sommes en 1794 : Danton, un des pères de la patrie, gêne Robespierre. Celui-ci fait décréter par la Convention que Danton sera traduit devant le Comité de Salut public et *qu'il ne pourra venir se défendre à la barre de la Convention*. Un député plus brave que les autres, le boucher Legendre, demande à ce que Danton puisse venir s'expliquer ; Robespierre foudroie l'audacieux d'un discours terrible qu'applaudit frénétiquement l'Assemblée, et l'Assemblée décide unanimement qu'*il sera défendu à Danton de parler*. Saint-Just lit, *aux mêmes applaudissements unanimes*, un violent réquisitoire armé de pièces *prouvant que Danton a trahi la patrie*, et il est facile de voir aujourd'hui que c'est *un faux des plus grossiers*.

Fabre d'Églantine déplaît à Robespierre. On l'accuse de trahison. Il proteste avec confiance devant le tribunal, mais reste écrasé quand on lui lit deux pièces écrites en *langue étrangère* où son crime est avéré. Or, cela est incontestable, les pièces écrites en langue étrangère ne portent même pas le nom de Fabre. Il y fut ajouté par l'accusateur qui lut les pièces en y intercalant le passage relatif à Fabre, sans que les juges — de très braves gens, paraît-il — y vissent autre chose que du feu.

Ce même Fabre avait réussi à empêcher une opération de bourse complotée par des agioteurs. Ceux-ci prennent l'amendement signé et intercalent des lignes qui en changent la portée, le déposent sur le bureau des secrétaires de la Convention, et *le faux est promulgué comme loi*. On a appelé des experts pour examiner les différences de l'écriture de la signature et des lignes intercalées. Ils n'ont dit que des sottises. « Il vaut toujours mieux, dit avec résignation M. Aulard, se servir de ses conjectures à soi et de ses yeux que de ceux des experts. »

Mais comment se fait-il que la Convention et le Comité composé de gens qui n'étaient pas plus corrompus ni plus méchants que d'autres se prêtassent à ces machinations ? On les étourdissait de belles raisons et de sophismes ; on leur disait que la *patrie était en danger* et *qu'alors il ne fallait même pas raisonner, que l'intérêt de la patrie dépendait de l'obéissance aveugle de ses fonctionnaires*. C'est de cette façon que « l'on poignardait la Patrie et la République. »

On emploie aujourd'hui les mêmes arguments et il y a des gens qui croient encore que la patrie peut profiter d'une injustice. Heureusement nous sommes, du moins d'un côté, en progrès sur la première République. Il y a un plus grand désir de justice. Tant mieux : il ne faut pas oublier qu'il y a un homme qui, très probablement, souffre injustement. Surtout il ne faut pas oublier qu'il y a un homme qui s'est noblement sacrifié et qui expie le tort d'avoir voulu servir la vérité.

Mais il faut rester froid et voir ce qu'il y a derrière l'agitation que l'on entretient en France. L'Église avait tout perdu : Bonaparte lui rendit, par calcul, une partie de ses biens. En 1815, le traité qui nous réduisait à nos anciennes frontières rendant à ses princes l'Allemagne, il n'y avait plus en France que quelques milliers de protestants. Le traité de Francfort, en 1871, nous enlevant l'Alsace, restreignait encore le petit nombre des protestants. L'Église avait même sous l'Empire de nombreux adversaires : protestants, juifs, libres-penseurs. Il n'y a presque plus de protestants ; elle veut chasser les juifs ; plus à son aise ensuite, elle poursuivra et persécutera la pensée libre. Elle a déjà reconquis ses biens, elle veut reconquérir sa souveraineté.

Il est probable qu'elle ne pourra pas faire son œuvre de réaction, mais elle peut obtenir un succès partiel dont pâtiront plusieurs générations. Songeons-y bien et sachons tirer parti de la leçon que nous donne le passé.

MANIFESTE DE « L'ÉTENDARD CELTIQUE »

L'*Étendard celtique* est à la fois une société d'études et une société d'action.

Cette société a pour mission :

1° D'étudier les origines nationales de la France au triple point de vue philosophique, religieux et social ;

2° De prouver que le peuple français tient de ses ancêtres un héritage trop longtemps dédaigné au bénéfice d'éléments étrangers, et qu'il est moins qu'on ne le dit un mélange de races dont les aspirations et les intérêts sont divers ;

3° De rendre justice à qui a fait de la France une nation humanitaire, altruiste, le *Cœur de la Terre*, et de démasquer par suite les partis qui veulent en faire une nation à leur image, une nation corrompue, égoïste ;

4° De défendre les intérêts des Celtes étrangers à la France ;

5° De glorifier la mémoire de Vercingétorix, héros national, et de Jeanne d'Arc, messie national de la France.

Dr Maurice ADAM.

Décembre 1898.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 20 décembre, de Mme Samuel.	2 fr.
Du 20 décembre, de Mme Lindemberger.	1 fr.
Total.	3 fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

4-1-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 197 10 Centimes. 1er-15 FÉVRIER 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS: UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE: 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numero les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

A QUI L'HONNEUR !

Si jamais impérieuse nécessité d'union et de concorde s'est fait sentir dans le camp des spiritualistes, c'est bien en ce moment. Plusieurs raisons, et des meilleures, militent en faveur de cette opinion.

D'abord les discordes politiques et sociales venant des points les plus extrêmes de l'horizon intellectuel et formant comme une sorte d'ambiance morbide, émanant les haines et les soupçons.

Ensuite les jalousies de clocher, pour ainsi parler. J'entends celles qui éloignent entre elles les diverses écoles spiritualistes.

S'il est vrai que l'union fait la force, là est le secret ou plutôt la cause de notre faiblesse... relative.

Et ce phénomène n'existe qu'en Europe. Voyez ce qui se passe dans les deux Amériques, en Australie : les divers groupes ou associations spiritualistes se prêtent fraternellement la main et, loin de se déchirer entre eux, concourent à l'envi au triomphe du spiritualisme.

Voilà ce qu'il faut imiter en Europe, en France.

Une opportunité splendide se présente : l'Exposition universelle de 1900.

Une idée géniale a germé dans la pensée de quelques hommes de bien, dont nous tairons les noms, mais à laquelle un homme d'une haute valeur, M. Vitte, a donné un corps sous la dénomination de CONGRÈS DE L'HUMANITÉ, et qui devra tenir ses assises à Paris en même temps que notre grande Exposition.

Par l'éclat de son talent, avec son style enflammé, M. Vitte — sous le pseudonyme d'*Amo* — avait su faire accepter l'idée et lui donner un essor vraiment superbe.

Car l'idée a grandi, des adhésions très nombreuses sont venues attester non seulement qu'elle était sympathique entre toutes, mais encore que sa réalisation était viable.

C'est bien, mais ce n'est pas assez, car *Amo* se retire, l'esquif est sans nocher.

Or çà, mes frères, nous n'allons pas échouer au port, j'imagine !

Il faut par une poussée puissante, irrésistible, que malgré toutes les entraves, toutes les difficultés — et elles sont nombreuses — que rencontre la réalisation de ce Congrès, il se réunisse, fonctionne et produise le grandiose résultat attendu.

Oui, c'est ainsi, les deux derniers numéros de la *Paix Universelle* nous apprennent, l'un qu'*Amo* se retire, abandonnant la direction de l'œuvre si bien commencée, l'autre que des cœurs vaillants et des intelligences actives — mais encore inconnues — sont prêtes à continuer cette œuvre.

Pas de récriminations inutiles en ce qui concerne le *frère Amo*.

Il a beaucoup fait, il se retire aujourd'hui pour une cause mystérieuse, mais qui doit être en même temps bien impérieuse, si nous en jugeons par les termes sibyllins de sa lettre de démission... Soit, inclinons-nous.

A d'autres de prendre sa place, ainsi laissée libre.

La *Paix Universelle* y convie les plus dignes, les plus forts, et certes tous les spiritualistes applaudiront à l'acte de noble héroïsme (le mot n'est pas forcé vu les difficultés à surmonter) qu'accompliront ceux qui prendront en mains l'étendard de notre cause.

Ah ! c'est qu'il n'y a pas à se le dissimuler, si l'œuvre est tentante à ce point de vue, elle exige, pour être menée à bonne fin, non seulement des vertus et des qualités peu communes, mais encore des conditions d'indépendance moins communes encore.

C'est entendu, mais tout cela n'est pas introuvable. — Donc, si la chose n'est pas faite à l'heure où j'écris ces lignes, elle se fera. Il n'y a pas d'ailleurs de temps à perdre, car autour de nous s'agitent de sombres envies, de ténébreuses ambitions.

Il ne nous convient pas d'en dire plus, à tous égards.

Ah! si l'on pouvait étouffer dans l'œuf ce projet d'union, de groupement des aspirations religieuses et humanitaires! Quel triomphe pour tous les *prébendiers*, tous les *reculards*..., et aussi. . tous les faux amis !

C'est pourquoi, n'ayez crainte, si nous nous endormions, ils se tiendraient éveillés, prêts à tout pour un nouveau triomphe de la

Nuit, pour l'extension plus complète des ténèbres sur ce pauvre globe!

Spiritualistes de toutes les écoles, frères aimés de tous les cultes, mais qui placez celui de la Vérité au-dessus de tout, vous ne laisserez pas s'accomplir une semblable iniquité!

Vous savez bien — quelle que soit votre foi — que le triomphe des principes immortalistes en sera un pour vous et que, si ce Congrès de l'Humanité n'aboutissait pas à son résultat sublime, ce serait pour vous comme pour l'Humanité tout entière une preuve de dégénérescence, que dis-je? d'anéantissement; ce serait une faillite lamentable et honteuse.

Cela ne sera pas!

D'ores et déjà tressons donc une couronne spirituelle, pour la déposer, avec un profond attendrissement de reconnaissance, sur le front de celui qui, prenant en mains la Cause de l'Humanité, poursuivra l'Œuvre d'Amo et la fera triompher en 1900, pour le Salut et l'Honneur du Spiritualisme! F.-J. BEARSON.

LE GRAND CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Une, éternelle, universelle

Le « Manifeste des Universalistes de Paris », paru dans le n° 196, 16-31 janvier 1899, de la *Paix Universelle*, provoque chez plusieurs des désirs de renseignements que nous nous empressons de fournir à nos lecteurs :

Disons, d'abord, que le groupe des Universalistes qui existe à Paris, depuis 1895, comprend aujourd'hui 63 membres. Il s'occupe, sur une base naturelle, dans un esprit scientifique, de l'étude de toutes les questions sociales ou humanitaires. Les Universalistes croient au principe de l'unité et de l'éternité de la substance, qui, pour eux, est simple, homogène, sans solution de continuité, égale à elle-même dans toutes ses parties. Leur morale est de la plus haute élévation. Leur spiritualisme découle, avec un rare bonheur, du caractère simple, complexe et simplexe (le simplexe étant la réunion, par l'amour, du simple et du complexe) qu'ils attribuent à la substance une, éternelle, universelle. D'après les Universalistes, la substance universelle est soumise à une loi fondamentale, dite *loi de fusion*, au moyen de laquelle — depuis l'atome jusqu'aux mondes les plus volumineux — la substance immense accomplit, *par l'amour*, un perpétuel hymen, d'où résultent trois actes ou trois fonctions : *l'absorption*, *l'assimilation* et *l'émanation*. En un mot, c'est le Fusionisme de L.-J.-B. de Tourreil, dégagé de tout ce qu'il peut avoir de mystico-religieux, qui est le fondement de la doctrine simple, naturelle, scientifico-mathématique des Universalistes. Ils ont pour mottos ces deux belles devises, illustrées par le Christ et par tant d'autres Messies : « Un pour tous, tous pour un ! » — « Par le travail, la « lumière, l'ordre, l'altruisme, au bonheur universel ! »

Eh bien ! c'est ce groupe, dit des « Universalistes du Paris », qui convie tous les peuples, toutes les générations passées, présentes et futures de l'Univers, à une agape fraternelle, autrement dit à un grand Congrès de l'Humanité, à Paris, du 19 au 30 septembre 1900, Congrès dont il nous est possible de dire maintenant déjà quelques mots :

Retenons bien, pour la saine compréhension des explications qui vont suivre, que les Universalistes de Paris s'appliquent, en toutes circonstances, à être des gens pratiques, conséquents avec leurs mottos et avec leurs principes.

C'est ainsi que, pour eux, *tout doit toucher à tout*. Or, ils donnent à leur grand Congrès de 1900 un cachet d'universalité ou de plénitude qui ne doit négliger aucune branche des connaissances humaines, pas même le facteur concernant l'amélioration du sort des êtres utiles et profitables à l'homme.

Ce grand Congrès comprendra 12 groupes, divisés chacun en autant de sections et de sous-sections voulues ou désirables pour assurer le bon ordre, la clarté et la facilité des travaux. Voici la nomenclature abrégée de ces 12 groupes, dont on remarquera l'ordre aussi bien que le caractère de progression, du matériel au spirituel :

1er groupe : Sciences astronomiques, météorologiques, etc.

2e groupe : Sciences mécaniques, technologiques, etc.

3e groupe : Sciences naturelles inorganiques, organiques, agricoles, etc.

4e groupe : Sciences biologiques. Races animales et humaines

5e groupe : Sciences géographiques, ethnographiques.

6e groupe : Sciences du langage. Langues universelles.

7e groupe : Sciences économiques. Crédit public individuel et universel, administratif, financier, industriel, agricole, commercial, etc.

8e groupe : Sciences sociales; unification du droit commercial, industriel, civil et pénal. Unimonétalisme. Solidarisme. Confédération planétaire, une et indivisible.

Unigouvernementalisme. Paix universelle. Respect et inviolabilité de l'être humain.

9e groupe: Sciences statistiques. Richesses et forces de l'humanité, etc.

10e groupe : Sciences relatives au développement, à l'amélioration, au perfectionnement de l'espèce humaine. Education. Instruction. Culture intellectuelle et morale.

11e groupe : Sciences artistiques. Beaux-arts.

12e groupe : Sciences philosophiques et religieuses : Fétichisme. Panthéisme. Polythéisme. Monothéisme. Christianisme. Fusionisme. Bouddhisme. Fakirisme. Spiritisme. Spiritualisme. Matérialisme. Universalisme.

Nous avons détaillé plus spécialement les sujets compris dans les 7e, 8e et 12e groupes, ceci pour nous permettre d'affirmer qu'il serait bien exigeant celui qui prétendrait que ce programme est incomplet, ou qu'il n'a pas un cachet absolument universel.

Ajoutons que toute personne âgée de quinze ans et au-dessus peut faire partie du Congrès, que les dames y sont admises aux mêmes droits et titres que les messieurs; que les contributions ou cotisations sont volontaires, que les savants, les penseurs et chercheurs gênés jouiront gratuitement de cartes d'entrée aux séances du Congrès.

Mais que nul ne s'illusionne! Ce grand Congrès de 1900 sera surtout un commencement d'entente, une préparation ou comme une toute première éclosion. Il sera ouvert *par un vœu d'amour universel !* solidarisant, dans la fraternité, tous les membres présents ou absents du Congrès, et les portant à étendre cet amour à tous les êtres comme à toutes les œuvres utiles de la création !

Cette première manifestation solennelle d'amour universel sera suivie d'une modeste agape fraternelle, où la plus grande courtoisie et la plus parfaite liberté régneront, afin de faciliter les relations, ainsi que l'établissement d'un solide et actif courant d'amitié, d'égalité et de but entre tous les membres du Congrès.

Puis, dans une ou plusieurs séances plénières subséquentes, le Congrès étudiera les voies et moyens les plus favorables pour donner à ce vœu d'amour universel une portée positive, pratique, efficacement régénératrice et heureuse pour l'humanité.

Enfin, après avoir pris toutes les mesures concernant la suite effective à donner à son vœu d'amour universel et à ses résolutions, le Congrès sera clos par une ratification solennelle de ce vœu d'amour universel, et par une deuxième agape de clôture, agape d'adieux ou plutôt d'*au revoir*, jusqu'au prochain Congrès, dont la date et le lieu auront été fixés d'avance dans l'une des séances plénières.

Les Universalistes affirment avec une grande force que le Congrès de l'Humanité ne doit être ni dépendre d'aucun homme, d'aucun parti, d'aucune école. C'est une élaboration naturelle, nécessaire, venant à son heure, marquée au cadran de l'horloge de l'éternité! C'est donc une œuvre impersonnelle au premier chef; par conséquent, aussi, l'œuvre de tous.

Il s'agit bien, d'ailleurs, d'une entreprise très sérieuse, très honnête, et qui se perpétuera, en répétant le Grand Congrès de cinq en cinq ans, à Paris ou ailleurs, jusqu'à l'avènement d'un monde nouveau, tout fraternel et solidaire, tout resplendissant de lumière, de justice et de vérité, monde heureux, à l'avènement duquel tous doivent concourir, sans se lasser jamais!

Enfin les Universalistes de Paris expliquent qu'ils seront très réjouis de voir se produire d'autres congrès plus ou moins analogues à celui auquel ils se rattachent : car, dans le domaine des bonnes choses surtout, l'abondance ne nuit pas!

Quant au titre utilisé « Grand Congrès de l'Humanité », dont la paternité est du frère Bouvéry, et auquel le travail du frère Amo avait donné du relief, les Universalistes disent que, le 1er janvier, ils ont pris ce titre où notre ami Amo l'avait déposé, c'est-à-dire dans le domaine public. Nos bien chers frères Amo et Bouvéry ne désavouent point du tout ce raisonnement.

Au reste, les Universalistes de Paris seront charmés de recevoir — ils sollicitent même instamment — les critiques,conseils,approbatifs ou non, de tous leurs frères en humanité. Ces critiques, conseils, etc., pourraient être adressés utilement, *d'ici au 31 mars 1899*, au directeur de *la Paix Universelle*, ou directement, au *Secrétariat général, 36, boulevard du Temple, à Paris.*

CORRESPONDANCE

Avignon, le 26 janvier 1899.

Nous avons applaudi bien chaleureusement à la détermination prise par le directeur de ce journal, excluant à tout jamais de ses colonnes les polémiques dégénératrices qui viennent à peine de s'y éteindre.

Merci, monsieur Bouvier, et merci à vous tous, lutteurs infatigables, pour votre abnégation.

Que les airs retentissent maintenant de vos chants d'antan, chants d'union dans l'amour, et vous préparerez le règne de Dieu! Unissez-vous à nouveau dans cette communion de pensée, à laquelle nul spirite ne saurait se soustraire et se résumant par l' « Aimez-vous les uns les autres »!

Telle doit être désormais l'inscription distinguant votre étendard, devise sous laquelle doivent s'enrôler tous les adhérents du Congrès. C'est par elle qu'il subsistera, et qu'il dominera sur l'Exposition de 1900 comme le phare étincelant du règne de Dieu.

Les foules s'apprêtent à acclamer son apparition sur le monde, et notre chère France, quoique attristée de ses rudes épreuves, va, par son approche, reprendre l'essor vers l'idéal commun de grandeur morale; elle est le foyer de tout le mouvement vers le progrès intellectuel. Il vous appartient, à vous spirites de haute école, de l'aider dans cet élan sublime vers la perfection, par la cohésion dans une communion de pensée parfaite.

Songez que le prolétaire vous observe du fond de sa mansarde, qu'il vit avec vous de cette même foi qui ennoblit les cœurs et rend l'être capable des plus grandes abnégations, qu'il vous suivra de sa pensée dans toutes vos investigations, vers l'idéal de perfection générale. Oui! songez à ces déshérités nos frères, qui par milliers peuplent les campagnes et qui, comptant sur vous, s'attristaient de vos déchirements. Ils se réjouissent de votre trêve, et se réjouiront mieux de votre sage retour, criant du plus profond de leur cœur : Hosanna au plus haut des cieux, qui daigna exaucer nos prières, en semant l'amour parmi eux.

Nous revoilà donc au temps de la vraie famille vivant de concorde et de paix, ne maudissant point l'enfant prodigue, se contentant de le plaindre en implorant son retour. Vivons désormais de cette union parfaite que nous inspire le grand amour, et nos aspirations vers l'éternelle destinée, exemptes de tout préjugé et de toute rancune, nous permettront d'obtenir de l'Au-delà d'être rassasiés par la vérité parfaite sur les événements en cours.

Nous sommes en droit de vous l'affirmer par ordre de l'Au-delà, vous avez eu soif de justice, vous serez rassasiés, la vérité se fera jour et apparaîtra comme l'esprit consolateur a apparu.

Plus de discorde, plus de haine! N'oublions pas que le meilleur moyen d'enseigner est celui de nous faire le modèle vivant de nos enseignements en donnant à l'humanité entière qui va nous observer l'exemple de la vraie famille. Qu'elle trouve en nous, spirites, comme le reflet de sa future constitution, et, éblouie par l'éclat radieux de son image, elle déploiera toutes ses forces physiques et morales pour l'atteindre. C. B.

UN APPEL

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le matérialisme, voilà l'ennemi!

Quels sont les adversaires naturels et le mieux armés *scientifiquement* et *expérimentalement* pour combattre victorieusement ce matérialisme envahisseur, sinon les diverses Ecoles dénommées :

a. Occultisme (tradition occidentale par Moïse);
b. Spiritisme;
c. Théosophie.

Toutes ces Ecoles se proposent évidemment le but identique de combattre le matérialisme et le proclament hautement dans leurs journaux et revues; mais, au lieu de *s'unir*, ces Ecoles se combattent tout en se ridiculisant mutuellement.

« Toute maison divisée périra. »

Pourquoi ne s'uniraient-elles pas dans un effort commun et bien combiné contre le matérialisme, puisqu'elles sont déjà d'accord, entre elles, sur les points principaux et qu'elles ne sont divisées, en réalité, que sur des points relativement secondaires?

Pourquoi ces écoles ne marcheraient-elles pas, la main dans la main, au combat contre le matérialisme, en fraternisant une bonne fois entre elles, et en cessant leurs hostilités, alimentées hélas! trop souvent, par la rivalité des différents chefs de groupes qui se laissent dominer par des sentiments regrettables d'amour-propre mal compris, lesquels produisent des conséquences néfastes pour l'intérêt général de la cause qui leur est commune?

PAPUS et ANNIE BESANT, qui sont les représentants accrédités l'un de l'occultisme occidental et l'autre de la Théosophie, viennent de préparer les voies dans ce sens, par leurs discours dont je vous communique les textes, en vous priant de les insérer dans votre journal en même temps que cette lettre.

Voilà donc une noble voie ouverte.

Pourquoi, en Hollande, les Ecoles spirites, théosophiques et occultistes qui s'y trouvent ne tenteraient-elles pas un semblable effort?

Unies toutes ensemble, en mettant de côté toute discorde et toutes leurs divergences secondaires qui les divisent, elles pourraient

parler haut et ferme au matérialisme qui n'aurait plus ni le spectacle, ni l'objection de leurs divisions qui sont un mauvais exemple de bonne fraternité que ces Ecoles proclament et prétendent pratiquer.

Pourquoi, dans cet ordre d'idées, chacune de ces Ecoles, en Hollande, ne désignerait-elle pas un certain nombre de délégués qui, dans une réunion amicale et fraternelle, pourraient jeter les bases d'une entente cordiale et fertile pour le bon combat contre le matérialisme, en créant un centre d'action, sous une dénomination neutre, d'où rayonneraient, sans étiquette antipathique au public, les grandes et belles vérités dont ces diverses Ecoles sont également détenteurs, puisqu'elles proviennent toutes de la même origine traditionnelle, scientifique et expérimentale, vérités confirmées par leurs personnelles recherches scientifiques et expérimentales modernes.

Ainsi présentée, cette organisation ne peut éveiller aucun ombrage ni aucune susceptibilité. L'Ecole qui refuserait d'y adhérer, en principe, ne ferait pas preuve de conciliation et accepterait une grave responsabilité.

Pour sauver la société actuelle matérialiste, il faut allier la *science* à l'*Idéal*, la *Physique* à la *Métaphysique*.

A vous, écoles et presse spiritualistes, de vous *unir* pour faire ce sauvetage.

Toutefois, comme la perfection n'est pas de ce monde et que chacun de nous est encore loin de bien comprendre, ni de bien obéir aux Lois de l'Harmonie Universelle qui est *Une* pour les cœurs et pour les âmes, il faut s'attendre à ce que ce présent appel soit, tout d'abord, traité d'*utopie* et rencontre certaines mauvaises volontés, peut-être intéressées.

Mais, au moins, ce premier appel aura comme premier effet de savoir à quoi s'en tenir et à connaître de quel côté se trouve l'ivraie ou le bon grain.

Et, si malheureusement les occultistes, les spirites, les théosophes, ainsi que leurs chefs de groupes, refusent ou individuellement, ou en bloc, par leurs journaux, d'écouter cet appel, de s'y associer et de tenter ce noble effort d'union, une seule direction radicale reste à prendre, c'est-à-dire celle de lever hardiment le drapeau d'une *Ligue indépendante contre le matérialisme*, appuyée sur les *Études scientifiques psychiques*, et de faire un autre appel direct à toutes les personnes de bonne volonté ainsi qu'à tous les chercheurs indépendants qui ont faim et soif de vérité scientifique pour baser solidement leur croyance.

De cette Ligue, qui naturellement devra concentrer tous les éléments modernes de science psychique et qui parlera aussi bien au nom de cette science que des traditions synthétiques comparées de toutes les religions, depuis l'apparition de l'homme sur notre terre, il en résultera que, peu à peu, le voile qui ferme le *Temple de la vérité* sera soulevé.

C'est dans ce Temple scientifique que se trouvent l'histoire de l'homme, sa nature, son passé, sa destinée, dont la connaissance est absolument indispensable pour que l'homme puisse savoir se conduire, être heureux, en tant qu'individu et en tant que collectivité.

Je termine en vous souhaitant bon courage ; car la tâche est difficile et délicate ; mais le but à atteindre est si important et si urgent pour tous ceux qui ont à cœur le bien de l'Humanité (1) !

SIMPLEX.

(1) Extrait de *Psyché*.

LA CONSCIENCE

Dans les rapports SOCIAUX de l'homme et de la femme

Mes études « sur les consciences diverses », visant le but supérieur de faire réaliser à l'humanité quelques pas en avant, je m'y verrai toujours forcé, ainsi que je l'ai déjà dit, de considérer comme quantité négligeable les conceptions multiples réglant les rapports sociaux entre l'homme et la femme, tels que ces rapports sont élaborés théoriquement et mis en pratique par maintes tribus africaines, par maintes peuplades de l'Asie ; la population de ces deux contrées n'appartenant, du reste, ni à notre race, ni à la même race... Il est évident que, les noirs et les jaunes ne possédant point notre degré de civilisation, la situation de la femme sera, chez eux, plus mauvaise : sa place, presque nulle.

Ainsi, en Chine, la jeune fille de bonne famille, enfermée dans la maison et les parcs de son père, n'y apercevra jamais d'autre homme que lui. Quand il s'agira de la marier, son prétendant aura le droit de soulever un voile, habilement ménagé dans une pièce, comme l'est la grille d'un couvent cloîtré. On lui permettra de regarder, par ce moyen, celle dont il réclame la main. Mais la jeune fille ne verra pas son fiancé. Durant la cérémonie nuptiale, cachée encore à tous et à toutes, elle n'aura pas la chance de jeter un coup d'œil sur celui qui devient son mari. Puis, le rituel achevé, on la portera, en palanquin hermétiquement fermé, au domicile conjugal.

Là, dans ses appartements privés, elle contemplera enfin cet homme auquel elle a été donnée, livrée, vendue, selon le caprice et les circonstances de ses excellents parents : beau ou laid, aimable ou brutal, il faut qu'elle accepte l'époux ; cet inconnu qui n'est, pour elle, ni plus ni moins qu'un bon ou un mauvais numéro à la conscription ou à la loterie.

Les rapports d'union sexuelle, en Asie et en Afrique, étant si despotiques d'un côté, si soumis et fatalement résignés de l'autre, il est clair qu'il en sera de même concernant les rapports sociaux entre homme et femme ; et que, dès lors, je n'ai à mentionner ces rapports que comme étapes dans la voie du progrès. Car cet état de l'âme humaine, où le règne de la justice consciente n'est pas même esquissé dans ces lignes indécises ébauchées dans nos basses classes, plus fortement indiquées dans nos classes dirigeantes de l'Europe et de l'Amérique, ne peut, aujourd'hui, nous servir de modèle ; encore moins d'idéal.

Nous concevons *mieux* que tout le mieux actuel... Quant au pire, il nous suffit d'en prendre acte, comme preuve irréfutable à offrir à nos adversaires qui nient l'évolution de la conscience, qui, devant le mal, s'écrient :

« A quoi bon moraliser, il en a toujours été ainsi : il en sera toujours ainsi. »

Conséquemment, de même que nous avons abandonné l'analyse de ce que sont les relations sexuelles humaines, en Asie, en Afrique, en Océanie, de même ne nous occuperons-nous pas des relations sociales de l'homme et de la femme dans ces trois pays. Nous nous bornerons à dire que *toutes* concourent à annuler la fille et l'épouse. Toutes les races de ces parties du globe, par la poussée évolutive progressive, sont d'ailleurs appelées à disparaître, justement parce qu'elles ne possèdent pas l'essence propre à s'assimiler nos idées de conscience morale, de justice suprême : « Ceci tuera cela... » « Ceux-ci tueront ceux-là... »

L'homme, à notre époque, maître absolu sur notre planète, par les conditions mêmes de son organisme supérieur qui le plaça au-dessus de tous les règnes et de toutes les espèces animales, à cause de la lutte effroyable qu'il eut à soutenir, dans la nuit des temps,



contre tous les éléments de la nature déchaînés et indisciplinés, fut primitivement — ainsi que nous l'avons déjà exposé — obligé d'imposer sa force à sa compagne. Il le fit par l'instinct d'une fécondité dont le but était de substituer son genre supérieur à des genres inférieurs, dont la fin était de protéger — par ses ordres limitant les devoirs féminins — la femme, elle-même, contre les divers assauts et dangers qu'elle courait, en sa tâche d'élever à bien les enfants qu'il lui avait donnés. En effet, dans ces temps troublés, en l'absence du mâle, la femelle avait aussi à combattre pour assurer la sécurité à sa progéniture. Il est donc plus que probable que, à l'apparition de la race humaine, l'homme et la femme accusaient peu ou point de différence en force comparative. Les Indiennes que nous avons vues à « Buffalo Bill » présentaient une structure de charpente aussi apte à la résistance que celle des hommes : ces femmes faisaient les plus rudes travaux. A Pointe-de-Galles, dans l'île de Ceylan, les Cinghalais et les Cinghalaises diffèrent si peu que les voyageurs, y trouvant l'homme imberbe, le voyant porter à peu près même costume que la femme, sont souvent obligés de demander : « Etes-vous un homme?... Etes-vous une femme?... » Mêmes traits, même tournure, même taille, même désinvolture. En France, dans nos montagnes et nos campagnes, si la paysanne offre des formes plus émaciées que celles du paysan, elle peut cependant rivaliser avec lui, pour l'endurance de la fatigue, pour les travaux agricoles et même pour le transport des fardeaux.

Il y a tout lieu de présumer aussi que la femme perdit, peu à peu, sa force physique quand, dans les temps qui succédèrent aux âges antédiluviens, l'homme fit dévier, en sa faveur à lui, la part des devoirs, des charges et des avantages qui eussent dû se répartir également entre homme et femme. Mais lui seul se permit alors de jouir de la sécurité obtenue. Il enferma la femme, lorsque le danger fut passé ; et, tandis qu'il cultivait son intelligence par des échanges de vues, d'idées, de commerce, avec nombre de ses semblables ; tandis qu'il se développait par des expériences heureuses ou malheureuses, sa compagne, au sein de sa réclusion, voyait son rôle s'amoindrir, son esprit se rétrécir. Incapable de suivre le frère, l'époux ou l'amant, dans leurs explorations vers un domaine de savoir matériel et spirituel, qu'on cachait à son entendement, la femme cessa d'être « la compagne de l'homme ». Elle le fut moins qu'à cette époque de la tourmente qui l'avait vue partager, aux côtés de son compagnon, tous les soins et tous les périls.

Ne donnant rien d'elle-même : ni ses idées, ni son intelligence, ni son âme, elle fut bientôt condamnée à n'être que la machine à plaisirs de l'homme, l'esclave de ses volontés, sa chose qu'il pouvait prendre ou laisser, élever ou abaisser, torturer ou combler, acheter ou vendre, selon son caprice du jour et du moment.

Or, malgré l'outrecuidance et la fatuité inhérentes à tous les despotes, il n'est pourtant jamais venu, à l'esprit de l'un d'eux, la croyance entière au bien fondé de ses exigences. L'aveuglement des orgueilleux n'est point parfait. Il leur laisse presque toujours une lueur les portant à soupçonner, instinctivement peut-être, que leurs victimes, leurs esclaves peuvent goûter, moins qu'eux, le régime imposé, et que, de là à leur révolte, il n'y a peut-être qu'un pas ou quelques pas? Dès lors, dans le cerveau des autoritaires se manifeste l'éclosion de ces formes multiples de la servitude féminine : en Chine, le pied mutilé, afin de retenir la femme au logis ; chez les musulmans, le sérail avec ses cloisons en fer, ses portes massives, ses eunuques ; en Grèce, le gynécée, et dans l'Europe moderne, le logis et ses soins, sans aucune participation à la vie civile, administrative, commerciale, politique.

Seulement, qu'on soit homme ou femme, les journées conservent invariablement, pour tous les deux, le même nombre d'heures. Il fallut donc pourvoir aux loisirs de la gardienne du foyer. Ainsi que pour soumettre et subjuguer un enfant, il se présenta deux moyens : prendre la femme par ses qualités ou la prendre par ses défauts. En vertu d'un machiavélisme atroce, les hommes, par égoïsme, formèrent tacitement la ligue du mal. Accaparer la femme par le bien !... cela l'aurait élevée et rendue consciente : c'était à n'y pas songer !... Restait à la posséder par ses penchants, ses vices... Ce procédé fut choisi et fort goûté. On séduisit sa compagne par le luxe, le plaisir, la débauche ; puis, les hommes la méprisèrent, l'accusèrent de corruption ; comme si, dans cette nouvelle manière d'être, elle n'eût point été leur propre création.

Peut-être, dans les siècles de réclusion de la femme, y eut-il une époque où elle ne souffrit pas trop? A coup sûr, ce fut celle — si elle a jamais existé — où elle fut le plus avilie, le plus annulée, le plus enfermée. Mais l'heure qui laissa pénétrer, dans sa prison, le moindre rayon intellectuel, la moindre parcelle de vérité morale, cette heure-là commença ce long martyre qui aboutit à nos temps modernes.

Durant son affreux supplice — devenu de plus en plus horrible, en proportion de l'élévation de son âme et de son intelligence — le faisceau collectif des volontés masculines accumulées de siècle en siècle, d'ère en ère, d'âge en âge, avait créé, autour d'elle, un roc de lois organiques, de principes, de préjugés contre lesquels, dans sa résistance, elle vint se briser, sans en jamais rien entamer.

De chez qui partit la première idée de l'affranchissement de la femme? Vint-elle de la femme? Vint-elle de l'homme?

Réincarnationiste et certaine, par conviction, que le sexe n'est rien au principe vital qui — tendant toujours à la perfection suprême — se sert tour à tour de l'enveloppe matérielle masculine ou féminine, selon ses besoins d'évolution vers telle ou telle qualité propre à tel ou tel sexe, ce problème me semble de solution facile : *Les souffrances d'une ou plusieurs incarnations féminines ayant, dans une existence postérieure, avec enveloppe masculine, formé un apôtre de la cause protectrice des droits de la femme.*

Quoi qu'il en soit, abandonnant la doctrine de l'évolution individuelle, nous sommes obligés de constater que la pensée libératrice du sort de la femme eût rencontré, à ses débuts, peu ou point d'échos, si elle ne fût pas émanée du cerveau d'hommes éminents et impartiaux, ou si elle n'avait point été protégée par eux.

Le pouvoir masculin, à son apogée, aurait étouffé toutes les récriminations de la femme ; récriminations qui devinrent pourtant justes à l'instant même où l'état de servitude qu'on faisait peser sur elle lui parut insupportable et criminel. Et les minutes précises qui lui firent réaliser les points de contact de son joug moral furent, pour elle, les étapes exactes de ses conquêtes du bien sur le mal.

Dans son recueillement séculaire ; dans les analyses psychiques auxquelles sa pensée se livra au moment de ses souffrances physiques et morales ; dans sa finesse à contourner les difficultés du foyer paternel et du foyer conjugal ; dans sa patience à se créer, avec des riens, les éléments d'un bonheur idéal ; dans ses aptitudes à utiliser les parcelles d'un savoir parcimonieusement accordé, la femme est parvenue à surpasser l'homme, depuis longtemps, elle le juge !... Et, si le nombre des femmes dignes et consciencieuses n'augmentait pas, on verrait, bientôt universellement, ce phénomène de la femme — constaté déjà fort souvent — de la femme, corrompant, à son tour, l'homme en prenant possession de lui par ses vices et non par ses qualités : sort fatal tout à fait suivant les lois naturelles où le mal se retourne contre le mal ; où le mal se fait le vengeur du mal.

Donc, l'homme, maître de sa destinée, en sa force, en sa puissance, non par cette conscience facile et égoïste qui existe même chez les individus les plus spiritualisés de son sexe, grâce à un ata-



visme néfaste d'âme et d'esprit, a toujours été porté à négliger la satisfaction des droits de sa compagne, dans les rapports sexuels; a été enclin également à éloigner cette amie, dans ses rapports sociaux, de toutes les connaissances intellectuelles, lesquelles lui auraient ouvert les yeux sur le despotisme de son compagnon. Il l'a par suite évincée de toutes les professions qui lui eussent permis de gagner honorablement sa vie, sans le secours de l'homme; il lui a prohibé enfin tous les maniements d'argent, afin de conserver à l'époux la dot et le gain de l'épouse, rendue, par cela même, esclave des caprices du mari. En somme, par ces points de vue erronés, l'homme n'a jamais envisagé, en ses lois et dans la pratique journalière des usages de la vie, « que ce qui lui convenait, agréait, rapportait, concédait de jouissances et de plaisirs ! » Comme s'il eût été seul, absolument seul !... Comme si la femme eût été un animal, une chose; au lieu d'être un composé d'âme, d'esprit, d'intelligence, tel qu'il l'est lui-même !... Et, la conscience légère, il s'est dit maintes fois :

« Que la femme devait être heureuse, puisqu'il était heureux ! »

Ou mieux encore, il ne songea pas une seconde qu'elle avait droit à une part de bonheur.

Quand on pense qu'à notre époque — lorsque déjà tant d'encre a été dépensée, tant de paroles dites en faveur de la femme — des mondaines admirent et un esprit cultivé a pu écrire le livre : *la Recherche du bonheur*, livre où l'auteur découvre le bonheur suprême dans la félicité conjugale d'un homme qui épouse une jeune fille innocente et pure, en négligeant totalement de s'occuper du bonheur de la jeune épouse!

Toujours un des éléments de l'association compté pour nul !

En gardant la femme ignorante, en lui ôtant la possibilité de gagner sa vie assez largement pour lui permettre de se donner à elle-même, avec le nécessaire, quelques jouissances légitimes durant sa jeunesse, quelques sécurités pour ses vieux jours; en méprisant, non en paroles, mais de fait, les femmes qui préfèrent la pauvreté au déshonneur, on a créé nécessairement la mondaine, la demi-mondaine, la courtisane : ces femmes avilies, lâches, écœurées, aussi ennemies de l'homme qu'elles se sentent ses ennemies: abandonnant ignominieusement leur amant après l'avoir ruiné, conduit au crime; le haïssant au moment où il les comble, parce qu'il ne sait même pas leur donner — dans ses étreintes amoureuses — le semblant de l'amour; parce que, méprisées à cause de lui, elles le méprisent enfin et le condamnent.

Quelques-unes de ces femmes perdues, dévoyées, voudraient, à de certaines heures, sortir de leur enfer; quelques-unes eussent désiré n'y jamais entrer, mais comment faire ?...

Beaucoup d'entre elles — de chair et d'os tout comme les hommes — ressentaient et ressentent des ambitions presque pareilles aux ambitions de leurs compagnons de route; elles voudraient et veulent conquérir le monde : par leur savoir, par la fortune, par leur prestige, par leur art, par leur talent, par leur position. Elles sentent, en elles, de véritables vocations, des forces combatives inouïes qui ne réclament que la science et l'occasion... Impossible !.. Elles sont enchaînées. A chaque tournant, du reste, elles rencontrèrent et rencontrent l'homme ou les obstacles dressés, par lui, contre elles.

L'homme détenant, en effet, toutes les situations et toutes leurs issues, qu'imaginer encore ?... Si la femme est facile, elle aura un semblant de réussite; mais qu'elle l'ait désiré ou pas désiré, il lui aura fallu passer par les conditions draconiennes d'un ou de plusieurs protecteurs.

« Ne dites jamais : « C'est monsieur un tel qui a recommandé ma *nouvelle* à cette revue et l'a fait accepter, » disait un sénateur à une jeune fille honnête se lançant dans la carrière littéraire, « on croirait qu'il vous est quelque chose. »

On assure que Henri Gréville — de son vrai nom : Mme Durand — ne put, tant qu'elle les présenta elle-même, faire recevoir ses romans. Découragée, elle pria son mari de vouloir bien les offrir comme venant de lui : c'est de cet instant que data seulement son succès.

La femme est donc impuissante devant cette muraille d'airain des lois et des préjugés. Si elle possède du talent, son talent est méconnu, à moins qu'il ne porte l'estampille masculine : mari ou protecteur. Bien plus, s'il lui advient la chance imcomparable de réussir — tout en restant honnête — le cas en est si rare!... si merveilleux !... qu'elle voit encore se ternir son honneur, par mille suppositions malveillantes.

Heureusement ! déjà un grand nombre de femmes rendues courageuses par le développement intellectuel qui leur a été accordé depuis peu se moquent de l'absurde « qu'en dira-t-on »; et, fortes de leur travail honnêtement lucratif, marchent tête haute, contentes de frayer une voie nouvelle aux générations féminines futures. Liguées dans les principales contrées de l'Europe, elles groupent, en leur faveur, quelques hommes impartiaux : tels que Léopold Lacour et autres, hommes aux sentiments élevés, pour lesquels le progrès de l'humanité consiste dans l'épanouissement de toutes les facultés humaines; que les facultés sourdent de l'élément masculin, quel qu'il soit, ou de l'élément féminin, quel qu'il puisse être.

Ces lignes seraient inutiles si nous n'avions affaire qu'à cette dernière classe d'individualités : classe d'élite. Malheureusement les femmes, elles-mêmes, mal préparées par leur éducation, succombent en face de l'attirail formidable des embûches dressées par leurs antagonistes sexuels. Elles le font presque toujours à contre-cœur, soit parce qu'elles sont trop faibles, soit parce qu'elles sont trop prises par les souhaits d'un luxe que leur pauvreté leur refuse. Très peu tombent par vice.

Quant aux femmes de la société qui possèdent à profusion les biens terrestres, toutes ont une heure de leur vie très difficile à traverser. *Mariées*, souvent afin de satisfaire à des convenances sociales, les premières années de leur mariage ont été occupées par la maternité, les soins et les maladies qu'entraîne cette maternité. Puis, arrive l'époque de repos où l'instruction et l'éducation des enfants sont confiées à des mains étrangères.

L. D'ERVIEUX.

(*A suivre.*)

LA SCIENCE ET LA FOI

Pour la Charité et la Justice

A Monsieur A. Bouvier.

La vie est un banquet où chacun vient s'asseoir;
Mais on n'y vit qu'un jour, parfois bref; et, le soir,
Soit que l'on fût nourri des mets de l'opulence,
Ou soit qu'on n'ait mangé qu'une maigre pitance,
Des restes ramassés sous les pieds, au banquet,
Il faut quitter la salle et faire son paquet.
Oui, que l'on soit chrétien, qu'on soit bouddhiste, athée,
Qu'on ait de grands projets la cervelle hantée,
Qu'on soit savant ou sot, grand seigneur ou manant,
Il faut toujours sortir lorsque vient le moment :
Plaintes, soupirs, regrets, cris, rien n'y remédie ;
La Mort d'un coup de faux finit la comédie.
La salle du banquet, c'est le vaste Univers
Où l'on voit à foison les biens les plus divers.
Tous les êtres pourraient vivre exempts de misère
Et trouver à toute heure au moins le nécessaire,
Sans gémir sous le poids d'un écrasant travail;
Mais l'homme est ainsi fait que tout un attirail



De démons, ses désirs, est au fond de lui-même.
Dieu les y mit. Pourquoi ? C'est là le grand problème.
Ils y sont, qui le nie ? Ils parlent en tyrans,
Nous tenant sous leur joug depuis nos premiers ans.
Donnez-leur tous ces noms que conserve l'Histoire :
Arihman, Belzébuth, Satan, la bête noire
Et malfaisante, aux pieds fourchus, au rire amer ;
Nommez-les Astaroth le maudit, le brillant Lucifer,
Qu'importe ! Ils sont le Mal, pieuvre, bête de proie
Guettant l'homme, hésitant et tremblant en sa voie,
Le Mal prenant du Bien la voix et les accents,
Le Mal soufflant la haine ou brûlant de l'encens,
Le Mal toujours présent et même nécessaire
Pour que l'homme soit l'homme et la terre la terre.
Notre histoire, depuis Adam jusqu'à ce jour,
C'est le Bien et le Mal triomphant tour à tour ;
L'homme affranchi par l'un, puis asservi par l'autre ;
L'homme qui monte à Dieu, puis à l'égout se vautre ;
C'est Socrate et Jésus, Aristippe et Judas ;
C'est saint Vincent de Paul, et puis nos Panamas.

De Jésus a la Réforme

Avec Jésus, le Bien triomphait, et la vie
S'ouvrait plus belle. Alors l'Humanité ravie
Chanta l'hymne enivrant de Justice et d'Amour.
Les démons, effrayés, se dérobaient au jour :
Et, dans les premiers temps de l'Eglise nouvelle,
On crut voir commencer la Paix universelle.
Hélas ! hélas ! le Mal reparut sous les cieux :
Au pasteur succéda le prêtre ambitieux
Qui fit un dogme à lui. L'œuvre de paix s'écroule ;
Les démons à l'envi reparaissent en foule ;
Mais les simples, le peuple résistait à leur loi.
Longtemps luttant contre eux, appuyé sur la foi,
Il marcha, dédaigneux des plaisirs de ce monde,
Portant au fond du cœur l'espérance profonde
De la vie éternelle au paradis prédit.

XVIII[e] Siècle

Un jour il se lassa d'espérer. Le Maudit,
Tout joyeux, ce jour-là sortit de son repaire,
Vint à l'homme doutant et lui dit : « O mon frère !
Que cherchais-tu là-haut ? Allons, franchement dis :
Est-ce un Dieu qui n'est pas ?... Est-ce le paradis ?
Mais, toi seul es le Dieu de toute la nature !
Tu t'es bêtement cru la simple créature
De quelqu'un ?.. Mais, voyons, raisonnons donc un peu :
Comment serait-il fait, celui que tu dis Dieu ?
Il ne peut, sois-en sûr, être plus beau que l'homme,
Ni plus intelligent, ni plus parfait. En somme,
Il pourrait, s'il existe, être au plus ton égal.
Aussi, crois-moi, mon cher, tu ne ferais pas mal
De rire, comme moi, de ces vieilles sornettes
Et de tourner plus bas le bout de tes lorgnettes.
Et quant au paradis que tu cherches si haut,
C'est la vie et ses biens, tu les as dans ton lot ! »
Ainsi parla le Mal ; et, depuis ce blasphème,
L'homme, bouffi d'orgueil, se prit pour Dieu lui-même ;
Puis, bientôt, nia tout, ne crut plus même en soi,
Et de ses seuls démons suivit l'unique loi.
Toutes les passions s'éveillèrent dans l'homme ;
Il devint sous leur joug une bête de somme,
Et toutes lui criaient : « Si Dieu n'existe pas,
Pourquoi dans la contrainte attendre le trépas ? »
L'ignorant résistait à ces hideux blasphèmes,
Et, courbé tout le jour, au sein de ses maux mêmes,
Il gardait l'Espérance ; et, le soir, calme et doux,
Devant le crucifix, il ployait les genoux,
Remerciait son Dieu de ses biens, de ses peines,
Croyait que c'était lui qui le chargeait de chaines,
Et que c'eût été mal de les vouloir briser.
Mais c'était trop de foi, tout finit par s'user.
D'ailleurs cet ignorant eut de tristes exemples
Sous les yeux : les gardiens attitrés de ses temples,
Les ministres de Dieu, prêchant la pauvreté,
Vivaient dans l'opulence et dans l'oisiveté,
Trafiquaient de pardon, du ciel, de Jésus même,
Et changeaient sa couronne en l'or d'un diadème.
Les prêtres et les rois et les puissants du jour
Riaient et blasphémaient tout en faisant l'amour,
Se vautraient au milieu de tous les biens du monde.
Ainsi passait, passait la mascarade immonde,
Pendant qu'à son taudis revenait chaque soir
Le manant pris de doute et las de son espoir.
Alors, si vers le Christ pendu près de sa couche
Il relevait les yeux, un sourire farouche,
Plein de doute et de fiel, de haine et de rancœur,
Sur sa lèvre montrait le poison de son cœur.
Alors on vit paraitre au fort de la débâcle
Les penseurs inquiets. Cet ignoble spectacle
Que donnaient sous le ciel tous ces blasphémateurs,
Rois, prêtres, courtisans stupides et menteurs,
Fit jaillir de leur âme à grands flots l'ironie.
La foule crut en eux, brisa la tyrannie.

XIX[e] Siècle

Et toi, siècle géant, ô Titan indompté
Qui sortis d'un orage effrayant de beauté ;
Toi qui naquis portant l'étoile du génie
Au front, et dans les yeux la grandeur infinie ;
Toi le plus grand parmi tes illustres aïeux ;
Toi qui nous promettais sur la terre les cieux ;
Toi qui vis s'écrouler le temple sur le prêtre,
Le trône sur le roi, le palais sur le traître,
Ecoute : à tes exploits un poète applaudit ;
Mais l'homme est toujours l'homme, et le bonheur prédit
Est toujours un vain mot, une ombre, une chimère ;
Toi qu'on nomma le grand, dérision amère,
Tu n'as fait que le mal ; car, en brisant l'autel,
Tu n'as pas dans les cieux laissé Dieu, l'Immortel,
Celui dont le nom seul, ne fût-il qu'une amorce,
Rendait doux le puissant, donnait au gueux la force
De souffrir et d'attendre. Aussi, fuis loin de nous !
Vois, l'homme ne sait plus se trainer à genoux ;
Il marche le front haut criant : « Le ciel est vide !
« La vertu n'est qu'un mot, un fantôme stupide !
« L'homme n'a qu'un seul but, jouir et posséder ! »
Jusques envers lui-même il ne sait plus garder
La moindre retenue ; il a nié son âme ;
Aux pieds du seul veau d'or il se traine en infâme.
Voilà, siècle sublime, à quoi tu l'as conduit.
L'homme émanait de Dieu, ce n'est plus qu'un produit
D'une laide guenon et d'un hideux satyre ;
De tous les animaux, c'est maintenant le pire,
Et c'est logique, enfin, puisqu'il sera bien mort
Quand aux vers du tombeau l'on jettera son corps.
Ah ! Titan orgueilleux, sublime Prométhée,
Pourquoi de l'ignorant avoir fait un athée.

(A suivre.) J. Thé-Herro.

Auprès du Foyer [1]

Auprès du Foyer est un de ces ouvrages, trop rares, que l'on voudrait voir dans toutes les mains, dont toutes les familles devraient faire leur livre de chevet. Si l'on n'abusait pas un peu de ce mot, je dirais volontiers que c'est la Bible de la famille. On n'y trouvera pas ces grandes phrases sonores et creuses, ni ces effusions vagues et générales qui ne font illusion qu'aux âmes naïves. Il doit être lu et médité simplement, comme il a été pensé et écrit. Mais entendons-nous bien : la simplicité n'exclut pas le charme, ni la poésie, ni les images colorées et fortes, ni la vivacité du style. Si la lecture en est facile, le tour en est sérieux. L'auteur sait vous captiver et vous retenir. Un chapitre fini en appelle aussitôt un autre. On est comme

(1) C. Wagner. Librairies Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris ; Armand Colin et C[ie], 5, rue de Mézières, Paris.



entraîné au pas de charge. On a hâte de voir et de savoir. Plus tard, on reprendra à loisir, pour les mieux savourer et s'en mieux pénétrer, les bonnes pages, émues et touchantes, qu'une première fois on lit hâtivement, tant l'intérêt en est grand, et tant il répond bien aux besoins les plus intimes du cœur.

M. C. Wagner est un pasteur libéral, très libéral, de Paris. Son libéralisme, toutefois, n'exclut pas la foi la plus profonde et la plus ferme. Il croit au bien et au mieux de toutes les énergies de son âme. Il y croit et il le dit. Il fait mieux que de le dire, il le prouve. Car, non content de parler et d'écrire, de parler éloquemment et d'écrire de même, il agit, et son action est, comme ses paroles et comme ses écrits, de la meilleure qualité. Vous le trouverez toujours à côté des défenseurs du droit et de la justice. Vivant au sein du peuple, connaissant et aimant l'ouvrier, sachant quels sont ses besoins et quelles sont ses aspirations, il est du petit nombre de ceux qui ne prennent leur parti ni de l'iniquité, ni des lâchetés morales, ni des louches compromissions où d'autres se complaisent. Ce n'est pas l'un des moindres charmes de ses ouvrages que l'assurance où l'on est qu'avant d'avoir été écrits ils ont été sentis et vécus. Son idéal est haut placé, mais il reste humain, humain dans l'acception la plus vraie et la plus large du mot. Il ne demande pas qu'on se perde dans les nuages de l'abstraction ou dans les rêves irréalisables. Non : le devoir qu'il met devant nos yeux est immédiat et pratique, à la portée de tous, pour le bonheur et le progrès de tous. C'est la vie de famille dans ce qu'elle a de meilleur, à la fois très humaine et toute divine. Il ne nous refuse aucune des joies pour lesquelles elle a été instituée : il ne nous libère d'aucune des douleurs, ni d'aucune des responsabilités qui l'accompagnent. Mais joie ou douleur, tout a un but : l'amélioration de l'homme en tant qu'individu, et, en tant que collectivité, le relèvement du corps social, par l'amour mieux compris et le devoir plus vaillamment accompli.

Qu'on ne cherche pas dans ce livre de vaines prédications, ni rien qui ressemble à un prêche. Pas le moindre sectarisme. Sous la diversité des formes et des croyances, l'auteur aperçoit toujours l'homme. Et c'est à l'homme qu'il parle, non au catholique, non au protestant, ni au juif, ni au franc-maçon. Que lui importent les sectes et les fanatismes, les catégories et les groupes ! Ce qui l'intéresse et ce qui l'attire, celui qu'il veut atteindre, c'est vous, c'est moi. Son livre s'adresse à tous et peut être lu par tous, parce qu'il n'est pas un livre de doctrine, mais un livre de vie.

C'est pourquoi, sans y insister davantage, je recommande expressément *Auprès du Foyer* aux lecteurs de la *Paix Universelle*. Ceux qui le liront me remercieront de leur avoir signalé l'ouvrage, et je me réjouirai, avec l'auteur, du bien qu'il leur aura fait.

Daniel METZGER.

BIBLIOGRAPHIE

L'Ortografe simplifiée (1) et les autres Réformes nécessaires
Par Jean-S. BARÉS

Ce volume de 420 pajes, en ortografe simplifiée, traite de toutes les réformes indispensables pour faire revivre les principes pour lesquels combatirent nos pères de 1789.

Nous relevons dans sa table des matières : Réformes politiques et constitucionèles — Autonomie comunale et Conseils réjionaus — Politique extérieure — Supression des Octrois — Nétoyaje social et Colonizacion — Paris et les Pariziens — Ortografe étimolojique et Ortografe fonétique — L'Instruccion publique de M. Rambaud et des Jézuites — Les Parazites sociaus — L'Église et l'État — Les Juifs, les Jézuites et la Liberté, etc., etc.

En ce qui concerne la simplificacion ortografique, l'auteur nous dit : Les simplificacions apliquées constituent les deus premières étapes de la voie qui, de degré en degré, doit nous conduire à la complète amélioracion de notre ortografe.

Avant bien longtemps, je pense pouvoir indiquer les moyens qui me semblent convenables pour compléter cète simplificacion.

Ensuite, je m'ocuperai des réformes d'une autre nature, qui doivent faire entrer notre gramaire et notre diccionaire, qui errent par les sentiers tortueus de l'Arbitraire, dans le domaine lumineus de la Lojique.

Nous posséderons ainsi une langue riche et simple, dont les règles gramaticales condensées en quelques pajes pourront être aprizes avec toute facilité.

Les réformes apliquées dans ce livre font disparaître la presque totalité des anomalies qui portent aujourdui la confuzion dans notre langue écrite : et parmi èles, la nouvèle accentuacion est destinée à en finir promtement avec la diférence de prononciacion qui existe entre les diverses réjions parlant le français.

(1) Prix franco 3 francs, aus bureaus du *Réformiste*, 18, rue du Mail, Paris.

NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES

MONSIEUR,

En suite de quelques conférences psychologiques faites à La Haye, il s'y est constitué un cercle ayant pour but l'examen scientifique de l'Occultisme.

Le nombre des membres est déjà d'environ quatre-vingt-dix.

Le cercle se divisera en sections, groupées autour d'un centre d'où seront dirigées les études.

Comme il y a parmi les membres des expérimentateurs de mérite, le cercle ose espérer de pouvoir contribuer à la solution des problèmes concernant la nature de l'âme humaine, ainsi que l'a fait en Angleterre la *Society for psychical Researches* de Londres.

Le cercle se propose de procéder à l'établissement des faits par la voie de critique rigoureuse.

Parmi les preuves d'intérêt que le cercle a déjà pu constater, il convient de nommer celles de la presse.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 17 janvier, une abonnée		5 fr.
Du 23 —	anonyme (Rhône)	0 50
Du 24 —	anonyme.	5 »
	Total.	10 50

ERRATUM

Lire sur le n° 195 de la *Paix Universelle*, p. 203, 3e ligne, à l'article *Un Institut psychique*, *cent vingt mille* au lieu de *vingt mille*.

Le Gerant : L. COULAUD.

1-2-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 198. **10 Centimes.** 16-28 FÉVRIER 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

EN 1900

On se rappelle l'initiative hardie prise par l'abbé Charbonnel. Tout plein des glorieux et chers souvenirs du Congrès des religions à Chicago, il avait pensé que l'Europe était mûre, elle aussi, pour des assises où l'on verrait côte à côte des catholiques et des protestants, des juifs et des mahométans, des bouddhistes et des brahmanistes, d'autres encore, exposer chacun sa foi et ses espérances religieuses. Ame ardente et cœur généreux, il lui semblait que cette communion, même passagère, pourrait être le commencement de quelque chose de grand. Une connaissance plus précise des principes sur lesquels s'appuient les nombreuses religions entre lesquelles se partagent les humains ; les raisons profondes — de peuple, de race ou de milieu — qui ont donné naissance aux unes et aux autres ; les nécessités actuelles, les modifications prochaines reconnues urgentes ; une science plus exacte, en un mot, de la relativité historique de toutes les constructions religieuses et de la pérennité du sentiment religieux lui-même, toutes ces choses et beaucoup d'autres devaient inspirer aux congressistes — on l'espérait du moins — une estime, un respect et une tolérance mutuels : prélude heureux d'où sortiraient par la suite cette paix et cette harmonie dont on parle sans cesse, mais à la réalisation desquelles on ne fait pas de suffisants sacrifices. La charité est dans les paroles ; elle n'existe pas dans les actes.

On l'a bien vu à la façon dont ont été reçus les avances et le projet de l'abbé Charbonnel. Il a fait, par la parole et par la plume, tout ce qui était humainement possible. Rien n'a servi. Son projet n'est plus. Il n'y aura pas, en 1900, de Congrès des religions à Paris. L'absolutisme, l'absolutisme irréductible, garde sa place dans les cœurs. Le dogme catholique ne veut pas se laisser entamer, ni se présenter sur un pied d'égalité avec ceux des autres religions. Supérieur à tout, seul vrai, voulu de Dieu, inspiré par Lui, il réclame des droits et des privilèges qui n'appartiennent à nul autre. Notre clergé ne pouvait pas se commettre, en cette œuvre, avec des membres d'autres clergés. Une fois de plus nous est ainsi fournie l'invincible preuve de cette vérité, chaque jour plus évidente, de l'incompatibilité qu'il y a entre nos aspirations vers le mieux et le progrès, et l'immobilisme fatal du catholicisme, tel qu'on le comprend et qu'on l'a fixé à Rome. Les belles paroles n'y peuvent rien, ni la plus habile politique. Nous regardons aux actes, et les actes, à cet égard, sont décisifs.

Cependant tout n'est pas perdu. A défaut du Congrès des religions, nous aurons celui *de l'histoire des religions*. « Les religions y seront considérées comme des phénomènes sociaux et historiques qu'il s'agit d'étudier et de connaître aussi objectivement que possible, dans leur origine et leur développement, d'après l'exégèse purement historique de leurs textes authentiques et de leurs monuments. La polémique dogmatique est sévèrement exclue. Tous ceux donc qui s'occupent en historiens des antiquités ou de la vie religieuse de l'humanité y trouveront la liberté de leurs communications scientifiques dans le respect absolu de leur conscience. » (Voir le *Journal de Genève* du 5 février 1899.)

Veut-on savoir maintenant comment on s'y est pris pour la préparation de cette œuvre très importante ? Je cite encore le *Journal de Genève :*

« En 1897, à Stockholm, à l'occasion de l'Exposition nationale de Suède, un premier Congrès des sciences religieuses eut lieu dans cette ville, dans des proportions modestes, mais avec un plein succès. Pourquoi n'en prendrait-on pas la suite à Paris, en 1900, avec un cadre élargi et une méthode plus rigoureuse ? C'est ce qu'un membre de la section des sciences religieuses de l'École des Hautes Études à la Sorbonne proposa à ses collègues, il y a six ou sept mois environ. La proposition fut accueillie. Si la science des religions est une science, elle peut avoir ses Congrès, tout aussi bien que l'orientalisme, le folklorisme ou même l'astronomie et la médecine. La section de l'École des Hautes Études nomma une sous-commission pour étudier les voies et moyens, et les premières démarches viennent d'aboutir à un succès plein d'espérances.

« On s'est adressé tout d'abord au directeur général de l'Exposition universelle, pour obtenir de lui qu'une place officielle fût accordée à ce nouveau Congrès dans la série des Congrès scientifiques déjà arrêtés. La requête a été aussitôt admise. Il y a une quinzaine de

jours que M. Gariel, inspecteur général de l'Exposition, provoquait une réunion des professeurs de l'École des sciences religieuses pour constituer la commission définitive de l'organisation et de la préparation du Congrès. Mais les professeurs de l'École n'ont pas voulu rester seuls ; ils se sont adjoint un certain nombre de notabilités scientifiques dont la grande autorité fortifiera beaucoup leur première initiative. Je puis vous citer déjà les noms de MM. Michel Bréal, Louis Léger, Ph. Berger, Senart, Oppert, Bruston (de Montauban), Alex. Bertrand, Maspero, etc. Pour le moment, un bureau provisoire a été nommé, avec M. Albert Réville pour président, MM. Jean Réville et Marillier pour secrétaires. Aidés par une sous-commission de six membres, ces messieurs doivent faire tous les préparatifs, nécessairement longs et complexes, d'une telle entreprise. En particulier, ils auront à se mettre en rapport avec les savants étrangers, afin qu'après les adhésions reçues il soit fait à l'élément international la juste part qui lui doit revenir dans la commission définitive.

« Les catholiques prendront-ils part à ce Congrès? Le caractère officiel et purement scientifique qu'il revêt leur en donne le moyen. On a tout fait pour lever leurs scrupules. Ce n'est pas comme catholiques, c'est comme savants qu'ils sont invités. Dès à présent des démarches courtoises ont été faites auprès de quelques-uns d'entre eux, auprès de l'abbé Duchesne, de l'abbé Batifol, de l'abbé Loisy et de quelques professeurs de l'Institut catholique de Paris, pour les faire entrer dans la commission d'organisation. Je ne pense pas qu'aucun d'eux ait encore accepté. Mais si même ils ne prennent pas une part effective à la préparation du Congrès, je ne puis croire qu'ils ne comprennent pas plus tard combien il serait préjudiciable à la science catholique de s'abstenir et de paraître se récuser. »

∴

Cela dit, je viens ou je reviens au Congrès de l'humanité. Il semble bien, à en juger d'après les lettres parues dans la *Paix Universelle*, que l'idée n'en est pas abandonnée. De divers côtés, on s'en occupe et l'on s'en préoccupe. L'on sent aussi qu'il n'y a plus de temps à perdre en vaines paroles, que l'heure de l'action a sonné. Des propositions fermes ont été faites, entre autres celle des « universalistes » qui publient tout un programme détaillé du futur Congrès. L'intention est excellente, la pensée est des plus louables. Mais peut-être est-ce aller un peu vite en besogne. Si le Congrès de l'humanité a un sens, en effet, s'il doit être ce que les promoteurs ont voulu, il n'appartiendra à aucun groupe particulier, mais sera l'œuvre de tous. Personne dès lors n'est autorisé à lui tracer sa voie d'avance, ni à fixer des limites à sa liberté, ni à lui prescrire les questions à examiner. Ces choses, dont la prompte solution importe au plus haut point, ne peuvent être réglées que dans et par un groupement où seront représentées les diverses écoles qui, par leurs membres, ont déclaré vouloir y prendre une part active. Et, d'ailleurs, pour faire grand — et il s'agit, n'est-ce pas ? de faire grand — une société particulière, fût-elle nombreuse et ses adhérents eussent-ils toutes les compétences voulues, une société particulière ne saurait avoir l'autorité morale nécessaire pour appeler à elle et réunir en un seul faisceau les bonnes volontés qui, éparses de côté et d'autre, sont toutes disposées, si les conditions sont favorables, à s'unir ensemble pour la réalisation de l'œuvre humanitaire que nous avons en vue.

Voyez ce qui s'est passé à propos du *Congrès de l'histoire des religions*. Ceux qui en ont eu l'idée, quel que soit leur mérite, ne se sont pas fiés à leurs seules lumières. Ils ont fait et ils font encore tout ce qui est possible pour attirer à eux les hommes de talent qui, directement ou indirectement, s'occupent des études religieuses. Ils veulent faire quelque chose de large et de profond. Ils tendent à l'universalité par le groupement des penseurs venus des points les plus divers et les plus opposés de l'horizon religieux ou scientifique. C'est par cette convergence des intelligences vers un même but que se créent et que grandissent la lumière et la science.

Ce nous est un exemple que nous aurions tort de ne pas suivre. Je suis persuadé, pour ma part, que les « universalistes » — et je les en remercie — qui ont si hardiment relevé le drapeau que d'autres avaient abandonné en pleine bataille, comprendront qu'ils doivent, avant toutes choses, s'entendre avec ceux si nombreux qui, à Paris, ont adhéré au Congrès de l'humanité. Qu'ils provoquent donc, sans retard, eux ou d'autres, une grande réunion publique où seront conviés toutes les écoles et tous les groupes décidés, malgré tout, à poursuivre et à parachever l'œuvre commencée. Qu'une discussion ait lieu, libre, courtoise, approfondie ; que toutes les opinions se manifestent sans aigreur ni parti pris ; que les amours-propres et les jalousies s'effacent devant la grandeur de la cause ! Qu'on nomme ensuite les plus dignes, les mieux qualifiés, les plus capables pour se constituer en comité préparatoire ou d'organisation. Ainsi, et à partir de ce moment, l'on pourra travailler sérieusement et utilement. Ainsi, par un groupement où seront représentés des éléments divers, mais non antagonistes, on pourra s'adresser à ceux du dehors, demander et obtenir des concours précieux autant qu'indispensables. Ainsi, enfin, l'on sortira, un peu tard, il est vrai, à temps pourtant, du domaine facile de la théorie, pour entrer dans celui plus ardu de la pratique.

La tâche, il serait oiseux de se le dissimuler, offre de grandes difficultés. Ce sera un honneur, certes, de contribuer pour une part à sa réalisation. Ce sera aussi, et plus encore, une responsabilité très grave. Plus d'une fois, peut-être, y aura-t-il lieu, pour tel ou tel membre du comité, de faire le sacrifice d'idées qui lui sont chères en faveur de l'intérêt supérieur de la cause. Tout devra se faire en vue de l'œuvre, non en vue ni pour la gloire des personnes. C'est au degré d'effacement volontaire des *moi* qu'on jugera de la valeur et du dévouement de ceux auxquels aura été fait le grand honneur et confié le soin redoutable de tout préparer pour la réussite du Congrès. J'ajoute que ceux qui y chercheraient autre chose qu'un progrès humanitaire et une manifestation grandiose des sentiments qui sont ou devraient être les nôtres se disqualifieraient par cela même et devraient s'exclure ou être exclus du comité qu'il s'agit de constituer. Toutes fins personnelles ne pourraient que nuire à celles plus hautes auxquelles nous aspirons et en dehors desquelles le Congrès n'aurait plus de raison d'être, puisqu'il ne serait plus le Congrès de l'humanité, mais celui d'un parti, d'une école, d'un groupe. Et cela, il faut l'éviter à tout prix. Donc, que l'on choisisse bien, en ayant égard autant et plus peut-être aux qualités morales qu'aux qualités intellectuelles, à l'esprit d'union plus qu'à celui de division, à l'esprit de paix et de tolérance plus qu'à celui de haine et de fanatisme, aux sentiments de désintéressement et de sacrifice volontaire plus qu'aux paroles hautaines et à l'absolutisme où se devine le désir de domination.

C'est le vœu très sincère de tous ceux qui ont à cœur la réussite pleine et entière de la manifestation projetée. C'est le mien. Puissent nos souhaits descendre bientôt du domaine du rêve abstrait dans celui de la réalité concrète !

Daniel METZGER.

Manifeste de la Société uninationaliste des femmes de lettres

Etablissant un Projet de Résolution pour le Congrès de l'Humanité de 1900

La France se prépare à convier les peuples chez elle en 1900.

Dans quelles circonstances l'événement dont nous parlons se produira-t-il ?



Disons-le courageusement, la division, cette manifestation dans le mal, secoue de toutes parts sa torche incendiaire. Et une étincelle suffit pour tout embraser. Eh bien ! si au-dessus de ces agitations il y a l'union industrielle qui demande la paix, au-dessus de l'union industrielle il y a la fraternité des nations. — C'est la mission du Congrès de l'Humanité : puisque la France, en dépit des inquiétudes qui la travaillent, donnera au monde une fête de civilisation, le Congrès de l'Humanité, en dépit des fièvres politiques, s'élèvera sur l'horizon de tous les peuples. C'est pourquoi la Société uninationaliste des femmes de lettres, « en formation », s'occupant du projet de la création d'écoles spiritualistes mixtes, cette société, dont le double caractère tient tout entier dans l'agrandissement moral et intellectuel de l'Humanité intégrale (1), fait un appel vers l'ensemble des bonnes volontés tournées vers le bien pour cultiver, vivifier, multiplier les points lumineux de la fraternité humaine, aboutissant du vœu d'amour universel du Congrès de l'Humanité. — Par-dessus les agitations intérieures, les hostilités coupables, les conflits menaçants, que les femmes, ces combattantes pacifiques, donnent leur parole à la voix de l'avenir et montrent aux nations le jour nouveau de l'harmonie universelle ! Alors l'œuvre du Congrès sera indestructible et complète. Déjà nous pouvons constater que, sur tous les points du monde civilisé, le féminisme a embrassé sincèrement et entièrement la cause sainte de l'Humanité. Ce que la Société uninationaliste a voulu faire pour le Congrès de l'Humanité, elle l'a fait. Elle a produit vers le Congrès le mouvement du féminisme en général et du féminisme russe en particulier. Ainsi la très distinguée féministe russe, M[me] de Kaufmann, vice-présidente de la Société d'aide mutuelle des femmes de Saint-Pétersbourg, a, dans une convocation spéciale, réuni un grand nombre d'adhésions au Congrès. M[me] la baronne de Boudberg, fondatrice de l'Institut agronomique des femmes, a promis sa présence si utile pendant la durée du Congrès. M. A. de Nartzeff, écrivain distingué, a employé tous ses moyens à la propagande de l'œuvre et lui a apporté nombre d'adhésions précieuses. D'autres encore ont échauffé les esprits, attendri les cœurs, en montrant à tous l'image de l'amour universel, cette âme du Congrès de l'Humanité.

Parmi eux, citons M. Amiel, qui a ouvert dans le *Stamboul* de Constantinople l'intéressante polémique de M. Figrane-Fckaiane, écrivain bien connu dans la presse orientale, au sujet de la conférence faite sur le Congrès de l'Humanité par M[me] O. de Bezobrazow. La princesse Anna Lvow, les comtesses Kapnist, la baronne von Hoven, etc., etc. ont contribué à la diffusion de l'idée en Russie, en Allemagne, en Grèce, par la distribution de l'organe de la Société paraissant selon l'opportunité du moment (2). Dans la presse, la *Fronde*, l'*Indépendance belge*, la *Nouvelle Encyclopédie* ont fait place au nom du Congrès de l'Humanité évoqué par l'intérêt féminin. Enfin nous remercions ici la vaillante presse spiritualiste d'avoir tenu compte de nos efforts, d'être notre généreuse auxiliaire dans le bon combat. De plus, nous pouvons annoncer que la *Nouvelle Encyclopédie*, si intelligemment dirigée par M. Marcel Moris, accentue tous ces actes de bienveillance à l'égard de l'œuvre en offrant à titre gracieux la salle de la Revue aux réunions du Congrès de l'Humanité.

Le préparatoire est fini, le définitif commence. Au milieu des formations diverses du Congrès de l'Humanité pleines peut-être d'heures difficiles, nous ne voulons pas faire un pas de plus en dehors d'un ordre officiellement établi. Ce serait le faire en dehors de la droiture.

PROJET DE RÉSOLUTION SOUMIS A M. BOUVIER, DIRECTEUR DE LA *Paix Universelle*, ORGANE DONT EST SORTIE LA PROPAGANDE DU CONGRÈS DE L'HUMANITÉ (1).

Programme du Congrès de l'Humanité

1° Vœu d'Amour universel ;

2° Pour maintenir l'Union, création à Paris d'un comité permanent de concorde universelle et d'aide mutuelle internationale.

Organisation

1° Organisation immédiate d'un groupement autonome de sections ayant chacune un délégué qui pourra être choisi aussi membre du grand Conseil. « Ces sections au nombre de 12 provisoirement » contiendraient entre ces deux termes, l'Amour universel et le Progrès, tous les développements de la pensée d'Amour ;

2° Le grand Conseil sera composé de deux présidents d'honneur ; l'un sera choisi dans le domaine de la science, « Savoir »; l'autre dans celui de la philanthropie, « Amour »;

3° Et de six membres dont chacun présidera à son tour au nom du groupement ou des groupements divers dont il est le représentant;

4° Le Comité officieux ou le grand Conseil sera le seul dépositaire des actes officiels du Congrès. A lui seul sera conféré le droit des réunions internationales devant se tenir au siège social de l'œuvre;

5° Jusqu'en décembre 1899, le grand Conseil demeure un noyau restreint d'où sortira le comité futur permanent de la concorde universelle et d'aide mutuelle, dont feront partie spécialement les délégués mandataires du petit Conseil (dont le mérite aura été établi). Le petit Conseil sera composé de délégués mandataires de sections partielles ou locales, dont les réunions, pour se distinguer des réunions générales internationales, seront partielles ou locales et en porteront obligatoirement le nom :

6° Les comptes rendus des membres délégués mandataires et des délégués mandataires auront lieu tous les deux ou trois mois et se rapporteront à la section représentée. Ils s'adresseront au nom d'un des deux secrétaires généraux, ou du premier membre résidant ;

7° Chaque section présentera son programme propre pour atteindre le but du programme du Congrès de l'humanité :

a) Vœu d'Amour universel ;

---

(1) PROGRAMME DE LA SOCIÉTÉ (*en fondation*). — 1° Culture des forces morales; 2° fondation d'écoles spiritualistes mixtes ; 3° demande pour la femme d'enseigner le spiritualisme scientifique dans les établissements publics.

(2) Nous croyons de notre devoir d'informer que les soins à donner à d'autres publications nous obligent à remettre celle de la *Tribune des Femmes* à un temps indéfini. — La *Tribune* n'accepte pas d'abonnements : de là, le retour fait des abonnements envoyés. Mais les personnes désireuses d'avoir l'édition complète des ouvrages de M[me] O. de Bezobrazow sont priées d'envoyer leur souscription au siège social de la Société uninationaliste des femmes de lettres, 4, Saint-James, Neuilly-Paris, au nom du secrétaire général. Prix pour les 4 volumes de 350 à 400 pages chacun, à paraître successivement à partir de mai 1899 : 10 fr. 50, port compris ; séparément 3 fr. 50. *Vente au profit de la Société en fondation.*

Le premier volume, LES FEMMES ET LA VIE, contiendra : *Partie littéraire :* La Femme nouvelle (le Présent), La Dernière des Druidesses; l'Acropole (le Passé). Le Triomphe de l'âme ; Étincelles d'Au-delà (l'Avenir). — *Partie historique :* Catherine II législatrice. Le Matriarchat. — *Partie éthique :* La Femme éducatrice. La Révolution religieuse au XIX[e] siècle. Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux ? Féminisme et Hellénisme. La Société uninationaliste des femmes de lettres.

Le deuxième volume, L'HOMME-HUMANITÉ, contiendra : *Partie éthique sociale :* Le Spiritualisme social. Le Congrès de l'Humanité et le Féminisme au point de vue de l'Harmonie. — *Partie politique :* Confédération des États-Unis d'Europe. Notes sur la question d'Orient. — *Partie littéraire :* Un Humanitaire russe au XVIII[e] siècle. Novikow. Choses et autres de France et de Russie.

Le troisième volume, LES TROIS RAYONS (vers), contiendra : Les Poèmes ésotériques : Vers l'Amour (*le Calife et le Poète*) ; vers la Beauté (*la Muse et le Poète*); vers la Liberté (*les Cosaques*) ; vers la Vérité (*l'Illuminé*), etc., etc.

Le quatrième volume contiendra : *Images ressuscitées* (vers), les *Poésies diverses*.

Cette édition, absolument revue et corrigée, est la seule reconnue par l'auteur. *La vente sera faite au profit de la Société uninationaliste des femmes de lettres (en fondation)*. Dépôt chez les principaux libraires correspondants de Paris et de l'étranger.

(1) En *France*, la Société uninationaliste des femmes de lettres est en entente spirituelle avec les Esséniens du XIX[e] siècle, dont la pure doctrine fonde l'ordre sur le devoir, avec la Société théosophique, avec les spiritualistes, avec les universalistes (en termes généraux), avec certains représentants des « néosophes ».

b) Et pour maintenir l'Union, création à Paris d'un comité de concorde universelle et d'aide mutuelle internationale (1).

Les personnes désireuses de suivre la marche de l'œuvre et de soutenir la propagande du Congrès de l'Humanité sont priées de s'abonner soit à la *Paix Universelle*, « 5, cours Gambetta, à Lyon », 3 fr.; — soit au journal du magnétisme, *Sciences psychiques*, 23, rue Saint-Merri, Paris, 10 fr.; — soit à la Nouvelle Encyclopédie, 76, rue de Rennes, 12 et 15 fr.

La Nouvelle Organisation du Congrès de l'Humanité

Dans le numéro du 16 janvier, en réponse à un vœu exprimé par notre ami Metzger, je demandais quel serait l'homme qui, assez dévoué, ressusciterait, dans un appel large et précis, le *Congrès de l'Humanité*, et cela, bien entendu, en dehors de toute étiquette d'école, de prédominance individuelle ou d'idées préconçues pouvant éliminer un homme croyant posséder une parcelle de la *Vérité une*.

On a pu voir dans le même numéro et dans le suivant que, de divers côtés, la *même pensée* s'était fait jour; mieux encore, qu'il y avait des *groupements* tout prêts à prendre immédiatement la *direction* du Congrès.

Tout est donc au mieux, vu qu'abondance ne nuit pas.

« Mais, me dit-on, ne faudrait-il pas, *avant tout*, que ces personnes et ces groupes dévoués, qui, sans se connaître, se sont offerts en *même temps* pour l'œuvre de *résurrection*, ne faudrait-il pas qu'ils s'entendissent en dehors de toute étiquette particulière et de tout patronage d'école pour provoquer une réunion au nom précisément de toutes ces personnes, de tous ces groupes, et particulièrement au nom, si c'est possible, de tous les anciens adhérents? Cette réunion, *absolument impersonnelle*, nommerait la commission chargée d'élaborer les statuts du Congrès futur. »

Rien de plus sage que ce raisonnement. Il est juste et il est logique: il ralliera sans peine tout le monde. Du reste, n'est-ce pas ainsi que se constituent tous les congrès qui veulent faire œuvre utile? Où serait la *force morale* du bureau, ainsi que des statuts, s'il en était autrement?

Le *Congrès de l'Humanité*, ne l'oublions pas, n'aura toute sa raison d'être et toute sa valeur, ses délibérations, ses vœux et ses résolutions ne conquerront les hommes en tant qu'individus et en tant que collectivités, que s'il fait sienne cette devise : PAR ET POUR TOUS, MAIS A PERSONNE.

N'oublions pas qu'ici, comme ailleurs, « il ne suffit point de changer des mots pour modifier des choses, ni de repeindre à neuf la façade d'une masure pour la transformer en palais ».

Le *Congrès de l'Humanité* n'est pas un verbe magique qui n'a qu'à paraître pour tout transformer. Il ne peut être qu'un terrain — terrain admirable — permettant à tous les amis du *vrai*, du *juste*, quelles que soient leurs nationalités, leurs croyances, de se rencontrer au *même titre* au nom de l'humanité, prise en tant qu'individu et en tant que collectivité.

Pour cela il faut, forcément, que ce *terrain* ne soit ni directement ni indirectement la propriété ou sous le patronage d'un homme ou d'un groupe. *Chacun doit y être chez lui*. C'est le seul moyen pour que les délibérations, les résolutions, qui pourront sortir du Congrès, aient, par leur *impersonnalisme*, la force morale voulue, pour jeter les bases inébranlables de la grande *Fédération humanitaire internationale*, qui s'impose de plus en plus.

Nos amis les *Universalistes*, dans leur belle conception de ce que doit être le Congrès, me paraissent, d'ores et déjà, être de cet avis. Leur adhésion ne paraît pas devoir faire l'ombre d'un doute. Ils nous diront : « Nous nous étions mis à l'œuvre sans hésiter — car le temps presse — mais, puisque de *toutes parts*, l'on veut, comme nous, la réalisation du Congrès, il est légitime que nous nous tendions la main, et cela au *même titre*. »

Ils ajouteront : « Puisqu'il faut que quelqu'un commence, nous proposons à tous, et cela bien entendu en dehors de toute étiquette, de tout patronage d'école, de tenir une réunion pour nous entendre ensemble soit sur le mode d'organisation, soit pour nommer la commission chargée de préparer tout le travail pour la réunion du Congrès. »

Si, comme je l'espère, ce raisonnement prévaut *chez tous*, le Congrès aura bien vite reconquis tous les amis de l'Humanité. Mais il n'y a pas un instant à perdre, que chacun se mette à l'œuvre; et, tout *amour-propre d'auteur* mis de côté, que l'on s'unisse, pour aider l'Humanité à sortir du *bourbier* où elle s'enfonce de plus en plus, par suite de *l'individualisme* qui a tout empoisonné (1).

FRANÇAIS DE FRANCE, UNISSONS-NOUS, puisque d'heureuses circonstances ont voulu que la France, pour 1900, convie tous les peuples à venir, chez elle, saluer l'aube du nouveau siècle dans un même élan de fraternité.

FRANÇAIS DE FRANCE, il dépend de nous tous que cette grande manifestation soit l'*aurore définitive* de la paix sociale et de la paix internationale. Qui mieux que le *Congrès de l'Humanité* peut, vu le terrain admirable où il doit se placer, faire germer, faire naître cette aurore?

Pas d'illusion, l'effort qui s'impose doit être non seulement puissant par sa qualité, mais aussi par la *quantité*, dans une *même masse*: sinon ce sera, une fois de plus, *un coup de bâton dans l'eau*...

Il est donc urgent d'éviter *l'émiettement*. Évitons, par conséquent, la multiplicité des *petits Congrès*, si chère à l'*égoïsme*. Il faut faire *masse* pour vaincre l'ennemi commun. Plus que jamais il faut allier le nombre à la valeur (2). *Unissons-nous* aussi pour *rendre* à notre chère France le beau titre de « deuxième patrie » de tous ceux qui, n'étant pas nés sous son ciel, mettent au-dessus de tout et de tous : le bien, le beau, le juste, le vrai.

Sursum corda! J. BOUVÉRY.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

9e LISTE

Nous publions la 9e liste d'adhésions.

Elle est antérieure à la retraite d'Amo.

Elle prouve, en appuyant les listes précédentes, que l'Humanité actuelle contient réellement les germes de sa rédemption, de sa métamorphose.

Quelque grands que soient les tempêtes, les discordes, les malentendus de l'heure, il ne faut point désespérer.

Mieux encore, il faut penser que les temps d'amour sont proches.

C'est la convulsion finale prédite par les prophètes et Jésus.

(1) Le 22 février, Mme O. de Bezobrazow donnera une conférence sur ce sujet : *la Révolution religieuse au XIXe siècle; y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux?* Cette conférence aura lieu dans la salle des conférences de l'Encyclopédie Nouvelle, 76, rue de Rennes.

(1) Souvenons-nous que, lorsque le genre humain, soit en tant que race, nation ou classe, perd de sa dignité, c'est par suite de l'individualisme autoritaire. Le contrepoison, c'est l'*impersonnalisme*. Rappelons-nous ces paroles de Jésus : « Vous n'appellerez personne *maître* sur la terre, parce que vous êtes tous frères. »

(2) Ah! si les promoteurs des congrès formés ou en formation savaient s'entendre, quel puissant mouvement de *solidarité* ils imprimeraient à l'humanité entière!...



A travers elle, les grandes puissances, agents de la Volonté céleste, nous dirigent vers l'ère tant désirée de l'harmonie universelle par l'amour :

Al. Florisson (Saint-Servan) ; X. Henry (Saint-Nazaire) ; M[lle] Dupont (Paris) ; M[me] Porteu (Paris) ; D[r] Monfous (Saint-Malo) ; Lehouchut, ingénieur (Saint-Malo) ; M. Barbot, M. Huchet, pharmaciens à Saint-Servan ; princesse Anna Lvow (Russie) ; Brahmachârin Chatterji ; Renault, pharmacien (Saint-Servan) ; D[r] Derrien (Saint-Servan) ; M[me] Blagoeff (Bulgarie) ; M[me] Straube (Suède) ; M[me] Jacobs, doctoresse (Hollande) ; N. de Grotte, directeur de la *Revue philosophique* (Moscou) ; J. Boyer, pharmacien (Côtes-du-Nord) ; D[r] Hugues Basoo dalla Rovere (président de l'Académie nationale des sciences et lettres (Tortona, Piémont) ; Bossuet, étudiant en pharmacie (Saint-Malo) ; Sauzereau, pharmacien (Le Croisic) : M[me] Renaud ; Germerie (Fougères) ; Guêtré, étudiant en pharmacie (Fougères) ; E. Peschard (id.) : M[me] de Dovidow (Russie) ; Le Stanc, Louis (employé de l'observatoire de la Marine, Brest) ; P. Tavarsoz, maître en cabotage (Le Croisic) ; P. Perron, pharmacien (Mayenne) ; Lemonnier, pharmacien (Fougères) ; Théophile Lemonnier, pharmacien (Rennes) ; Société théosophique, branche argentine « Luz » (Buenos-Ayres) ; J. Tromelin.

Ces noms sont publiés dans l'ordre de leur réception.

On remarquera la grande valeur des adhésions étrangères. On remarquera de même la liste importante de Bretagne ; elle résulte de la propagande généreuse de M. X. Henry, qui ne se contente pas d'être représentant de commerce, mais qui sait également porter la bonne parole dans les milieux spéciaux qu'il pénètre.

Puisse ce noble exemple être suivi !

La Rédaction.

ÉTUDES D'OCCULTISME ET DE PSYCHISME

(Suite)

IV

L'ATLANTIDE

Dans l'immense océan Atlantique, maintenant vide, il y avait autrefois, entre le détroit de Gibraltar et l'Amérique, *une île immense* suivie d'un groupe d'autres, qui formaient comme un lien entre les deux continents.

Lorsque Solon voyagea en Égypte, il s'arrêta à *Saïs*, dans le delta du Nil, et, dans cette ville, les prêtres du temple lui révélèrent qu'ils possédaient des récits d'événements qui se seraient passés *9.000 ans* auparavant (*qu'on retienne bien ce chiffre, car il me servira à établir la réalité de cette grande île, considérée jusqu'ici comme un mythe*). Un des prêtres les plus âgés expliqua à Solon le sens astronomique de la légende de Phaéton et la raison d'être des cataclysmes *de feu* et *d'eau*, ayant détruit des contrées et des nations entières.

C'est dans *le Timée* que Platon affirme l'existence de cette grande île.

L'Atlantide, dit-il, était située dans la mer Atlantique, en face du détroit des Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Proclus nous apprend que l'Atlantide était située au centre de l'archipel Atlantique et se composait *de sept îles*, dont les îles Canaries sont évidemment *un vestige*. Les petites îles disparurent les unes après les autres, mais la plus grande et la plus puissante, *Poseidon*, existait encore il y a *11.500 ans*.

Les rois atlantes dominaient dans l'île principale et dans plusieurs des autres îles ; ils conquirent aussi la partie nord de l'Afrique jusqu'à l'Égypte, qui, très probablement, fut *une colonie d'Atlantes*. Les connaissances si élevées et si profondes *des sacerdotes égyptiens* leur avaient été *léguées par leurs ancêtres atlantes*. Ces derniers *en sanscrit* sont désignés sous le nom de *Routas, les Rouges* ; or, tous ceux qui ont voyagé en Égypte et vu les peintures murales des temples ont pu constater que les anciens Égyptiens ont la peau d'une couleur rougeâtre.

A l'époque où existait l'*Atlantide*, le Sahara était une mer (1), le Maroc, l'Algérie et la Tunisie formaient à l'est de l'Égypte une vaste péninsule qui aurait été soumise par les Atlantes.

Grâce aux recherches sous-marines faites par les navires anglais et américains, *le Challenger* et *le Dolphin*, tout le lit de l'océan Atlantique a été exploré, et on en a dressé *des cartes*. Ces travaux et ces sondages prouvèrent *qu'un immense banc* ou plutôt *une éminence d'une grande hauteur existait au milieu de l'Atlantique*. Cette éminence sous-marine s'étend dans une direction sud-ouest depuis le 50e degré nord (environ), d'un côté vers l'Amérique du Sud, de l'autre vers la côte d'Afrique. Cette partie du sol atlantique s'élève à environ *9.000 pieds au-dessus des profondeurs océaniques* qui l'entourent. Les Açores, l'Ascension, Tristan d'Acunha sont les pics des montagnes de cette contrée couverte par les eaux. Tandis que les abîmes maritimes, qui entourent cette éminence, ont des profondeurs énormes, *les plus hautes parties de cette éminence sont à peine à quelques centaines de pieds sous la mer*. Les sondages ont prouvé aussi que cette partie *surélevée* est couverte de *débris volcaniques*, dont on peut trouver encore des traces du côté de l'océan, qui s'étend *vers les côtes d'Amérique*. Aux environs des Açores, les mêmes investigateurs ont trouvé les preuves *que de gigantesques éruptions volcaniques* ont eu lieu dans ces parages.

Il semble donc *évident que cette partie surélevée de l'océan Atlantique* n'est pas un *simple banc*, mais bien *le sol de l'Atlantide*, qui, ayant disparu sous les flots (comme un navire qui sombre), a laissé une trace *matérielle de son existence*. L'Atlantide fut une sorte *de lien* entre l'Amérique et l'Europe. *En voici des traces :*

D'après de récentes découvertes dans les lits de fossiles du Nebraska (Amérique), on peut penser que le cheval est originaire du grand continent américain, car c'est la seule partie du monde où des *restes fossiles* de cet animal ont été découverts (dit un auteur anglais), et cela démontre quels ont été les précurseurs du cheval actuel.

Une partie de la flore de l'âge miocène, en Europe (surtout dans les lits fossiles de la Suisse), *existe en Amérique*.

Le basque, cette langue *sui generis*, qui ne tient à aucune autre langue européenne, serait-il un dialecte *atlante?* Ce qui le ferait penser, c'est que les Basques habitent justement un point qui fait face à celui d'une partie supposée de l'Atlantide. De plus, M. Farrar (un auteur anglais ou américain) dit, dans son livre *Families of Speech*, que le basque ressemble, dans sa structure, aux langues aborigènes de l'Amérique, *et à celles-là seules*. Comment peut-on donc expliquer *cette affinité de langage*, sinon que les *Aborigènes* de l'Amérique et les Basques ont été, dans des temps reculés, des émigrants de l'Atlantide.

Mais il me tarde d'arriver *à la preuve la plus curieuse* et *la plus précise de l'existence de l'Atlantide*. D'après les calculs des *Cycles* (2), les Brahmes ont fixé *à 11.500 ans* avant notre époque la disparition de l'Atlantide. Or, quelle a été ma surprise en lisant dans l'ouvrage d'un érudit américain, *M. Le Plongeon* (3) (évidemment d'origine française), que les *Mayas*, peuple *de l'Amérique centrale*, avaient laissé

(1) C'est un fait scientifique incontesté que le Sahara n'est qu'une mer desséchée.

(2) Renseignements que m'a fournis un de nos plus grands occultistes français.

(3) M. Le Plongeon a fait pour l'Amérique centrale et le Guatemala les mêmes travaux que M. Désiré Charnay a fait, à l'époque, pour le Yucatan.

des récits hiéroglyphiques qu'il était arrivé à déchiffrer complètement. Parmi ces récits, il y en a *quatre* se *rapportant* à la disparition de l'Atlantide.

En voici un que je trouve dans les fameux manuscrits dits : *Tronao M. S.*, qu'on peut voir au *British Museum*. « En l'an 6 de « *Kan* (un roi des Mayas, dont le nom de Caïn est un dérivé), le « 11[e] *Muluc* du mois *Zac*, il se produisit de terribles tremblements « de terre, qui continuèrent sans interruption jusqu'au 13[e] *Chuen*. « Le pays de *Mu* (*l'Atlantide*) fut *sacrifié*. Ayant été *deux fois déjà* « *soulevé dans ses parties principales*, il disparut pendant une nuit, « *où les éruptions volcaniques secouèrent ce pays avec une puissance* « *formidable*. Ébranlée de toutes parts, la surface du pays finit *par* « *s'effondrer*, incapable qu'elle fût de supporter plus longtemps *la* « *force des convulsions volcaniques*, et ce pays disparut avec les « *64.000.000 d'habitants*, *8.060 ans avant que ce livre fût écrit*. »

D'après les recherches et études de M. Le Plongeon, ces manuscrits *Tronao* ont été *écrits* il y a environ *3.500 ans*. Si l'on ajoute donc à ce chiffre celui de *8.060*, *on trouve 11.560 ans* ; ce qui donne *presque exactement* le même *chiffre indiqué par les Brahmes*. Cette analogie, *qui n'est certes pas une simple coïncidence*, prouve évidemment l'existence de *l'Atlantide et l'époque exacte de sa disparition*. Dans un autre récit, *venant de la même source*, il y est ajouté ceci : « qu'à cette époque (voir plus haut) *une grande île* disparut « *au milieu de l'Atlantique*, etc. » Il me semble donc que le doute n'est plus possible et l'existence de cette grande île ne peut plus être mise, comme autrefois, au rang des fables.

On a même été jusqu'à dire que *Platon avait inventé cette histoire de toutes pièces* ; or, les découvertes géographiques (ou autres) modernes ont prouvé *que tous les renseignements* donnés *sur l'Afrique*, par *les anciens*, étaient *strictement exacts*, et, pourtant, on les a longtemps traités aussi de fables.

Toutes les indications fournies par les anciens *sur les sources du Nil*, *sur les grands lacs*, ont été *vérifiées* par les découvertes de *Livingston et autres*. Même *les pygmées*, qu'on avait toujours considérés *comme des inventions de l'imagination antique*, ont été retrouvés, par *Stanley*, dans la grande forêt mystérieuse, *à l'endroit indiqué par les anciens*, qui tenaient probablement leurs renseignements des marchands arabes.

Puisque les anciens étaient si bien renseignés sur l'Afrique, *pourquoi ne l'auraient-ils pas été sur les contrées situées près de l'Afrique*, comme l'était *l'Atlantide* ? Voici ce qu'en disent divers auteurs. *Aolian*, dans sa *Varia Historia*, parle de l'existence d'un grand continent au delà de l'Atlantique : ce passage pourrait se rapporter à l'Amérique, mais *Proclus* affirme (d'après un écrivain ancien) que, dans les diverses îles situées au delà des Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), il existe une tradition (venant des ancêtres) et disant qu'une très grande île, appelée *Atlantis*, domina longtemps les habitants de toutes les autres îles de l'océan Atlantique. *Marcellus* parle des sept îles de l'Atlantique et constate que leurs habitants ont conservé le souvenir d'une *très grande île*, *Atlantis*, qui, longtemps, *exerça sa souveraineté sur les plus petites*. *Diodore de Sicile* raconte que *les Phéniciens* découvrirent *une très grande île* dans l'océan Atlantique. Les Gaulois possédaient sur l'Atlantide des traditions qui avaient été recueillies par l'historien romain *Timagenes*. (Il vivait dans le 1[er] siècle avant le Christ.)

Dans le poème épique (en sanscrit) de *Valmiki*, on trouve nombre d'allusions à une race *d'Atlantes*, qui était venue s'établir près de l'Inde ; et, en Chine, il reste des traces de leurs arts et de leur science. Un des principaux livres sanscrits sur l'astronomie, le *Surya Siddhanta*, passe pour avoir été inspiré par un astronome atlante, car on parle, dans ce livre, *des sept îles de l'Atlantique*, et leur position géographique est indiquée *d'une façon très nette*.

Un fait *très curieux*, que constate *M. Le Plongeon* dans son livre, c'est qu'un tiers de la langue des *Mayas* (anciens habitants de Guatemala) est du *pur grec*. Qui donc apporta la langue d'Homère *en Amérique*, ou celle des *Mayas en Grèce* ? Il est impossible de le dire, mais on peut seulement constater que le grec dérive du sanscrit, qui fut probablement une langue mère. Ce qui est encore plus curieux, c'est que *treize lettres* de l'alphabet *Maya* ressemblent étonnamment aux signes hiéroglyphiques égyptiens, se rapportant aux mêmes lettres.

Selon le livre de l'historien Bancroft (*Native Races*), le peuple *Toltec* du Mexique disait que leurs ancêtres étaient venus d'un point appelé *Atlan* ou *Aztlan* (nom caractéristique). Les Aztecs disaient aussi avoir la même origine. Parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, il existe une légende qui dit que leurs ancêtres vinrent d'une terre située au soleil levant (*c'est-à-dire à l'est*). D'après le major Lind, les Indiens *Jowas* et *Dakotas* croyaient que toutes les tribus indiennes n'en formaient jadis *qu'une* et qu'elles habitaient *une île située vers le soleil levant*. Il est donc plus que probable que les Peaux-Rouges ne sont que *les descendants dégénérés d'Atlantes* ayant émigré en Amérique, qui était à cette époque infiniment *plus rapprochée de l'Atlantide que des autres continents*. De plus, *d'après la science des Brahmes*, les Atlantes étaient appelés *Routas*, *les Rouges* ; on peut donc en déduire que ces Peaux-Rouges étaient bien leurs descendants, car il n'y avait alors de ce côté-ci de l'Atlantique que les anciens Égyptiens ayant *cette coloration de la peau* ; partout ailleurs ce sont *des races blanches*, *brunes*, *noires ou jaunes*. On peut alors conclure que *les Peaux-Rouges* descendent *des Atlantes plutôt que des Égyptiens*, car ces derniers n'ont pas colonisé et de plus leurs navires n'auraient pu arriver jusqu'à l'Amérique. L'Atlantide, au contraire, se trouvant *à mi-route*, devait nécessairement *servir de trait d'union*. L'an dernier, M. G. Mirvart fit à Londres un article très remarqué (dans la *Fornightly Review*). Voici brièvement ce qu'il dit : « Quand Ch. Colomb et ses compagnons découvrirent l'Amérique, une de leurs surprises fut l'animal bizarre qu'on appela *Oppossum*. Or, plus tard, en 1769, quand on compara les *marsupiaux australiens* (*kangourous*) avec les *oppossums* du Sud-Amérique, on en arriva à cette conclusion *que*, *le même animal se retrouvant dans des pays si éloignés l'un de l'autre*, on peut supposer que le sud de l'Amérique, celui de l'Afrique et l'Australie ne formaient *à des époques antédiluviennes qu'un seul et même continent*. L'Atlantide qui disparut, il y a 11.500 ans, n'aurait été qu'un dernier vestige de cet immense continent.

« Reste maintenant la question de la disparition d'une île contenant 64.000.000 d'habitants. Certes, le fait semble sinon fabuleux, du moins *très extraordinaire* ; mais tout fait supposer que cette île disparut dans ce grand cataclysme dont tous les peuples ont conservé le souvenir très net et concordant, *non seulement dans notre hémisphère*, *mais aussi en Amérique* où on en trouve des récits chez les *Mexicains*, les *Péruviens* et les *Mayas*. Comme, à l'époque où *Moïse* écrivit *la Genèse*, on ne connaissait pas le continent américain, *ou du moins on avait perdu tout souvenir de son existence*, il est évident que *Moïse* ne donna pas *la date exacte* du déluge, et se contenta de dates traditionnelles, *et dénaturées en passant de bouche en bouche*. Le *Popul Vuh* (le livre des Mayas) dit aussi *qu'à la suite du cataclysme de l'Atlantide* tous rapports *cessèrent avec les nations de l'Ouest* ; désignation qui se rapporte évidemment *aux peuples d'Europe et d'Afrique* (1). »

On peut citer beaucoup d'exemples d'îles ayant disparu subite-

(1) Dans le livre de Max Muller : *Essais sur l'Histoire des Religions*, cet Orientaliste parle d'un *Popul Vuh*, œuvre de l'abbé Brasseurg de Bourbourg (Paris, 1861), mais c'est un ouvrage nullement authentique et qu'on ne doit pas confondre avec celui de M. Le Plongeon, publié à New-York il y a quelques années, et fruit de ses longs voyages et de ses érudits travaux.



ment à la suite d'éruptions volcaniques ; et dernièrement encore, à l'époque de l'éruption du *Krakatoa* (à Java), une île des environs *disparut subitement dans la nuit*, et coula pour ainsi dire *à pic*, comme un navire. Quand les géologues nous parlent *des premières convulsions volcaniques de la terre*, ils en font *des descriptions terrifiantes*. Il n'y a donc rien de bien surprenant à admettre que, durant *une de ces convulsions cosmiques et volcaniques*, la grande île *Atlantide subit le même sort* (1).

« Les Æthériens, dit *Pline*, prirent successivement le nom *d'Atlantes* et *d'Éthiopiens.* » Pline ne s'expliquant pas sur cette *Ætheria gens*, on peut supposer que les Éthiopiens étaient aussi de souche atlante. Dans un passage du *Timée*, Platon dit ceci : « *Les Atlantes* « étaient une race *de dieux* qui dégénéra de son origine céleste par de « trop fréquentes alliances avec les mortels. *Jupiter les punit en* « *détruisant le pays qu'ils habitaient.* » M. Moreau de Jonnès fait à ce sujet la remarque suivante : « *Il est difficile de ne pas être frappé* « *de la ressemblance de ce passage avec le texte de la Genèse* (ch. VI, « v. 2, 12) où il est dit que : « *Les fils de Dieu, voyant que les filles* « *des hommes étaient belles, prirent pour femmes toutes celles* « *qu'ils choisirent... et Dieu, voyant que toute chair avait cor-* « *rompu sa voie, résolut de la détruire.* » *Il s'agit évidemment du même événement*, dit M. de Jonnès. Si les Égyptiens étaient, comme je le pense, *de souche atlante*, on comprend qu'ils se soient crus d'une nature supérieure, leurs ancêtres ayant été considérés *comme des êtres divins* et de plus le peuple égyptien ayant été civilisé bien avant les autres nations d'Europe et même d'Asie.

M. Bailly (dans son histoire de l'astronomie ancienne) dit : « Que « l'astronomie des Indous, des Chaldéens et des Chinois *semble* « *plutôt les restes que les éléments d'une science*, ce qui fait sup- « poser l'existence d'une très ancienne nation d'où est venue cette « science. » Il est probable que cette antique nation n'était autre que les Atlantes dont la civilisation était arrivée à un point supérieur. Et le sanscrit est peut-être sorti de leur langue.

Les traditions ésotériques des Brahmes concordant avec *les traditions égyptiennes* rapportées à Solon et celles des Mayas, *on peut conclure* que le peuple *atlante* était arrivé à *une civilisation qui dépasse de beaucoup la nôtre et celles de l'antiquité que nous connaissons*. Les *Atlantes* étaient maîtres *des forces de la nature physiques et psychiques*, et de plus ils avaient conquis et colonisé une grande partie des nations voisines. Dans ce cas, on pourrait tracer *un curieux rapprochement* entre *l'Atlantide* et *l'Angleterre, toutes deux grandes îles*, et dont *l'expansion colonisatrice* et dominatrice aurait été à peu près la même.

(*A suivre.*) A. Erny.

(1) Ces jours-ci, on a encore signalé la disparition subite d'un groupe d'îles situées entre Auckland et l'archipel de Tonga.

LES ÉLÉMENTALS

L'homme meurt, les animaux meurent, tous les êtres meurent. Mais la matière éternelle qui les compose, matière et esprit, cette matière ne meurt jamais, ne cesse jamais de vibrer, de palpiter, ne cesse jamais de recommencer des travaux pour un but éternel, une loi, qui est la loi seule fatale : le progrès.

Cette matière éternelle n'est donc sujette qu'à des transformations. Les systèmes spirituels qui la composent se l'adaptent, en font jouer, graviter les molécules, pour les besoins de leur ascension éternelle.

Par une digression qui m'élève vers les hauteurs sidérales, la matière cosmique, dans ses volumes et ses forces les plus puissants, a aussi, en dehors de l'esprit, ses recommencements, ses séparations, ses morts enfin ; car les mondes meurent, avant de rencontrer une nouvelle vie, nébuleuse de feu, esprit de feu qui les reprend, les pétrit, se les agglomère dans une vie nouvelle.

L'infiniment petit, perdu dans les abîmes, en vertu de la loi de progrès et d'amour, se réveille, ressuscite, pour monter dans l'échelle du savoir. Par l'amour, cette attraction que j'appellerai divine, l'infiniment petit, dis-je, peut se réunir à des multitudes d'âmes comme la sienne. Elles s'entr'aident, elles saisissent un organisme nouveau, elles montent ensemble, ravies, vers les êtres supérieurs, et ce lien d'âmes, ce faisceau d'esprits de cellules, c'est déjà le germe de l'harmonie, c'est déjà l'image des couples réunis, formant les êtres parfaits et synthétisés qui brillent là-haut au front des soleils les plus resplendissants de l'espace.

Mais, dans ce travail de progrès, dans cette poussée, dans cette montée, dans cette marche vers l'astre brillant, que doit être un jour l'esprit, que de temps ! que de luttes ! que de transformations ! Et voilà pourquoi, dans l'Inde, il y avait presque un culte pour ces êtres que nous voyons monter vers nous, vers le progrès sans fin. S'il était quelqu'un, quelque chose, un atome même dans l'univers, qui fût abandonné, éloigné, hors la loi du progrès éternel, l'équilibre n'existerait plus. Tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui est vu ou ignoré des humains ou des esprits, tout marche, tout travaille. C'est le progrès, c'est la loi fatale.

Esprits d'animaux, déjà avancés, esprits qui êtes déjà dans le berceau de l'humanité, esprits qui nous regardez déjà, ravis, extasiés de notre avancement, vous vivez près de l'homme comme l'enfant qui cherche à diriger ses pas, seul. Vous cherchez à marcher dans nos fluides ; c'est l'aide précieuse de nos fluides qui favorise votre dernière transformation périspritale. Et la loi d'amour, sœur de la loi du progrès, vous fait faire le dernier pas pour que vous entriez enfin dans l'homme, pour être de son humanité, si je puis dire. Vous sentiez déjà que dans l'homme vous auriez atteint le degré qui précède l'état de la grande liberté, l'état de compréhension de l'univers, l'état de compréhension de la loi d'amour. Esprits que nous protégeons, esprits que nous aidons, esprits qui serez ce que nous sommes, nous avons été ce que vous êtes, nous avons grandi et nous vous tendons la main. C'est aussi la loi de la vraie fraternité.

Frères de ce monde, frères incarnés, vous qui savez que ces êtres tournent autour de tous les humains, vous qui savez qu'ils implorent de devenir vos frères, vous qui savez, du reste, que cela se doit, qu'il le faut pour l'harmonie universelle, oh ! ne vous servez point d'eux pour les attarder, ne vous servez point d'eux pour des phénomènes inutiles, ne les attirez point pour les mépriser à cause de leur inconscience. Mais vous qui savez, vous qui les sentez peut-être quelquefois, ayez la pensée d'extérioriser des fluides doux et protecteurs, afin de faire pour eux œuvre fraternelle ; et à ces élus de l'avenir, oh ! ne jetez point l'insulte d'élémentals, de larves. Aidez-les sans cesse, secourez-les, mais ne les employez jamais par vos influences pour des choses contraires à leur progrès. Souvenons-nous, qui que nous soyons comme avancement, que nous avons été ce qu'ils sont, et qu'ils seront un jour ce que nous sommes.

L'Oriental.

(*Médium : M. Franck.*) Du 7 janvier 1899.

LA CONSCIENCE

Dans les rapports SOCIAUX de l'homme et de la femme

(*Suite*)

La femme, absorbée jusqu'alors, se sent très libre... Elle songe à remplir ses loisirs. Elle recherche, à nouveau, la société de son époux que des soins journaliers — auxquels il ne s'est jamais intéressé — avaient éloigné d'elle. Moins mère, elle redevient femme...



C'est à ce moment qu'on aperçoit le triomphe de la femme intelligente et cultivée. Triomphe préparé souvent par beaucoup de sacrifices personnels, de fatigues physiques; car elle dut précédemment mener deux vies : celle qui la rattacha à ses enfants ; celle qui retint le mari au foyer, par ce charme d'idées, de conversation, lequel fait que le mari, — en dépit des menus détails nécessités par l'enfance, — ne déserte point complètement la maison et ne perd pas l'habitude de la famille.

Mais mettre au monde deux ou trois enfants, les nourrir ensuite, équivalent à sept ou huit ans de l'existence de la femme. Si, par son intelligence, l'épouse n'est pas la compagne de l'époux, son égale en culture, il lui deviendra impossible de reprendre son mari une fois leur lien rompu, une fois l'habitude portée hors du foyer. Après avoir longtemps lutté contre le vide de son cœur, de son âme, la compagne délaissée, désireuse d'émotions, d'amitié, au milieu des tentations jetées devant elle, dans les mille plaisirs mondains, s'exaltera avec les satisfactions d'un luxe effréné qu'elle se fera payer par des amants. Je connais un homme âgé qui, jeune homme, — faisant ses premiers pas dans le monde, — fut reçu dans les salons de la princesse Mathilde, alors princesse Demidoff. Le prince Demidoff, remarquant l'enthousiasme du jeune M. de X. devant l'essaim merveilleux des beautés réunies chez la princesse, crut bon de jeter une douche d'eau froide sur cette admiration exagérée : « Vous voyez toutes ces femmes, dit-il cyniquement, je puis toutes les avoir; car elles ont toutes des dettes. »

Ce salon n'est point une exception. A qui connaît les dessous de la vie des grandes villes, il serait aisé d'en citer beaucoup d'autres de semblables.

Donc, dans la haute classe encore, la femme, — par manque d'assises intellectuelles, de goûts sérieux, saturée de toutes les douceurs apportées par une fortune légitime, — court après des oripeaux plus splendides encore, pour combler ce vide immense, ces aspirations grandioses que son mari ne cherche pas à satisfaire, et que tous les hommes, — ligués entre eux, — lui défendent de poursuivre hors de ces plaisirs lascifs qu'ils aiment à goûter facilement; dans ces plaisirs, qu'ils seraient furieux de se voir refusés, vexés de se voir accordés proportionnellement à leur valeur, à leur perfection morale, intellectuelle ; ou promis par effect de sélection et de choix libre. Non, ils préfèrent de beaucoup l'imposition brutale, forcée de ces plaisirs, en vue d'une jouissance et d'un bien purement matériels.

Certes, je ne veux point faire le procès de l'amour... Bien au contraire, je place l'amour, — en puissance, - au-dessus de toutes les forces motrices de l'humanité. Mais il ne faut pas pourtant profaner le mot *amour*, pour l'accouplement purement matériel de deux êtres. Cet accouplement eut lieu, bien loin dans un passé où l'on ne se doutait même pas de la formation d'un langage : et nullement de cette poésie spirituelle si élevée, laquelle crée la délicieuse sensation d'*aimer*, très distincte de l'action physique, puisqu'elle n'accompagne point toujours cette dernière. Sensation d'âme qui, une fois goûtée, est toujours poursuivie, quoiqu'on ne la retrouve presque jamais...

L'erreur de l'homme, en cette matière, est encore due à son égoïsme. Souvent il tue l'amour, chez sa compagne, par l'abus de l'acte matériel ; et, n'arrivant jamais, — vu son manque de délicatesse, — à concevoir qu'un bonheur n'est complet que lorsque ce bonheur est partagé, il trouve fatalement, en la répétition de ses avances égoïstes, des éléments antipathiques, qui, à leur tour, tueront sa félicité.

La femme, par le fait de ses sacrifices dissimulés et des actes imposés, engendre une atmosphère délétère dont l'homme ne devine point, dès l'abord, la cause initiale. Il finit souvent par la deviner, à l'instant exact où s'écroulent ses joies personnelles, sans qu'il lui soit plus jamais donné de les recommencer avec le même être féminin.

Or, comme l'âme est assoiffée de bonheur, l'existence de l'homme, — après ses premières déceptions, — le porte à toujours chercher ailleurs ses illusions perdues et jamais retrouvées.

Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il fasse entrer, dans ce qu'il nomme l'amour : la dignité de l'épouse, l'égalité de l'épouse, les droits de l'épouse, l'indépendance de l'épouse, la culture intellectuelle de l'épouse, le *travail* même de l'épouse ; parce que, en ce nouvel ordre d'éléments multiples, il rencontrera, chez sa compagne, ce qui l'unit aux hommes : lien d'affaires, trait d'union de pensées, attrait de controverse doublé, avec elle, par cette chaîne magnétique créée entre deux individualités qui se sont possédées.

S'habituant ainsi à joindre aux relations sexuelles les relations sociales, l'homme appréciera son domicile conjugal ; il consacrera moins d'heures de sa jeunesse, moins d'années de sa vie aux plaisirs sensuels qui détruisent sa santé, sa fortune, son bonheur : puisque les vicieux ne sont jamais satisfaits.

Tolstoï, dans sa sonate à Kreutzer, — si peu comprise, — a montré l'hypocrisie de l'acte d'amour, rarement adressé sincèrement à la personne qui en est l'objet : soit que, généralement, l'amour ne dérive que d'une surexcitation nerveuse provoquée par la rencontre d'une femme sympathique entrevue dont la possession ne sera jamais réalisée; soit qu'il dépende d'une excitation alcoolique ou d'une atmosphère de luxe enivrante pour les sens.

(*A suivre.*) L. d'Ervieux.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 31 janvier, un lecteur.	1 fr.
Du 8 février, Antoinette.	6 50
Total.	7 50

CAISSE DE RETRAITE DES VIEILLARDS

Reçu de Mme Vial, à Sainte-Foy. . . . . 6 fr.

Prime gratuite à nos Lecteurs

Pour recevoir gratuitement l'intéressante brochure de notre confrère, M. Décembre-Alonnier, sur Swedenborg, le célèbre voyant et théosophe suédois, ceux de nos lecteurs qu'intéressent les questions de magnétisme, de spiritisme, d'occultisme, de magie, etc., n'ont qu'à en faire la demande affranchie à l'auteur, 83, rue de l'Amiral-Roussin, Paris, qui s'empressera de la leur envoyer.

Le Gérant : L. Coulaud.

16-2-9. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 199. 10 Centimes. 1er-15 MARS 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LE GRAND CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Une, éternelle, universelle

Ce qui ressort des deux articles parus dans les nos 196 et 197 de la *Paix Universelle*, à propos du Congrès auquel travaillent les *Universalistes de Paris*, c'est l'intention de préparer les voies à une entente générale, dans la solidarité et la fraternité par l'amour, pour constituer une association planétaire intelligente, harmonique, spirituelle, heureuse et prospère dans tous ses membres.

Cette intention, ou ce projet, d'organiser l'humanité comme une véritable famille, ou comme une seule grande société succédant à toutes les diversités ethniques, finissant par unir tous les habitants de notre petit globe dans une commune civilisation, n'est pas autre chose que ce *Regnum Dei*, annoncé à travers les âges comme la *bonne nouvelle de l'avenir*. Or, cette promesse, qui devait être précédée de *la fin du monde*, n'est plus le songe obscur d'un idéal lointain ; c'est un fait palpable, qui se passe sous nos yeux et n'a rien de surnaturel ; il est dans l'ordre des choses, résulte du *processus* de l'esprit humain et représente tout simplement une phase de la vie évolutive de notre petite et jeune humanité terrestre. Toutes les générations antérieures y ont plus ou moins contribué depuis l'origine ; car, selon l'expression de Leibniz, *le Présent, engendré du Passé, est gros de l'Avenir*.

L'histoire du genre humain n'est autre chose que le tableau, déroulé à travers les âges, des luttes et des travaux de l'être social et religieux construisant son organisme humanitaire, en partant de l'individu multiplié par la pluralité familiale et s'élevant de l'état d'insolidarité et d'isolement à la collectivité du clan, de la cité, de la nation, pour passer à la fédération des grands organismes nationaux, et, enfin, à la constitution d'une humanité meilleure, toute fraternelle, solidarisée dans tous ses membres, sans aucune acception de races, de lieux, de couleur ou de familles, et se sentant vivre toujours plus unie avec son globe, au sein de l'universelle harmonie !

Sommes-nous arrivés à ce moment du développement de l'humanité où le lien social doit embrasser effectivement tous les êtres, tous les peuples, toutes les races ? Il est permis d'en douter. Mais ce qui ne peut être nié ou mis en doute, c'est que nous y marchons et que, d'ici à un siècle ou deux, ce grand but sera atteint assurément.

Déjà une même civilisation, malgré le fléau intermittent des guerres de nationalité, unit les peuples d'Europe et d'Amérique. Elle s'infiltre en Asie, où elle rencontre les vieilles civilisations de l'Inde et de la Chine, qu'elle tend à s'assimiler.

Implantée depuis longtemps sur les côtes de la Méditerranée, notre civilisation commence à pénétrer de part en part le continent africain, en même temps qu'elle s'étend de plus en plus en Océanie, refoulant partout la barbarie et l'écrasant, hélas ! bien plus par les corruptions apportées que par les lumières et le bien-être qu'elle promet aux populations.

Il est évident que le mouvement qui pousse les hommes vers une socialisation toujours plus grande et plus compréhensive n'est encore que faiblement compris, même ignoré ou combattu par certains organes de l'opinion publique ; mais ce mouvement est à l'état instinctif au sein des masses et domine, souvent à leur insu, la politique des gouvernements. Les intérêts matériels de tous y poussent, parce qu'ils trouvent leur compte à l'esprit d'entreprise comme à l'extension des relations commerciales et autres qui en résultent. Aussi voit-on, grâce à l'association des capitaux, s'ouvrir les isthmes et les montagnes pour laisser passer les navires et les wagons conduits par la vapeur ou l'électricité, tandis que la terre se voit entourée partout de réseaux télégraphiques et téléphoniques, qui suppriment à la fois le temps et la distance, permettant de transmettre notre pensée et notre parole aux points les plus divers du globe.

En voyant l'organisme de notre humanité terrestre se développer ainsi par la constitution physiologique de son appareil circulatoire et de son système nerveux, il est impossible de ne pas affirmer l'existence d'une action supérieure, d'une pensée intelligente, vaste et féconde, dirigeant l'homme vers ses hautes et glorieuses destinées.

Nous reconnaissons ainsi une vie commune à tous les membres de l'humanité, et cette vie, dont nous portons chacun le germe immortel et l'exemplaire idéal, est soumise à une loi de continuité et d'évolution progressive, qui permet à tout être humain, non seulement de développer toutes les puissances qu'il doit à la source éternelle de laquelle il émane, mais encore de participer à l'œuvre évolutive ou créatrice, en introduisant dans le monde des combinaisons d'idées, de puissances et de rapports, qui n'y étaient pas auparavant.

Quant au grand Congrès de l'humanité, qui aura lieu entre le 19 et le 30 septembre 1900, il serait, certes, présomptueux d'en attendre des résultats importants et immédiats, à moins que l'on ne veuille estimer comme tel — ce qui ne serait pas sans fondement — le fait d'avoir accompli un premier essai, préparé une ébauche informe, grossière peut-être, mais néanmoins appréciable, puisque cet essai ou cette ébauche aura facilité les intelligences, provoqué les décisions, stimulé les volontés, permis les ententes préalables inhérentes à une telle œuvre d'amour, de solidarité et de fraternité, tout en servant de champ d'expériences et de bases d'organisation pour les congrès futurs.

Non, elle ne sera point vaine, cette œuvre d'apaisement, d'union par l'amour, qui se propose de concourir à l'élaboration d'un monde nouveau, à l'avènement d'une humanité meilleure, solidaire et fraternelle !

Nous croyons à la possibilité certaine d'obtenir de tels résultats et nous y travaillerons sans nous lasser jamais !

Hypothèses dangereuses, utopies subversives, s'écrieront tous les êtres légers, égoïstes, satisfaits ou prévenus. Nous acceptons d'avance ces modes d'appréciation, mais comme des compliments ! Car tous les progrès scientifiques, sociaux, économiques, politiques, religieux même, dont nous jouissons aujourd'hui, ne sont que des hypothèses et des utopies anciennes réalisées.

L'Idéal n'est qu'une vérité à distance, dirons-nous avec Lamartine. Aussi bien, l'homme ne peut rien imaginer de logique qui ne soit possible et ne s'incarne pas à son heure sur la terre. Plus l'idéal humain est sublime, plus il est possible et réalisable. En avant donc ! dans la voie du progrès et du perfectionnement infini pour assurer notre conservation, notre développement humanitaire et le bonheur universel !

Quelques Universalistes.

Paris, 12 février 1899.

CORRESPONDANCE

Paris, le 10 février 1899.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Un ami commun m'engage à vous communiquer aussi quelques réflexions au sujet du Congrès de l'humanité.

La question serait vaste, mais je me bornerai à dire un mot à propos de la réalisation, vu l'état actuel des choses.

Ainsi que j'avais occasion de l'écrire dernièrement à M. Vodoz, je crois que, dans la mise en train de l'organisation du Congrès, il faut tendre à sauvegarder les conditions capables de permettre aux divers foyers d'initiative de se développer librement pour se réunir en une synthèse. Je considère l'initiative du groupe auquel il appartient comme très précieuse ; mais je pense qu'il serait bon de trouver un terrain où les autres groupements, qui ont également à cœur de relever et d'accomplir l'idée du Congrès de l'humanité, pourraient se rencontrer avec celui de M. Vodoz, en vue de la même œuvre. Sinon, il est à craindre que le champ du Congrès ne puisse arriver à toute la généralisation nécessaire. Et, pour tout accorder, sans atténuer en rien l'intensité des initiatives, ne pourrait-on concevoir l'organisation préparatoire du Congrès suivant un certain schéma, composé de circonférences autonomes *a*, *b*, *c*, *d*, etc., disposées en couronne? Chacune de ces circonférences représenterait un foyer d'appel, figuré par la direction de ses rayons vers son centre ; et la couronne elle-même formée par ces circonférences diverses représenterait une circonférence plus vaste et complexe, l'ensemble des foyers d'appel, se synthétisant par la direction des rayons de la couronne vers son centre. Avec un dessin, ce serait beaucoup plus clair ; mais j'espère néanmoins qu'on pourra suppléer, par la pensée, à la figure qu'il eût fallu reproduire. Cela dit, la circonférence *a*, par exemple, pourrait représenter le foyer d'appel constitué par les soins des « Universalistes », sans préjudice des autres foyers d'appel répondant à d'autres affinités. La convergence des divers foyers synthétiserait l'organisation générale du Congrès.

En un mot, ce que je propose, c'est une application du principe fédératif.

J'ajouterai que, pour mon compte, sans appartenir à l'école des Universalistes, j'éprouve pour eux, et particulièrement pour M. Vodoz, la plus grande sympathie ; et, si j'ai cru devoir émettre la proposition ci-dessus, c'est pour la plus grande extension du Congrès et en faisant abstraction de mes affinités.

Il y aurait bien d'autres points à soulever, tels que celui-ci : Le Congrès de l'humanité, pour répondre à la plénitude de son titre, doit être, du moins dans son ensemble, indépendant de la question spiritualiste. Il doit y avoir place pour tous, spiritualistes et matérialistes.

Mais j'ai promis de me borner, et je m'arrête, Monsieur et cher Confrère, en vous priant d'agréer toutes mes cordiales sympathies.

J.-Camille CHAIGNEAU.

Lettre à J. Bouvéry

MONSIEUR BOUVÉRY,

Je lis dans le n° 16-31 de janvier de la *Paix universelle* un appel pour un Congrès de l'humanité et pour un Congrès de spirites. Mon groupe « Confucius, l'Atocisme et l'Altruisme » a voté, et moi aussi, pour la tenue de l'un et de l'autre sans exclusion. La première vertu du confucéisme est l'humanité, et 200 millions des populations de l'Asie partagent cette croyance morale qui leur donne la supériorité sur notre barbarie occidentale. Avec le familiat, le terrianisme et le culte des ancêtres et des esprits, cette race jaune dure et prospère librement et se conserve depuis 5.000 ans malgré les révolutions, les invasions et les perversions de l'opium et de l'alcool. M. Bouvéry, dont le livre *Spiritisme et Anarchie* a résumé en octobre 1887 les échos du spiritisme scientifique et les doutes sur la certitude des preuves contre les entités du monde moral et sur la réalité des facultés immatérielles, demande qu'une seule question soit posée : Que faut-il faire pour que l'homme, soit en tant qu'individu, soit en temps que collectiviste, cesse d'être un loup pour l'homme ? Notre groupe trouve la question bien choisie, à la fois fondamentale et actuelle. Mutualistes, coopérateurs socialistes, libertaires, nous trouvons qu'elle permet de résoudre cette question du Capital et du Travail que signale M. Bouvéry, en adoptant les preuves fournies par mon frère en sociologie, Victor Modeste, dans son livre sur le *Prêt à intérêt dernière forme de l'esclavage* (1889, Guillaumin), où il prouve jusqu'à l'évidence que le capital n'est nuisible et opposé au travail, but et forme de la vie, que lorsqu'il est soumis à ces erreurs et à ces sophismes d'exploitation qu'on appelle l'intérêt, la rente, le loyer, le fermage, l'escompte, le salariat, le bénéfice illicite, le crédit, en un mot tout ce que combat l'atocisme (d'ατόκος, sans



usure) et que leur suppression, en entraînant celle de l'oisiveté et des injustices sociales, ferait plus pour supprimer la misère, la lutte et les haines populaires que toutes les vaines panacées des utopistes, et les palliatifs recommandés ou essayés pour rétablir l'harmonie et l'union. Tous ceux, et ils sont nombreux, qui voient dans l'homme un frère à tolérer et non un ennemi à combattre seront amenés fatalement à ce Congrès par le sentiment ou par la science. Et tous, communiant en pensée avec les terrianistes et les familiaux de la famille communautaire que sont les disciples de Confucius, prépareront, comme eux, le renouvellement de la vie obligatoirement travailleuse, de la propriété viagère individuelle et collective du sol, de l'abondance de la production et de la population, de la collaboration du travail, de l'appropriation transitoire et individuelle du domaine collectif intellectuel de l'humanité.

Mais, par d'autres raisons analogues, il est nécessaire que soient soumis au contrôle scientifique d'un Congrès les moyens de prouver et de rendre évidents les faits, non douteux pour beaucoup, mais non pour tous, de suggestion, de médiumnité, de réincarnation, de désincarnation, d'extériorisation de la pensée, de la volonté ou de la sensibilité, l'étude et la critique des faits de survivance ou les preuves de la pluralité des existences, et tous les faits se rapportant aux forces magnétiques terrestres et humaines, critique sans laquelle ne pourra être accueillie l'évidence du monde moral et ultra-terrestre. Déjà des savants ont proposé l'identité de la matière pondérable et de la matière impondérable, des fluides et des forces (éther, vibrations, ondulations, vie) (V. Clémence Royer, *le Bien et la Loi morale;* Victor Modeste, *la Vie* [chez Guillaumin]; Kant, *Critique de la raison pure*; Bouvéry, *Spiritisme et Anarchie,* p. 267). Cela ne légitime-t-il pas une modification que nous nous permettons de proposer au titre du Congrès spiritualiste. Au nom du groupe : Confucius, l'Atocisme et l'Altruisme, de nos amis E.-Eug. Simon, Victor Modeste, Benoît Malon, nous proposons que ce Congrès s'appelle Congrès du substantialisme, titre également opposé à l'ancien matérialisme des physiciens et à l'ancien spiritualisme des métaphysiciens et des partisans des entités du monde moral. Une des lacunes du livre de M. Bouvéry porte sur l'oubli du culte des ancêtres ou des esprits, qui en Chine établit la solidarité de l'humanité vivante avec l'humanité morte ou spirituelle. Les pages 104 et 105 de la *Cité chinoise* expliquent ces points. Mais nous ne pouvons nous étendre davantage ; qu'il nous suffise de signaler cette lacune au prochain Congrès, en notant le concours que pourront apporter dans la discussion les expériences de 5.000 ans d'un peuple de 500 millions d'âmes, qui n'a pas de prêtres, pas de religion autre que celle de l'humanité, pas de révélation ni d'espoir que dans le bonheur sur la terre, en vue duquel tout concourt : impôt, famille, propriété, institutions, morale, politique, travail, industrie; qu'il nous suffise de signaler ces points en demandant pardon de notre liberté grande d'intervenir dans une question où nous n'avons pas autorité pour parler.

Henri Modeste.

Vie ésotérique de Jésus de Nazareth

(*Fragments*)

Une nouvelle Vie de Jésus? se dira tout d'abord le lecteur! A quoi bon? Il y en a déjà tant et tant, que le besoin ne s'en faisait pas sentir!

Telle n'est pas notre opinion. Nous avouons volontiers qu'il existe de nombreuses vies du doux Nazaréen, mais, au milieu de cette quantité innombrable, pas une n'est traitée sous le point de vue auquel nous nous plaçons.

En effet, parmi les éminents auteurs qui nous ont précédés, aucun n'a traité, et pour cause, la vie ésotérique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà pourquoi nous avons jugé utile et d'un réel intérêt de traiter à nouveau un sujet inépuisable en nous plaçant à un nouveau point de vue; du reste, dans le courant de notre étude, nous aurons l'occasion de parler de tous ou presque tous les auteurs qui ont traite avant nous ce sujet captivant entre tous et de réfuter leurs théories, parfois singulières, car pour les uns Jésus est Dieu, fils de Dieu, et pour d'autres ce n'est qu'un homme ordinaire, vulgaire même, un simple prestidigitateur pour la plupart, accomplissant des miracles par *truquage*.

Pour beaucoup de gens, Jésus n'a jamais existé, c'est un mythe. Parmi ces derniers se trouve H.-P. Blavatsky. Or, c'est là une donnée absolument fausse et qui n'a pu traverser que des esprits singulièrement portés au paradoxe.

Une preuve formelle de l'existence nous est fournie par un grimoire syro-chaldaïque presque contemporain de Jésus-Christ, le *Sepher Taldos Jeschu*, dans lequel les Juifs prétendent que tous les miracles du Christ doivent être attribués à la *Magie kabbalistique* de nom incommunicable!

La vérité, c'est que Jésus a bien existé, qu'il était Essénien et un haut Initié de l'Ordre, ce qui lui a permis de posséder des connaissances approfondies sur les phénomènes de la nature et de produire des faits absolument merveilleux pour la majorité des humains; ajoutons qu'armé des vastes connaissances de l'Ordre des Esséniens, Jésus était un thaumaturge et un thérapeute hors de pair.

Voilà ce dont il faut bien se persuader. Ceci établi, formellement admis, la plupart des actes et des faits de Jésus s'expliquent naturellement pour ceux de nos lecteurs, surtout, qui connaissent bien ce qu'est réellement la secte essénienne sur laquelle nous donnerons encore ici des détails certains et pour ainsi dire inédits, car beaucoup d'auteurs ont parlé de la secte en question mais, nous ont peu fourni de détails certains, sérieux à son sujet; nous comblerons cette lacune en fournissant des renseignements authentiques sur les Esséniens.

La grande figure de Jésus de Nazareth a tenté déjà bien des érudits et un très grand nombre d'écrivains, mais, comme nous nous plaisons à le répéter, aucun d'eux n'a étudié le Jésus ésotérique, et cependant c'était celui-ci qui était de beaucoup le vrai, le plus intéressant, mais aussi de beaucoup le plus difficile à étudier; aussi nous a-t-il fallu de longues années pour parfaire notre œuvre, afin de pouvoir étayer l'ensemble de nos données sur des preuves, tellement concluantes, certaines, qu'elles puissent passer auprès des lecteurs, même très difficiles à satisfaire, pour des preuves, d'autant que la vie de Jésus ne fournit que de rares matériaux d'une origine certaine, et ces matériaux sont difficiles à se souder entre eux, à réunir en un bloc parfait pour restituer la personnalité *historique* du divin Nazaréen.

Les sources originelles, documentaires se réduisent à fort peu de chose : quelques lignes de Tacite, qui parle même avec un certain dédain « d'un certain Christus condamné à mort sous le règne de Tibère par ordre du *Procurator* Ponce-Pilate ».

Et Tacite écrivait les lignes qui précèdent trois quarts de siècle après l'exécution du jugement.

Suétone n'est guère plus explicite; quant à la lettre de Pline à Trajan, personne n'ignore aujourd'hui qu'elle est apocryphe. L'historien Josèphe *le Juif* ne nous donne que fort peu de renseignements : un seul passage de ses œuvres, très certainement interpolé; quant à d'autres sources, la plupart ne peuvent avoir aucune autorité, car trop souvent elles affectent le caractère d'une polémique plutôt injurieuse.



Nous sommes donc limités dans nos matériaux aux seuls livres du *Nouveau Testament*, et parmi ceux-ci aux seuls Évangiles dont la valeur historique est non seulement des plus contestées, mais des plus contestables.

Ainsi, l'Évangile de Marc, disciple et interprète de l'apôtre Pierre, nous donne un résumé de la prédication de celui-ci. Cet Évangile remonte vers l'an 65 ou 70 de l'Ère Chrétienne. On peut contrôler ledit résumé par l'Évangile de Mathieu et de Luc, car l'un et l'autre ont reproduit celui de Marc ; mais nous possédons aussi un Recueil de discours, sentences et paraboles de Jésus, écrits par Mathieu même, en langue aranienne. Ce Recueil, d'un prix inestimable, remonte à dix ans plus haut que l'Évangile de Mathieu et nous permet de nous faire jusqu'à un certain point une idée exacte de l'enseignement de Jésus.

Dans l'Évangile de Luc, nous trouvons, indépendamment du récit primitif de Marc et des *Logia* de Mathieu, un document de premier ordre ; nous voulons parler « de l'Évangile des voyages de Jésus » (IX, 5 ; XVIII, 44), fragment important et original de Luc, dans lequel nous voyons en particulier la visite de Jésus aux deux sœurs, Marthe et Marie, l'histoire de Zachée le *Péager*, ainsi que les paraboles du bon Samaritain, de l'Enfant prodigue, du Pharisien et du Péager, celle du mauvais Riche, celle du Figuier stérile, et d'autres encore.

Enfin, des documents importants, qui complètent et corrigent parfois les traditions qui précèdent, nous sont fournis par la tradition johannique, qui se trouve au fond du quatrième Évangile. Tels sont les éléments à l'aide desquels on peut reconstituer une Synthèse de la vie de Jésus, à peu près véridique.

De la quantité de documents sérieux, étudiés soigneusement par nous, il résulte que :

Jamais Jésus ne songea à créer un mouvement révolutionnaire pour soustraire les Juifs au joug romain ; il voulait seulement inaugurer une révolution sociale pour assurer aux déshérités les moyens d'existence qui leur faisaient complètement défaut.

Il annonçait bien l'avènement du *Règne de Dieu*, mais ne pensa jamais avoir été le *Messie ;* ce n'est qu'après sa mort que ses disciples lui attribuèrent cette qualité. Il fit une grande propagande pour ses idées, mais sans aucun plan préconçu. Ses discours à Jérusalem exaspérèrent les représentants de la Théologie officielle, surtout quand il annonçait l'imminence d'une révolution sociale. Ces sentiments du Novateur Nazaréen irritaient les dévots de la Synagogue, qui finirent par obtenir son supplice, en y employant toutes sortes de moyens, mais surtout en agitant devant le *Procurator romain le spectre rouge de la Révolution* contre César, contre Rome.

Après le crucifiement de leur Maître, les disciples retournent en Galilée et y élaborent la Doctrine de Jésus, qui est bien, malgré tout ce qu'on a pu dire, l'œuvre d'un philosophe, d'un penseur profond, humanitaire, car il a été partout puissant par la passion, la bonté, le cœur. Sa vie n'a été qu'une lutte, un combat ferme et sans violence. *Il savait, il voulait, il osait,* mais IL NE SUT PAS SE TAIRE.

Du reste, il ne pouvait pas se taire, puisque sa mission consistait précisément à prêcher à tous et partout la vérité, à répandre la parole de son père.

Après la disparition de Jésus, il se forma un Parti dit des Nazaréens, qui pratiqua la tradition du Maître.

Nous ne saurions mentionner ici tous les auteurs qui ont écrit la *Vie de Jésus*, mais nous devons nommer ceux qui ont écrit sur la Doctrine Jésunienne les œuvres les plus intéressantes ou les plus célèbres.

VENTURI (1800), *Naturliche Geschichte des grossen Propheten von Nazareth.* — Dans ce livre, son auteur s'est efforcé, sans y réussir, du reste, à expliquer les miracles de J.-C. par les fraudes de ses disciples.

Dans son œuvre parue en 1835, Strauss a voulu résoudre les miracles et les hauts problèmes de la vie de Jésus par une donnée mythique. D'après l'auteur allemand, il ne resterait rien, ou du moins fort peu de chose, de la vie de Jésus, si l'on supprimait toute la mythologie messianique.

Parmi les œuvres célèbres à divers titres, mentionnons la vie écrite par Catherine Emmerich, celle de Renan, de Sabatier, de Maurice Verne, de Calani, de Pressensé, de l'abbé Fouart, du Père Didon, de Paul de Régla, de Proudhon (notes bien informes et fort incomplètes), etc., etc.

(*A suivre.*) X***.

APPEL

Trois mois encore, et sonnera pour la Fédération du Sud-Est l'heure de son anniversaire fédéral. Qui de nous ne se souvient, sans éprouver une joie ineffable, de la journée à jamais mémorable du 15 mai 1898, où, réunis au nombre de 120 environ, nous nous constituâmes en fédération sous la présidence d'honneur de M. Léon Denis.

Il est bien consolant de rappeler ici, dans ces chères colonnes, avec quel enthousiasme et quel entrain il fut répondu aux appels que nous adressâmes aux spirites régionaux, avec quel calme, quelle communion de pensée il fut établi des statuts, lesquels obtinrent l'approbation unanime, et qu'il fut enfin procédé à la nomination de la commission.

Il n'est pas moins consolant de rappeler aussi notre banquet de clôture, durant lequel ne cessa de régner la plus franche, la plus cordiale gaîté.

Il nous suffira, oui ! de rappeler à chacun le résultat atteint en cette glorieuse journée, pour que les fédérés aient à cœur de se préparer d'ores et déjà à se réunir le 21 mai prochain, pour fêter en plus grand nombre encore cet anniversaire cher à tous ceux qui participèrent aux travaux.

Les temps approchent ! Nous ne saurions trop nous hâter ! Répondons aux appels des spiritualistes de Paris, relatifs au Congrès de 1900, par une manifestation grandiose du nombre, et par l'expansion de notre joie vive, en face de l'événement si hautement projeté.

S'il fut une heure où la nécessité de nous montrer s'imposât, c'est bien celle-ci où le déchaînement des passions et les agissements monstrueux de Loyola semblent avoir juré : l'un, l'anéantissement de tout bien ; l'autre, l'abolition de tous droits par l'annihilation du libre arbitre en un retour en arrière de plusieurs siècles.

Prolétaires spirites, formons les masses invincibles, vivant d'amour, de concorde, de paix, mais de bravoure, et non de philosophie coupable dans l'abandon ! Aidons nos frères à sortir de l'abîme ! Montrons-leur la clarté éblouissante du nouvel horizon, n'ayons crainte de terrasser en eux et le fanatisme et le scepticisme.

Augmentons la grande famille régionale, laquelle s'unissant aux autres familles déjà constituées pourra donner un aperçu du bel idéal vital à atteindre.

La Fédération spirite du Sud-Est doit marquer sa place au Congrès universel, ne l'oublions pas ; nous ne saurions donc trop nous y préparer à l'avance, en apportant au jour de son anniversaire toute notre foi, notre dévouement, notre abnégation, notre zèle ardent pour la marche rapide des idées régénératrices.

Depuis l'an dernier, des travaux ont été accomplis dans les groupes ; travaux qui, par leur caractère particulier, doivent nous servir d'armes bien trempées pour la lutte à soutenir demain devant le scepticisme, d'une part, et l'opposition féroce du cléricalisme, de l'autre.



En comptant donc sur la présence de tous les spirites du Sud-Est, nous comptons aussi sur la somme de leurs travaux. Il faut que dès maintenant, dans chaque groupe, on recueille en des procès-verbaux régulièrement établis tous les faits de nature à prouver l'existence de l'Au-delà, la pluralité des incarnations et l'infériorité de la matière devant le spiritualisme.

Le 22 mai prochain, jour de l'anniversaire, chacun des groupes fédérés du Sud-Est aura donc à cœur d'apporter sa pierre à l'édifice : tels sont son droit et son devoir ! Que rien ne nous arrête dans l'élan qui à l'heure actuelle enflamme tous les cœurs spirites ! Que ni notre humilité, ni notre rang social ne nous retiennent hors la grande œuvre ! Tous les spirites, de la mansarde au somptueux palais, sont des apôtres de Christ, et nulle imperfection humaine ne doit nous contraindre à l'inaction.

Allons, haut les cœurs à l'assaut définitif du grand idéal de perfection ! Qu'aucun de nous ne s'attarde dans cette voie de la suprême espérance, mais au contraire rappelons-y les enfants prodigues qui s'en seraient écartés. L'Hosanna leur est réservé comme aux fidèles persévérants, et il est pour nous un devoir impérieux de les y ramener.

Songeons à toute heure que l'humanité anxieuse, indécise, va nous observer, nous étudier comme jamais, elle va nous demander de nous faire les modèles vivants de notre doctrine-amour, et si nous savons lui offrir cette particularité qu'elle exigera, elle la considérera peut-être comme le seul fait capable de la convaincre entièrement.

A nous donc, frères du Sud-Est, la journée anniversaire et préparatoire du 21 mai 1899 ! Faisons trêve à nos travaux, aux douces joies du foyer ! Allons en grand nombre au banquet de famille où nous convient le droit et le devoir, et nous aurons bien mérité de l'humanité !

C. B.

Ligue des Femmes pour le Désarmement International

Paris, le 10 février 1899.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU JOURNAL *la Paix universelle*,

Dans deux mois, la conférence provoquée par l'empereur Nicolas II s'ouvrira. L'occasion est solennelle pour les peuples, que la paix armée ruine, de faire entendre leur voix. Il est urgent et indispensable que l'opinion publique se soulève actuellement dans tous les pays, où l'on attend de l'initiative du tsar qu'elle détourne les désastres incalculables qui résulteront fatalement des armements incessants et successifs.

En Angleterre, on a fait des meetings monstres et on a recueilli des centaines de mille de signatures, pour appuyer la magnanime initiative de l'empereur Nicolas II. Dans les petits Etats comme le Danemark, on a recueilli plus de 14.000 signatures et en Suède beaucoup plus de 60.000.

La France est bien en arrière de ces pays, ce qui est anormal pour une nation qui, la première, a proclamé les droits de l'homme et la fraternité sans jamais cesser d'être à la tête de chaque mouvement humanitaire.

Notre Ligue fut la première qui en septembre 1898 a proposé un *plébiscite* pour favoriser le succès de la conférence diplomatique, convoquée en vue de la réduction des armements.

Mais nous ne pouvons y réussir que tout autant que la presse vienne à notre aide ; j'ai donc recours à votre obligeance, et je vous prie, Monsieur le Directeur, d'insérer *l'appel ci-joint* (dont je vous envoie plusieurs copies), en invitant vos lecteurs et amis à les signer. Quand ces feuilles seront remplies, veuillez nous les retourner et nous les ferons parvenir à S. M. l'empereur Nicolas II et au président de la conférence, en indiquant le nom du journal qui les a recueillies. Ces feuilles feront parties de notre Exposition en 1900.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, avec toute ma reconnaissance, l'assurance de ma parfaite considération.

Princesse WISZNIEWSKA.

Mme Camille FLAMMARION, Vice-présidente.

A.-B. V. DE MARSY, Trésorière.

L. HOEPNER, Secrétaire des séances.

N. TESTA.

N.-B. — On peut envoyer sa signature par carte postale ou carte de visite.

Appel aux femmes de tous les pays

Nous avons fait, dès notre constitution, plusieurs appels aux femmes de toutes les nations pour la propagande de l'idée du désarmement international qui s'impose aux pouvoirs publics comme une nécessité absolue. Le besoin se fait sentir tous les jours, en Europe, d'être débarrassé du poids de la paix armée. Les intérêts matériels de tous les États exigent une prompte solution.

L'élite intellectuelle des pacifiques et les Congrès de la paix ont demandé le concours des femmes dans cette guerre contre la guerre.

Les mères, les sœurs, les fiancées ont un droit légitime de se liguer pour défendre la jeunesse, qui leur appartient et qui est l'Avenir.

Nous nous unissons dans cette œuvre aux hommes les plus éminents en politique et dans les sciences, pour préparer l'avènement du règne de la Paix et de la Justice dans le monde entier.

Tous les cœurs ardents nous ont soutenu à travers les frontières avec force et persévérance, et nous remportons déjà la victoire la plus importante que jamais âme généreuse ait pu rêver.

Nous avons demandé le désarmement international au nom de l'humanité pour supprimer les souffrances des victimes de la guerre, les larmes des mères et des veuves et le désespoir des familles.

Quand on pense que la paix armée en Europe a dissipé, depuis 1872, la somme incroyable de soixante milliards, on peut juger par là combien de misères pressantes on aurait pu soulager avec une dépense si énorme.

Le but de notre Ligue n'est certainement pas le désarmement de la Patrie, elle ne vise que les armements excessifs de la PAIX ARMÉE.

Notre Ligue respecte la cause sacrée de la défense de la Patrie, tout en espérant que la guerre disparaîtra devant une juridiction des Cours arbitrales, qui, en garantissant l'indépendance de chaque nation, supprimera les causes de conflits. L'indépendance de la Patrie sera alors assurée par la justice et l'équité des rapports internationaux.

Nous avons travaillé par tous les moyens possibles à répandre l'idée du désarmement international, qui marquera la fin des guerres fratricides et des hécatombes humaines.

Nous avons créé dans chaque pays des comités auxiliaires, dont les vice-présidentes font une incessante propagande en faveur de notre œuvre. — Ces comités nationaux, qui possèdent la plus complète autonomie, quant à leur règlement intérieur, restent attachés à la direction du Conseil central de la Ligue à Paris, dont ils ont adopté les statuts. Ils forment ainsi un concert de la solidarité dont la force consiste en parfaite entente des comités auxiliaires avec le comité central, dès qu'il s'agit d'une démarche collective ou internationale.

La Ligue a créé une alliance d'amitié entre les femmes de France et les femmes d'Angleterre, de Suède, de Norvège, de Danemark, d'Amérique et d'Allemagne. Ces pactes de la Concorde entre les



nations ont amené plus de 200.000 femmes qui agissent de concert avec notre Ligue, dans le but de combattre l'idée de la guerre, qui cause partout tant de désastres.

A l'entrée d'un siècle nouveau, à cette date de 1900, nous espérons pouvoir réunir tous ces comités auxiliaires dans une grande et unanime démonstration, qui formera désormais la confédération internationale et universelle.

Pour arriver à ce résultat, il faut faire encore une très active propagande, par les discours, les conférences, les pétitions, les romans, les tableaux, les représentations; et l'opinion publique sera gagnée à notre bonne cause.

Pour réussir dans cette propagande à laquelle toute la famille humaine est intéressée au plus haut point, il faut que les femmes de tous les pays unissent leurs cœurs, leurs âmes, leurs pensées, vers ce seul but : arriver à un désarmement international et faire cesser les guerres, qui, partout, ont causé tant de malheurs et de ruines.

Nous nous adressons à toutes les femmes de toutes les nations, nous leur demandons, avec instance, de travailler avec nous à délivrer l'humanité du fléau des guerres, nous les invitons à échanger leurs pensées avec les nôtres, afin de semer partout les idées de cette paix universelle qui est notre suprême idéal. N'est-ce pas une œuvre magnifique de réconciliation, qui doit faire battre les cœurs généreux de toutes les femmes!

LE CONSEIL CENTRAL

Présidente :

PRINCESSE WISZNIEWSKA M. B.

Vice-Présidentes :

Mme CAMILLE FLAMMARION M. B.
Officier de l'Instruction publique

Mme MARYA-CHÉLIGA
Membre du Comité du Syndicat de *la Presse étrangère*, professeur à l'Université Nouv. de Bruxelles.

Secrétaire générale :
Mlle PAULINE DUPONT,
Directrice de l'École professionnelle

Secrétaire adjointe :
Bonne CARTIER DE ST-RENÉ M. B.

Secrétaire des séances :
Mlle LOUISE HŒPNER M. B.

Secrétaire des séances adjointe :
Mlle HORTENSE BOUET
Réd. du *Journal des Économistes*

Trésorière :
Mme DE MARSY M. B.
Présidente du Ladies Club

Trésorière adjointe :
Mme CLÉLIE PORTEU M. B.

Membres du Conseil :

Mme AUGUSTE MEULEMANS

Mlle TESTA
Ancien prof. de l'École de la Ville de Paris.

Mme LA MARQUISE ROUX DE SAINT-MARTIN

N.-B. — Les personnes qui partagent nos vues sont priées d'adresser lettres, journaux, adhésions et versements (pour frais d'imprimerie, de poste et de propagande) à la PRINCESSE WISZNIEWSKA, présidente, 7 *bis*, rue du Débarcadère, à Paris.

Les adhérents donateurs peuvent verser à partir de 50 centimes au minimum, à payer par an; les membres bienfaiteurs, 20 francs par an ou 100 francs et au-dessus en une seule fois.

COMMUNICATION

Lille, 7 février 1899.

La paix, l'amour universel, le bonheur de l'humanité, la perfection du genre humain, la bonté, la justice régnant sur le globe terrestre, quel rêve délicieux, quel espoir réconfortant! Ce sont, si je ne me trompe, les prédictions faites à quelques rédacteurs de la *Raix universelle*.

Puissent ces prédictions se réaliser et donner enfin à notre pauvre planète, avec le pain quotidien, l'entente sur les questions qui divisent les hommes et les jettent les uns sur les autres comme des dogues affamés devant une proie longtemps cherchée.

La solidarité, la tolérance, la bienveillance, le respect de la conscience humaine, la cessation des luttes sourdes, des menées souterraines, c'est là, je le crois, le but du Congrès de l'humanité.

Ainsi compris, il est superbe ce Congrès, et tous les spirites y adhéreront. Mais encore faut-il être certain qu'au sortir des agapes fraternelles des pattes blanches ne viendront pas jeter leurs griffes acérées sur les libres penseurs.

Les membres du Congrès s'engageront-ils à respecter toutes les convictions, même celles des athées et des plus récalcitrants matérialistes? Ceux-ci doivent avoir aussi leur raison d'être?

En méditant sur ce Congrès et sur la grande pensée qui le dirige, nous nous demandions combien en y entrant feraient abstraction des idées acquises, de la superstition entassée par l'hérédité, des passions, et surtout combien dépouilleraient ce besoin de domination, cette suffisance inhérente à ceux qui veulent à tout prix être quelqu'un en se proclamant supérieurs aux autres, et nous récapitulions le passé, nous souvenant de l'enthousiasme d'autrefois, et toujours ce mirage d'un état social idéal, donnant à chacun selon ses œuvres et ne laissant pâtir aucun des siens, fuyait, tandis que surgissaient trop réelles les misères humaines.

Chaque pas nous met en présence de l'inégalité des hommes et de la mauvaise répartition des biens de la terre. Tandis que nous admirons l'enfant du bourgeois, mieux vêtu que les princes de jadis, les petits pauvres aux doigts bleuis de froid traînent leurs sabots dans la boue, et la fille-mère, la femme du prolétaire, bien avant l'aube, sortent du berceau le nouveau-né pour le confier à des mains mercenaires, afin de pouvoir travailler aux tissages et filatures. Le vieillard, grelottant, implore une place aux asiles, et les misérables, toujours déçus, jettent aux heureux de la terre leurs cris de haine et d'envie, et nos vœux si généreux et sincères qu'ils soient ne changeront rien à la situation présente. Le remède à la misère physiologique, le relèvement moral par la fin du paupérisme, qui les trouvera? Tous les rêveurs ont cherché ce remède, tous les philosophes ont essayé de cicatriser la plaie vive, et le Christ, il y a bientôt dixneuf cents ans, donna son sang pour régénérer l'humanité, et l'humanité traîne toujours dans la douleur et la misère...

Quand nous pensons ainsi, nous souffrons pour tant de maux immérités, pour tant de luttes stériles, et le désespoir nous dominerait si nous n'étions spirite! Notre refuge en ces heures de tristesse, c'est l'Au-delà, et quand les désincarnés se taisent, nous reprenons leurs anciennes communications. Nous retrouvâmes ainsi un cahier écrit en 1895-96. Chaque matin, nous étions alors visité d'un être de l'espace. Le bien que nous éprouvons à relire ces pages nous engage à les condenser pour les lecteurs de la *Raix universelle*. Ces pages viennent de ceux qui voient mieux que nous les tares et les faiblesses humaines, et il est sage de se retremper quelquefois dans la réalité et de voir l'humanité sous son véritable aspect, ce qui n'empêche pas de faire des vœux pour sa progression et son bonheur.

Certaines de ces communications sont signées, d'autres viennent d'un passant de l'Au-delà. Nous préférons leur laisser un caractère impersonnel, puisque les preuves d'identité sont impossibles à établir.

Mme Paul GRENDEL.

Dictées de l'Au-delà

I

L'homme échappe volontiers à la raison, il fuit tout ce qui diminue l'insouciance de sa vie et refuse la discussion sur les fins der-



nières de son être; préférant l'obscurité à la lumière, il se traîne dans l'ornière des anciennes croyances, des dogmes passés et admet encore que l'âme humaine est l'image de Dieu.

Si l'âme sortait pure et sans tache du créateur, comment se contaminerait-elle au souffle du mal ? Si elle était comme Dieu, d'une bonté infinie et d'une beauté parfaite, rien n'en pourrait ternir l'éclat. Le diamant roule durant des siècles dans la fange sans qu'une parcelle de boue le pénètre. Ainsi serait l'âme, si elle représentait intégralement la Divinité.

Mais, au contraire, le mal a un effroyable pouvoir sur les âmes, il s'insinue en elles, annule le bien, détruit les efforts des bons et entrave le bonheur de tous.

Le mal est prépondérant sur la terre ; aussi faut-il s'en garantir comme de la contagion. C'est lui, le maudit, qui suscite les désirs immodérés de la chair et les sophismes de l'égoïsme et de l'orgueil. Insidieux et perfide, il se complaît aux viles besognes, prend toutes les formes, revêt tous les vêtements, étouffe les vertus.

Lorsqu'il règne en maître, l'homme, abaissé, tombe dans un étroit fanatisme ou dans un athéisme aussi coupable. Il évite le progrès, recule et perd le fruit de son incarnation terrestre.

Combien d'hommes, indifférents et personnels, se croient bons et généreux. Ceux-là devront renaître et gémiront sur cette incarnation inutile qu'ils avaient sollicitée en vue d'établir les bases d'une solide morale et de rénover l'humanité, et qu'ils n'auront employée qu'à leur seule juissance.

II

Comprenez-vous le but de votre existence ? Avez-vous assez pénétré votre propre nature pour y trouver la mauvaise plante qu'il faut enlever en favorisant le développement du beau et du bien ?

Vous oubliez trop souvent de connaître vos défauts, et bien loin de vouloir les extirper, vous les parez comme s'ils étaient des qualités et, ainsi dissimulés sous des apparences trompeuses, vous donnez au mal la suprématie sur le bien. Vous faites de la matière une sorte de divinité, vous vous admirez jusqu'en vos instincts pervers, vous vous excusez de tous les vices, de toutes les faiblesses, de toutes les choses, enfin, dont vous devriez vous garder.

L'esprit peut-il se perfectionner et s'ennoblir ainsi ?

L'âme peut-elle conquérir de la sorte la pureté, la grandeur qui doivent l'amener au but final ?

L'homme, épuré par la vérité, par les nombreuses incarnations, n'a plus de vains désirs, de folles aspirations, il comprend les misères de la terre et veut, en la quittant, abandonner tout ce qui constitue les principes du mal.

Dieu, dont on parle trop légèrement, ne saurait accueillir les désirs de ceux qui ont encore pour but la jouissance des biens terrestres.

LA CONSCIENCE

Dans les rapports SOCIAUX de l'homme et de la femme

(*Suite*)

Si l'on supprimait, d'un coup, tous les amours faux, même faux dans leur côté matériel, que de déboires seraient supprimés également ! Que de temps serait conservé au développement intellectuel, à la réalisation des voies humanitaires ! Et quels prodigieux progrès nous aurions à enregistrer !

Mais... hélas ! ... l'homme, s'arrogeant, à lui seul, la police des mœurs et la fabrication des lois, ne s'est jamais soucié que de son plaisir et de son plaisir facile. Il a ôté à la femme la possibilité de gagner largement sa vie, par elle-même ; il lui a ensuite nié la propriété de son salaire, lorsqu'elle travaillait; de sa dot, quand elle était riche; enfin, il lui a refusé l'instruction pour qu'elle méconnût ses droits. Et l'on a contemplé cet étonnant prodige d'iniquité : *l'argent gagné par celles que les hommes nomment* « êtres faibles », dépensé par l'homme, *en dehors de son foyer*, pour satisfaire ses vices : entretien de maîtresses, jeux, ambitions vaniteuses, commerciales, politiques. Point de formalités, du reste, pour parfaire ces criantes injustices. De plein droit, par lui promulgué et par lui octroyé, l'homme s'est proclamé « maître absolu et légitime »; puis, en vertu d'une suggestion séculaire, a fini par faire croire « qu'il ne pouvait en être autrement !... que son autorité prenait racine dans les décrets célestes !... que son despotisme émanait de source divine ! »

Tout se trouve, — par son habileté, — si savamment organisé en sa faveur, que de nos jours, malgré le libéralisme soufflant aux quatre points cardinaux, la majorité, je ne dirai pas, des hommes et des femmes des cinq parties du monde, mais la majorité même des hommes et des femmes cultivés, vivent sur des préjugés mesquins, rétrécissent le rôle de la femme, frustrent la femme de ses droits, lui dérobent la place qu'elle peut légitimement réclamer et occuper. Bien plus, les quelques adeptes de l'égalité de la femme et de l'homme, en droits et en devoirs, passent, en 1897, pour des fous ou tout au moins pour d'utopistes rêveurs.

Une conscience spéciale régit, on le voit, les appréciations concernant un acte, selon que cet acte provient du faire d'un homme ou du faire d'une femme. En outre, il ne faudrait pas imaginer que l'indulgence soit, ici, pour le faible !... — ainsi que cela semblerait logique. Au contraire, le privilège de la mansuétude est pour le fort. J'ai vu, de mes yeux, le fait le plus odieux que la ligue masculine possède à son avoir :

Une femme belle, très riche, avait épousé un homme élégant, peu fortuné. Elle recevait somptueusement dans son château, était fêtée, choyée, ainsi que son mari, par la société de trois départements limitrophes. Durant l'un des séjours, à Paris, de cet heureux couple, qui n'y habitait que peu de mois et pas tous les ans, le mari et la femme élargirent le cercle de leurs amis. Ils se lancèrent dans une coterie de gens de la haute finance où s'étalait un luxe princier. Le mari, très vaniteux, fut pris par cet entourage futile et mondain. Il devint la proie d'une séduisante Parisienne, plus âgée que sa femme, plus âgée que lui, mais qui des ans savait réparer l'outrage : pas par des voiles, par le charme et l'art du vice, par le prestige de ses succès. Complètement enveloppé, enserré, l'homme eut l'audace d'amener dans le château de sa femme sa maîtresse mondaine, et là, de l'y traiter en épouse légitime, humiliant sa femme, faisant jouer à sa femme un rôle de subordonnée devant cette invitée forcée qu'elle méprisait puisqu'elle en connaissait les relations adultères. Il l'obligea, — alors que tout martyrisait l'épouse, — à simuler la comédie du bonheur, en face de leurs amis et de leurs connaissances. Ses prétentions allèrent même plus loin : il y eut, dit-on, des scènes atroces où l'épouse fut traînée, par le mari, jusqu'aux genoux de la maîtresse, en guise d'excuses pour des injures échappées dans un instant d'impatience, de révolte. C'en était trop !... Ce fut pis encore : l'époux partit avec Mme X... L'abandonnée déposa sa plainte, demanda le divorce. La loi française réclamant la constatation du flagrant délit, la femme suivit les voyageurs, en une course décevante, écœurante : arrivant toujours quelques heures après le départ des coupables, perdant du temps à trouver la trace de leur nouvelle direction, parcourant dans des angoisses navrantes la France, du nord au sud, l'Espagne, puis la France encore.

Naturellement Mme *** fit constater le flagrant délit; elle eut gain de cause; et elle fut seule.

L'année qui suivit ces événements, j'étais en visite au château de L., voisin de ce castel de Mme *** où je l'avais rencontrée jadis adulée, adorée par toutes les femmes, courtisée par tous les hommes. Je la vis, peu après son divorce, faire une entrée un peu tardive dans le champ de courses de R..., le jour des courses... C'était le même équipage, la même livrée, la même femme toujours belle !... Mais, ô honte! il ne se trouva pas un homme de cette ancienne société adulatrice qui vînt lui offrir son bras, lui rendre moins difficile, par cette simple courtoisie, son retour dans le cercle mondain du pays. Quand je me récriai sur ce procédé, le qualifiant de *lâcheté*, je ne rencontrai nul écho.

Tous les hommes avaient trouvé qu'elle eût dû supporter les avanies de son mari ; tous avaient pris fait et cause pour lui ; tous considéraient que ce n'était que justice qu'elle eût à porter le poids des fautes de son époux, parce que, dans un mouvement de dignité, elle avait protesté contre des infidélités infamantes et non méritées. Chaque homme, en son *meâ-culpâ* secret, se demandait, sans nul doute : « Ma femme ne pourrait-elle pas en faire autant? Pourquoi lui offrir une prime d'encouragement? » Et le syndicat masculin, veillant sur les intérêts de ses membres, avait fait, en toute satisfaction de conscience, l'exécution de l'innocente en faveur du criminel.

Lorsque, jetant un regard rétrospectif sur le passé, nos descendants de la trentième ou cinquantième génération liront un récit de nos mœurs actuelles, de nos préjugés, de nos jugements partiaux envers tel ou tel sexe, ils s'apitoieront sur le sort de nos femmes, ainsi que, nous nous plaignons les populations massacrées par le farouche Attila. Ils y verront une prolongation du règne de la force sous la forme perfide, hypocrite de notre civilisation ; ils y découvriront cette déviation volontaire de la conscience de l'homme qui arbore un critérium opposé quand il s'agit de juger ses actes ou de juger ceux de sa compagne...

Comme si le *Bien* n'était pas *un* dans son essence !... comme si les plateaux de la balance, — pour faire une pesée juste et légale, — ne devaient point atteindre l'équilibre par l'égalité des poids employés pour les deux sexes.

Aux personnes qui remarqueraient que, dans ce travail sur les rapports sociaux, je n'ai jamais mentionné l'état de conscience de la femme, je dirai que, jusqu'à notre époque, par la position subordonnée que la femme tint toujours dans la société, il ne lui fut presque jamais possible de faire acte personnel ; que lorsqu'elle le fit accidentellement, elle était encore, dans ces occasions-là, soumise à un atavisme de préjugés séculaires, d'ignorance totale ou presque totale, de déterminisme incomplet, gêné ; et que, par conséquent, elle n'était point apte à montrer ce qu'elle pourrait être si elle savait, connaissait, pouvait en toute cette *liberté* : élément constitutif de la progression humaine !... *liberté* qu'elle a le droit de posséder, du moment qu'elle existe.

Que conclure de tout cela ?

1° Que c'est une défectuosité égoïste de la conscience de l'homme qui lui fit, en vertu de ses aises et de son despotisme, accaparer, pour lui seul, le droit aux développements physiques et intellectuels obtenus par la pratique des affaires, par l'accaparement des positions libérales, administratives, politiques ; par le privilège de l'instruction, par l'avilissement de ses relations sexuelles. Les relations sexuelles, mal établies, sont la principale cause de nos malheurs ; puisque c'est pour maintenir leur facilité que l'homme tend à asservir la femme par tout ce qui constitue l'esclave : l'abaissement de la personnalité, la privation des droits civils, la soumission aveugle, l'ignorance absolue.

(*A suivre.*) L. D'ERVIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

La Dépêche de Tours, 30 janvier :

Nous apprenons que le dernier ouvrage de M. Léon Denis, notre concitoyen : *Christianisme et Spiritisme*, paru en août dernier, est déjà parvenu à son troisième mille.

Il a reçu de la grande presse un chaleureux accueil. Voici en quels termes M. Alexandre Hepp, du *Journal*, commente cet ouvrage, dans son article du 26 janvier :

« Il y a un homme, peu connu du public, et qui a écrit les plus beaux, les plus nobles, les plus précieux livres que j'aie lus jamais. Il a nom Léon Denis et ses livres : *Christianisme et Spiritisme* et *Après la Mort*. Lisez-les, et une grande pitié, mais libératrice et féconde, vous viendra brusquement de nos manifestations de regrets, de notre peur de la mort et de notre grand deuil de ceux que nous croyons perdus. »

La Fronde, du 18 janvier, s'exprime ainsi :

« *Christianisme et Spiritisme* est un de ces ouvrages qui donnent à l'esprit la nourriture réconfortante et saine et qui l'élèvent jusqu'à la vraie croyance, celle qui s'allie à la raison et à la science. C'est le sillage éclatant que laissent après eux, sous forme de doctrine, tous les grands esprits philosophes. »

Le Réformateur :

« Nous ne saurions donner au lecteur une idée, même affaiblie, de cet ouvrage extraordinaire, de la vigueur et de l'éloquence de ces pages où l'auteur a su déployer toute la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste. On y trouvera, en même temps qu'une méthode savante d'analyse, sachant utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, un fonds solide de science persuasive qui donne à tout ce que la philosophie renferme de beau et de consolant un relief clair et net qui subjugue l'esprit en l'élevant.

« Maître de la parole qu'il sait manier avec une rare érudition, d'une imagination féconde, éloquent, réfléchi, analyste, Léon Denis a su mettre toutes les qualités de son esprit au service de la propagande, de la nouvelle doctrine régénératrice. En aucun ouvrage, il ne les a mieux développées que dans ce livre où l'on sent, palpitant et généreux, le souffle d'une âme vouée au bien et à la vérité, livre qui sera une source de consolation pour les humbles, un appui pour les vacillants, un élément de conviction pour les sceptiques, ainsi qu'une arme destructive de l'erreur dominatrice, au nom d'un puissant idéal d'amour et de solidarité. »

SECOURS IMMÉDIAT

Du 12 février,	de Mme Duperray	0 fr. 50
Du 15 —	de M. de Nepluyeff	20 »
Du 17 —	de M. P. Rhône	2 »
Du 19 —	d'Antoinette	3 »
Du 21 —	de M. A. Nallet	0 50
	Total	26 fr. »

Le Gérant : L. COULAUD.

1-3-9. — Tours, Imp. E Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.



Neuvième Année. — N° 200 10 Centimes. 16-31 Mars 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice

PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE

Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

FÉDÉRATION SPIRITE LYONNAISE

Anniversaire d'Allan Kardec

Comme les années précédentes, la grande famille spirite lyonnaise prend ses dispositions pour fêter l'anniversaire d'Allan Kardec.

La fête aura lieu le dimanche 26 mars courant, à 2 heures et demie précises, salle des Ambassadeurs, 12, cours du Midi. A 6 heures, banquet fraternel. Comme les années précédentes, le prix du banquet est fixé à 3 francs.

On peut se procurer des cartes jusqu'au jeudi 23 :

A la Société fraternelle, 7, rue Terraillé ;

A la Société spirite lyonnaise, 14 cours Charlemagne ;

Au bureau de la *Paix universelle*, 5, cours Gambetta.

M. Gabriel Delanne fera une conférence sur le spiritisme, avec projections lumineuses. Tous nos amis y sont invités.

Le Comité.

A LA RESCOUSSE !

Le digne et excellent Machiavel, qui faisait l'ornement de Florence au premier quart du XVIe siècle, y exerçait la profession — rare alors — de publiciste. C'est en cette qualité qu'il commit, entre autres malpropretés, l'œuvre intitulée *le Prince*, laquelle fit passer son nom à la postérité.

Comme moyen de gouvernement, il indique ce principe : Diviser les hommes en opposant leurs intérêts.

En fait, c'est fort habile et nul ne saurait en douter, en considérant dans l'Histoire les résultats obtenus par l'application de ce système immoral. Bismarck, le dernier pratiquant, a expérimenté sur ses vieux jours le *truc* en question qui a cessé de plaire — ce qui est d'ailleurs tout à l'honneur de l'Humanité.

Alors c'est entendu : trêve de divisions et de haines et place à l'entente universelle, à la Fraternité, c'est-à-dire à la combinaison des intérêts.

Mais voilà le *hic :* C'est l'application de ce système inverse qui rencontre des difficultés nombreuses, parmi lesquelles l'inertie n'est pas la moindre.

C'est ainsi que le Congrès de l'humanité, cette sublime et vaste conception, visant non seulement les aspirations les plus élevées et les plus lumineuses, mais encore les intérêts, les sacro-saints intérêts des peuples, de tous les peuples; c'est ainsi — disons-nous — qu'après de très nombreuses adhésions cette conception a toutes les peines du monde à se concréter, à entrer dans la période de réalisation — par l'organisation.

Ah ! c'est que vraisemblablement un tel Congrès offusque nombre de gens qui ont ceci de commun avec les taupes ou les malfaiteurs l'horreur du grand jour et de la pleine lumière.

La division traîtreusement semée dans le camp des spiritualistes a produit les résultats attendus : la mise à néant des nobles efforts faits en vue de l'union de tous les groupements entre eux. On est arrivé à faire accroire aux uns que les autres étaient leurs adversaires réels. Et comme fatalement les gens à courte vue constituent partout et toujours la majorité..... la manœuvre a réussi.

De telle sorte qu'occultistes, immortalistes, gnostiques, spirites, cabalistes, universalistes... spiritualistes enfin de toutes nuances, mais ayant — *au fond* — mêmes principes, même foi, même morale, ont fini par se regarder entre eux comme hérétiques et orthodoxes, c'est-à-dire comme chiens et chats.

La *Paix universelle* a fait, depuis des années, d'énergiques efforts pour combattre cette tendance ancestrale, ce virus atavique, et... elle continue... ce qui la distingue.

Encore une fois elle ne prétend rien diriger dans ce Congrès de l'humanité. Elle a émis, une des premières, l'idée de la chose et... c'est tout.

M. Vitte (*Amo*), avec une belle ardeur, s'était érigé le promoteur de l'idée et de sa réalisation. Il a cru devoir abandonner cette mission ;

mais en sollicitant ses contemporains de poursuivre l'œuvre commencée.

Une année seulement nous sépare de l'Exposition universelle, de l'époque indiquée, choisie pour la réunion de ce Congrès. Il faut qu'il se constitue, qu'il s'agrège, qu'il ait un comité d'action, — sinon un porte-bannière.

Il le faut, non pas seulement pour l'honneur du spiritualisme en général — ce qui serait déjà un grand et bel objectif — mais encore et surtout pour son triomphe, son expansion et la diffusion universelle et profonde de ses principes sauveurs, au sein de nos sociétés si enténébrées, quant au but réel de la vie, à sa sanction, à sa raison d'être.

Et puisque les religions, qui avaient, au cours des siècles passés, suffi à cette tâche, sont aujourd'hui devenues lettre morte, emportées par l'ouragan d'athéisme et de néantisme qu'ont soulevé leurs abus et leurs erreurs; puisque la foi naïve a déserté le cœur des peuples, il faut que ceux-ci, profitant de cette *table rase*, introduisent en leur concept un ordre d'idées adéquat à l'abîme ainsi creusé.

C'est d'ailleurs la marche normale de l'évolution dans laquelle entre l'Humanité parmi l'anxiété et la douleur, mode inéluctable de tout enfantement.

Donc un dernier effort, frères aimés en croyance : quel que soit votre drapeau, il sera le nôtre, puisque ce dernier est celui de l'Humanité ! J. BEARSON.

Le Congrès de l'Humanité

Accord des projets de réorganisation

Dans toute l'œuvre du Congrès, il faut la convergence et l'accord des libertés, mais la liberté des libertés.

Il faut converger, collaborer, s'unir, mais s'unir librement.

Il faut la convergence et l'accord. Il ne faut donc pas la dispersion et la division.

Et, par exemple, on a proposé divers projets de réorganisation du Congrès. Doit-on laisser ces projets dispersés, divisés entre eux ? Chaque auteur de projet doit-il maintenir et développer le sien sans s'occuper de ceux des autres ? Non. Les auteurs des projets différents doivent au contraire s'entendre pour élaborer ensemble un projet synthétique et unique, acceptable par tous les adhérents.

Les *Universalistes de Paris* ont publié un projet de réorganisation ; *Mme de Bezobrazow* en a publié un autre ; moi-même, sous la signature « Un Adhérent de la première heure », j'en avais publié un.

Je suis prêt à chercher avec les *Universalistes de Paris* et *Mme de Bezobrazow* comment nous pourrions ensemble extraire, de nos divers projets de réorganisation, un projet synthétique et unique, les mettant tous les trois d'accord, et acceptable par tous les adhérents (1).

Ainsi nous appliquerons aux projets eux-mêmes l'un des principes du Congrès : la convergence, l'accord, l'union.

Mais il ne faut pas oublier l'autre principe : le respect des libertés.

C'est pourquoi nous devrons établir le projet synthétique par une discussion libre et fraternelle où chacun de nous apportera sa collaboration en proposant, mais jamais en imposant ses pensées.

Albert JOUNET,
Catholique progressiste.

P. S. — Comme annexe au projet que j'avais publié sous la signature « Un Adhérent de la première heure », je donne ici une *disposition temporaire*, rendue nécessaire, à mon sens, par le peu de temps qui nous sépare de l'Exposition :

DISPOSITION TEMPORAIRE

Article unique. — D'ici jusqu'à la clôture de la réunion générale du Congrès de l'humanité en 1900, le temps pouvant manquer pour organiser les comités locaux, on nommera, jusqu'à cette clôture, à titre de disposition temporaire, les comités nationaux et le comité international seulement.

Pendant la durée de la disposition temporaire, les comités nationaux seront nommés directement par les adhérents de chaque nation et les comités nationaux ainsi nommés éliront le comité international. — Après la clôture de la réunion générale de 1900, on réalisera la *Résolution* entière (1), y compris les comités locaux. A. J.

(1) Écrire soit à la *Paix universelle*, soit à M. Albert Jounet, directeur de la *Résurrection*, à Saint-Raphaël (Var).

(1) Voir la *Paix universelle* du 16-31 janvier 1899, pp. 209, 210.

A PROPOS DU CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Le groupe des Universalistes de Paris a repris le projet d'un grand Congrès de l'humanité, à Paris, en 1900.

L'objectif de ce Congrès sera de rechercher, dans un esprit d'amour, les voies et moyens scientifiques les plus propres à augmenter et répandre les connaissances humaines, afin de concourir le plus activement possible au bien-être, au perfectionnement et au bonheur de l'homme, aussi bien qu'à l'amélioration du sort de tous les êtres utiles et profitables à l'humanité.

Sont et seront admis de plein droit, avec empressement, comme membres du Comité d'honneur et de patronage, les journalistes, rédacteurs, gérants, directeurs et administrateurs des journaux et revues combattant pour la justice, la lumière et la vérité, pour la solidarité humaine, pour la sécurité et le bien-être de tous.

Les séances du grand Congrès de l'humanité auront lieu à Paris entre le 19 et le 30 septembre 1900. Le secrétariat général est installé, 36, boulevard du Temple, à Paris.

***

Une très intéressante réunion familière a eu lieu le dimanche 12 février, à 4 heures, au *Groupe des Universalistes*, 6, boulevard de Magenta, à Paris, où M. Nicolas de Népluyeff, grand et riche propriétaire à Ianpol, gouvernement de Tsernigosky, en Russie, a donné des détails et renseignements sur la Confrérie ouvrière agricole, industrielle et commerciale, dont il est le fondateur. Cette œuvre, commencée voici bientôt vingt ans, semble vraiment avoir été basée sur les principes de la doctrine de Charles Fourier. Les résultats sont des plus encourageants. M. N. de Népluyeff a su captiver toutes les sympathies de son nombreux auditoire par sa modestie et par la conviction communicative qu'il a apportées dans sa péroraison. Aussi l'enthousiasme fut-il à son comble, lorsque le baron Textor de Ravisi, doyen de la réunion, dans quelques paroles chaleureuses, proclama *Apôtre de l'Humanité* l'homme intelligent et dévoué qu'est Nicolas de Népluyeff !

Cette réunion laissera un souvenir inoubliable dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister. En terminant, disons que M. N. de Népluyeff est l'un des présidents d'honneur du grand Congrès de l'humanité, qui aura lieu à Paris entre le 19 et le 30 septembre 1900. Nous le reverrons donc à cette occasion-là. Nul doute qu'un rapport complet sur la Confrérie ouvrière de Ianpol ne soit imprimé dans le volume des *Acta* de ce grand Congrès de l'humanité.



CORRESPONDANCE

Paris, le 7 mars 1899.

Monsieur A. Bouvier, à Lyon

Cher Frère bien-aimé,

J'ai reçu une vingtaine d'exemplaires de la *Paix universelle*, n° 199, et c'est avec une réelle satisfaction que j'ai remarqué la place qu'y occupe l'article sur le grand Congrès de l'humanité. Ce n° 199 est de toute importance, d'ailleurs, et je vous serai reconnaissant de me réserver, pour me les adresser lorsque cela vous sera facile, tous les exemplaires dont vous pourrez raisonnablement vous séparer. D'avance, je vous exprime tous mes remerciements.

Dans quelques journaux quotidiens et dans quelques revues, il a paru des articles bienveillants à propos du grand Congrès.

Je vous envoie deux ou trois de ces articles avec prière de les utiliser, — surtout l'appel du Comité d'initiative et d'organisation qui figure en tête du journal de Marseille *le Relèvement*.

Il importe beaucoup, en effet, que les adhésions soient explicites, afin de permettre tout au moins la préparation des cadres, l'ébauche de l'organisation et, même, des travaux du Congrès.

En ce qui concerne les adhésions anciennes ou de la première heure, cela sera traité jeudi 9 courant ou le jeudi suivant. Il n'y a nullement péril dans le retard.

Au reste, le grand Congrès de l'humanité doit être et sera, j'en ai la ferme conviction, un fait véritablement nouveau, qui laissera fort loin, derrière lui, l'événement dit de la « Proclamation des Droits de l'homme et du citoyen ». Le Congrès de l'humanité en 1900 sera *grand*, surtout parce qu'il proclamera la nécessité de *l'union par l'amour*, vrai, noble, désintéressé, — amour dont l'apport ou l'application, dans le domaine de la pratique et des faits, sera enseigné, analysé, démontré, comme toute autre branche des connaissances humaines.

Le Congrès de l'humanité sera *grand*, aussi, parce qu'il y sera proclamé la théorie des droits et des devoirs simultanés et concordants, de laquelle découlent, pour tout être humain, le droit et le devoir de se conserver, de se développer et de se rendre heureux, en accomplissant sa destinée par le seul et unique mobile de l'amour, dont, à l'avenir, on instruira tous les êtres à en faire l'application absolue.

Le Congrès de l'humanité sera *grand*, enfin, parce qu'il s'organise et s'organisera de lui-même, dans un esprit nouveau, généreux et fort, au-dessus de toutes les routines, en dehors de toutes les étroitesses et de la compétition des partis politiques, scolastiques, religieux, quels qu'ils soient !

Plus tard, cher frère bien-aimé, je vous écrirai pour vous expliquer clairement le rôle, qu'on aurait tort d'exagérer, du groupe des Universalites de Paris. Ce rôle n'est et ne sera jamais que très impersonnel, ou, plutôt, il ne sera que le fait de l'activité de tel ou tel de ses membres.

Salut et amour, dans la Solidarité ! Aug. Vodoz.

Société uninationaliste des Femmes de Lettres

Pour l'enseignement du Spiritualisme social dans les établissements publics et l'œuvre du Congrès de l'humanité intégrale. — Conférence faite par Mme O. de Bezobrazow à l'ouverture de la Société, au siège social de Paris, salle de conférences de la Nouvelle Encyclopédie, 76, rue de Rennes.

Mesdames, Messieurs,

Deux enseignements sont au prise, il y a combat, un combat suprême, entre l'enseignement théologique, le passé qui résiste, et l'enseignement spiritualiste scientifique, l'avenir qui marche. — De quel côté est aujourd'hui l'âme des jeunes générations ? C'est la vérité qui a l'âme des jeunes générations. Le dogme n'a plus que la forme officielle. Pourquoi alors continuer cet enseignement officiel quand le choix de l'avenir est fait ? L'enseignement théologique veut-il dresser le bilan de la faillite religieuse, et cela dans quel moment ? Au moment où plus que jamais une puissante initiative morale est nécessaire ; au moment où tous les intérêts rivaux se dressent devant la société les mains pleines de problèmes redoutables ; au moment où tous les penseurs, les publicistes, les observateurs attentifs, les sages inquiets marchent au bruit d'une société qui tombe. Il est donc temps de s'expliquer. Il ne faut pas laisser à l'enseignement religieux le droit redoutable de dire à la société : Je ne te connais pas. Que cela nous plaise ou non, la servitude de l'enseignement en matière religieuse, c'est le passé. On doit en prendre son parti. Les symptômes d'une foi nouvelle éclatent de toutes parts. Il y a donc lieu de conjurer l'enseignement théologique de ne pas se hâter vers la rupture, mais d'admettre avec tous les horizons nouveaux de l'humanité et avec nous la nécessité de mettre enfin la raison en liberté dans l'éducation religieuse. Oui, demandons à la raison de consacrer l'inviolabilité de la Foi. Oui, regardons notre Foi, parce que c'est en elle que l'homme se connaît, parce que c'est en elle que sont les lumières des nations. Tant que la Foi n'était qu'opinion, elle pouvait être incohérente ; mais aujourd'hui que le spiritualisme est une vérité qui s'est fait écouter après preuves données, l'incohérence a vécu en la Foi, l'âme de l'ancien monde est épuisée, les voiles du péché originel se déchirent et découvrent la perspective des lois divines, bases naturelles de la pénalité de l'Univers, de la justice absolue de Dieu. Nous disons aux cléricaux : Pourquoi attacher l'éducation religieuse aux débris de ce navire naufragé, le dogmatisme, à ces débris qu'emporte de toutes parts l'inflexible courant de la pensée qui ne s'arrête que quand elle atteint la certitude. Nous disons aux incroyants : La conscience ne peut perdre le souci des choses divines, la perfection de notre âme le demande. La science seule ne peut bâtir l'édifice d'harmonieuse concordance que promet la société future. Désormais, de par la Science expérimentale, l'âme écoute les notes chuchotantes de l'infini. L'esprit touche à la science, à la religion et leur dit : « Parlez ». Seule votre harmonie dit tout. Débarrasser la religion du dogme, c'est donc l'alléger d'un grand poids, c'est rouvrir les portes de l'inépuisable lumière qui fait le fond de l'enseignement du Christ, c'est ôter au corps périssable de la religion et donner à l'âme immortelle de la Foi. Aussi faire connaître à la jeunesse les lois divines, c'est la meilleure manière d'aider Dieu à l'éducation de l'humanité. Le spiritualisme scientifique, qui est comme le vaisseau avenir portant l'Humanité intégrale, le spiritualisme scientifique entrevoit les desseins de Dieu et précipitera, par la connaissance des lois divines, la jeune génération dans la lumière divine.

Le dogmatisme et le matérialisme sont nos adversaires ; mais qu'est-ce que le dogmatisme et le matérialisme ? Des ondulations nécessaires des étapes obligées du parcours immense de l'ignorance à la conscience, car aujourd'hui, de par la science expérimentale même, nous ne pouvons pas plus douter du monde surnaturel que du monde naturel. C'est la science expérimentale qui, par le fait et l'idée, ces deux flambeaux de l'histoire universelle du genre humain, éclaira l'approche d'un monde nouveau, poussant plus loin la logique du Progrès et ressaisissant d'instinct la trace longtemps délaissée des traditions occultes, grave d'un burin neuf la sortie radieuse de la Foi régénérée… Tournons-nous vers cette lumière, elle est une révélation perpétuelle de Dieu. Il dépend d'elle de pacifier le monde. En effet, que veut-on du côté du spiritualisme social ? Le respect, la grande volonté de ce qui est vrai, c'est-à-dire la paix entre les opinions, la virilité d'âge de la Foi. Il est temps que l'enseignement offi-



ciel accepte cette virilité d'âge, et les parents qui l'acceptent pour eux doivent la désirer pour leurs enfants. — Voilà le sentiment intime qui se dégage de notre sujet. Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux ? Cette question est la première de toutes, et la fondation de la Société uninationaliste des femmes de lettres, à l'ouverture de laquelle vous avez la bienveillance d'assister par cette conférence, cette Société « en fondation » n'a qu'une chose pour elle : c'est d'être une réponse à cette question, en étant une idée simple, ayant ces deux buts principaux :

1° Enseignement du spiritualisme social dans les établissements publics et fondation d'écoles spiritualistes mixtes :

2° Organisation d'un Congrès de l'humanité intégrale. L'humanité intégrale, mais c'est le nom de baptême de la nouvelle humanité du XIXe siècle ; c'est l'incarnation du principe des lois divines montrant toute la vie et l'au-delà de la vie ; c'est l'œuvre calme et sûre devant être comme le grand exemple d'amour, comme le phare, comme le drapeau, annonçant la terre future dont le point lumineux grandit là-bas devant nous.

La vérité est que ce mot d'humanité intégrale est plus sincère, plus viril que celui de Congrès de l'humanité d'abord employé par la Société. Ne voulant rien dissimuler et en proportion d'un bienveillant accueil, désormais la Société consolidera l'idée d'un Congrès de l'humanité intégrale, qui, dès à présent, peut dire ce que la postérité unanime dira avec lui : L'unité humaine déposant au front de l'égalité des sexes le baiser de l'harmonie universelle! Oui, abordons courageusement le grand rivage de l'harmonie universelle, c'est là le port.

Ceci dit, revenons, si vous le voulez bien, à cette question : « Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux ? » Je crois être dans le vrai en affirmant, et même est-ce qu'il y a lieu d'hésiter, quoi être, d'un côté, des esprits affranchis et, de l'autre, être ce contre-sens : des esprits asservis, garrottés, impuissants à séparer le faux du vrai, le mal du bien, l'injuste du juste, la servitude de la liberté, et quoi malgré la clarté que lui envoient les Allan Kardec, les Victor Hugo, les Lamennais, les de Strada ; malgré la grandeur, la force, l'impulsion, s'ouvrant dans la lumière spiritualiste, théosophique, occultiste. L'enseignement religieux, lui, ne change pas d'âge ; le prêtre garrotte la conscience à côté de l'athée qui l'ébranle. Non, non, plus de tutelle, plus de joug clérical, Dieu est trop grand pour cela. Pour arriver à ce Dieu, voulant le but sublime de l'amour universel, qu'avons-nous à faire ? Aimer. Que de simplifications dans ce simple mot, contenant à lui seul la formule définitive de toute l'idée religieuse pratique ! Alors que l'enseignement théologique apprenant ce qu'il faudra oublier, l'enseignement laïque laisse blanche la page où la conscience écrit ce mot : Dieu sème des écueils au lieu d'ouvrir la porte au bien-être et à la bienveillance sociale. Pour fonder la société nouvelle, faisons donc avant tout sortir de l'enseignement religieux la spéculation des intérêts politiques qui blessent les jeunes cœurs d'athéisme et de matérialisme. Ce conseil de la raison est un ordre de la conscience. Songeons-y, l'enseignement dogmatique est forcément restreint, celui de l'enseignement laïque sans Dieu manque de la base d'amour enveloppant l'humanité entière. Comment effacer ces frontières sur le plan de l'éducation ? En sortant de la forteresse du dogme, dont l'air brûle et pèse, et de cette indifférence en matière religieuse qui glace les grandeurs de la pensée. A l'école sans Dieu menacée par l'éclairage spiritualiste, à l'école congréganiste menacée par la pleine possession de la science, le spiritualisme vient offrir la base inébranlable des vérités simples. L'existence de l'âme, la sanction de la loi morale, de cette loi qui se formule la rectification incessante de soi-même par l'amour du prochain et celui de la connaissance pour collaborer à l'œuvre de la nature universelle et pour l'accomplissement de son propre avenir, ce sont là les vérités simples démontrées par l'état actuel de nos connaissances, que la famille reste libre de compléter, mais dont le grain doit être mis dans le sillon par l'instruction publique, dans l'intérêt de tous et pour le bien de tous. En effet, qu'est-ce que c'est que le spiritualisme social ? C'est une page du livre immense de la libre pensée dégageant une idée nette de Dieu. C'est la sortie dans l'éblouissement de l'esprit enfin libéré des souterrains de l'histoire. C'est l'immense échéance de l'harmonie universelle qui est dans l'épanouissement de la conscience universelle. Car, dans le spiritualisme scientifique, aucune conscience ne reste neutre, aucune intelligence ne reste oisive. C'est une résultante lumineuse du progrès se composant de ces deux raisons : Amour, Liberté. Or le matérialisme, c'est la négation de toute liberté ; c'est le matérialisme qui a intronisé le darwinisme social, l'écrasement du faible par le fort.

Dans la société telle que le code de la force l'a façonnée, le devoir émane des lois ; dans la société nouvelle telle que l'arbitrage décisoire des esprits l'entend, les devoirs doivent émaner de la conscience. Ce qui tuera la loi de la force, c'est d'être une mauvaise loi ; elle se heurtera à son propre mensonge, mais avant elle excitera les esprits à des agitations funestes. Remplaçons la question politique par la question de lumière, mais ne remplaçons pas la question de lumière par la question politique. Opposons à la coalition formidable des ténèbres, quoi ? Un rayon de foi régénérée. Je m'explique. Le spiritualisme social scientifique est un pont entre la science voilée de la religion primitive et la science dévoilée de la religion nouvelle. Et pour que le spiritualisme scientifique s'épande ainsi, le pont n'est-il passé à moitié. Aussi l'idée que nous semons de l'enseignement du spiritualisme scientifique dans les établissements publics propose la réforme la moins utopique et la plus féconde par ses conséquences, celle de mettre dans l'enseignement ce que dit la conscience et simplement de présenter à la jeunesse la vérité de l'amour, la vérité de cette loi physiologique universelle, éternelle, montrant à l'humanité terrestre les autres humanités astrales qui sortent de nous et planent sur nous ; montrant le sens philosophique et social de cette immense bible qu'est la vie universelle où chante l'harmonie que le cœur interprète par le mot de fraternité, où frémissent toutes les fibres tenant au sol de la religion universelle. Enseigner cela, c'est aborder résolument au port de la Foi, que la théologie a si souvent changé en écueil ; c'est allumer le phare indiquant le trait d'union du passé et de l'avenir, c'est reconstruire la société sur la loi créatrice d'harmonie, marquant le plus haut sommet du progrès. Supposons un moment que les lois divines de l'incarnation de la survie du progrès infini, qui lèvent le silence de l'Église sur l'origine des âmes par l'idée générale de la préexistence, qui confèrent à l'univers la magnificence de l'infinité des mondes, qui jettent enfin sur la comparaison des religions les lumières décisives de leur unité fondamentale ; supposons un moment, dis-je, que ces lois, qui résument tout le spiritualisme scientifique, soient gravées dans les consciences par l'enseignement de la foi scientifique.

Quelle arme dans la main de la jeune génération pour abaisser le niveau de la pénalité et pour élever celui de la fraternité universelle ! Sachons-le bien, seule la foi en l'au-delà de la vie donne un prix infini à l'humanité. Car l'humanité ne se relève que quand nous la considérons que comme image de l'infini, image de l'infini en ce qu'elle connaît le progrès infini.

La désolation néantiste, le mensonge athéiste sortant des institutions sociales affirment que le but supérieur de l'homme est de réaliser son bien-être naturel, ce qui a nécessairement courbé les esprits vers la recherche de l'intérêt, de là ce manque d'impulsion sympathique, d'encouragement enthousiaste des cœurs, qui amoindrit, qui abaisse une époque riche et féconde. Aussi, s'il lui est donné à cette société de durer, il ne lui est pas donné de vivre entièrement c'est-à-dire de sentir battre dans son sein le cœur des jeunes généra-



tions palpitant vers une civilisation supérieure. Car l'esprit de l'avenir, qui anime et vivifie le corps social, s'en retire de plus en plus. De là une anxiété générale devant le travail sinistre des haines, devant l'inconnu. La foi dans le Progrès, c'est notre point d'appui, et, sachons-le bien, celui qui nie le Progrès en religion, nie la Providence dont ce Progrès sème partout la grande pensée, nie la première fonction de l'enseignement. Voilà le sens, le sens unique de notre critique se basant sur les objections mêmes que peut soulever l'enseignement du spiritualisme scientifique dans les établissements publics, objections ne résistant pas, pour ainsi dire, à la logique, non plus qu'à la science elle-même.

Cependant, par suite des fausses notions que nous avons sur la religion, par suite de l'usage établi, on est prêt à repousser de l'enseignement un objet qui n'est autre, en fin de compte, que la transmission dans la société du type traditionnel du sentiment de l'éthique sociale, le soutenant des cœurs dans toutes les épreuves de la vie.

La conscience ici-bas implique la providence là-haut, et, s'il n'y a qu'une existence, l'effort du bonheur est bien inutile. Si la vie n'est qu'un accident, pourquoi l'âme chercherait-elle à réaliser la perfection? Car aussi malheur à l'enseignement public qui voudrait en quelque sorte se substituer à Dieu, et mettre les intérêts humains à la place des intérêts divins! Ce n'est pas que ces intérêts doivent être négligés. La parole sociale est bonne en ce qu'elle peut être un instrument de la parole morale. La parole sociale doit venir à la suite de la parole morale comme auxiliaire, ou plutôt c'est la vérité des lois divines qui doit comme créer, produire, revêtir pour ainsi dire la vérité des lois sociales.

Ce qu'il faut donc aujourd'hui aux esprits inquiets, divisés, incertains, ce ne sont pas les hypocrisies cléricales, — et le cléricalisme dominera toujours les Églises, parce que l'Église s'inspire surtout du catéchisme et très peu de l'Évangile, — ce ne sont pas les mensonges du dogme; l'ignorance ignorée du dogme, nous le répétons avec insistance, a existé aussi longtemps que l'examen, que l'analyse de la Foi ont pu rester comprimés, et ce ne sont pas surtout les faux-semblants politiques de l'éducation de parti, car l'effort de la société consiste à mettre l'humanité sous l'axe de la loi universelle de solidarité, parce que, par elle, la société s'affranchira de la plus lourde des servitudes: celle de la misère et de l'ignorance.

Ce qu'il faut à tous dans cette oscillation orageuse du siècle, c'est la création d'un point fixe, c'est l'éducation des consciences. Et la droiture de la conscience, au sens philosophique et social du mot, ne complète ses effets que dans la confiance dans la justice de Dieu. Eh bien! seule la foi en la préexistence donne effectivement la clé des inégalités, des souffrances, des misères de la vie, de toutes les formes de l'épreuve terrestre payant la dette de l'erreur et créant la force et l'intelligence du libre arbitre. Sur les deux cents religions existant en ce moment sur le globe, pas une n'est en état de supporter l'examen de la raison en dehors du spiritualisme scientifique, dans lequel tout découle de la source de la cause et de l'effet. Avons-nous calomnié l'enseignement théologique ou l'enseignement laïque? Les faits sont plus que les paroles, et l'histoire saignante du dogmatisme comme l'histoire vivante de l'égoïsme bourgeois disent non. (*A suivre.*)

LE MAGNÉTISME A LYON

Le lundi 6 mars, pour la deuxième fois, l'Association des étudiants lyonnais avait invité MM. Bouvier et Zamora dans son salon de réception pour des expériences de magnétisme et de psychisme.

Avaient été invitées quelques sommités médicales, et tous les étudiants étaient présents.

Devant une salle comble, M. Bouvier a expérimenté sur divers spectateurs, dont deux tout particulièrement ont bien voulu lui servir de sujets, M. Briffaut, vice-président de l'Association, et M. Jorrot, trésorier général.

Au début, M. Bouvier a agi par attraction et répulsion, et notamment a enfermé M. Briffaut dans un cercle magnétique, dont celui-ci ne put jamais franchir la limite, sur l'ordre de l'expérimentateur. M. Gidel, dont la cure merveilleuse a été relatée dans le n° 196 de la *Paix Universelle*, voulut porter secours à M. Briffaut; mal lui en prit, car tous deux culbutèrent et restèrent cloués au sol malgré leurs efforts musculaires.

M. Gidel exécutait des sauts aussi brusques qu'inutiles, quelquefois à une hauteur de 50 centimètres. Ce fait stupéfiait les assistants. Puis toute une série de suggestions à l'état de veille. Une scène tragi-comique fut jouée involontairement par MM. Briffaut et Jorrot; ils se prirent de querelle pour une fleur et, après une gifle lancée de main de maître par M. Jorrot, un duel à mort fut décidé. M. Bouvier détournait les coups par la puissance magnétique répulsive, et pas un ne porta. Mais tout à coup M. Jorrot se sentit frappé au cœur, il tomba, et, au grand effroi de l'assistance, il râla, tandis que M. Briffaut pleurait devant le cadavre de son ami.

M. Bouvier releva M. Jorrot et, tandis qu'il le dégageait, M. Briffaut fut pris d'un accès de folle gaîté qui fut encore accentuée par la scène de réconciliation devant une table de cabaret; M. Briffaut se grisa d'une façon déplorable et lança aux spectateurs égayés des lazzis dont quelques-uns étaient plutôt gaulois.

La séance continua par un fait spirite: M. Briffaut mis au piano joua, sur l'ordre de M. Bouvier, du Mozart; et quelques spectateurs constatèrent le début de la deuxième sonate, bien que M. Briffaut et sa famille déclarassent ne pas connaître les sonates de Mozart.

Après quoi, M. Bouvier fit des expériences de magnétisme à distance avec son médium, Mlle X., et il termina en endormant son sujet d'une salle voisine à la minute prescrite par les spectateurs qui l'accompagnaient. Ce fait lui valut les applaudissements de la salle entière.

La soirée fut continuée par les expériences de télépathie, présentées par M. Zamora, le célèbre liseur de pensées, où il réédita l'affaire de Paimbœuf.

On se souvient en effet de cette célèbre affaire où Zamora alla, sur l'invitation d'un juge d'instruction, découvrir l'endroit où un malfaiteur avait caché le produit de son vol.

Cette affaire passa en cour d'assises de Nantes le 8 octobre 1888. Nous ne saurions mieux faire que donner une copie du certificat offert à Zamora par M. le juge d'instruction, qui donnera une idée de l'intérêt de cette soirée. En voici la teneur:

« Tribunal de Paimbœuf.
Cabinet du juge d'instruction.

Il y a environ deux mois, un vol de deux cent trente francs fut commis à Paimbœuf.

L'instruction finie, l'argent ne put être retrouvé. Après de nombreuses recherches, restées infructueuses, il était pour tous évident que la victime ne rentrerait jamais en possession de la somme qui lui avait été soustraite, lorsque le samedi 15 septembre dernier, M. Charles Bourgoin, autrement dit Zamora, passa à Paimbœuf. J'avais eu l'occasion de constater la merveilleuse faculté dont était doué ce jeune homme, et il voulut bien consentir à rechercher l'endroit où l'argent, dont est cas, avait été caché. Mis en communication avec le voleur, M. Zamora lut immédiatement dans la pensée de ce dernier, si je puis m'exprimer ainsi, et me dit qu'il voyait l'argent caché près de délivres, dans un terrain vague; il ajouta que cet argent

était renfermé dans un sac de toile bleue, qu'il y avait des pièces d'or et d'argent et que toute la somme volée ne s'y trouvait pas.

Après quelques instants de recherches dans un terrain vague situé près de la ville, M. Zamora s'attaqua à un mur, au pied duquel étaient effectivement déposés des délivres, il en arracha une pierre et en retira la bourse absolument telle qu'il l'avait décrite et dans laquelle il manquait une somme de quinze francs. Je dois ajouter qu'à ce moment M. Zamora et le voleur dont il suivait la pensée étaient éloignés d'au moins 500 mètres.

Paimbœuf, le 24 septembre 1888.

H.-G. DE PENEMPRAT,
Juge d'Instruction. »

La réédition de cette affaire, où le voleur, le volé et l'objet distrait furent promptement retrouvés, stupéfièrent l'assistance et un docteur en médecine qui avait dirigé cette expérience, sur sa demande, déclara qu'il était parfaitement convaincu.

Cette soirée qui s'est terminée par des expériences de magnétisme appliqué à la thérapeutique, fait honneur à ses organisateurs, aussi remercions-nous MM. les Etudiants d'avoir bien voulu lancer dans le monde savant lyonnais les germes de la science magnétique, appelée à être la médecine de l'avenir. X.

Banquet des Sociétés Françaises de la Paix

Réunies le 1er mars à Paris

Ce banquet, qui devait avoir lieu le 22 février, jour de réunion de toutes les sociétés de la Paix des deux mondes, fut retardé par la mort du président Faure.

M. Frédéric Passy présidait, ayant à sa droite la princesse Wiszniewska, présidente de la Ligue des femmes pour le désarmement international, à sa gauche la secrétaire de la Société de la Paix par le Droit, Mme Marya Chéliga, MM. Arnaud, Leroy-Beaulieu de Morsier, Raqueni et plus de quatre-vingts convives.

M. Passy a prononcé un chaleureux discours en faveur de l'arbitrage. La princesse Wiszniewska, dans son discours, que nous reproduirons ici, a expliqué, avec une admirable clarté, le rôle des femmes dans le mouvement pacifique. M. le député Beauquier a pris ensuite la parole, et tous furent chaleureusement applaudis.

M. Stead, de passage à Paris, est venu assister vers onze heures du soir à cette réunion, il a fait un discours qui a étonné l'auditoire par son originalité.

« Malgré que je sois journaliste, a-t-il dit, je ne peux que blâmer la presse anglaise qui a été si injuste envers la France, et, comme Anglais, j'ai honte de me présenter devant vous. Je trouve que l'Angleterre devrait avoir une grande reconnaissance à la France, parce que c'est elle qui a fait sa grandeur.

« Jeanne d'Arc, en repoussant les Anglais de la France, leur a rendu un service énorme, les ayant fait entrer dans la voie nouvelle qui les a conduits à leur grande destinée, et le jour est proche où un roi d'Angleterre viendra s'agenouiller sur la place de Rouen, où nous l'avons brûlée. Ce sont les Français qui ont découvert et colonisé le Canada. Les Indes ont été enlevées à la France, à laquelle on n'a laissé que Pondichéry.

« Vous représentez la France qui sème, je représente la France qui récolte.

« L'Angleterre fut bien coupable de faire la guerre à la France, au commencement de ce siècle, qui venait de proclamer les droits des peuples. Il y avait des victoires de part et d'autre, mais finalement la victoire est restée à la France !

« Nous sommes fiers de notre marine, mais notre première frégate a été copiée sur un vaisseau français que nous avons capturé, et notre premier cuirassé a été fait sur un modèle français. »

M. Stead a remercié ses auditeurs du chaleureux accueil qui lui a été réservé malgré sa nationalité.

Mais une surprise voisine d'une déception attendait les représentants français des Sociétés de la Paix, qui se disposaient à se joindre au Pèlerinage de la Paix, que M. Stead devait amener à Pétersbourg

« Je dois vous signaler, a-t-il dit, un grave événement. L'Italie refuse d'assister à la conférence diplomatique, si on y invite le Pape. Comme il est probable que les autres puissances suivront l'Italie, la conférence pourrait être retardée indéfiniment. Dans ce cas, au lieu d'aller à Pétersbourg, nous ferons notre Pèlerinage de la Paix à l'Exposition de Paris en 1900. En tout cas j'engage les Français à continuer leur agitation en faveur du rescrit du tzar, à qui j'ai parlé à Livadia, comme un homme à un homme, et qui, je peux vous l'assurer, est convaincu et parfaitement sincère dans ses idées de paix et du désarmement. »

Prochainement nous publierons le discours de la princesse Wiszniewska, prononcé le 1er mars au banquet de la Paix.

LA CONSCIENCE

Dans les rapports SOCIAUX de l'homme et de la femme

2° Pour réformer la plupart des abus, il suffit : (*a*) de maintenir dans notre code et de faire accepter par la législation des autres pays la loi du 16 juin 1881, sur l'enseignement gratuit et obligatoire pour tous ; (*b*) d'ouvrir *toutes grandes les portes des écoles spéciales aux femmes ;* et, quand les femmes seront capables de les remplir, toutes les situations. Il n'y aura pas besoin de révolution. Le travail d'amélioration s'opérera peu à peu ; la femme instruite ne se vendra plus. Premier bénéfice à l'avoir de la vérité en amour ; la femme instruite gagnera loyalement et courageusement sa vie, laissant de côté les oripeaux quand elle ne pourra pas, — par son gain personnel, — se les offrir. Elle se les accordera largement, quand il lui sera possible de le faire avec son argent : car la femme aime le luxe dans son amour du beau ; et elle ne peut moins faire que d'aimer le luxe qui est souvent artistique. Je n'ignore pas que la majeure partie des femmes du XIXe siècle n'est pas armée pour cette lutte sérieuse. Beaucoup d'entre elles resteront longtemps encore hypnotisées par le régime ancien dont on leur a, pendant des siècles, vanté la bonté du système... Celles-ci succomberont. Pourtant leur nombre diminuera à mesure qu'on accordera une plus grande liberté, une plus grande protection légale aux autres : les vaillantes ! les dignes ! les vraies amantes, ces « indomptées » de H. Rosny, que les hommes commenceront d'abord à respecter, puis à apprécier, pour les aimer ensuite sainement, avec un de ces sentiments sans limites, sans fin, un de ces sentiments capables de puiser leur source dans l'admiration de ce qui ne périt jamais : le Beau réel, le Bien réel, la Vérité dans toute sa gloire et sa consolation.

Que les hommes essayent, pendant une ou deux générations, de ces amours-là, je les défie bien de revenir aux autres. Quelques personnes objectèrent, l'autre jour, à toutes ces idées, ce trait caractéristique de l'homme : « Il n'aime que par ce qu'il donne. » Ce serait sublime, bien grand !... si cela ne prêtait à deux interprétations opposées.

On peut aimer à donner, parce qu'on se fait des obligés, des esclaves forcés, un jour, de payer leurs dettes, à gros intérêts.

On peut aimer à donner pour la sensation délicieuse et divine de faire des heureux !

Je réclame, en toute sincérité, une réponse franche du syndicat masculin : « A-t-on vu beaucoup d'hommes aimer de la seconde façon ? Leurs dons, jusqu'à présent, n'ont-ils pas toujours caché leur intérêt sous la forme, — non pas la plus élevée, mais la plus grossière et la plus bestiale ? Au point que la femme honnête doit éviter le plus simple de leurs présents ? »

Eh bien ! beau malheur, lorsque, dans les temps nouveaux, l'homme jouira un peu moins de la facilité de donner à taux illégaux ! Il rentrera dans l'esprit des lois modernes qui défendent et punissent l'usure.

Si l'on avait consulté les usuriers, certes, nous serions toujours leur proie. Eux ne voyaient aucun bénéfice social à ce que l'on restreignît leurs abus. Tout au contraire. De même l'homme qui ne serait pas invinciblement contraint par la poussée audacieuse du progrès s'enlizerait dans le doux *statu quo.. statu quo* tellement rempli de privilèges en sa faveur. Heureusement l'idée de justice veille ! l'ère de la femme s'annonce, non pour faire la femme supérieure à l'homme, *ce qui serait une autre injustice*, mais pour la déclarer son égale dans ses droits et ses devoirs... L. d'ERVIEUX.

Paris, mars 1897.

LA SCIENCE ET LA FOI
Pour la Charité et la Justice

(Suite)

FIN DE SIÈCLE

Aujourd'hui le banquet est dans un bouge affreux,
Sorte de lupanar. Là, grands, petits, l'œil creux,
Le front blême et plissé, la langue rouge et sèche,
Guettent d'un œil d'envie une catin revêche,
La Fortune. Elle tient, cette grande catin,
Tout un bout de la salle à l'immense festin.
Elle y trône, entourée ainsi qu'une déesse,
D'un cortège éclatant de joie et d'allégresse.
A ce bout de la table abondent tous les mets,
Le luxe et l'opulence et tous les trésors. Mais
Pour y venir s'asseoir ce n'est guère facile :
La Fortune aux appels est souvent indocile
Et tous ses favoris (elle en aura toujours)
Veulent à ses côtés au moins finir leurs jours.
Aussi quelles clameurs et quels cris de colère !
Jamais le malheureux ramant sur la galère
Dans les plus mauvais jours ne se sentit hanté
De désirs plus cuisants que ce déshérité,
Ce sceptique envieux repoussé de la table,
Qui proclame bien haut son droit incontestable
A partager avec le riche son égal.
Mais le riche, pareil à l'avide chacal
Qui, le ventre repu, veille sur sa charogne,
Le riche aux trop pressés montre les dents et grogne.
Et le gueux repoussé s'arme pour le combat.
Pendant que, triomphant, le Balthazar s'ébat,
Le gueux, lui, le front bas et la prunelle sombre,
Se retire haineux, grince des dents dans l'ombre,
Se prépare à l'assaut, et, s'exaltant le cœur,
Veut finir dans la mort ou revenir vainqueur.

Alea jacta est ! La lutte est commencée.
La Fortune au succès est désintéressée ;
Elle excite au combat, se promet au vainqueur.
Honte à qui combat mal, à qui manque de cœur !
Tous les coups sont permis, toute arme est belle et bonne :
La Fortune, impudique, est facile personne.
Hourra ! lutteurs ! La fin couronne les moyens.
Hourra ! pour le poignard, le poison ! Tous les biens
Seront aux plus adroits ! Le vol, c'est de l'adresse.
Le crime n'est qu'un mot. En avant ! le temps presse,
Écrasez les gêneurs, tuez les parvenus,
Ou défendez votre os si vous êtes repus !
Jouir ! jouir ! c'est là le seul but de la vie !
Hourra ! les assoiffés ! la catin vous convie !
Quant au vaincu, qu'il soit Jean Gueux ou Balthazar,
Si son vainqueur l'a laissé vivre à tout hasard,
S'il n'a pas de jouir perdu toute espérance,
Eh bien ! qu'il se redresse encor, qu'il recommence
L'assaut de la Fortune. Ah ! non, rien n'est perdu,
Quand l'espoir n'est pas mort dans l'âme du vaincu.
Hélas ! hélas ! souvenir dans cette lutte affreuse,
Le plus loyal périt sur l'arène fangeuse,
Et plus souvent encor, vaincu, déshérité,
Gisant nu sur la glèbe, une plaie au côté,
Le cœur rempli de fiel, l'œil sanglant et farouche,
Il se tord vomissant la haine à pleine bouche.
L'atroce désespoir, tenaillant son cerveau,
Lui montre l'avenir comme un enfer nouveau.
Alors, tremblant d'effroi, l'âme trop avilie
Pour qu'il ose affronter une nouvelle vie,
L'infortuné saisit une arme et dans la mort
Fuit lâchement la lutte en maudissant le sort.

Ah ! le mal est bien grand. La pauvre humanité,
Atteinte de folie ou d'imbécillité,
Change, comme à plaisir, en un enfer le monde.
Le passé fut hideux, le présent est immonde,
D'effroi se sent frémir le sage, le penseur.
Mais qu'y faire ?... Le doute et la haine, sa sœur,
Comme un fougueux torrent dévaste la vallée,
Traînent leurs flots fangeux sur l'âme désolée
Du pauvre travailleur qui suivait son chemin
Espérant de Dieu seul un meilleur lendemain.
Eh bien ! sages, penseurs, le temps n'est plus aux larmes ;
Pour combattre le mal il faut prendre les armes ;
Il faut flétrir bien haut les vils empoisonneurs
De l'âme et de l'esprit des humbles travailleurs ;
Il faut rendre à la Foi le malheureux qui souffre,
Lui donner la science et l'arracher du gouffre
Béant, sans fond ni bord, où le doute l'a mis.
Rendons-lui l'Espérance et soyons ses amis !
Tenons-nous le front haut en travers de la route
Pour l'arrêter à temps en sa lâche déroute ;
Crions-lui : « Halte-là ! Cesse de blasphémer !
Tu souffres, tu gémis, tu sens se consumer
Ta vie en vains soupirs, ton esprit en chimères ;
Tu déchires ton cœur par des plaintes amères ;
Eh bien ! rouvre les yeux, regarde sans effroi.
La vie est belle encor ; le seul hideux, c'est toi,
Toi qui vas t'abaissant au-dessous de la brute,
Qui combats pour jouir et désertes la lutte,
Lorsque le désespoir de ne pas posséder
La Fortune t'étreint le cœur, vient obséder
De ses pensées de mort ta pauvre âme inquiète.
Viens, cesse de gémir et relève la tête.
Vois, le ciel s'illumine, un soleil radieux
Sur un siècle nouveau va monter dans les cieux.
Ah ! qu'il puisse éclairer de sa divine flamme
Ton esprit ténébreux et réchauffer ton âme !
Qu'il relève vers Dieu ton regard abattu !
Qu'il glisse dans ton cœur l'Espérance, vertu
Consolatrice aimant à bercer la souffrance
De ses rêves dorés de paix, de délivrance !
Qu'il verse dans ton âme, ainsi qu'un don des cieux,
La Foi, flambeau divin, astre mystérieux
Qui conduit et soutient jusqu'à l'heure dernière
Ceux qui marchent les yeux fixés sur sa lumière !
Oui, relève les yeux, fixe-les sur le ciel ;
Le doute s'enfuira de ton esprit, le fiel
Empoisonnant ton cœur deviendra la rosée
Des nuits qui rend la vie à la plante épuisée.
Ton front sera serein, ton bras deviendra fort
Et tu ne geindras plus accablé par l'effort.
Cesse donc de hurler, les yeux sur la Fortune,
Ainsi qu'un chien errant la nuit hurle à la lune.

ENTRETIEN D'UN OUVRIER, D'UN POÈTE ET D'UN SAVANT

L'Ouvrier

Je crois avoir compris tout votre long sermon ;
Il se peut, après tout, que vous ayez raison.
Vous dites que le Mal nous vient de ne plus croire.
Soit. Mais quand nous croirons, ne faudra-t-il plus boire,
Ni manger, ni peiner, pour nourrir les enfants.
La femme, et pour soigner les pauvres vieux parents ?
Qui croira pourra-t-il avoir le nécessaire
En travaillant gaîment sans craindre la misère ?
Ça peut être parfait tout là-haut ; mais pardi !
Quand l'estomac est creux lorsque sonne midi
Si je ne puis calmer la faim qui le tiraille ;
Si j'arrive au logis et que le marmot bâille
Parce qu'à la mamelle il n'y a plus de lait ;
Si ma femme gémit et que le vieux se tait,
L'œil abattu, bon Dieu ! non, je ne puis plus croire,
Et votre paradis n'est qu'une balançoire !
Aussi j'aimerais mieux un plat de miroton
Avec deux doigts de vin, un demi-quarteron
De pain bis, quand j'ai faim, que les mets à la crème
Que l'on aura là-bas même en temps de carême.
Je veux bien croire au ciel, mais je voudrais, un peu
Avoir, jusqu'à la mort, mon pain bien sûr, morbleu !

Le Poète

Je souffre comme vous de cet état de choses,
Et n'ai fait jusqu'ici qu'en rechercher les causes :
C'est le manque de foi, l'égoïsme éhonté
Qui se cache dessous ce mot fraternité
Ecrit par des rêveurs connaissant l'âme humaine
Moins bien que l'océan qui là-bas se démène
Jour et nuit, en tout temps, sur ses fonds insondés.
Vos griefs, je le sais, ne sont que trop fondés,
Et quand, las de souffrir, vous reprendrez les armes,
On ne me verra pas, lâche, verser des larmes
Dans un coin à l'écart ; non ! je serai bien droit
Près de vous, le front haut soutenant votre droit ;
Car un cœur de poète enferme un sang de brave.
Rien ne peut l'effrayer ; et quoique ce soit grave,
Je viens sans peur ni honte attendre dans mon rang.
Nous sommes tous Français, nous avons même sang ;
Le Droit triomphera, car nous sommes le nombre,
Et le Mal terrassé grincera seul dans l'ombre.
Mais après le succès, si vous n'avez la foi,
L'égoïsme hideux deviendra seul la loi
De chacun. Tout sera donc un jour à refaire.

L'Ouvrier

Peut-être, hélas ! qu'importe !

Le Poète

Il importe, au contraire.
Vous voulez donc que tout soit à recommencer
Dans cent ans ?

L'Ouvrier

Non !

Le Poète

Eh bien ! laissez-nous converser,
Vous jugerez après de notre amour lui-même.
Le savant véritable autant que moi vous aime,
Il aime en vous un frère, en nous l'Humanité,
Et c'est pour tous qu'il va cherchant la vérité.
Cette soif de jouir qui vous ulcère l'âme
Jamais ne l'obséda ; sa science est une flamme
Aussi pure que celle émanant du soleil.
Écoutez sa parole.
Eh bien ! Docteur, pareil
Désarroi de l'esprit vous laisse-t-il paisible ?

Le Docteur

Hélas ! A tant de maux je ne suis insensible,
Je souffre, et ma souffrance est aussi du remords.
Hélas ! trois fois hélas ! n'avons-nous pas nos torts
Nous qui, cherchant partout la raison, la lumière,
Avons subordonné l'esprit à la matière,
Et, ne pouvant trouver Dieu dans notre horizon,
Avons mis en son lieu notre humaine raison.
Cette divinité nouvelle a pu suffire
Aux cœurs simples et purs, à l'esprit sans délire
Orgueilleux ; mais son culte est sévère et si froid
Que l'homme a préféré son terre à terre étroit.
Oui, Science sans Foi n'est qu'une chose vaine
Qui ne satisfait pas la conscience humaine.
Et c'est nous les savants, ou les prétendus tels,
Qui pour la Vérité brisant tous les autels
Avons créé le mal peut-être irréparable.
Mais notre intention, non, n'était pas coupable :
Nous avons cru que la Raison, la Vérité,
Pouvait bien remplacer l'autre divinité,
Et nous l'avons crié. Bientôt, enthousiasmée,
S'élança sur nos pas (telle la Grande Armée
Sur les traces du Corse allant vers le Kremlin)
La jeunesse, les yeux fixés dans le lointain.
Et nous avons marché remplis de confiance,
N'ayant qu'un seul soutien, qu'un guide, la Science.
La montée était âpre et le but incertain ;
Et puis le scepticisme était sur le chemin,
Alors tous les malins, ces Tartufes modernes,
Parlant honneur, justice avec des airs paternes,
Se mirent à piller avec avidité.
Je comprends, ouvrier, que tu sois révolté.
Je comprends tes rancœurs, je comprends ta souffrance,
Le vide de ton âme et ta désespérance :
Tu les vis, des hauteurs où nous les avions mis,
Nous railler, vous jouer, vous longtemps si soumis,
Vous qui faites gémir le fer, le bois, la glèbe.
Eux étaient patriciens, vous vous êtes la plèbe.
On les entend parler de vertu, de devoir,
Mais ils vendraient parents, amis pour le pouvoir,
Ils vendraient, pour jouir, la France leur patrie,
Ils vendraient... mais ils n'ont plus d'âme, elle est flétrie.
Et j'admire comme ils furent inconséquents :
N'ont-ils pas voulu rendre instruits les ignorants ?
N'ont-ils pas en cent lieux élevé des écoles,
Croyant pouvoir duper par leurs seules paroles ?
Aujourd'hui, les voilà s'empêtrant dans leurs lois,
Reculant, s'agitant comme cerfs aux abois,
Croyant peut-être encore être jouets d'un songe,
D'un songe passager, comme si du mensonge
Pouvait naître parfois le bien pour le menteur.
Mais non, le mal toujours revient à son auteur
Et voilà pourquoi tremble à cette heure l'infâme.
Science sans conscience est ruine de l'âme.
Et maintenant, ô peuple, ouvre les yeux et voi :
Le vrai bonheur est dans la Science et la Foi.

T. HERRO.

Congrès spirite et spiritualiste International de 1900

Le 6 mars 1899, les délégués des groupes suivants :

1° Syndicat de la Presse spiritualiste ;

2° Société française d'étude des phénomènes psychiques ;

3° Comité de propagande spirite ;

4° Les Fraternités occultistes ;

5° L'Ecole pratique de magnétisme et de massage,

Se sont réunis et ont décidé d'un commun accord la ré[...] en 1900 d'un Congrès qui prendra le titre de *Congrès spirite [...] ritualiste international de 1900*, dans lequel chacune des se[...] (spirite, magnétique, occultiste, etc.) conservera son aut[...] absolue et la gestion des fonds recueillis par elle.

Pour les groupes et par or[...]
Alban DUBET.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer a[...] numéro plusieurs articles en cours de publication.

Le Gérant : L.

15-3-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 201. 10 Centimes. 1er-15 AVRIL 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

ULTIMA VERBA

« C'est un événement unique dans l'histoire« « que la réunion de ce premier Parlement des « religions. On ne demande à personne d'abjurer « ses croyances. *Ici le mot* RELIGION *signifie* : « amour, et adoration de Dieu ; amour et secours « à l'homme. »

(Paroles prononcées le 11 septembre 1893 devant 8.000 assistants, à l'ouverture du Congrès des religions, à l'Exposition universelle de Chicago, par M. Charles Bonney, délégué français, président du Comité général du Congrès.)

Ce n'est pas sans amertume que le contemporain de bonne foi, spectateur fugitif des misères humaines et sociales, découvre, un beau jour, que celles-ci sont l'œuvre même de ceux qui en souffrent.

Eh bien ! dira-t-on, cela est donc une loi, et, puisqu'il est entendu que contre une loi naturelle rien ne saurait prévaloir, c'est folie de s'y heurter, car le choc en retour vous broie. Il n'y a donc qu'à s'incliner et passer son chemin.

Et voilà un bon petit raisonnement de tout repos, laissant en parfaite quiétude la conscience sommeiller et l'égoïsme cuver son bien-être.

Or, c'est cette apathie incoercible chez trop de gens, hélas ! que nous combattons, non seulement parce qu'elle est une des formes les plus captieuses de l'égoïsme, mais encore et surtout parce qu'elle paralyse les efforts des bonnes volontés.

Voyons comment s'opère ce phénomène, cette prétendue loi.

Notre pauvre *moi*, non seulement aime à se résorber, mais, en vertu d'une loi — cette fois — plus mystérieuse, il tend ensuite à s'exalter, et c'est alors qu'il faut, bon gré mal gré, qu'il se décide pour ou contre la Justice immanente, ce facteur qu'on rencontre toujours inopinément dans la vie, sanction première de nos actes privés ou collectifs.

Voilà donc notre *moi* entrant dans la carrière, cherchant son exaltation et ne la trouvant, la plupart du temps, qu'aux dépens de celle des autres.

Il pénètre sur le plan social, il joue des coudes, des ongles et du bec; il lui faut le succès pour lui, rien que pour lui, nécessairement. Il capte, accapare, supprime, trompe par-ci, ment par-là, intrigue toujours, se faufile, à la faveur de l'apathie ambiante, et finalement, juché sur les ruines amassées, se proclame le seul, l'unique, le vrai vainqueur de cette tourbe indolente qu'il vient de fouler aux pieds.

Ce pauvre *moi !* comme il triomphe peu discrètement ! Entendez-le proclamer que seul il possède l'intelligence et le secret des choses et que les autres, ceux qu'il a, naguère, si lestement bousculés, ne sont vraiment que de tristes hères plongés dans les ténèbres de l'erreur !

Il en arrive à se prendre pour un nouveau marin laissant errer son fier regard sur les ruines de quelque Carthage imaginaire.

N'insistons pas.

Nous recherchons la conciliation et ne pratiquons pas l'invective.

Ce préambule un peu long est à seule fin d'établir notre point de départ, pour supplier nos lecteurs, nos frères en croyance, c'est-à-dire tous les spiritualistes sans distinction d'étiquette, de se grouper énergiquement, étroitement, en vue d'arriver à constituer le CONGRÈS DE L'HUMANITÉ.

Pour une œuvre aussi considérable, il faut le concours de toutes les forces vives.

Ce Congrès sera l'acte de foi, l'acte de charité le plus solennel et le plus vaste, tenté en vue du bien physique et moral de l'Humanité.

Est-il besoin d'insister sur l'inanité des distinctions entre les différents groupements spiritualistes ? Ne sommes-nous pas tous d'accord sur les points fondamentaux de la Doctrine spiritualiste ?

Qu'importent de misérables détails, *sans valeur absolue*, je n'hésite pas à le déclarer, puisqu'en l'état actuel de nos connaissances il n'existe encore qu'un nombre restreint de *certitudes absolues*. Tout ce qui n'est pas entré dans la catégorie des faits ou des théories scientifiquement prouvés, restant nécessairement à l'état de *possibi-*

lité, ne saurait faire sérieusement l'objet d'une scission entre penseurs dignes de ce nom.

Le Congrès de l'humanité, mis en œuvre selon le splendide plan déjà énoncé dans plusieurs organes spiritualistes — dont celui-ci — sera la réalisation du vœu sublime formulé au Congrès de Chicago en 1893 et qui sert d'épigraphe à cet article.

La pensée ne saurait concevoir rien de plus auguste que ce concours harmonique des représentants de toutes les aspirations supérieures de l'Humanité en vue de manifester les témoignages de la suprématie de l'Esprit sur la Matière et de proclamer à la face de l'Univers la Fraternité humaine dans ce qu'elle a de plus pur.

Tous nous aspirons à ce triomphe, sans doute, mais nous n'avons pas tous la *volonté* qu'il s'opère, sans quoi le Congrès serait constitué en puissance, organisé, prêt à fonctionner.

Il y a eu beaucoup de temps de perdu à cet égard, mais une année entière nous sépare encore de l'époque nécessairement indiquée : mais 1900 ! Cela suffit largement, si nous savons tous vouloir.

C'est pourquoi, au nom sacré de l'Humanité, nous convions à l'union tous les spiritualistes : occultistes, universalistes, hermétistes, spirites, théistes, swedenborgiens, gnostiques chrétiens de toutes nuances, stoïciens (plus nombreux qu'on ne croit), enfin penseurs libres quels qu'ils soient, car, nous ne saurions trop le répéter, tous sont frères en croyance pourvu qu'ils admettent, avec la science, la pérennité de l'univers dont fait partie la personnalité humaine.

Oui, nous le disons bien haut, nous adjurons tous ces *véritables* intellectuels, qui comme Virgile pensent que l'âme agite le corps et que cette âme est immortelle : *Mens agitat molem !* nous les adjurons de se grouper avec un profond sentiment d'amour pour l'Humanité en vue de la réunion du Congrès et de désigner, d'élire des membres du Comité nécessaire ; de se pénétrer de cette vérité que jamais témoignage d'altruisme plus *probant* n'aura éclaté aux yeux de nos adversaires les matérialistes et les néantistes. Jamais les pensées et les cœurs n'auront été unis dans un élan plus vibrant et plus solennel, jamais la Terre, atome errant dans l'espace, n'aura lancé vers l'Univers vivant un plus noble cri d'amour sans bornes, une effusion plus efficace de volonté consciente !

Et si, redescendant des hauteurs de la spéculation, nous considérons, sans passion, les faits qui se déroulent à la surface de notre mundicule, nous observons entre les peuples des tendances, inconnues jusqu'ici, vers un apaisement, une entente universels. La préparation à outrance à la guerre *défensive* épuise les nations et celles-ci commencent à voir clair dans leurs véritables intérêts. Elles répugnent à la guerre, aspirent à une plus vaste expansion vitale.

Les continents — jadis inconnus — sont parcourus, pénétrés par des éléments nécessairement pacifiques dans leurs buts. On tend à l'union, à la fusion des races et de leurs intérêts. Œuvre sublime, encore embrumée et dans la période génésiaque, mais cependant résolue et nettement accentuée.

N'est-ce pas là, sur le plan matériel et vital, l'image de l'évolution que — sur le plan intellectuel et spirituel — les sociétés sont appelées invinciblement à pratiquer en vertu de l'inéluctable loi du Progrès ?

Pour toutes ces raisons et tant d'autres, encore une fois, frères en Humanité, ne laissons pas s'évanouir en fumée d'égoïsme et d'apathie tant de bienfaits réalisables par notre seule volonté à tous ! Notre conscience en serait lourdement chargée et nous nous réserverions d'amers regrets.

J. Bearson.

CORRESPONDANCE

Paris, 21 Mars 1899.

Cher Frère bien-aimé,

Le contenu du n° 200 de la *Paix universelle* nous porte à vous prier d'exposer à vos lecteurs, particulièrement à MM. J. Bearson et A. Jounet, ce qui suit :

Et d'abord, à M. J. Bearson, ceci :

1° Nous n'éprouvons aucune difficulté, jusqu'à présent, à propos de l'initiative prise par nous pour la réalisation du grand Congrès de l'humanité. Soutenus et encouragés comme nous le sommes, nous affirmons, sans la moindre hésitation, que ce grand Congrès aura très certainement lieu entre le *19 et le 30 septembre 1900*. Un programme, paru dans le n° 197 de la *Paix universelle*, imprimée à part à deux mille exemplaires, est envoyé, dès à présent, un peu partout, et, à partir du mois de mai 1900, le programme détaillé, définitif, sera répandu abondamment et adressé franco à tous les adhérents inscrits au secrétariat général. — Nous vous prions donc, fraternellement, de n'émettre aucun doute quant à la tenue du grand Congrès de l'humanité en 1900, et de ne susciter ou entretenir aucune équivoque à cet égard : votre adhésion formelle et votre coopération, voilà ce que nous vous demandons, cher frère.

2° Vous avez une opinion absolument erronée (1) du caractère des Universalistes *conscients*, de leurs principes et du but qu'ils se proposent, si vous les suspectez entachés de sectarisme ou enclins à regarder quiconque — hérétiques ou orthodoxes, il n'importe, — comme chiens et chats (*sic*). Non, et la pensée seule que des êtres humains intelligents, civilisés, conscients, puissent vivre dans des sentiments pareils, vis-à-vis de leurs frères en humanité, nous fait horreur.

Tout ce qui précède, nous le disons ici une fois pour toutes, car nous n'avons ni l'intention ni le temps de nous répéter. Qu'on veuille bien se le dire, tout en apprenant à nous connaître par nos paroles, nos écrits et nos actions, avant de nous juger ou de nous assimiler à un monde duquel nous différons chaque jour de plus en plus.

Maintenant, répondons à M. A. Jounet :

Nous sommes très heureux de constater, chez ce frère, des dispositions sérieuses à la convergence, à la collaboration, à l'union, dans la liberté. Nous lui envoyons un salut cordial affectueux, en l'assurant de toutes nos bonnes dispositions à nous solidariser avec lui pour faire œuvre commune à propos du grand Congrès de l'humanité. Voici les quelques points que, d'emblée, nous affirmons et confirmons, en ce qui nous concerne.

1° La date du Congrès restera fixée *du 19 au 30 septembre 1900*.

2° Le vœu d'amour universel et d'union par l'amour comprendra la première et la deuxième journée du Congrès.

3° Les présidents et présidentes, les membres du Comité d'honneur et de patronage, les membres de la commission d'initiative et d'organisation, actuellement nommés et en fonctions, seront maintenus et augmentés en nombre s'il y a lieu.

4° Les travaux préparatoires accomplis, aussi bien que les dépenses justifiées du Secrétariat général, à Paris, seront approuvés ou reconnus comme ayant été fait dans un but profitable au grand Congrès de l'humanité.

L'entente sur ces quelques points sera facile. Une fois d'accord là-dessus, nous nous entendrons aisément sur tout le surplus. Donc, que le frère Jounet veuille bien se prononcer et préciser ses vues,

(1) Nous ferons remarquer que notre collaborateur J. Bearson ne s'en prend pas plus aux Universalistes qu'aux autres écoles, mais qu'il constate un fait ; au contraire, il est avec eux. Il y a donc fausse interprétation de ses paroles par nos amis. (N. D. L. R.)



intentions et conditions, ou plans et projets ? Nous lui répondrons avec empressement, estime et amitié, comme il convient de le faire.

Quant à Mme O. de B., elle sait que nous avons pour elle une amitié toute fraternelle qui demeurera invulnérable. Ce que nous écrivons ci-dessus au frère Jounet est donc à son adresse. Qu'elle daigne nous croire sincères à son égard et qu'elle utilise nos ouvertures si elles lui plaisent.

Au fait, dans le n° 199 de la *Paix universelle*, le frère J.-C. Chaigneau a émis des idées et conseils justes et pratiques, qu'il nous aurait plu de voir apprécier et adopter par tous les groupes, mais, jusqu'ici, sauf le vénéré frère Jounet, il paraît de moins en moins probable que l'on soit disposé à suivre les avis et conseils du frère Chaigneau.

Bref, nous restons les bras ouverts et le cœur plein de tendresse, tout embrasé d'amour, pour n'importe quel groupe, comme aussi pour tous les membres de l'Humanité.

La date du 31 mars 1899, fixée jadis pour nous adresser des avis, conseils, projets, adhésions et souscriptions, est prorogée jusqu'au 30 juin prochain. Qu'on se le dise!

Les personnes disposées à nous aider pour l'œuvre de la propagande, dans tel ou tel pays, seront bien aimables de nous en informer au plus tôt.

Dès maintenant, nous informons que, lorsque l'un des adhérents au grand Congrès de l'humanité recevra une mission quelconque, à Paris ou partout ailleurs, ce ou ces adhérents délégués seront toujours munis d'une déclaration-autorisation, signée et timbrée du Secrétariat général, sous forme de lettre bien explicative, afin d'éviter toute équivoque et d'empêcher toute tromperie.

Moyennant ces précautions, le Secrétariat et la Commission provisoire d'initiative et d'organisation déclinent toute responsabilité envers tous, congressistes ou non, pour les faits blâmables ou délictueux dont ils pourraient être victimes.

Prière, cher frère bien-aimé, de faire insérer dans votre si estimable journal les deux pièces annexes ci jointes.

Nous vous envoyons, à titre gracieux, les livres du prince G. St.

Salut et amour dans la solidarité !

Au nom du Secrétariat général et de la Commission,

A. V.

Grand Congrès de l'Humanité en 1900

Le Comité d'initiative et d'organisation du grand Congrès de l'humanité, qui tiendra ses assises à Paris, *du 19 au 30 septembre 1900*, fait appel à l'élite des hommes de cœur et d'intelligence de la France et de tous les autres pays du monde.

Son programme est humanitaire, donc universel, large, libre, ouvert à toutes et à tous ; il constitue un terrain strictement neutre sur lequel toutes les opinions pourront se rencontrer fraternellement.

Envoyer les adhésions au Secrétariat général, *boulevard du Temple, 36, à Paris*, avec son adresse exacte, ainsi que l'indication du genre de concours que l'on voudra bien prêter à la réalisation de l'idéal du Congrès.

Réunion

Réunion familière nombreuse, intéressante et instructive, le 19 mars dernier, au groupe des Universalistes de Paris, où M. G. Ocasian, citoyen roumain, licencié ès sciences, a développé, dans des termes précis et intelligibles pour tous, ce qu'il faut entendre par l'idée absolue, qui, d'après le prince Grigori Stourdza, a tous les attributs suprêmes que la foi religieuse prête à la divinité.

Après deux heures d'active délibération, l'assemblée a décidé de reprendre ce sujet si vaste et si important, pour l'étudier d'une manière plus approfondie, dans une prochaine réunion qui aura lieu le deuxième dimanche d'avril, à deux heures, au grand restaurant de la Jeune France, 77, rue de Turbigo.

Ajoutons que le prince Grigori Stourdza est l'auteur d'une cosmologie remarquable, *les Lois fondamentales de l'Univers* (Paris, Librairie Polytechnique, 15, rue des Saints-Pères, 1891), et que ce savant géomètre-mathématicien sera l'un des présidents d'honneur du grand Congrès de l'humanité, qui aura lieu à Paris, du 19 au 30 septembre 1900.

A PROPOS DU CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Les soussignés, membres de « l'Union fraternelle spirite de Pierrelatte », approuvent hautement les Universalistes de Paris dans leur projet de Congrès de l'humanité qui doit se tenir à Paris en 1900, de même que sur toutes les vues exposées dans leur programme, mais sont convaincus aussi :

1° Que toutes les questions qui y sont contenues ne pourront être discutées sérieusement dans un laps de temps aussi court que celui du 19 au 30 septembre, car chacune desdites questions, pour être traitée à fond, demanderait souvent le temps dit, surtout celles des 7e, 8e et 12e groupes ;

2° Qu'une œuvre de l'importance d'un Congrès de l'humanité doit être impersonnelle.

Par conséquent, ils sont d'avis :

1° Que le groupe des Universalistes doit, afin de faire œuvre utile, s'unir et s'entendre avec tous les autres groupes humanitaires, spiritualistes ou autres qui voudront se joindre à eux ;

2° Qu'il ne soit traité à fond dans ce Congrès que la question morale, les liens d'amour, seuls capables d'amener la fraternité universelle, la paix générale, car l'amour vrai est un talisman, il contient en germe toutes les autres vertus ; de lui découlent toutes les améliorations sociales, et sans lui il ne peut y avoir que déceptions ;

3° Quant à ce qui ne pourra être traité des questions données, ils sont d'avis qu'elles soient réparties entre des sections et sous-sections aussi nombreuses qu'il sera nécessaire, qui les étudieront et rendront compte de leurs études dans des comptes rendus, lesquels seront ensuite présentés dans des congrès quinquennaires subséquents ;

4° Que la plus grande propagande soit faite par tous les moyens.

Pfitzmann, Édouard, — Louis Ayzac, *Vice-président de la Fédération spirite du Sud-Est, Président du groupe,*

M. Famba. — Boudon, Honoré. — V. Reynaud,
M. Ayzac. — A. Court. — L. Bailla.

SOCIÉTÉ UNINATIONALISTE

Pour l'œuvre de l'Humanité intégrale

PROGRAMME

Enseignement du Spiritualisme social dans les établissements publics et fondation d'écoles spiritualistes mixtes.

Organisation d'un Congrès de l'humanité intégrale.

PREMIER MEMBRE DIRIGEANT

Mme O. de Bezobrazow.



MEMBRES DU COMITÉ

La baronne de Friedeberg-Mottet ; la comtesse Kapnist ; M. Marcel Morris, directeur de la *Nouvelle Encyclopédie* : M. A. Dubet, rédacteur en chef du journal *le Magnétisme*, secrétaire général du Syndicat de la Presse spiritualiste.

DÉLÉGUÉS

France

Commandant Courmes, directeur du *Lotus bleu ;* M. Bonnardot, homme de lettres.

Étranger

Princesse Anne Lvow ; comtesse Kapnist : M. de Nartzeff : M. Amiel ; Mlle Popelin (présidente de la Ligue des femmes belges).

Dans le prochain numéro paraîtront les noms des premiers correspondants et adhérents de l'œuvre *en fondation.*

Les membres délégués et correspondants reçoivent gratuitement la *Tribune des femmes*, paraissant selon l'opportunité du moment. sous presse : *La Révolution religieuse au* XIXe *siècle ; Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux*, conférence faite par Mme O. de Bezobrazow au siège social provisoire de la Société, 76, rue de Rennes, salle de conférences de la *Nouvelle Encyclopédie.*

Siège social principal de la Société : Saint-James, 4, Neuilly-Paris ; siège social provisoire : Paris, 76, rue de Rennes.

Une pétition pour l'enseignement du spiritualisme social, dans les établissements publics, sera présentée dans le courant de la saison prochaine.

Adresser les adhésions à la direction au nom de Mme O. de Bezobrazow, Neuilly, Saint-James, 4.

Un Congrès de professeurs de sourds-muets

Parmi les congrès proposés pour 1900, il y en a un qui est tout particulièrement intéressant par sa haute portée humanitaire, c'est celui des *professeurs de sourds-muets.*

Ce congrès a pour initiateur notre collaborateur et ami M. Metzger.

L'utilité de ce congrès est d'une telle évidence que la *Revue scientifique*, dirigée par le Dr Ch. Richet, s'est empressée de le présenter à ses nombreux lecteurs. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire *in extenso* l'appel si judicieux et si chaleureux qu'a fait M. Metzger.

Plus d'un de nos amis qui préconisent tel ou tel congrès fera bien de s'inspirer de quelques-unes des pensées qui se trouvent dans cet appel.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Ce précepte est de tous les temps et de tous les domaines. Quoi que l'on fasse, et quelque vocation que l'on exerce, l'isolement est un danger. Nous avons besoin tous, et fréquemment, de ce stimulant, de ce coup de fouet que sont la critique et la discussion contradictoire. Faute de nous rencontrer avec ceux qui s'occupent aux mêmes travaux que nous, la lassitude nous prend, et, de la lassitude à la routine, il n'y a qu'un pas, un pas qui ne se franchit que trop aisément.

Or la routine, c'est l'arrêt du progrès, c'est la mort. Ce qu'on a fait hier, ce qu'on fait aujourd'hui, on le refera demain, et indéfiniment ainsi. Les jours qui se succèdent se ressemblent désespérément au grand détriment de tout et de tous. De là, je le répète, l'urgence, disons mieux, la nécessité inéluctable de ces réunions et de ces congrès où les hommes qui se livrent à des études identiques ou analogues viennent s'entretenir ensemble des méthodes qu'ils suivent, des résultats qu'ils obtiennent, des déficits qu'ils constatent, des fins qu'ils se proposent, de la distance qui sépare l'idéal entrevu de la réalité actuelle. La mise en commun de l'expérience de tous ; les lumières qui, éparses çà et là, viennent toutes converger vers un centre unique ; tout le savoir et toute la bonne volonté des uns et des autres, favorisent, dans une mesure incalculable, l'œuvre que tous poursuivent en vue d'un plus grand bien et d'un progrès plus général.

C'est là un fait qui n'est pas contestable. Ils l'ont bien compris, les hommes de science : physiciens, chimistes, médecins, chirurgiens, physiologistes, géologues, géographes, etc., etc., qui, chaque année presque, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, s'assemblent en congrès nationaux ou internationaux pour se faire part mutuellement de leurs méthodes d'investigation, comme de leurs échecs et de leurs réussites. Tous profitent ainsi des travaux et de l'expérience de chacun. Grâce à cette manière de faire judicieuse, la science, au lieu de rester stationnaire, marche à pas de géant, ajoutant constamment de nouveaux fleurons à sa couronne, et acquérant de nouveaux droits à notre reconnaissante admiration.

∴

Cela étant, on peut se demander comment les professeurs de sourds-muets — français (1) — dont la tâche est difficile et délicate entre toutes, depuis de longues années s'abstiennent de ces réunions qui procurent de si excellents résultats en tous les autres départements de la science. Ils devraient, semble-t-il, avoir à cœur de multiplier ces congrès ; de se voir et de s'entretenir entre eux au sujet des méthodes qui conviennent le mieux à l'éducation des enfants dont ils ont la charge ; de discuter ensemble tout ce qui touche au bien-être, matériel et moral, présent et à venir de leurs pupilles. Point du tout. Il y a comme un parti pris d'isolement. Chacun vit pour soi, travaille pour soi, réussit ou ne réussit pas pour soi. C'est un éparpillement de forces et de talents, de dévouement et de savoir qui n'est pas, oh ! mais pas du tout, à l'avantage des sourds-muets ni à celui de leurs maîtres. On pourrait croire, vraiment, que chacun a épuisé, pour son compte, le fond de cet enseignement si ardu, qu'il n'existe plus de difficultés irrésolues ni de problèmes pour la solution desquels tous les concours sont désirables. Mais ce n'est pas cette raison qui les tient éloignés les uns des autres. Le supposer, fût-ce un instant, serait faire tort à leur modestie. Qu'est-ce donc alors ?

Des congrès, nationaux et internationaux, de professeurs de sourds-muets ont eu lieu à plusieurs reprises, en France, depuis 1878, à Paris, à Lyon, à Bordeaux. Le dernier de ces congrès, tenu à Paris, a vu s'élever une hostilité assez vive entre les deux fractions, laïque et ecclésiastique, dont il se composait. L'impression de mauvaise humeur sous laquelle fut nommé le comité d'organisation du futur congrès, la date lointaine à laquelle on le reportait, une certaine négligence aussi et un découragement qui ne s'explique pas très bien, toutes ces causes réunies peu à peu désorganisèrent ledit comité, si bien que, le moment décisif arrivé, personne ne se trouva qui voulût bien se mettre à l'œuvre. L'année, primitivement fixée, passa, et le congrès n'eut pas lieu. Pas un, depuis, ne s'est senti ni le courage ni la persévérance nécessaires pour reprendre et mener à bien une entreprise qui, d'une utilité incontestable, a été si malencontreusement empêchée.

Cependant, il serait plus que jamais nécessaire de nous réunir. La méthode orale pure, introduite à peu près dans toutes nos écoels, depuis une quinzaine d'années, a fourni plusieurs cours scolaires complets. Il est possible dès lors, sous la réserve des tâtonnements inévitables dans les premiers temps et de l'insuffisance de quelques-uns des maîtres qui l'emploient, de dire exactement ce qu'elle vaut ;

(1) En Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, il y a de fréquentes réunions entre professeurs de sourds-muets.



d'établir si elle convient à tous les sourds également ou s'il ne serait pas plus sage d'en revenir, pour un certain nombre, à la méthode des signes ; d'examiner si elle est supérieure ou inférieure à celle-ci, soit quant au développement des idées, soit quant à la formation du langage nécessaire à leur expression ; de savoir, si les enfants élevés par elle, une fois hors de l'école, lisent mieux, plus volontiers et davantage que ceux placés sous le régime exclusif de la mimique. Il faudrait nous demander aussi si, et jusqu'à quel point, nous pouvons tirer un parti avantageux des exercices d'audition si hautement recommandés par quelques éducateurs ; si l'intervention de récentes inventions, comme le microphonographe, par exemple, sont capables de faciliter et de hâter la tâche qui nous est prescrite. Enfin, et ce n'est pas le point le moins important, il serait désirable que nous fussions fixés sur la question suivante : La parole exerce-t-elle sur le sourd une action morale meilleure ou pire que les gestes ?

Il y aurait là plus qu'ample matière pour un et même pour plusieurs congrès. Pourquoi n'essaierait-on pas de reprendre une tradition trop tôt interrompue ? Cela doit être possible. Les bonnes volontés, j'en ai l'intime conviction, ni les concours utiles ne feraient point défaut à celui ou à ceux qui se mettraient en avant pour provoquer la formation d'un comité en vue de préparer le prochain congrès. On pourrait fixer la date de sa réunion en l'an 1900. Notre grande Exposition serait un attrait de plus, et, cela n'est pas douteux, attirerait à Paris la plupart de ceux qui, en France, s'intéressent directement ou indirectement à l'éducation des sourds-muets.

*
* *

Mais bien d'autres questions y seraient traitées avec avantage. Le nombre des sourds est considérable. Reçoivent-ils tous ce pain de vie qu'est une bonne éducation ? Les écoles spéciales sont-elles en nombre suffisant pour donner asile à tous ceux qui ne se peuvent utilement instruire que là ? Il semble bien qu'il n'en est rien. Or le Gouvernement, abandonné à ses propres inspirations, ne s'inquiète guère du grand nombre des pauvres infirmes qui, faute de places dans les établissements de sourds-muets, croupissent dans une incurable ignorance et voient se perdre ou s'atrophier les facultés dont ils sont doués et qu'il fallait faire fructifier en les cultivant.

Si nous nous réunissions en Congrès, ne se pourrait-il pas qu'un travail sérieusement fait sur cette grave question eût une influence utile sur les pouvoirs publics et contribuât, appuyé du vote de tous les hommes compétents, soit à la création de nouvelles écoles, soit à l'agrandissement de celles déjà existantes ?

Il n'est rien que de crier pour se faire entendre. Vous imaginez-vous que la méthode orale, si vivement contestée, eût si tôt triomphé sans les congrès successifs qui, la prônant et la défendant avec un enthousiasme toujours grandissant, peu à peu remuèrent l'opinion publique et décidèrent de celle du Gouvernement. Si les maîtres s'étaient tus et abstenus, elle aurait pu attendre longtemps le ministre réformateur qui, de son chef et d'autorité, l'eût introduite dans les établissements de l'État.

Ce qui s'est passé, dans le cas particulier que nous venons de citer, comporte un enseignement qui ne doit pas être perdu pour nous. C'est la preuve que, pour obtenir la réalisation de ce qu'on désire, il ne faut pas craindre de demander, de demander encore, de demander toujours. Rien ne sert de geindre en silence, ni de déplorer à part soi la négligence ou l'indifférence des pouvoirs publics. Les maux ni les abus ne se corrigent point tout seuls. Le progrès, quel qu'il soit, ne s'accomplit que par l'intervention active et courageuse de ceux qui y ont intérêt, ou qui, sans y être immédiatement intéressés, y travaillent par esprit de devoir et de justice.

Nous savons, de science certaine, qu'il nous manque beaucoup de choses, que les écoles actuelles ne sont ni assez nombreuses, ni toujours assez bien outillées pour satisfaire à tous les besoins de nos enfants. Or, ils ne peuvent pas réclamer eux-mêmes ni se faire entendre de ceux qui devraient leur venir en aide. Dès lors, n'est-ce pas à leurs tuteurs et protecteurs naturels, aux professeurs de sourds-muets, de prendre en main leur défense ? N'est-ce pas à eux d'adresser appel sur appel et réclamation sur réclamation, tant aux pouvoirs qu'à l'opinion publics, jusqu'au jour où, persuadés enfin de la légitimité de nos revendications et décidés à y faire droit, ils auront accordé à ces malheureux enfants ce qui est dû à leur douloureuse infirmité ?

Mais on n'y saurait trop insister : pour qu'en haut lieu l'on prenne en très sérieuse considération les vœux et les désirs qui sont dans nos cœurs, ce ne sont pas des voix isolées qu'il faut faire entendre. Une voix, deux voix, c'est bien peu de chose, presque rien. Mais que tous ceux qui savent se réunissent et proclament, d'un commun accord, sans se lasser ni se laisser arrêter par aucune considération, l'urgence des améliorations immédiatement désirables — et possibles — dans l'éducation des sourds-muets, et petit à petit les progrès rêvés et entrevus se réaliseront pour le plus grand bien des sourds-muets, sans doute, et en premier lieu, mais aussi, et en second lieu, pour celui de la société elle-même.

C'est pour toutes ces raisons, pour d'autres encore sur lesquelles, afin de ne pas trop allonger, je ne veux pas insister en ce moment, que je crois utile, mieux nécessaire, de soumettre, à ceux qui consacrent leur vie à l'éducation des sourds-muets, cette idée d'un Congrès qui se réunirait en 1900 à l'occasion de notre grande Exposition Puisse cet appel être entendu, et puisse-t-il, de la réunion projetée, résulter dans et pour notre science une marche en avant plus décidée vers le mieux ! C'est tout mon désir.

Daniel Metzger.

Discours de la Princesse Wiszniewska

Prononcé le 1er mars 1899 au banquet des Sociétés françaises de la Paix réunies.

Mesdames, Messieurs,

Les premiers apôtres de la Paix qui ont préconisé ardemment l'œuvre de la concorde entre les nations, les Charles Lemonier, les Jules Simon, les Hogdson-Pratt, les Frédéric Passy, ont fait appel aux femmes, jugeant le concours féminin d'une grande utilité pour la cause pacifique.

En effet, bien qu'éloignées de l'arène poltiique, où seuls les hommes décident, sur toutes les questions, *avec plus ou moins de perspicacité et de justesse*, les femmes ont néanmoins le privilège, qu'on ne saura jamais leur ôter, de former le cœur et l'âme de l'enfant, et sur ce point notre influence est certes incontestable et des plus efficaces.

Les premières impressions que l'enfant reçoit sont ineffaçables, c'est avec les chansons murmurées par la mère à l'oreille de l'enfantelet blotti dans ses bras que la première notion de l'extérieur frappe l'imagination de l'être humain. C'est en répondant aux premières questions que bébé pose avec une confiance illimitée, qu'on infiltre, dans la conscience d'un futur législateur, l'idée du bien et du mal. C'est de la mère surtout que l'enfant apprend la signification de ce mot, la *Patrie*, qui renferme, avant tout, l'idée du foyer familial et des liens d'affection qui doivent attacher les êtres au sol natal. Et c'est pourquoi le rôle de la femme dans l'œuvre pacifique est grand, prépondérant même. Car, nous seules, nous pouvons enseigner aux générations futures *la haine ou l'amour*.

Les premiers apôtres de l'œuvre de la Paix avaient donc raison d'appeler les femmes à leur aide ; et les femmes, certes, ont répondu immédiatement. Leur conscience se réveilla promptement à la voix de la pitié humaine, d'autant plus que cet appel répondait exactement au désir inné de leur cœur, non formulé encore, mais combien profondément senti ! Car il n'y a pas de femme au monde qui, en sa qualité de mère, d'épouse, de sœur ,de fiancée, ne frissonne d'horreur à l'idée de la guerre sanglante, de la guerre qui menace de détruire l'objet de ses plus chères, de ses plus saintes affections!

Oui, les femmes ont répondu à l'appel des pacifiques et les voilà *légion* à l'heure actuelle, qui travaillent à l'œuvre de la Paix et du Désarmement.

Notre Ligue seule compte dès à présent 250.000 femmes, dont *soixante-dix mille Allemandes* , représentées par 194 présidentes de Sociétés féminines, qui sont pénétrées toutes de ce principe, que la guerre est aussi funeste *aux vainqueurs qu'aux vaincus ;* et que c'est par la solidarité entre les peuples que le règne de la justice sera inauguré dans les relations internationales.

Déjà, on a reconnu qu'en mutilant une nation on fait du *tort* à *toutes*.

Mais, aussitôt nos rangs formés, aussitôt notre campagne commencée, nous avons entendu ce reproche, de faire dans le camp des pacifiques « une bande à part ». On jugeait notre organisation des conseils et comités féminins comme inutile, on aurait préféré, disait-on, voir les femmes mettre leur influence à la disposition des Sociétés également ouvertes aux représentants des deux moitiés de l'humanité.

Ce reproche nous a été sensible, et je tiens, en ma qualité de présidente de la ligue des Femmes pour le désarmement international, à démontrer pourquoi notre exclusivisme ne mérite aucun blâme. Bien que dans nos rangs, et parmi nos membres des plus actifs, nous possédions des partisans de l'égalité les deux sexes, et que notre chère vice-présidente, Mme Marya Chéliga, soit une féministe si honorablement célèbre, pour sa campagne en faveur de l'émancipation féminine, nous savons bien, et notre amie partage elle-même cette opinion, que *l'égalité* ne veut pas dire *l'identité*, et que même, quand il s'agit d'un but identique, l'action morale de la femme peut s'exercer d'une façon *un peu différente* de celle de l'homme. Ceci est tellement naturel que le contraire serait étonnant.

Ainsi, les pactes d'amitié entre les femmes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Danemark, de Suède, de Norvège, d'Amérique, que nous venons de conclure, ces appels à la concorde que nous échangeons à travers les frontières, et qui augmentent tous les jours nos rangs, par des milliers d'adhérentes ; il n'y a *que les femmes*, *en dehors de la politique*, de la question des races et des religions, qui puissent librement, cordialement, sceller ces alliances, dont la diplomatie ne s'inquiète pas et qui pourtant seront peut-être *plus durables* et surtout *plus efficaces* que celles qui résultent de la *politique*.

Ces alliances d'amitié ont entraîné tous les cœurs des femmes dans le mouvement pacifique ; nous avons déjà obtenu de nombreuses signatures en faveur du bon résultat de la Conférence diplomatique, ainsi :

J'ai la grande joie de vous annoncer qu'en Suède, seulement, notre vice-présidente, Mme Fanny Petterson, vient de m'envoyer 230.000 signatures.

C'est le terrain moral que nous cultivons surtout, nous, femmes de la Ligue pour le désarmement international, et c'est là que tous les travailleurs de la Paix se rencontreront un jour, fraternellement, pour moissonner les résultats de nos efforts réunis, à l'aurore de l'ère bienheureuse, celle de la Paix et de la Concorde universelle !

Princesse WISZNIEWSKA.

SUR LES ESSÉNIENS

A propos de Jésus de Nazareth

I

Il est extrêmement difficile d'avoir des renseignements sérieux et positifs sur les Esséniens, bien qu'il existe des ouvrages exclusivement écrits à leur sujet, mais ce sont en général des œuvres de sentiments et nullement documentaires.

Faisant depuis longtemps déjà des recherches au sujet des Esséniens, nous avons été assez heureux pour mettre la main sur des documents et des matériaux très intéressants, en compulsant notamment de nombreux ouvrages écrits en allemand.

C'est une partie de ces recherches que nous allons aujourd'hui soumettre à nos lecteurs.

Et tout d'abord, nous devons nous demander ce qu'était au juste la SECTE ESSÉNIENNE ?

Quels étaient ses règlements, ses statuts, son mode d'initiation, etc.?

Ce que personne ne saurait contester, c'est que la Secte (Confrérie ou Ordre) a bien eu une existence propre, laquelle remonte même à une antiquité reculée, que depuis elle n'a jamais cessé d'exister, car elle s'est perpétuée jusqu'à nous, puisque, dans la Franc-Maçonnerie moderne, on trouve les derniers vestiges de l'Ordre des Esséniens, qui existe également chez des peuples divers modernes. Ainsi nous lisons dans un petit volume de ROMANS ÉSOTÉRIQUES, dans la préface, page x, ces lignes : « Voici ce que nous a appris M. Halévy lors du dernier Congrès des Orientalistes (séance du soir, 12 septembre 1897 : « Il y a trente ans, j'ai vécu en Abyssinie parmi un peuple (les Falashas) qui a conservé la doctrine essénienne, telle que l'ont décrite les historiens Josèphe et Philon. Ces Falashas ne font pas de commerce, car ils craignent le serment et ne voudraient pas tromper. Ils sont d'une propreté extrême ; ils se lavent constamment et s'efforcent de contenir le plus possible les besoins du corps ; enfin, ils pratiquent rigoureusement le sabbat. Ils adorent même un génie : la Sabbate (car dans ces contrées les divinités sont féminines), comme une entité qui obtient de Dieu tout ce que désirent ses sectateurs, dont elle est l'intermédiaire. Ils disent que, tous les samedis, la Sabbate quitte le ciel, accompagnée d'une légion de Saints ou Génies, q'uelle traverse le Ghéol ou Enfer et en fait sortir les damnés qui ont ainsi un jour de repos par semaine (1). »

A la communication qui précède, nous ajouterons qu'il existe encore en France, à Paris même et dans ses environs, des ESSÉNIENS. Comme preuve à l'appui de ceci, nous mentionnerons une sorte de proclamation qui forme l'*Introduction* d'un volume contemporain (2).

A l'époque de Jésus, les Esséniens étaient fort répandus en Égypte et en Palestine ; ils possédaient en effet dans ces contrées, soit de nombreuses communautés, soit de simples refuges, dans lesquels se réunissait l'Ordre.

Dans ces réunions, les différentes sociétés entretenaient des rapports fréquents et elles instruisaient les frères de ce qui se passait au sein de la *Société mère*.

A toutes les époques et chez tous les peuples où il a existé des Esséniens, la tradition a constaté qu'ils formaient une réunion d'hommes qui pratiquaient une morale sévère et qu'ils menaient une vie exemplaire empreinte de la plus grande pureté !

Dans tous les lieux où ils se trouvaient, les Esséniens ne

(1) ROMANS ÉSOTÉRIQUES *(séries : Infernaux et Sathaniques)*. in-12 de x-318 pp., par M.-A.-B. Paris, Chamuel, éditeur, 1898.

(2) LES MESSIES ESSÉNIENS, par les Esséniens du XIXe siècle, un vol. in-18. Paris Chamuel, éditeur, 1893.



s'occupaient ni de politique, ni de controverses religieuses, car les Esséniens cherchaient partout à établir la paix et la tranquillité.

Les peuples chez lesquels ils vivaient ignoraient la pratique de leurs mystères, et du reste seuls les supérieurs de l'Ordre ont connu la secrète conservation et les secours que recevaient les frères Esséniens, parce qu'une de leur règle leur défendait de prêter publiquement leur concours au peuple et d'intervenir dans le conseil et les décisions de ceux qui gouvernent les pays.

Ceci se comprend fort bien, puisque le premier terme de leur ralliement était :

Que la Paix soit avec vous !

C'était là leur ordinaire apostrophe !

Comme Dieu chez les Israélites, les Esséniens adoraient bien Jéhovah, mais ils ne lui offraient jamais de sacrifice dans le temple; ils avaient une confiance inébranlable dans l'action directe de Dieu sur les vicissitudes humaines, ce qui les rendaient pour ainsi dire *Fatalistes.*

Au sujet de la mort, ils proféraient à son égard le plus profond mépris, car ils considéraient l'âme comme l'esclave du corps, qu'elle s'émancipait par la mort et qu'une fois émancipée elle s'élevait alors dans les régions célestes.

La plus haute vertu pour les Esséniens consistait à vivre et à mourir dans la stricte observance de la règle et ils considéraient le mensonge et le faux serment comme des actes aussi criminels que la vengeance et la guerre. Ils vivaient en communauté de biens, tous les membres de l'Ordre travaillaient pour le Trésor commun qui servait principalement au soulagement des pauvres.

Les règles de l'Ordre prescrivaient à tous les membres la culture de la terre à l'exclusion du commerce et de l'industrie.

Après avoir prié et offert des hymnes de louanges à Dieu, dès le lever du soleil, les Esséniens se rendaient aux champs dans un costume approprié à l'usage des travaux de culture, puis ils se réunissaient à midi pour prendre le repas en commun, mais ils ne commençaient le repas qu'après s'être purifié le corps par des ablutions ou des bains. Ils revêtissaient ensuite des robes de toile blanche qui laissait pénétrer sur le corps une agréable et saine fraîcheur. A table, pas plus qu'à leurs travaux, ils n'employaient des serviteurs; ils se servaient eux-mêmes. Ils se tenaient à l'écart du fanatisme oriental et vivaient dans une sphère intellectuelle supérieure à l'esprit vulgaire de leurs contemporains, pratiquant un large esprit démocratique et exerçant l'hospitalité et la charité très grandement.

Dans leur communauté, les Esséniens admettaient des pauvres, des artisans et des personnes retirées de la vie publique, mais ils recevaient également des hommes qui pouvaient avoir une grande influence, soit par leur caractère, soit par leur position ; ils comptaient aussi parmi leurs frères des hommes de grand savoir : des savants et des politiciens travaillaient en secret dans l'intérêt de l'Ordre. Parmi les savants se trouvaient des thérapeutes ou médecins, qui connaissaient parfaitement les propriétés médicinales des plantes et des minéraux, ainsi que les effets multiples qu'ils pouvaient exercer sur l'organisme humain ; mais les seuls initiés supérieurs de l'Ordre possédaient ces connaissances et se faisaient un devoir de les utiliser pour le soulagement physique et intellectuel de leurs semblables.

Dans leurs réunions, il régnait un grand calme, elles se faisaient tantôt par sections de grades, tantôt c'étaient des assemblées générales pour honorer et pratiquer la sagesse et la vertu. En ce qui concerne la hiérarchie initiatique, nous savons pertinemment qu'elle comportait certainement quatre grades, dans lesquels chaque frère était placé suivant ses facultés et sa valeur intellectuelle et morale. Dans le premier degré ou degré inférieur, les Esséniens recevaient non seulement des hommes, mais aussi des enfants; n'en ayant pas eux-mêmes puisqu'ils ne se mariaient point. Quant aux adultes, ils n'étaient reçus qu'après avoir subi des épreuves plus ou moins sévères en rapport avec le degré initiatique ; ces épreuves duraient l'espace de trois années.

Il y avait, avons-nous dit, quatre degrés d'initiation ; le plus élevé était le dernier (ou premier) et le moins élevé, celui par lequel commençait toute initiation, était le quatrième, puis on accédait au troisième, au second et enfin au premier degré. Il était interdit, sous peine de profanation, aux initiés des grades supérieurs de communiquer à leurs frères des grades inférieurs aucun des mystères. Il fallait du reste avoir une vie sans tache et fait preuve d'une haute sagesse et d'une grande moralité pour parvenir aux degrés élevés de l'INITIATION.

(*A suivre.*) X***.

ÉTUDES D'OCCULTISME ET DE PSYCHISME

V

L'ATLANTIDE (*Notes complémentaires*)

Dans mon premier article, j'ai parlé de la question *exotérique* de *l'Atlantide*, mais cette fois je vais traiter le côté *ésotérique* et *occulte*, que beaucoup pourront mettre en doute, mais peu importe ; les faits sont assez curieux pour être mentionnés.

La science occulte nous apprend que *la fin de chaque race* est marquée par *un grand cataclysme de feu et d'eau.* Cette même science nous dit aussi que les *Atlantes* étaient arrivés à une civilisation si *avancée* et si *perverse*, qu'elle ne pouvait plus servir qu'à corrompre plutôt qu'à éclairer les autres peuples ; aussi cette race fut-elle condamnée *à périr*, comme nous en voyons d'ailleurs des exemples dans la Bible... (sous une autre forme). Ce que les théosophes modernes de Londres ont raconté de cette civilisation des Atlantes avait été dit *bien avant eux* dans un livre du voyant anglais *Lake Harris*, intitulé *Wisdom of the Adepts* : La Sagesse des (Hauts) Adeptes. Ce livre imprimé pour la première fois en 1858 (1) a précédé de fort longtemps celui que la *Société théosophique* a publié dernièrement ; et son auteur a dû se servir du document en question, dont il ne fait d'ailleurs nulle mention. *Voici ce que disait Lake Harris au sujet* de la race *Toltec*, une de celles qui régnèrent *sur l'Atlantide* : « Quand cela était nécessaire, la dynastie était prise dans *une loge d'Initiés* ; mais, en principe, le pouvoir passait de père en fils ;... ce dernier étant initié par son père. Pendant le point culminant de la civilisation *atlante*, les facultés psychiques de ce peuple (non tombé encore dans le matérialisme où il descendit plus tard) jointes à ses connaissances *scientifiques* lui permirent de *découvrir des lois de la Nature* inconnues encore de nos jours, et d'obtenir un plus grand contrôle de ses forces mystérieuses. Actuellement, l'emploi de ces connaissances pour des résultats ou des buts égoïstes constitue ce qu'on appelle la sorcellerie (et la magie noire). Les horribles effets de pareilles pratiques ont fini par produire des résultats pernicieux qui amenèrent les terribles catastrophes dont cette race fut frappée. Les fervents adeptes de *la magie noire* employèrent leurs moyens les plus pernicieux pour combattre les rois tributaires. Outre ces moyens détestables d'action magique, les *ballons dirigeables* étaient connus des Atlantes, et, après l'époque appelée par la tradition *l'âge d'or, les*

(1) Ce livre fut imprimé pour l'usage seul des membres d'une Société secrète fondée par Lake Harris : *The Brotherbood of the new Life*, la Fraternité de la Vie nouvelle. En 1884, une nouvelle édition plus répandue permit au public de connaître ce curieux ouvrage.



ballons de guerre remplacèrent les navires du même genre : ce que des dessinateurs fantaisistes nous donnent maintenant comme un produit de leur imagination était alors pour les Atlantes un fait accompli. Comment sont-ils arrivés à résoudre ce problème que les officiers de toutes les nations essayent depuis si longtemps de résoudre, il est impossible évidemment de le savoir.

Quant aux pratiques néfastes des Atlantes, voici ce qu'en dit encore *Lake Harris* : « Dans leur plus grande île, la civilisation dans le sens du mal avait atteint la plus terrible splendeur. *Ceux qui les gouvernaient étaient appelés Dieux et Déesses* ; et ils ont fait construire à leur intention un magnifique palais dans les montagnes. Grâce à leurs recherches *occultes*, ils ont *re...découvert* les arts pervers que connaissaient les générations qui précédèrent le *grand déluge* (1) où périt en partie l'immense continent que les anciens appelaient *Lemuria*. — Les Atlantes plongent leurs armes dans un *fluide magique* (*on dirait les épées merveilleuses des épopées de Wagner*) et, grâce à d'énormes machines, projettent des javelots qui brûlent les chairs où ils pénètrent (*on dirait encore des jets de feu grégeois*). Ils ont des navires de feu avec lesquels ils naviguent dans les airs (*peut-être des appareils électriques, ou des sortes de locomotives aériennes*). Et leurs principales guerres ont lieu dans les airs (*voilà qui étonnera bien l'humoriste Robida*). Les traditions de guerres entre les Dieux, celles *des Titans* avec les Dieux (et peut-être même les combats des génies mentionnés par les Arabes) ne sont qu'un ressouvenir de ces combats gigantesques.

« C'est le peuple des *Atlantes* qui le premier fit la guerre en grand, et ce mauvais exemple fut suivi par le reste de l'humanité.

« Pendant les périodes de cataclysmes successifs qui suivirent l'apogée de leur civilisation, les groupes d'îles où habitait ce grand peuple (grand par les arts, les sciences, les conquêtes, les religions magiques) furent successivement submergés... Et postérieurement la race humaine déclina peu à peu. »

Ces renseignements ont été donnés au voyant *Lake Harris* par d'*anciens adeptes occultes* qui depuis longtemps ont quitté la terre. Mais, me dira-t-on peut-être, qu'est-ce qui prouve la réalité de ces révélations?... Je vais en donner les raisons : un membre de la Société secrète de L. Harris, *la Fraternité de la nouvelle Vie*, et qui écrit sous le pseudonyme de *Respiro*, nous dit ceci : « Je puis affirmer hautement que *Lake Harris* n'était membre d'aucune société d'Occultisme. » S'il a donc découvert des mystères occultes dont ces sociétés *gardaient rigoureusement le secret*, il s'ensuit que ses *révélations* viennent d'*esprits supérieurs* qui furent de *hauts adeptes sur la terre*. A ma connaissance, en voici *sept preuves*, *trois* se rapportent à l'occultisme de l'Orient, *les quatre autres* à celui de l'Occident : 1° Il y a dix ans, vint en Angleterre un savant hindou très apprécié de la Société théosophique, jusqu'au moment où il la quitta, (2) et qu'on disait être un *Chela* ou élève des Mahatmas. Après avoir lu *la Sagesse des adeptes*, cet Hindou me dit que l'auteur avait découvert et révélé quelques-uns des secrets de l'occultisme. — 2° A l'une des réunions de la Société théosophique, ce même *Chela* dit que *Shakespeare* était inspiré par deux adeptes, l'un de la magie *Blanche*, l'autre de la *Noire*. Quelque temps après, je reçus mon exemplaire de la *Wisdom of the Adepts*, où je trouvai justement une allusion à ce fait. — 3° Les adeptes d'*Orient* ont toujours gardé *une étrange réserve au sujet de la Lune*. D'après le livre de L. Harris, un adepte dit ceci : Sur l'hémisphère le plus éloigné de cette planète, habite un peuple très intéressant. Il a survécu au dessèchement graduel des eaux de son hémisphère et à la raréfaction de l'air de son atmosphère. Les mêmes lois qui ont contribué à ce résultat agissent en ce moment sur la terre et la préparent lentement à un nouveau cataclysme. J'ai demandé une fois à Mme Blavatsky si ces enseignements étaient d'accord avec ceux de la doctrine secrète de l'Est (Orient), et elle me répondit qu'ils étaient *parfaitement exacts*. — 4° Dans une autre partie du livre, on parle de la révolte contre les magiciens de l'âge de cuivre. — 5° Un adepte de l'*âge d'argent*, qui suivit l'âge d'or, dit que : « Ayant découvert qu'un courant froid de magie noire et magnétique coulait sur nous pendant la nuit et était des plus dangereux, nous avons arrangé les couleurs de *la lumière pure* et les avons opposées à celles *du noir élément*, les couleurs du Vril (1) contre celles de son ennemi. » Or, *le pouvoir occulte des couleurs arrangées selon diverses échelles ou gammes de ton* est *un grand arcane* de la fraternité des *Rose-Croix*. Je passe sur les deux dernières preuves qui seraient trop longues à élucider ici, et je reviens à l'*Atlantide*.

Le Dr Berridge, qui a publié dans le *Light* un excellent article sur ce continent, admet comme moi que les *dates antérieures* à la dernière catastrophe (9.560 ans avant le Christ ou 11.460 environ) ne sont qu'hypothétiques ; en effet, dans un récent ouvrage sur l'Atlantide, un membre de la Société théosophique nous parle de *trois autres cataclysmes* qui précédèrent le dernier, et dont les dates quelque peu *fabuleuses* remontent le premier à 800.000.000 d'années (!!!), le second à 200.000 ans (!!), le troisième à 80.000 ans (2) et le quatrième à 9.564 avant l'ère chrétienne.

(*A suivre.*) A. ERNY.

(1) Lake Harris fait allusion à *la terrible catastrophe qui précéda celle où la plus grande île de l'Atlantide disparut* (environ 80.000 ans avant notre ère) *et dont le petit déluge de Moïse* ne fut que le troisième en date.

(2) Je crois, sans en être sûr, que *Respiro* fait allusion à l'Hindou *Suba-row*.

(1) Dans la *Race future* de lord Bulwer, on trouvera toutes sortes de renseignements sur le Vril.

(2) La date de 80.000 ans ne paraît pas aussi invraisemblable que les deux précédentes, car, selon toutes probabilités, l'homme a existé sur la terre depuis près de 100.000 ans, et peut-être même plus.

Correspondance à propos de la Vie ésotérique de Jésus

CHER MONSIEUR BOUVIER,

Dans votre numéro du 1er-15 mars, un M. X... (??) dit que : « Parmi les auteurs qui nous ont précédés, *aucun n'a traité, et pour cause, la Vie ésotérique de N.-S. Jésus-Christ.* » C'est une erreur, car, à ma connaissance, je puis citer *trois œuvres* de ce genre : 1° *Les Messies esséniens*, un volume publié chez Chamuel, si je ne me trompe ; 2° *la Vie inconnue de Jésus-Christ*, par *Notovitch*, publié par Ollendorff ; 3° *Jehosnah von Nazareth*, par Franz Hartman, l'occultiste théosophe allemand, un volume traduit en anglais pour ceux qui ne savent pas l'allemand. Dans ce dernier volume comme dans le premier, il y a des chapitres entiers sur *la vie ésotérique de Jésus-Christ* et les enseignements qu'il reçut des Esséniens.

Dans le second, M. Notovitch, un Russe qui voyagea dans le Thibet, en rapporta le récit de trois pèlerins ayant parcouru la Palestine au moment de la mort de Jésus-Christ.

Je m'étonne que M. X... n'ait jamais entendu parler de ces trois ouvrages. A. ERNY.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 17 mars, de M. Brunet, à Boulogne-sur-Mer, 2 fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

31-3-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.



SUPPLÉMENT DE LA PAIX UNIVERSELLE

LIGUE DES FEMMES

POUR LE

DÉSARMEMENT INTERNATIONAL

FONDÉE LE 18 MARS 1896

Insigne de la Ligue



SIÈGE SOCIAL: **Rue du Débarcadère, 7bis, PARIS**

Autorisée par arrêté du Ministre de l'Intérieur sur l'avis du Ministre des Affaires Étrangères et de M. le Préfet de Police, le 28 Août 1897

PRÉSIDENTE :

Princesse WISZNIEWSKA

Paris, le 1er Février 1899

NOTRE Ligue a salué avec joie la magnanime initiative de S. M. l'Empereur de Russie, pour arrêter les armements excessifs qui ruinent les peuples.

Nous avons exprimé, les premières, notre gratitude au généreux souverain, en envoyant, le 30 Août 1898, le télégramme suivant :

« La Ligue des Femmes pour le Désarmement International présente « l'hommage de ses remerciements respectueux à Sa Majesté Nicolas II, qui, par sa « généreuse intervention en faveur du Désarmement, vient de combler les vœux « de nos cœurs entièrement dévoués à la cause à laquelle Sa Majesté a daigné « désormais accorder son très-puissant patronage. »

Nous considérons actuellement comme notre devoir de faire une propagande des plus actives pour apporter à l'appui de la généreuse initiative du Tsar, le concours d'un plébiscite, organisé par nos soins, dans tous les pays. Dans ce but, toutes nos Vice-Présidentes, membres honoraires et correspondantes en Europe et en Amérique sont invités à précéder la Conférence Internationale diplomatique par les conférences organisées dans tous les pays, *la veille de ce jour si important*, afin que tous les peuples puissent joindre leurs vœux, en faveur du désarmement, à la proposition faite aux puissances par S. M. Nicolas II.

Nous avons déjà reçu de tous les pays de nombreuses signatures en faveur de la généreuse initiative de S. M. l'Empereur, mais afin de donner à tous ceux qui partagent nos idées, la possibilité de prendre part à cette manifestation grandiose — qui se fera simultanément, le même jour, presqu'à la même heure, dans tous les pays, nous invitons les hommes et les femmes sans distinction de partis à apposer leur signature sur la feuille ci-jointe et de la renvoyer à la Princesse Wiszniewska, Présidente de la Ligue des femmes pour le Désarmement International, 7bis, rue du Débarcadère, à Paris ou à Madame Bouvier, 5, Cours Gambetta, Lyon.

Nous, soussignés, adhérons de tout cœur, au nom de l'humanité, à l'idée du Désarmement International présentée aux puissances par S. M. l'Empereur Nicolas II, en vue du bonheur et de la prospérité de tous les pays.

LE CONSEIL CENTRAL

Présidente :

Princesse WISZNIEWSKA M. B.

Vice-Présidentes :

Mme Camille FLAMMARION M. B.
Officier de l'Instruction publique.

Mme MARYA-CHÉLIGA
Membre du Comité du Syndicat de *La Presse Etrangère*
Professeur à l'Université Nouv. de Bruxelles

Secrétaire Générale :

Mlle Pauline DUPONT
Directrice de l'Ecole professionnelle

Secrétaire Adjointe :

Mme la Barnne CARTIER DE SAINT-RENÉ M. B.

Secrétaire des Séances :

Mlle Louise HOEPNER M. B.

Secrétaire Adjointe des Séances :

Mlle Hortense BOUËT
Réd. au *Journal des Economistes*.

Trésorière :

Mme DE MARSY M. B.
Présidente du « *Ladies Club* »

Trésorière Adjointe :

Mme Clélie PORTEU M. B.

Membres du Conseil :

Mme Auguste MEULEMANS

Mme TESTA
Ancien Professeur de l'Ecole de la Ville de Paris

Mme la Marquise ROUX DE SAINT-MARTIN

NOMS	NOMS

Nous, soussignés, adhérons de tout cœur, au nom de l'humanité, à l'idée du Désarmement International présentée aux Puissances par S. M. l'Empereur Nicolas II, en vue du bonheur et de la prospérité de tous les pays.

NOMS	NOMS

Nous, soussignés, adhérons de tout cœur, au nom de l'humanité, à l'idée du Désarmement International présentée aux Puissances par S. M. l'Empereur Nicolas II, en vue du bonheur et de la prospérité de tous les pays.

NOMS	NOMS

AVIS

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir faire remplir, autant que possible, les feuilles de pétitions qu'ils ont reçues avec le nº 201 de la Paix Universelle, et de nous les faire parvenir, avant le 30 Avril, afin qu'elles puissent être envoyées à la conférence de la Haye.

S. BOUVIER



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 202 | 10 Centimes. | 16-30 AVRIL 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France... 3 fr. Etranger.. 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Les Dieux reviennent

Les Dieux reviennent. — La Messe d'Isis. — Le Temple des religions. — Ce que devrait faire le Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — Le Congrès de l'humanité uni au Congrès spirite et spiritualiste. — Réforme urgente dans le langage spiritualiste. — Les spiritualistes chinois en 1900.

Après une visite à l'Exposition universelle de 1889, dans la section où se trouvaient exposés les *dieux* des anciennes religions, j'écrivais dans le *Moniteur spirite et magnétique* : « *Les dieux reviennent ! les dieu reviennent* ; ils sont à nos portes ; rien ne les empêchera d'entrer. La *civilisation moderne* qui avait cru en effacer le souvenir de la mémoire des peuples va être obligée de compter avec eux...

Depuis 1889, malgré les railleries, mes prévisions se sont réalisées. Le nombre des dieux qui ont demandé leur droit de cité à Paris n'a fait qu'augmenter, et le public leur fait le meilleur accueil, malgré les sarcasmes des « esprits forts » (1).

Ne taxons pas de folie ce retour vers un passé que l'on croyait à jamais oublié. Il y a là une manifestation des plus caractéristiques du *Destin*... A mesure que les *savants modernes* essayaient d'enlever à l'homme la croyance à l'existence de la vie d'outre-tombe, le *monde de l'au-delà*, sous les noms et sous les formes les plus divers est venu dire aux dits savants, comme le fit Jésus pour ses disciples éplorés lorsqu'il sortit du tombeau le jour de Pâques : « Vous faites fausse route ; l'âme existe ; la vie d'outre-tombe n'est pas un mythe. L'homme a pu se tromper sur les lois qui gouvernent les rapports entre le monde terrestre et le monde extraterrestre, mais nous n'en existons pas moins ; la preuve, c'est que nous voici. » Et..., dans des Pâques sans nombre les *faits spiritiques* sont venus bouleverser les axiomes des savants récalcitrants. Partout on entend s'écrier : « La vie ne finit donc pas à la tombe, car voilà les morts qui ressuscitent ! Ils nous parlent ! Ce n'est pas une hallucination, car nous pouvons les *photographier !!* »

La dernière manifestation des *dieux* des anciennes religions vient d'avoir lieu à la Bodinière. C'est la grande déesse Isis, c'est la mère des dieux égyptiens qui est venue se faire reconnaître par les Parisiens.

La déesse Isis a cela de particulier pour la capitale de la France, qu'en venant s'installer à Paris, la bonne déesse n'a fait que reprendre une place qui lui avait appartenu. Le culte d'Isis, dit-on, fut autrefois florissant en Gaule, et certains étymologistes des plus savants prétendent même que le nom de Paris vient de Bar-Isis, *vaisseau d'Isis*, qui aurait été donné à l'île de la Cité par ses premiers habitants. Chacun sait que les armes de la ville de Paris représentent, en effet, un vaisseau rappelant la forme de ceux employés par les anciens Egyptiens. On se souvient encore qu'une statue d'Isis fut trouvée dans les fouilles faites autour de Saint-Germain-des-Prés. La déesse Isis serait donc, bien avant sainte Geneviève, la protectrice, la *patronne* de la capitale de la France... En relevant son culte, ou du moins sa mémoire, les Parisiens ne faisaient par conséquent que rendre à leur *première protectrice* un droit, un bien qui lui appartient.

Le culte de la grande déesse s'harmonise certainement mieux avec la psychologie des habitants de la capitale que celui de sainte Geneviève.

Isis, nous dit M. Jules Bois, c'est la déesse de la *beauté* : qui mieux que Paris a le droit d'élever le *Temple du Beau* ?

Isis, c'est la déesse de l'*Amour*, dans ce que ce mot a de plus élevé, de plus sublime, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la vie d'Isis. Qui, mieux que la *Parisienne* — quoi qu'on en dise — peut être la gardienne du *Temple de l'amour, du dévouement* ?

Isis est la mère des dieux égyptiens, et ces dieux n'étaient que des

(1) Un mouvement analogue eut lieu à Rome à la veille de la naissance de Jésus : « Rendez-vous de tous les peuples, Rome devint la capitale *de toutes les religions* qu'a connues l'univers, comme si toutes, à ce moment précis où s'établit l'empire, pressentaient la crise religieuse d'où devait sortir une religion universelle... » (A. Gasquet.)

symboles des forces de la Nature. Qui, mieux que Paris — malgré ses tares, suite d'une mauvaise compréhension du progrès et de la nature de l'homme en particulier — peut offrir au monde une civilisation plus belle, plus brillante et plus agréable conformément à ces forces de la Nature?

En prenant Isis pour protectrice, nos pères les Gaulois, dont la philosophie spiritualiste était si belle, si logique, n'avaient pas fait un mauvais choix; M. Jules Bois a donc été bien inspiré en nous faisant assister à une *messe d'Isis.*

Cette messe a été dite par l'hiérophante Rhamasès et par la grande prêtresse Anari (noms d'initiés). En dévoilant le rituel de leur religion, ils nous ont reliés à nos aïeux de la Gaule. Inutile d'ajouter que tout Paris aurait voulu y assister (1).

La Bodinière était donc transformée en sanctuaire du culte égyptien. Au milieu de la scène se trouvait l'autel, et de chaque côté on voyait les portraits, colorés en teintes symboliques, des grands dieux Égyptiens : Osiris, Horus, Anibus et Nephtys. Au fond du sanctuaire trônait la grande déesse Isis, sous la forme d'une poupée articulée de haute taille, comme dans les anciens Temples.

L'Hiérophante et la grande prêtresse étaient assistés de la *mime sacrée.* La mime représente la beauté de la Nature dépouillant ses ornements pour en faire offrande à la déesse. C'est elle qui a dansé sur un rhythme archaïque le pas des Fleurs, puis celui du Miroir, puis celui de la Chevelure et celui des Parfums, symbolisant les quatre éléments.

L'impression de la cérémonie a été diverse; cela tient à ce que la Bodinière est un lieu trop profane pour ce genre de cérémonies. Il n'existe malheureusement pas à Paris de salle — à part celle du musée Guimet — qui ait un cadre approprié à de pareilles manifestations.

J'aurais préféré — si cela avait été possible — la salle du musée Guimet, et... quelle belle leçon de fraternité on aurait eue en voyant *tous les dieux* des anciennes religions, que leurs prêtres sectaires ont si malheureusement opposés les uns aux autres, faire cortège à la grande déesse égyptienne... *tous s'unissant pour rappeler l'homme à la vérité spiritualiste!* Quel spectacle pour les penseurs en voyant les dieux venir nous dire dans un même sanctuaire : « Il n'y a qu'une Religion, il n'y a qu'une autorité : *la Vérité;* au lieu de nous opposer les uns aux autres, unissons-nous, et le *règne* Divin sera réalisé sur la terre et dans le monde extraterrestre. »

N'est-ce pas là ce que voulait Jésus, lorsqu'il disait : « Je suis venu pour réaliser la loi (dans une grande synthèse des religions) et non pour la détruire (2). »

Hélas! les successeurs du divin Nazaréen ne l'ont pas compris; au lieu de réaliser la loi d'*union*, ils ont tout divisé. Ils n'ont voulu voir la Vérité qu'à travers un prisme de leur façon,... et ils ont promulgué cette loi infâme : « *Hors de nous, pas de salut!* » Et, pour la sanctionner, ils ont à leur tour fait des *Vendredis saints*, où le sang de ceux qui ne se courbaient pas sous leur joug à coulé à flots!...

Une autre cause a fait tort à la manifestation qui a eu lieu à la Bodinière, c'est le souvenir de la splendeur du rituel catholique.

Est-ce à dire que le rituel des anciennes religions était plus simple, moins somptueux que celui du catholicisme?

(1) L'Hiérophante et la grande prêtresse ne sont nullement Egyptiens. Le comte et la comtesse Mac Gregor, font partie des initiés d'Écosse; on sait que l'Écosse a de nombreuses chapelles où se célèbre le culte des anciennes religions.

(2) Jamais Jésus n'a manifesté la moindre intention de fonder une religion. Sa pensée a été absolument faussée, travestie par ses successeurs. Et, ne pouvant détruire toutes les grandes fêtes religieuses du passé, lesquelles symbolisaient les lois de la Nature, ils se les ont appropriées en les changeant de nom et en en démarquant le symbole. Pendant les premiers siècles du christianisme, c'était la coutume *d'associer* dans un même sentiment de respect et d'adoration les religions de provenances les plus diverses. (Voir à ce sujet Apulée, Macrobe, etc.)

Non, puisque les grandes fêtes chrétiennes ne sont que des *fêtes payennes* que les chrétiens ont démarquées (1). A ces fêtes, il faut tous les éléments pour rendre à la cérémonie la splendeur qu'elle comporte.

Il est certain qu'une messe d'Isis, dite avec tout le cérémonial que permettent les symboles qui s'y trouvent, doit produire un effet merveilleux sur l'esprit des assistants. Voici, par exemple, la danse des quatre éléments : l'air, la terre, l'eau et le feu. Il y a certainement là dans un cadre approprié et avec collège de prêtresses, de quoi donner satisfaction aux yeux et à la pensée la plus exigeante (2). La pluie de fleurs et des grains de blé, que les assistants sont tenus de faire tomber au pied de la grande déesse, doit soulever les âmes des assistants vers des régions pleines de charme et de vérité.

Ah! si les prêtres des religions savaient s'entendre, s'ils voulaient faire passer la *Vérité une* avant les quelques parcelles qu'ils en possèdent, quel pas de géant ils feraient faire à la civilisation!

Pourquoi ne s'entendraient-ils pas pour fonder à Paris le grand Temple des religions?

Qu'on ne croie pas que je fasse ici un vœu enfantin. N'était-ce pas celui de Leibnitz, lorsque le puissant penseur voyait dans la *réconciliation des religions* le point de départ de l'*harmonie universelle?*

Dans ce Temple, chaque religion pourrait, à tour de rôle, officier selon son rituel particulier, et cela avec toute la pompe qu'il comporte, ressuscitant ainsi tout un passé majestueux et un enseignement des plus fructueux pour aider à fonder l'harmonie sociale.

Ah! quelle leçon des choses on pourrait en tirer! Lessing ne disait-il pas que « la religion était l'éducation du genre humain ». Les religions, dit à son tour M. Ludwig Stein, en s'appuyant sur les travaux de Lubbok, ont rendu à certains peuples le même service que les hommes ont rendu à certaines espèces d'animaux : elles les ont domptés, attachés à la glèbe, domestiqués!

La religion a été l'arme la plus efficace que l'homme se soit forgée dans la lutte contre la bête humaine pour assurer son existence spirituelle (3).

Eh bien, qui, mieux que cette réunion ou plutôt cette *union* dans un *même Temple* pourrait démontrer le bien fondé des paroles des Leibnitz, des Lessing et des Ludwig Stein (4)?

Aujourd'hui, on est précisément à la recherche de la *forme* d'une philosophie sociale, synthétisant tout ce qui est connu de la *Vérité une.* Quel secours immense et bienfaisant serait le *Temple des religions* pour aider à synthétiser cette forme philosophique sociale!

Il y a donc là un service considérable à rendre à l'humanité. Ce qui va se passer en 1900 ne serait-il pas capable de faciliter la fondation du *Temple des religions*, d'où sortirait fatalement une *sanction* si puissante pour réaliser la *Fraternité* sur la Terre?

Précisément, les savants du monde entier qui s'occupent de sciences religieuses se sont donné rendez-vous à Paris, pendant l'Exposition, pour tenir un *Congrès de l'histoire des religions;* qui,

(1) Chacun sait que tout manuscrit, tout monument, toute œuvre d'art pouvant rappeler les usages, les coutumes des anciennes religions, la connaissance scientifique de leurs prêtres, a été détruit par les chrétiens... Les successeurs du divin Nazaréen ont agi comme les pires des Vandales.. Il en résulte qu'il est très difficile de connaître à fond l'histoire des anciennes croyances. Cette histoire nous manque pour expliquer l'évolution de la connaissance, sans laquelle tout est empirique.

(2) N'oublions pas que les prêtres des anciens Temples étaient des savants qui n'ignoraient pas les merveilles scientifiques qui peuvent aider aux fastes de pareilles cérémonies.

(3) *Philosophie sociale.*

(4) Que l'on ne crie pas à l'impossible! Qui aurait dit, il y a dix ans, qu'un pasteur protestant et un évêque catholique se rencontreraient dans un lieu public, s'y tendraient la main, y discourraient devant la foule sur une même question et *s'accorderaient* pour atteindre un même but, ainsi qu'on vient de le voir au Congrès contre l'alcoolisme.

mieux que ces savants, pourrait faciliter aux prêtres des grandes religions la fondation du *Temple révélateur?*

Quel spectacle! Quel admirable exemple sortirait d'une pareille manifestation!

L'influence de ces savants empêcherait les prêtres sectaires qui pourraient se glisser dans ce Temple de se livrer à des critiques intempestives qui rappelleraient le spectacle qui afflige les pèlerins qui vont visiter le Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Chacun sait que sur le même autel, formé par le revêtement du Saint-Sépulcre, les différentes sectes chrétiennes — Latins, Grecs, Arméniens, Coptes — y pratiquent leurs cérémonies respectives, aux époques fixées par un règlement de l'administration turque.

L'Église du Saint-Sépulcre, qui, plus que tout autre lieu, devrait donner le spectacle du respect, de l'union, de la fraternité entre les adorateurs d'un *même Dieu*, n'est que trop souvent le théâtre de violences allant jusqu'au *pugilat*, jusqu'au *sang!* entre les différents prêtres et fidèles de ces sectes. Et on s'étonne qu'il y ait des athées, des incrédules! Il faut avouer qu'on n'est pas plus naïf. Ce qui est surprenant, c'est qu'il y ait encore des croyants...

Dans le *Temple des religions*, le christianisme aurait sa place au même titre que les autres religions, et... si, une fois de plus, le catholicisme, comme on peut le prévoir d'après de ce qui vient de se passer au sujet de « l'américanisme », c'est-à-dire si Rome ne veut pas prêter son concours à cette *union*, à ce progrès, eh bien! on se passera de Rome... (1).

Que les hommes libéraux, qui font passer la Vérité avant l'intérêt particulier d'une école, fassent appel aux *prêtres* qui voudraient arracher l'enseignement du Christ à la direction néfaste des sectaires de Rome... Ils verront que leur appel sera entendu.

Les schismatiques ne seront pas les « révoltés »; non, non, les « révoltés » contre le Christ sont ceux qui maintiennent le christianisme dans la voie qui a permi tant d'erreurs, tant de crimes...

Ah! prenons-y garde, les peuples se détachent de plus en plus des croyances religieuses pouvant calmer la « bête humaine ». L'aube entrevue dans la Pâque divine, la *vieille chanson* n'endorment plus les souffrances;.. on ne fait plus vibrer les cœurs d'espérance... « La Charité, fille de l'Évangile, la Fraternité, fille de la Révolution, ne sont plus les anges blancs qui lèvent la pierre des tombeaux pour la résurrection.

« Mais un autre ange se dresse. C'est la JUSTICE.

« La Justice remuera les calvaires et les tombeaux. Elle ouvrira les yeux des crucifiés et des morts à la lumière de l'universelle conscience. Et bientôt elle fera luire la Pâque humaine en des splendeurs de colère.

« Regardez l'horizon! voici l'aube rouge de la Pâque humaine (2). »

(*A suivre.*) J. BOUVÉRY.

(1) La condamnation par Léon XIII de ce qu'on est convenu d'appeler « l'américanisme » ou *idées du P. Hecker*, que patronnaient les hommes éminents comme le cardinal Gibbon, l'évêque Ireland, le P. Elliot, l'abbé Klein, etc., est venu prouver définitivement que la Rome papale a résolu de combattre tout ce qui peut libérer l'âme des peuples des erreurs d'une fausse science religieuse.

L'évolution démocratique, qui entraîne tous les peuples vers la libération de l'oligarchie, dont le joug a tant fait de mal à l'humanité, est regardée par Rome plus que jamais comme une œuvre *satanique!* Anathème! sur la libre recherche de la Vérité. Anathème! à ceux qui préfèrent la vie active à la vie passive, inutile, du monastère. Telle a été la réponse qu'a faite aux hommes éminents en question le pape Léon XIII, dit le *Libéral*, dit le *Réformateur*. Il en vient d'être de même pour la réforme si urgente concernant l'enseignement des religieuses, que préconisait Mme Marie du Sacré-Cœur et avec l'appui de plusierus ecclésiastiques.

(2) *La Pâque humaine*, par l'abbé Victor Charbonnel.

LE SPIRITISME A LYON

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le dimanche 26 mars, la grande famille spirite lyonnaise se réunissait dans la salle des ambassadeurs pour fêter plus dignement encore que les années précédentes l'anniversaire d'Allan Kardec, et nous avons pu constater qu'au milieu des militants du spiritisme se trouvaient bon nombre de personnes avides d'entendre le conférencier venu pour cette circonstance.

En effet, notre ami M. GABRIEL DELANNE, le dévoué directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, dans un langage clair et précis, nous a parlé du monde invisible. Sa conférence, des plus documentées, jettera certainement un germe fécond dans le nombreux auditoire venu pour l'entendre.

Le spiritisme, a-t-il dit, est constitué par un ensemble de doctrines philosophiques révélées par les Esprits, c'est-à-dire par des intelligences ayant vécu sur la terre. Le spiritisme est vieux comme le monde, et les annales de tous les peuples enregistrent des phénomènes spirites qui touchent au merveilleux : quelques faits suffiront à établir ce point: Moïse était un mage, et l'Écriture rapporte qu'il faisait défense d'évoquer les âmes des morts et de converser avec elles; chez les Grecs et les Romains, les évocations étaient fréquentes dans les temples; — et dans notre pays de France nous avons eu Jeanne d'Arc, cette bergère guidée par les voix. Tous ces convulsionnaires et possédés de Loudun ne montrent-ils pas suffisamment les rapports entre l'homme et les désincarnés?

Mais pourquoi ces évocations sont-elles tombées dans le discrédit? C'est que nous avons hérité de l'esprit critique du XVIIIe siècle, pourtant si peu qualifié pour une telle besogne! L'*Encyclopédie* prétendit déterminer le cercle des phénomènes rationnellement possibles. Mais nous avons marché depuis! Si un voyant, dans le salon de Madame Geoffrin avait dit : « Nous mettons huit jours pour aller à Marseille; bientôt il faudra douze heures! » s'il avait dit que la voix humaine serait entendue à distance, n'aurait-il pas été bafoué? — C'est devenu réalité! Les somnambules décrivent ce qui se passe derrière les murailles; et voilà les rayons X!

Du Potet, en 1820, transmet sa pensée à un sujet derrière un mur; et voilà la télégraphie sans fil!

L'action à distance est contrôlée, et Crookes en a voulu mesurer les vibrations, reconnaissant ainsi une nouvelle forme de l'énergie.

Cette forme d'énergie agit sur les sels; d'argents l'effluviographe en est la preuve. Le docteur Guébart soutenait que la chaleur était capable d'un tel phénomène, ou même la lumière emmagasinée dans la main de l'expérimentateur. L'effluviographe prouve le contraire: l'expérience s'accomplit à travers un courant d'eau fraîche.

Cette forme d'énergie se traduit aussi par les tables tournantes, nous y reviendrons tout à l'heure.

Est médium tout individu qui peut extérioriser sa force. A l'aide de médiums, des savants obtinrent à plusieurs reprises des phénomènes plus extraordinaires encore. Je vais les passer en revue. Mais il est bon de dire dès maintenant que mon argumentation sera uniquement basée sur des faits observés par des princes de la science, nos adversaires pour la plupart au début, maintenant convaincus ou ébranlés!

Aksakoff rapporte ce fait, qui se présenta devant des savants docteurs : On obtint une forme lumineuse en forme de cône que le médium dit avoir vue dans son sommeil, et que la plaque photographique reproduisit.

Ces rayons, invisibles à l'œil nu, sont analogues aux ultra-violets et ont été étudiés par le Dr Baraduc.

Le Dr Lombroso, tout en n'étant pas d'accord sur la cause, reconnaît actuellement l'authenticité de ces phénomènes, après les expériences obtenues avec le médium Eusapia devant Richet, Sciaparelli, Aksakoff, Dupreslne.

Le plus contesté des phénomènes était la lévitation. Ce phénomène fut étudié avec soin par Richet, à l'île Loubeau, en compagnie de Flammarion. Ces savants déclarent être en face d'une force naturelle.

De tous ces phénomènes, nous allons tirer l'existence de l'âme et son immortalité. Parlons d'abord des dédoublements. A Milan, Eusapia détacha d'elle son double fluidique, dont la main laissa son empreinte dans de la terre glaise. Or, ces empreintes sont exactement celles de la main d'Eusapia. Les spirites ont donc ainsi une preuve que la forme spirituelle d'un être peut se détacher du corps que l'âme anime.

Mais que dire des apparitions? Il y en a de deux sortes : ou c'est le dédoublement fluidique du médium, ou c'est une apparition réelle?

Les savants contestent d'abord l'existence du phénomène. Il n'y a là pour eux que de l'hallucination. Mais tous les faits ne s'expliquent pas ainsi : si l'apparition prend un objet et le déplace, c'est qu'elle est bien matérielle. Or, sur deux mille cas observés, nous en possédons un certain nombre de ce genre. Est-ce une hallucination, lorsque le chien du logis fuit se cacher sous les meubles, lorsque plusieurs individus constatent simultanément le phénomène? L'hallucination est collective? Comment cela serait-il possible, puisque plusieurs des spectateurs ne connaissaient pas la personne apparue? D'ailleurs, l'appareil photographique l'a constaté dans plusieurs cas. Baraduc cite le cas singulier du rêve d'un médecin bulgare. Ce médecin partit en jour en voyage et prétendit qu'il irait rendre visite à un de ses amis, également médecin, et cela pendant la nuit.

Un appareil photographique fut placé dans la chambre à coucher de cet ami. Or, une nuit, le médecin bulgare rêva qu'il accomplissait sa visite; au réveil, s'étant remémoré son rêve, il télégraphia la chose, et l'ami développa la plaque photographique : le rêve avait été une réalité.

Et que dire du cas survenu au capitaine Volpi : il se fit photographier, devant envoyer son portrait à sa fiancée, alors en voyage. Le corps fluidique de sa fiancée avait posé à ses côtés. Or, le corps est caché en partie par une balustrade, située au dernier plan, on entrevoit les jambes à travers les barreaux et un bras est appuyé sur une chaise placée au premier plan. Il ne peut y avoir double pose.

Nous savons tous que dans le sommeil magnétique il y a plusieurs degrés, auxquels correspond une mémoire spéciale. Du sommeil ordinaire, parfois on se souvient quelque chose.

Voici le cas de l'ingénieur Warley, auquel on doit la pose du câble transatlantique. Étant couché dans une chambre d'hôtel, il se vit couché dans son lit et, regardant par une fenêtre, il aperçut une cour intérieure, dans laquelle travaillaient des ouvriers; l'un d'eux lâcha une poutre. Warley se dit que le bruit de la poutre tombant à terre serait tellement violent qu'il ressemblerait à l'éclatement d'une bombe. Il se réveilla en sursaut et se trouva dans son lit. Il avait encore conscience de ce qui s'était passé et seulement alors il reconnut, voulant se rendre compte de son rêve, qu'il y avait une cour dans l'hôtel et que des ouvriers y travaillaient pour la première fois.

N'y a-t-il pas là une preuve que l'âme se dégage du corps? Tandis que le corps se renouvelle constamment, l'homme possède une forme immuable, qui se conserve après la mort. Crookes est un des savants qui, les premiers, en donnèrent des preuves positives. Il a obtenu des matérialisations à l'aide de sa propre fille, excellent médium. Ces matérialisations avaient une corporéité, une vie, une chaleur; elles parlaient. L'incrédulité s'écroule devant la série des professeurs qui ont relaté des faits semblables.

Un jour, l'Américain Murray se faisant photographier s'endormit et la plaque relata un portrait de femme — le mari réclama quelques mois après une indemnité en justice — et Murray soutint n'avoir jamais connu cette femme. La question fut tranchée ainsi qu'il suit : Le mari, dont la femme était morte d'ailleurs depuis longtemps, obtint lui-même, sur les indications d'un médium, un portrait de sa femme dans une pose différente, et Murray fut acquitté par les juges américains.

Il suffit en théorie que le médium extériorise sa force, et l'esprit évoqué s'en sert pour se montrer à nous. Mais n'est-ce pas un dédoublement?

Crookes relate le cas de l'esprit Katty King. Ce savant avait sous les yeux le médium et l'apparition. Or, le double est forcément la reproduction fidèle du corps du médium; dans le cas de Katty King, aucune ressemblance.

Les deux esprits Lidie et Berty en sont une preuve de plus. On obtint de Lidie un moulage dans la paraffine : la main de Lidie est fermée à moitié, et jamais le médium n'aurait pu produire chose semblable : sa main est fort dissemblable, et, de plus, il n'aurait pas pu la sortir de la gangue sans la briser.

Un médium ne peut assurément connaître toutes les langues. Or, l'esprit parle souvent une langue inconnue du médium : l'esprit Kate Fox écrivit en français par l'intermédiaire d'un médium américain.

Inutile, je crois, de multiplier les exemples. Nous pouvons suffisamment affirmer à l'aide de ces faits que l'âme existe. Ce ne sont plus des preuves philosophiques que nous apportons, ce sont des preuves palpables et tangibles, obtenues par des savants et des savants qui, tous, sont matérialistes, mais avant tout, esclaves de la vérité.

SUR LES ESSÉNIENS

A propos de Jésus de Nazareth

II

Après les généralités qui précèdent sur l'Essénianisme et les Esséniens, nous nous occuperons plus particulièrement de Jésus de Nazareth, en tant qu'Essénien.

Et d'abord comment peut on affirmer, qu'il l'était réellement?

On peut l'affirmer en étudiant la haute morale et la sublime doctrine qu'il a voulu répandre, ensuite par les signes de reconnaissance et des mots de ralliement qu'il a employés durant toute son existence : à savoir le baptême qu'il a reçu, par la rupture du pain et la présentation du calice; or le baptême et la communion étaient des usages sacrés des Esséniens

Nous savons aussi que Jésus fut voué à la Confrérie des Esséniens et cela dès son enfance, qu'il passa dans la vallée du mont Casius, où son père trouva, en fuyant en Judée, un asile chez un homme de la secte des Esséniens, qui habitaient en grand nombre en ce lieu à l'Orient de la frontière égyptienne.

Quand Jésus encore enfant, nous venons de le dire, fut voué à la confrérie Essénienne, il avait dû promettre, étant à Jutha, lors de sa réception, que désormais l'ordre remplacerait pour lui et son père et sa mère. Il fut voué en même temps qu'un adolescent de sa race, Jean, qui avait passé en Galilée les années de son enfance et de sa prime jeunesse. C'est ce même Jean, qui plus tard le baptisa dans les eaux du Jourdain, sur le rivage où est la Mer morte.

Jésus, après avoir reçu le baptême vers sa neuvième ou dizième année, visita Jérusalem, mais il fut constamment et sans s'en douter



sous la surveillance de la communauté Essénienne. Quelques années après cette première cérémonie du baptême, Jésus commença à faire autour de lui ce que nous nommerions aujourd'hui des sortes de conférences, qui étaient très écoutées; aussi, quand à l'âge de douze ans, il eut parlé publiquement dans le temple, les frères Esséniens qui étaient préposés à sa garde d'une manière détournée, virent le danger qu'il courait; ils apprirent aussi que les Pharisiens et les Rabbins avaient tenu à son sujet un conseil secret, dans lequel ils avaient étudié les moyens de poursuivre l'enfant même en dehors de la Galilée. Aussi l'engagèrent-ils dans ce but par des discours fort flatteurs à les suivre dans la réunion du *Sophérim*; ils espéraient que, poussé par l'Esprit qui le faisait parler, il oublierait tout autre sujet pour ne parler que de la loi souveraine. — C'est en goûtant de ce conseil qu'il perdit dans Jérusalem son père et sa mère, d'autant qu'à cette époque de l'année la ville était encombrée d'étrangers venus de toutes les contrées de la Judée pour célébrer la fête.

Heureusement pour Jésus que les Esséniens (que nous pourrions surnommer des *gardes du corps*) avaient pris secrètement leurs informations, et ils virent que les Scribes paraissaient de plus en plus ravis des questions remplies de sagesse que leur posait Jésus; ils craignirent cependant pour sa sûreté, d'autant qu'un Rabbin qui avait conçu un grand attachement pour Jésus et qui était pour lui un ami sincère, était obligé de s'absenter de Jérusalem pour se rendre à Jéricho afin de régler une affaire urgente. Or, il arriva que, durant cette absence, Jésus combattit plus violemment contre le mensonge et l'immoralité, et ces discours n'étaient tempérés par aucune prudence.

Aussi les Esséniens qui veillaient sur lui en parlèrent à Joseph et à Marie. Celle-ci éprouvait à ce moment une très grande tristesse: elle venait d'apprendre qu'une de ses amies, qu'elle aimait beaucoup, venait de perdre son mari. Marie désirait aller rendre visite à cette amie et quitter Jérusalem, elle voulait donc emmener avec elle Jésus; or, pendant trois jours, elle dut chercher son fils dans la ville, qui, nous venons de le dire, était encombrée d'étrangers. Le quatrième jour de ses recherches, elle fut informée par les Esséniens que son fils était au Sophérim, où elle le retrouva en effet.

Joseph, Marie et Jésus se rendirent donc en Galilée auprès de la récente veuve qui se nommait Élisabeth. Celle-ci avait un fils unique qui se nommait Jean, qui se prit d'une vive amitié pour Jésus, qui lui rendait bien toute son affection. — Dès leur première entrevue, les jeunes gens ne se quittèrent plus et Jean devint le disciple aimé, le disciple favori de Jésus, ils ne se quittaient plus: ils se promenaient ensemble dans les bois et sur les montagnes sauvages, discourant ensemble sur les sujets sacrés les plus élevés. C'est ainsi qu'ils cimentèrent leur réciproque et pure affection et qu'ils apprirent chaque jour à se mieux connaître.

Jean, fils de Zacharie et d'Élisabeth, avait été initié de très bonne heure à la doctrine des Nazaréens; il pratiquait donc l'abstinence et maîtrisait toutes ses passions. Il avait un profond mépris pour les pratiques païennes et une fort grande répulsion pour tout ce qui sentait le despotisme.

Quand le temps fut venu pour Jésus de recevoir le premier grade (le 4e) de l'Initiation à la Sagesse secrète ou *Doctrine Ésotérique*, ses maîtres le dirigèrent dans la vallée située non loin des rochers de Massada, où se trouvait une maison de l'Ordre dont le supérieur avait rencontré un jour les deux jeunes gens dans la vallée et comme par hasard, mais il ne s'était rendu en ce lieu que pour les connaître, uniquement pour cela. Il avait écouté leurs propos avec intérêt et avait loué leur sagesse et leur vertu; aussi lorsque Jésus lui avait demandé la voie à suivre pour être initié dans l'Ordre des Esséniens, Jean s'enflamma d'un bel enthousiasme et demanda lui aussi au supérieur l'*Initiation*.

Alors celui-ci fit une prière qui transporta Jésus *dans l'Adoration* et le maître essénien dit aux jeunes gens: « Vous deviendrez mes frères, voici quel jour: quand, à la nouvelle lune prochaine, vous verrez briller les feux de la montagne du Temple, vous reviendrez en ce lieu. Celui qui s'est consacré à notre règle consacre en même temps sa vie au service de ses semblables. — Dis à ton père Joseph que le temps est venu d'accomplir ce qu'il a promis autrefois au pied du mont Casius. »

Et le supérieur s'en alla.

Quand Jésus eut rapporté les paroles du supérieur des Esséniens à Joseph, celui-ci lui dit: « Je me souviens bien de ma parole et de mes devoirs envers nos Frères, et je dois te déclarer que je ne suis pas ton père, car Marie t'a conçu d'une manière occulte, tu en sauras davantage un jour! »

Et quand le soir de l'époque annoncée arriva et que les signaux nocturnes parurent sur la montagne, Jésus et son ami Jean s'empressèrent de gagner le lieu du rendez-vous convenu avec le supérieur essénien, et, à l'heure dite, ils trouvèrent en ce lieu un émissaire de l'Ordre vêtu de blanc qui les attendait; et Jésus et Jean furent reçus selon les règles alors, car ils n'avaient été que voués auparavant à l'Ordre. Ils avaient subi les épreuves, sans s'en douter, pendant le trajet qui les avait conduit au sein de l'Assemblée, où ils trouvèrent les nouveaux Frères assis en demi-cercle et séparés en même temps selon les quatre degrés de la Sagesse. Et c'est au milieu du Cénacle, au milieu des Sages, assis et vêtus de leur robe blanche que les deux nouveaux frères prononcèrent leurs vœux ayant la main droite posée sur la poitrine tandis que le bras gauche pendait le long de leur corps.

Dans leurs vœux, les néophytes promettaient, entre autres choses, de renoncer aux biens terrestres, à la gloire que peuvent procurer les choses de ce monde, ainsi qu'à la puissance qu'ils peuvent conférer, et par le baiser fraternel, ils promirent obéissance et discrétion.

Alors les nouveaux frères furent conduits dans une grotte solitaire, dans laquelle ils restèrent trois jours et deux nuits afin de procéder à leur examen de conscience. — Le soir du troisième jour, on les conduisit de nouveau au sein de l'Assemblée des Frères, pour y être interrogés et pour y prier avec la Communauté. Puis ils reçurent encore le baiser fraternel; on les fit revêtir la robe blanche des Esséniens (symbole de la pureté de l'âme), et on leur fit tenir en main la *bûche sacrée* (bûche en bois), emblème du travail de l'Ordre. Cette cérémonie se termina par un chant de louange entonné par les deux nouveaux frères, qui se retirèrent pour prendre chacun en particulier leur repas dénommé REPAS D'AMOUR ET DE CHARITÉ!

(*A suivre.*) X.

Anniversaire fédéral

Pour faire suite à l'appel paru dans le numéro de la *Paix universelle* du 1-15 mars, nous venons faire connaître aux Fédérés du sud-Est et à tous ceux qui, soucieux de la grande œuvre du Congrès, voudront bien se joindre à eux, les conditions dans lesquelles a été organisée la fête anniversaire de leur Fédération.

Une grande réunion générale de tous les adhérents aura lieu en un banquet fraternel le 21 mai prochain, jour de la Pentecôte, à Pont-Saint-Esprit, siège fédéral. Le groupe de cette ville, dont le dévouement est au-dessus de tout éloge, a été chargé de l'organisation. Le banquet, dont le prix de souscription a été fixé à 2 fr. 50, aura lieu dans les vastes locaux de l'hôtel du Louvre, à midi; les souscriptions devront être adressées à M. Violès, fondeur à Pont-Saint-Esprit, avant le 15 mai au soir, date à laquelle la liste en sera close. Des adhésions nous sont déjà parvenues de la Société des

hautes études psychiques de Marseille, de laquelle une des sections, dont le président est M. Dupré, se rallie à la Fédération. Cette réunion s'annonce donc comme devant être des plus importantes, et au cours de laquelle il pourra être discuté avantageusement sur les mesures à prendre en vue du grand Congrès universel de 1900. Tel est d'ailleurs son but principal.

Grâce à notre éminent président d'honneur M. Léon Denis, l'apôtre infatigable de notre doctrine, le concours de la science nous est enfin acquis : la commission de la Fédération est d'autant plus heureuse d'en porter les adhésions à la connaissance de tous les Fédérés qu'elles répondent aux ardents désirs de chacun d'entre eux, comme à la nécessité du moment.

En effet, notre isolement d'elle avait failli nous déconcerter et paralyser nos efforts en vue de notre rôle au Congrès, et voilà que des voix autorisées répondent à nos appels, venant nous servir de guides, de protecteurs, et appuyer de leur autorité incontestée les idées de diffusion, de concorde, d'amour et de rénovation dont nous nous étions faits les émules dans la région.

M. le Dr Bertrand-Lauze, conseiller général du Gard, a été le premier exemple de dévouement à notre cause. Ses qualités éminentes le désignaient tout haut à la présidence de notre association ; il n'a pas hésité, sur les sollicitations de M. Léon Denis, à prendre en main la direction de notre œuvre, et cela malgré les occupations nombreuses du doctorat, de la défense des intérêts de son canton et celles non moins nombreuses que lui inspirent sa charité profonde et son amour sans borne pour les déshérités de tout bien dans son pays ; il s'est mis résolument à notre tête pour achever l'œuvre à peine commencée ; à lui se joignent et se joindront encore des scientistes ! son exemple suivi se répercutera, et les Fédérés du Sud-Est vont enfin pouvoir affirmer qu'ils ne sont plus isolés.

Honneur et gloire soit rendue à ces frères en humanité, que l'infortune de ne savoir n'atteignit point ! Leur grand exemple de solidarité entre tous les êtres, à quelque rang ou classe qu'ils appartiennent, est digne de la plus grande admiration ; il indique à tous les Fédérés une nouvelle ligne de conduite : celle d'un plus grand dévouement au spiritualisme moderne et une fidélité inébranlable aux indications de leurs nouveaux chefs, si chefs il peut y avoir ici.

L'ère des bûchers est close désormais, nous disait notre éminent président lors de la conférence de M. Léon Denis à Avignon ; aucune crainte ne doit donc plus nous retenir dans l'élan de notre volonté d'affirmer hautement et publiquement nos convictions spirites, et les hauts enseignements que l'au-delà nous a prodigués et indiqués, comme devant être la première semence de bien dans l'humanité du siècle prochain. Ce trésor de vérité qui nous a été confié ne constitue point le patrimoine de quelques classes ou individus, il ne saurait être le nôtre exclusivement. Avoir de tous, il doit appartenir à tous ! A nous donc, initiés, de dévoiler à la face du monde les moyens que nous possédons de le régénérer pour le rendre meilleur. Déversons auprès de nos frères de toute classe et de tout rang, le trop plein de nos cœurs, indiquons-leur qu'une ère nouvelle s'ouvre pour le genre humain ! ère de paix, de concorde, d'amour et d'espérance. Que notre Fédération en est le prélude dans la région comme le Congrès de 1900 en sera le prélude dans l'univers.

Montrez, frères spirites du Sud-Est, que les idées qui germent au versant des Cévennes sont bien celles qui de tout temps ont déterminé tout mouvement d'émancipation du peuple français ; comme le Congrès de 1900 montrera bientôt au monde réuni que la France a toujours été, est et restera le point de départ de tout progrès occidental. Faites appel chacun dans la sphère de vos investigations à toutes les bonnes volontés ! Groupez-vous, groupons-nous pour l'anniversaire fédéral des spirites du Sud-Est le 21 mai prochain. Disons aux générations futures, par un exemple retentissant d'ardeur et de dévouement, qu'il convient de saluer l'ère nouvelle, l'aurore sereine d'une paix durable entre tous les frères de la terre. Accueillons à notre festin tous ceux qui, soucieux d'un avenir meilleur, ont besoin de connaître les moyens, d'en activer sa venue, et une fois réunis, donnons-leur l'exemple de cette famille bien ordonnée, dont le tableau fit vibrer nos cœurs d'espérance le 15 mai 1898, à Pierrelatte. Montrons-leur que nous vivons d'amour pour le progrès, l'amélioration des classes dominatrices, cléricales ou autres, et que notre idéal de fraternité universelle, taxé d'utopie par quelques indifférents, sera réalisable lorsque tous le voudront.

Ainsi sera fertile le terrain d'entente où nous serons devenus : masse compacte ! forts par le nombre et l'assurance en une glorieuse destinée, ne nous laissant plus atteindre par les vicissitudes de la vie matérielle, nous pourrons dès lors le préparer à une semence féconde, laquelle produira les fruits dus à nos efforts communs. Cessent d'ores et déjà les dissensions ! Soyons désormais frères de tout cœur, aimons-nous pour être considérés, suivis et aimés, ainsi nous préparerons le salut de tous.

Pour la Fédération,
B.

ÉTUDES D'OCCULTISME ET DE PSYCHISME

(Suite)

De ces quatre dates, la dernière a été établie par moi d'une façon, je crois, *concluante*, car trois documents venant les uns de l'Est, les autres de l'Ouest (sans compter la date que les prêtres égyptiens fixèrente à Solon) coïncident d'une façon *si frappante*, que la conviction en découle logiquement (1). Observons surtout que les rapports entre l'Amérique et les continents européen, asiatique, africain, ayant été interrompus *pendant de longs siècles*, la similitude des traditions *n'en est que plus curieuse*.

Le Dr Berridge donne deux intéressantes citations que je m'empresse de traduire. « 1° Dans *le Livre de Dieu* de *Kenealy* (cité souvent comme une autorité par Mme Blavatsky), il parle de l'engloutissement du grand continent de l'*Atlantide*, qui fut produit par un changement dans *l'axe de la terre*, joint à des tremblements de terre et à des convulsions volcaniques intérieures. Ce M. Kenealy était un érudit orientaliste et un liseur acharné, aussi a-t-il dû découvrir ces renseignements dans quelque vieux livre (ou manuscrit). 2° Dans le livre de M. R. Parsons, *Nouvelle Révélation sur la grande Pyramide* (1893), on cite un passage de *Cuvier* ou il exprime sa conviction que le monde a été détruit (*bouleversé me semble plutôt le mot exact*), plusieurs fois avant la création de l'homme (ou l'apparition de la race actuelle d'êtres humains), et il ajoute que la géologie nous apprend que la dernière grande catastrophe (cosmique) a dû avoir lieu, il y a moins de 5.000 ans. » Cette dernière date se rapporte évidemment au déluge de *Moïse*, et non à celui qui engloutit l'*Atlantide*.

Au sujet de cette gigantesque catastrophe, voici ce qu'en dit la Société théosophique : « *Des cataclysmes se suivant sur une échelle inconnue des générations de la cinquième race* (2) (la nôtre) *ont eu lieu*

(1) Remarquons encore que les traditions ésotériques de la *Perse*, fixant aussi à 9.000 ans la date de la catastrophe de l'Atlantide, viennent corroborer les trois autres dates mentionnées par moi, c'est-à-dire de 9.000 à 9.500 ans avant l'ère chrétienne ; lequel chiffre ajouté aux 1.900 ans écoulés depuis nous donne environ 11.400 ans. D'après la Société théosophique de Londres, *Platon, étant un initié*, aurait employé le langage voilé (ou ésotérique) des sanctuaires ainsi que les mages de Chaldee, d'où le chiffre de 9.000 ans se serait trouvé répandu dans les traditions et légendes de la Perse, mais que pour les initiés de cette époque, 1.000 ans voulait dire *cent mille ans*, donc les 9.000 ans de Platon seraient 900.000 ans, ce dont on ne nous donne aucune preuve, et qui me semble inadmissible.

(2) La Société théosophique (dont les erreurs d'enseignements et *les contradic-*

plus d'une fois durant l'existence de la quatrième race. La destruction de l'Atlantide fut le résultat d'une série de catastrophes variant depuis la disparition de grands territoires et de leurs populations, jusqu'à de petites catastrophes comme nous en voyons encore (de temps en temps). Peu à peu, l'île fut rongée et finalement submergée. »

L'île dont on parle ainsi est *Poseidon*, qui représentait la principale île, *réduite peu à peu de sa grandeur primitive*, à une dimension moyenne équivalant environ à celle de l'Australie. Mme Blavatsky dans la *Doctrine secrète* prétend que « la grande île (qui était presque un continent) se serait aux trois quarts effondrée à l'*âge miocène*, et que d'autres continents surgirent ensuite jusqu'au jour de la disparition de *Poseidon*. Les races aryennes n'ont jamais cessé de combattre les descendants des premières races de géants. Cette guerre dura jusqu'à la fin de l'époque qui précéda le Kali-Yug (1) et est connue dans l'histoire de l'Inde sous le nom de guerre *Mahabahrata*... les Égyptiens (ou plutôt les prêtres égyptiens) avaient conservé complètes toutes leurs traditions ésotériques, parce qu'ils étaient isolés, et entourés d'un côté par la mer et de l'autre par le désert ; aussi restèrent-ils loin de toute attaque de la part des autres nations, jusqu'à une date de 2 à 3.000 ans avant notre ère. L'histoire n'eut un premier aperçu de l'Égypte et *de ses* mystères que par Hérodote, et ce dernier avoue lui-même *qu'il ne peut parler*... lorsqu'il mentionne le tombeau d'un initié à Saïs : *Là, dit-il, se trouve la tombe d'un homme dont je crois impie de révéler le nom ; tout autour d'elle on remarque des obélisques et tout auprès un lac entouré d'une muraille en forme de cercle, c'est là que la nuit ont lieu ce qu'ils appellent leurs mystères ; et, quoique je les connaisse en détail, je dois garder un silence discret* (2).

« Ælian a conservé un extrait de l'écrivain Théophrastus écrit à l'époque d'Alexandre le Grand. C'est un dialogue entre Midas le Phrygien et Silène. Le premier parle d'un *continent* qui aurait existé dans des temps reculés, et si considérable que l'Asie, l'Europe et l'Afrique auraient parues petites auprès de lui. Ce fut sur ce dernier que naquirent des animaux et des plantes d'une taille gigantesque. Là, dit Silène, les hommes avaient deux fois la taille des nôtres ; et leurs villes possédaient jusqu'à un million d'habitants, elles étaient ornées de temples, et l'or et l'argent s'y trouvaient en grande abondance. » Hérodote parle des *Atlantes*, peuple de l'ouest de l'Afrique, mais il ne faut pas confondre ce peuple qui tirait son nom du *mont Atlas*, avec les habitants de l'Atlantide. Diodore dit que : « Les Atlantes se vantaient d'habiter le pays où tous les dieux étaient nés, et d'avoir eu *Uranus* comme leur premier roi, ce dernier ayant été l'initiateur de la science astronomique. »

« Les anciens continents possédaient plus de montagnes que de vallées, dit Mme Blavatsky, et le *mont Atlas ainsi que le pic de Ténériffe* sont les deux seuls restes des continents disparus (de Lémuries et de l'Atlantide) mais comme seraient des nains par rapport aux géants ». Ces montagnes étaient d'une élévation stupéfiante, et c'est pour cela que par tradition, les Libyens appelaient *l'Atlas le pilier du Ciel*, comme le dit Hérodote.

tions ont été mises en lumière si curieusement par le Dr Berridge dans le *Light*) prétend qu'il y a eu quatre races d'hommes ayant précédé la nôtre, mais elle n'en donne aucune preuve.

(1) Le Kali-Yug (ou Yuga) est selon les Brahmes *le cycle solaire de 5.000 ans* qui doit finir dans quelques années, c'est-à-dire vers 1906 ou 1910 environ. Cette fin est toujours précédée ou accompagnée de terribles événements, ce qui ne nous présage pas des jours heureux pour le début du XXe siècle.

(2) Chez les anciens, on gardait secrets les calculs des cycles, et depuis les Égyptiens jusqu'aux Juifs, divulguer ces secrets était considéré comme un péché. C'est pour avoir divulgué *les secrets des dieux* que *Tantale* fut puni ; et *on menaçait de mort* les gardiens des *livres sibyllins*, au cas où ils auraient révélé quelques mots de ces oracles. Les Hébreux disaient qu'après l'Initiation des Rabbins, divulguer les enseignements de *la Kabbale* était comme le péché d'avoir mangé du fruit défendu et devait être puni de mort.

« Si *Dioclétien* d'un côté n'avait pas brûlé les œuvres ésotériques des Egyptiens en 296, en même temps que leurs livres d'Alchimie : et si de l'autre *César* n'avait pas détruit 700.000 rouleaux (de papyrus) à Alexandrie, et *les Isaurus*, 300.000 manuscrits à Constantinople, sans compter tout ce qui a été anéanti par le fanatisme des Mahométans, le monde aurait plus de renseignements qu'il n'en a sur l'Atlantide, car l'Alchimie est née dans l'Atlantide durant l'époque de la quatrième race humaine, et son étude en Égypte ne fut qu'une *renaissance*. »

« Pour les initiés occultes, dit encore Mme Blavatsky, les Druides étaient les descendants des derniers *Atlantes*, et ce qu'on sait d'eux suffit pour penser qu'ils étaient des prêtres originaires de l'Est (de la terre) et pareils à ceux de la Chaldée et de l'Inde, quoique un peu supérieurs à eux. Ils symbolisaient leur divinité comme les Hindous ont fait pour Vishnou, et les Égyptiens pour *leur Dieu-Mystère*. Pline appelait les Druides *les mages des Gaulois et des Bretons* (de la Grande-Bretagne). L'auteur des *Antiquités indiennes* trouve beaucoup d'affinité entre les Druides et les Brahmes. Le Dr Borlase fait ressortir la grande analogie entre eux et les mages de la Perse (ou plutôt de la Médie). Comme les Chaldéens et les Égyptiens, les Druides croyaient à une succession de mondes et aussi à sept créations (de continents) et à des transformations de la face de la terre, et dans une série de sept fois la nuit, sept fois le jour pour chaque terre ou globe. »

Cela aurait bien étonné mon ami Henri Martin, si de son vivant j'avais pu lui parler de tous ces enseignements ésotériques sur les Druides, auxquels il s'intéressait tout particulièrement.

Dans la *Doctrine secrète*, Mme Blavatsky dit que : « L'Atlantide de Platon périt par suite de deux causes terribles : l'eau en dessous et et le feu au-dessus, des montagnes vomissant des torrents de lave pendant que l'eau envahissait les terres que faisaient trembler les secousses volcaniques. Certes, l'effondrement et l'ensevelissement de Pompéï ne nous donnent qu'une faible idée de ce que fut ce drame gigantesque.

« La célèbre Atlantide n'existe plus, dit *Proclus*, car *Marcellus*, qui écrivit une histoire d'Ethiopie, remarque *qu'une grande île* de ce genre a existé, et ils ajoutent à ce sujet qu'à cette époque, il y avait dans l'océan Atlantique sept îles sacrées pour *Proserpine*, et *outre celles-là, trois d'une immense grandeur consacrées à Pluton, Jupiter et Neptune*. De plus, les habitants de la dernière de ces îles (Poseidon) ont conservé le souvenir de l'énorme grandeur de l'île Atlantique telle que la décrivaient leurs ancêtres, et qui longtemps domina toutes les autres îles. De cette grande île, on pouvait passer dans d'autres se continuant jusqu'à la terre ferme. »

De ces détails, ridiculement appelés légendaires par ceux qui ignorent la science occulte, on peut conclure qu'avant la disparition de *Poseidon*, l'île principale au centre de l'Atlantique devait être un véritable *continent* servant d'intermédiaire entre celui de l'est (Europe, Asie, Afrique) et celui de l'ouest, l'Amérique, qui en réalité a été *le vieux monde*, contrairement aux idées reçues qui le nomment *le nouveau monde*. Il n'a été nouveau que pour Christophe Colomb et les gens de son époque.

Ammien Marcellin dit des Pyramides que : « Il s'y trouve des passages souterrains et des retraites secrètes, où les hommes au courant des anciens mystères devinaient l'arrivée des déluges ». Ces hommes qui devinaient l'approche des déluges n'étaient évidemment pas les Egyptiens, dit Mme Blavatsky, car ces derniers n'ont jamais vu de déluge et n'en connaissaient d'autres que les crues périodiques du Nil. Qui étaient-ils ? Évidemment les derniers descendants des *Atlantes*, qui purent comme Noé sans doute échapper à temps (ayant été prévenus par leurs arts magiques) au cataclysme de leur pays, sur des vaisseaux ou des navires aériens, et vinrent atterrir en Egypte.

Les paroles du prophète Ézéchiel sont curieuses aussi à rappeler, car il s'écrie : « Parce que tu as dit être un Dieu, habiter au siège des dieux, *au milieu des mers*, tu n'en es pas moins homme. Regarde, des étrangers combattront tes connaissances (sciences magiques), et tu mourras comme ceux *qui meurent au milieu des mers*. Toutes ces imprécations ne sont probablement pas des prophéties, mais un ressouvenir du sort des *Atlantes*. « Les géants de la terre », les anges déchus de la Bible n'étaient peut-être que des sacerdotes atlantes qui auraient péri par suite de leur orgueil et de l'abus qu'ils firent de la *magie noire*.

D'après Lake Harris, *les Atlantes* dominèrent toutes ces séries de terres ou d'îles qui s'étendaient autrefois depuis l'Afrique jusqu'à l'Amérique. « C'étaient, dit-il, des hommes d'une couleur *rouge-bronze* (ce qui confirme les traditions des Brahmes appelant les Atlantes *Routas*, les *Rouges*) et ayant des yeux perçants comme ceux des aigles ; ils étaient *indomptables*, *hardis*, *industrieux*, *inventifs ; prompts à s'offenser, lents à pardonner* ; un *peuple guerrier tendant à arriver à ses fins avec une ténacité immuable* (1). Comme je l'ai dit dans mon dernier article, il y a de bizarres rapprochements à faire entre les Atlantes et les Anglais. *Tout ce que L. Harris a dit des Atlantes* pourrait s'appliquer exactement aux Anglais. Non pas que je cherche à prouver que les Anglo-Saxons descendent des Atlantes, ce serait absurde, mais *il y a entre ces deux races insulaires*, qui à des époques si différentes ont essayé de dominer le monde, des rapports tellement extraordinaires qu'ils frapperaient le plus aveugle. Les guerriers atlantes, dit L. Harris, étendirent leurs conquêtes à l'est de l'Afrique, à l'ouest du nord et du sud de l'Amérique, et même vinrent jusque dans la Méditerranée dans diverses parties de l'Asie-Mineure (2) : *Ils sont inspirés par les désirs de conquête et de domination universelle*. Eh mais, c'est ce que l'on reproche souvent aux Anglais (tout en reconnaissant leurs grandes facultés comme colonisateurs); les mêmes qualités comme les mêmes défauts, ainsi que leur besoin incessant d'expansion, dont ils abusent souvent un peu trop, font des Anglais pour ainsi dire des continuateurs des Atlantes. Peut-être en cela ne suivent-ils que la loi d'évolution des races qui les poussent fatalement vers un but net et déterminé.

A. ERNY.

BIBLIOGRAPHIE

Au Pays de l'ombre, par E. D'ESPÉRANCE. 4 fr. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Sous ce titre, Mme d'Espérance, le médium bien connu, nous raconte un peu de l'histoire de sa vie, en nous initiant au développement de son extraordinaire médiumnité. Tout enfant, dans la vieille maison habitée par les siens, l'auteur surveillait les allées et venues de ses amis les fantômes. Plus tard, sa médiumnité s'affirma. Mme d'Espérance fut médium à effets physiques : en sa présence, les tables s'agitèrent et parlèrent, les objets se déplacèrent, la matière pénétrant la matière. Elle devint clairvoyante, déchiffrant le contenu d'enveloppes cachetées ; d'étranges visions lui révélèrent des faits passés ; elle exécuta, dans l'obscurité complète, des portraits d'esprits que seule elle pouvait distinguer, et, sous la dictée de ces hôtes invisibles, elle répondit à des questions scientifiques, d'ordres divers, posées par des savants, questions en dehors de son savoir ou de sa compétence.

Mais la phase la plus remarquable de sa médiumnité fut celle où, sous les yeux mêmes des assistants, des esprits se matérialisèrent, prenant parfois la forme de parents ou d'amis perdus, et proclamant ainsi la non-réalité de la mort. D'autres phénomènes étranges eurent lieu à ces séances où l'ont vit des fleurs et des plantes se produire presque instantanément.

Les esprits curieux, les chercheurs du grand problème de l'Au delà voudront tous lire ce livre où tant de récits étranges sont faits avec la plus grande sincérité. Il a été signalé par tous les journaux anglais et américains, nombre de revues étrangères et traduit en allemand et en suédois. Son attrait est augmenté encore par une intéressante préface d'A. Aksakoff, et par de nombreuses gravures et phototypies.

(1) Dans les *Puranas*, on parle de l'*Ile* (l'Atlantide) comme *existant encore ; Sancha Dwipa* ne serait autre que la *Poseidon de Platon*. Cela expliquerait comment les Singhalais héritiers des *Râkshasas* ou géants de Lanka et descendants directs de *Shinga* ou *Leo*, eurent connaissance de *Sancha Dwipa* ou *Poseidon* (l'Atlantide); les Grecs auront probablement tiré leur Atalante du souvenir des Atlantes, mais rien ne le prouve.

(2) Les Atlantes étaient des géants, et une preuve que des géants aient pu exister, c'est que *Josephus* dit dans son histoire que de son temps, on trouvait *d'énormes os de* géants sur le mont Armon ou Hermon.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 17 mars, M. Brunet, Boulogne-sur-Mer. . . .	2 fr.	
Du 28 — Anonyme, Lyon	3	»
Du 29 — Mme Quénée —	3	
Du 1er avril, Mme Lurdemberger.	1	
Du 6 — Dr Th.	16	50
Du 6 — Capitaine B.	2	
Total	27 fr.	50

Pour l'œuvre de propagande de la « Paix Universelle »

Du 28 mars M. G. Toupet. . . . . 3 fr.

L'AMI DES BÊTES

Le deuxième numéro de l'*Ami des Bêtes* vient de paraître, numéro digne en tout du premier, plus intéressant encore peut-être, car il entre d'une façon originale et pratique au cœur même de la « question animale ». A citer : la chronique de Mlle Adrienne Neyrat, chronique à la fois humoristique et philosophique, montrant l'inconséquence humaine vis-à-vis des bêtes, de qui nous exigeons toutes les vertus, en les chargeant de tous les vices dans notre langage habituel ; de Mlle Neyrat encore, « Résultats acquis » : l'État lui-même s'attelle au char de l'*Ami des Bêtes*, il abonne ses écoliers au nouveau journal ; enfin charmant article de notre éminent confrère Chincholle. Rien que pour cet article, *les Côtiers*, illustré d'un dessin de Job, le deuxième numéro de l'*Ami des Bêtes* sera vite enlevé.

(Rédaction, 31, rue Boissy-d'Anglas.)

UNION CELTIQUE

Trois choses sacrées pour l'homme libre :
LE LIVRE, LA HARPE ET L'ÉPÉE.
(*D'après un vieux Code Celtique.*)

L'UNION CELTIQUE comprend :
Des Hommes de Science et de Lettres : LE LIVRE.
Des Artistes : LA HARPE,
Des Hommes d'Action sociale : L'ÉPÉE.

LES HOMMES DE SCIENCE ET DE LETTRES étudieront l'Antiquité Celtique, l'Antiquité Celto-Gauloise, les Origines françaises, au point de vue scientifique, philosophique, religieux et social. Ils s'efforceront de remettre en honneur l'étude de la Langue Celtique et de ses dialectes, de la philosophie, de la littérature et des institutions des peuples Celtes, délaissée pour l'étude et l'adoption exclusive de la littérature et des institutions de leurs conquérants.

LES ARTISTES, en immortalisant les Manifestations de l'*Ame Celtique* dans l'Histoire, mettront leur talent au service de la *Renaissance Celtique*. Les Poètes et les Musiciens continueront l'Œuvre Nationale des Bardes de l'Antiquité et du Moyen Age ; les Peintres et les Sculpteurs s'inspireront comme eux de l'Histoire de la Race, des Légendes et des Traditions qui en reflètent l'Ame.

LES HOMME D'ACTION politique et sociale appuieront les efforts de leurs frères en défendant les *Peuples de la Race Celtique* contre l'égoïsme oppresseur des races ennemies.

Tous contribueront au *Réveil de l'Ame Celtique*.

Dr Maurice ADAM.

Paris, Mars 1899 (1).

(1) Un premier Manifeste a été publié, en décembre 1898, sous le titre de « Manifeste de l'Ordre Celtique ».

Le Gérant : L. COULAUD.

31-3-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.

NEUVIÈME ANNÉE. — N° 203 | 10 Centimes. | 1er-15 MAI 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Les Dieux reviennent

(*Suite*)

II

La décision que viennent de prendre les écoles du spiritisme et du spiritualisme moderne pour s'unir, comme en 1889, dans un Congrès international qui aura lieu à Paris en 1900, m'a, ainsi qu'on peut le penser, comblé de joie...

On ne saurait trop féliciter les hommes qui, étant à la tête de ces différentes écoles, ont su, avec tant de hauteur de vue, faire passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier, l'intérêt égoïste de leur école particulière. Du reste, celles-ci n'y perdront rien, au contraire ! car, tout en gardant leur autonomie comme en 1889, elles profiteront du succès de chacune et du Congrès en général. Ne visent-elles pas toutes le même but : *la vérité par tous et pour tous?*

Du reste, devant le *mal social* qui entraîne l'Humanité vers des horizons de larmes et de sang, comment une école digne du grand mot de *spiritualiste* pourrait-elle se refuser à prêter son concours à une manifestation comme celle qui devra avoir lieu en 1900. S'il y en avait, elle mériterait d'être signalée à l'indignation générale.

Oui, ainsi que le disaient nos vaillants amis Metzger et Murray, comme vient à son tour de l'écrire le grand orateur spirite Léon Denis : partout éclate le désir d'*union*, le besoin de travaux intelligemment dirigés et bien suivis.

« L'heure est donc venue, ajoute M. Léon Denis, d'entrer en action et de poser les bases de cette grande assemblée internationale à laquelle il importe de donner un vif éclat. Le succès de 1889 est présent à toutes les mémoires. IL FAUT QUE CELUI DE 1900 NE LUI SOIT PAS INFÉRIEUR (1). »

Au sujet de certaines polémiques regrettables qui se sont passées après 1889, M. Léon Denis, comme nous, demande qu'on les couvre du voile de l'oubli.

« Ne perdons pas de vue, dit-il, que le public nous observe et que nos discordes nous affaibliraient à ses yeux. Notre influence sera d'autant plus grande au dehors que nous serons plus unis dans l'action. Tout en laissant à chaque école le bénéfice de ses travaux, ainsi que la complète indépendance de ses recherches, je crois qu'une organisation permettant l'échange des résultats acquis et la convergence des aspirations *vers un but commun* donnerait aux délibérations du Congrès plus de relief et plus d'ampleur...

« En ouvrant nos portes *sans restrictions* à toutes les écoles spiritualistes, l'idée de progrès vient de se joindre à une pensée fraternelle. Nous donnons ainsi l'exemple d'un véritable esprit de tolérance uni à un ardent désir de travailler en commun à l'avancement social, et nous affirmons la liberté de tous dans ses différents rapports avec la loi du progrès (2). »

Ces belles et fortes pensées auront, j'espère, le retentissement qu'elles méritent. Depuis que j'ai, avec nos amis Murray, Metzger et Bouvier, entrepris cette *campagne d'union*, j'ai reçu des lettres de différents points du globe, et toutes me disent : « Oui, oui, unissons-nous dans une large liberté ; sans cette union, jamais nous ne pourrons arriver à vaincre le mal qui, de plus en plus, envahit l'Humanité. La *guerre économique*, plus terrible que celle des armes, va achever de pervertir toutes les âmes... Il n'est que temps de montrer aux individus, aux nations, aux peuples, le phare sauveur du *spiritualisme sans épithète* basé sur le fait tangible, sur le fait scientifique et par conséquent compréhensible pour tous. »

Ainsi donc, tout nous convie à faire du Congrès de 1900 le *point de mire* du monde civilisé. Il faut que toutes les âmes assoiffées de justice, de vérité, trouvent dans les résolutions du Congrès le *cordial* dont elles ont tant besoin.

Il faut que les *miséreux* y voient enfin la puissance voulue capable de guérir à jamais leur misère. Il faut que les souffrants — riches ou pauvres — à qui la source de leurs souffrances échappe, trouvent dans le Congrès le pourquoi caché de leurs souffrances.

(1) C'est nous qui soulignons.
(2) *Revue scientifique et morale du spiritisme*; 15 mars 1899.

Il faut, avec non moins d'évidence, que le *riche honnête* y trouve la démonstration logique du bien fondé de son bonheur, et par cela même le *droit* qu'il a au respect de ce bonheur.

En résumé, le *Congrès spirite et spiritualiste* de 1900 ne doit s'attacher autant que possible qu'à prouver cette affirmation : L'HUMANITÉ EST UNE SEULE FAMILLE. Par conséquent, toute injustice, toute guerre est *fratricide*. Qui mieux que lesdites écoles peut démontrer que, dans la *grande famille Humanité*, il n'y a, comme dans la *petite famille patriarcale*, que des *aînés* et des *cadets*. Tous se devant mutuellement aide, respect, sympathie et justice, car telle est la loi une, immuable ; malheur à celui qui ne la respecte pas.

Les *cadets* doivent savoir et comprendre qu'un jour viendra où ils seront à leur tour des *aînés*, comme ceux-ci doivent être persuadés qu'ils ont été des cadets. Et, comme *sanction* aux actes, aux pensées des uns et des autres, tous doivent savoir qu'au point de vue *moral*, comme au point de vue *physique*, RIEN NE SE PERD. Les *bienfaits* ainsi que les *méfaits* créent fatalement, en dehors de tout enseignement dogmatique, des *conséquences* qui, soit dans cette vie, soit dans une vie ultérieure — car la vie ne finit pas à la tombe, — auront une *sanction fatale* retombant sur chacun de nous : le bien en rosée bienfaisante, le mal en maux de toutes sortes.

La démonstration de cette *sanction*, en dehors de toute possibilité d'en altérer les conséquences par l'achat des indulgences, une confession *in extremis* ou de toutes autres influences qu'il a plu aux prêtres d'imaginer : voilà la *clef de voûte* de la rénovation sociale cherchée. Aussi longtemps qu'on ne l'aura pas compris, rien de juste, rien de durable ne pourra être fait. Le mal continuera ses ravages, et tous les efforts pour le vaincre seront vains (1).

. . . .

J'avais fait un rêve... C'était — si l'*ancien* congrès de l'Humanité avait pu aboutir — de demander au comité des deux congrès de s'entendre afin que leurs assises aient lieu à la même époque, et cela dans des locaux voisins. *Spiritualistes et matérialistes néantistes* auraient pu ainsi, à un moment donné, prendre contact. De ce contact aurait pu sortir un débat d'une très haute portée scientifique et morale pour la rénovation sociale. Mon rêve s'est évanoui... Et pourtant, si nous voulions, tout ne serait peut-être pas perdu... et pourquoi ne le voudrions-nous pas?

Pourquoi le Congrès spirite et spiritualiste n'organiserait-il pas une section permettant aux matérialistes de venir en toute liberté exposer leurs *desiderata* en ce qui concerne la *question sociale*, qui, aujourd'hui, domine tout? Le public pourrait ainsi juger en connaissance de cause de quel côté se trouvent la vérité et l'esprit pratique. Quelle leçon de liberté, de fraternité et de justice nous donnerions aux écoles, aux penseurs qui se donnent rendez-vous à Paris pour saluer le nouveau siècle et essayer de lui donner une impulsion conforme à ce qu'ils croiront être la vérité.

La devise du général Hoche « Des actes et non des mots » va de plus en plus dominer toutes les sociétés. Eh bien ! du *contact* des deux théories — spiritualisme et matérialisme-néantisme — sortiraient, on peut du moins l'espérer, des résolutions débarrassées de tout le fatras de phrases vaines qui encombrent les livres, les journaux et les conférences traitant de la question sociale et internationale.

. . . .

Je souhaite aussi que le Congrès ne se dissolve pas sans avoir jeté les premières bases de la *Fédération internationale spiritualiste*. Tant que cette Fédération n'existera pas, une grande partie de nos efforts, de nos découvertes sera perdue pour les masses, pour les masses qui ont tant besoin d'être éclairées. Comment propager une idée, comment provoquer un contrôle général avec l'organisation actuelle ? Quelle floraison ! par contre, quelle magnifique synthèse nous aurions eue à soumettre au monde entier, si nous avions su, en 1889, organiser cette Fédération ! Nous nous serions imposés à *tous les congrès* qui, en 1900, vont traiter de science et de philosophie... Que de paroles inutiles, que de résolutions absurdes nous aurions empêchées !...

Enfin, mieux vaut tard que jamais. Ce qui n'a pu se faire en 1889 peut et doit se faire en 1900. Du reste, les circonstances seront plus favorables.

De cette Fédération sortira aussi une entente au point de vue des mots employés par les différentes écoles pour désigner une *même chose*. La question des mots joue un grand rôle dans la propagande de toute science et de toute philosophie.

N'oublions pas que la *lutte pour l'existence* est trop absorbante pour permettre aux masses de rechercher, par exemple, pourquoi le *périsprit* est tantôt, en raison de l'école qui s'en sert, appelé : « âme, » « double, » « corps fluidique », « corps radiant, » etc. Pourquoi on emploie, pour indiquer une même fonction, tantôt l'expression « émanation, » tantôt celle de « extériorisation » ou de « vibration, » etc.

Qu'on y songe ! il y a là un écueil très grand pour la propagande. Ces différents termes pour une *même chose* déroutent le lecteur ou l'auditeur et nous font passer, auprès des savants, pour des ignorants (1).

En attendant qu'une *langue universelle* permette à toute la famille humaine de se comprendre, entendons-nous au moins sur l'expression à donner dans *une même langue* à une *même chose* : expression dont le caractère doit être *indépendant de toute théorie*.

Tous nos vœux donc pour la suppression des termes de *spiritualisation*, de *matérialisation* et de *dématérialisation*. Proclamons l'*unité de substance* et la variété infinie des apparences et des transformations. Parlons de *condensation* et de *décondensation* ; mais, de grâce, n'effrayons plus les savants de bonne volonté qui veulent bien nous accompagner, par ce vocabulaire absurde qui prête à tant de contradictions.

Voilà l'ensemble des souhaits que je fais, en félicitant à nouveau les hommes qui viennent de s'entendre avec tant de clairvoyance pour réaliser le *Congrès un* qui peut être tout à la fois en dehors de tout patronage ou influence d'école : LE CONGRÈS SPIRITUALISTE ET LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ.

Nous créerions ainsi, entre le monde visible et le monde invisible à nos sens grossiers, l'harmonie tant cherchée par les hommes clairvoyants de tous les temps et de tous les pays.

(1) Le rescrit du Czar pour le désarmement a fait éclore bien des rêves ! Nous conseillons à ceux qui croient déjà voir l'aube de la *Paix internationale* de lire la brochure intitulée : *La Paix éternelle*, que vient de publier le professeur Strengel, désigné par l'empereur Guillaume pour prendre part à la conférence comme représentant de l'Allemagne. Ils y liront ces mots : *L'idiotie de la paix universelle doit être énergiquement combattue*. Hélas ! on peut en dire autant de la plupart des remèdes proposés pour nous débarrasser des grands maux qui rongent l'Humanité.

(1) Sans souscrire à toute la pensée de M. P.-C. Revel, qui voudrait qu'on supprimât le mot *esprit !* nous attirons l'attention du lecteur sur les lignes suivantes de ce penseur, lignes que nous tirons de son intéressante étude, *La Vie future* (éditée en 1895 : Durville, éditeur) : « On devra tout particulièrement écarter, au point de vue scientifique, le terme *esprit* (et ses dérivés), car il peut donner lieu à l'interprétation de : *opposé à la matière*. Or, la science, nous l'avons fait comprendre, ne peut fixer dans les choses que des rapports ; elle ne reconnaît par là de définition absolue, ni de la *matière*, ni par conséquent de l'*immatière* ou *esprit* : il est admis que tous les phénomènes de la nature sont liés, et qu'ils ont tous pour support cet indéfinissable appelé substance. (Les indéfinissables sont bien assez nombreux ; pourquoi en demander d'autres ?) L'espace et le mouvement nous permettraient de saisir seulement des rapports.

« Si, dans le langage scientifique, on emploie le terme de *matière*, c'est bien dans le sens de *substance* qu'on l'entend, et non dans le sens d'opposition à celui d'immatière. Quant à l'expression de *matières* (pluriel), elle signifie : des corps, c'est-à-dire des *rapports*. » Nous sommes convaincu que la réforme du vocabulaire spiritualiste aidera puissamment à combler le fossé qui sépare les disciples des écoles dites *spiritualistes* et *matérialistes*.



III

Dans le numéro du 1er mars, M. Henri Modeste veut bien m'adresser dans une *lettre ouverte* quelques questions.

Voici ce que je puis répondre à mon honorable correspondant :

Oui, si le *Congrès de l'Humanité* avait pu aboutir, il n'y aurait dû avoir qu'une seule question de posée : *Que faut-il faire pour que l'homme, soit en tant qu'individu, soit en tant que collectivité, cesse d'être un loup pour l'homme ?*

Non seulement cette question résume en elle tous les côtés pratiques de la question humanitaire, mais elle aurait empêché le Congrès de l'Humanité de se transformer, ainsi que je l'ai dit, en *Tour de Babel.*

Il ne faut pas oublier que le titre du congrès permettait à *quiconque* d'en faire partie et d'y prendre la parole... et qu'un congrès ne dure pas plus de cinq ou six jours. Quel chaos ! si on n'avait pas endigué la parole,... surtout avec l'agitation qui existe dans tous les esprits.

En ce qui concerne la *substantialité*, ce que j'en dis plus haut montre à M. Modeste que nous avons des points de contact, mais en donner le titre au congrès, nous ne serions pas compris des masses. Du reste nos connaissances sur la *substance* sont encore trop rudimentaires pour trancher une pareille question.

Au sujet du *culte des ancêtres* pratiqué en Chine, M. Modeste et ses amis du groupe « Confucius » ont leur place dans le Congrès spirite et spiritualiste.

Ils y pourront librement mettre en évidence le culte des ancêtres ou des esprits qui, en Chine, établit une si belle et une si captivante solidarité entre l'Humanité terrestre et l'Humanité extraterrestre. Si dans mon livre *le Spiritisme et l'Anarchie* je n'ai pas parlé en détail du *culte des ancêtres* chez les Chinois, c'est que ma santé, déjà fortement ébranlée à cette époque, m'a obligé d'abréger l'œuvre que je voulais faire. Je n'ai pu ici, comme ailleurs, que jeter un coup d'œil général sur la civilisation chinoise, sur cette civilisation qui met à *néant* tant de croyances, tant d'enseignements qui ont cours chez les peuples de l'Occident.

Je souhaite vivement que le groupe Confucius se mettre dès aujourd'hui en rapport avec quelques *lettrés chinois*, afin que ceux-ci puissent venir eux-mêmes au congrès, comme délégués des spiritualistes de la Chine. Il y a là pour l'ancienne civilisation chinoise une belle revanche à prendre dans le monde des penseurs de tous les pays. Cette revanche sera autrement profitable à la Chine que celle qu'elle espère prendre par les... *armes* sur les Occidentaux.

J. BOUVERY.

Fondation à Paris, par actions d'un Institut psychique

« La question psychique est le sujet le plus important et le plus gros de conséquences. »
Les Progrès des Sciences.
(W. CROOKES.)

Que les lecteurs de la *Paix universelle* excusent la *ténacité* que je mets à propager tout ce qui tend vers l'*union* et tout particulièrement tout ce qui est du *domaine scientifique*. Sans l'*union* notre influence morale sera nulle, et sans *esprit scientifique* nous continuerons à verser dans l'ornière de l'empirisme qui permet toutes les suspicions.

Parmi ces choses que je voudrais, *avant tout*, voir fonder, voir organiser, se trouve l'INSTITUT PSYCHIQUE qui aurait pour devise : *La vérité quelles qu'en soient la source et les conséquences.*

Les lecteurs de ce journal se souviennent que c'est de France qu'est partie l'idée première de la fondation sur « roc » de l'*Institut psychique* (1) en dehors de toute étiquette, de tout patronage d'école, de manière que le *même fait*, le même phénomène ne subît pas le sort des fantômes d'Hamlet qui semblaient tantôt être « un chameau, une baleine ou une belette (2) ».

L'initiateur, M. R.-C., qui donnait 10.000 francs pour sa cotisation, comprenait, avec son esprit pratique, que rien de durable, rien de vraiment scientifique ne viendrait sérieusement s'opposer au scepticisme des sceptiques tant que tout travail des chercheurs ne serait pas centralisé soit pour être contrôlé, soit pour être discuté avec toute l'impartialité exigible en pareil cas.

Tant que cet Institut n'existera pas, tous les travaux se rattachant au domaine psychique ne produiront pas la centième partie de l'effet qu'ils pourraient et devraient produire. Mieux encore : ainsi que le dit, avec infiniment de raison, M. Questor Vitæ, qui, à son tour, a entrepris si courageusement la réalisation de cet *Institut*, « les spiritualistes eux-mêmes ne progresseront pas (3) ». Matérialistes et spiritualistes — s'ils aiment la Vérité — ont donc tout intérêt à ce que cet Institut s'organise au plus vite.

Il importe dès lors essentiellement que la *science psychique* ait son *Temple* où se feront, non seulement les expériences, comme dans les laboratoires des universités, mais où, en outre, convergeront tous les efforts et tous les résultats probants qui se rattachent à la *science de la vie et de la pensée*. « Pour être bien chez soi, il faut être dans sa propre maison. »

Malheureusement, en France, si nous savons concevoir, nous savons rarement *réaliser*.

Les initiateurs sont généralement critiqués, et trop souvent tournés en ridicule par les « inutiles » qui chez nous sont si nombreux. Nous ne mettons en œuvre, combien souvent !!! les choses sérieuses, rêvées et proposées par les *nôtres* que lorsque l'idée reprise ailleurs a été réalisée dès longtemps dans des milieux d'où elle nous revient avec un *cachet étranger* qui la fait accepter comme excellente. C'est ainsi que *l'Institut psychique* ne manquera pas d'être fondé par d'autres que par nous.

L'Amérique sera la première à entrer dans la voie indiquée.

L'Angleterre, grâce aux efforts de notre ami M. Murray, suivra de près, sans doute, sa grande sœur d'outre-Océan. L'Allemagne a trop de sens pratique pour ne pas imiter à bref délai de si précieux et de si suggestifs exemples. L'Italie est trop avisée pour ne pas suivre.

Et nous ? Et la France, qui est le *berceau de l'idée*, sera une fois de plus distancée par le monde entier...

Et pourtant, ainsi que l'a rappelé M. Questor Vitæ : Si la psychologie transcendante est en retard en France par suite du manque de sujets à phénomènes se prêtant à l'expérimentation (4), la France tient le premier rang parmi les peuples en psycho-physiologie : c'est-à-dire dans le domaine de l'expérimentation avec des sujets hypnotiques et mesmériques. *Toutes les sciences psychiques* se trouvent déjà étudiées et représentées par des sociétés existant en France. Tous les phénomènes qui s'y passent sont basés sur une nature unique : les facultés psychiques de l'homme. Tous les éléments nécessaires à la création d'un « Institut psychique » sont là, abondants et surabondants.

Les laisserons-nous sans utilisation ?

Ce n'est pas possible, car c'est vers la France que l'Europe se retourne quant à la psychologie expérimentale, et c'est la France qui

(1) Voir les numéros des 1er novembre 1897 et 16 mars 1898.

(2) N'est-ce pas ainsi que cela se passe de nos jours ? Non seulement matérialistes et spiritualistes ne voient pas le *même phénomène de même façon*, mais les *écoles sœurs*, c'est-à-dire se rattachant plus particulièrement à l'une ou l'autre de ces deux grandes bases, ne s'accordent pas... Et on s'étonne qu'il y ait des sceptiques !

(3) Voir la *Paix universelle* du 1er janvier 1899.

(4) Pour la centième fois, je dirai : Ce sera ainsi tant qu'on se refusera à ouvrir des *écoles de médiums*. N'oublions pas que qui veut la fin, veut les moyens.

la représentera, espérons-le, par un *Institut psychique* dont les travaux viendront compléter ceux de l'Institut psychique du nouveau monde (1).

Quand il s'agit d'une institution dont les conséquences seront si considérables pour le *bien de tous*..., d'où sortira peut-être, mieux ici qu'ailleurs, le moyen tant cherché de nous débarrasser de *l'erreur* dans ce qu'elle a de plus néfaste pour l'humanité, il ne se peut pas que la France, l'initiatrice par excellence pour tout ce qui est beau, bien, juste, reste en arrière... Ici plus que jamais : *noblesse oblige*.

Eh quoi ! le pays d'où le Mesmérisme est parti à la conquête du monde. Eh quoi ! la patrie des Liebault, des Charcot, des Durand de Gros, des Charles Richet, des de Rochas, des Gibier, des Baraduc, des Allan Kardec, etc., etc., dont les travaux révolutionnent la psychologie officielle du monde entier, cette patrie serait la *dernière des nations* à organiser l'Institut qui pourrait être considéré comme le *temple de la vie* ou de la *pensée !*

Ah ! pour la France, pour l'Humanité, sortons du *provisoire*, de *l'hypothèse* des *coupeurs de fil en quatre* — qu'ils s'appellent : positivistes ou métaphysiciens ; — entrons résolument dans la *réalité !*.. assez, assez de piétinement sur place, sous des prétextes plus ou moins enfantins.

On me dira une fois de plus : « Il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent ! Comment en trouver ? »

Eh bien ! une fois de plus, je répondrai : On en trouvera quand on le voudra sérieusement. Mais il faut pour cela une organisation spéciale et elle nous manque (2).

Précisément, voici notre ami Questor Vitæ qui m'écrit : L'Amérique, l'Angleterre vont avoir leur *Institut psychique* grâce aux libéralités des gens de cœur : est-ce qu'en France il n'y en aurait plus ? Pourquoi les hommes de progrès ne fonderaient-ils pas un Institut psychique par *actions ?*

Les actionnaires nommeraient un comité scientifique pour l'expérimentation. Les dividendes aux actionnaires consisteraient dans le droit d'assister à certaines expériences où la présence de tiers n'est pas un obstacle à l'obtention des phénomènes. Ils assisteraient aux conférences qui se donneraient à l'Institut. Ils recevraient le journal relatant les travaux de l'Institut et qui ferait un compte rendu des faits psychiques du monde entier.

D'autre part, ainsi que le montrait notre ami X, qui a été un des premiers à se rallier à la pensée de M. R. C. : une bibliothèque contenant de nombreux documents épars un peu partout et inaccessibles y serait formée. « Que d'ouvrages précieux à jamais perdus à la suite de dissolution de sociétés ! Que de reproductions d'expériences définitivement disparues ! A l'heure actuelle, le sort des différentes sociétés est lié à la santé ou à la vie de leurs présidents. Aucun centre n'est capable de recevoir, d'enregistrer et de conserver les archives formées à grand'peine. Aucune garantie de durée n'existe pour des travaux qui, à un moment donné, seraient peut-être d'une grande utilité. Aucun musée n'a encore été constitué pour montrer, d'une façon en quelque sorte synoptique, la marche progressive des sciences spiritualistes depuis leur origine expérimentale.

« Que de bibliothèques tombées entre les mains d'héritiers incapables ou mal disposés, et devenues la proie des brocanteurs nullement qualifiés pour en tirer un parti utile à la cause du spiritualisme ! Nous vivons au jour le jour. Ce ne sont partout que *liquidations et reconstitutions éphémères* (1). »

Voilà pour les dividendes. Quant aux savants, qui auraient la direction de l'*Institut*, ils sont tout trouvés : Est-ce que MM. Durand de Gros, Charles Richet, de Rochas, Baraduc, Boirac, Dariex, Foveau de Courmelles, Paul Joire, Moutin, Ferroul, etc., et bien d'autres de leurs amis, qui ne cessent de chercher la *vérité* en dehors de tout parti pris d'école ou de *personnalisme*, ne se feraient pas un *devoir* de faire partie du comité de direction, d'expérimentation ?

En douter serait leur faire la plus grave des injures.

Est-ce qu'avec un pareil comité l'argent nécessaire ne se trouverait pas ?

S'il en était autrement, ce serait à désespérer du progrès moral. Voici une preuve qu'il ne faut pas désespérer :

Nous savons que, grâce à la propagande faite par M. Questor Vitæ, il y a quelque part un savant bien connu qui souscrirait pour 100.000 FRANCS (cent mille) d'actions... et qu'il les léguerait ensuite à l'Institut, si, bien entendu, le comité était formé par des hommes comme ceux que je viens de nommer.

Je suis donc convaincu qu'un comité offrant de si absolues garanties morales et scientifiques ferait affluer à la caisse de l'*Institut* plus d'argent qu'il n'en faudrait.

Devant de si brillantes et de si sérieuses perspectives, qui donc pourrait hésiter à se mettre à l'œuvre.

Que tous ceux qui placent l'intérêt général au-dessus de leur intérêt personnel ou de leur école se joignent à nous pour demander à ces *hommes de science et d'honneur* de se mettre hardiment à la tête de cette organisation où chacun demeurera libre de conserver ses opinions et ses croyances particulières tout en travaillant dans l'intérêt de la *Vérité totale*.

Demandons-le au nom de la France, de la France qui, lorsqu'elle se ressaisit... devient la « deuxième patrie » de tous les hommes de bien qui ne sont pas nés sous son ciel, de la France dont Michelet a dit avec raison : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toutes sortes pour les choses désintéressées qui ne devraient profiter qu'au monde, la pyramide de la France monterait jusqu'au ciel. »

Il faut que notre belle patrie reprenne le drapeau d'avant-garde qu'elle a si souvent porté, qu'elle se remette à l'œuvre pour les grandes batailles scientifiques de l'avenir en vue du triomphe du beau, du bien et du juste, c'est-à-dire de la VÉRITÉ... qui est le besoin et l'aspiration de tous.

Sursum Corda ! J. BOUVÉRY.

CORRESPONDNCE

Lons le-Saunier, 5 avril 1899.

MONSIEUR,

Vous me demandez une version exacte des rêves dont je vous ai parlé dans ma dernière correspondance. La voici telle quelle.

En 1849, étant à Lons-le-Saunier depuis quatre mois, séparé de ma famille habitant Desnes, canton de Bletterans, mon frère, âgé de dix-neuf ans, j'en avais quatorze, vint à tomber gravement malade d'une pneumonie aiguë. Il désira me voir, et l'on vint me chercher.

Je me rendis au pays avec un médecin, qui, pour me consoler, m'assura qu'il le guérirait.

En effet, notre arrivée procura un bien instantané, la nuit fut

(1) Voir la *Paix universelle* du 1er janvier 1899.

(2) Est-il besoin d'ajouter que l'argent serait versé entre des mains sûres, ce qui n'est pas difficile à trouver. L'emploi en sera contrôlé avec toute l'exigence que comporte un pareil dépôt. Il en devra être de même de la construction du *bâtiment de l'Institut*, il ne faudrait pas que les architectes et les constructeurs renouvellent les *flibusteries* de quelques-uns de nos batiments nationaux. Du reste le plan de cet immeuble et les matériaux à y employer devront être, auparavant discutés par le comité scientifique. Il y a là tout un travail des plus délicats et des plus importants, qui échappe aux architectes. Les *ignorants* pourront en sourire, mais leur avis importe peu.

(1) Voir *la Paix universelle* du 1er novembre 1897.



meilleure et le lendemain, qui était un jeudi, après le diner, spontanément mon frère me dit :

« Urbain, il faut t'en retourner, ne pas perdre ton temps, je suis très bien ; si cela continue, c'est bon, tu pourras revenir jeudi, et si au contraire cela revenait plus mal, on t'écrirait, et tu viendrais dimanche. »

N'ayant rien reçu le samedi soir, je montai à ma chambre, située au troisième étage, en chantant.

Je m'endormis bien heureux, et, vers une heure et demie du matin, je m'éveillai, à la lueur blanchâtre qui m'apparut, sans bruit, au-dessus de la porte donnant sur un corridor.

Le fait me surprit, attendu qu'à cette heure il ne devait plus y avoir une seule lumière dans la maison, et en aucun cas, pénétrer dans ma chambre.

Je me levai précipitamment et courus au corridor. Rien d'anormal, le silence absolu y régnait, en haut comme en has. J'ouvris alors ma croisée sur la rue, même silence, pas un bec de gaz, et pas une étoile au temps : la nuit encore noire.

Je ne me rendormis pas, avant bien longtemps, ce n'est qu'au jour que je repris mon sommeil interrompu, et qui d'habitude ne comportait qu'un somme.

Un peu en retard des autres matins, je descendis également en chantant, toujours très heureux de n'avoir pas eu de nouvelles de Desnes.

A neuf heures et demie, l'on se disposait à aller à la messe quand la sonnette se fit entendre ; la porte s'ouvrit et mon frère aîné, avec mon beau-frère, parut sur le palier.

Je m'écriai : « Mon Dieu, Justin est mort, j'en suis sûr ; c'est lui que j'ai vu à une heure et demie du matin. »

Avant d'expirer, à cette heure même, il avait dit à nos parents réunis à son chevet : « Je n'ai pas pu revoir Urbain ; mais il faut bien prier Dieu pour lui ! »

En 1853, étant à Paris, je tombai malade et j'entrai à l'hôpital, pour une bronchite aiguë avec affection cardiaque.

Je fus très bien soigné et je ne me doutais pas d'un danger sérieux. J'étais visité deux fois par semaine et je chargeai de ne pas prévenir mes parents de ma maladie.

Le médecin en chef de l'hôpital en jugea autrement et il prévint mon patron d'avoir à écrire à mes parents : ce qui fut fait aussitôt.

La veille de l'arrivée de la lettre écrite par le patron, ma sœur, encore vivante, était alors âgée de vingt-six ans : elle eut un rêve dans lequel elle me vit malade, appuyé sur un brancard, et sortant d'un bain. Elle s'éveilla frappée, mais, comme il y avait déjà quelque temps que j'avais écrit, elle se dit : « C'est une lettre qui arrive ; et comme tout songe est mensonge, il se porte bien, » et résolut de ne rien dire avant le passage du facteur.

A l'arrivée de celui-ci, lisant la suscription, dont l'écriture était inconnue, la lettre en main, ma mère s'écria : « Ce n'est pas Urbain, et cela vient de Paris, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a, vite, vite ! »

Ma sœur prit la lettre pour la lire plus vite, mais, avant, dit : « Ne vous tourmentez pas ainsi, il n'est pas mort, je l'ai vu cette nuit, en rêve, à l'hôpital et appuyé tout seul sur une *civière*, il sortait d'un bain : pour sûr, il n'est pas mort. »

La lettre fut lue, et mon père arrivait le surlendemain à Paris, et était à l'hôpital aussitôt avec le patron.

Arrivés, à mon lit, personne. Enfin, anxieusement renseigné, mon père arrive à la salle des bains. Il ne me voyait pas, mais, moi, la porte s'ouvrant, j'aperçus mon père. D'un bond je fus sur pied et m'appuyai sur le brancard, pour me retenir.

Mon père, en larmes, s'écria : « Étiennette l'a bien dit : il n'est pas mort, je l'ai vu malade, tout nu, appuyé sur *ce* brancard, et sortant d'un bain. » C'est donc vrai, les rêves !... U. L.

A PROPOS DES FUNÉRAILLES DE FÉLIX FAURE

Nous arrivons bien tard pour parler de la mort de notre regretté Président. On nous permettra donc de nous taire sur le côté purement contingent des choses. Un chef d'État qui meurt, un monde qui s'écroule, un univers qui disparaît, qu'est-ce que cela pèse, en soi, dans la main de la Philosophie ? Et sans l'intime connexité qui unit le fait transitoire et fatal à l'idée éternelle, daignerait-elle seulement y arrêter sa pensée ?

Les événements terrestres sont les souffles qui passent sur l'Océan de l'Intelligible ; zéphyrs ou vents de tempête, tantôt ils ne font qu'en rider la surface, tantôt ils l'agitent jusqu'en ses plus profonds abîmes. C'est uniquement du côté de l'Absolu que nous voulons aujourd'hui tourner nos regards.

La question religieuse, qui se rencontre devant nous, que nous le voulions ou non, à chaque détour d'événement, vient de nouveau d'être mise à l'ordre du jour, par les funérailles de Félix Faure. Nous réservons le point délicat de savoir si c'est par le fait de ses dernières volontés qu'une cérémonie catholique a eu lieu autour de sa dépouille funèbre. Mais, dans cette hypothèse, il y aurait lieu de se demander pourquoi une voix éloquente ne s'est point fait entendre sous les voûtes de Notre-Dame et pourquoi le service religieux s'est borné aux chants liturgiques. Je sais bien que les Bossuet deviennent de plus en plus rares dans les rangs du clergé français, mais, en cherchant bien, on eût pu, à défaut, ce semble, trouver quelque rhéteur habile. Peut-être a-t-on redouté l'algarade d'un nouveau P. Olivier. Peut-être le protocole avait-il opposé son *non licet.*

Enfin, il n'importe. La manifestation religieuse a eu lieu, Félix Faure fut un croyant, un spiritualiste convaincu. L'intervention des prêtres l'établit indiscutablement. Si nulle voix sacerdotale ne l'a dit à Notre-Dame, les voix officielles le diront tout à l'heure au Père-Lachaise.

Nous venons de relire avec attention les neuf discours qui ont été prononcés sur le cercueil du Président. Voyons ce que cette ennéade d'orateurs a pu trouver sur la pensée de l'Au-delà, de la persistance de l'être, de Dieu, de l'âme immortelle, — sur la seule chose nécessaire, en somme, selon la parole de l'Eon Christos.

M. Franck-Chauveau, vice-président du Sénat, se borne à parler « du souvenir reconnaissant que la France garde à ceux qui l'ont bien servie ».

Avec M. Deschanel, président de la Chambre des députés, revient l'antique formule : « Il peut reposer en paix ! » Évidemment, c'est l'affirmation implicite que quelque chose de nous subsiste après la mort. On ne souhaite pas la paix à de la simple matière en décomposition. Mais, en la circonstance, ce n'est pas assez dire. En revanche, dans un autre ordre d'idées, c'est trop dire que de déclarer que « l'utopie faisait sourire Félix Faure ». Nous sommes autorisés à penser le contraire, en nous souvenant, nous très humble, de quelle façon il nous serra la main et nous complimenta, aux fêtes de Valence, après avoir entendu les strophes où nous disions la gloire du vaillant utopiste que fut le représentant Bancel.

M. Charles Dupuy reproduit la formule employée par M. Deschanel, qu'il affaiblit en l'accompagnant d'un « adieu » désespérant.

M. Lockroy, ministre de la marine, tel qu'un doux vieillard qui dans un état de vague conscience se prend à reproduire une chanson berceuse, autrefois entendue, se fait l'écho, sans trop y croire peut-être, d'une pensée que plus d'une fois il dut jadis surprendre, frémissante, aux lèvres de Victor Hugo : « Au seuil de l'éternité où vous êtes entré... » mais, comme réveillé de son rêve spiritualiste, il se hâte d'ajouter : « Je vous adresse un adieu suprême. »

M. Guillain, ministre des colonies, formule à son tour un « dernier adieu ».

Voici maintenant la délégation du pays où s'est écoulée la jeunesse de Félix Faure.

« Pourquoi faut-il, s'écrie M. Ferry, président du conseil général de la Seine-Inférieure, que ces jours d'immense joie aient si vite fait place à des jours de deuil et de larmes ?... » Et son discours s'arrête sur ce sanglot. Nous attendions un cri suprême, un cri de consolation et d'espérance.

Ce cri, ce n'est ni M. Brindeau, député du Havre, ni M. Marais, maire du Havre, qui le jetteront. Toujours le même déchirant, le même irrévocable « Adieu » ! Et pourtant, mieux que personne, ils connaissaient les sentiments religieux de Félix Faure, puisqu'il fut leur compatriote. Ce cri, nous eussions aimé l'entendre sortir de leur bouche, sinon de leur âme, — pour la famille : « Vous qui croyez, séchez vos pleurs, vous le retrouverez ! »

Mais l'idée religieuse est une force à qui rien ne résiste ; elle s'affirme, elle s'impose, elle fait son œuvre, quoi qu'on tente pour la taire ou l'étouffer. Le matérialisme aura beau couler à pleins bords, le catholicisme orthodoxe multiplier ses pompes cultuelles recouvrant le vide de ses croyances, l'idée religieuse vivra, quand même, éternellement.

L'avenir oubliera la magnificence du défilé qui a conduit le corps de Félix Faure de l'Élysée à Notre-Dame et de Notre-Dame au Père-Lachaise, il ne se souviendra ni des 1.000 mètres de drap noir dépensés pour orner la chapelle ardente, ni de la somptueuse décoration de la vieille basilique, ni des flots d'encens et de cire, ni des flots d'éloquence, mais sans fin il se rappellera la simple phrase si vibrante de noble foi, dont M. Convert, président de la Chambre de commerce du Havre, a clos la cérémonie du 23 février : « Si nos pensées dans ce moment suprême vont à la famille qui s'est formée au milieu de nous, et dont nous entourons la détresse de nos douloureux regrets, elles vont aussi à l'AME IMMORTELLE de l'ami, du grand citoyen dont les dernières paroles ont été toutes de pardon, de fraternité et de paix ; les nôtres, les dernières qui seront prononcées devant ce cercueil, seront pour demander à DIEU d'ouvrir à la patrie une ère de paix intérieure et de travail fécond pour le bonheur de tous, et de réaliser une des plus chères espérances du grand mort que nous pleurons ! »

Et en revenant du Père-Lachaise, nous nous sommes souvenu, avec un apostolique orgueil, qu'il y a quelques mois, nous-même, nous avons, en ce même lieu, terminé par un cri de foi spiritualiste le concert d'hommages officiels entendu sur la tombe du grand Michelet :

La mort ?... Qui donc y croit encore ? Ce qui passe,
Ce que le vent fatal disperse dans l'espace,
Ce qui dans l'ombre noire à jamais disparaît,
C'est ce corps dont notre âme est captive et sujette ;
L'aile remonte au ciel, tu l'as dit, ô Poète,
Toi qui savais le grand secret !

FABRE DES ESSARTS,
Patr. Gnost.

SUR LES ESSÉNIENS

A propos de Jésus de Nazareth

III (*Suite*) (1).

Quand les deux néophytes eurent terminé leur *Repas d'amour et de charité*, ils furent, suivant, que le commandent les règles de l'Ordre, congédiés, parce qu'ils devaient rester *solitaires*, c'est-à-dire entièrement séparés du monde, pendant l'espace de douze lunes, pendant lesquelles ils restaient sous la seule surveillance du Supérieur de la Communauté, afin de se rendre dignes d'accéder aux grades supérieurs de la *Doctrine Ésotérique*.

Les deux jeunes gens grandirent ainsi dans la puissance de leur divine destinée. Jésus avait un caractère doux et joyeux ; Jean au contraire avait le caractère sévère et recherchait la solitude. Il voilait son âme d'une sombre gravité !

A l'expiration de l'année ou des douze lunes, ils furent initiés au second degré de l'Ordre ; ils furent alors reçus, comme membres effectifs de la Communauté ; leur initiation à ce nouveau grade eut lieu pendant la nouvelle lune, et le Supérieur les congédia cette fois en leur disant : « Lisez, cherchez et fouillez dans l'Écriture. »

Quand les nouveaux initiés eurent chanté et pris le *Repas de charité*, ils furent conduits chacun dans une cellule, où ils n'eurent plus qu'à se livrer à la prière et à la méditation, car ils avaient accompli toutes les règles et prescriptions de l'Ordre.

L'une de ces règles permet à tout frère reçu de rester soit au sein de la Communauté, soit dans le monde pour y professer l'Enseignement.

Jésus put donc y poursuivre la mission pour laquelle il s'était incarné : celle d'enseigner aux hommes la vérité ; Jean, au contraire, se livra à l'art de guérir, à la thérapeutique, il devint thérapeute et il retourna à Jutha, tandis que Jésus se rendit à Nazareth. Il se sentait poussé par l'Esprit de Dieu (Émanation Divine) à glorifier par ses paroles, ses actes, toute sa vie enfin, la *Sagesse Essénienne*. Il garda fidèlement les vœux qu'il avait faits à l'Ordre, il subit même une terrible épreuve en observant strictement son vœu de chasteté, car il aimait Marie, la plus jeune sœur de son hôte, son ami Lazare, et il était aimé d'elle, mais le génie de l'Ordre et le devoir de pratiquer l'Enseignement Essénien triomphèrent de son amour pour une femme. Ayant promis de rester célibataire, il ne devait pas suivre ses penchants et ses désirs, afin de pouvoir se livrer entièrement à sa sainte mission !

Aussi Jésus et Marie, après avoir versé des larmes amères et abondantes, se séparèrent-ils, malgré le violent chagrin qu'ils éprouvaient à se quitter !

Telle est la partie essénienne de la vie de Jésus, partie fort obscure et fort peu connue, presque ignorée, pourrions-nous dire, car elle va de l'âge de dix ans à seize ans environ : or ce n'est guère qu'à ce dernier âge que commence la vie connue de Jésus, mais connue dans un sens trop vague, trop vulgaire, tout *éxotérique*, car la VIE ÉSOTÉRIQUE de Jésus de Nazareth est encore à écrire ; nous espérons la faire un jour, car nous avons réuni de nombreux matériaux dans ce dessein. Quand paraîtra ce travail, nous l'ignorons entièrement, car il nous manque des matériaux, qui laissent dans la vie du Sauveur des lacunes immenses, qu'il serait urgent de combler.

Mais, en attendant que cette nouvelle *Vie de Jésus* paraisse, nous espérons pouvoir donner prochainement la primeur de certains documents aux lecteurs de la *Paix universelle*. Nous donnerons notamment des détails qui émanent d'un Essénien, témoin oculaire des faits qu'il rapporte, détails écrits sept ans seulement après la mort de Jésus, comme l'indique cette expression : « C'était pour la septième fois que les Juifs mangeaient l'Agneau pascal, depuis qu'avait été crucifié Jésus-Christ. »

X.

(1) Voir la *Paix universelle* du 16-30 avril 1899.

SUR L'AMOUR

CHER MONSIEUR A. BOUVIER, DIRECTEUR, F. E. S.,

Nous vous adressons *les Raisons de l'amour*, comme, dans un article paru en novembre dernier, vous avez publié *l'Amour universel*, pour démontrer la nécessité absolue de cette synthèse, laquelle



peut seule user d'empire sur les hommes en voie de se régénérer. C'est notre frère Amo qui nous a ouvert cette direction supérieure, par ses charmantes envolées, dans votre estimable journal. Nous remercions du fond de notre être ceux qui daignent continuer la tâche sublime inachevée. — La flamme du mot Amour ! incendiera tous les cœurs généreux ; nul doute, elle consumera les haines, les envies et les stupides jalousies. Son feu sacré brûlera sur les autels des cœurs purifiés des crimes de lèse-humanité. L'Oiseau paradisial est sorti de sa coque, plane et chante déjà l'hymne d'allégresse au Créateur. Oui, aimons-nous, c'est la loi ! — Car sans l'amour, point de bien-être, ni de bonheur pour l'humanité.

L'homme dont le cœur est vide d'amour travaille contre lui-même et, de fait, est l'ennemi de la solidarité. Sans cet agent supérieur, nous touchons à la haine et aux forfaitures de la vengeance. Sans l'amour point de famille sacrée ni d'amis. Sans lui, les instincts reprennent le dessus dans l'individu et dans les masses. Son absence conduit à l'infraternité, à l'intolérance et au comble du fourvoiement. Donc l'homme qui fait le mal sciemment n'aime point; l'instinct domine en son cœur. L'amour est le génie transcendantal, c'est lui qui guide le char de l'altruisme et de l'abnégation. De son essence découlent des effluves transformateurs ; leur énergie éteint les flammes passionnelles et consume les rancunes qui écrasent l'humanité sous ses fardeaux. L'amour fraternel est le levier qui ouvrira la vanne de l'intarissable bonheur, qui coulera, à flot, aux pieds des affamés, des assoiffés de vérité et qui gémissent dans le doute et n'attendent pas des temps meilleurs. L'amour, c'est le miel et le lait dans le désert, qui humectent les lèvres, rafraîchissent la langue et fortifient les cœurs, entre temps que les voyageurs atteignent la terre promise.

Sur ce monde nous buvons à la coupe du Léthé, source des tribulations; mais l'amour viendra changer notre boisson en ambroisie, source des délices inénarrables; c'est l'eau vive, dont fait allusion le Christ, en parlant à la Samaritaine, à la fontaine de Jacob (Saint Jean, ch. VI, v. 7 à 13). Oui, cette eau vive de l'amour nous donnera la vie éternelle bienheureuse.

Oh ! sachons tous que l'absence de l'amour fraternel, c'est la mort anticipée, selon l'Esprit pur. Les guerres fratricides proviennent de l'absence d'amour, son éloignement ouvre les portes à toutes les vilenies : de l'injustice, de l'égoïsme effréné, de l'antagonisme des sectes, des castes; ceux-ci s'étouffent, se détruisent et ils engendrent toutes les abominations, qui font la honte de notre siècle émancipateur.

L'amour fraternel immortalise ceux qui en usent, les honore, les ennoblit, et ils sèmeront la paix sur leur passage. L'amour cultive les lauriers pour les vainqueurs et brise les chaînes de tous les esclavages.

Sa puissance est infinie en œuvres, car sa demeure est aux cieux, d'où il tire son omnipotence. Son Idéalisme ne peut être atteint ici-bas; nos âmes sont trop faibles et sa flamme est trop intense, pour des cœurs non aguerris par l'héroïsme des grandes vertus, qui lui font cortège. Mais ce que toutes les âmes, sorties de l'enfance humaine, peuvent pratiquer, sans toucher à leurs dogmes ni à leur liberté quelconque, c'est la douce effusion de la sympathie; c'est-à-dire: *faire à autrui ce que nous voulons pour nous-mêmes* ! Ceci nous mène directement à la vraie fraternité; d'elle découlera la solidarité, qui est la base sociale, étant basée sur la responsabilité réciproque de tous les mortels, comme étant sortis du même principe immanent, allant aussi vers les mêmes fins (le progrès sans bornes), et, par conséquent, nous avons tous, inévitablement, les mêmes devoirs à remplir, les mêmes vertus à acquérir, pour avoir droit aux mêmes récompenses. Voilà *les Raisons* pour lesquelles nous sommes en devoir d'aimer le Créateur et nos semblables. Si nous faillissons à ces obligations, nous nous retardons personnellement dans la voie du progrès, et nous portons atteinte à celui de nos frères en humanité; nous devenons la note discordante dans l'harmonie, et des reproches amers nous seront en partage.

L'union veut la sympathie au bas chiffre pour atteindre aux bons rapports, c'est déjà l'exclusion de l'antipathie, devient la concordance pour le but à réaliser.

Certes, tous ne peuvent fournir la même somme de labeur : à chacun selon ses capacités, jointes à la bonne volonté, pour arriver à l'œuvre Unique et Universelle : *Une famille dans l'humanité intégrale*, en abnégation et en amour pour le bien.

Telles sont les clés de saint Pierre, que le Christ symbolise dans l'amour.

Nous adressons à ceux qui nous liront nos salutations fraternelles et une main du cœur aux lutteurs dévoués pour la paix dans l'amour universel.

Pierre Engel,
de l'Union Spirite de Liège.

Seraing, le 12 février 1899.

L'Orgueil

III

L'ORGUEIL

L'orgueil est toujours la marque d'une nature arriérée. L'orgueilleux veut s'imposer aux autres et s'élever au-dessus de la foule en la dominant, en l'écrasant ; il se préoccupe surtout de l'apparence, il étale tout ce qui peut frapper les yeux de ses semblables, se vante du moindre bienfait, fait saillir ses plus légères qualités, se pare de tout son acquis intellectuel en sollicitant l'admiration et les applaudissements.

Occupé sans cesse de faire valoir son bagage moral, il s'occupe peu des autres, à moins que les autres ne servent à maintenir, à propager cette admiration de soi dont il a le souci.

Il sacrifie au désir de paraître et d'être envié les plus nobles instincts, les plus grandes vertus ; le bien fait sans éclat ne saurait le tenter, le mal caché ne saurait l'effrayer. Il s'inquiète peu du genre d'admiration inspirée, il veut être un maître, un oracle, une éclatante, exception parmi la multitude.

Volontiers, il suscite l'envie, veut être supérieur aux autres et les dominer par les actions les moins recommandables ; il est le plus grand ennemi du progrès.

L'orgueilleux est toujours suffisant, souvent intolérant, il ne peut supporter la contradiction et pose tout en axiome, il est la contre-partie du vrai spirite qui ne peut s'enorgueillir de rien, puisque tous les hommes sont destinés à atteindre le même but et que tous ont failli, à quelque classe qu'ils appartiennent.

L'orgueilleux a un code de morale pour lui-même et un autre code de morale pour autrui ; pour lui l'indulgence est sans borne, et pour autrui la sévérité excessive.

L'orgueilleux réussit souvent dans le monde, quoiqu'il inspire peu d'affection et de sympathie. Persuadé de sa supériorité, il fait partager son erreur à ceux qui l'entourent.

Il affirme de bonne foi son infaillibilité et les natures honnêtes et simples s'y laissent prendre et croient sur parole le malheureux aveugle qui restreint l'humanité à son type.

Les catholiques militants et les matérialistes donnent fréquemment les meilleurs types de l'homme orgueilleux. Ils croient avoir atteint le *summum* de la philosophie et de la foi, ils sont les tabernacles de la vérité, ils ferment la porte à la discussion, refusent de s'éclairer, de voir, d'entendre.

Ils ont enserré leur intelligence dans un cercle restreint dont elle ne pourra s'échapper, elle tournera sans cesse d'un même mouvement rotatoire sans jamais prendre la tangente, et dans ce mouvement continu elle s'endort et perd toute faculté de progresser.

L'orgueilleux n'admet pas que l'on mette en doute ses merveilleuses aptitudes, il est unique, il est tout, le monde entier peut souffrir, cela lui importe peu, pourvu que le monde l'admire.

De l'orgueil découlent l'égoïsme et bien d'autres vices.

IV

ENCORE L'ORGUEIL

L'orgueil, peut-on objecter, est une nécessité de la vie, il dirige l'homme vers le progrès et l'entraîne en lui montrant comme couronnement de son œuvre l'apothéose de la gloire qui l'élève au-dessus des autres humains.

Il ne faut point confondre l'amour-propre et l'orgueil, l'amour-propre est indispensable. L'amour-propre et la dignité vont de compagnie et doivent être stimulés.

L'émulation, le désir de se distinguer et de conquérir l'estime de ses semblables, dérivent de l'amour-propre.

Les hommes de cœur, les esprits élevés en ont tous plus ou moins, mais ils se gardent de l'orgueil, ils peuvent se réjouir du bien acquis en évitant de s'en glorifier, parce qu'ils comprennent qu'au-dessus d'eux plane une chose plus puissante que leur volonté, meilleure qu'eux-mêmes. C'est la force créatrice qui met en eux la source du bien en leur donnant les facultés nécessaires pour rendre cette source abondante ou pour la tarir selon la volonté de l'incarné. En outre, le spirite ne doit jamais oublier qu'avant d'arriver à la connaissance du bien et du mal il a été primitivement, à peu de chose près, l'égal de la brute.

Misérable de cœur et d'esprit, il a progressé par des étapes successives où il a fait plus ou moins de faux pas.

On ne doit jamais s'enorgueillir des facultés natives acquises par d'autres vies, mais on peut se réjouir en contemplant les progrès accomplis dans la vie présente. L'extrême difficulté est de séparer l'ivraie du bon grain, et dans cet ingrat labeur beaucoup d'esprits s'égarent. Les uns prennent pour du bon grain les folles herbes et se laissent envahir par des défauts qui, avec les ans, se transforment en vices.

Ainsi, certains humains ayant amassé de grands biens terrestres se croient de grands hommes et s'admirent sans restriction.

Cette fortune est presque toujours la conséquence d'un contrat passé avant l'incarnation avec les guides spirituels. Lorsque dans l'erraticité il a été décidé des épreuves de celui qui va renaître, les guides mettent l'esprit, condamné à revêtir la matière, dans les conditions voulues pour réaliser les conventions acceptées. Patrie, famille, intuitions forment la destinée. De là, ce que vous nommez la chance et qui n'est qu'une fatalité, indépendante des qualités et des défauts actuels de l'incarné.

Malheureusement l'orgueil plonge trop souvent les grands de la terre dans un profond aveuglement et leur fait perdre les fruits de leur incarnation présente.

Ces riches et ces grands croient devoir leur situation à leurs seuls efforts et ils s'en glorifient avec la plus ridicule fatuité. Ils oublient leurs devoirs, et jamais les chutes rapides, l'éclat des bombes les ruinant ou les paralysant dans leur bonheur matériel n'égaleront la douleur qu'ils éprouveront lorsqu'ils devront recommencer plusieurs incarnations pour se décharger, se laver, se nettoyer des vices ainsi acquis.

L'ÉGOÏSME

L'égoïsme, incessante préoccupation du moi, est la preuve de l'animalité primitive de l'homme. L'instinct de la conservation se transforme en une pensée constante de personnalité dont rien ne saurait distraire celui qui en est imbu. Il est le centre de l'univers, en lui se résument toutes les joies, toutes les peines de l'humanité. A la moindre douleur, il se lamente sans jamais compatir aux maux d'autrui. Il détient toutes ses forces et ses facultés pour les employer à son profit.

Un égoïste peut avoir une intelligence supérieure, mais il est préférable d'être ignorant et compatissant plutôt que d'être un puits de science vain et personnel.

L'égoïsme se développe rapidement et, si on ne le combat, il étouffe toutes les qualités morales. Il étend ses ramifications sur les facultés intellectuelles de celui qui en est atteint et couvre de sa luxuriante et mortelle végétation les vertus aux frêles rameaux.

L'égoïsme rend l'homme cruel. Un homme égoïste, peu sujet à la souffrance, ignorant les luttes de la vie, n'admettra point que d'autres puissent souffrir et se blesser grièvement aux lourdes pierres du chemin. Il sera impitoyable parce qu'il se croira le seul humain digne d'intérêt et accusera les malheureux d'être des sots ou des maladroits.

L'égoïste reste insensible aux plus grands désastres dès qu'ils ne l'atteignent pas. Il se désespère du moindre ennui et s'impatiente des larmes versées sur les malheurs d'autrui. Il se fait un impénétrable retranchement de tous les sophismes et des théories les plus nébuleuses pour se décharger des devoirs sociaux. Il se défie de la faculté d'aimer qui élève l'homme au-dessus de l'animal et la détruit pour obtenir le calme et le repos. Il fait sans remords souffrir ses semblables pour augmenter la somme de ses jouissances personnelles. Il domine les siens pour mieux satisfaire ses passions.

Il ne se perfectionne jamais parce qu'il n'accepte aucune critique. Croyant, il deviendra fanatique pour s'assurer le repos éternel et ne reculera devant aucun excès pour se rendre la divinité favorable. S'il est athée, il se plonge dans les plaisirs sans s'inquiéter des moyens injustes par lesquels on se les procure.

Dès leur jeunesse, veillez sur vos enfants, éloignez-les du moi toujours haïssable, faites-leur un code de morale sévère afin qu'ils laissent s'implanter en eux les vertus et écoutent la voix des bons guides, de ceux qui cherchent à élever l'esprit humain au delà des vie terrestres.

Habituez les jeunes enfants à être pitoyables envers tout ce qui a vie et sensibilité. Montrez-leur qu'il faut toujours faire le bien et donner à moins heureux que soi. Jamais un bon exemple n'est perdu, l laisse un germe sain et bienfaisant.

Les parents soucieux de l'éducation de leurs enfants leur apprendront à ne pas trop s'occuper d'eux-mêmes et à se plier à l'obéissance et au devoir.

(*A suivre.*) Mme Paul GRENDEL

Le Gérant : L. COULAUD.

28-4-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.

NEUVIÈME ANNÉE. — N[os] 204-205. **10 Centimes.** 16 MAI-15 JUIN 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France... 3 fr. Etranger.. 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1[er] et 3[e] dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

En raison des vacances de son directeur qui ne pourrait préparer en son temps le numéro du 1[er] au 15 juin, ce numéro de la Paix universelle *est double et forme ainsi les n[os] 204-205 du 16 mai au 15 juin.* L. D.

A PROPOS DU CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

S'il est exact que les conséquences d'un fait sont adéquates à l'étendue de l'idée qui l'a généré, celles du Congrès de l'Humanité pourront être immenses.

En effet cette imposante assemblée des mandataires des peuples les plus divers, mus par la foi profonde, scientifiquement raisonnée de la pérennité de l'être au travers des transformations multiples auxquelles il est soumis dans la vie universelle, ou simplement par le simple amour de l'Humanité, ne saurait rester étrangère à aucune des formes de manifestation vitale qu'affecte l'être humain sur les divers plans qu'il parcourt et conséquemment sur le plan terrestre.

(1) Comme son titre l'indiquait, notre article : *Ultima verba*, du n° 201 de cette revue, était dans notre pensée le dernier à ce sujet. Mais, dans le même numéro, M. Vodoz, des Universalistes, veut bien nous assurer que le Congrès aura *certainement* lieu entre le 19 et le 30 septembre 1900. Dont acte. Cette affirmation nous inspire les modestes et sincères desiderata qui suivent, simples généralités d'ailleurs, qui ne sauraient prétendre au titre de conseils, ce qu'à Dieu ne plaise.

Or, là comme ailleurs, l'homme doit lutter sans trêve contre la tendance inharmonique de l'unité, contre l'ensemble qui a pour caractéristique dans nos sociétés : l'égoïsme.

L'égoïsme, voilà l'ennemi jusqu'ici irréductible de notre espèce ! C'est le père de tous les crimes, de toutes les forfaitures, de tous les désordres, de tout le mal, qui jette comme une note fausse, mais dominante, au sein de la sereine harmonie du cosmos.

Le mal est vieux comme le monde, proclament les sceptiques, c'est folie de prétendre le déraciner.

Mais quoi ? Où tend donc le Progrès, que l'on se plaît à proclamer sans cesse avec tant d'emphase ?

Ne serait-il alors qu'un leurre de notre imagination enfiévrée de mieux être, ou ne devrait-il s'appliquer qu'aux seules choses de la matière ?

Comment lesdits sceptiques ne comprennent-ils pas que, si l'homme possède un corps aux impérieux besoins, il est doué au même titre d'une âme aux aspirations également impérieuses et que le fait de satisfaire aux besoins de l'un implique inévitablement la nécessité de satisfaire aux aspirations de l'autre ? Et cela sous peine de perpétuer à jamais l'antagonisme, en le rendant plus aigu, plus sensible, plus monstrueux encore.

Mais poser de telles questions, c'est les résoudre..., pour nos lecteurs surtout.

L'œuvre du Congrès de l'Humanité comporte la résolution, ou tout au moins l'étude des questions supérieures qui planent plus que jamais sur le monde et qui contiennent les plus redoutables problèmes. On peut les résumer par ce dilemme :

PROGRÈS OU RÉGRESSION

Progrès dans le sens de l'émancipation vers la lumière, la vérité, l'harmonie, l'amour universels.

Les jalons de cette voie triomphale sont déjà posés : synthèse religieuse par l'accord des diverses conceptions, formes éphémères mais nécessaires, empruntées par l'Idéal humain pour relier la créature à son Auteur ; concours des penseurs sociologues en vue de la création des bases pratiques sur lesquelles les peuples pourraient enfin établir des rapports assez fraternels et économiques pour mettre fin aux guerres ineptes qui jusqu'ici les ont décimés et ruinés, comme aussi pour laisser germer les semences — pourtant si fécondes — qu'ont semées à travers les âges tant de messies, tant de martyrs de la Pensée !

Sinon, c'est le maintien de l'état présent, c'est-à-dire la régression vers le droit sauvage du plus fort, c'est, en dépit des brillantes apparences, le retour aux sombres périodes des formations premières, où la lutte *pour la vie* était la seule loi. Car il y aurait aberration à ne pas voir que l'élément égoïste et matérialiste domine de plus en plus nos sociétés. *Vires acquirit eundo* — selon la loi cosmique bien connue : la puissance d'un mouvement descendant s'accroît à mesure qu'il s'opère.

Cette tendance régressive est si réelle qu'elle entraîne même les masses jusqu'ici restées en dehors de tout mouvement conscient. Privées de l'idéal imparfait, mais insuffisant qui était le leur et que des pseudo-philosophes et des néantistes leur ont arraché, elles se tournent vers les plus folles aspirations d'un bonheur impossible, fait des seules jouissances physiques et des vibrations matérielles. Le devoir est mort pour ces égarés ; un droit unique subsiste : celui du plus fort, du plus habile. *Per fas et nefas !* Telle est la devise de l'humaine cohue.

Mais cette poussée brutale, ce rut sauvage n'est que la manifestation des forces intenses qui résident en l'humanité et qui l'entraînent inconsciemment vers le mieux être. Le malheur est qu'elle fait fausse route.

Éclairée d'en haut, cette exode gigantesque — canalisée par les principes supérieurs — conduirait, sur le plan divin du Progrès, l'Humanité haletante, en émoi, de comprendre qu'elle est égarée dans une voie sans issue.

Être l'initiateur d'un tel mouvement, n'est-ce pas un but sublime et digne des plus hautes et plus saintes inspirations ?

C'est celui du Congrès de l'Humanité.

L'heure est solennelle.

Il y a longtemps qu'on a dit que la civilisation est arrivée à un tournant.

L'homme social se trouve en présence de deux parallèles, — mais d'intensités diverses : son *moi* et son devoir.

Son individualité émane ses aspirations, son idéal.

L'ambiance, la société, crée les devoirs.

Si l'individu se résorbe en lui-même, il s'abandonne au premier courant. Épave isolée, il se perd dans l'égoïsme.

S'il se livre au second courant, celui du devoir, il s'immole.

Il s'agit de fusionner ces deux courants et d'en constituer un fleuve majestueux dont les eaux s'épandront au travers de l'Humanité régénérée, pour la fertiliser et lui donner enfin l'allure harmonieuse et sereine, marque ineffable du Créateur dans la symphonie des mondes.

C'est alors que l'Humanité aura atteint le plan du Progrès effectif et intégral, objet tant désiré de ses efforts et de ses luttes ici-bas.

Sans les phares, point de navigation possible au sein des écueils.

Sans le phare de la Vérité, pas de marche possible vers le Progrès.

Sans l'Harmonie universelle, point de Progrès possible pour l'Humanité.

Cette dernière aspire au bonheur par le Progrès, cela est indéniable ; qu'elle daigne donc ouvrir les yeux à la lumière.

Tel fut l'objectif des penseurs à toutes les époques.

La mission du Congrès est — nous le répétons — de poser les bases d'une sorte de Constitution universelle, morale, scientifique et pratique aux fins de transporter sur le plan réel et sensible les voies vers l'Harmonie des peuples ; harmonie qui ne saurait exister sans des aspirations semblables — puisque la vérité est *une*.

Noble mission dont la conception seule est déjà un rayon de lumière et dont la réalisation créerait un ardent foyer d'amour universel, de fraternité divine.

Les sociétés futures assisteront, n'en doutons point, à ce spectacle pour nous inénarrable, hélas ! où les peuples du monde, après avoir fusionné leurs intérêts, comme leurs aspirations, rediront *en esprit et en vérité* le doux et sublime cantique rêvé par un chantre inspiré :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

J. BEARSON.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ EN 1900

SON BUT

Plusieurs lecteurs de la *Paix universelle* intéressés à l'œuvre du Congrès demandent mon avis sur son but, sa réalisation, en priant de préciser, ce qui tout d'abord est très difficile, ne pouvant émettre qu'une idée personnelle ; néanmoins je crois de mon devoir de répondre. De la multiplicité des idées peut jaillir une lumière.

Tout d'abord, je crois qu'il est sage de lui conserver sa première dénomination : *Congrès de l'humanité*, sans faire précéder cette dénomination du mot *grand* que lui accordent les Universalistes, pas plus que de faire suivre le mot *intégrale*, qui ne donnent aucune valeur de plus à la chose. Le mot *humanité* est assez large pour montrer qu'il s'agit bien de tout ce qui la compose, quels que soient les êtres qui s'agitent dans son sein.

Le Congrès de l'humanité doit être simple de nom et grand de fait, il doit dominer tous les autres congrès et en être la synthèse, et comme tel il ne doit siéger qu'après tous les autres congrès qui doivent se réunir pendant l'Exposition de 1900. Les détails d'analyse étant traités de façon toute particulière en des assemblées spéciales, il n'y a pas de raison pour que chaque groupement refasse le travail particulier des congrès qu'il représentera.

Mais si le Congrès de l'humanité doit dominer tous les autres comme synthèse, il devra surtout le faire par sa simplicité et par la mise en pratique des décisions formulées dans cette assemblée unique d'hommes qui rêvent le bonheur de tous sans distinction *de patrie ni de parti*.

Sectes et dogmes seront respectés dans l'exposé de leurs vues ou de leur essence, car partout reflètent les rayons de l'immuable vérité.

L'athée, le matérialiste et le spiritualiste se côtoieront sans crainte, ayant le même droit d'exprimer leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs, qui tous seront passés au crible de la raison pour en extraire la racine devant donner naissance à l'arbre gigantesque de l'Humanité Une, sur les rameaux duquel chacun pourra appuyer ses vœux et ses théories dans le champ limité de ses propres conceptions (forcément toutes les conceptions humaines sont limitées pour en faire ressortir la plus large part de vérité.

Proclamer hautement l'unité de la terre au point de vue humain, la fraternité universelle à travers le temps et l'immensité des mondes qui sillonnent l'espace infini : tel doit être le but du Congrès de l'humanité.

L'Œuvre

Mais si ce but est grand, il faut dès aujourd'hui se mettre à l'œuvre pour la conduire à bonne fin, il ne faut pas oublier que les hommes ne jouiront de ses fruits que du jour où ils comprendront réellement leur raison d'être dans la grande famille humaine et intersidérale, et qu'ils se sauront tous frères, d'une origine commune, ***partis d'un même point pour atteindre un même but.***

Il faut qu'ils comprennent leur solidarité commune, pour cela il n'y a qu'un moyen : étudier toutes les données anciennes et modernes, tant au point de vue physique qu'au point de vue métaphysique, afin d'en déduire la loi unique qui préside aux destinées de chaque individu !



L'ATHÉISME *exposera* ses négations de la divinité.

Le MATÉRIALISME, *ses lois* de force et matière;

Le SPIRITUALISME, *celles* d'esprit dominant la matière;

L'ÉVOLUTIONNISME montrera la transformation incessante de la matière vers le toujours mieux, avec ses causes, théorique, scientifique et philosophique.

Les DIFFÉRENTES RELIGIONS exposeront librement leurs dogmes et leurs raisons d'être.

La THÉOSOPHIE montrera la haute science de ses adeptes.

L'OCCULTISME nous présentera ses larves et le monde des éléments.

Le SPIRITISME nous montrera l'âme dans ses manifestations.

Le MAGNÉTISME fera intervenir ses différentes théories pour montrer la réalité des liens reliant entre eux les différents modes de mouvement pour l'équilibre et l'harmonie des êtres.

Mais toutes les doctrines devront s'appuyer sur des faits, d'où il sera possible de déduire une loi pouvant pousser l'humanité vers le mieux.

L'analyse ayant au préalable été faite dans des congrès ou groupements spéciaux, la synthèse de chaque doctrine devra autant que possible être simple et rationnelle de façon à ce que l'exposé soit à la portée du plus grand nombre des membres du Congrès, vu l'impossibilité où ils seraient d'en refaire l'analyse sans une perte de temps préjudiciable à l'ensemble des travaux.

La Réalisation

Après l'exposé des différentes théories ou doctrines, *un vœu* d'ensemble devra être formulé dans le sens de l'unité réalisable et, pour ce faire, *une seule et unique question* devra être posée, à savoir :

QUEL EST LE MEILLEUR MOYEN POUR CONDUIRE L'HUMANITÉ AU MIEUX?

Après une réponse favorable, les congressistes devront s'engager à soumettre *ce vœu* au législateur de chaque nation, afin de jeter progressivement parmi les masses les bases d'un nouvel enseignement plus en harmonie avec les besoins qu'éprouve l'âme humaine dans le cycle que nous franchissons.

Les hommes alors se sachant tous frères comprendront leur solidarité commune, chacun travaillera au bonheur de tous et tous travailleront au bonheur de chacun.

Aujourd'hui que la grande voix des morts se fait entendre de toute part, il n'y a plus d'hésitation; si la matière est encore une barrière infranchissable pour la réalisation de nos vœux les plus chers, les temps sont proches où tous les hommes, se sentant liés les uns aux autres comme les maillons d'un immense filet et comprenant mieux leur raison d'être ici-bas, activeront enfin, par la destruction de la bête, l'avènement du règne de Dieu sur la terre.

Reconnaissant la loi unique qui préside aux destinées par une longue série de morts et de renaissances, chacun en acceptant le lot qu'il se sera préparé aidera puissamment à la réalisation de la PAIX UNIVERSELLE et au bonheur de ses frères.

La Préparation

L'œuvre du Congrès de l'Humanité est vaste et sa préparation commencée de longue date ne saurait arriver à bonne fin si elle n'était aidée par tous les hommes de bonne volonté.

De nombreuses adhésions sont arrivées, mais jusqu'ici aucune organisation sérieuse n'est en vue.

Plusieurs groupements voudraient faire du Congrès leur chose, chacun, il est vrai, voudrait le conduire à bien, mais que de difficultés rencontrées de part et d'autre! Les uns n'ont pas l'autorité voulue, les autres ne sont pas connus, les mieux doués manquent d'énergie ou craignent pour la non-réussite, de telle sorte que cette manifestation grandiose de la pensée humaine reste boiteuse, non pas faute d'éléments, mais bien faute d'entente.

Un grand nombre de penseurs craignent que *les Universalistes*, peu connus en somme, malgré la bonne volonté de leur groupement et tout le zèle dont est animé M. A. Vodoz, n'arrivent à bonne fin en raison même de l'ardeur avec laquelle ils se mettent en tête du mouvement en dehors de toute formation effective d'un comité, c'est-à-dire d'un comité reconnu et accepté par les écoles existantes.

Or, il serait sage de la part de ces derniers de convoquer en une assemblée générale tous les chefs des différentes écoles ou leurs délégués — *et j'entends par chefs ceux qui dirigent un mouvement par leur revue* — afin d'arriver à une entente commune pour la bonne tenue des grandes assises préconisées.

Je crois que les différentes revues théosophiques, occultistes, spirites, spiritualistes, sociales, humanitaires, artistiques et politiques, puisqu'il s'agit de tout ce qui intéresse l'humanité, feraient bien de s'y faire représenter.

Là, alors, par suite des décisions prises, les Universalistes accepteraient simplement la part qui leur serait faite pour le travail commun, mais qu'ils ne s'imposent pas, car, loin d'aider le Congrès dans ses manifestations, ils lui formeraient une barrière infranchissable.

Avant tout, les comités doivent revêtir une forme impersonnelle, et chaque réunion, si possible, doit être présidée par un membre nommé à cet effet dès l'ouverture du bureau, qui, lui, prendrait à chaque séance les dispositions nécessaires pour conduire l'œuvre à bonne fin. Les membres du bureau, forcément intéressés au bon fonctionnement de l'œuvre feraient chaque fois un compte rendu des délibérations prises, aux organes qu'ils représentent, et chacun ensuite, après la lecture de sa revue ou de son journal, pourrait, par une appréciation personnelle, apporter sa pierre à la construction de l'édifice commun.

Si les Universalistes qui veulent continuer l'œuvre d'Amo ne se sentent pas assez forts pour constituer ce comité impersonnel, il n'y aura rien de perdu, le temps est un grand maître, d'autres en recueilleront l'héritage, et, loin de se montrer, ils resteront dans l'ombre pour plus de neutralité, ce sera bien là la formation de l'impersonnalisme permanent, pouvant placer, enregistrer, cataloguer chaque desideratum, au fur et à mesure de son arrivée.

Ce comité, une fois formé, devra s'occuper sans retard de recueillir les adhésions et les fonds pour mener l'œuvre à bonne fin, tel est mon avis.

Il va sans dire que, ne parlant qu'en mon nom personnel, je n'ai aucune prétention à dire *il faut* que ce soit ainsi, mais il me semble qu'il y aurait à prendre et à méditer sur ces quelques idées. Quoi qu'il en soit, en indiquant cette marche, je crois me faire l'écho d'une idée générale, soutenue depuis longtemps par *la Paix universelle* (1).

A. BOUVIER.

LETTRES CONCERNANT

LE GRAND CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Une, éternelle, universelle

Paris, le 20 avril 1899.

A la Société pour l'amélioration du sort de la femme et la revendication de ses droits, à Paris, 72, rue Cardinet.

MADAME LA PRÉSIDENTE, MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai communiqué, au conseil supérieur et à la commission d'initiative et d'organisation du grand Congrès de l'Humanité la propo-

(1) Il est bien entendu que, quoique publiant les idées émises par plusieurs personnalités, la *Paix universelle* se dégage de toute responsabilité au sujet des différents appels faits en dehors de comités définitivement constitués et connus.



sition faite par notre ami Jules Allix, que vous avez votée à l'unanimité, dans votre séance du mardi 28 février dernier, comportant l'adhésion de votre Société au grand Congrès de l'Humanité, qui aura lieu, à Paris du 19 au 30 septembre 1900.

Je suis heureux de vous annoncer que votre décision a été accueillie avec une vive satisfaction par notre conseil supérieur, aussi bien que par notre commission d'initiative et d'organisation.

Votre adhésion, Mesdames et Messieurs, se justifie d'autant mieux que, dès la première heure, à l'unanimité, il fut décidé par les initiateurs que ce grand Congrès serait mixte, c'est-à-dire que la femme y jouirait des mêmes droits et devoirs que l'homme, sans aucune exception ni restriction quelconque.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, puisque tout, dans cette œuvre importante, repose sur le principe de l'unité : Unité substantielle de pensée, de sentiment, de volonté, de plan et de but. *Tout en tous*, voilà les trois mots qui constituent la devise fondamentale et directrice du grand Congrès de l'Humanité. A cette occasion, il m'est très agréable, Mesdames et Messieurs, de vous expliquer ici, à propos de la femme, la manière de voir de notre conseil supérieur. Cette appréciation, la voici, en termes très sommaires, bien entendu : « Dans l'ordre rationnel logique de la création qui pose constamment devant nos yeux, le genre féminin, par conséquent la femme, est l'élaboration et la manifestation du principe plastique, formateur, maternel, providentiel des êtres ; en sorte qu'il résulte, à priori, de cette vérité naturelle, sublime, que le sort de l'Humanité dépend de la femme. Qui voudrait nier que la femme ne possède pas une suprématie toute-puissante sur le fruit qu'elle porte dans son sein ? Si la femme est pure, prévoyante, chaste, bonne, intelligente, elle produira des êtres purs, prévoyants, chastes, bons, intelligents. L'enfant sera toujours ce que seront ses procréateurs et, surtout, ce que sera sa mère. Si nul ne peut donner que ce qu'il a, nul, aussi, ne peut être autrement qu'en rapport avec ce qu'il a reçu, avec ce dont il est entouré et ce dont il a vécu.

« Nous croyons et disons donc que la femme — vierge et mère sans pouvoir jamais abandonner cette double qualité, puisque la substance plastique est infinie — la femme, la mère, disons-nous, est digne de tout notre respect et de tout notre amour, parce qu'elle est l'agent principal de la création et du perfectionnement des êtres humains qui sont eux-mêmes et qui seront de mieux en mieux, à l'avenir, des êtres divins, destinés à faire l'analyse de la substance universelle, pour en constituer la synthèse éternelle.

« Voilà pourquoi, aussi, dans la société future, la femme — étant alors considérée comme la partie importante la plus précieuse de l'être humain — occupera une place d'autant plus élevée qu'elle aura été plus longtemps tenue sous tutelle, ou laissée dans un état absolument injuste et immérité. Par exemple, dans la société future, la femme, une fois enceinte, sera considérée comme sacrée par tous les membres de l'Humanité. Dans chaque communauté, il sera établi pour les femmes enceintes un lieu délicieux, un véritable Eden, avec de vrais palais royaux communautaires, où toutes les attentions, tous les soins imaginables leur seront prodigués, afin que l'être conçu se développe dans les meilleures conditions possibles de pureté, d'harmonie et d'amour universel. »

S'inspirant de ces profondes notions sur le *comment* et le *pourquoi* de l'existence de la femme et de sa destinée, le conseil supérieur du grand Congrès de l'Humanité a décidé que ce grand Congrès serait inauguré en 1900, sous les auspices, entre autres, de Mmes Maria Deraismes, Griess-Traut et Potonié-Pierre, entrées depuis récemment dans une phase supérieure de leur universalisation.

De plus, toujours sagement inspiré, le Conseil supérieur a désigné Mme Féresse-Deraismes présidente d'honneur de la section I du groupe X, dans laquelle rentreront toutes les questions concernant *le Féminisme*.

Daignez agréer, etc.

Le Secrétariat général du grand Congrès de l'Humanité.

* * *

Paris, le 24 avril 1899.

MONSIEUR J.-C. CHAIGNEAU, *Paris*.

MONSIEUR ET CHER FRÈRE EN HUMANITÉ,

Veuillez me permettre de revenir sur la question qui me tient beaucoup à cœur, à savoir celle de votre coopération au grand Congrès de l'Humanité.

Aujourd'hui, plus nettement qu'en janvier dernier, deux points importants sont définitivement acquis : 1° la certitude que le grand Congrès tiendra ses assises à Paris du 19 au 30 septembre 1900, et 2° le fait, non moins certain, que cette réunion œcuménique aura lieu dans des dispositions de solidarité et de fraternité de bon aloi, sous l'égide d'esprits élevés, indépendants, larges et généreux, de telle sorte que la direction sera aussi intelligente que neutre, afin que tous les adhérents puissent trouver profit, plaisir et bonheur réciproques à se rencontrer, s'expliquer, s'estimer et s'aimer mutuellement. Voilà des certitudes précises et encourageantes.

Mais ce qui est également certain, c'est que pour obtenir du grand Congrès de l'Humanité de 1900 tous les bons résultats, ou tous les avantages matériels et moraux que nous pouvons légitimement en espérer, il faut le concours de tous ! L'union fait la force ; cette vérité profonde, que l'on oublie si aisément, trouve son impérieuse raison d'être et son application surtout à propos du grand Congrès de l'Humanité !

Oui, si nous voulons donner à ce Congrès un cachet de bonne organisation, si nous voulons lui assurer une parfaite réussite, pour cela il ne sera point superflu de réclamer le concours de tous et votre précieux concours personnel, principalement.

Oui, pour organiser et mener à bien la réalisation du programme, surtout en ce qui concerne les groupes 7 à 12 et les diverses sections auxquelles ces groupes donneront lieu, il faut appeler toutes les personnes de cœur et d'intelligence à coopérer à cette organisation et à cette parfaite réussite du grand Congrès de l'Humanité. Il faut que nos esprits s'unissent, que nos cœurs s'attractent, que nos pensées se communiquent et se comprennent, afin que nous soyons d'accord sur l'action à déployer comme sur le but à atteindre !

Vous me direz peut-être, cher frère bien-aimé, qu'il vous paraît que tout marche à souhait, sans votre concours actif ou direct. Dans un sens relatif, cela est vrai. Tout marche à souhait, mais — en raison de l'ampleur de l'œuvre — nous pouvons vous assurer qu'il y aura toujours de la place pour toutes les bonnes volontés ! Quant à vous, cher frère, votre place vous attend dans le comité d'honneur et de propagande.

La commission d'initiative et d'organisation est aussi en très bonne voie ; elle comprend à ce jour 38 membres et se réunit, pour le moment, une fois par mois. Nous ne limitons pas le nombre des membres de cette commission ; nous désirons avoir au double, même au triple, le personnel, afin que le travail soit plus facilement réparti, surtout pendant le Congrès, de façon à ne surcharger personne.

Les adhésions individuelles et de groupes nous arrivent insensiblement. Quelques-unes sont importantes et nous annoncent des travaux d'une réelle valeur et d'actualité. De toutes façons nous avons lieu d'être satisfaits. En résumé, cher frère bien-aimé, donnez-nous votre coopération et, dans cette attente, daignez agréer mes salutations distinguées.

AUG. VODOZ,
Secrétaire général.

⁂

Communication d'un Universaliste adressée au président du groupe spirite « l'Union fraternelle » de Pierrelatte.

Je vois par la *Paix universelle* que la réunion de la Fédération du Sud-Est aura lieu à Pont-Saint-Esprit le 21 mai.

Ce point local de ralliement est bien choisi, sans doute, pour les adhérents du Sud-Est ; mais les Parisiens le trouvent un peu éloigné pour eux. Pour moi, je suis tout disposé à faire ce long voyage, car je désire faire votre connaissance personnelle et celle de vos amis de Pierrelatte, aussi bien que celle des amis, sans doute nombreux, qui viendront à Pont-Saint-Esprit comme représentants des divers groupes du Sud-Est. Je forme d'ores et déjà les meilleurs vœux pour que de réelles lumières et de grandes bénédictions individuelles et collectives résultent de ce rassemblement fraternel. Au reste, vivons avec la certitude que ce ne sont nullement les lumières et les bénédictions qui manquent : elles surabondent plutôt en chacun de nous et tout autour de nous. Ce sont nos aspirations qui sont faibles, languissantes ; c'est notre volonté et notre persévérance qui sont en défaut. — Sans doute, il est bon, il est agréable que des frères se voient, se réunissent pour se fortifier dans l'amour et s'instruire dans la vérité.

Dans ce double domaine, le simple désir est déjà le commencement de la sagesse ; il attire déjà par lui-même toutes sortes de faveurs. Et la persévérance que l'on met dans la réalisation de son désir, non seulement nous fortifie dans tous les cas, mais en outre il est toujours répondu, comme par surcroît, à la persévérance dans l'obtention d'un désir, quelque vaste ou quelque élevé soit-il. Il est bon de nous répéter et de nous persuader que nous ne pouvons rien désirer de logique qui ne soit possible et qui ne s'incarne pas à son heure ici-bas. Et plus notre désir sera vif, plus nos aspirations idéales seront sublimes, plus aussi ce vif désir et ces aspirations idéales seront paisibles et réalisables.

Oui, il est bon de nous dire, cher frère, que votre idéal et le mien, quelque élevés ou si vastes soient-ils, auront un jour leur incarnation visible, tangible, palpable, sur notre terre et peut-être plus tôt que nous ne l'espérons, car, quoi qu'en disent parfois nos déceptions et nos découragements momentanés, le monde marche, évolue, progresse, et jamais, malgré les apparences du contraire, il ne s'arrête ou recule. *En avant ! tel est le mot de l'Éternité. En avant ! tel est le mot de l'être universel. En avant ! tel doit être notre motto, à nous, les terriens, comme il est et le sera universellement, un jour, chez tous les êtres intelligents, pensants et aimants de la création.*

Salut et amour, cher frère bien-aimé, dans la solidarité universelle. A toutes nos sœurs, comme à tous nos frères, salut et amour !

A. V.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A TOULOUSE

Mémoires présentés par le Dr BOUCHER

Licencié en droit, membre de la Société d'Hygiène Française, de la Société d'Épidémiologie, etc., et interdits par décision ministérielle

PROTESTATION (1)

Décidément, elle est jolie cette fin de siècle ! Partout l'éteignoir fonctionne, on l'abat sur tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui brille, et ainsi va se terminer dans une obscurité lamentable ce siècle qu'éclairait à son aurore le flambeau de la liberté.

A tout prendre, la chose ne me paraît pas plus que cela désolante, car cette réaction n'est que l'indice d'une prochaine action ; c'est le recul par lequel se prépare un bond formidable de l'humanité barbare vers les clairs horizons de l'avenir.

Mais, en attendant, quelle monstrueuse coalition de faux pontifes, de faux dieux, de faux maîtres pour écarter la lumière, pour empêcher le jour de descendre en les obscures mentalités. Tous les moyens leur paraissant bons, les plus odieux sont les meilleurs.

Aussi je n'ai pu résister au désir de mettre sous les yeux de mes lecteurs cette lettre que je viens de recevoir.

MINISTÈRE de L'INSTRUCTION PUBLIQUE Et des Beaux-Arts

DIRECTION de L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

5e Bureau

OBJET : Congrès des Sociétés savantes en 1899

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 17 février 1899.

MONSIEUR,

Le Comité des travaux historiques et scientifiques a examiné vos deux communications :

1° De l'illégitimité de l'hypothèse d'Eberth en ce qui concerne la fièvre typhoïde et sa propagation par l'eau ;

2° De l'erreur Jennerienne et de ses conséquences prochaines au point de vue épidémiologique, destinées au prochain Congrès des Sociétés savantes.

J'ai le regret de vous annoncer que la Section des Sciences n'a pas cru devoir me proposer l'inscription de ces mémoires à l'ordre du jour du Congrès.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Pour le Ministre et par autorisation :
Le Directeur de l'Enseignement supérieur,
Conseiller d'Etat,

(*Illisible*)

A Monsieur le docteur Henri Boucher, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

L'affaire est donc bien entendue et mes travaux sont interdits.

Cependant, la commission n'ayant eu à examiner que les titres, de ces mémoires, et un résumé de quatre lignes pour chacun d'eux, n'a pu, bien évidemment, arguer pour légitimer sa décision, ni de la faiblesse de mon exposé, ni de l'incohérence de mon argumentation.

Je dis plus : c'est qu'en présence de cette législation anglaise, établie récemment contre les pratiques vaccinales inaugurées par un Anglais, il eût pu paraître intéressant à quelques-uns de nos confrères non seulement de voir exposer les motifs qui inspirèrent le législateur, mais aussi de comprendre dans ses détails le mécanisme expliquant l'influence des virus Jennériens sur la cellule vivante ; ceci eût fait saisir la cause de cette marche effrayante de la tuberculose, ainsi que le véritable motif de cette exagération de toutes les maladies infectieuses en une époque de bien-être et de confortable.

Mais tout cela n'intéresse pas les membres de la commission.

Ils n'ont vu dans mes mémoires que les titres, des titres révolutionnaires, et cela leur fut suffisant pour invoquer contre eux quelque chose comme une sorte de raison d'État, destinée ainsi que

(1) Journal *Le Médecin*.



toutes les raisons de ce genre à masquer aux yeux de la foule l'ignorance, les erreurs ou les crimes de ses pontifes.

Aussi, du haut de toutes les tribunes encore libres, je tiens à protester vivement contre cet abominable abus de force brutale, employée contre la pensée, et à m'élever contre cette décadence de sociétés, créées dans le noble but de faire progresser la science et transformées par l'imbécile orgueil des uns et la veulerie des autres en de vulgaires sociétés d'admiration mutuelle.

Mais, après cette protestation, je veux, au milieu des savants disciples de Boëns et d'Ancelon, au milieu de tous ceux qui, malgré les mirages de la bactériologie, sont restés fidèles à la tradition médicale, chanter l'hymne de l'espérance, car cette prohibition n'est en réalité qu'un aveu d'impuissance, qu'une fuite honteuse, que le prélude des apothéoses et des victoires prochaines.

Dr BOUCHER.

***

DE L'ERREUR JENNÉRIENNE

Et de ses conséquences au point de vue épidémiologique

En présence de cette déchéance qui vient de frapper la vaccine en le pays qui la vit naître, je veux, sous un jour nouveau, faire apparaître le rôle véritable que joue le virus vaccinal dans le phénomène morbide.

Je sais bien qu'à beaucoup de nos plus éminents confrères cette préoccupation pourra paraître intempestive, puisque eux-mêmes ont déjà parlé et qu'ils ont expliqué ce revirement contre Jenner par l'adage connu (Nul n'est prophète en son pays).

Cependant et malgré cette décisive explication, il me paraît utile de reprendre les allégations des bactériologues, descendants légitimes des sinistres variolisateurs, et de voir si, véritablement, elles s'accordent avec le fait scientifique et le fait d'observation.

Suivant eux, l'inoculation vaccinale trouve la preuve indéniable de sa légitimité dans cette diminution qu'a subie la variole, et dans sa disparition presque complète en les pays où ces pratiques sont devenues intensives.

Ce postulat n'exprimant qu'une idée générale ne peut, bien entendu, soulever à ce titre aucune objection sérieuse, et les difficultés n'apparaissent que lorsque, pénétrant au fond de la question, on fait entrer en ligne de compte, pour saisir le phénomène, les diverses conditions dans lesquelles il prit naissance, se développa et disparut.

L'historique de la variole jette sur ces différentes particularités une éclatante lumière.

Peu répandue en France jusqu'au milieu du XVIIe siècle, elle prit, sous l'influence des guerres continuelles qui désolèrent cette époque, et des conditions sociales malheureuses qui en résultèrent, un caractère particulier de gravité ; caractère qui, bien entendu, ne fit que s'accroître au fur et à mesure que les conditions de vie devenaient plus mauvaises.

C'est ainsi qu'au commencement du XVIIIe siècle, vers la fin du grand règne, alors qu'au dire des chroniqueurs la misère se trouvait partout, partout aussi se vit la variole.

Elle s'était trouvée d'ailleurs aidée dans sa marche envahissante par des empiriques qui, mettant en pratique certaines recettes venues de l'Orient, inoculaient aux personnes saines, sous prétexte de les préserver, le pus des plaies varioliques, ou bien encore, dans le même but, les revêtant d'habits et de chemises ayant servi aux varioleux, donnaient à la contagion une expansion considérable.

Cependant l'excès du mal détermina dans le courant du XVIIIe siècle une réaction bienfaisante contre ces criminelles pratiques.

D'ailleurs, aux conditions de vie, qui allaient en s'améliorant, coïncidait un temps d'arrêt dans la marche de la maladie, arrêt qui, sous l'influence de l'amélioration continue de l'hygiène, allait bientôt se changer en un définitif recul.

Les statistiques nous permettent en effet de suivre cette courbe uniformément décroissante que suivait la variole plusieurs années avant la découverte de Jenner, car elles nous montrent qu'en 1795 la mortalité par variole avait déjà diminué vis-à-vis des années précédentes de 2.950, qu'en 1796 elle diminua de 2.000, de 750 en 1797, et de 660 en 1798 (invention de la vaccine).

On assistait à cette époque, et ceci me semble indéniable, à la disparition progressive d'une forme infectieuse s'effectuant proportionnellement à la disparition des causes diverses (misère, variolisation) qui lui avaient donné naissance et qui l'avaient propagée.

Et dès lors nous entrons de plain-pied dans cette voie véritablement scientifique, où l'on ne trouve plus de mystère, où il n'est plus de merveilleux ; car le virus vaccinal ne peut plus nous apparaître maintenant comme un spécifique inexplicable et inexpliqué, agissant contre une seule et unique maladie parfaitement limitée, déterminée, mais bien comme un virus ordinaire qui, prenant possession de l'économie tout entière, doit manifester forcément son action sur toutes les productions morbides de cette économie et non pas sur l'une d'entre elles seulement. J'ajouterai, comme corollaire, que ce virus, que cet agent de fermentation introduit dans les économies va, comme tous les autres agents de fermentation, y réveiller les tendances morbides, c'est-à-dire les orienter vers les manifestations infectieuses.

La littérature médicale est remplie de faits démontrant jusqu'à l'évidence que la vaccine débutant toujours par un chancre, signe certain de cette prise de possession de l'organisme par le virus, est toujours suivie d'un état général infectieux, tel parfois que la mort en peut être la conséquence. Hugues, de Saïda, Merlier, de Roubaix, ont signalé tout dernièrement des faits de ce genre (Société de médecine de Paris, *la Médication Martiale*, journal de clinique et de thérapeutique infantile). D'autres auteurs signalent, en même temps que la fièvre, des éruptions de diverses natures, consécutives à la vaccine, à tel point que c'est, en résumé et à peu de chose près, ce qu'on observe après toutes les inoculations des différents poisons bactériologiques.

J'ai démontré déjà cette action des virus atténués ou non, vaccinaux ou autres, dans mes *Origines épidémiques* (1), dans un mémoire présenté au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1898, et dans différents écrits. Mais, dans ces diverses publications, j'ai pris le phénomène en son plein épanouissement d'influenza, de typhus, de lèpre et de tuberculose. Aujourd'hui c'est au berceau de la vaccine que je vais saisir le germe revivifié de ces monstrueuses floraisons, germe que facilement je vais suivre en ses successifs développements.

Et, en effet, ce qui nous frappe d'abord, c'est le retour offensif de la variole après la découverte de Jenner. Je n'insisterai pas cependant sur cette particularité, pas plus que sur l'épidémie meurtrière de 1809, car la disparition d'une forme infectieuse quelconque ne se peut faire brusquement, elle a lieu par oscillations. Toutefois je m'appesantirai davantage sur les épidémies de 1814, sur celle de 1825 si funestes aux premiers vaccinés et surtout sur ces états donnés par le Bureau des longitudes indiquant le nombre des majeurs morts de petite vérole à Paris, par période de quatre années :

de 1817 — 1820	131	décès.
de 1834 — 1837 —	533	id.
de 1851 — 1854 —	1.156	id.

(1) Doin, éditeur, Paris.

Ces états, qui se trouvent vérifiés par ce que nous révèlent à ce sujet les registres de l'état civil de Paris, possèdent une importance considérable, surtout lorsque l'on considère que, d'après les recensements comparés de 1817 à 1851, la population majeure de Paris ne s'étant accrue que dans le rapport de deux à trois, l'augmentation de la variole durant la même période se trouve être de deux à dix-huit. Car on ne peut comprendre cette marche progressivement ascendante de la variole depuis la découverte Jennérienne, succédant à une marche invariablement descendante, avant cette même découverte, l'hygiène et le bien-être se répandant de plus en plus, qu'en tenant compte de cet agent infectieux lancé par la fausse science sur la scène du monde et qui lui aussi présente la même marche envahissante.

D'ailleurs toutes les infectiosités semblent parallèlement progresser. C'est d'abord la fièvre typhoïde dont Broussais, Petit, Serres, Forget, Sthol, Bégin, Boisseau, etc., etc., signalent l'inexplicable et extraordinaire fréquence. Et puis voilà qu'apparaissent et que reviennent en des visites de plus en plus fréquentes des formes graves, quasi nouvelles : suette (1821, 1841, 1849, 1853, 1854); choléra (1830, 1848, 1864, 1865), dont on ne peut expliquer la puissance de contagion au XIXe siècle, alors que l'Europe se trouvait en contact permanent avec les foyers cholériques des Indes depuis avant 1600, que par une déchéance manifeste des réactions individuelles vis-à-vis des causes nocives; c'est en fin de compte l'augmentation continue de la morbidité et de la mortalité générale devenant, par une étrange antithèse, proportionnelle à la généralisation de l'hygiène et du bien-être.

Nous arrivons ainsi jusqu'à la fin de ce que j'appelle la première période ou période de généralisation du virus vaccinal, qui se trouve caractérisée, comme je viens historiquement de le démontrer, par un réveil général des potentialités infectieuses ayant, comme conséquence, le retour offensif de la variole dont le cycle allait se fermer, et l'exagération considérable des maladies gastro-intestinales, des typhoïdes, qui jusqu'à l'avènement de la bactériologie vont rester sans conteste les dominantes morbides.

Avec les bactériologues va s'ouvrir l'ère des deuils et des épouvantements; ses virus débordent partout sous le nom de sérums, la vaccine devient intensive et les jeunes gens, qui, tous, passent par la caserne, subissent à trois ans d'intervalle six, huit, dix inoculations.

Sous l'influence de ces semailles mortelles, les organismes de plus en plus orientés vers les manifestations infectieuses témoignent de leur tendance par des accidents de plus en plus graves, de plus en plus répétés. La grippe, type des maladies infectieuses qui ne faisait autrefois que de rares apparitions, devient endémique ; le typhus en pleine paix fait sa réapparition ; la peste ravage les Indes inondées aussi de vaccins et semble s'avancer vers nous ; cependant que les accidents secondaires de la première période, variole et fièvre typhoïde, les premiers presque disparus, les deuxièmes en voie de diminution, sont remplacés par des accidents tertiaires fixes et héréditaires, lèpre, tuberculose et cancer.

J'ai démontré en les ouvrages cités plus haut, en d'autres mémoires présentés au Congrès de Nantes, en 1898, comment s'effectuait ce passage de l'une à l'autre forme, et j'ai fait ressortir que, contrairement à ce que nous enseignait une science grossière, toutes les formes infectieuses présentaient entre elles les plus étroites relations, qu'elles provenaient toutes d'un même principe infectieux fourni par l'organisme dans les diverses circonstances que j'ai indiquées (fermentation des protoplasmas cellulaires). Que cet unique principe, subissant une évolution parallèle à l'évolution physique de l'être, donnait, suivant les âges et les diverses réactions individuelles, des manifestations différentes (oreillons, rougeole, scarlatine, diphtérie dans l'enfance, rhumatisme, variole, typhoïde dans l'adolescence et le commencement de l'âge mur, tuberculose et cancer du commencement de l'âge mur à la vieillesse).

D'où il résultait forcément qu'en injectant à outrance dans les organismes d'individus âgés de 22 à 25 ans, comme on le fait chez les soldats, des ferments infectieux, les virus Jennériens, on devait déterminer chez eux la forme infectieuse propre à leur période, c'est à-dire la tuberculose.

Et ainsi se trouve expliquée cette extraordinaire mortalité (316 décès par la tuberculose sur un total de 495) signalée dans une population d'élite, dans une population spécialement choisie à la suite de trois examens scrupuleux.

Également aussi se trouvent expliqués, par une évolution tardive du virus, ces 300.000 décès tuberculeux observés chaque année dans la population civile de France.

Maintenant nous en sommes arrivés à la partie principale de notre démonstration. Car, en plus de ceux qui s'en vont emportés par l'épouvantable fléau, on signale dans les autopsies que, sur cent individus décédés de toute autre chose, quarante environ présentent eux aussi des cicatrices provenant de tuberculose guérie. Chose bizarre, l'idée qu'inspire aux bactériologues cette exacte constatation n'est rien moins que douloureuse ; cela prouve, disent-ils joyeusement, que la tuberculose est très facilement guérissable, sans s'apercevoir du monstrueux contraste qui existe entre cette proposition et les 300.000 cadavres qu'ils viennent de signaler plus haut.

Mais quoi ! N'est-ce pas là l'expression de cette tare mentale qui pousse fatalement les microbiens vers les antithèses et vers les contradictions ? Sans elle ils auraient peut-être compris que les remèdes n'étaient pour rien dans l'arrêt de cette évolution morbide indiquée par les cicatrices, et que seules les réactions individuelles, les énergies vitales demeurées plus puissantes que les actions du virus pouvaient être légitimement invoquées.

Cette conception est d'autant plus importante qu'elle nous permet de comprendre le véritable mécanisme de cette effrayante transmission de la tuberculose. Je ne dis pas contagion, car celle-ci s'effectue de façon si discrète depuis les âges les plus reculés, que les observateurs les plus éminents la tinrent tous et toujours à juste titre en médiocre considération. Je dis transmission parce que l'exemple que je viens de citer nous fait, par déduction, saisir la marche progressive par plans successifs de l'affection, plans dont les aires doivent forcément et toujours aller en s'agrandissant.

Et, en effet, la présence de ces cicatrices tuberculeuses indiquant d'une part que ces quarante individus sur les cent observés étaient en puissance de virus, et d'autre part que leur énergie vitale, que leurs forces de réaction étaient encore suffisantes pour empêcher son évolution, il s'en suit que ces êtres en potentialités tuberculeuses ont transmis à leur descendance ces mêmes potentialités, ces mêmes directions morbides ; que celles-ci exagérées encore et toujours orientées dans le même sens par de nouvelles inoculations devront, sous l'influence de causes banales qui chez d'autres individus non soumis à l'action des virus auraient donné seulement naissance à des affections banales, déterminer cette fois l'éclosion tuberculeuse sans réaction possible de la part d'un organisme en état de déchéance.

Ainsi se fait le recrutement de la tuberculose, car l'on comprend facilement qu'à ces 300.000 décès tuberculeux observés dès maintenant viendront s'ajouter successivement ces 40 °/₀₀ signalés, lesquels s'accroîtront fatalement à chaque génération nouvelle.

On peut donc exactement prédire l'époque à peu près certaine où toute la race sera déchue, envirulée.

Et pour prévenir cette inéluctable échéance, pour éteindre cet incendie qu'ils ont partout allumé, que réclament les bactériologues? Des crachoirs, des crachoirs pour tous !

Ils incriminent l'alcoolisme, alors que la tuberculose, qui souvent

épargne des alcooliques avérés, frappe grandement sur des individus absolument indemmes de cette tare, ils accusent la contagion qu'on voyait à peine avant eux, ils accusent les mouches, les punaises, les vers de terre, etc., etc. Mais, malgré tout et quoi qu'ils fassent, derrière ces étranges accusations apparaissent en plein relief les véritables coupables qui ne sont autres que les grotesques accusateurs.

Je viens donc à nouveau jeter le cri d'alarme et demander la suppression de la vaccine. Qu'on la décrète tout d'abord à titre de facile expérience dans les armées seulement, et encore pour ne pas arrêter d'un seul coup le zèle des vaccinateurs, ni briser brusquement leurs plus chères croyances, qu'on leur permette d'inoculer les hommes à leur libération, mais à ce moment seulement. Et l'on verra tout d'un coup, dans cette population militaire, en même temps que disparaître la tuberculose, tomber dans des proportions considérables le bilan de la morbidité et de la mortalité.

On en reviendra par une suggestive antithèse à ces chiffres si faibles indiqués par Daignau, médecin en chef des armées en 1787, alors que les conditions de vie, de nourriture, de logement, etc., étaient chez les soldats des plus défectueuses, et l'on verra s'arrêter brusquement cette contagion qui, au dire des bactériologues, suit une marche d'autant plus effrayante que les moyens employés contre elle sont plus généralisés et plus perfectionnés.

Je viens de dire la vérité, j'ai parlé sans haine et sans crainte, et j'entends déjà que ma voix est couverte par les clameurs des pontifes sacrilèges, des faux savants, qui font trafic d'orviétan sur les parvis sacrés du temple ; par les cris de cette foule abusée dont je viens détruire l'idole meurtrière, l'idole devant laquelle depuis un siècle elle passe en se prosternant et en disant comme ces esclaves des cirques, devant le sanguinaire César : *Ave, morituri te salutant.*

Dr BOUCHER.

*
* *

DE L'ILLÉGITIMITÉ DE L'HYPOTHÈSE D'EBERTH

En ce qui regarde la fièvre typhoïde et sa propagation par l'eau

---

Lorsqu'on étudie sans passion, sans parti pris initial cette théorie microbienne, l'esprit reste confondu devant cette étrange inconscience qui permet au plus grand nombre de confondre un système de tous points erroné, purement imaginaire, avec la science exacte et positive de sa nature.

Car ce n'est pas le fait d'entasser, d'accumuler à tort et à travers expériences sur expériences, dans le but de faire prévaloir une théorie préconçue, qui confère à cette théorie un caractère réel d'exactitude ou de légitimité. Ce caractère dépend du caractère même de l'intelligence qui a su ou qui n'a pas su exactement interpréter ces expériences ou justement les coordonner.

Mais ici, comme on ne l'a pas su faire, c'est en vain que l'on voudrait maintenant fouiller dans cet amas d'hypothèses, ce chaos d'affirmations lancées au hasard de leur ingrate imagination par les hommes des laboratoires, l'on n'en pourrait rencontrer aucune capable de résister à la plus sommaire analyse, aucune qui ne serait contredite par les expériences sur lesquelles précisément on voulait l'appuyer.

J'ai démontré, dans le dernier congrès de Nantes, l'illégitimité absolue de l'hypothèse de Koch, je vais aujourd'hui faire ressortir l'erreur d'Eberth, et pour cela j'établirai :

1° Que les microbes d'Eberth ou autres ne sont absolument que des éléments cellulaires venus du dehors sans aucune propriété nocive et qui, au contact de la lésion du foyer de fermentation primitivement formé, ont proliféré et changé de formes.

Qu'en conséquence les propriétés qu'ils révèlent vis-à-vis des bouillons de culture ne sont dues qu'à leur contact avec le primitif foyer de fermentation et qu'elles n'ont rien de spécifique.

2° Que la fièvre typhoïde est un des accidents secondaires infectieux de ce que j'ai appelé la constitution morbide originelle, engendré par les organismes arrivés à cette période qui va de l'adolescence à l'âge adulte, sous l'influence de diverses causes que nous devrons exposer.

Je commencerai mon argumentation en faisant remarquer que la spécificité du bacille se trouve à priori contredite par les expériences de Roux et de Rodet, démontrant la possibilité de passer du ***bacillus coli communis***, hôte habituel de notre économie, au bacille d'Eberth par de simples artifices de culture.

Cette première constatation, battue en brèche par les bactériologues pour les besoins de leur cause, se trouve absolument confirmée par les observations de ces deux expérimentateurs auxquelles viennent s'adjoindre d'autres observations similaires, lesquelles signalent des cas de typhoïde indiscutable décelant, non le microbe spécifique, mais uniquement le ***bacillus coli communis.***

D'ailleurs Vidal observe des lésions typhoïdes osseuses sans l'ombre de microbe, tandis que d'autres auteurs rencontrent les éléments spécifiques dans des pneumonies ordinaires, également dans des organes sains. La dernière observation de ce genre qui parut dans le *The British Medical* du 14 janvier 1899, sous la signature du Dr Thomas Ouston, nous paraît, au point de vue spécial qui nous intéresse, particulièrement intéressante.

Il s'agit dans l'espèce d'une malade atteinte de cystite ordinaire, et chez laquelle on découvrit non seulement dans l'urine, mais aussi dans le sang, toute une collection de bacilles d'Eberth.

Chose remarquable, jamais cette malheureuse n'avait eu de typhoïde, jamais pendant plusieurs mois que durèrent ces analyses elle ne présenta de fièvre. Cependant le doute ne pouvait être permis, car le sérum sanguin avait bien donné une réaction d'infection. Et de ceci, Ouston conclut que la fièvre typhoïde pourrait bien ne pas être due au seul élément microscopique.

Pour nous qui venons de démontrer que l'on rencontrait cet élément dans des lésions non typhoïdiques, qu'on pouvait très bien ne pas le rencontrer dans les lésions spécifiques, qu'on le trouvait même dans des organes absolument sains, sans qu'il en résultât pour eux le plus léger dommage, nous sommes obligés de conclure que le bacille d'Eberth n'est et ne peut être spécifique.

D'ailleurs, nous allons démontrer par l'étude ces expériences entreprises pour légitimer cette malheureuse spécificité que les lésions signalées par les bactériologues, comme confirmant l'hypothèse, ne présentent aucun caractère spécial, et qu'elles sont dues, non pas au microbe, mais uniquement au bouillon de culture, liquide organique ayant subi, du fait des manipulations, la décomposition organique.

Il suffit pour s'en convaincre d'établir un parallèle entre les expériences faites par Murchison, Klein, Klebs, Chomjakoff, Bard, en se servant directement du bacille, en le faisant ingérer à des singes soumis préalablement à l'huile de croton, en l'injectant, mêlé au sang d'autres animaux ; et celles effectuées par Frankel Simmonds, Michel, Fodor, Vidal et Chantmesse, au moyen des bouillons de culture.

Dans les premières, les résultats sont purement et simplement négatifs ; dans les secondes, presque tous sont positifs. Il s'ensuit donc, par voie de conséquence et puisque le bacille est bien le même dans les deux cas, que le facteur bouillon de culture, spécial à l'une des deux séries d'expérience, a dû exercer sur les résultats spéciaux de cette série une influence considérable.

L'interprétation des expériences positives dont je viens de parler fait ressortir, de magistrale façon, la nature et le mécanisme de cette influence. Car les injections ou inoculations faites dans les régions

lombaires ayant donné lieu à un état général infectieux sans localisation aucune ; celles faites dans le péritoine ayant déterminé une péritonite infectieuse ; celles portées directement dans l'intestin grêle ayant occasionné, avec l'inflammation générale, une tuméfaction et des ulcérations des plaques de Peyer ; nous nous trouvons en droit de supposer que ces différentes lésions ne sont que l'expression forcée, obligatoire des inflammations aiguës de ces régions, occasionnées par leur contact avec le liquide, avec le bouillon en état de décomposition organique.

Et cette supposition se transforme en obligation lorsque l'on considère que cette tuméfaction et ces ulcérations des plaques de Peyer se trouvent produites identiquement par des injections de bouillon non plus d'Eberth, mais de Loffler, de streptocoques, etc. (*Traité de Médecine*, t. III, p. 190), et de ceci nous concluons, en dernier ressort, que la lésion, pas plus que le bacille, ne peut être considérée comme spécifique.

Je n'insisterai pas sur ce phénomène de décomposition des liquides organiques servant aux expériences, détaillés par Dürr, en une série d'articles parus dans *le Médecin*, organe de l'école belge et observé par toutes les ménagères sur leurs bouillons, sur leurs jus de viande, lorsqu'ils sont, ainsi que les bouillons, que les jus des bactériologues, abandonnés à eux-mêmes à une douce température pendant un temps plus ou moins long.

Je ferai toutefois remarquer que ces divers exemples et cette explication nous font très facilement comprendre comment un élément cellulaire quelconque tiré du lait, de l'eau, de l'air, etc., absolument neutre dans ces différents milieux, prend dès son entrée dans les laboratoires, et par le fait de sa culture, des caractères infectieux.

Cependant je ne veux pas encore quitter cette question du microbe sans lever un coin de ce voile, qui cache à tous les regards ses mystérieuses origines, en même temps que la douce candeur et l'égayante naïveté des savants bactériologues.

Ils nous avaient dit : Le microbe se trouve dans l'air, se voit dans l'eau, se rencontre aussi sur la terre ; le microbe pénètre partout.

Mais la terre, mais le ciel, mais l'onde étant destructeurs de microbes, on se demandait justement en quelles sphères planait le génie artisan de ces malfaisances.

Et voilà que Dürr nous donne la réponse. Adieu génie. Adieu microbes. Adieu sombre mythologie, nous tombons dans la froide science. Car le microbe, les microbes, ne sont que les vestiges de cellules végétales dérivées des innombrables espèces d'algues marines, fluviales et lacustres, que nous absorbons continuellement, absolument nécessaires aux diverses fonctions organiques (digestion, sécrétion, etc.), et qui, dans les milieux de fermentation, donnent naissance à des filaments mycéliens, dont les fragments différents sont précisément ce que les bons microbiens ont dénommé vibrions, bacilles, spirilles, bactéries, etc.

Ce sont ces cellules que l'on trouve partout, que poursuivent partout les bactériologues, ce sont elles qu'ils pulvérisent, qu'ils inondent de phénol, qu'ils blanchissent avec de la chaux. Ce sont elles que leurs bouillons rendent malfaisantes et qu'ils présentent à la foule ignorante, comme les causes, par eux découvertes, des maladies et de la mort.

Nous laisserons donc là cette douloureuse théorie microbienne, et, reprenant la voie scientifique brillamment indiquée par les prédécesseurs au point précis où la quitta l'ignorante bactériologie, nous dirons que la fièvre typhoïde ne reconnaît pas pour origine tels ou tels éléments spécifiques étrangers à l'économie, mais est simplement l'expression d'un état général infectieux de l'organisme, arrivé à une certaine période de son développement, état infectieux déterminé par des causes multiples que nous allons maintenant étudier.

Et d'abord le fait indiscutable, prouvé par les expériences de Bard, d'Hallopeau, de Gauthier, établi définitivement par Dürr, c'est que l'initial principe de toute manifestation morbide se résume en une fermentation des protoplasmas cellulaires.

Or toute cause de déchéance de l'activité cellulaire se trouve fatalement être une cause de fermentation.

Il s'ensuit déjà que l'on peut, pour la facile interprétation du phénomène, distinguer deux sortes de causes :

1° Celles qui agissent localement sur un organe spécial, froid par exemple, déterminant la localisation au point précis de leur action :

2° Les causes générales, c'est-à-dire celles qui, agissant sur l'économie tout entière, comme le surmenage, l'extrême fatigue ou la misère, déterminent la localisation, non plus cette fois en un point de contact, mais aux points *minoris resistantiæ* de l'économie.

Ce serait erreur de croire que les manifestations infectieuses dont les *loci minoris resistantiæ* sont le siège se déterminent au hasard, car l'hérédité, mais surtout l'âge jouent dans ce cas un rôle prépondérant. Ainsi c'est dans l'enfance : les oreillons, les rougeoles, les scarlatines, les diphtéries ; c'est dans l'adolescence et le commencement de l'âge mûr : les rhumatismes, les varioles, les fièvres typhoïdes ; c'est dans l'âge mûr et dans la vieillesse : la tuberculose et le cancer ; toutes ces éclosions morbides correspondant aux terrains différents qui les produisent : cellules en voie d'évolution (enfance et adolescence), cellules complètement évoluées (âge mûr), cellules en voie de régression (vieillesse).

Arrivées à ce point, les étiologies typhoïdiques deviennent faciles à saisir.

La cause primordiale, c'est le terrain toujours, c'est-à-dire l'organisme dans cette période de progression, l'évolution nécessitant bien entendu de la part des organes de la digestion un travail considérable. L'intestin, ses glandes, telles sont donc les parties fatiguées, les lieux de moindre résistance, et dès lors nous rentrons dans les conditions générales que nous indiquions tout à l'heure.

Nous avons d'abord les causes extérieures agissant directement, ainsi le froid, l'ingestion de glace, arrêtant brusquement l'activité des cellules, des glandes intestinales en plein fonctionnement.

L'absorption d'aliments avariés déterminant dans ces mêmes cellules, après l'irritation primitive, des fermentations infectieuses.

Toutes ces causes nous donnent les cas sporadiques, les épidémies localisées.

Pour compléter à ce sujet ma pensée, je dirai que, dans tous les cas qui relèvent de ces origines, la lésion peut n'être tout d'abord que locale, superficielle, et se présenter sous la forme d'entérite plus ou moins aiguë. Mais si l'intensité de la cause nocive s'est trouvée suffisante pour déterminer une décomposition telle, des cellules atteintes, que les produits toxiques engendrés par elle dans ces conditions et résorbés infectent à un moment donné l'économie générale, la réaction générale infectieuse typhoïdique se trouvera à ce moment constituée.

Nous passons maintenant à d'autres causes intrinsèques, qui agissent cette fois sur tout l'organisme, lequel témoigne de son atteinte à son *locus minoris resistantiæ*. Je citerai, comme exemple, les dépressions ou exagérations des énergies électro-magnétiques de l'ambiance, car, dans l'un et l'autre de ces cas, l'organisme, ne trouvant plus les énergies qui lui sont nécessaires ou les y trouvant en excès, est troublé dans son fonctionnement normal, d'où la réaction morbide.

Telles sont les origines des grandes épidémies, des épidémies de région.

Nous en arrivons enfin aux causes intrinsèques, fatigues, surmenage, misère, agissant comme les précédentes sur l'économie tout

entière, laquelle manifeste sa déchéance, comme toujours à son point faible, c'est-à-dire le système digestif dans la période qui nous occupe.

Ces causes donnent naissance aux cas sporadiques, aux épidémies limitées, localisées ; casernes durant les époques d'entraînement des jeunes soldats, au retour des manœuvres, quartiers pauvres dans les villes.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre le rôle absolument nul que joue le soi-disant bacille d'Eberth dans les eaux de consommation, sa virulence n'apparaissant que dans les laboratoires et ne provenant que des bouillons décomposés. Il est également facile de comprendre ici encore comment, sous l'influence des inoculations virulentes, vaccinales ou autres, atténuées ou non, les cellules organiques, où vont se fixer les virus, se trouvent orientées vers les fermentations infectieuses, et tendent de plus en plus à réagir dans le sens typhoïdique, à la période qui nous occupe, sous l'influence des causes que nous venons de signaler.

Enfin il est aisé de concevoir la cause réelle de ces exagérations considérables des maladies gastro-intestinales, coïncidant avec la généralisation de la vaccine.

Et ainsi, de quelque côté que nous envisagions cette malheureuse bactériologie, nous n'y découvrons que méfaits, que contradictions, que non-sens. Après avoir pris pour des animalcules nuisibles, pour des microbes, des fragments de cellules végétales essentiellement nécessaires à nos diverses fonctions, voilà qu'elle nous présente pour des produits microbiens les poisons cellulaires fournis par les organismes en état de déchéance. Enfin, par une dernière ironie, et par une suprême ignorance, ce sont les cellules bienfaisantes qu'elle poursuit, qu'elle cherche à détruire, et les virus meurtriers qu'elle sème et qu'elle répand partout.

D[r] BOUCHER.

UNE ADRESSE

Adresse des femmes lyonnaises à Son Excellence M. de Beaufort, ministre des Affaires étrangères et président d'honneur de la conférence de La Haye.

Lyon, le 6 mai 1899.

EXCELLENCE,

Un groupe de femmes lyonnaises, toutes épouses et mères, au nombre de deux mille, d'accord avec la Ligue des femmes pour le désarmement international, de Paris, vous transmet les vœux ardents exprimés par les représentants de toutes les classes de la société, en faveur du Désarmement et de la Paix universelle, que nous vous prions de soumettre à la conférence de La Haye.

Puissent ces vœux être exaucés pour le bien de l'Humanité.

Pour les femmes lyonnaises :

Séverine BOUVIER,

Membre titulaire de la Ligue des femmes pour le désarmement international, 5, cours Gambetta, Lyon.

CORRESPONDANCE

MON CHER BOUVIER,

Je viens de lire, avec un certain étonnement, dans le dernier numéro de *la Paix universelle*, une série d'affirmations bizarres que j'aurais faites pendant ma conférence, donnée à propos de l'anniversaire d'Allan Kardec. Soyez donc assez aimable pour insérer la présente qui rectifiera le texte, plutôt... fantaisiste, que vous avez publié.

1° J'ai dit que les phénomènes de lévitation avaient été rendus incontestables par les nombreuses photographies qu'on en a prises, soit en Italie (Milan, Rome), soit en France chez M. Richet, à l'île Roubaud (et non Loubeau), et chez M. Camille Flammarion, à Paris, mais je me suis bien gardé de dire que MM. Richet et Flammarion avaient opéré ensemble, à cette époque, ce qui est tout à fait inexact.

2° J'ai insisté sur l'identité des traces laissées par le corps fluidique et les doigts matériels du médium, sur *du noir de fumée*. Il y a là une preuve absolue, qui défie toute contradiction, tandis que les empreintes dans la terre glaise sont moins nettes.

3° En parlant des expériences de Crookes, j'ai insisté beaucoup sur ce point que le médium, miss Cook, était une innocente écolière de quinze ans qui, à différentes reprises, est restée quinze jours chez l'illustre savant, sans être seule ni le jour ni la nuit ; ce qui l'empêchait matériellement de préparer un déguisement pour simuler Katie King. Mais, grâce à la riche imagination du narrateur, miss Cook devient la fille de Crookes ; circonstance que j'avais toujours ignorée jusqu'à la lecture de votre compte rendu.

4° J'ai raconté que M. Murray avait obtenu, en posant chez Mumber, photographe américain, le portrait d'une femme qui fut reconnue plus tard par son mari, M. Bonner. Elle était morte depuis plusieurs années. Mais jamais M. Bonner n'eut la pensée d'intenter un procès à M. Murray, auquel il voua, au contraire, une profonde reconnaissance ; mais c'est le photographe qui, plus tard, fut accusé de tricherie et c'est pour le défendre que M. Murray raconta comment le portrait de M[me] Bonner avait été obtenu. Ma version, qui est l'authentique, diffère quelque peu du petit roman raconté dans la *Paix*.

5° Pour montrer par un exemple que l'esprit que l'on voit n'est pas un dédoublement du médium, j'ai signalé les remarquables apparitions d'Estelle Livermore, femme du banquier, qui écrivit des messages en langue française, tandis que miss Kate Fox, *le médium*, ne connaissait pas le français.

On voit par ces quelques remarques qu'il n'était pas inutile de faire des rectifications afin de rendre intelligible ma démonstration. Je profite de ces deux mots pour vous remercier de votre réception si fraternelle et je suis profondément reconnaissant au public lyonnais de m'accueillir toujours avec tant d'indulgence.

Croyez-moi toujours votre affectionné,

Gabriel DELANNE.

Vie ésotérique de Jésus de Nazareth

(FRAGMENTS)

(*Suite*)

Au début de notre étude, nous avons dit qu'aucun auteur n'avait jusqu'ici envisagé la vie de Jésus *au point de vue ésotérique*. Ceci est exactement vrai, mais ne signifie pas qu'aucun auteur n'ait jamais voulu effleurer le sujet. Au contraire, ces derniers sont fort nombreux.

Ainsi, dans notre premier article à propos des Esséniens, nous avons mentionné le volume de MM. R. Girard et Garredi, qui renferme quelques données assez timides sur l'ésotérisme de la vie de Jésus ; nous reconnaissons également que notre collègue de la société théosophique, Franz Hartmann, dans son *Jehosnah von Nazareth*, a traité subsidiairement de l'ésotérisme de la vie de Jésus (1), enfin que certaines personnes croient qu'un Russe, un M. Notovitch, a écrit une vie ésotérique de Jésus. Nous pensons ce petit volume

(1) Ayant eu l'occasion de voir à Nice, au commencement d'avril, le D[r] Franz Hartmann, nous lui avons posé cette question : « Avez-vous jamais eu l'inten-



apocryphe, il peut témoigner d'une certaine imagination chez son auteur, mais, jusqu'à preuve du contraire, nous pensons que cette œuvre n'est pas sérieuse, puisqu'elle ne s'étaye sur aucun document sérieux et je m'étonne que quelques écrivains aient pu croire que cette vie inconnue est une chose arrivée, comme on dit vulgairement.

Pour rendre hommage à la vérité, nous disons qu'un auteur français et sérieux, celui-là, Alber Jhouney, dans un opuscule intéressant (1), a esquissé quelques idées ésotériques au sujet du Christ, mais n'a jamais eu la prétention d'écrire une *vie ésotérique* de Jésus.

Nous analyserons brièvement les quelques pages écrites par cet auteur avant sa conversion complète au catholicisme, de sorte qu'aujourd'hui Albert Jounet n'écrirait peut-être pas ce qu'a écrit l'ésotériste *Alber Jhouney*.

Quoi qu'il en soit, voici la thèse soutenue par notre honoré confrère et ami.

Il débute en nous disant que le nom et l'œuvre de Jésus de Nazareth a déjà passionné et passionnera encore longtemps l'humanité et qu'un politicien de l'Église dit un jour à un saint prêtre (à l'abbé Rocca, pensons-nous) :

Vous ne savez que racler cette vieille guitare de l'Évangile! Mais n'insistons pas.

A. Jhouney dit que le Christ tel que nous l'ont montré les prêtres est méconnaissable, ce n'est pas l'esprit de charité et de fraternité qu'il a toujours été et que, quand l'Évangile aura trouvé un bon interprète, il deviendra tellement lumineux que tout le monde et jusqu'aux prêtres eux-mêmes seront chrétiens.

C'est bien là notre opinion, de même que nous partageons pleinement les idées suivantes, si bien exprimées.

« Mais ce Christ vivant, ce Christ lumineux, ressuscité dans le cœur des peuples et adoré par le Sacerdoce des temps nouveaux, ce Verbe de gloire est-il celui que le dogme obscurcit et que la négation repousse ? Je ne le crois pas! Et je suis convaincu que la victoire du Christianisme serait impossible sans une conception plus vraie, plus évangélique et plus profonde du Christ » (2). Et M. Jhouney ajoute quelques lignes après :

« Le désir israélite pur n'eut de fidèles que les millénaires attendant le retour visible et triomphant du Roi, qui régnerait mille ans sur le peuple des Élus. »

Les douteurs modernes qui ont traité de notre sujet, dont le plus célèbre est Ernest Renan, nous montrent le Christ comme un homme, tout simplement; ils ne reconnaissent ni n'admettent la dualité de sa nature, dit notre auteur; pour ces gens-là, ce n'est qu'un homme exalté d'une haute moralité, bien que capable de dissimuler le miracle afin de frapper les esprits et pouvoir ainsi propager sa doctrine avec plus de fruit. Ils vont même jusqu'à nous représenter cette noble figure comme un inconscient devenant *Messie* par déférence, par complaisance envers ses disciples, et heureusement sauvé du ridicule par sa mort.

En ce qui concerne sa mission, ils veulent bien reconnaître que, malgré ses faiblesses, il eut de beaux élans de prophète et de thaumaturge.

tion d'écrire, dans votre *Vie de Jésus*, quelques chapitres ésotériques ?» Il m'a répondu littéralement ceci :

« Je n'ai eu que l'intention d'indiquer la chose, ouvrir un horizon sur cette question. »

Et quelques minutes auparavant, dans une conférence en anglais qui a été faite chez une de nos amies et au cours de laquelle chacun posait des questions au théosophe allemand, j'avais demandé à Hartmann « s'il croyait que J.-C. sur la croix avait pu en *corps astral* aller parler à Jean, son disciple favori ».

Le docteur au lieu de me répondre directement, prit une tangente en disant que « c'était là une question de dogme qu'il désirait ne pas aborder ».

(1) ALBER JHOUNEY, *Ésotéricisme et Socialisme*, in-8°, Paris, *librairie de l'Art indépendant*, 1893.

(2) *Ibidem*, p. 44.

« Pour Renan, le Christ est un homme dont l'idéalisme a contribué à parer l'humanité, et dont le caractère mêlé de grandeur et de défaillances le fait le premier et le plus illustre de ces mystiques capables d'héroïsme et de ruses, comme l'histoire nous en montre. C'est un Mahomet sans la chair et sans le sabre ; un Savonarole plus puissant, peut-être moins pur, un moraliste, un idéaliste et un charmeur dans le sens oriental, un peu Magicien, un peu équivoque.

« Telle est l'image que le doute moderne se forme du Christ (1). »

Un peu plus loin, A. Jhouney partage, sans le dire ouvertement, notre idée que le Christ est un *Nirmanakaya*, quand il dit que l'action des âmes supérieures dans notre monde est la cause de tout ce qui arrive de beau et de bien.

Puis, Jhouney trouve dans Jésus une sûreté dans ses affirmations essentielles, un équilibre parfait, un caractère de vie et de perfection admirables. Le comparant avec les prophètes d'Israël, il nous dit que ceux-ci ont bien une élévation robuste, mais non pas la tendresse et le charme profond de Jésus ; ils n'ont pas non plus sa douceur et en même temps son énergique fermeté.

Au point de vue ésotérique, Jhouney reconnaît que le Christ est né de Dieu comme toutes les âmes et..... qu'il subsiste de son être humain tout ce qui est nécessaire pour que son sacrifice fût réel. En ce qui concerne la Trinité, le Christ, étant un homme, correspond naturellement au principe masculin de ladite Trinité... Et le Christ ésotérique embrasse et incarne toute la Trinité ésotérique..... La doctrine de Jésus fit rayonner les vérités essentielles qui suffirent à réunir l'homme et Dieu. Il effaça de la religion toutes les vaines pratiques, tous les rites et cérémonies extérieurs et inutiles, pour ne laisser subsister que la charité, l'observation, les commandements venant du cœur pour honorer Dieu.... Quant à sa prédication directe, elle fut uniquement, essentiellement morale.

« Nul mieux que Jésus n'eut le sens de l'âme, ne connut plus intimement que lui, que l'âme, le fond de l'être, ne vit que d'amour, de pureté et de justice, et que tout le reste est du superflu, qui vient par surcroît. »

« Dieu lui avait donné cœur à cœur la vérité réelle. Et il était trop sûr que Dieu seul peut la donner pour enseigner aux hommes une autre voie. La vérité profonde n'est qu'en Dieu et pour aller à Dieu il n'y a que le bien. »

Puis après, notre confrère ajoute :

Dans ses *Paraboles* sur le royaume de Dieu, Jésus nous indique les vérités que le Père enseigne, ainsi que tout ce qu'il révèle aux humbles et qu'il cache aux puissants. Le fond de cet enseignement, c'est la *Régénération de l'homme*, sa fusion en Dieu qui devient sa récompense ; c'est absolument la doctrine hindoue du Nirwânâ!

Jésus montre cette régénération comme devant éveiller dans l'âme un instinct de l'invisible, une perception intérieure, qui aide grandement à l'avancement de l'homme...

Dans l'ordre moral, Jésus a mis au-dessus de tout la Charité ! *Hors la charité, pas de salut*, a-t-il dit en quelque sorte!

Toutes les hypocrisies, tous les pharisaïsmes, il les a également rejetés.

Les quatre principes primordiaux de sa morale ont été : *Sincérité*, *Charité*, *Amour*, *Perfection*.

Et toute science vient de Dieu, voilà pour l'ordre intellectuel.

Un fait curieux à retenir est celui-ci : que la pensée est une force, la prière une accumulation, puis une dépense et une projection de force.

Et, revenant sur une idée émise dans le début de son étude, notre confrère dit avec raison que Renan a montré trop souvent Jésus comme un prestidigitateur, et considère ses miracles et ses prodiges

(1) *Ibidem*, p. 55.



comme un résultat de simulation. Or, quelques années plus tard, des savants véritables ont démontré la réalité de faits surprenants, qu'on considérait à tort comme des prodiges : faits de lévitation, de psychométrie, de télépathie, etc., etc.

« Cherchons maintenant comment le Christ sauve les hommes et comment il faut entendre, d'après la *Doctrine ésotérique*, ce qu'on dit des mérites du Rédempteur (1). »

Jésus sauve les hommes en leur ouvrant, par sa Doctrine, la voie unique ; il les sauve encore en ayant incarné dans sa vie et sa passion la réalité vécue de sa Doctrine. Enfin il contribue au salut de la planète non seulement par le dévouement de sa vie, mais encore par une activité continuée après sa mort, car, réuni à Dieu, il est devenu un des organes de son rayonnement, un des actes spirituels de sa Providence qui dirige spécialement ses efforts sur la Planète à qui son passage a refait une âme.

De plus, le Christ de notre planète est à la fois un symbole et un élément du Christ universel, du principe général qui, dans la pensée de Dieu, correspond à l'humanité parfaite et qui s'unit avec les âmes parfaites à mesure qu'elles rentrent dans ce principe.... Ainsi les mérites du Christ ne nous sont applicables qu'après un effort de notre part et, là-dessus, l'Église n'est pas en désaccord avec la Doctrine Ésotérique (p. 72).

Dans les lignes qui précèdent, nous venons de résumer ce qui a été écrit à notre époque sur le *Christ Ésotérique ;* c'est bien peu de chose, comme peut en juger le lecteur; aussi pouvons-nous dire avec raison que rien n'a été dit sur le sujet que nous allons traiter.

Il y a environ cinquante ans, il a été publié en Allemagne un ouvrage qui relatait le véritable genre de mort auquel avait succombé J.-C. (2).

Cet opuscule, qui fit une grande sensation en Allemagne, passa en France presque inaperçu !

C'était la lettre d'un Essène ou Essénien, écrite en latin, contemporain de Jésus. — C'est un document important et de nature à jeter une vive lumière sur la question qui nous préoccupe si fort.

Mais si cette lettre est peu connue en France, en revanche les libres penseurs allemands, parmi lesquels nous mentionnerons D.-F. Strauss, Bruno Bauër, de Wette, Arnold Ruge Baur, Feurbach et autres, l'ont étudiée et commentée dans leurs ouvrages.

En France, nous ne connaissons guère que Ramée qui l'ait connue et en ait fait une étude.

Voici quelle est l'origine de ce document. Un membre de la société d'Abyssinie découvrit un jour, à Alexandrie d'Égypte, un parchemin écrit en latin dans une bibliothèque longtemps oubliée qui se trouvait dans un ancien bâtiment occupé à une époque fort reculée par des moines grecs, originaires du mont Athos.

La personne en question, après des péripéties trop longues à raconter, obtint l'autorisation de faire une copie littérale du document, c'est cette copie qui fut envoyée en Allemagne. Or des recherches archéologiques nous ont appris que le lieu où a été faite cette découverte appartenait, dans une très haute antiquité, de même encore que sous la domination romaine, à la secte des Esséniens ; et le manuscrit dont il s'agit provient des débris de cette colonie et serait même contemporain de Jésus.

La copie fidèle du manuscrit essénien passa en la possession d'une société pythagoricienne allemande, qui en fit la traduction allemande dont nous avons parlé ci-dessus.

Le document original avait été écrit, non par un simple Essénien, mais par un thérapeute, c'est-à-dire par un Initié de haut grade de la secte essénienne, à qui était confiée la garde de tout ce qui concernait les sciences occultes.

Cette lettre était adressée par ce thérapeute à un de ses collègues de la secte à Alexandrie, et cela quelques années seulement après la mort de Jésus ; elle avait pour but d'éclairer les frères esséniens d'Égypte sur certains bruits qui s'étaient répandus à Alexandrie sur la vie et la mort de Jésus de Nazareth ; bruits faux, mais trop accrédités par suite de l'enthousiasme des disciples de Jésus, au sujet de ses miracles.

La foi exagérée au merveilleux avait fait naître bien des doutes et des réflexions pénibles qui avaient troublé la conscience de beaucoup de frères esséniens, bien que cette confrérie secrète possédât de profondes connaissances occultes. En effet, les Supérieurs de l'Ordre essénien cherchaient à expliquer d'une manière simple et toute naturelle ce qui semblait tenir au merveilleux. Les bruits qui couraient à Alexandrie, au sujet de la vie de Jésus et surtout de sa mort, convainquirent les Esséniens d'Alexandrie que Jésus avait été un membre de leur Ordre et qu'il en était un des plus hauts Initiés, puisque non seulement il utilisait les signes de reconnaissance ou de ralliement, mais que, encore, il observait strictement les usages de l'Ordre utilisés par les Esséniens.

Un autre document intéressant est un manuscrit gnostique découvert au mois de janvier 1896, que le Dr Rheinhardt put acheter au Caire à un marchand d'antiquités d'Akhim. — Ce précieux manuscrit fait aujourd'hui partie du Musée égyptien de Berlin ; il est malheureusement incomplet de six feuillets, il n'en compte que 136, tandis que, primitivement, il en possédait 142 ou 143.

Ce manuscrit gnostique est écrit en langue copte, il date du Ve siècle, c'est une copie faite sur l'original qui avait été écrit au IIe siècle de notre ère. L'écriture de la copie est d'une beauté remarquable, elle comporte une courte préface et puis en suscription : *Évangile de Marie ; Apocryphe de Jean* et *Sagesse de Jésus-Christ.* — Ce dernier opuscule commence ainsi : Après la résurrection entre les morts, ses douze disciples et sept femmes de disciples étaient allés dans la Galilée à la montagne qui... car ils doutaient des hypostases du Tout... comme des mystères de la sainte économie.

Alors le Seigneur leur apparut, pas dans sa première forme, mais en l'Esprit invisible (forme astrale, dirions-nous). Cette forme était celle d'un grand ange de lumière, sa substance indescriptible, et il n'était pas incarné dans la chair mortelle, mais dans la chair pure et parfaite, comme il nous a enseigné sur la Montagne en Galilée, laquelle fut appelée.....

Il dit : « Que la paix soit avec vous ; ma paix, je vous la donne. »

Et ils furent tous étonnés et effrayés.

Et le Seigneur leur ordonna de lui poser toutes leurs questions et les disciples, ayant exposé leur doute, reçoivent la réponse désirée.

D'après les lignes qui précèdent, Jésus serait mort sur la croix ; or c'est là un fait aujourd'hui fort contesté, on peut même affirmer qu'il est faux, mais ce n'est pas ici le lieu de le discuter ; plus loin nous démontrons, par des preuves nombreuses et tout à fait incontestables, que Jésus a été descendu vivant, mais dans un état de léthargie, de la croix, et que, par une faveur spéciale, on ne lui rompit pas les membres, comme on le faisait toujours aux criminels.

Revenant à la lettre de l'Ancien des Esséniens, nous dirons qu'elle confirme en divers endroits que Jésus était Essénien ; dans un passage on y lit : « Ce que je viens de vous rapporter est pour vous convaincre que le crucifié fut un frère réel de notre règle, car nous avons eu soin de conserver le souvenir de ce qu'il a fait et de ce qui lui est arrivé. — Vous cesserez donc de douter, ayant appris que Jésus fut un Essénien qui marcha courageusement au-devant de la mort ; car la plus belle récompense de notre Ordre, c'est de mourir pour la vertu.

(1) Ouvrage cité, p. 73.

(2) C'est une lettre qui aurait été écrite cinq ou six ans seulement après le crucifiement de J.-C. Cette lettre a eu de nombreuses éditions (6 ou 7) et a été publiée à Leipzig vers 1849.

« Mais les Juifs et les hommes qui ont été ses disciples ont rapporté sur lui beaucoup de faits et des choses extraordinaires qui se sont passées avant, pendant et après sa mort. »

Après ce qui précède, la lettre de l'Essénien poursuit : C'est à cause de tout cela, qu'ayant appris tous ces bruits, vous me demandez des éclaircissements, que je suis heureux de vous adresser, car nous « possédons une science et une sagesse sur une infinité de choses, qu'un voile sacré cache aux yeux du peuple ».

Mais au moment de retracer par écrit tous ses souvenirs, les yeux de l'Ancien des Esséniens se remplissent de larmes, parce qu'il revoit par la pensée, comme dans une vision objective, l'image des tourments mortels qu'a endurés son frère et « la plaie de mon âme redevient saignante, car les douleurs que m'arrache le saint courage de notre ami se renouvellent en moi ».

Et l'Ancien des Esséniens reconnaît que Jésus, élu du Tout-Puissant, était envoyé par lui, pour enseigner durant sa vie le *Royaume des cieux* et pour glorifier la vertu. Et c'est pour cela, ajoute notre Essénien, que Jésus fut « le frère chéri de notre communauté, car il n'était pas seulement pieux et sage, mais il avait encore acquis les connaissances que possède notre Ordre sur les secrets de la nature, sur les vertus et les influences des plantes, des sels et des minéraux sur le corps de l'homme ». Et c'est pour cela qu'il fut un *Illuminé* et un maître expert dans l'art de guérir, comme le sont également nos supérieurs.

Alors l'Ancien des Esséniens dit à son collègue d'entendre ce qu'il lui va raconter et qui a eu lieu à Jérusalem « il y a sept pâques » : « J'ai tout suivi de mes propres yeux, et ce que j'ai observé, j'ai dû le garder comme un secret pour le monde. — Et vous, mes frères bien-aimés, vous n'abaisserez point votre science et vous louerez Dieu, comme tous nos autres frères l'ont fait, de ce que les événements que je vais décrire aient eu lieu tels qu'ils se sont passés. »

La même lettre dit ensuite (nous n'en donnons qu'une succincte analyse pour abréger) que les Juifs et les Gentils ne croient que lorsqu'ils palpent les choses divines avec les mains, ou que lorsqu'ils ne peuvent les expliquer par la voix de la Sagesse.

Notre Essénien reconnaît que ceux qui écrivirent et propagèrent la *Vie de Jésus* étaient des hommes pieux et distingués, mais que ce qu'ils ont écrit, ils ne l'ont pas vu de leurs yeux et qu'ils ont trop souvent puisé dans les *on dit* et aux sources douteuses de la superstition et des exagérations de toute sorte.

Quant aux disciples du Christ, tout ce qu'ils ont dit sur lui, ils l'ont cru par piété et la plupart d'entre eux n'ont écrit que ce que la tradition de bouche à bouche leur a rapporté sur les derniers miracles de la vie du divin Essénien.

D'après le même document, Jésus aurait été élevé exclusivement pour entrer dans l'ordre des Esséniens, et c'est pour cela que Joseph fut protégé en secret pendant sa fuite en Égypte par les Esséniens, puis recueilli chez l'un d'eux dans ce pays ; enfin il fut enjoint à la Communauté Essénienne d'introduire Joseph, sa femme et son enfant dans les *Réunions*, afin qu'ils apprissent à honorer Dieu et à le louer et pour apprendre, aussi, comment on devait recevoir le pain béni et le vin consacré (*Communion*).

Dans les réunions esséniennes, Joseph prenait place dans le demi-cercle à droite qui était formé par les hommes, et Marie était placée dans le demi-cercle à gauche au milieu des femmes, et l'un et l'autre avaient participé aux chants des hymnes sacrées et avaient été admis à prendre leur part au pain consacré et à mouiller leurs lèvres au calice qui circulait de main en main à la ronde.

Joseph avait compris et pénétré le véritable sens de la Doctrine Essénienne, il sut l'inculquer à Jésus, sans avoir à employer pour cela aucun moyen extraordinaire, et l'esprit de l'enfant, qui se développait merveilleusement, sentit de plus en plus en lui-même la grande misère du peuple ; aussi c'était une chose remarquable et très édifiante de voir comment il prêchait la parole de Dieu.

Les scribes le reconnurent pour être un Galiléen né à Nazareth ; aussi professaient-ils pour lui le plus profond mépris, car ils avaient coutume de dire : Est-ce que quelque chose de bon peut provenir de Nazareth ?

Quand Jésus eut parlé dans le temple sur les choses sacrées, soit avec les docteurs, soit avec les érudits, les pharisiens de Jérusalem éprouvèrent à son égard une grande colère, à cause de ses discours ; aussi le déclarèrent-ils coupable et dangereux.

Les pharisiens en effet représentaient, alors, ce que nous nommons, dans notre langage moderne, *les Réactionnaires ;* aussi tenaient-ils à la tradition d'une manière très rigoureuse, ainsi qu'à l'explication exotérique, c'est-à-dire vulgaire, *puérile* de la loi ; aussi étaient-ils les ennemis-nés, déclarés, de tous ceux qui ne professaient pas les mêmes opinions qu'eux et qui ne voulaient point les imiter dans leurs singeries et momeries relatives au culte extérieur. — Jésus était donc pour eux un ennemi, puisqu'il expliquait la loi *Ésotériquement*, s'attachant à l'esprit et non à la lettre, et l'interprétant avec une largeur de vue peu commune !

Les pharisiens faisaient l'aumône par orgueil, avec ostentation ; ils prêchaient sur les bons et les mauvais Génies, sur le Royaume des Morts, enfin sur l'avenir du peuple prédestiné, du peuple Israélite, le bien-aimé de Jéhovah.

Et comme par leurs aumônes et leur situation ils en imposaient au bas peuple, ils avaient, parmi lui, de très nombreux partisans, ils étaient puissants, « mais l'Esprit de Dieu n'habitait point en eux et n'effleurait jamais leurs lèvres », nous dit une très ancienne tradition.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils fussent les ennemis de Jésus, car ils représentaient le pôle opposé au doux Essénien.

(*A suivre.*) X***.

LA FIN DU CYCLE

W.-E. Copeland

L'année 1900 nous introduit dans un nouveau cycle. 1890 à 1900 marque la fin d'un grand cycle à la terminaison duquel le soleil passe dans une nouvelle constellation du zodiaque. Ceci arrive une fois en 2.160 ans et a toujours un grand effet sur le système solaire. A ce moment, les planètes sont en conjonction, position qui exerce toujours une grande influence sur la terre. La dernière fois que le soleil entra dans une nouvelle constellation, d'après la chronologie correcte, Jésus naquit. En réalité, l'ère chrétienne commence 160 ans plus tard qu'à notre connaissance, c'est-à-dire que nous appelons la 160e année de l'ère chrétienne qui fut réellement la première.

Suivant la chronologie hindoue, quand le soleil précédant la naissance du Christ entra dans une nouvelle constellation, Chrisna naquit. Plusieurs de ceux qui ont étudié les choses ésotériques insistent sur ce que l'année 1900 verra une nouvelle incarnation de Logos, une nouvelle manifestation de Dieu sur la terre, qui fera autant pour l'humanité que Jésus fit dans son temps. Et ce qui est d'un intérêt spécial pour nous, c'est que ce nouvel homme-Dieu paraîtra sur un plan pacifique. Quelques-uns disent qu'il est déjà né.

Ceux qui savent nous disent que, tous les 2.160 ans, il naît un nouveau Bouddha ou Christ, qui entraîne le monde à une vie plus élevée, donne au peuple le savoir qui pendant des siècles a été confiné au petit nombre.

Quand un cycle touche à sa fin, il y a toujours des changements

et des convulsions dans l'atmosphère spirituelle avec lesquels le monde physique sympathise. Quand nous avons appris quelque chose de la cosmogonie de l'univers, nous pouvons aisément comprendre qu'il y aura nécessairement de grands troubles physiques lorsque les changements psychiques seront imminents. Puisque l'esprit est le cliché duquel la matière est le phénomène, il s'ensuit que le premier effet de la fin du cycle est du côté spirituel des choses, rapidement suivi par des changements dans le monde matériel, lesquels nous pouvons pleinement voir et sentir, mais ils doivent être précédés par une convulsion spirituelle, puisque d'abord ce qui est au-dessus et ensuite ce qui est en bas; d'abord ce qui est au dedans et après ce qui est au dehors.

Traduit de l'anglais.

(*The World's Advance Thought.*)

Février 1899.

UNE PROPHÉTIE

Le vieil ordre s'écroulera avec un grand fracas de tous ses systèmes usés; alors viendra une courte période pendant laquelle la justice, sans égard pour la pitié ou la sympathie, sera appliquée à tous; après ceci viendra l'âge céleste, où « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » sera véritablement réalisé.

(Cette prophétie fut automatiquement écrite en 1851. Editor).

Traduit de l'anglais (*The World's Advance Thought.*)

Février 1899.

Les rapports du Magnétisme terrestre avec le Magnétisme humain

Il n'est personne qui, regardant le ciel, par une nuit transparente, ne se soit dit: Qu'y a-t-il dans cet espace insondable où flottent tous ces mondes qui constellent la voûte profonde de leurs innombrables points enflammés?

— Qu'y a-t-il?... — Il y a l'éther.

— L'éther!... Mais, qu'est-ce que l'éther?

— L'éther n'est ni un corps, ni un gaz spécial, c'est la matière, réduite à l'état d'atomes libres et prise à son dernier degré d'extension.

Mais voici une objection: Il est vrai, me dit-on, que le fluide éther est admis par beaucoup de savants; cependant, d'autres hommes, non moins savants que les premiers, nient positivement son existence. Quelles sont donc les raisons qui vous le font admettre?

Voici, nous prétendons que la matière éthérée existe, dans les espaces interplanétaires, parce que nous ne saurions concevoir qu'il n'y existât rien.

En effet, les mondes qui gravitent dans l'espace sont entre eux en relation constante par les forces attractives de leurs masses, par la chaleur et la lumière qu'ils projettent ou qu'ils réfléchissent. Or, on sait que ces forces attractives, lumineuses et calorifiques se transmettent par des vibrations d'amplitudes et de directions diverses. Comment des vibrations pourraient-elles se transmettre dans le vide absolu? Comment pourrions-nous concevoir le mouvement, là où il n'y aurait que l'espace?

C'est pourquoi nous croyons pouvoir affirmer avec beaucoup d'hommes, dont la science s'honore, que l'éther est un fluide extrêmement ténu qui se présente dans l'Univers à des degrés de condensation divers.

*
* *

Ainsi donc les mondes qui nous entourent sont baignés par ce fluide matériel impondérable encore, et ces mondes eux-mêmes ne sont que le résultat de ses propres condensations. C'est pour cette raison plausible qu'ils sont en relations constantes, qu'ils influent l'un sur l'autre, et que l'analyse spectroscopique nous révèle qu'ils sont tous à peu près de composition chimique identique.

Et, dans cette énorme masse fluide qui nous entoure et nous pénètre de toutes parts, naissent, se croisent, se réfléchissent, se diffusent ou se condensent, sans se mêler, des milliers et des milliers d'ondes vibratoires de tous genres, que tous les mondes rayonnent vers la terre et que la terre rayonne vers tous les mondes; et ce sont toutes ces vibrations qui donnent au coin de l'éther où nous sommes son caractère général et ses manifestations spéciales; car si les ondes de toute nature qui s'entre-croisent autour de nous ne se mêlent pas, il n'en est pas moins certain qu'elles se modifient réciproquement selon l'intensité vibratoire de leurs points d'émission.

Et ce sont toutes ces modifications différentes qui, probablement, forment autour de la terre un état vibratoire spécial qu'on appelle Magnétisme terrestre.

Il pourra sembler bien hardi de considérer le magnétisme terrestre sous ce point de vue. Voyons un peu cependant.

D'après de précises données scientifiques, le magnétisme terrestre serait simplement le résultat de vibrations de l'éther, et la terre serait assimilable à un aimant gigantesque qui aurait ses pôles magnétiques — qu'on a, du reste, exactement déterminés — aux environs des pôles terrestres.

Cependant, étant donné que l'intensité magnétique varie sur l'aimant-terre et y présente des maxima et des minima;

Étant donné que les pôles magnétiques suivent un mouvement de rotation autour des pôles terrestres;

Étant donné, enfin, qu'il se produit des « orages magnétiques » qui concordent avec l'apparition des taches solaires et que ces orages ont une relation étroite avec l'apparition des aurores polaires, des orages sismiques, des déflagrations grisouteuses et des orages ordinaires, on a recherché si l'aimantation terrestre ne dépendait pas des influences astrales.

Et on a remarqué, en effet, que les périodes de maxima magnétique correspondaient, *dans les deux hémisphères*, aux mois de l'année où le soleil est le plus près de la terre (*janvier*, *février*, *mars*), tandis que le minima, au contraire, correspondait aux époques où le soleil est le plus éloigné (*juillet*, *août*, *septembre*). On en a conclu que la chaleur solaire n'était pour rien dans ces phénomènes, mais que c'était sa proximité seule qui les provoquait. Cette observation, du reste, s'est vue corroborée par ce fait que la Lune, aussi, produit périodiquement une sorte de marée magnétique.

D'autre part, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, les taches et les protubérances solaires, les éclipses, les aurores polaires, les orages sismiques et les orages ordinaires, ayant entre eux des relations incontestables, quoique mal définies, tout porte à croire que l'intensité magnétique, et peut-être le magnétisme terrestre en entier, *n'est que le résultat de l'influence réciproque des astres entre eux.*

*
* *

Qu'il nous suffise maintenant de rappeler au lecteur qu'il existe une relation étroite entre les divers phénomènes dus au magnétisme terrestre, à l'électricité statique et à l'électricité dynamique (1); il

(1) En effet, les décharges de la foudre produisent les mêmes phénomènes physiques, chimiques et physiologiques que les décharges des machines genre Ramsden (*électricité statique*) et que les décharges des machines dynamos (*élec-*

ne nous restera plus que quelques déductions à tirer de l'ensemble des matériaux que nous avons réunis, et nous aurons ainsi démontré, aussi nettement que possible, qu'il existe une remarquable similitude entre le magnétisme humain et le magnétisme terrestre.

Nous n'avons donc plus qu'à prouver que des vibrations analogues à celles dont nous venons de parler peuvent être *produites* par l'organisme humain et que ces vibrations sont bien celles connues sous le nom de *magnétisme humain*.

Et, d'abord, elles peuvent être produites :

1° Puisqu'un homme, même de force moyenne, accuse à l'électroscope la présence de l'électricité (+) positive dans la main qui, chez lui, travaille le plus, et de l'électricité (—) négative dans l'autre;

2° Puisque ce même homme, prenant dans chaque main des poignées couvertes de platine et reliées par des fils conducteurs aux deux bornes d'un galvanomètre, peut en faire dévier l'aiguille par une contraction musculaire des bras.

Ces deux ordres de faits, aisément vérifiables par tous, démontrent, d'une façon incontestable, l'existence *à l'état statique* de vibrations magnétiques dans l'organisme humain (expérience de l'électroscope) et la transformation, *à l'état dynamique*, de ces vibrations (expérience du galvanomètre).

Ils établissent, de plus, que les vibrations enregistrées sont bien *électro-vitales*, c'est-à-dire produites par l'organisme lui-même, et non en dehors de lui, comme on pourrait le prétendre si les acides gras des mains de l'expérimentateur pouvaient agir sur les conducteurs.

Et, maintenant, ces vibrations électro-vitales sont-elles bien celles qu'on connaît sous le nom vulgaire de « fluide magnétique » ?

Nous allons voir que ce sont les mêmes, en nous souvenant que les effluves produits par l'aimant impressionnent la plaque photographique de la même façon que les effluves qui s'échappent du corps humain, le cerveau restant sans volonté. Ces expériences, primitivement exécutées par le Dr Luys et son collaborateur, M. David, ont été renouvelées d'une façon qui offre toutes les garanties de bonne foi possible, à la « Société française d'études expérimentales de l'âme ». Voici comment s'exprime, à ce sujet, M. G. Delanne, dans son discours du 2 octobre 1898 :

« Maintenant, dira-t-on, serait-il possible de photographier cette radiation qui émane du corps d'un magnétiseur ? La réponse à cette question a été l'objet des études du Comité de recherches.

« Les expériences ont été faites chez M. Allar, notre vice-président, ainsi que dans d'autres centres d'études, et nous sommes arrivés à constater que, même sans contact, et dans l'obscurité, on peut obtenir une impression très apparente, sur une plaque sensibilisée, de la main d'une personne, lorsqu'elle est exposée pendant quelque temps au-dessus de cette plaque.

« Le Dr Guebbar a prétendu que l'impression ainsi obtenue n'était due qu'à la chaleur émise par la main de l'opérateur ; donc, qu'il n'y avait aucune autre vibration sortant de l'organisme.

« Notre Comité de recherches, après des expériences précises, est en mesure de répondre victorieusement à cette allégation. L'alun, on le sait, a le pouvoir d'absorber les rayons calorifiques obscurs. Or, si entre la main de l'opérateur et la plaque on interpose une couche d'alun, on obtient, quand même, des impressions. On a également expérimenté en faisant passer un courant d'eau continu entre la main et la plaque et, néanmoins, on a obtenu, en pleine obscurité, une véritable photographie de la main de l'opérateur. C'est donc bien une vibration spéciale qui émane du corps humain. »

A la suite de ces faits, il convient de signaler tout particulièrement les patientes et laborieuses recherches de M. le commandant Tégrad qui achèvent de prouver que les vibrations électro-vitales sont bien les ondes du magnétisme humain ; en effet, les vibrations de l'aimant ne produisent sur la plaque photographique qu'une seule espèce de figure, tandis que les ondes magnétiques humaines, elles, reproduisent, par la volonté, les formes pensées ; ce qui permet de croire que nous pouvons, à notre gré, diriger cet agent encore mystérieux, parce qu'il est insuffisamment étudié : le Magnétisme humain.

EDMOND DACE.

Note. — Nous sommes convaincus que nul cerveau humain ne peut encore concevoir et résoudre d'une façon définitive des problèmes du genre de celui que nous venons d'examiner aujourd'hui. Mais nous ne sommes pas moins certain que tout homme, quelle que soit son opinion sur ces grandes questions, détient une parcelle de la vérité.

En offrant cette petite étude aux méditations du lecteur, nous avons voulu l'aider à s'approcher de la vérité.

Nous savons que nous sommes bien loin d'avoir vaincu toutes les difficultés, renversé tous les raisonnements, anéanti tous les partis pris qui se dressent encore devant la belle déesse.

Mais, si humbles et si obscures qu'elles soient, ces quelques lignes n'en blessent pas moins certainement des opinions peut-être plus lumineuses et plus vraies que la nôtre, mais cependant quand même encore obscurcie par l'erreur. Comme c'est du choc des idées contraires que jaillit l'étincelle de vérité, nous sollicitons une controverse de ceux qui voudraient bien nous lire. Nous tâcherons d'y répondre dans la mesure de nos faibles connaissances. E. D.

tricité dynamique). C'est toujours l'étincelle électrique. De même, l'aimant s'oriente comme le solénoïde.

Mille autres rapprochements pourraient être établis qui montreraient qu'il y a une telle analogie entre les phénomènes magnétiques et les phénomènes électriques qu'on ne peut faire autrement que de leur assigner une commune origine.

UN CATHOLIQUE UNIVERSALISTE

(*Le comte Léonce de Larmandie*)

Paris, 19 mars 1899.

Que béni soit notre anniversaire généthliaque de 1899 où il nous a été donné de lire *Magie et Religion !* C'est un de ces livres sincères, écrits d'un jet, sous l'influx puissant d'une maîtresse et souveraine pensée. Son auteur, Léonce de Larmandie, est un de ces indépendants de la religion, de ces *sauvages* de la philosophie, qui vont droit et victorieusement leur chemin, quittes à passer pour têtes-rondes parmi les cavaliers et cavaliers parmi les têtes-rondes, comme on disait au temps de Cromwell.

Certes, nous sommes loin de partager toutes ses vues. Nous l'eussions voulu moins amène à la Société de Jésus, plus âpre aux vendeurs du Temple, et — disons le mot — plus hérétique, plus révolutionnaire. Le comte de Larmandie a gardé par voie d'hoirie, — car l'atavisme ne perd jamais ses droits, — plus d'un lambeau du vieil homme. Il ne tiendra qu'à lui de le dépouiller entièrement par la suite.

Ces divergences nous empêchent de voir en lui un coreligionnaire. Mais le plaisir nous reste de saluer un vaillant confrère et l'un des plus beaux caractères de cette lamentable fin de cycle !

M. de Larmandie reconnaît avec une noble sincérité « que le Christianisme primitif fut communiste et égalitaire ». C'est exactement la thèse que nous soutenons dans nos *Hiérophantes* et aussi dans le *Filon révolutionnaire*, partiellement publié par la *Religion*

universelle de Lessard, cet autre énergique penseur. Mais pourquoi l'auteur de *Magie et Religion* ajoute-t-il que ce communisme ne fut adopté par les Chrétiens qu'à titre temporaire? Je m'étonne qu'il n'ait pas saisi, avec cette pénétration d'esprit qui est une de ses caractéristiques, que c'est le politicianisme des Constantin et autres Clovis qui a vicié dans sa source le courant socialiste épandu dans tout l'Évangile par le divin Fils de Miriam, et que c'est par un retour profond au rêve humanitaire d'antan que le monde sera sauvé !

Humanitaire ! Socialiste ! Révolutionnaire ! Au fond, Larmandie l'est autant que nous. Lisez cette phrase que je détache de la page 114 de son livre :

« L'affaiblissement de l'idée de nationalité, *la suppression graduelle de ces barbaries qu'on appelle les frontières* aideront puissamment à l'unification cérébrale... L'esprit particulariste et sectaire, les opinions de climats et de latitudes, les procédés violents de conquêtes, l'IGNOMINIEUSE GUERRE, tout cela est anticatholique. Nous sommes tous des humains, que nous habitions Paris ou Yokohama, le Spitzberg ou la Terre de Feu; le *catholicisme* doit être l'*humanisme*. »

Ici, en dépit de l'atavisme, notre confrère dépasse les plus ardents protagonistes de la Révolution. Saint-Just lui-même n'avait pas été si loin, dans son pourtant sublime universalisme : « Élevons au-dessus de l'amour sacré de la Patrie l'amour plus saint et plus sacré de l'Humanité, sans lequel une révolution n'est qu'un crime remplaçant un autre crime ! »

Rien d'attachant comme la théorie ésotérique des sacrements, qui forme le corps essentiel de l'ouvrage.

Il y a là des interprétations qui, aux yeux de Rome, doivent singulièrement fleurer le fagot, mais qui par cela même nous ont profondément séduit. Pour Larmandie, les sacrements sont des actes de haute magie, qui déterminent chez le fidèle, qui les reçoit en état d'âme congruent, un utile et fécond dynamisme hyperphysique. L'orthodoxie gnostique n'enseigne pas autre chose, à cette réserve près que notre confrère admet *neuf* sacrements, tandis que nous n'en admettons que *trois*. Puisque nous avons nommé la gnose, qu'il soit permis à son vieux Patriarche de remercier, en passant, Léonce de Larmandie, des lignes sympathiques qu'elle lui inspire.

Au nom de la logique pure, nous prisons fort tout ce qui est dit, pages 91, 92 et sq., contre ce bourgeoisisme idiot qui oblige l'enfant à remplir rigoureusement ses devoirs catholiques jusqu'à la première communion et, une fois cet acte accompli, le libère de toute pratique ultérieure. Une religion, si elle est bonne, est faite surtout pour ceux qui sont aux prises avec les luttes de la vie; si elle est mauvaise, c'est pour les enfants qu'elle est plus particulièrement dangereuse. Inutile d'exposer ici notre appréciation personnelle du catholicisme romain. Mais le dilemme est inexorable.

Relativement au mystère de la Création qu'il traite ensuite, en mode vraiment magistral, Larmandie est en un sens plus révolutionnaire que nous, puisqu'il va jusqu'à épouser la théorie du transformisme. Je laisse au lecteur l'agrément d'apprécier lui-même avec quelle merveilleuse habileté cet incomparable exégète esquisse les traquenards de la théologie et arrive à réconcilier le dogme avec la science. La question est de savoir si l'Église papale, qui ne transige guère devant la vérité scientifique que lorsqu'elle lui crève les yeux, — et encore ! — ne va pas fulminer l'excommunication majeure contre Larmandie. Il lui fournit là pourtant un beau moyen de se tirer de la ridicule posture où l'a mis son absolutisme quinze fois séculaire !

Force nous est de clore ici ce rapide aperçu. Nous ne voudrions pas finir toutefois sans dire un mot de la forme. Elle est simplement admirable. C'est une langue vibrante et pure, superbement imagée, tissue de pourpre et d'or. Il y a telle phrase qui tintinnabule et chante à l'oreille, comme une strophe de Victor Hugo. Larmandie est un poète aussi. Sa prose le proclame hautement (1) :

Et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes !

FABRE DES ESSARTS,
Patr. Gnost.

ÉCHOS

SECOURS IMMÉDIAT

Du 11 avril d'Antoinette-Anne	2 fr. »
Du 26 — de Mme Rouillet Virginie. . . .	0 10
Du 27 — d'un anonyme.	1 »
Total. .	3 fr. 10

(1) *Magie et Religion*, notes sur l'Ésotérisme, par le comte de Larmandie. — Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

Le Gérant : L. COULAUD.

16-5-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 206. 10 Centimes. 16-30 JUIN 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

RÉUNION FÉDÉRALE

Le dimanche 21 mai dernier, les chefs des groupes spirites du Sud et du Sud-Est de la France se réunissaient à Pont-Saint-Esprit, au nombre d'environ 120, pour s'entendre au sujet des travaux préparatoires pour les Congrès de 1900.

Après la nomination du bureau, plusieurs points des plus importants ont été étudiés en différents discours soulignés par de nombreux applaudissements, discours qu'à notre grand regret nous ne pouvons reproduire vu le peu de place que nous réservent les colonnes de la *Paix universelle;* néanmoins nous nous ferons un devoir de publier les principaux, lorsque la chose sera possible, mais disons tout d'abord que la réunion ouverte à 2 heures de l'après-midi ne s'est terminée qu'à 6 heures.

Le soir, un banquet de 60 couverts réunissait à nouveau les principaux mandataires des fédérés.

Pendant le banquet, plusieurs toasts ont été portés, à M. Léon Denis, président d'honneur de la Fédération, aux spirites parisiens en particulier et à tous en général, aux vaillantes femmes de France, aux épouses et mères chargées du travail de la rénovation sociale pour l'éducation de l'enfance.

La soirée s'est terminée à la satisfaction de tous par différentes expériences magnétiques et spirites présentées par A. Bouvier, qui voulut bien promettre à son nombreux auditoire une tournée de conférences expérimentales pour l'hiver, ceci en réponse au désir de tous.

Avec ce numéro, nous donnons le discours prononcé par le président de la Fédération.

HONORÉ.

DISCOURS

Du Président de la Fédération spirite du Sud et du Sud-Est de la France

Mesdames, Messieurs,

Élevé à la direction de la fédération spiritualiste du Sud-Est, par vos sympathiques suffrages, appelé pour la première fois depuis lors à présider vos délibérations, je crois de mon devoir de vous adresser, à toutes et à tous, le témoignage sincère, affectueux, de mon âme reconnaissante.

J'ai accepté cette tâche, malgré mes nombreuses occupations, persuadé que le caractère généreux, humanitaire, si moral de notre fédération, me rendrait cette charge facile et que l'étroite solidarité, jointe à votre bienveillance, aussi communicative que notre doctrine, me rendrait cette fonction d'autant plus douce, que notre association, moins étroite, plus large en cela que bien des associations humaines, réunit à la fois dans son sein la femme et l'homme, ces deux êtres sans l'union desquels le mot de création divine est un vain mot, ces deux êtres faits pour s'entr'aider, se compléter et s'élever tous deux à un diapason synchrone vers l'idéal de solidarité et d'amour.

La femme, cette douce et belle créature, plus que l'homme susceptible de comprendre toutes les beautés idéales, plus que l'homme capable de culture intellectuelle et morale ; la femme, *alma mater* sur qui repose, presque tout entière, ce lourd fardeau, la responsabilité de l'éducation morale de la famille ; mère, épouse ou fille, seule capable de pousser l'amour jusqu'à la sublimité du sacrifice, sacrifice le plus souvent silencieux.

Dans la plupart des races, l'homme, semblant vraiment jaloux des lauriers que la femme, par ses aptitudes multiples de sensitive, pouvait recueillir à sa place, s'était complu à la tenir dans une ignorance aussi servile qu'intéressée.

Pour rendre hommage à la vérité, il faut dire aussi que l'éducation, l'instruction que tendent à leur imposer les représentants des dogmes actuels, contribuent à la maintenir dans cette ignorance servile, toute de préjugés.

Mais la pensée féminine, dans ses vies successives à travers les mondes et les âges passés, a évolué, et les uns et les autres sont impuissants à l'enrayer dans son évolution.

L'esprit de la femme va s'émancipant tous les jours, et de son

degré d'émancipation chez les différents peuples on peut déduire l'idéal de progrès social atteint par chaque nation.

Vous tous, spiritualistes modernes qui m'écoutez, vous ne m'en voudrez pas des bouquets de pensées et de fleurs multicolores que j'ai cueillis à Alais pour les déverser, du haut du Pont-Saint-Esprit, sur toutes nos sœurs, la meilleure partie de nous-même.

Non seulment vous m'approuverez, mais vous vous joindrez à moi, car vous savez que nos meilleurs médiums, les plus parfaits, les plus sensibles, sont des femmes.

J'adresse à vous tous, plus particulièrement au digne Monsieur Violès et aux frères Brémond et Canuel, l'expression de ma bien vive sympathie et mes remerciements sincères pour le concours précieux qu'ils m'ont prêté durant l'année écoulée.

J'adresse enfin à Léon Denis, notre président honoraire, nos respectueux hommages, nos vœux de robuste santé, pour qu'il continue encore longtemps son apostolat si actif, pour le développement du moderne spiritualisme.

A peine si la fédération spirite du Sud-Est vient de naître, que déjà elle constitue un faisceau important formé de trente et un groupements divers, de l'Ardèche, des Bouches-du-Rhône, de la Drôme, du Gard, de l'Isère, du Rhône, de Vaucluse.

Toutes ces âmes ainsi groupées en vue d'un idéal nouveau sont taxées de rêveuses, par ceux qui sont encore rivés aux chaînes de toutes ces dogmatiques étroites et égoïstes que les âges passés nous ont légués pour l'évolution progressive du bien-être social commun ; mais qui ont, à cette heure, totalement failli à leur mission divine en détournant à leur unique profit les voies et moyens dont Dieu les avait armés, en vue de nous diriger, tous laïques, dans la voie de la solidarité, par la justice, la liberté, le droit ; pour la paix et la fraternité universelles.

Ils ont créé des castes, divisé l'humanité pour régner et mieux la dominer ; en élevant des idoles, ils ont drainé l'or de tous côtés, enrichi leurs castes, assouvi leurs passions.

Mais ils sont aussi désormais incapables de relever le niveau moral de l'humanité, qui tend à s'abaisser, sous la poussée de ces armées internationales toujours grandissantes, et de ces armes nouvelles, de plus en plus meurtrières, toujours forgées pour s'entre-détruire.

S'ils assistent ainsi impassibles, insensibles à toutes les grandes causes de justice, de moralité qui passionnent l'humanité, s'ils évitent de s'embrigader dans les débats passionnants ; si, au lieu d'instruire les masses sur nos devoirs réciproques, ils gardent à cette heure dans les questions brûlantes un silence prudent, c'est que les intérêts matériels de leur caste sont pour eux autrement importants à conserver, à entretenir, et que, du reste, l'application stricte des lois de solidarité, de justice, de morale sociale pure, réclamerait de leur part trop d'abnégation, trop de sacrifices pécuniaires qui diminueraient d'autant leur fortune et partant leur bien-être matériel et individuel.

Mais leur silence est aussi la résultante de l'abaissement de leur intellectualité.

Que nous envisagions cet abaissement dans son individualité ou dans son ensemble, il nous apparaît comme la cause finale, légitime de leurs excès, de leurs abus conscients et inconscients, de la fausse éducation et de l'instruction de plus en plus étroite, dont ils saturent le cerveau, le cœur et l'âme de leurs novices, leurs élèves.

Mais aussi, si jadis ils furent les élus, à charge pour eux de diriger les destinées de notre humanité dans son évolution ascendante ; on peut dire aujourd'hui, sans crainte d'être taxé d'exagération ou de visionnaire, on peut dire, dis-je, que leur prestige diminue, s'éteint avec le déclin de ce siècle.

En même temps que leur propre influence, leur savoir décline parallèlement avec leurs connaissances, avec leur valeur morale, intellectuelle ; en même temps, du sein de la société civile et laïque des pionniers, précurseurs d'une idée nouvelle, sont nés, sortent de tous côtés, les uns de la masse du peuple, les autres de l'élite intellectuelle des nations. Ces deux éléments ne tardent pas à se concentrer, à marcher la main dans la main, créent sur tous les points où ils sont assez nombreux des groupements, qui eux-mêmes se centralisent en une vaste fédération, dont le but est d'étudier la nouvelle doctrine, de la propager, de la répandre ; mais non par la force, non par des procédés inquisitoriaux comme les doctrinaires qui les ont précédés, mais aussi lentement que sûrement, simplement par la persuasion raisonnée, basée sur le jugement et l'expérimentation de faits de plus en plus nombreux, que la multiplicité des moyens de communication et l'intellectualité actuelle de la société humaine ne permettent plus d'étouffer comme on l'a fait jusqu'à nos jours.

Ces pionniers, révélateurs de la nouvelle doctrine, depuis le maître jusqu'au plus humble d'entre nous, Dieu les a fait naître à leur heure pour suppléer à l'insuffisance de ceux qu'il avait crus dignes d'assurer la marche ascendante de sa grande loi d'évolution, par laquelle il a ordonné sur notre monde, dans l'espace et partout, la marche mathématique des âmes vers un idéal de progrès matériel et moral toujours perfectible et accessible à toutes les humanités.

A la façon dont la doctrine du moderne spiritualisme se propage depuis quelque cinquante ans ; de la manière dont Dieu préside à sa vulgarisation au sein des divers peuples qui habitent cette planète, il semble vouloir désormais confier à la société civile et laïque elle-même la propre direction de sa conduite matérielle et morale ; puisque la vulgarisation de notre doctrine, jadis aussi secrète que sacrée, et à ce titre conservée précieusement dans le sanctuaire des temples, va devenir graduellement l'apanage de tous, et supprimer ainsi l'action jadis si puissante de toutes les castes et de leurs représentants, détentrices, monopolisateurs jusqu'à ce jour de notre doctrine.

Ainsi la société civile et laïque semble appelée à recueillir l'héritage moral que tous les dogmes avaient, jusqu'ici, mission d'étudier, de creuser, de mieux connaître pour faire connaître à leur tour.

La société civile et laïque, pour conserver cet héritage que l'être suprême lui confie désormais, devra, pour ne point faillir à cette mission, marque de grande confiance de la part du créateur, devra, dis-je, ne point battre monnaie avec la connaissance de cette doctrine, la faire entrer dans le domaine de la science pure, l'y conserver à jamais, là l'approfondir, l'étudier, la répandre et en faire servir toutes les applications, toutes les découvertes à l'ascension morale de tous, grands et petits, sans exception.

C'est pour cela que de tous côtés, en Amérique, en Angleterre, en France, des instituts psychiques sont créés, grâce à de généreux donateurs, et là tous, médiums et penseurs, sujets et expérimentateurs, se réuniront et, unis dans une confiance commune, iront à la recherche d'un nouveau lambeau de toutes ces forces hier encore occultes, demain quelque peu sensibles ou mieux visibles pour nos sens ; forces dont l'union aussi vive qu'intime constitue le faisceau, le lien fluidique, par lequel Dieu régit et délie tous les mondes, êtres visibles ou invisibles qui peuplent son éternelle et céleste création

La France, elle aussi, a créé un institut à Paris, pour lequel un riche et généreux donateur a fait une première dotation qui, venant s'ajouter à d'autres, constitue un premier capital, qui va nous permettre de donner aux études psychiques une nouvelle impulsion, où le moderne spiritualisme saura trouver de nouveaux arguments, irréfutables, favorables à son extension si moralisatrice et si consolante.



Tous ces centres psychiques, semés çà et là dans les principales villes du monde, seront reliés entre eux par les liens si étroits que seul peut donner l'effort d'une commune pensée vers un idéal fécond d'humaine solidarité morale entre les incarnés et les désincarnés.

Tous ces centres, pénétrés de la pureté de l'œuvre à accomplir, sauront obéir à la triple loi d'amour, de travail et de solidarité.

Pour y parvenir, tous sauront employer l'effort moral individuel, la conscience réfléchie, la volonté.

Dans tous les centres, civils et laïques se rappelleront que, si Dieu les substitue désormais à toutes ces castes, à ce passé qui s'éteint, c'est qu'ils sont l'avenir.

Qu'ils ont à combattre les obscurités et les usurpations dogmatiques ; qu'ils ont pour mission de contribuer au rétablissement de la doctrine spiritualiste sur son véritable terrain, le terrain scientifique, le seul capable de se plier à la grande loi d'évolution et d'en assurer l'infinie progression.

La France, nation idéale, ne doit point mentir à ses traditions divines, elle ne saurait tolérer l'installation chez elle, en puissance dominatrice, des idées étroites, surannées, basées sur l'égoïsme, le mensonge et le faux.

Après des hésitations sans nombre, l'esprit français, sans révolte, doit se ressaisir, agir, aller de l'avant, étudier, scruter tous les faits psychiques, les problèmes nouveaux que le moderne spiritualisme offre à ses savantes investigations, à son esprit critique de recherche; il le doit d'autant plus qu'il semble pénétré plus que jamais de cet esprit de justice et de vérité, qui fut, dans les grands jours de notre histoire, le cachet dominant de notre patrie.

Dans ce combat notre petite troupe, fédérée contre toutes les usurpations de la terre et du ciel coalisées, continuera sa mission en aidant pour sa part à la réalisation d'une ère nouvelle, où notre patrie sera encore et toujours la grande capitale de l'humanité; vaste champ, terre fertile et inépuisable, où, sous un soleil radieux, germent tous les pollens fécondants, œuvres civilisatrices qu'une fraîche brise, en continuité avec notre antique esprit celtique et gaulois, répand sur l'âme des autres nations, où elles s'hybrident et se sélectionnent à leur tour, en vue de la civilisation intégrale.

X.

M. CAMILLE FLAMMARION
Trahit-il le Spiritisme ou le sert-il?

A M. Camille Flammarion je demande toute la part de vérité qu'il connaît, avec les conséquences légitimes qu'elle comporte.

L'étude « *Les Problèmes psychiques et l'Inconnu* » que M. Camille Flammarion vient de publier dans les *Annales politiques et littéraires*, si répandues dans le monde de l'enseignement, est un des événements les plus graves, les plus importants qui se soient produits dans le spiritisme depuis la mort d'Allan Kardec.

L'éminent astronome, l'*ancien médium*, l'*ancien collaborateur* d'Allan Kardec, peut se flatter d'avoir jeté un trouble profond dans le camp spirite et rendu joyeux nos adversaires : les matérialistes et les prêtres des dogmes religieux.

Si dans cette étude du savant que nous espérions toujours voir à la tête du grand mouvement *spiritualiste moderne*, si, dis-je, on ne voit que la *lettre*... le spiritisme n'aboutirait ni plus ni moins qu'à la *faillite !* Et cela par suite des nouvelles découvertes en magnétisme, en hypnotisme, etc.

Malgré tout son désir, malgré les conditions les meilleures, jamais, jamais M. Camille Flammarion n'a eu le bonheur de recevoir la visite d'un parent, d'un ami défunt... Pourquoi cet éternel silence des miens ? s'écrie l'éminent penseur dont les œuvres ont pour base l'existence de l'âme.

Mais voici, plus triste encore : pour M. Camille Flammarion, le livre le plus *sérieux* d'Allan Kardec : la Genèse, que le « maître » et ceux qui lui ont succédé dans la direction du spiritisme nous ont présenté comme étant, en partie au moins, l'œuvre de l'*esprit de Galilée*, se communiquant par l'intermédiaire du médium Camille Flammarion — ce « livre remarquable » ne serait, ainsi que le dit ce dernier, « que le reflet de ce que je savais, de ce que nous pensions à cette époque, sur les planètes, sur les étoiles, sur la cosmogonie, etc. *Elles ne m'ont rien appris.* Jupiter, par exemple, avait quatre satellites (nous savons maintenant qu'il en a cinq) ; Saturne en avait huit (il en a neuf) : c'était un monde horrible, un enfer, etc. Les dessins si curieux de Victorien Sardou sur les habitations de Jupiter étaient inspirés par les mêmes idées, à une époque où cette planète au perpétuel printemps nous semblait un paradis » (1).

M. Camille Flammarion a eu la bonne fortune de lire le célèbre manuscrit où Victor Hugo a consigné les communications qu'il a eues au moyen de la table et que M. Paul Meurice publiera un jour.

Selon M. Camille Flammarion, Victor Hugo et ses amis ont été dupes de leurs illusions ! Il n'y voit que le « *dédoublement* de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François-Victor Hugo, de Mme Hugo, etc.

« Dans la plupart des cas, d'ailleurs (il y a de très rares exceptions), les communications des tables se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants et leur valeur scientifique, philosophique, morale, est en rapport avec celle des opérateurs. Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. »

Parlant des mélodies écrites pour l'orgue dans le groupe dirigé par Eugène Nus (2) : « Ce n'est pas un esprit étranger qui est venu dicter ces mélodies, c'est celui du musicien Bureau, extériorisé sans qu'il le sût. Il n'y a rien, pas un mot, pas une idée, pas une pensée, qui ne fût dans ce groupe de phalanstériens. J'en ai souvent causé avec eux, Nus, Courbebaisse, etc. Cette hypothèse est la mieux appropriée à l'ordre de phénomènes observés. »

« L'autosuggestion est extrêmement fréquente dans ces expériences, aussi bien que chez les médiums écrivains. J'ai sous les yeux des fables charmantes publiées par M. Jaubert, président du Tribunal civil de Carcassonne, de délicates poésies obtenues à la planchette par M. P.-F. Mathieu, des ouvrages d'histoire et de philosophie, conduisant, les uns et les autres, à conclure que ces médiums ont écrit *sous leur propre influence*, ou, tout au moins, ne *prouvant pas scientifiquement* l'existence d'une cause extérieure.

« Selon toute probabilité, les âmes des morts — ou bien des esprits non humains, des « larves », des « élémentals » rôdant autour de nous — *ne sont pas la cause des effets observés.* Cette cause est intimement liée à la présence des expérimentateurs. Qu'il s'agisse des dictées par soulèvements de tables ou coups frappés, des dessins de planètes, des morceaux de musique, ou des communications scientifiques, historiques ou littéraires obtenues, *c'est nous qui devons les produire*, chacun selon nos aptitudes. Mais il faut y ajouter le dédoublement de notre être et son extériorisation.

« L'âme humaine serait une substance spirituelle, douée d'une force psychique pouvant agir en dehors des limites de notre propre corps. Cette force pourrait se transformer en électricité, en chaleur,

(1) Aujourd'hui, l'astronomie croit pouvoir affirmer que Jupiter n'est pas habitable.

(2) Voyez : *Choses de l'Autre Monde.*

en mouvement, comme toutes les autres forces, ou mettre en activité ces énergies latentes, mais elle resterait intimement liée à notre état mental. Nous posons à la table, impressionnée sous notre action nerveuse, des questions sur des sujets qui nous intéressent, et nous dirigeons nous-mêmes inconsciemment ses réponses. La table nous parle dans notre langue, avec nos idées, dans les limites de notre savoir, selon nos opinions et nos croyances, discutant au besoin avec nous, comme nous le faisons nous-mêmes.

« C'est absolument le reflet, immédiat ou éloigné, précis ou vague, de nos sentiments et de nos pensées. TOUTES MES EXPÉRIENCES POUR CONSTATER L'IDENTITÉ D'UN ESPRIT ONT ÉCHOUÉ (1).

« Au contraire, l'examen attentif des communications conduit à déterminer leur origine. Chez le marquis de Mirville, on est en pleine diablerie; chez le comte de Gasparin, au sein d'un protestantisme puritain, c'est absolument le contraire : ni miracles, ni diables, ni âmes, mais simplement un agent physique, un fluide au service de la volonté. Dans les expériences du groupe d'Eugène Nus, c'est la langue de Fourrier, d'Allan Kardec, ce sont des esprits de tous les ordres désincarnés. A la Société spirite, c'est l'apostolat de la réincarnation. Aux États-Unis, les tables affirment le contraire, déclarant que l'hypothèse de la réincarnation est absurde et mensongère, et cela se conçoit : aucun des assistants — et surtout aucune des assistantes — ne pouvait admettre d'être quelque jour réincarné dans la peau d'un nègre. Une imagination brillante, comme celle de Sardou, dessinera les châteaux de Jupiter, un musicien recevra en dictée des compositions musicales plus ou moins charmantes, un astronome recevra des communications astronomiques. Est-ce de l'autosuggestion ? Il y a autre chose. Il y a parfois transformation de forces. Et il y a dans un grand nombre de ces phénomènes action directe de l'âme, *prouvant d'ailleurs l'existence et la puissance de cette âme.* Je ne vois pas de meilleure expression que celle de *force psychique*, que j'employais, comme on l'a vu plus haut, dès 1863, et que l'on a mise à la mode depuis.

« Il y a bien une autre hypothèse, disons-nous : c'est d'admettre ce que l'interlocuteur invisible dit lui-même, qu'il est un *esprit* indépendant. Mais alors il faudrait admettre en même temps qu'il ne pense que par nous, qu'il ne sait que ce que nous savons, qu'il puise en nous ses idées et sa grammaire, etc. Cette hypothèse est encore plus compliquée que la première. Toutefois, *elle ne doit pas être rejetée* et mérite un sérieux examen.

« Pour les cas dont nous venons de parler, il nous semble qu'il y a extériorisation de la pensée. MAIS CETTE THÉORIE N'EXPLIQUE PAS TOUT (2). La place nous manque pour discuter le sujet ici. »

Voilà qui est bien clair : non seulement M. Camille Flammarion, qui, par sa médiumnité, a fourni à Allan Kardec une des œuvres que l'on regardait comme une des meilleures du « maître », n'aurait jamais reçu la visite d'un parent, d'un ami décédé, mais son *œuvre médianimique* ne serait que le reflet de ce qu'il avait appris au collège ou dans ses études particulières.

De plus, malgré les phénomènes transcendants dont il a été témoin et qu'il a obtenus avec les médiums les plus sérieux, M. C. Flammarion ne croit pas que lesdits phénomènes soient dus aux *esprits*, aux *larves* ou aux *élémentals*.

Il n'y voit que *suggestion*, autosuggestion, dédoublement, extériorisation, etc., etc., que permet la *force psychique* qui est en nous.

Avec W. Crookes il dit : « Nous soutenons qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium et qu'on n'a donné aucune espèce de preuve que ce sont des esprits des morts. »

(1) Rappelons que M. C. F. a expérimenté avec la plupart des médiums les plus célèbres.

Ajoutons que Aksakof croit qu'il n'est pas possible d'affirmer l'*identité absolue* d'un esprit.

(2) C'est nous qui soulignons.

Ainsi donc, pour l'éminent collaborateur d'Allan Kardec, non seulement le « maître » s'est trompé, en croyant que le monceau d'œuvres médianimiques d'où il a tiré son œuvre considérable étaient dues aux *esprits* de ceux qu'on appelle les *morts*, mais toutes les affirmations, toutes les *démonstrations scientifiques* qui ont paru depuis la mort d'Allan Kardec, en faveur de la possibilité de communiquer avec le *monde extra-terrestre*, sont erronées, sont antiscientifiques.

Que M. Camille Flammarion, dont je prise si haut les grandes pensées spiritualistes, me permette de lui dire : *Halte-là !* pour avoir le droit d'émettre *une négation aussi absolue*, prouvez-nous d'abord que tous les phénomènes rapportés par des hommes comme Russel Wallace, Aksakof, Metzger, Gabriel Delanne, etc., etc., ne peuvent être produits qu'au moyen de la *force psychique* dont vous nous parlez !

Nier sans prouver est toujours facile, mais nier et prouver le bien fondé d'une négation aussi *absolue* que la vôtre l'est beaucoup moins. Vous préparez un livre sur la question, dites-vous, nous attendons *vos preuves*.

Ceci dit, je partage, dans une assez large mesure, les négations de l'éminent astronome : oui, oui, *l'œuvre spirite* pèche par bien *des côtés*, et tant qu'on n'y aura pas apporté remède, les savants s'éloigneront de nous. Le spiritisme, le spiritualisme moderne, ne sera pas regardé comme la *vérité*, la vérité libératrice qui doit fermer l'ère des révolutions sanglantes...

Lorsque l'éminent spirite Aksakof affirma qu'*il n'y avait pas un tiers* des phénomènes dits spirites qui devaient être attribués au monde de *l'au-delà*, on cria « à l'impossible » !

Les *spirites prévoyants et indépendants*, qui, par suite d'une longue expérience, donnèrent raison au célèbre expérimentateur, furent traités de « faux frères », de « vendus », de « traîtres »... Que va-t-on dire de Camille Flammarion, un des plus intéressants collaborateurs d'Allan Kardec ? Et peut-être demain de Victorien Sardou ? Car le médium puissant que fut l'éminent dramaturge, tout en n'étant pas aussi *négatif* que Camille Flammarion, est loin, bien loin de souscrire à tout ce que les *spirites kardécistes* enseignent comme étant la vérité.

Quel point d'appui nos ennemis ne vont-ils pas trouver dans l'étude, dans les négations de M. C. Flammarion ? Bientôt, comme dans la triste affaire Dreyfus, on regrettera de ne pas avoir écouté les « vendus », lorsque l'un d'eux, qui a le droit de dire qu'il a tout sacrifié à la cause du spiritisme, demandait, dans l'intérêt de la gloire du « maître », dans l'intérêt de notre belle cause, dans l'intérêt de la vérité sans épithète, que l'on formât un *comité d'études* chargé de reprendre en sous-main tout ce qui est à la base du spiritisme, — œuvre d'Allan Kardec et autres, — afin de le débarrasser du mysticisme et des autres erreurs qui s'y trouvaient, et que la plupart des groupes ne font qu'amplifier et multiplier.

Ainsi que le dit Metzger dans son admirable livre *Essai de spiritisme scientifique* (1) : « Or, si quelque part la qualité vaut mieux que la quantité, c'est ici. La vérité a tout à gagner à cet émondage peut-être excessif. Le spiritisme, dans ses grandes lignes, restera sauf, et sortira du creuset d'autant plus pur que l'on aura plus hardiment soumis au feu sévère d'une critique inexorable tous les faits, rejetant sans pitié tout ce qui est douteux pour ne conserver que ce qui offre une entière évidence. Les faits de ce genre sont assez nombreux. Nous en avons cité quelques-uns. D'autres s'y ajouteront qui, venant les renforcer, imposeront irrésistiblement la conclusion que nous croyons qu'ils comportent. »

(1) Leymarie, éditeur.



Notre ami, le dialecticien impeccable, ajoute : « Au reste, jeter par-dessus bord, provisoirement, comme nous le proposons, une très grande partie de l'énorme bagage qui encombre le spiritisme, ce n'est pas, nous le répétons, un appauvrissement pour lui, loin de là. S'il était permis de comparer des choses très dissemblables, je dirais que, tel qu'il est actuellement constitué, le spiritisme devrait être soumis à un traitement analogue à celui auquel les orpailleurs soumettent les minerais qu'ils arrachent à la terre. Ils les triturent, ils les broient, les lavent et les relavent. Sous ces manipulations excessives, toute la gangue inutile et grossière, qui emprisonnait le métal précieux, est peu à peu entraînée au loin, si bien qu'il ne reste plus, bientôt, au fond de l'augette ou de la sébile, que des parcelles d'or pur mélangées à peine à quelques grains de sable. La masse primitive est bien diminuée, sans doute, mais le chercheur d'or sait à quoi s'en tenir sur la valeur de son trésor. Ainsi de l'étude des phénomènes psychiques. On n'en connaîtra le prix qu'après avoir fait des coupes sombres, après avoir éliminé ou sacrifié tout ce qu'un triage très sévère démontrera n'être pas de bon aloi. »

Les sectaires d'Allan Kardec, ainsi que ses détracteurs de parti pris, oublient trop que le « maître » n'a pu se mettre dans les conditions voulues pour faire un contrôle rigoureux, *un contrôle à la loupe* des monceaux de communications qui lui ont servi à édifier son œuvre si complexe et si délicate.

De son temps, on ne connaissait pas ou on n'avait qu'une vague idée de ce que l'on peut expliquer par la suggestion, l'autosuggestion, le dédoublement de la personnalité, de l'extériorisation de la pensée, etc.

Il suffit de la moindre notion de l'histoire pour savoir qu'en science, comme en philosophie, les débuts sont toujours un mélange de vrai et de faux. L'œuvre parfaite ne surgit pas en un bloc... Aucun homme, aucune génération ne vit assez longtemps pour arriver à *reviser*, à rendre parfaite l'œuvre qu'ils ont créée ou aidée à sortir de l'oubli. C'est aux générations qui suivent à reprendre en sous-main l'œuvre de la génération précédente. Reviser, améliorer, c'est la plus grande marque de respect que l'on puisse avoir pour les *ouvriers de la première heure*. A mesure que l'*œuvre* se rapproche de la perfection, leur mémoire, leur nom deviennent plus grands, on apprécie mieux leurs efforts et par conséquent on les estime, on les aime plus ardemment, puisque sans eux nous serions toujours dans les ténèbres.

Ce qu'Allan Kardec n'avait pu faire, c'était à ceux qui se sont donnés comme *ses disciples, ses successeurs*, à le réaliser.

D'autre part, comme dans l'affaire Dreyfus où la foule ignorante s'était mise à un moment donné avec les faussaires, les criminels entassant mensonges et crimes pour arrêter la vérité, pour anéantir la justice, la légalité, ce qui m'a frappé souvent pendant ma longue vie de militant spirite, c'est le grand nombre de braves gens (aussi bien dans la théosophie et dans l'occultisme que dans le spiritisme) qui n'osaient pas dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas.

Il leur semblait (comme aux antirevisionnistes nationalistes de bonne foi) que tout s'écroulerait... si l'on passait trop au crible de la libre critique telle ou telle œuvre, tel ou tel homme et tout particulièrement ce qui se passait dans les groupes.

Pour un peu, ces braves gens auraient dit à ceux qui voulaient qu'on réformât les abus, qu'on redressât les erreurs, etc., afin de ne pas se laisser devancer par les adversaires : « *Si vous ne dites rien, personne ne le saura.* » Cette parole du général Gonse au colonel Picquart est plus employée qu'on ne le croit dans toutes les classes de la société ; on la trouve *abominable*, mais on y obéit...

Quand donc les *Latins* se débarrasseront-ils du *servage* que l'autorité catholique a imprimé dans l'âme latine, et que le simple retour de l'âme dans le monde extra-terrestre n'efface pas, ainsi que le prouve trop souvent le sens des communications ?

L'autoritarisme catholique a fait de la belle race latine une race aveuglément obéissante chez qui le besoin de liberté ne s'affirme que lorsque l'oppression devient trop extravagante.

« Comme l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle, notre esprit, dans la soumission et dans la révolte, s'oriente vers l'autorité. L'Église nous affirme que cette autorité vient de Dieu. C'est la fierté des serviteurs d'être aux genoux d'un très grand maître. »

Il en résulte que tout esprit indépendant qui *veut savoir et non croire*, pour me servir d'une belle expression de Gabriel Delanne, apparaît comme un reproche vivant à ceux qui mettent leur gloire à servir.

Nous retrouvons dans la plupart des œuvres du *spiritualisme moderne* (spiritisme, théosophie et occultisme), et tout particulièrement dans les communications des esprits, cette tendance à aliéner son indépendance. Le médium, d'une part, et l'esprit, de l'autre, sont trop souvent imprégnés de l'autoritarisme catholique. Ici comme ailleurs le mal est à la racine et non pas aux branches. Qui nous en délivrera ?

En ce qui concerne tout particulièrement l'énorme erreur du *prétendu Galilée*, que l'on ne vienne pas nous dire que « le fait de rester dans le monde des esprits n'implique nullement une plus grande connaissance de la vérité » ; ou bien que « tout ce qui est du domaine *matériel* n'est pas accessible aux esprits, etc. ».

Eh quoi ! un esprit supérieur, comme celui que fut Galilée, serait resté *trois cents ans* dans le monde des esprits, sans s'apercevoir que la planète Jupiter a cinq satellites et que Saturne en a neuf !

Comment se fait-il alors que le *savoir* du Galilée de 1860 est si supérieur à celui du Galilée (en chair et en os) de l'an 1600 ???

La simple logique ne dit-elle pas qu'il a fallu que le Galilée de 1600 ait *étudié, à l'état d'esprit*, ce même monde *matériel* que l'on nous oppose ? Alors ?

Eh bien ! ici comme dans l'affaire Dreyfus il faut surtout en retenir l'enseignement au bénéfice de l'avenir. L'avenir le plus proche qui doit intéresser les spirites, c'est 1900 .. A cette époque, qui est à nos portes, le spiritisme, le spiritualisme moderne vont être attaqués avec une vigueur sans précédent. Leurs deux puissants ennemis : le *cléricalisme* des différentes religions, d'une part, et le *matérialisme*, de l'autre, vont essayer de livrer le combat suprême.

Les nouveaux phénomènes tirés du magnétisme, de l'hypnotisme, seront une arme terrible entre leurs mains. La *confession* de M. Camille Flammarion vient à point pour faire espérer à nos ennemis que leur triomphe est proche... Les foules, si l'on n'y prend garde, retourneront à eux et bien des penseurs qui seraient venus à nous, si nous nous étions orientés davantage vers la science et la libre critique, s'éloigneront de nous, peut-être définitivement.

En effet, que pourront répondre les spirites, lorsqu'on viendra par exemple leur demander, au Congrès de 1900, des explications *rationnelles* sur certains passages du *manifeste* que vient de lancer la *section spirite* chargée d'aider à organiser le Congrès ?

« La doctrine spirite, nous dit ce manifeste, telle qu'Allan Kardec l'a formulée (d'après les communications des médiums de son temps), est l'expression la plus complète de nos connaissances sur le monde invisible. Depuis trente années qu'elle est soumise au contrôle universel (?), pas un des points fondamentaux n'a été atteint. L'édifice reste aussi inébranlable qu'au jour de son édification ; le comité croit devoir adopter ces vues générales, non parce que c'est Allan Kardec qui les a exposées, non comme un *credo* immuable, mais parce qu'elles répondent actuellement à toutes les aspirations de la conscience, *aux exigences de la raison, et qu'elles sont éminemment scientifiques* et progressives.

Oui, je le demande, que répondrons-nous de sérieux à ceux qui, au Congrès, viendront demander comment il se fait que nous soyons aussi affirmatifs, aussi « infaillibilistes », lorsque, dans l'œuvre regardée comme la plus *scientifique du spiritisme orthodoxe*, il se

trouve des erreurs, des omissions aussi formidables, aussi *visibles* que celles signalées par Camille Flammarion, le collaborateur d'Allan Kardec?

Est-il besoin d'ajouter que les questions *indiscrètes* ne s'arrêteront pas là?... On aura beau dire comme au procès Zola : « La question ne sera pas posée. » Elles se poseront envers et contre tous, et cela au détriment de notre belle cause.

Ah! combien *nous serions plus forts*, si c'étaient les *spirites* qui avaient *dénoncé l'erreur* qui se trouve dans la « Genèse »! Quelle arme pour nous, lorsqu'on nous aurait reproché de ne *vivre que sur le passé*... d'éloigner de nous tout esprit investigateur et indépendant!

Ah! mes amis, vous qui pouvez aujourd'hui faire œuvre de *militants*, n'attendez pas 1900, n'attendez pas l'orage... pour déclarer que la *revision s'impose* : car alors elle pourrait s'imposer *contre nous* et on rejetterait le vrai comme l'erreur, et cela pour longtemps. Soyez convaincu que, si Allan Kardec pouvait se communiquer, il vous dirait : « Oui, oui, à l'œuvre, à l'œuvre! » N'oublions pas, ah! n'oublions pas qu'un *recul* dans la diffusion, dans la démonstration scientifique de l'existence de la *survivance*, serait un grand, un très grand malheur! vu la terrible crise sociale, économique qui, de plus en plus, va prendre de l'extension chez tous les peuples.

Rien que cela doit nous obliger à être *prévoyants*, plus prévoyants surtout que par le passé...

Il faut en prendre son parti : oui, l'*ère des difficultés* va commencer pour le spiritisme, pour la théosophie et pour l'occultisme.

Le temps est fini où l'on pouvait dire : « Je crois sans avoir soumis ma croyance à un contrôle rigoureux, à une critique, où toutes les objections devront être battues par la logique irréductible que seule la *science* peut donner. »

Soyons persuadés que l'ennemi enregistre toutes nos défaillances, scrute toutes nos affirmations dans l'espoir d'en tirer des armes contre nous.

Le *cléricalisme*, dont nous venons de voir, dans l'affaire Dreyfus, les *hideux et criminels* agissements, pour s'emparer du pouvoir, « n'aurait, me direz-vous, qu'une victoire éphémère ». C'est probable, mais oubliez-vous que toujours la foule se jette dans un excès contraire? Ici, l'excès contraire, c'est le *matérialisme*, le matérialisme avec toutes ses tristes conséquences dont la moindre est l'*anarchie*... Il attend son triomphe avec patience vu que les nouvelles découvertes en magnétisme, en hypnotisme, etc., semblent conspirer pour lui. La confession de M. C. Flammarion ne fait que le confirmer dans son espoir.

Au moment d'envoyer ce travail à l'imprimeur, je reçois, précisément sur la *confession* de M. C. Flammarion, une lettre d'un de nos amis qui a fait beaucoup pour aider au triomphe du *spiritisme sérieux*... et qui est regardé, par nos ennemis, comme étant un des adversaires les plus *dangereux* pour leurs théories.

Si les W. Crookes, les Ch. Richet, les C. Flammarion avaient raison, me dit-il : « Ne disons plus au peuple : tu pleures et tu te désespères, mais voici, nous t'apportons, avec la joie pour le présent, l'espérance pour l'avenir. Travaille, le progrès actuel et futur sera ta récompense. A quoi bon aimer, à quoi bon se dévouer, pourquoi regarder à demain si demain est impénétrable à notre vue, si ces portes sont de triple airain et se rient de tous nos faibles efforts? Car, je vous le demande, mon cher Bouvéry, est-ce vous, est-ce moi, est-ce celui-ci ou celui-là qui osera parler d'esprits et d'actions d'esprits quand des hommes comme W. Crookes, comme Ch. Richet, comme C. Flammarion, qui ont tant vu de choses, affirment que tout ce qu'ils racontent, tout ce qu'ils ont observé ne nécessite point l'intervention spirituelle? »

Inutile d'ajouter que notre ami demande aussi à ces messieurs des preuves de leur *négation absolue*, plus probantes que celles qu'ils nous ont données jusqu'à ce jour.

Mais, pas de vaines illusions : l'*œuvre de revision* est trop considérable, trop délicate pour espérer la faire entière actuellement.

Mais il faut commencer. Il y a donc lieu de choisir entre toutes les questions, vu les attaques qui vont redoubler, celle qui, une fois résolue, peut empêcher le triomphe de l'ennemi ou l'arrêt de notre marche en avant, surtout que nous entrons dans une agitation sociale qui aurait tant besoin de nous pour se dénouer sans verser du sang. Il n'y a pas lieu de revenir sur le *fait*... la science le reconnaît — c'est la *cause* qui est contestée. — La question qui fait que les savants se refusent de venir à nous, c'est celle de l'*identité* de l'esprit qui se présente.

Trêve aux accusations de « parti pris », de « mauvaise volonté », etc. Soyons convaincus que, si les W. Crookes, les Ch. Richet, les C. Flammarion, qui ont été témoins de tant de phénomènes si intéressants, avaient eu une *seule preuve* de l'identité d'un des leurs — parent ou ami — ils se seraient empressés de se déclarer spirites ou spiritualistes modernes. Mais *rien*, *toujours rien* malgré leurs appels...

L'identité, hélas! j'en sais quelque chose, a été jusqu'ici le phénomène le moins fréquent. Je parle d'une *preuve sérieuse*. Pourquoi? C'est qu'on a été *trop crédule*; il en résulte qu'on n'a pas cherché ce qui peut aider l'esprit à donner des preuves incontestables qu'il est bien celui qu'il dit avoir été.

Ici, comme dans toute chose, il y a des lois qui s'imposent. Ces lois, c'est à nous de les découvrir. Cela ne peut se faire qu'en mettant en parallèle les *conditions* dans lesquelles se sont produites les *identités sérieuses*.

Rappelons que Aksakof lui-même a des doutes sur la possibilité d'être certain de l'identité d'un esprit... Mais je crois que l'éminent spirite a tort, et M. Gabriel Delanne a eu raison de lui dire dans son beau livre *l'Ame est immortelle*, que tous les spirites et que tous nos adversaires devraient lire : « Pourquoi si, collectivement, tous les humains survivent, ne peut-on avoir de certitude particulière pour l'un d'entre eux (1)? »

Il est donc urgent de mieux établir qu'on ne l'a fait jusqu'à présent la *preuve* qu'il y a eu : 1° des *identités incontestables*; 2° indication des moyens propices pouvant permettre le phénomène de l'identité.

Il est bien entendu qu'il ne faut pas que les faits énoncés puissent s'expliquer par la *force psychique* sous forme de suggestion, d'autosuggestion, dédoublement, extériorisation, etc., quitte ensuite à montrer que ces différents phénomènes sont parfois employés par l'*esprit lui-même* pour aider à prouver son identité.

D'ici 1900, tous nos efforts doivent donc converger vers la résolution de ce grand problème. Cette question résolue scientifiquement entraînerait avec elle toutes les autres vers une prompte solution.

C'est à la commission du Congrès de 1900 qu'incombe cette magnifique tâche, qu'elle se consacre entièrement à cette seule question et, si elle arrive à la résoudre, elle aura bien mérité de l'Humanité.

Elle aura à établir un *questionnaire* que tous les journaux spirites, spiritualistes reproduiront.

Elle fera un triage des réponses qui lui seront données, elle ne conservera que celles qui ont une probance absolue de vérité.

Ensuite elle discutera les théories par lesquelles nos adversaires essayent d'évincer la présence d'un *esprit extra-terrestre*; un rapport serait fait en conséquence, lequel rapport servirait de *plateforme* aux discussions du Congrès.

(1) *L'Ame est immortelle*, pp. 390 et 405. — Chamuel, éditeur.



Quelle force nous aurions si cette *unique question* pouvait être résolue en 1900!...

Ah! laissons de côté toutes les autres, elles peuvent, au besoin, encore attendre, mais celle-là *ne le peut plus*.

A l'œuvre! abordons hardiment cette question *la loupe en main*, de manière que rien n'échappe. C'est le seul moyen de triompher définitivement. Alors, alors seulement nous aurons le droit de crier: *Victoire! Victoire!* Le voile d'Isis est déchiré... La vérité ne sera plus l'apanage d'aucune personnalité. Jusqu'à présent la vérité n'apparaissait que par de rapides éclairs en laissant dans une nuit souvent plus profonde ceux qu'ils avaient illuminés un instant.

Le mensonge, se travestissant pour détourner de nous les bonnes volontés, ne peut plus rien... La vérité est en marche! La vérité est arrivée!!!

Quelle *aurore* pour le xxe siècle! que nos adversaires prévoient rempli de larmes et de sang...

L'aurore de notre spiritualisme sera le couronnement de la révolution émancipatrice commencée en 1789. Les trois mots fatidiques: LIBERTÉ, FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, que les géants de la grande Révolution avaient pris pour devise, s'imposeront définitivement aux hommes.

L'Enseignement, l'Éducation, dont l'*insuffisance* et l'*anarchie* viennent d'être mises en évidence par l'*enquête officielle* que chacun connaît, pourront enfin, la science en main, la science qui ne trompe pas, faire des « volontés libres », former des « consciences individuelles » ayant un but « en dehors et au-dessus d'elles-mêmes ». Chacun de nous aura le perpétuel sentiment que nous faisons partie d'un tout *pensant* qui ne finit pas à la tombe... Alors, alors seulement, nous aurons une conviction raisonnée et raisonnable sur la valeur, le sens et l'emploi de la vie. J. Bouvéry.

Les fêtes de Jeanne d'Arc et le Spiritisme

Orléans, 7 et 8 Mai 1899.

Le beffroi, vieux témoin du siège, le même qui signalait les mouvements des Anglais, tinte de quart d'heure en quart d'heure. Ses vibrations sonores s'étendent sur la cité; elles glissent dans les rues étroites et tortueuses du vieil Orléans, pénètrent au fond des demeures, réveillent dans tous les cœurs le souvenir glorieux de la délivrance. Bientôt, à son appel, toutes les cloches des paroisses s'ébranlent. Leurs voix de bronze montent vers l'espace; elles s'unissent en un puissant concert que dominent les notes graves du beffroi et qui impressionnent l'âme rêveuse.

Toute la ville est décorée, pavoisée. Des bannières flottent sur les édifices; à chaque balcon, à chaque fenêtre, les drapeaux nationaux se mêlent aux couleurs et aux armes de la Pucelle.

Une foule énorme encombre les places et les rues. Beaucoup de gens des environs: mais d'aucuns sont venus de points éloignés de la France et même de l'étranger. Détail significatif: des Anglais, chaque année, viennent en nombre participer aux fêtes de la vierge lorraine. Il y a deux ans, le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, y figurait au milieu des prélats français. Un peuple qui agit ainsi n'est pas un peuple sans grandeur.

C'est que, nulle part, le souvenir de Jeanne n'est resté aussi vivant. A Orléans, tout parle d'elle. Chaque pan de mur, chaque coin de rue, chaque monument rappelle un détail du siège. Pendant quatre siècles, la France a méconnu Jeanne. Le silence et l'ombre ont enveloppé sa mémoire; Orléans, seul, n'a pas oublié.

Dès 1430, un an après la levée du siège, la cérémonie et la procession commémoratives furent instituées et, chaque fois, la municipalité et le clergé, dans une noble émulation, recherchent les moyens de donner à la fête un nouvel attrait. Spectacle rare et touchant, tous les pouvoirs s'unissent pour donner à cette manifestation un grand éclat. Le souvenir de Jeanne, seul, peut obtenir aujourd'hui un tel résultat: refaire l'union dans les pensées et dans les cœurs comme elle refit l'unité de la France à l'heure des suprêmes désastres et de l'écroulement.

***

Rapidement, rappelons les faits. Au commencement du xve siècle, la France râle sous le pied de fer des Anglais; toutes les forces vives de la nation sont épuisées. Une invasion insolente et maîtresse, une inondation d'hommes étrangers couvre le pays. Partout, on n'aperçoit que troupes et bastilles anglaises. La chevalerie française a été fauchée en vingt combats. Le roi a fui au fond de la Touraine. L'angoisse étreint tous les cœurs. Orléans seul résiste encore, mais on sent que la fin est proche et qu'il faudra se rendre. Orléans, c'est le cœur de la France; pris, l'Anglais est maître du Centre, comme il est maître du Nord, de Paris, de la Guyenne. C'est l'agonie, c'est la mort! Les hommes n'espèrent plus qu'en Dieu. Et vaguement, sans savoir quoi, ils attendent! Ils attendent et ils prient!...

Écoutez! Écoutez! Du fond des campagnes et des grandes forêts silencieuses de la Lorraine, le galop d'un cheval a retenti...

Dieu a entendu la prière de la France et voici sa réponse...

C'est l'ange de la délivrance qui arrive...

Bientôt Jeanne apparait, couverte de sa blanche armure, le saint étendard à la main, et son cri de guerre s'élève: « Sus, sus! amis, forcez!... »

Les victoires se succèdent comme des éclairs dans un ciel d'orage; les bastilles superbes sont emportées et rasées; la ville est sauvée. Tout un peuple à genoux! Puis c'est le tour des autres places de la Loire; Patay, nom glorieux, Talbot, prisonnier; la bannière de saint Georges abattue devant les lys de France, le léopard rampant sous les pieds de la vierge. Et la marche triomphale sur Reims; toutes les villes ouvrant leurs portes; enfin, le sacre. La France, sortie du tombeau, sourit à une vie nouvelle. Voilà ce que nous rappellent les fêtes d'Orléans!...

***

Le soir du 7 mai, à huit heures, Jeanne, victorieuse aux Tourelles, rentrait dans Orléans assiégée. Une cérémonie émouvante et inoubliable consacre tous les ans ce souvenir. Le maire, précédé de la bannière de l'héroïne, blanche aux fleurs de lis d'or, et suivi de conseillers municipaux, sort de l'hôtel de ville et vient, au parvis de la cathédrale, remettre l'étendard sacré aux mains de l'évêque, entouré de son clergé et des prélats étrangers.

Sous un ciel noir chargé de pluie, la basilique de Sainte-Croix dresse ses tours massives. Les troupes forment le carré; le canon gronde; le beffroi, le bourdon de la cathédrale, les cloches des églises sonnent à toute volée. Les portes du vaste édifice s'ouvrent, le cortège des évêques et des prêtres, à pas lents, franchit le seuil et se range sous les porches béants. Devant eux les bannières de sainte Catherine, sainte Marguerite, saint Aignan, saint Euverte, patrons de la ville, sont déployées. Les mitres et les crosses brillent à la lueur des torches portées par des cavaliers. Des feux subitement allumés à l'intérieur des tours font resplendir la basilique de clartés fantastiques; une lumière de pourpre éclaire les chapiteaux, les ogives, les rosaces, toute la dentelle de pierre de la façade, se répand sur le parvis, sur les bannières flottantes, les étoles et les surplis.

Cinq cents voix entonnent l'*hymne à l'étendard*:

> Étendard de la délivrance,
> A la victoire, tu menas nos aïeux.

Un frémissement, un souffle puissant passe sur la foule attentive, recueillie. Les fronts s'inclinent devant la blanche bannière fleurdelisée qui monte lentement les degrés et disparaît sous les voûtes, semblable au fantôme de la vierge lorraine revenant dans la nuit de son anniversaire.

Les grilles se referment, les feux s'éteignent, les harmonies se taisent, la foule s'écoule et la basilique demeure sombre et silencieuse dans la nuit.

***

8 mai, dix heures. Sous les rayons du soleil, la cathédrale étale sa parure d'oriflammes et de drapeaux. La décoration intérieure est

sobre et d'un grand effet. De hautes bannières rouge et or, les couleurs d'Orléans, ornent le chœur. Aux piliers des nefs sont suspendus les blasons du Bâtard et des autres compagnons de la Pucelle. A la hauteur des orgues, dominant le tout, les armes de Jeanne : « d'azur à l'épée d'argent à garde d'or, en pal, la couronne royale d'or à la pointe, au flanc, les lys », dans un cadre virginal de blanches étoffes. Toute la France : armée, magistrature, clergé, pouvoirs municipaux, peuple, est représentée dans cette foule. Les gracieuses toilettes et les chapeaux fleuris des jeunes femmes se mêlent aux uniformes galonnés, aux robes rouges des juges et aux habits noirs des fonctionnaires.

L'office commence par la *Messe à la mémoire de Jeanne d'Arc*, de Gounod. Les fanfares guerrières s'unissent aux harmonies des orgues, puis un chœur de jeunes filles chante *les Voix de Jeanne*, du même auteur. Leurs voix pures descendent de la haute tribune, semblables à des accents célestes ; on dirait un écho des sphères angéliques, comme une évocation de la vierge martyre qu'on sent planer, esprit radieux, sous ces voûtes. Un instant, on oublie la terre, ses tristesses, ses douleurs ; la pensée s'élève vers les régions éthérées, l'impression est grandiose et profonde ; bien des yeux se mouillent de larmes.

Puis vient le panégyrique, prononcé par un prélat à l'accent étranger, Monseigneur Ireland. Celui-ci nous ramène sur la terre. De son œuvre je préfère ne rien dire. Pendant deux heures, sa lecture tombera, lourde et monotone, comme des gouttes de pluie, sur l'auditoire ennuyé.

Enfin le cahier se ferme et l'archevêque américain descend de la chaire. La foule se précipite sur le parvis, se mêle à l'armée, parmi les évêques, les bannières et les reliques, et la procession traditionnelle se déroule, longue de 2 kilomètres, sous le ciel sans nuage, à travers les rues pavoisées. Elle va parcourir les stations de victoire que Jeanne fit dans Orléans assiégée.

Sur l'emplacement du fort des Tourelles, une modeste croix rappelle la mémoire de celle qui, dit l'inscription, « par sa valeur, sauva la ville, la France et son roi ». Là, dernier arrêt pendant lequel le canon retentit de nouveau et les musiques militaires saluent l'étendard. Le cortège revient à son point de départ, puis se disperse. La foule joyeuse ira à ses plaisirs pendant que les véritables amis de Jeanne iront prier, méditer, pleurer à l'écart...

***

Le soir, dans une salle de l'hôtel Sainte-Catherine, M. Léon Denis, conférencier spirite, était présenté par M. Gavot, conseiller général du Loiret, à un auditoire d'élite composé de magistrats, députés, professeurs et de beaucoup de dames. L'orateur a parlé du spiritisme et expliqué la véritable nature et la mission de la grande inspirée. Jeanne d'Arc, a-t-il dit, était un médium extraordinaire qui unissait des facultés puissantes de vision et d'audition à une noblesse de caractère et à une pureté incomparables. Sa vie entière est un témoignage de l'intervention du monde invisible dans notre histoire.

On a cherché à expliquer l'œuvre de la vierge d'Orléans par des moyens purement matériels, par l'enthousiasme, par l'exaltation du patriotisme. Tout cela est insuffisant. Comment, à dix-huit ans, et sans les secours d'en haut, aurait-elle pu, ne sachant ni lire ni écrire, en toutes circonstances, confondre par sa sagesse, par ses vues étonnantes de hauteur, de clarté, les plus vieux routiers, les théologiens les plus retors, démasquer l'astuce, la fourberie des plus habiles ? Que ce soit au milieu des conseils de guerre, ou bien en face de l'ennemi et surtout devant ses examinateurs ecclésiastiques de Poitiers et devant ses juges de Rouen, partout, en tous lieux, elle stupéfie ceux qui l'entourent par son à-propos, par la profondeur de ses jugements. Qui donc pourrait croire qu'il n'y a pas là quelque chose de plus grand que la terre, de supérieur à l'humanité ?

Et sa prévision de l'avenir ? Elle annonce à Glasdale, le capitaine anglais qui commande aux Tourelles, qu'il sera tué. Elle prédit qu'elle-même sera blessée, que le sang jaillira au-dessus de son sein.

Dans tous les conseils où les chefs français se cachent d'elle, délibèrent en secret, veulent éviter tout ce qui pourrait lui donner le mérite de la victoire, elle connaît à l'avance leurs résolutions et les déjoue.

Sans cesse, elle parle de ses voix. Elle s'arrache au sommeil et se lève précipitamment pendant l'attaque de la bastille Saint-Loup, en disant : « Mes voix m'appellent ! » Toujours l'invisible l'enveloppe, l'assiste et l'inspire. Et jusque sur le bûcher de Rouen, au milieu des flammes, elle s'écriera : « Non, mes voix ne m'ont pas trompée ! »

Qu'étaient-ce donc que ces esprits qui l'assistaient ? Laissons de côté la question de sanctification qui est secondaire. Catherine et Marguerite étaient bien deux êtres ayant vécu sur la terre, deux esprits de morts, deux jeunes vierges comme Jeanne, bien choisies pour communiquer à l'héroïne les ordres, les instructions de l'au-delà. Mais derrière elles s'agitaient des puissances infinies, influençant les deux armées dans un sens opposé, les Anglais, pour les terroriser, les Français, pour exciter leur courage et les pousser en avant, afin que la prophétie de Jeanne à Poitiers s'accomplît : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

C'est par une communion constante de la pensée humaine avec le monde invisible que se réalisent les grandes choses, que jaillissent les grandes inspirations. Mais cette communion n'est possible que dans certaines conditions d'élévation d'âme et de puissance morale. Ces conditions, Jeanne les réunissait au plus haut degré, mais, pour les obtenir chez ceux qui l'entouraient, elle faisait appel à leurs sentiments religieux ; elle les obligeait à se confesser et à communier ; elle chassait du camp les filles de joie ; elle ne marchait à l'ennemi qu'entourée de prêtres, au bruit des prières et des cantiques. Tout cela peut surprendre à notre époque sceptique, mais il faut comprendre que c'étaient là les seuls moyens par lesquels elle pouvait provoquer, dans ces temps de foi aveugle et chez ces hommes grossiers, l'exaltation nécessaire.

Peu importent aux puissances supérieures les formes du culte et l'appareil religieux ; ce qu'on demande à l'homme, c'est l'élévation du cœur et la pureté des sentiments. Cela, on peut l'obtenir dans toutes les religions, et même en dehors et au-dessus des religions. Et nous le sentons bien, nous spirites, qui, au milieu des railleries, des sarcasmes, des difficultés sans nombre, allons de par le monde, proclamant la vérité sans autre appui que ce soutien des puissances invisibles qui ne nous a jamais fait défaut.

Les phénomènes de la vie de Jeanne sont donc analogues aux manifestations spirites de nos jours ; ils se présentaient seulement avec un caractère plus auguste et plus élevé. Il n'y a entre tous ces faits qu'une différence de degrés ; au fond, ils sont de même nature, régis par de mêmes lois.

Aujourd'hui, comme au temps de la vierge d'Orléans, c'est un appel d'en haut qui se fait entendre, ce sont des voix qui nous parlent dans l'ombre ; c'est un souffle qui passe sur votre ville, sur la France, sur le monde, qui viennent nous soutenir dans la lutte contre l'ennemi, un ennemi plus redoutable que l'Anglais : l'affaissement moral, l'indifférence, la sensualité qui nous envahissent et laissent glisser notre patrie vers l'abîme du matérialisme et de la décadence.

L'orateur exhorte les Orléanais à étudier la révélation nouvelle : « Dans cette ville, conclut-il, qui reçut une si grande leçon, où tout parle de Jeanne et de ses voix, dans cette cité au-dessus de laquelle plane sa grande âme, vous voudrez faire ce qui se fait dans toutes les villes voisines, vous grouper, vous unir, constituer une société d'études et d'expériences spirites, fortifier en vous et répandre cette connaissance, cette certitude de nos destinées immortelles qui peut avoir sur la société, sur l'avenir, une portée incalculable. »

Nous avons la satisfaction d'ajouter que le public n'est pas resté insensible aux appels de l'orateur. Non seulement M. Léon Denis a été applaudi par tous, remercié et félicité par M. Chenou, conseiller à la cour d'appel, au nom de l'assistance, mais nous apprenons qu'un groupe est en voie de formation à Orléans, 4, rue Sainte-Catherine, chez M. Diehl, et que de nombreuses adhésions ont été recueillies par les instigateurs de ce mouvement.

STÉFANE.

Le Gérant : L. COULAUD.

20-6-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

NEUVIÈME ANNÉE. — N° 207. 10 Centimes. 1er-15 JUILLET 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Voyage dans l'Au-delà

La famille de notre directeur vient d'être frappée d'une façon bien cruelle à trois jours d'intervalle, par la perte de deux de ses membres, son frère et un neveu, tous deux dans la force de l'âge, l'un âgé de quarante-cinq ans, l'autre de trente-trois ans.

Émile Bouvier, conseiller municipal de la commune de Cornant, dont les convictions à la fois républicaines et spiritualistes étaient bien connues, fut, selon son désir et celui de sa famille, enterré civilement, trouvant que les actes de la conscience valent mieux que toutes les oraisons religieuses possibles.

L'immense cortège des nombreux amis venus de toute part pour l'accompagner au cimetière était des plus imposants; on sentait, au calme résigné de toute l'assistance, qu'il n'y avait là qu'un départ et non une disparition à tout jamais de l'être aimé. Du reste des mains pieuses et amies avaient symbolisé cette idée par divers bouquets et d'énormes couronnes de fleurs naturelles disposées de telle façon qu'en les voyant on sentait, par leur emblème, la vie succéder à l'apparente mort, comme l'a si bien fait ressortir le citoyen Nazaire Lajon, dans le discours suivant :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« La Mort, qui frappe en aveugle et qui n'épargne rien d'ici-bas, vient de faire encore dans nos rangs une victime ; et quelle victime ! ! ! Pauvre ami ! tu fus un des plus dignes parmi les plus dignes, un des meilleurs parmi les meilleurs, et bientôt, de toi, nous n'aurons plus que le souvenir.

« Et c'est ainsi que tout passe, c'est ainsi que tout disparait.

« Hélas ! au milieu des amertumes, des souffrances, dans laquelle évolue notre pauvre humanité, il est si rare de rencontrer des amis véritables, des hommes au cœur généreux et à l'âme d'élite, que, chaque fois qu'un d'eux tombe, c'est, pour tous ceux qui l'ont connu et justement apprécié, une perte bien cruelle.

« O ironie du sort ! fatalité de la destinée ! il n'y a que quelques jours encore, ce pauvre Bouvier vaquait à ses occupations, à ses travaux, bien portant, d'une robuste constitution, de bonne santé et de belle humeur, aimé et estimé de tous ceux qui l'entouraient, et voici qu'une maladie cruelle, presque foudroyante, l'emporte en quelques jours, brisant ainsi sans pitié les liens qui le retenaient ici-bas.

« Pourquoi cela ? Que signifie, à un tel âge, cette fin prématurée ? Ah ! qui pourra jamais pénétrer les desseins de la Providence ! ! !

« La perte d'un tel ami nous est sensible, et nous sentons, avec une tristesse profonde, le vide qu'elle fait autour de nous, qu'il nous soit permis de le dire bien haut.....

« Démocrate convaincu, soldat d'un principe et d'une idée, il a combattu ardemment pour la cause du progrès et de la justice.

« Nul plus que lui n'a fait son devoir, nul plus que lui ne fut plus juste, bon, tolérant. Nous ne lui connaissions pas d'ennemis, il ne pouvait d'ailleurs en avoir ; il eut seulement des adversaires, et des adversaires politiques ; oh ! comme nous tous, il eut à supporter le mépris, l'injure, la calomnie, toutes bassesses et méchancetés triturées pour les circonstances dans certaines officines, mais il n'eut jamais de révoltes contre ceux-là qui font profession de nuire et de haïr, jamais il ne répondit que par des paroles de tolérance à ceux qui insultaient et calomniaient.

« Et voilà ce qui reste de lui ! un cadavre entre quelques planches ; et, bientôt, dans le grand circulus de la nature, sous la majesté sereine de l'Infini, la vie rayonnera autour de sa tombe, dans toutes les formes et sous tous les aspects. Les éléments constitutifs de cette dépouille matérielle renaîtront sous d'autres formes, dans le creuset homogène de la nature, soumis à la gamme infinie des nuances, des couleurs, des volumes et des densités. Et puis, ce sera fini ! Se peut-il que ce soit fini ? Que notre pensée, que le meilleur de nous, que ce que nous sommes convenus d'appeler notre entité, notre âme, que la vibration cérébrale, la chaleur fluidique, l'ivresse vibratoire, la sensation du Moi disparaissent avec le dernier souffle Le naufrage de la forme entraîne-t-il le naufrage de l'individualité ?

Pour ma part, je ne puis le croire ; et, quoi qu'en disent certains philosophes, dits matérialistes, cette destruction ne peut avoir lieu : l'esprit, l'intelligence de l'homme, autrement dit l'âme, est immortelle, indépendante de la matière, et ne reste pas une simple manifestation de l'énergie vitale.

« D'ailleurs, à quoi aboutirait le néant ? que prouverait-il ? pourquoi les clartés, pourquoi les rayons ? pourquoi les astres, pourquoi l'infini lui-même, s'il n'y avait au fond de lui l'absolu, c'est-à-dire Dieu ! ! !

« Ah ! ce n'est pas du Dieu anthropomorphe forgé de toutes pièces par les fondateurs des religions, dont nous voulons parler ici ; c'est du grand Tout, c'est de la quintessence, c'est de l'énergie supérieure qui réside au fond de tout, depuis l'infime vibrion jusqu'à l'astre géant de l'immensité.

« Les petits bons dieux des religions, faits à l'image de l'homme, tiennent vraiment trop peu de place ici-bas, le cerveau du penseur les rejette avec dégoût et ses aspirations s'élèvent bien au-dessus des impostures et des anathèmes du dogme.

« D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Énigme indéchiffrable jusqu'à ce jour ! Problème redoutable que n'a pu encore résoudre l'homme, aidé de son génie et de sa science ! et pourtant, en raison du progrès accompli dans l'ordre moral, intellectuel et physique, en raison des données nouvelles de cette science, en raison du besoin impérieux qu'a l'être de sentir en lui une harmonie divine, il nous est permis d'espérer en d'autres existences, antérieures et postérieures à la nôtre, et sur d'autres points de l'univers, en un mot nous devons croire à la pluralité des mondes habités. En effet, il faut des existences qui aient précédé celle-ci, pour expliquer les précocités sublimes et les génies enfants, en même temps que la diversité des conditions, des aptitudes, des instincts, etc. Il faut de nouvelles existences pour renouer nos amours brisées, nos affections et nos amitiés éteintes, pour que nos beaux rêves aux ailes d'or deviennent des réalités vivantes.

« O vous tous qui pleurez la perte d'un être cher qui faisait par sa bonté, par tout ce qu'il avait de meilleur, l'enchantement et la fête de votre vie, ne vous êtes-vous pas écriés, avec l'illustre poète que la postérité saluera comme la plus haute expression du génie sur la terre, qu'aimer, c'est vivre au delà de la vie !!! La créature aimante exige la créature immortelle !!!

« Il faut une croyance en des vies nouvelles pour toutes les espérances déçues, pour toutes les infortunes imméritées, pour tous les sentiments incompris.

« Il faut de nouvelles existences pour que nous puissions abriter, dans des mondes plus cléments, la sainte image de la famille et de la patrie. Il faut que l'existence s'éternise de cieux en cieux, afin que la destinée puisse tenir toutes les promesses qu'elle nous a faites au matin de la vie, et que le crime et la vertu n'aient pas le même héritage pour sanction. Si tout devait finir avec notre dernier soupir, pourquoi nous avoir trompés ? Pourquoi nous avoir bercés de vaines espérances ? Pourquoi nous avoir nourris, dès l'enfance, des rêves de l'Infini ? Pourquoi nous avoir laissé entrevoir, du sein des misères terrestres, les rives enchantées que nous ne devions jamais atteindre ?

« Eh bien ! il est permis d'espérer, le champ de l'avenir est vaste, soit qu'on regarde au dehors, soit qu'on rentre en son âme pour y interroger cet instinct mystérieux de l'avenir... Tout nous avertit qu'une grande transformation se prépare... Les voix qui partent des ruines du passé apportent à l'oreille des jeunes générations des sons étranges qui vont les étonner.. Pleines d'ardeur et de confiance, elles marcheront vers le point du ciel où la lumière leur est apparue, laissant derrière elles les larves de tout ce qui n'est plus se traîner et gémir dans la nuit. Une irrésistible puissance les forcera d'avancer toujours, le génie lui aussi prophétise. Du haut de la montagne, il a découvert la terre lointaine où les peuples se reposeront au sortir du désert.

« Jamais il n'exista de pressentiment plus vif, de conviction plus universelle ; seulement les uns s'effrayent et les autres espèrent, parce que, selon qu'ils sont tournés vers l'avenir ou vers le passé, ils voient la vie ou ils voient la mort ; en vain, l'on voudrait retenir ce qui fuit, remonter le cours du temps... Qu'est-ce que ces petits bras tendus pour rejeter en arrière le genre humain, et que feront-ils ? Une force irrésistible pousse les peuples ; quoi qu'on fasse, ils iront là où ils doivent aller ; nul ne les arrêtera sur la route des siècles...

« Les multitudes, et c'est là leur beauté, sont profondément pénétrables à l'idéal. Ah ! esprits, soyez utiles ! servez à quelque chose, ne faites pas les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art est beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore ; et nous avons aujourd'hui cette pensée, c'est que l'aspect de l'humanité est changé ; elle n'est plus possédée, mais guidée. Départ des maîtres, les libérateurs arrivent... pendant que, du côté de l'engloutissement, de plus en plus penchée sur le gouffre, la flamboyante pléiade des hommes de force descend, avec le blêmissement sinistre de la disparition prochaine, à l'autre extrémité de l'espace, là où le dernier nuage vient de se dissoudre, dans le profond ciel de l'avenir, azur désormais, se lève éblouissant le groupe sacré des vraies étoiles, Orphée, Job, Homère, Eschyle, Hippocrate, Phidias, Socrate, Sophocle, Platon, Aristote, Pythagore, Tacite, Dante, Gutenberg, Jeanne d'Arc, Colomb, Michel-Ange, Galilée, Rabelais, Shakespeare, Newton, Képler, Molière, Beccaria, Beethoven, Fulton, Montgolfier, Washington, Renan, Victor Hugo, Pasteur, etc., etc.

« O toi qui fus notre ami, toi qui étais guidé par ces grandes vérités, toi dont la dépouille mortelle gît au fond de cette fosse, adieu ! Adieu, mon cher Bouvier, que ces quelques paroles puissent adoucir la douleur de ceux que tu laisses ici-bas, de cette veuve et de ce fils éplorés, de ce bon père et de ce digne frère, de tous ceux qui t'ont aimé et connu. Encore une fois, adieu ! »

***

Élargissant la pensée de l'orateur, à notre tour, nous dirons que *la Mort*, ce mot terrible qui évoque de sombres souvenirs pour ceux qui désespèrent de tout en voyant s'enfuir dans la tombe les restes de l'être aimé, devient le mot magique qui nous fait tressaillir d'espérance, car il nous parle d'avenir en nous montrant les vies successives. Autant le désespoir de ceux qui ne croient à rien est grand, autant nous conservons le calme que donne la certitude d'un revoir plus ou moins prochain.

HONORÉ.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Ayant donné toute ma vie à l'éducation des enfants dans l'esprit de paix et d'amour fraternel et à l'organisation harmonieuse de la vie et de tous les genres de travail sur les bases analogues, il est tout naturel que je m'intéresse vivement au Congrès de l'Humanité, qui doit être une grande démonstration de solidarité, de paix et d'union dans l'amour, au seuil du siècle nouveau.

Non seulement je me crois le droit de dire mon sentiment sur le Congrès, je me tiens même pour obligé de le faire, d'autant plus que, pendant mon séjour à Paris, l'hiver dernier, je suis entré en relation avec des représentants de différents groupes qui s'intéressent aux destinées du Congrès, ce qui m'a donné la possibilité de comprendre ce qu'il faut pour mettre d'accord tous les amis du Congrès et assurer sa réussite.



Il y a quatre points cardinaux sur lesquels il est urgent que l'on s'entende : 1° le but; 2° le programme; 3° le manifeste et 4° le règlement.

Le But

Il faut que le but du Congrès soit bien clair, bien précis, dénué de toute obscurité alarmante.

On veut faire un Congrès de l'Humanité ou de l'Humanité Une. Il est évident que le but principal de ce Congrès, ce qui le distingue de tous les autres congrès, ce qui est sa principale raison d'être, c'est le désir de constater, de rappeler et de proclamer bien haut la nécessité urgente de solidarité et d'union dans l'amour pour toute l'humanité sans distinction de races, de partis et de positions sociales. Or, quelle est la source principale de solidarité parmi les humains? Est-ce la communauté d'origine ou l'instinct de la vie planétaire? Non, l'histoire de l'humanité est une preuve irréfutable du contraire. La communauté d'origine a toujours existé, les lois de la vie planétaire ont toujours fonctionné, ce qui n'a jamais empêché l'humanité d'offrir le triste spectacle de désunions solides et d'unions éphémères contre les ennemis communs. Est-ce la raison, la science, l'intérêt? Non, l'égoïste, ou le méchant, comprendra toujours, comme il l'a compris de tous temps, que son intérêt consiste à chercher la désunion qu'il lui faut pour ériger sa liberté individuelle sur l'exploitation de ceux qu'il hait et qu'il méprise. Il considérera toujours la solidarité, l'union et l'harmonie de tous les intérêts comme une naïve utopie ou un pieux mensonge, comprenant bien qu'il ne vivra pas jusqu'au jour où cette harmonie sera un fait accompli, et ne sentant nul besoin, dans son intérêt égoïste, ni de se bercer de l'espoir de ce triomphe de paix et d'amour, ni d'autant plus de s'exposer aux périls, aux fatigues et aux sacrifices, inévitables pour ceux qui veulent travailler à la réussite de cette sainte cause. La science, quand elle reste sur le terrain scientifique, ne fait que constater ce qu'il y a. Il y a la désunion, la haine et la lutte, elle constate la lutte pour la vie et s'applique à étudier ses lois de fer, de sang et d'esclavage. La raison, elle, n'est qu'un outil dont peut également se servir, pour trouver des preuves à l'appui de ses aspirations, le pessimisme qui nie et désespère, ainsi que l'optimisme qui croit et désire, la haine qui divise et l'amour qui unit.

Ce n'est que l'amour qui est la vraie source de la solidarité, de la paix et de l'union, qui en a besoin, qui ne peut s'en passer sans se renier soi-même. Ce n'est que pour l'amour que la solidarité, la paix et l'union sont une nécessité urgente, une joie si grande, un intérêt si puissant, que tout le reste doit leur céder le premier pas, que toutes les difficultés à surmonter, tous les sacrifices à offrir et toutes les peines à subir pour contribuer au triomphe de la cause, sans espoir de vivre jusqu'au jour du triomphe final, peuvent être affrontés sans faire violence ni à la raison, ni à la nature même de notre être moral.

C'est l'amour qui est le seul ciment capable d'unir et d'harmoniser par-dessus toutes les limites physiques, morales, politiques et sociales. Lui seul peut nous donner le désir de solidarité, d'harmonie et d'union. Lui seul peut pousser notre raison à chercher les points de contact au lieu de chercher les points de conflit. Lui seul peut nous donner la possibilité de nous entendre, de nous tolérer et même de nous unir malgré la routine séculaire de la désunion et de l'intolérance, malgré la divergence permanente de nos idées et de nos croyances. Lui seul peut nous donner la possibilité de remplacer la lutte contre le mal par l'organisation paisible du bien. Cette lutte qui divise et aigrit, cette lutte qui nous a déjà amenés à cet état honteux de paix armée qui n'est pas seulement la plaie gangréneuse des relations internationales, mais aussi celle de l'organisme social, de la famille, de l'individu, la vraie source des consciences malades, des âmes déséquilibrées, cette lutte qui nous mènera bientôt à des conflits, des complications et des cataclysmes sociaux d'une intensité et d'une violence dignes des temps les plus barbares; eh bien! cette lutte est logique, inévitable, tant qu'elle ne sera remplacée par l'organisation harmonieuse et paisible du bien. L'amour seul, étant la source unique de toute solidarité et de toute harmonie, peut nous rendre capables de servir, dans la pratique de la vie, la cause de l'organisation harmonieuse du bien. Comprendre n'est pas assez, il faut vouloir, et pour vouloir il faut aimer. *Le malheur de l'humanité, c'est qu'elle ne veut pas le bien, qu'elle comprend, et ne voulant pas, elle ne peut le réaliser.*

Le but principal du Congrès de l'Humanité doit donc être de provoquer le désir d'arriver au triomphe de l'amour, de contribuer à ce triomphe, en amenant une entente désirable entre tous les représentants de l'amour actif et de faire une grande démonstration de solidarité, de paix et d'union par l'amour, au seuil du siècle nouveau.

Ce but suprême d'union par l'amour doit être bien dégagé, bien précis, bien net. C'est lui qui peut rallier au Congrès tous les gens de bonne volonté, être un trait d'union entre les chrétiens de tous les cultes, qui croient en un Dieu, qui est Amour, et les libres penseurs de toutes les nuances, qui comprennent que l'amour est le bien suprême de l'humanité et le seul ciment capable d'unir les humains en une famille paisible et heureuse.

Le Programme

En conséquence, le programme des réunions générales du Congrès doit se maintenir dans les limites de cette question unique : *l'union par l'amour.* Cette question devra être délibérée en un point de vue *purement pratique*, sans jamais amener à la discussion des théories, des différentes conceptions du monde au nom desquelles tel ou tel membre du Congrès adhère à l'idée principale. C'est absolument indispensable pour que le Congrès puisse être une manifestation vraiment imposante en faveur de la paix et de l'union. Il ne faut pas se faire d'illusion. Le Congrès ne durera pas assez longtemps pour qu'il soit possible même aux gens les plus logiques en amour et en tolérance de s'entendre sur les questions scientifiques si elles sont abordées. Il n'est pas possible de les aborder sans soulever la question de la valeur scientifique de la conception du monde analogue. Il est tout à craindre dans ce cas-là, jusqu'à la possibilité d'un scandale déplorable de récriminations mutuelles jusqu'au degré d'une grande manifestation de désunion et de haine.

Pour le moment ce n'est que la nostalgie de l'amour, la conscience de la nécessité urgente de son triomphe dans la pratique de la vie pour le bien de l'humanité, qui est le vrai trait d'union entre tous les gens de bonne volonté, malgré les conceptions du monde les plus opposées. Tenons-nous là et ne quittons pas ce terrain ferme durant tout le Congrès, aux réunions générales. Des sections pourront être formées pour donner la possibilité de s'entendre sur d'autres questions ayant rapport au but principal du Congrès entre gens appartenant à des groupes plus ou moins apparentés par la conformité de leur conception du monde. Ils pourront délibérer sur telle ou telle question au point de vue scientifique, arriver à tel ou tel résultat sans courir le risque d'aboutir à une désunion plus grande et plus motivée qu'il n'en était.

Le programme qui s'impose dans ces circonstances est tel :

1° Constater par voie de communications et de rapports l'importance suprême de l'amour vivant, actif et triomphant dans l'économie de l'univers et de la vie terrestre de chaque individu séparément, et de toute l'humanité dans son ensemble au point de vue de la religion ou du système philosophique, représentés par le référent. *Résultat pratique :* Élaborer une formule d'adhésion à l'idée de

l'importance suprême de l'amour, qui, répondant aux sentiments de tous les membres du Congrès, peut devenir le mot de ralliement et le trait d'union pour tous les représentants de l'amour vivant au delà de toutes les frontières.

2° Démontrer l'importance capitale, le nécessité urgente pour le bien de l'humanité, de la persévérance et de la logique en amour. *Résultat pratique :* L'ordre de la logique établi à la place du chaos humiliant que les chrétiens et les philosophes étalent aux yeux du monde scandalisé chaque fois qu'ils parlent de l'amour, qui de la sorte reste pour eux une chose vague et fondante.

3° Élucider les questions de l'importance capitale de la conformité harmonieuse des idées et des sentiments, des habitudes de l'âme avec le principe fondamental de l'amour et par conséquent de l'organisation harmonieuse de l'éducation sur cette base unique de vraie moralité. *Résultat pratique :* Élaborer sur tous ces points des formules qui deviendront autant de mots de ralliement, unissant les esprits et les cœurs par-dessus toutes les frontières, qui divisent.

4° Élucider la question de la nécessité urgente, pour le bien de l'humanité, de l'organisation harmonieuse de toute la vie, de toutes les relations sociales et de tous les genres de travail sur la base de solidarité et d'amour fraternel. *Résultat pratique :* Les riches de bonne volonté comprendront peut-être mieux leurs devoirs et le rôle sublime qui leur incombe à l'époque historique où nous vivons et les pauvres concevront l'espoir de pouvoir rester dans les voies de paix et d'amour, sans jouer le rôle de dupes et de victimes.

5° La statistique des tentatives d'organisation harmonieuse de l'éducation, de la vie et du travail sur la base d'amour fraternel. *Résultat pratique :* Une déduction logique de ce qui est à ce qui doit être, de ce qui est fait à ce qui reste à faire.

6° Délibérations sur la question pratique de ce que peut faire le Congrès pour le triomphe de l'amour fraternel, persévérant, actif et triomphant dans la pratique de la vie et pour la consolidation de la solidarité et de l'union de tous les représentants de l'amour vivant par-dessus toutes les frontières, qui les divisent. *Résultat pratique :* Fondation d'un congrès permanent de l'humanité-une par le fait de l'organisation d'un bureau central et d'une correspondance internationale. Préparation de l'humanité à l'idée d'une ligue internationale de l'amour fraternel en vue de l'organisation harmonieuse de l'éducation, de la vie et du travail sur la base de l'amour fraternel, ou la réalisation immédiate de cette idée, si l'une des unions ou ligues existantes consentait à se réorganiser dans cette direction et à prendre sous sa protection toutes les tentatives d'agir dans ce sens, qu'elle en trouvera dignes.

7° La grande manifestation d'amour universel et de solidarité fraternelle au seuil du siècle nouveau. *Résultat pratique* : Cette manifestation sera la consécration solennelle d'un nouveau point porté sur le programme de la vie de l'humanité et la bienvenue la plus digne du monde civilisé adressée au XXe siècle à son avènement. Les représentants de l'amour actif pourront se reconnaître, s'entendre et s'unir. L'union fait la force. C'est l'amour qui est la vraie lumière et le feu sacré du monde. L'union entre les enfants de la lumière fera paraître la force de l'amour, la démontrera, la fera accepter comme un fait de la vie pratique, donnera la possibilité d'estimer le prix de l'amour à sa juste valeur, de désirer son triomphe et de le préparer.

Je veux récapituler brièvement ce que je viens de dire. Voilà le résumé du programme que je propose ;

1° L'importance suprême de l'amour dans la vie de l'union et de l'amour fraternel pour l'humanité ici-bas ;

2° La nécessité urgente de la logique de l'amour dans les idées, les habitudes de l'âme et l'organisation de la vie ;

3° L'éducation des habitudes et de la discipline de l'amour ;

4° L'organisation harmonieuse de la vie et du travail sur la base d'amour fraternel ;

5° Statistique de l'amour fraternel pratique ;

6° Les voies à suivre pour le triomphe de l'amour et de la solidarité fraternelle dans la pratique de la vie ;

7° La grande manifestation d'amour universel au seuil du siècle nouveau.

Le Manifeste

On est tellement habitué à la lutte, aux unions pour la lutte contre un tiers, on est si peu habitué à l'organisation harmonieuse et pacifique du bien, unie à l'esprit de tolérance envers ceux qui comprennent le bien d'une autre manière, que beaucoup de personnes, toutes prêtes à désirer la grande manifestation de paix et d'union par l'amour, que doit être le Congrès de l'Humanité, craignent que ce Congrès ne cache sous des dehors de paix et d'amour le danger d'une protestation haineuse contre des principes et des institutions qui leur sont chers. Soyons justes, reconnaissons que ces craintes ne sont pas sans fondement, et que trop souvent on ne sert le bien qu'en luttant et en récriminant contre ceux qui ne le réalisent pas, sans en faire davantage. On craint que de cette manière on ne soit amené à être infidèle à son drapeau, vénéré par les uns, haï par les autres.

Le manifeste doit apaiser ces justes craintes ; il doit dire bien haut que, le triomphe de l'amour étant la base même du Congrès, son but final est le trait d'union entre tous ses adeptes ; aucune manifestation haineuse, aucune récrimination blessante ne peut non seulement faire partie de son programme, mais pas même être tolérée, étant une négation scandaleuse de l'idée fondamentale du Congrès.

Le manifeste doit dire sans équivoque que nous convions au Congrès toute l'humanité aimante et pacifique, ceux qui désirent la solidarité, la paix et l'union par l'amour entre tous les gens de bonne volonté, sans distinction, que ceux qui désirent récriminer n'ont rien à faire à ce Congrès et que le comité organisateur prend sur lui la responsabilité de garantir le caractère paisible des délibérations contre toute tentative de violer le ton d'amour et de respect mutuel qui s'impose par le caractère et le but même du Congrès.

Voici le projet de manifeste que je propose :

CHERS FRÈRES ET SŒURS EN HUMANITÉ !

Vous tous qui êtes fatigués de haïr, vous tous qui voulez aimer, nous vous convions à faire une manifestation imposante en faveur de la paix et de l'union par l'amour, au seuil du siècle nouveau, en adhérant au Congrès de l'Humanité, qui doit avoir lieu à Paris du 19 au 30 septembre de l'année 1900.

L'humanité a devant elle deux voies qu'elle peut suivre pour progresser, pour aller vers le mieux, de ce qu'il y a à ce qui doit être : la lutte contre le mal ou l'organisation harmonieuse du bien qui pacifie et unit.

On a tant lutté, on est tellement aigri par la lutte, qu'on ne comprend que l'union belliqueuse contre un ennemi commun. Pour réaliser le bien, il faut des dispositions morales analogues, des habitudes morales qui ne peuvent être contractées dans la bagarre des luttes haineuses, de ces luttes qui nous divisent et nous ruinent, de ces luttes qui nous ont amenés à l'état de paix armée, tant dans les relations internationales que dans les relations sociales, jusqu'au sanctuaire de la famille même, de ces luttes qui deviennent de plus en plus acharnées et menacent l'humanité tout entière de divisions et de complications sans fin et de plus en plus funestes.

Vous tous qui comprenez que c'est l'amour vivant, actif et triomphant de tous les obstacles qui est le seul remède contre cet état



honteux et si pernicieux de luttes, de divisions et de haines, que c'est l'amour qui est le seul ciment capable de réunir l'humanité en une famille paisible et heureuse, que lui seul peut nous permettre de désirer l'union, de chercher à nous comprendre, de trouver les points de contact, de fortifier les traits d'union et enfin de nous unir pour passer de la lutte haineuse contre le mal à la réalisation pacifique du bien, venez à cette fête de paix et d'amour.

C'est l'union qui fait la foree. Unissons-nous à tous les gens de bonne volonté, pour que la force et la vérité de l'amour paraissent aux yeux du monde, que la lutte incessante a trop habitués à ne croire qu'à la force et à la réalité du mal. Unissons-nous pour compter les forces de l'armée bénie de l'amour et de la paix, pour dire bien haut que nous sommes las de haines et de désunions, que nous désirons la solidarité, la paix et l'amour triomphant, que nous sommes las du flagrant désaccord entre l'idéal et la pratique de la vie, que nous ne voulons plus nous bercer de l'idéal en en faisant l'ornement de nos jours de fêtes, que nous voulons le réaliser et faire par là acte de probité et de sagesse. Unissons-nous pour délibérer sur la question de la gravité suprême de l'amour pour le bien de l'humanité, de la nécessité urgente de la logique de l'amour dans la vie pratique, de la route à suivre pour préparer à l'humanité un meilleur avenir, en donnant à nos enfants des habitudes morales qui leur permettront d'être plus logiques que nous en amour. Unissons-nous pour mettre les fondements de l'organisation harmonieuse et paisible du bien dans la vie pratique. Élaborons et proclamons bien haut le programme de la civilisation sur les bases de solidarité, de paix et d'amour.

Venez à nous sans craindre aucune manifestation haineuse, aucune récrimination contre les théories et les institutions qui vous sont chères, quand même leurs représentants n'ont pas toujours suivi les voies de paix et d'amour. Tous peuvent venir vers nous en restant fidèles à leur drapeau. Nul drapeau ne peut être responsable des abus de ceux qui le portent. Nul drapeau digne d'être fidèlement vénéré ne peut être opposé à la cause sacrée du triomphe de la solidarité de l'amour et de la paix.

Venez à nous en acquittant les adhésions et la cotisation, en venant assister au Congrès s'il est possible.

Unissons-nous, enfants de la lumière, l'union fait la force ! Préparons le triomphe de la solidarité, de la paix et de l'amour !

Le Règlement

Nous promettons que tous peuvent venir vers nous sans devenir infidèles aux drapeaux qui leur sont chers, sans craindre d'assister à des récriminations blessantes ou des démonstrations haineuses contre ces drapeaux vénérés ; nous devons prévenir par voie de règlement toute tentative de violer ces promesses en s'écartant, au courant des délibérations, de l'esprit de tolérance, d'amour et de respect mutuel.

On pourrait objecter que ce sont là des précautions bien futiles à la veille du XXe siècle, quand il s'agit d'un congrès où les représentants de la civilisation européenne vont se réunir en vue d'une grande démonstration de solidarité, de paix et d'amour. Cet hiver même, au sein de Paris, à deux réunions d'amis du Congrès, j'ai fait l'expérience du contraire.

Les esprits et les cœurs sont tellement aigris par la lutte, que l'on trouve tout naturel de récriminer et de protester à tout moment contre tous ceux qui ne sont pas rangés sous l'ombre de notre drapeau. Toujours et partout les lois de guerre, les lois de la paix armée ! On est beaucoup plus occupé à blesser et même à assommer ceux que l'on considère comme des ennemis, qu'à conquérir les esprits et les cœurs en les persuadant. On s'organise même beaucoup plus pour la lutte, en vue de la défense et de l'attaque, que pour la réalisation harmonieuse de l'idéal gravé sur le drapeau, que l'on défend beaucoup plus qu'on ne le sert.

Il est notoire que parmi les chrétiens, ainsi que parmi les libres penseurs, on ne trouve que trop souvent des gens qui considèrent comme un devoir de leur conscience de protester à toute occasion, les uns contre la libre pensée, les autres contre le christianisme. Il suffirait d'une étincelle de ce genre pour provoquer un vrai incendie. Il serait de toute impossibilité d'empêcher les récriminations et les protestations les plus violentes de s'entre-croiser. La grande et belle démonstration de solidarité, de paix, de tolérance et d'amour fraternel pourrait facilement, dans ces circonstances, dégénérer en une triste et scandaleuse démonstration de désunion, de fanatisme, d'intolérance et de haine.

Nous devons humblement avouer que, comprenant la portée suprême de l'amour pour le bien de l'humanité, nous n'avons pas encore l'habitude de marcher dans les voies de la paix, de l'amour et du respect mutuel, et qu'il est de toute urgence de nous rappeler les lois de cette voie bénie au moment où nous nous proposons de faire les premiers pas chancelants sur cette route nouvelle et inexpérimentée.

Sans avoir la prétention de proposer un projet de règlement complet, je propose pour ma part d'introduire dans le règlement qui sera élaboré par le comité d'organisation les articles suivants :

1° Le but principal du Congrès de l'Humanité étant l'union par l'amour et une grande démonstration de solidarité, de paix, de tolérance et d'amour fraternel, nous prenons solennellement l'obligation de rester fidèles à l'esprit vivifiant de notre réunion pendant toute la durée des communications et des délibérations ;

2° Désirant rechercher et trouver les points d'union pour nous entendre avec tous ceux qui comprennent la portée suprême de l'amour comme base de l'éthique et de la vie pratique, nous nous appliquerons à éviter tous les points de division et de désaccord entre nous ;

3° En faisant une fois pour toutes la réserve de garder toute notre liberté de conscience dans le domaine de la fidélité au drapeau que nous représentons et servons dans la vie, nous nous refusons à réclamer et à protester d'aucune manière, aux réunions du Congrès, contre les théories et les institutions les plus opposées à nos idées et nos tendances ;

4° Nous réservant pleine liberté de motiver nos idées sur la portée théorique et pratique de l'amour, au point de vue de la conception du monde que nous représentons, nous nous abstiendrons, à cette occasion, de toute polémique ;

5° Même dans le cas où, contrairement au but du Congrès et aux clauses précisées par ce règlement, nous aurions la douleur de voir attaquer les théories et les institutions qui nous sont chères, nous ne considérerions pas comme infidélité à notre drapeau de rester fidèles au but principal du Congrès et au présent règlement, en répondant par le silence à cet acte de haute indécence et de provocation ;

6° Chaque fois que la parole d'un orateur aura ce caractère criminel de provocation, de protestation ou de récrimination, le président sera tenu de prononcer le blâme au nom du Congrès tout entier, de rappeler le délinquant à la tolérance et à l'esprit d'amour et de respect pour tous, de prier les offensés de ne pas répondre, et les récidivistes de quitter l'assemblée pour ne pas troubler davantage la paix et l'accord commun.

Je crois qu'il serait désirable de soumettre le règlement à l'appréciation du Congrès à la première réunion générale délibérative. Le règlement, ayant reçu la sanction du Congrès, aurait par là même une gravité morale bien supérieure.

Nicolas NÉPLUYEFF.



M. N. de Népluyeff, appartenant à une famille d'ancienne noblesse russe, a fondé dans ses terres de l'Oukraine cinq écoles pour les enfants de tous les âges avec un système d'éducation tout original, spécialement adapté à l'éducation des caractères dans l'esprit de paix et d'amour fraternel. Les jeunes gens et les jeunes filles, ayant reçu l'éducation dans ces écoles agronomiques, trouvent la possibilité de réaliser l'organisation harmonieuse de la vie et de tous les genres de travail dans des associations ouvrières réunies en une confrérie, dont les statuts ont reçu la sanction de l'État avec droit de posséder des immeubles.

M. de Népluyeff est président à vie de cette Confrérie ouvrière, membre de la « Ligue de la Paix ». Il est en outre de l'Alliance universelle, de la Ligue des Femmes pour le désarmement, de la Société littéraire anglo-russe et président d'honneur du Congrès de l'Humanité.

Cercle du Progrès

OBJET :
ADHÉSION AU CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Siège social :
à Asnières, par Saint-Jean-d'Angely
(Charente-Inférieure)

« Monsieur le Directeur de la *Paix Universelle*, à Lyon.

« Nous avons l'honneur de vous adresser, pour être transmise à qui de droit, notre adhésion la plus chaleureuse au Congrès de l'Humanité.

« Confiants dans l'énergie et les lumières de ceux qui ont bien voulu prendre la direction de l'œuvre, nous venons, nous les humbles, nous offrir comme ouvriers à ces architectes, croyant obéir ainsi à la grande loi de solidarité.

« Nous nous inscrivons dans la section spiritualiste, persuadés que la science saura faire jaillir de l'idée spiritualiste la foi puissante et saine, seule base possible de la rénovation sociale tant désirée.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de toute notre considération,

« *Le Président*,
« A. Couteau,

« L. Dinand, A. Jaguenaud.
« H. Chardant, L. Chartier. »

BUT DU « CERCLE DU PROGRÈS »

Art. 2 des Statuts. — Le perfectionnement intellectuel, moral et professionnel de chacun de ses membres par l'étude. La réalisation des conceptions théoriques visant la solidarité. Le développement de l'amour humanitaire sous toutes ses formes.

A SA MAJESTÉ LE TSAR NICOLAS

Apôtre de la Paix

I

Dans Versailles, un jour d'universelle ivresse,
Sire, je vous ai vu passer tout près de moi ;
Le peuple autour de vous, tressaillant d'allégresse,
Souriait de vous voir sourire à son émoi ;
Moi, vieux républicain, qui n'eus jamais d'hommage
Que pour Dieu, mon seul maître, et pour la liberté,
Je contemplais, rêveur, votre beau front de mage,
Sans qu'il pût m'éblouir, plus que n'eût fait l'image
Du Roi-Soleil ressuscité.

Du moins, ni l'insolent dédain d'un Diogène,
Ni l'orgueil d'un Porus ne me vint aveugler,
Calme et pensif, voyant sans amour et sans haine
La pompe triomphale à longs flots s'écouler,
Au fond de l'Avenir je cherchais l'espérance...
Mais au bruit grandissant des vivats en fureur,
Mon cœur sortit enfin de son indifférence,
Sire, et, se souvenant que vous aimiez la France,
Vous pardonna d'être empereur.

II

« Plus de guerre ! » as-tu dit, montant d'un seul coup d'aile
Du pouvoir qui fait fort au devoir qui fait grand ;
Frère, ce vœu sacré de ton divin Modèle,
Ce cri tombé du cœur du Sauveur expirant
Que tyrans et faux dieux vingt siècles ont fait taire,
Dans les affreux calculs de leur iniquité,
Ce cri d'espoir, ce cri de fraternel mystère,
Par qui le ciel un jour descendra sur la terre,
Tout noble cœur l'a répété !

Combien plus grand qu'eux tous, combien loin tu les laisses,
Tous ces vagues porteurs du Verbe initial,
Tous ces demi-chrétiens aux insignes faiblesses,
Qui disaient : « Part au Christ et part à Bélial !
« Quatre jours pour la paix et trois jours pour la guerre !
« On ne se tuera plus désormais que très peu
« Et nous aurons le temps d'aller au cimetière... »
— Vrai prêtre de Jésus, toi, tu la veux entière,
La nouvelle trêve de Dieu !

Oh ! ce ne sera point médiocre surprise,
Pour les historiens qui nous raconteront,
De songer qu'en ces jours d'orgueilleuse maîtrise,
Où chacun croit marcher haut le cœur et le front,
Un seul osa flétrir ces hideuses batailles,
Où le hasard défait ce qu'a fait le hasard,
Un seul chérit la paix et maudit les mitrailles,
Un seul pour les humains eut enfin des entrailles,
Et que ce titan fut le Tsar !

Arrière, demi-dieux qu'a chantés l'Epopée,
Je ne vous connais pas ! trop de sang est sur vous,
Pseudo-pasteurs ayant pour houlette une épée,
Amis du peuple ainsi que des brebis les loups !
Le vrai pasteur, celui qui s'immole et s'oublie,
C'est Toi. — Ne disons pas : « C'est vœu hors de saison ! »
Toute l'Europe un jour, France, Espagne, Italie,
Sera folle avec toi, car pareille folie,
Crois-m'en, c'est divine raison !

Les bardes sertiront ton beau nom dans leurs strophes,
Comme on dresse une gloire au milieu d'un fronton ;
Ils t'inscriront parmi ces princes philosophes
Que pour sa République aurait voulus Platon !
L'avenir, l'unissant aux deux noms de lumière,
Dont le penseur nourrit le culte respecté,
Confondra désormais, dans la même prière,
Nicolas, Henri Quatre et l'abbé de Saint-Pierre,
Cette immortelle trinité.

Car, tous trois, vous avez rêvé ce rêve auguste
De voir finir un jour tous ces règnes de fer,
Dont l'équité ressemble à celle de Procuste,
Et se clore à jamais les portes de l'enfer ;
Car, tous trois, vous avez, âmes de Dieu férues,
Espéré qu'il naîtrait des jours d'heureux transport,
Où, dans l'oubli joyeux des haines disparues,
Nous forgerions des faux et des socs de charrues,
Avec le bronze de la Mort !

Moi qui, parfois, le soir, converse avec les âmes,
Et qui sais épeler dans le livre du ciel,
Hier tous les infinis m'ont ouvert leurs sésames,
J'ai vu hors de la nuit trompeuse du réel

Ainsi que d'une tente on écarte les toiles,
Un ange ouvrir l'azur pour lire ton Rescrit,
Tandis que des hauteurs de l'espace sans voiles,
Sur la page d'amour, il pleuvait des étoiles,
Des cinq douleurs de Jésus-Christ.

Quant à ces vains rhéteurs au cœur pusillanime,
Que fait frémir encor l'ombre du vieux Nemrod,
Laisse-les insulter à ton appel sublime;
Dédaigne ces trembleurs! Ceins la toge et l'éphod,
Parle, prêche, convaincs, fais que ton œuvre éclose,
Et dans les frais berceaux les mères, sans terreur,
Verront s'épanouir leur vivant songe rose,
Et mon âme exhalant l'hymne d'apothéose,
Te bénira d'être Empereur!

Paris, 9 mai 1899.

Fabre des Essarts,
Patriarche de l'Eglise gnostique.

But de la Vie. — Leçon de Morale

Nous n'entrevoyons pas bien, en général, quel peut être le but de la vie. Chacun de nous a sa morale particulière, morale d'occasion plutôt que raisonnée, qui l'entraîne fort souvent hors de la voie idéale du Beau, du Vrai, du Bien, qui est la voie de la Perfection. A quoi cela tient-il? Probablement à cette cause que l'enfant ne reçoit ni à l'école ni dans la famille un enseignement moral qu'il comprenne, qu'il s'assimile, qui lui montre la vraie voie et qui lui inspire, non toutefois une entière confiance, mais une confiance suffisante.

Les élèves de l'enseignement primaire quittent les bancs de l'école avec des principes de morale bien incertains, parce qu'ils lui viennent de deux sources différentes et ennemies.

Le répresentant de sa religion, le prêtre catholique principalement, n'a pu lui faire comprendre les dogmes, ni par suite la sanction des peines éternelles de l'Enfer, ni celles des joies infinies du Paradis.

La morale laïque ne lui a parlé que de l'obligation de remplir ses devoirs, de faire le bien pour le bien, sans aucun motif égoïste.

Quelle est la sanction de la morale laïque au moment où la vie cesse? Point. Les religions ont l'Enfer pour les méchants et le Paradis pour les bons; mais la morale laïque n'a rien; le terme de la vie est le commencement du néant. Les malheureux crient justice... et la justice disparaît comme disparaissent les fantômes.

Le néant ne plaît pas à l'homme, car le néant, c'est l'injustice; aussi revient-il sur ses pas pour briser tout ce qu'il a vénéré jusqu'alors. Il rejette comme surannées et ridicules les pratiques religieuses bonnes pour les femmes et les mourants, pour les faibles et les craintifs, parce que les dogmes religieux sont contraires à la science, à la saine raison. Les préceptes de la morale laïque ne sont pas mieux respectés. Le dévouement? mais il n'y a que les imbéciles qui y croient. La franchise? Mais c'est la plus grande sottise de l'époque. L'honnêteté? On devient trop bête à vouloir être honnête.

Voilà ce que l'enfant entend tous les jours, ce qu'il s'assimile par petites doses.

Cette morale détestable, négation de toute morale, est surtout la morale du peuple qui s'alcoolise, du riche sceptique qui se morphinise et qui dit: Après moi le déluge! C'est une déviation de la morale dogmatique et de la morale néantiste.

Si la morale laïque suffit à ceux qui pensent qu'après la vie c'est le néant, elle ne suffit pas à ceux qui croient que la vie terrestre est une des nombreuses phases de l'évolution de l'être conscient.

Pour ceux-là, la vie a pour but, non pas seulement le bonheur ou le bien, mais le Perfectionnement; leur idéal ne consiste pas dans la satisfaction de leurs facultés, le développement de la liberté, mais bien dans la ferme volonté d'arriver à la Fraternité par la Solidarité, qui est une forme de l'Égalité.

Le moi conscient travaille à son perfectionnement en passant dans des corps qu'il a choisis et qui lui servent d'instruments pour la manifestation de sa volonté et l'éducation de ses facultés; il s'en débarrasse quand il l'a épuisé et quand il en a tiré tout ce qui était possible pour en reprendre un autre, après une certaine période de repos et de réflexion. C'est bien par des vies terrestres successives que le moi conscient tend vers la Perfection.

C'est cette croyance que nous font connaître Crooke, Wallace, de Rochas, Richet et bien d'autres, qu'il faut répandre; c'est elle qui doit être la base et la sanction de la morale à propager dans les masses populaires et surtout dans les écoles primaires.

Quand les hommes croiront à la loi universelle du Progrès, alors l'idée de justice, pouvant s'exercer sur les actions de plusieurs vies successives, reprendra chez eux la place d'honneur. Le malheureux se résignera, il ne maudira plus son sort, juste conséquence des fautes de vies antérieures; le riche perdra de sa morgue, il sera moins orgueilleux, moins avare.

La charité diminuera la haine des classes, et la fera même disparaître.

Quand l'instituteur pourra enseigner la morale du Perfectionnement, dire que nous avons une âme perfectible, que cette âme ne *meurt* pas avec le corps, mais que par des *vies successives*, comme l'enseigne le spiritisme, elle *tend* vers la Perfection, alors les dogmes auront vécu, l'homme ne fera plus le bien par crainte de l'Enfer ni dans l'espoir de jouir des plaisirs du Paradis, mais parce que la *loi du Progrès* lui aura montré que le but à poursuivre est le *Perfectionnement. — Abstinent!* F.

NOS GARDIENS

D'atavisme gaulois, je crois à vous, défunts,
Et votre souvenir, comme d'aimés parfums,
Embaume toujours ma mémoire.
Il me semble vous voir, gardiens de ma maison,
Tout autour en chasser la sombre trahison
Qui se glisse dans la nuit noire.

Pendant que vivant seule, à soixante et dix ans,
Sans secousse je vois refleurir les printemps,
Puis mûrir les fruits de la terre;
Prenant gens comme ils sont et le temps comme il est,
Pour me garer du mal, si vous faites le guet:
Est-ce là vivre en solitaire?

Conservant la santé même à ceux qui sont las,
Qui, sans autre secours, n'ont plus que leurs deux bras
Pour s'aider sans cérémonies;
Par vous, de ce destin, j'accepte les décrets,
Et, sans comprendre encor vos étonnants secrets,
Je vous prends pour mes bons génies.

Dans nos villas, bien mieux que chez le citadin,
Le soleil d'or nous fait sa visite au matin,
Puis s'élève en l'espace immense.
L'oiseau libre et joyeux s'ébat dans les rameaux;
Pour rajeunir la terre, il construit ses berceaux,
S'accompagnant d'une romance.

Le vent souffle avec rage et, d'efforts bientôt las,
S'arrêtant, fait vomir l'ondée avec fracas,
Comme une trombe sur la terre.
Tout se calme et le ciel, pour accomplir un vœu,
Prend l'écharpe d'Iris et, sur son manteau bleu,
Se lit le dicton légendaire.

Enfin le Crépuscule, amoureux de la Nuit,
Réclamant le silence, a fait cesser tout bruit
Lorsque Phébée accourt sans voiles.
Et sa pâle beauté devançant Orion,
Les Ourses, le Dauphin, toute la légion
Vient au rendez-vous des étoiles.

Lors, dans l'isolement qu'un sort capricieux
Nous a donné pour lot, tout vient parler aux yeux,
Ou gravement chante aux oreilles.
Et les soleils de flamme, et les mondes lointains,
Qu'on croit indifférents au bonheur des humains,
Pour nous étalent leurs merveilles.

Voir se lever l'Aurore et le Soleil monter,
Causer avec le vent qui veut tout emporter,
Se croyant le propriétaire ;
Disserter sur la vie avec un filet d'eau,
Qui s'irrite à l'écueil et croit que tout est beau
En s'avançant dans la carrière.

Puis, de la Vérité, recherchant les lueurs
S'irradiant en nous, du sein des profondeurs
Où le Grand Maître tient la vie.
Apôtre convaincu, vouloir les propager,
Malgré tant de fauteurs d'un néant mensonger,
Et tous les traits de l'Ironie.

Et conversant en nous sur les erreurs du temps,
La vertu sans crédit, l'honneur et ses rubans,
Pour le fripon simple teinture ;
Tout a de l'intérêt pour nous sous le soleil;
Tout apparaît vivant, tient notre âme en éveil :
Nous causons avec la Nature !

Je ne vis donc pas seule et, pour soigner mes ans,
Le fluide vital, énergique au printemps,
Vient travailler au grand mystère.
Amis, pour me garder, quand vous faites le guet,
Laissant gens comme ils sont et mon sort comme il est
Je ne vis pas en solitaire.

Vous qui me connaissez, je vous aime, défunts ;
Que d'heureux souvenirs, mystérieux parfums,
Restent gravés en ma mémoire !
Dans l'ombre je vous vois, gardiens de ma maison,
Autour en écarter la sombre trahison
Qui vient ramper dans la nuit noire.

15 janvier 1899.

Mme Cornélie.

BIBLIOGRAPHIE

M. A. Berger-Bit, l'auteur déjà connu de la *Solution du Problème de la vie*, ce penseur délicat, ce philosophe dont le bien, le bon, le beau sont les seules aspirations, vient de publier deux œuvres nouvelles. C'est tout d'abord l'*Avenir ou le Nouveau Contrat social*, étude fouillée des conditions de la lutte pour la vie, où chaque point : propriété, richesse, argent, est admirablement présenté. Ce volume, pour être à la portée de tous, ne coûte que 2 francs. Quant au petit volume *Du Bien, du Mal et du libre Arbitre*, si magistralement analysé par G. Fabius de Champville dans l'*Avenir social*, son prix est plus modeste encore, 0 fr. 75. Ces deux œuvres sont adressées franco. Envoi du montant à F. de Launay, 78, rue Taitbout, Paris.

**

Une Échappée sur l'Infini. — Voilà un livre bien vraiment « sensationnel », suivant le mot à la mode. Étrangetés inouïes, mystères dévoilés, révélations inattendues, poésie profonde et troublante, — tout cela se trouve dans ce livre écrit en un langage souple, harmonieux et coloré, avec çà et là des pages d'une envolée hardie et superbe qui vous donnent, dans une vision de rêve, comme le « frisson de l'Infini ».

L'auteur, Ed. Grimard, n'est pas un inconnu. Autrefois rédacteur scientifique de la ***Revue des Deux-Mondes***, il a publié depuis chez Hetzel la *Plante*, la *Goutte de sève*, le *Jardin d'acclimatation*, l'*Enfant*, et écrit encore, chez le même éditeur, dans son *Magasin d'éducation*. Demeuré silencieux pendant des années — étant occupé ailleurs —, il revient aujourd'hui vers le grand public, et ce public lui reviendra. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

SECOURS IMMÉDIAT

Du 15 juin reçu de Mme Félix. . . . . 1 fr.

Le Gérant : L. Coulaud.

29-6-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 208. **10 Centimes.** 16-31 JUILLET 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Lettre à J. Bouvéry au sujet de Camille Flammarion

Les Bruyères (Morbihan), 25 juin 1899).

MON CHER MONSIEUR BOUVÉRY,

Au fond de ma retraite où m'arrive le n° 206, 16-30 juin, de la *Paix universelle*, je viens de lire, non sans émotion, votre article ayant pour titre cette grosse question : M. Camille Flammarion trahit-il le spiritisme ou le sert-il ?

Ah ! comme on voit que vous l'aimez, cette chère et noble doctrine, et combien il vous est douloureux qu'une atteinte quelconque y soit portée ! Eh oui, sans doute, l'amant épris peut-il supporter qu'on effleure même la chevelure de son idole ?

Telle est votre impression, n'est-ce pas, et puis, comme conséquence, la crainte nerveuse que la diffusion de cette chère doctrine soit entravée, arrêtée peut-être, pour longtemps, si l'autorité incontestée de M. Camille Flammarion allait l'atteindre, que dis-je ? l'anéantir ! Quelle nuit succédant à la belle et pure lumière ! L'Humanité revenant à la superstition ou au matérialisme ! Abomination de la désolation ? Oh ! l'horreur des déceptions, de la désespérance, du néantisme reprenant possession du monde au moment, n'est-ce pas ? où les sociétés ont tant besoin du contraire !.....

Je réponds à votre question angoissée.

Quelque respectable et respectée que soit l'opinion de M. Camille Flammarion, elle ne saurait influer, dans un sens ou dans l'autre, de façon aussi prépondérante que vous paraissez le craindre.

C. Flammarion s'est d'ailleurs montré assez flottant, assez éclectique, assez panthéiste dans ses ouvrages pour n'avoir pas en spiritisme l'autorité doctorale qui s'impose. Et puis, sommes-nous de ceux qui admettent l'infaillibilité de quelqu'un ici-bas ? Ne sommes-nous pas, au contraire. les persistants chercheurs de la Vérité, d'où qu'elle vienne, de quelque façon qu'elle se produise ? Dès lors, si un ordre de faits s'est révélé à nous de façon certaine, comme par exemple la manifestation des disparus (désincarnés) à nous incarnés, la persistance du *moi* au delà du tombeau, le progrès continu, la sanction des actes de notre passage ici-bas ; que nous importent les sarcasmes de l'ignorance, de la sottise ou de la mauvaise foi, je vous le demande ?

De même, qu'est-ce que peuvent faire contre la doctrine qui nous est chère, parce que nous la *savons* absolument vraie, les tâtonnements des recherches prétendues psychologistes opérées dans de *mauvaises conditions* par le moyen de l'hypnose et la suggestion mentale, lesquelles ne sont que des moyens primitifs et empiriques laissant libres d'agir les principes inférieurs d'entrer en communication, tels que les larves et les *élémentals* ? D'où il suit qu'on fait de la magie noire en croyant faire du psychisme et qu'on va aux ténèbres au lieu d'aller à la pure lumière.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit le vieil adage, toujours vrai.

L'orgueil n'est pas la voie de la Vérité : au contraire.

Il s'ensuit que :

Nonobstant la dernière assertion dubitative de M. Flammarion, nous, spiritualistes, pouvons demeurer pertinemment fermes dans nos croyances dont les éléments probants ne font doute pour *aucun de nous*.

D'autre part, nous concevons parfaitement que l'étudiant continue à chercher et que, si la méthode prise, pour cela, par lui est uniquement celle des phénomènes de l'hypnose, il continue à douter, rien n'est plus juste ; c'est le contraire qui nous étonnerait.

Ce que nous autres pouvons et devons dire à ces étudiants, c'est ceci : Continuez, chers néophytes, la connaissance est un point dont l'enveloppe seule est amère.

Et puis, autre guitare : M. C. Flammarion est aujourd'hui âgé de soixante-quinze ans et... il n'est pas encore académicien ; ce qui, disons-le en passant, n'est pas flatteur pour l'Académie.

Or, il y a beaux jours qu'il serait un des quarante immortels, s'il n'avait écrit les charmantes œuvres qu'ont lues tous les lettrés dignes de ce nom : *Lumen*, rêves étoilés, *Georges Spero, Dieu dans la nature*, sans parler des énormes travaux d'astronomie pure et de vulgarisation.

Mais, que voulez-vous, avec la meilleure volonté du monde.

l'Académie ne peut raisonnablement pas recevoir en son cénacle un homme qui s'est compromis jusqu'à admettre le bien fondé du spiritisme, l'antique démence des tables tournantes. Pensez donc !

. . . .

... Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Mais revenons, cher Monsieur Bouvéry, à vos angoisses.

Vous observez avec raison que les Latins ont grand'peine à se débarrasser du servage que l'autorité catholique a imprimé dans leur âme.

Eh oui ! c'est bien vrai, mais, consolez-vous, l'âme latine est en minorité en France, où domine visiblement l'âme gauloise, celtique ou franque, tout imprégnée de philosophie intuitive ou plutôt ancestrale, celle qui inspirait les druides et les bardes d'Armor.

Le virus latin a pu imprimer en nous autres Français l'inévitable tare qu'apportèrent dans les Gaules, avec la conquête, les compagnons de César.

Mais l'inoculation ne fut point universelle ni totale, malgré l'aide puissante du catholicisme romain pendant les dix siècles de la Féodalité.

L'âme latine fut toujours antipathique à la philosophie. La Grèce n'apporta aux Latins que des vices ; gardant pour elle ses aspirations trop élevées pour les Romains, ces êtres serviles et violents dont l'histoire est la plus virulente critique.

Aussi constatons-nous en France deux courants intellectuels bien tranchés ; l'idéaliste, le plus important le réaliste : le plus faible.

La conclusion, dans ce cas, est tout indiquée. En ce qui me concerne, je n'éprouve aucun doute et voici pourquoi.

Nous sommes des Aryas, des descendants, atténués évidemment, mais réels, des créateurs des grandes puissances pacifiques qui présidèrent à la naissance et au développement de la civilisation sur ce globe. Notre bon sens n'est pas mort. Nos tendances ancestrales éclatent dans notre histoire nationale, à ce point que, comprimées pendant la nuit du moyen âge, elles débordèrent sur le monde, au siècle dernier, comme un torrent qui rompt ses digues.

J'en conclus simplement que jamais des Aryas, jamais des Français ne sauraient être mués en vrais matérialistes, comme Nabuchodonosor fut mué en bête.

. . . .

Mais, dir162ez-vous peut-être, tout cela est très joli, mais pour le présent, pour le prochain avenir, quelle horrible nuit, si le matérialisme triomphait !...

Nous voici au point où j'avais dessein d'arriver.

Je réponds :

A vous qui savez et possédez un rayon de lumière sur la source de laquelle vous ne doutez pas, à vous qui savez que la vie est éternelle dans le cosmos, que l'individualité humaine est réelle, à vous qui me comprendrez, je dis :

Le monde est en gestation d'un état meilleur, la lutte des deux tendances bat son plein ; le paroxysme approche. Naturellement l'enfantement sera laborieux. Or les malaises, les nausées, les syncopes qui préludent aux enfantements, empêchent-ils ceux-ci de se produire ?

Non, n'est-ce pas ?

A bon entendeur, salut.

Et puisque nous parlons de cet esprit si distingué qu'est M. Camille Flammarion, laissez-moi mettre sous les yeux des lecteurs cette note de lui, accompagnant une traduction de l'œuvre magnifique d'Humphrey Davy, *The Last Days of a philosopher* (Les Derniers Jours d'un philosophe) ;

« Les derniers partisans obstinés de la matérialité de l'âme, dit-il, ne *peuvent plus s'appuyer maintenant* que sur les FANTAISIES de leur *imagination*. (Voir notre ouvrage : *Dieu dans la nature*.)

« L'illustre chimiste d'outre-Manche est parfois allé dans ses conceptions intellectuelles plus loin qu'il ne le manifeste ici. Non seulement il s'est senti l'autorité de proclamer avec conviction l'éternité des âmes, leur RÉINCARNATION, leur existence séparée du corps, et dans ses recherches sur le mode de réunion terrestre de l'âme et du corps, a émis l'hypothèse de l'existence d'un corps fluidique, récemment surnommée : la Théorie du périsprit ; mais nous trouvons encore dans ses *Mémoires* certains passages significatifs sur l'existence possible d'esprits supérieurs à l'homme. »

Voulez-vous, cher Monsieur Bouvéry, vous unir d'intention à votre serviteur, dans cette humble prière :

Mon Dieu, vous qui donnez la pâture aux petits des oiseaux, une bouche aux imbéciles pour nier votre existence et aussi une âme attendrie aux autres pour vous bénir et proclamer votre grandeur, donnant aux chercheurs la certitude et aussi... un fauteuil à ceux qu'hypnotise l'Académie française, au point qu'ils en perdent la mémoire !...

Ça fera que, comme cela, ils pourront déclarer *urbi et orbi* et à nouveau reconnaître que l'âme humaine est une individualité consciente pouvant se réincarner et qu'enfin, s'il est vrai qu'il soit donné à l'homme d'acquérir, de ces vérités, une certitude profonde, il ne l'est pas moins que ces vérités ne se prouvent pas comme l'élasticité des gaz ou l'incompressibilité de l'eau, et ce par cette raison que c'est avec les facultés de l'esprit surtout qu'on voit les choses de l'esprit, comme c'est avec les yeux du corps qu'on voit les choses matérielles. Ainsi soit-il !

Bien à vous, J. BEARSON.

Correspondance au sujet du Congrès de l'Humanité

MONSIEUR A. BOUVIER, LYON,

Membre de la Société des universalistes pour le Congrès de l'Humanité dont mon ami Vodoz est le distingué et ardent secrétaire général ; membre de la Société des théosophes, directeur M. le commandant Courma, et secrétaire M. M. Gillard ; membre de la Société de géographie de Paris, je m'intéresse à toutes les pensées et entreprises qui ont pour but le bien et le progrès de l'humanité.

Dans ces conditions, vous comprendrez, cher Monsieur et frère en humanité, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir votre article dans la *Paix universelle*, que M. Vodoz a bien voulu me donner (numéro du 16 mai au 15 juin 1899).

Je vois que vous avez étudié la question à fond, que vous n'êtes pas seulement un homme de bonne volonté, mais un érudit dont les opinions ont une certaine autorité.

Précisément dans ces assemblées d'hommes bienveillants et tolérants il manque plutôt la qualité que la quantité.

Il y a des ouvriers, des employés qui ont de bonnes idées ou plutôt des idées bonnes, qui se sacrifieraient volontiers pour le bien des autres qui sont tolérants, altruistes, mais auxquels manque l'instruction et avec lesquels on peut causer mais non raisonner. Ils n'ont pas de méthode, pas de système. M. Vodoz est certainement un des rares qui se donnent corps et âme à leur œuvre tout en possédant les qualités d'hommes instruits et de bons orateurs, mais dans cette entreprise si énorme, si vaste, il faut beaucoup de méthode.

Il faut savoir où l'on veut aller, le but comme vous dites. Le mot Humanité est tellement large qu'il faut bien séparer les différents chemins qui y conduisent, pour qu'il n'y ait pas de confusion générale.

Pour pouvoir bien travailler à la réussite de l'œuvre, il faut se demander d'abord quel est le but du Congrès de l'Humanité ?



Le but, d'après moi, c'est d'*améliorer le sort des humains*. Il faut donc tout de suite resserrer la question et se demander quelles sont les institutions nouvelles qui rempliraient ce but.

Là-dessus naturellement les opinions sont nombreuses, les idées très différentes et malheureusement souvent par trop arrêtées.

Chacun a son dada, et je n'en suis pas excepté.

J'ai mon idéal, comme beaucoup d'autres, et j'en ai même deux.

Le n° 1 est de nature religieuse ; le n° 2 est de nature économique.

C'est pour arriver à réaliser le n° 1 que je suis devenu théosophe et pour arriver à réaliser le n° 2 que je suis devenu universaliste.

1° L'histoire des derniers vingt siècles nous a démontré que, si l'invention des religions a été très utile et a certainement contribué au progrès de la civilisation, la séparation des différents cultes a bien fait souffrir l'humanité, et je me demande quelquefois si les hommes n'auraient pas été plus heureux si les religions n'avaient pas existé.

Dans tous les cas, pour moi et ma famille, la religion, pour ce qui concerne son côté extérieur, n'existe pas. Nous n'avons aucune attache confessionnelle, mais, comme il n'y a que trois religions reconnues, cette quatrième — sans religion — le devrait être aussi. C'est à cela que je voudrais arriver. Je voudrais que les différentes religions puissent se refondre dans une seule.

Le premier article de la Société théosophique dit:

« Nous ne demandons jamais à aucun de nos membres quelle religion avez-vous. C'est une affaire personnelle, comme une opinion politique. »

Si donc nous pouvions créer ce champ de transition soit, sous le nom de théosophes universalistes ou humanistes, soit sous n'importe quelle autre étiquette, les différentes religions pourraient s'unir par le mariage sans commettre une apostasie. Ils croiraient individuellement ce qu'ils voudraient en prenant le commun dénominateur de théosophe universaliste, humaniste, etc., etc.

Je vous indique mon idée en gros traits.

2° C'est la caisse d'invalidité et de retraite des vieillards.

Tout le monde aura soixante ans passés, au minimum 400 francs de rente, un morceau de pain pour ne pas mourir de faim.

Mais ce pauvre morceau de pain, pour tout le monde, aura des conséquences très salutaires. Il encouragera l'épargne, évitera la honte de l'aumône, encouragera l'honnêteté, bref consolera le vieux travailleur. Du reste, cette loi est appliquée chez tous les fonctionnaires dans l'armée, et la loi que nous voulons créer dans notre section II, groupe VII, dont je suis l'humble président, n'est pas nouvelle non plus, car elle a déjà fait ses preuves ailleurs.

Vous voyez donc, cher Monsieur, que nous ne sommes pas seulement des utopistes, mais que nous nous occupons pour l'humanité de choses tangibles pratiques.

Si donc chaque groupe, chaque section qui composeront le Congrès de l'Humanité faisaient autant, je crois que notre Congrès ne ferait pas trop mauvaise figure en 1900.

J'espère que j'aurai le plaisir de vous serrer la main un de ces soirs dans nos réunions. En attendant, recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Louis KAPFERER.

27 Juin 1899.

Prochainement nous ferons connaître la composition du comité provisoire du Congrès de l'Humanité dont la marche sans cesse grandissante nous donne les plus belles espérances.

N. D L. R.

Réunion fédérale du Sud et du Sud-Est de la France

Le 21 mai 1899

Discours de M. Reynaud

FRÈRES ET SŒURS,

Nous voilà enfin réunis pour célébrer notre anniversaire fédéral. C'est certainement avec une bien grande joie que tous les membres ici présents sont accourus afin de consacrer, par leur présence, la rénovation d'une œuvre toute de grandeur pour l'avenir de notre pauvre humanité. Tout cela, croyez-le, comptera un jour dans les annales du monde régénéré, et ce n'aura pas été en vain que notre humble association aura inauguré l'idéal du beau, et consacré en petit ce qui ne paraît qu'utopie pour les hommes superficiels.

Notre but ne fut pas celui de changer immédiatement la face du monde par la propagation de la nouvelle doctrine ; il fut celui de tous les cerveaux sains, qui comprennent, en étudiant la nature, que tout est relatif ; mais que tout est susceptible de progresser et même de devancer l'époque par un travail plus laborieux. Ce travail, il est vrai, fut en quelque sorte organisé un peu à la hâte ; l'éloignement ne nous permit pas toujours de concentrer nos efforts vers un centre commun, et l'isolement nous laissa trop à nos seules investigations pour pouvoir parer efficacement aux rafales de la tempête mondaine.

Il est donc nécessaire, avant d'entreprendre les travaux de ce jour, de passer en revue l'œuvre accomplie afin de bien nous pénétrer de notre situation particulière et de celle que nous faisons à la fédération. Mais une revue de cette nature ne saurait être passée superficiellement ; elle ne saurait, non plus, être dénaturée par des idées de parti pris, ni altérée dans sa valeur par un faux amour-propre et la crainte du qu'en-dira-t-on. N'égarons donc pas l'opinion générale sur la propre valeur des faits et encore moins notre conscience par un sentiment d'orgueil : ne plaçons pas l'enthousiasme spontané comme une valeur réelle, comme un fait acquis suffisant ; car il n'y a rien de plus décevant qu'une belle journée sans lendemain. Il s'agit donc d'être franc avec nous-même et d'abattre cette raideur inconsciente qui nous détient, pour suivre, pas à pas, notre propre ouvrage, l'étudier selon sa valeur et ne pas craindre de se montrer rigide envers les écarts que nous lui avons fait subir par notre faute. Ceci fait, nous pourrons avouer franchement que nous nous connaissons bien, et ce sera là notre plus grand mérite ; car la connaissance de son soi passe avant toute chose.

A pareille époque, il y a environ un an, une grande partie des groupes du Sud-Est de France voulaient bien répondre à l'appel qui leur était fait de s'unir et qui consistait, par cette fusion, à former notre chère fédération. Cela fut fait avec un grand empressement et, à la louange de tous ceux qui prirent part à cette première réunion, il faut reconnaître qu'un véritable esprit d'initiative et un même sentiment les animaient. Par cet amalgame de convictions diverses, mais qu'un même fond constituait en un seul faisceau, un grand pas fut fait dans l'évolution spirituelle, jusqu'alors trop morcelée pour agir avec efficacité dans la voie nouvelle. Depuis, au brillant enthousiasme de cette première journée a succédé un état comateux, un laisser-aller sans nom que nous ne pouvons taxer complètement de coupable, vu les difficultés matérielles auxquelles nous nous heurtons à chaque pas, mais qui cependant mérite un blâme, parce qu'il nous a laissé dans un état stationnaire marquant par rapport au but à atteindre.

De plus, et il est pénible de le constater, l'union, qualité indispensable à tout bon fonctionnement, ne paraît s'infiltrer que difficilement dans notre milieu : un certain malentendu, provoqué d'une



part par les convictions particulières de chaque groupe, et d'autre part par les errements mondains et tous les dehors de la vie matérielle, semble en quelque sorte prédominer sur l'ensemble au point d'anéantir en nous ce sublime idéal de grandeur que nous prodigue la lumière spirituelle, et que nous devrions, par des efforts continus, tenir élevé au-dessus des mesquineries terrestres.

Il se peut, et cela est même certain, que depuis cette époque, dans quelques groupes, le nombre des initiés se soit augmenté ; il se peut aussi qu'en dehors de cette augmentation il y ait eu des résultats d'une certaine importance; mais, si cela a eu lieu dans quelques milieux, par contre d'autres n'ont abouti à rien, se sont désagrégés ou menacent ruine.

Cet état de choses, bien que se manifestant en dehors de la fédération, n'en atteint pas moins celle-ci dans ses parties les plus vitales en désorganisant tout ce qui fait sa force, c'est-à-dire les groupes, et en la privant du signe particulier de l'union, de l'amour et du dévouement que tout spirite doit y apporter. Il brise, pour ainsi dire, le lien qui unit le cœur aux nobles inspirations, chasse la volonté et éteint l'énergie; la communion disparaît, l'unique pensée du bien s'envole, et la matière seule, avec sa suite de vices, reste sur la brèche.

Voilà la triste vérité, telle qu'elle se présente et telle qu'elle est, et il ne faut pas croire être au-dessous d'elle en affirmant que le tableau qui précède est indiscutable.

A quoi cela tient-il ?...

« Ah ! les causes en sont multiples, mais leur assemblage, c'est la désunion... »

Mais cette désunion, d'où vient-elle ; qui peut l'avoir engendrée ? Celui qui l'a engendrée n'est pas une personnalité, aucun de nous n'est coupable en particulier de ce qui existe ; mais nous le sommes tous en général, par le non-abandon du mondain qui persiste malgré nos efforts à nous tenir sous son joug et à faire quelquefois de notre moi un être sans foi, sans loi et sans sentiment moral : cela paraît monstrueux, pourtant il en est ainsi ; nous n'avons qu'à consulter notre conscience et la mettre en parallèle avec la doctrine, pour nous convaincre qu'elle n'est pas toujours en rapport avec celle-ci.

C'est parce que nous péchons constamment par orgueil, par vanité, par manque de charité ou par égoïsme, et quelquefois par le parti pris d'une critique jalouse où la haine se montre, que cela existe. C'est parce que nous manquons trop souvent aux règles de l'amour en ne sachant faire les concessions voulues pour vivre en frères. Et, toutes ces faiblesses, toutes ces transgressions ont comme unique cause la connaissance trop superficielle de la doctrine ; nous ne l'étudions pas assez dans son fond et nous nous attachons trop à ses formes : nous ne nous pénétrons pas suffisamment de ce que doit être un spirite, nous ne nous rendons pas un compte exact de l'avenir de la doctrine dans le monde ; nous éloignons trop nos conceptions de la nature en les limitant à nos seules investigations, ce qui fait que chacun finit par se persuader que hors de ses vues il n'y a pas de vérité, et hors de ses croyances pas de salut. En résumé, par nos vues trop étroites et nos faiblesses, nous retombons tout simplement, dans le même désarroi et dans les mêmes erreurs que les religions anciennes et modernes, et, au lieu d'un progrès que le spiritisme doit apporter au monde par l'expansion d'une doctrine de vérité, nous paraissons aux yeux du monde multiplier un peu plus la confusion, ce qui ne peut être qu'un recul.

Il est donc temps que cet antagonisme cesse, si nous ne voulons pas devenir victimes de nous-mêmes ! Il est temps que nous nous montrions de vrais spirites, c'est-à-dire des incarnés convaincus de la vérité et intègres devant elle ! Il est temps de comprendre que, pour être spirites, il ne suffit pas de croire en l'au-delà ; mais qu'il faut strictement mettre en pratique ses enseignements. Ah ! il est quelquefois pénible d'immoler ses penchants pour se faire humble, il est dur de présenter la joue gauche à celui qui nous applique un soufflet sur la joue droite ; mais n'est-ce pas là notre propre expiation ! N'est-ce pas là la principale porte ouverte au mérite. Manquerions-nous de confiance en la vie future ? Certainement non ; car, alors, il n'y aurait plus qu'à abdiquer, afin de ne pas profaner plus longtemps une doctrine aussi sacrée que le spiritisme.

Avant donc d'agir, et afin d'éviter les écueils, examinons bien les choses, soyons prudents et circonspects ; tâtons-nous jusqu'au fond des entrailles pour nous assurer que nous sommes bien dans les conditions voulues, jetons alors un regard scrutateur sur l'Univers et nous ne tarderons pas à remarquer que le monde, malgré son état pervers, ne demande que la lumière et la vérité, parce qu'il ressent en lui-même que l'ère des grandeurs approche et qu'une rénovation est imminente. Mais il faut se demander, dans ce cas, quel est le milieu qui la lui donnera cette lumière ! quel sera le centre favorisé qui apportera aux incarnés ce record du travail divin !

Voilà la grande question qu'il faut se poser au milieu de nos études ; malheureusement, lorsque nous nous la posons, la neutralité ne préside pas à toujours nos conceptions, et dans ce cas, par un orgueil mal placé, nos penchants nous entraîneront toujours à y servir de solution. C'est un tort, car c'est ainsi que cette question divise les groupes et même les spirites entre eux ; parce que tous ont la fausse prétention d'être dans le vrai, bien qu'opérant chacun d'une façon différente.

Eh bien ! ce n'est qu'en observant bien les phénomènes de près, en étudiant sérieusement toutes ces particularités qui caractérisent les divers groupes dans les milieux où ils opèrent ; en bien se pénétrant que l'Être Parfait ne provoque rien, ici-bas, sans utilité, qu'on arrive facilement à la trancher et à comprendre, de par elle, que toutes ces différences ont leur raison d'être et sont même indispensables pour amener les diverses classes de l'humanité à l'harmonie.

En effet, le monde n'est-il pas, par lui-même, divisé en une foule de catégories bien distinctes ! Ne remarquons-nous pas la science à côté de l'ignorance, les idées larges à côté des idées étroites, la raison à côté du fanatisme, la morale à côté de la dépravation, l'incrédulité à côté de la croyance aveugle, etc.

Quelle influence peut avoir la science avancée, auprès de la faible ignorance ! Dites à un illettré que la distance qui sépare la terre du soleil est de trente-huit millions de lieues, cela ne l'intéressera guère ; il vous écoutera peut-être pour ne pas vous manquer de respect ; mais dans son for intérieur il se dira que vous ne l'avez pas mesurée et que ce que vous lui racontez est une pure imagination de votre part.....

Que peuvent les idées larges contre des idées étroites et arrêtées qui ne savent concevoir au delà de leurs propres investigations ?

Que peut la raison, contre le fanatisme invétéré qui ne voit que par l'organe affaibli d'un cerveau atrophié et d'une raison éteinte ! Que peut la morale sur la dépravation arrivée au paroxysme de la laideur ?

Que peuvent les démonstrations logiques et positives sur l'incrédulité qui ne raisonne pas et sur la croyance aveugle qui adopte tout sans contrôle ? Hélas, *rien !*

Il est donc nécessaire qu'un lien progressif existe et corresponde, dans toutes ses parties, à celles qu'il est chargé de transformer ; c'est la loi de progression ; car rien ne saurait se transformer en un jour, et de ce fait nous en arriverons à la valeur des diverses nuances qui caractérisent les spirites.

Ainsi, les spirites qui opèrent en intransigeants par les données de tel ou tel auteur sont nécessaires dans les milieux où les connaissances de la doctrine, tout à fait à l'état embryonnaire, ne nécessi-

tent que peu de complications, mais demandent à être bien connues. Ceux qui, non contents de ces données, les amplifient par des faits nouveaux, ont leur raison d'être, là où le besoin de progresser se fait sentir. Ceux qui préfèrent les manifestations aux indications morales sont aussi nécessaires, parce qu'ils apportent à la science un faisceau de faits qu'elle est obligée d'étudier. Ceux qui se vouent, tout particulièrement, à la guérison des malades par la pratique du magnétisme, soit matériel, soit spirituel, sont aussi d'une grande utilité; en même temps qu'ils rendent des services inappréciables, ils obligent la science médicale à convenir qu'il existe une force supérieure à tous les remèdes matériels. Ceux qui guérissent par les prières en provoquant la foi démontrent de par ce procédé qu'il existe un maître dans l'Univers, et, bien souvent, ils sauvent de la débâcle mondaine une quantité de pauvres diables qui auraient sombré sans eux.

Ceux qui pratiquent l'occultisme et prétendent que la matière peut produire des faits sans le secours de l'esprit, donnent à la science les moyens de rechercher les véritables causes de ces faits, et, dans ce cas, le spiritisme n'a qu'à y gagner, car la science ne saurait mentir devant la lumière (exemple, William Crookes). Enfin, ceux qui prétendent que la morale seule est efficace se trompent peut-être en écartant trop la science, suprême levier du progrès; mais ils résument pour ainsi dire toute la doctrine; ils rendent à la société ce talisman perdu, ce joyau qui lui manque et qui, de tous les services rendus est certainement le plus grandiose et le plus nécessaire. Maintenant, ceux qui savent tout coordonner; ceux qu'une étude approfondie du spiritisme a mis à même de discerner toutes choses sur la vaste échelle du monde, ceux-là sont des nôtres et nous les approuvons pleinement; mais, comme les autres, ils ne forment pour l'instant qu'une catégorie dans l'ensemble des catégories.

Nous sommes donc tous utiles dans notre milieu et chacun de nous est à même de réussir là où, avec des vues différentes, cent autres échoueraient infailliblement. Par conséquent, toutes les catégories de spirites, suivant leur milieu, forment un lien progressif évoluant lentement, mais sûrement, vers l'idéal du beau, et il faut que cela soit; une transition trop brusque risquerait de tout bouleverser pour n'aboutir qu'à un désordre. Les exemples ne manquent pas, du reste, dans l'histoire du monde, pour nous montrer que ceux qui prétendent qu'il peut en être autrement ne font que tâter de l'utopie. Il en est donc de même de la doctrine en général qui est obligée de suivre la loi commune et ne saurait, en aucun cas, faire exception à la règle.

Écartons donc de nous cette idée écourtée qui nous hante sans cesse; cette idée qui nous fait trop croire à notre infaillibilité, écartons-la de notre cerveau, et cela, pour plusieurs raisons : d'abord, parce que Dieu ne saurait transgresser ses propres lois, ensuite parce que le monde, dans l'état où il se trouve, n'est pas suffisamment préparé pour recevoir, dans toutes ses parties, la lumière complète.

Il faut donc qu'il soit amené peu à peu, et par fractions, sur les bords de l'oasis; il faut en outre que les étapes de chacune d'elles soient réglées et organisées selon le milieu qui les compose. Quant aux dispositions à prendre, elles ne sont du ressort que de ceux qui les dirigent; car leurs chefs directs connaissent mieux leurs besoins qu'un chef étranger. A eux donc le droit d'organiser la marche et de choisir la route, parce que, malgré leurs divergences, tous concourent au même but et tous l'atteindront un jour. A ce moment-là seulement la fusion du monde pourra se faire, parce que le labeur des étapes aura fait passer chaque fraction par toutes les phases de l'évolution, les yeux seront dessillés, et tout le monde y verra clair.

Ainsi, pénétrons-nous bien que les groupes spirites ne sont que les avant-gardes du grand mouvement spirituel, que chacun a sa petite colonne à éclairer et à conduire, et que, comme chacune de ces colonnes a ses éléments particuliers, il est nécessaire qu'elle ait des éclaireurs en rapport avec ses propres éléments. Comme conséquence, chaque spirite a donc le droit d'agir selon ses vues et ses connaissances, ce qui constitue son labeur à lui, et nous devons tous respecter ce labeur sous quelque forme qu'il se présente, à moins, toutefois, qu'il ne soit l'œuvre de l'esprit du mal; dans ce cas, nous lui devons nos conseils et notre charité. Oui, respectons toutes les convictions, et, mieux que cela, soyons heureux qu'elles existent; car c'est précisément de leur action particulière que naîtra la lumière générale, celle que chacun de nous croit posséder mais, qu'en réalité nous ne possédons pas pour l'instant entièrement; celle qui est la cause de nos divisions, parce que nous la discernons mal; mais qui naîtra du labeur de tous pour construire ce grand édifice de la croyance universelle. Oui, le spiritisme est un grand édifice à construire et où chacun est appelé à collaborer. Par le fond de la doctrine les bases en sont jetées, il ne nous reste plus, maintenant, qu'à y apporter chacun notre pierre; mais en l'apportant songeons à ce fond que nous oublions trop; car ce fond est la base même de notre association fédérale, c'est la morale : sans elle, point d'union possible, point d'édifice durable : sans elle, la fédération sera toujours un vain mot et n'existera qu'à l'état fictif. Il faut donc l'adopter et en faire le piédestal de nos travaux, si nous voulons vivre unis, et si nous voulons que notre œuvre soit de quelque utilité. Unissons-nous une fois pour toutes, faisons, en nous inspirant d'elle, trêve de toutes ces petites mesquineries qui se rattachent à notre manière de voir et à notre état matériel; faisons également trêve de toutes les questions mondaines contraires à notre profession de foi.

Donnons à ceux qui nous observent l'exemple vivant de l'amour, du désintéressement et de la fraternité. Que toute pensée basse soit éloignée de notre être; soyons de véritables spirites, c'est-à-dire de vrais hommes de justice, de miséricorde et de bonté; chassons l'orgueil comme le plus vil de tous les maux, et restons humbles, dévoués au bien et sincères dans nos actions. En un mot, corrigeons-nous de tous les défauts dont le poids nous accable; ne nous raidissons pas dans ce faux honneur terrestre qui consiste à nous faire considérer comme une personnalité. Ouvrons partout le chemin des concessions; car, vous le savez, rien n'est durable ici-bas, au contraire, tout y est accidentel ou passager.

Ne nous cramponnons donc pas comme des désespérés à cet état matériel, œuvre des préjugés et de la mode et qui n'est, en quelque sorte, que l'enfer terrestre. Et si nous voulons avoir une idée nette de la fédération, reportons-nous à l'article premier de nos statuts, article qui en est l'âme et qui dénote comment les pensées les plus simples sont encore les seules qui résument le mieux les nobles inspirations.

Cet article est ainsi conçu :

« Sous l'égide des bons esprits, il est fondé entre tous les groupes « spirites et les frères isolés de la région, une société ayant pour but « l'étude de Dieu et de l'au-delà, la propagation des idées *d'union*, « *de paix, de concorde, de fraternité* et *d'établir la solidarité la plus* « *complète entre tous les spirites....* »

Cette seule phrase ne résume-t-elle pas en elle le but particulier que nous devons poursuivre !... Pourquoi irions-nous chercher ailleurs ce que nous possédons sous la main; tous les mots n'ont-ils pas une portée complète! et cette solidarité qu'elle invoque, ne trouve-t-elle pas en nous l'écho que nous nous devons mutuellement appui et conseils en toutes circonstances.

Nous ne pouvons donc rien entreprendre, tant que l'harmonie ne présidera pas en entier sur l'ensemble de tous les fédérés qui doivent, avant tout, donner l'exemple, au milieu de la plus entière liberté d'action : il n'y a pas lieu pour cela de les soumettre à aucune discipline ni à aucune obligation forcée; mais ils doivent, de leur

propre mouvement, suivre la pensée pure, celle du cœur et qui ne s'annonce que par le désir du bien.

Si la doctrine était comme le commun des choses de ce monde, si elle n'était point marquée de cette empreinte particulière qui l'élève au-dessus de l'abîme ; il pourrait se faire, qu'au moyen de quelques systèmes matériels elle prenne des proportions et devienne en quelque sorte une forteresse ; mais elle est tellement en dehors de toutes les organisations terrestres, elle ressemble si peu à tout ce qui existe, qu'en aucun cas nous ne pouvons assimiler la fédération à quelques-unes de ces sociétés répandues sur la surface du globe. Nous ne pouvons donc lui tolérer qu'une commission dirigeante forcément nécessaire pour lancer les convocations, tenir les comptes et les archives.

En dehors de cela, rien dans nos travaux ne peut être lié au matériel, rien ne peut et ne doit converger vers une idée politique, religieuse ou autre n'émanant point de la généralité. En conséquence, la discipline à observer est des plus faciles et des plus simples ; elle consiste, non pas à l'observation rigoureuse de règlements, mais à vivre d'une vie commune par la pensée du cœur qui unit des frères soucieux de l'avenir de l'humanité en lui donnant un exemple frappant.

Chacun de nous possède donc entièrement son libre arbitre, personne n'est lié, nous sommes tous libres, de nos actes ; mais la liberté elle-même a des limites que nul ne saurait franchir, et encore moins un spirite ; cette liberté est donc limitée au bien et n'a droit au respect que tant qu'elle ne porte pas atteinte à la liberté d'autrui et ne provoque du désordre.

Prenons, de ce fait, dès aujourd'hui, cette immortelle devise du Christ : « Aimez-vous les uns les autres et pardonnez à vos ennemis. » Consacrons-la en cet instant solennel par un vote unanime, par un ordre du jour qui rendra désormais ineffaçable son empreinte sur chacun de nous et procurera à la fédération cette force qui lui manque pour pouvoir se maintenir telle qu'elle doit être.

Regardez l'horizon, voyez comme le vice et la corruption prennent des proportions ; voyez comme les peuples sont las et énervés par cette houle mugissante qui menace de tout détruire ! Tout cela est signe des temps et annonce une de ces secousses dont le monde a été pendant si longtemps le théâtre. C'est l'époque critique, une de ces époques où le déchaînement des éléments arrive quelquefois à son paroxysme. Unissons-nous donc devant le danger, donnons à cette humanité cet noble exemple qui lui manque, donnons-lui cette morale consolatrice qui doit la relever ; et, si nous avons le bonheur de réussir, ce qu'il faut espérer, sachez que nous aurons bien mérité.

S. REYNAUD.

Ordre du jour

Attendu que le but principal de l'œuvre fédérale est de répandre la morale par l'exemple, les membres de la Fédération spirite du Sud-Est de la France, convaincus que les dehors méchants de la vie matérielle ne sauraient s'amalgamer avec la doctrine de vérité ; reconnaissant, en outre, qu'un tel état de choses s'immisçant dans la Fédération ne peut que provoquer sa désagrégation et donner le mauvais exemple, décident : que nul ne pourra désormais en faire partie s'il n'apporte avec lui les sentiments les plus élevés de l'amour et de la fraternité. Ils décrètent, en outre, que tout membre ou tout groupe adhérent, faillant à ce devoir sous un prétexte quelconque, reste moralement responsable devant Dieu de cette profanation et perd devant ses frères le droit au titre de spirite.

MÉDIUMS ET HOPITAUX

Ceux qui ont lu et médité l'important ouvrage *Hallucinations télépathiques*, de MM. Gurney, Myers, Podmore, traduction de M. Marillier, ont dû remarquer la relation étroite qui existe entre l'intensité du phénomène et l'état du personnage correspondant dit : agent. Un facteur duquel il faut également tenir compte est la distance. Il est clair, et l'expérience le montre, que plus petite est la distance entre le sujet et l'agent, plus intense devient le phénomène. L'âge est aussi un facteur qu'il faut considérer, l'extériorisation devant atteindre son maximum dans le voisinage de l'âge mûr. Parmi les nombreux exemples cités dans ce livre très remarquable, ceux où l'agent n'est pas atteint mortellement ne sont pas les moins précieux ; ils nous autorisent précisément l'introduction de la mesure dans ces phénomènes et nous permettent de les faire entrer dans le cadre des phénomènes physiologiques les mieux étudiés.

Cela dit, nous venons faire appel à la jeunesse des hôpitaux. L'hôpital voilà un champ fécond, pour l'étude des phénomènes de télépathie et de médiumnité de toute sorte ! Il y a longtemps que nous demandons que des médiums professionnels soient attachés aux hôpitaux, tant pour l'indication immédiate d'affections graves dont les signes sont souvent reconnus trop tard par le médecin, que pour l'étude du haut magnétisme et de la psychologie. C'est surtout dans le voisinage des malades que la mort va bientôt frapper qu'il faudrait diriger le *percipient* (1), ainsi que les appareils sensibles aux forces magnétiques extériorisées.

Nous donnons cette note à titre de simple avis, nous réservant de traiter amplement ce sujet si les circonstances nous le permettent.

R. C.

LES FAITS

En 1863, caporal au 3e tirailleurs algériens, j'entrai à l'hôpital pour fièvre paludéenne, mais, la veille de ma sortie, après mon dîner, j'eus une hémorragie violente, par suite d'une lésion organique de l'aorte.

Je fus vingt-neuf jours entre la vie et la mort, par suite de cette perte de sang, de sangsues à la région du cœur et de ventouses placées pendant les huit premiers jours après un bain sinapisé, du tronc aux extrémités. *J'étais du reste sans aucune souffrance.*

J'étais exsangue, je n'avais plus que le souffle, et ma lucidité parfaite, *dans un calme absolu.*

Dans cet état, je rêvai une nuit que je voyageais en chemin de fer sur la mer, et, bien portant, j'arrivais à un point terminus, contre un rocher, sans gare apparente, dans une ville inconnue : *toute blanche.* Je ne remarquai qu'une chose à cette arrivée, des hommes noirs de fumée sur la machine, tenant pelle et barre de fer dans les mains, sans horizon à leur machine.

Je me retournai du côté de la ville. Elle était composée d'une seule grande rue et les maisons étaient bien bâties, presque toutes blanches.

(1) Conformément aux idées que nous avons exprimées depuis longtemps au sujet du vocabulaire des sciences magnétiques, nous demandons la suppression de l'expression de « médium » et son remplacement par celle de « percipient » celui qui reçoit).

« Médium » signifie milieu, puis intermédiaire. Le spiritisme adopte cette expression pour désigner un personnage servant de liaison entre un humain et un esprit ; or, la théorie spirite n'est pas admise par tous les chercheurs. Il faut, nous ne cessons de le dire depuis bien des années, et pour la plus grande liberté des études, qu'une expression, que l'on veut rendre générale, soit aussi indépendante que possible d'une théorie dont l'exactitude n'est pas entièrement démontrée.

R. C.



Et sur les trottoirs, il y avait des garçons d'hôtel, pâtissiers ou de café tous en calotte et cotte blanches.

Je m'écriai : C'est une ville de boulangers ! Et je n'y pensai plus.

En 1868, je fis un voyage en Suisse. Je pris le chemin de fer de Neuchâtel à la Chaux-de-Fonds, de 5 à 6 heures du soir et, la nuit, je m'éveillai aux senteurs des eaux du lac : c'était le chemin de fer côtoyant le lac, mon rêve de l'hôpital de La Calle, de 1863. J'en ris, puis je me rendormis. Mais mon arrivée à la Chaux-de-Fonds fût plus expressément fidèle à mon rêve : *La locomotive s'arrêta contre le rocher, et mes hommes noirs de fumée étaient bien là, pelle et barre en main.*

La ville m'apparut alors identique à celle du rêve, et les promeneurs matineux des trottoirs, à peu de chose près, étaient bien tous en calotte et en cotte blanches, *c'est-à-dire garçons d'hôtel, de café et pâtissiers.*

La vision, à cinq ans de distance, avait été fidèle en tous points ; et, alors, je ne pouvais en avoir aucune idée. Je n'avais jamais mis les pieds en Suisse, ni eu aucune relation avec ses habitants.

Ce rêve fait à l'hôpital dans un moment où tout le personnel me condamnait à mort, et moi-même n'ayant, depuis trois semaines, aucun espoir, me rendit, à son examen réfléchi, un petite confiance dans ma vitalité si ébranlée, au physique et même au moral.

Je rentrai en France huit mois après. Le voyage en mer ne me rappela rien. Le chemin de fer de Marseille à Lons, pas davantage, et, en 1868, n'y ayant jamais pensé, mon rêve se représenta à mon arrivée à la Chaux-de-Fonds, comme un portrait de paysage vu, réfléchi, apprécié et, retrouvé inopinément et sans erreur possible dans ses moindres détails.

Voilà le fait, dans le rêve et dans sa réalité. U. L.

Vie ésotérique de Jésus de Nazareth

(FRAGMENTS)

Dans le début de cette étude, nous avons vu que Joseph avait été amené à dire à Jésus qu'il n'était pas son père, puisqu'il avait été engendré d'une manière occulte, ce que la religion catholique a traduit par l'*Opération du Saint-Esprit.*

Ce serait là certainement une vérité en transposant un mot, si par exemple les docteurs catholiques avaient dit, au lieu de Saint-Esprit, d'un *Esprit saint*, c'est-à-dire d'un Esprit élevé, d'une entité astrale très évoluée.

Ce qui précède signifie ésotériquement que la Vierge Marie avait conçu par l'intermédiaire d'un Esprit de l'astral (du plan Dévakanique), au lieu de s'être unie avec un humain, un terrien, un homme.

La Vierge aurait donc réellement conçu, sans cesser d'être Vierge, en supposant que Joseph eût fait vœu de virginité.

Telle serait la naissance divine de Jésus ; ce serait là un fait très rare, mais non unique. La tradition, en effet, nous apprend que Zoroastre, Moïse, Alexandre le Grand, Romulus et Numa, rois de Rome, ainsi que d'autres personnages illustres de l'antiquité, n'ont pas eu pour père un terrien, mais une entité de l'espace, un génie, un dieu.

En ce qui concerne la naissance dans une étable à Bethléem, entre un bœuf et un âne, l'adoration des Rois-Mages, il ne faut voir en tout ceci qu'une légende, un mythe, comme en a toujours été entourée du reste la naissance des personnages historiques importants.

Sur la première enfance de Jésus, nous ne savons presque rien ; nous rapporterons cependant un peu plus loin une tradition assez répandue, qui paraît sinon vraie, au moins très vraisemblable.

Mais auparavant nous dirons que Jésus passa les premières années de son enfance dans l'atelier de charpentier de son père, nous allons voir ce qu'il faut entendre par ce mot.

Jésus ne dut pas y travailler longtemps, si toutefois il y travailla, car nous savons, par la lettre de l'ancien des Esséniens, que dès l'enfance Jésus avait été voué par Joseph et Marie à la secte Assénienne.

Il est donc probable que de l'âge de cinq à six ans jusqu'à douze, où nous le voyons pour la première fois faire une prédication au Temple, il passa les premières années de son enfance au milieu des Esséniens dans leurs réunions. C'est là où il apprit à lire et à écrire, qu'il s'instruisit des choses de la religion et qu'il apprit à connaître les faits et gestes des pharisiens et des lévites juifs, ainsi que tous les complots de la synagogue, en vue d'exploiter le plus possible le peuple. De là, le premier écœurement de Jésus et la pitié qui s'empara de son cœur ardent pour la défense et la salvation du peuple.

C'est de là aussi qu'il conçut pour la première fois le projet de consacrer son existence tout entière à propager les idées de charité et de fraternité qui auraient dû régénérer le monde. Si depuis bientôt deux mille ans la charité, l'altruisme et la solidarité, la véritable fraternité avaient été compris par l'humanité, dans le sens que l'avait formulé Jésus, c'est-à-dire dans l'esprit de l'Essenianisme, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus sur la terre des pauvres et des malheureux.

Nous venons de dire ci-dessus que Jésus avait, dans son enfance, travaillé chez le charpentier Joseph. Nous devons rapporter à ce sujet une tradition : c'est que le jeune enfant modelait dans l'atelier de son père nourricier des oiseaux ou des fleurs qu'il sculptait sur les panneaux des meubles que fabriquait Joseph, car, à cette époque reculée, un charpentier était un homme exécutant tous les travaux en bois ; il était non seulement fabricant de charpente, mais encore menuisier, ébéniste, et probablement mosaïste en bois. De plus, comme à cette époque il n'y avait pas de marchands de bois, les charpentiers comme Joseph allaient dans les forêts pour y abattre les arbres nécessaires à l'exploitation de leur industrie.

C'est même dans un de ses voyages en forêt, où il resta près d'un an, qu'en revenant à Nazareth il trouva Marie dans un état de grossesse très avancée.

Il aurait même chassé de sa maison sa femme, si un Frère Essénien n'était pas venu lui apprendre comment Marie avait pu, en son absence, devenir enceinte et le caractère de sa mission sacrée.

Le même Essénien lui dit qu'il devait aimer et chérir cet enfant plus que s'il était le fruit de ses œuvres ; ce que Joseph, dans la suite, exécuta à la lettre ; car plus tard, ayant eu des enfants de Marie, il ne cessa jamais d'aimer Jésus ; il eut au contraire une préférence marquée pour lui ; de là la jalousie des frères de Jésus à son égard.

(*A suivre.*) X...

Dictées de l'Au-delà

(*Suite*) (1)

VI

DU PROGRÈS MORAL

Le progrès moral est illusoire si l'on supprime de l'enseignement une cause primordiale intelligente et la survivance de l'âme.

La loi, base de la morale, met à droite ce qui est bien, à gauche ce qui est mal, comme si le bien et le mal se discernaient facilement ; elle pose les bases du devoir sur un terrain d'argile, et sur les décombres amoncelés de ce sol friable s'élève une végétation mortelle aux hommes.



La conscience humaine bien développée peut seule établir d'une façon stable et juste les lois qui sauvegardent les bons contre les méchants.

Les religions d'État se réservent l'enseignement de la morale. Mais, la foi s'éteignant, il ne reste d'une laborieuse étude religieuse que des préceptes étroits, surannés, incompréhensibles avec le progrès, et ces préceptes tendent à développer certains vices plutôt qu'à les vaincre.

L'idée qu'une infime partie des habitants du globe détient le monopole de la vérité et de la vertu est en flagrante contradiction avec la justice divine et avec la science.

Quel homme progresserait en restant parqué dans un étroit enclos et en bornant son horizon aux grands végétaux des temps primitifs sur lesquels seraient étalées des sentences tombées en désuétude?

La croyance que la philosophie religieuse et morale est entièrement contenue dans quelques ouvrages écrits depuis près de deux millénaires arrête le développement intellectuel des hommes s'abandonnant en aveugles aux articles de foi enseignés par une secte qui refuse systématiquement l'analyse et la discussion de cette croyance.

Cette foi, toute de routine, ne saurait extirper les vices et, pour donner l'illusion du bien, elle passe une feuille d'or sur les vilenies humaines et crée le jésuitisme.

Infatuées d'orgueil, les religions d'État défendent de penser, de chercher et aucune voix puissante ne s'élève pour discuter des progrès réels de la race humaine.

Le peuple, sollicité d'adorer le veau d'or et de mépriser le travail manuel, reste l'esclave de l'argent et de la force.

Les codes de loi mettent un frein au crime, mais ne développent pas les vertus ni les grands caractères. La loi châtie et jamais ne récompense. Au criminel elle donne l'ignoble couperet et le panier de son; à l'honnête homme, au bienfaiteur de l'humanité, elle ne sait rien offrir. Elle s'inquiète peu d'élever l'homme vertueux, mais elle est sans pitié pour les misérables.

L'homme, devenu méchant et rusé par l'injustice des lois, menace l'état social.

En acceptant l'immortalité et la justice extra-terrestre, la nation devrait insister autant sur l'éducation que sur l'instruction des enfants. Il faut comprendre l'homme pour l'instruire et l'élever moralement sans lui présenter un type de perfection impossible à atteindre.

Une nation libre ne doit point laisser subsister d'équivoque sur la question religieuse, elle doit développer la raison et le jugement autant que la mémoire, tandis qu'au contraire celle-ci accapare complètement la jeune intelligence, l'emplit d'idées toutes faites, d'articles de foi et accepte les déductions les plus contradictoires au détriment de la logique et du progrès.

L'instruction laïque biffe la question religieuse et philosophique plutôt que de l'étudier et elle perd ainsi une partie de sa bienfaisante influence. Les prêtres veillent et, par la femme, par les riches, ils rentrent en scène, ressaisissent leur proie et prodiguent l'enseignement d'une morale défectueuse et d'hérésies scientifiques.

Morale factice, vertu apparente. Les sectaires augmentent et le fanatisme rallumerait les bûchers sans l'instruction répandue à flots par les écoles laïques.

VII

DE LA VIE CONTEMPLATIVE

S'il est nécessaire de se préoccuper de l'au-delà et d'éveiller en soi les sentiments, les instincts généreux qui doivent y sommeiller, il faut se garder de négliger les devoirs qu'entraîne avec elle la vie terrestre.

Lorsque les travailleurs sont appelés dans le champ où se fait la moisson, ils ne doivent pas s'occuper du pain que donneront les épis dorés et s'asseoir en priant pour que ce blé leur assure la nourriture quotidienne, mais au contraire ils faucheront sans trêve ni repos et mettront les épis à l'abri de la pluie et du vent.

Le travail est la garantie de l'avenir.

Ainsi en est-il de ceux qui croient fortifier et grandir leur âme en s'éloignant des périls et dangers de la vie sociale et en s'annihilant en méditations et rêveries où trop souvent leur seul moi est en cause.

La prière ainsi faite est peu ou point productive. Toutes les forces psychiques émanées de l'homme et n'ayant pour objectif que la personnalité qui les dépense ne s'élèvent pas au delà de la sphère terrestre.

Au contraire, celui qui emploie ses forces au bien général s'éloigne de l'infériorité animale.

Les hommes aux aspirations généreuses tendent toujours à améliorer le sort de la collectivité. L'esprit s'élève, l'âme s'épure en embrassant tous les êtres dans un amour universel.

Les sectes religieuses qui réprouvent le mariage et replient l'homme sur lui-même en vue de la problématique béatitude éternelle ne peuvent être dans la vérité. Les lois naturelles sont supérieures au mysticisme et la procréation étant la source de vie ne peut être mise au niveau du crime et du péché.

Cette erreur est contraire à la morale et à la logique. L'homme et la femme se complètent, ils émoussent leurs défauts par la vie commune, ils s'entr'aident et deviennent une puissance lorsqu'ils ont un but noble et défini.

Une nation, réellement soucieuse du progrès, ne doit pas laisser s'étendre les lieux, soi-disant bénis, où des hommes et des femmes prétendent conquérir le bonheur éternel en échappant aux devoirs familiaux et sociaux en vivant au détriment des croyants simples et naïfs.

Les ordres hospitaliers ont un incontestable mérite, mais trop souvent le fanatisme détruit les effets bienfaisants de leur charité et les incite à limiter leurs soins à leurs coreligionnaires en oubliant que les hommes sont frères.

Le spiritisme plane au-dessus des religions et des cultes, il accepte tous les hommes en ses rangs et leur demande pour seul droit d'entrée la bonne foi et l'étude approfondie des fins dernières de l'homme.

Ainsi compris, le spiritisme est un flambeau éternel, il fortifie les faibles, console les malheureux et devient la base inébranlable de la vertu en refrénant ces deux vices: l'égoïsme et l'orgueil.

Ne croyez pas qu'il faille, pour être spirite, pratiquer un culte quelconque ni entrer en relation avec des intelligences occultes. Il faut s'étudier, se connaître et vaincre ses défauts en aimant son prochain et en cherchant le bien général avant le bien particulier.

Paul GRENDEL.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 25 juin, de M. Carias, Avignon	. . . . . .	5 fr.
Du 4 juillet, anonyme Lyon	. . . .	20 »
Du 4 — de Mme I. H.	. . . .	2 »
	Total	27 fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

12-7-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



Neuvième Année. — N° 209. **10 Centimes** 1er-15 Aout 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Vérité Raison Justice — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — Lumière Sagesse Amour

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Le Spiritisme n'est pas mort

Après l'article de M. J. Bouvéry : *M. Camille Flammarion trahit-il le spiritisme ou le sert-il?* paru dans notre numéro du 16-30 juin, de nombreux manuscrits nous sont parvenus pour soutenir ou combattre les idées de l'éminent astronome.

De son côté, M. Flammarion réfute tout ce qui lui est prêté, par la lettre suivante adressée au journal *l'Éclair* à la date du 10 juillet courant.

Monsieur le Directeur,

« La mythologie était bien inspirée, en plaçant la vérité au fond d'un puits.

« Je viens de recevoir avec l'*Éclair* environ deux cents journaux français et étrangers me mettant en cause de façons bien différentes.

« Les uns déclarent que, dans *une lettre retentissante*, je me sépare avec éclat des spirites, que je les traite de fumistes et d'hallucinés. Les autres m'approuvent de cette détermination et s'étonnent qu'un astronome qui a beaucoup travaillé ait pu s'occuper même un instant de ces balivernes. Plusieurs celèbrent mon humilité, mon courage, mon désintéressement. Une lettre publiée hier dans votre estimable journal déclare au contraire que mon abjuration a pour but de m'apporter des places officielles et des honneurs dont je suis affamé, etc., etc.

« Or, *je n'ai écrit aucune lettre ;* je ne me suis séparé de personne. Je continue d'étudier avec indépendance et loyauté des problèmes qui m'ont toujours intéressé, et l'ouvrage que je prépare sur ces questions fort complexes, scientifiquement analysées, et dont quelques fragments ont paru dans les *Annales*, ne sera pas terminé avant plusieurs mois. N'aurait-on pu attendre la publication de ce livre avant de l'interpréter et d'imaginer autant d'inventions plus ou moins ridicules.

« Je donne donc un démenti formel à tout ce qu'on a écrit là-dessus.

« Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

« Camille Flammarion.

« Observatoire de Juvisy, le 8 juillet 1899. »

D'autre part, nous extrayons du *Journal* (17 juillet courant), sous la signature de *Paul Bonhomme*, les lignes suivantes :

La querelle des spirites

Ce que c'est que l'habitude ! Nous nous sommes tellement familiarisés, depuis quelque temps, avec les événements sensationnels, que nous ne pouvons plus nous passer d'une « affaire ». Quand celle sur laquelle nous vivons est, croyons-nous, à la veille de se liquider, nous nous hâtons d'en susciter une autre.

Nous avons maintenant l' « affaire Flammarion ». Mais celle-là, espérons-le, ne nous affolera pas au point de nous exposer à en venir aux mains, car, pour la discuter, il faut pénétrer et se cantonner dans le domaine des esprits.

M. Gustave Flammarion a-t-il, oui ou non, rompu avec le spiritisme ? Croit-il toujours ou ne croit-il plus à l'évocation de l'esprit des morts ? Question brûlante, qui alimente les papotages des cercles et des salons, qui nous vaut, chaque jour, de la part de nos lecteurs, une correspondance anxieuse, et que, personnellement, je bénis, puisque, pour y répondre et fixer définitivement un point d'histoire, je me suis offert le charmant voyage de Juvisy où villégiature l'éminent astronome.

Trente-cinq minutes de chemin de fer dans le plus riant des sites ; le temps de gravir dans le coupé du maître le chemin tortueux qui conduit à l'ancien « château de la Cour de France », que son savant propriétaire a luxueusement transformé en observatoire ; le plaisir de savourer à la table de famille un excellent menu arrosé de quelques vins propices aux jaseries ; et, mollement accoudé à la fenêtre du cabinet de travail, d'où le regard embrasse un horizon de

rêve, je puisais, comme on dit, mes renseignements aux sources les plus sûres.

Le facteur, précisément, venait d'apporter un paquet de coupures de journaux, commentant la « lettre retentissante » et la « déclaration » du grand astronome, et ce fut avec un sourire d'aimable ironie que le destinataire accueillit cette volumineuse communication. En effet, à l'encontre de ce que l'on suppose, il n'avait, depuis le bruit fait autour de l'incident, ni écrit une ligne, ni prononcé un mot qui pût justifier le reproche qu'on lui adresse.

Sa prétendue « lettre rendue publique » est de pure invention. Ses soi-disant confidences n'ont jamais été faites. Je crois donc avoir eu la primeur de ses déclarations sur la question.

Pour tout dire d'un mot, le célèbre « Flamm », comme on l'appelle familièrement dans la maison, a toujours eu sur le spiritisme les idées qu'il professe aujourd'hui. Ce n'est donc pas un « lâcheur », mais un curieux, qui cherche, qui interroge, qui veut éclairer sa religion de savant, en suivant la seule méthode permettant d'aboutir à des conclusions positives ; et les siennes ont toujours été passionnément discutées.

Quand, il y a trente ans, il proclama que l'astronomie allait se transformer, qu'elle cesserait de s'arrêter aux mathématiques pour étudier la constitution *physique* des autres mondes, on cria à l'hérésie. Le Verrier, plus poli, le traita de poète. Or, s'il est parfois affirmatif, parfois aussi il fait des réserves.

C'est d'une de ces réserves que la querelle actuelle est née.

— Ai-je, comme on me le reproche, abjuré avec éclat les recherches spirites, en soutenant que tous les spirites sont des hallucinés ? Rien n'est moins exact, me déclare mon illustre interlocuteur.

A dix-huit ans, j'assistais aux séances de la société spirite d'Allan Kardec ; et, dès cette époque, j'émettais, à propos des communications signées *Galilée*, les mêmes doutes sur l'identité des esprits qui se communiquent. On croyait alors que « Jupiter » était un monde délicieux et charmant, favorisé d'un printemps perpétuel. Je fis mes réserves ; et c'est ainsi que j'ai été conduit à présumer qu'il y avait là, très souvent, des reflets de la pensée des expérimentateurs ; pas autre chose. Or, l'hypothèse même du reflet de la pensée n'explique pas tout ; et j'estime qu'il y a des forces inconnues aussi dignes d'être étudiées que tous les problèmes scientifiques.

Quant à l'origine de la discussion actuelle, la voici : Je termine, en ce moment, un ouvrage dont j'ai publié des fragments dans les *Annales*. L'un de ces chapitres traite des communications obtenues par Victor Hugo à Jersey, à l'aide de coups frappés par le pied d'une table ; et j'en signale de curieuses, notamment celle-ci :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table. Vacquerie et quelques autres ne s'en approchaient qu'alternativement. Hugo jamais. Il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivant à l'écart — sur des feuillets — les dictées de la table qui frappait du pied, à raison d'un coup pour la lettre A, de deux coups pour la lettre B, etc.

En général, la table, consultée dans ces conditions, annonçait immédiatement la présence de poètes, tels que Molière, Shakespeare, Camoëns ; d'auteurs dramatiques et d'autres personnages célèbres, tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc... Mais, la plupart du temps, lorsque ces esprits étaient consultés et qu'on les interrogeait, la table, à la place du nom qu'on attendait, frappait celui d'un être imaginaire, de « l'Idée » ou de « l'Ombre du Sépulcre ». Je dois dire, pourtant, que Galilée a signé, au moyen de cette transmission, des pages admirables sur l'astronomie.

Or, un jour, les esprits, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo prépara deux questions, et, le lendemain, Molière ayant répondu à l'appel, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis quatorze, au ciel, n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus, le laquais d'Ésope ?

Molière resta muet.

— Qui est donc là ? demanda-t-on à la table.

— L'Ombre du Sépulcre... répondit-elle.

Et elle dicta :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier ;
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu déconcerté de la familiarité de la leçon, Victor Hugo, insistant pour s'adresser à Molière, posa la seconde question.

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, Archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu, là-haut, ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon ;
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles ;
Car je sais que le corps y trouve une prison
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attendit. Molière ne répondit pas. C'était encore l'Ombre du Sépulcre qui parlait. Et vraiment, nul ne peut lire sa réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau,

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles,
Rentre dans cette nuit d'où quelquefois tu sors,
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles,
Par-dessus l'épaule des morts !

La leçon était dure. Indigné de la conduite des esprits, Victor Hugo jeta son cahier et quitta la salle.

Il faut reconnaître que les communications dictées par la table sont d'une grande élévation de pensée et d'une langue superbe. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'elles émanaient d'un être extérieur, indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place ; et pourtant, en parcourant ces trois cahiers — car ils ont été conservés — on ne peut se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ». C'est du Victor Hugo que l'on entend ; parfois même du Victor Hugo sublime.

Loin de moi la pensée d'accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. A cet égard, pas de discussion.

Il ne reste donc que deux hypothèses : ou une action inconsciente de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

Eh bien ! nous dit en concluant M. Camille Flammarion, quant à moi, j'admets les deux hypothèses, sans me prononcer encore pour l'une à l'exclusion de l'autre, et en déclarant que l'une comme l'autre est pleine de difficultés. On ne conçoit, en effet, ni comment Victor Hugo, qui n'était pas à la table, puisqu'il remplissait à dis-



tance le rôle de secrétaire, a pu, sans en avoir conscience, agir sur la table pour la mouvoir et lui faire dicter cette splendide réponse, ou agir également à son insu sur les cerveaux présents ; ni comment, d'autre part, un esprit invisible et anonyme a pu répondre ainsi par le style même du poète. Je me rappelle avoir souvent discuté avec Victor Hugo lui-même, et jamais nous n'avons pu conclure...

Ces cas se renouvellent journellement ; mais les spirites convaincus de l'identité des esprits n'admettent pas la discussion. Peut-être ont-ils tort. Voilà tout ce qui nous sépare.

Par conséquent, le problème psychique se pose et n'est pas résolu.

Ce que j'affirme, c'est que nous ignorons beaucoup de choses. Or, c'est en cherchant qu'on trouve...

Nous voyons par ce qui précède que M. C. Flammarion, loin de déserter le drapeau sous les plis duquel il combat depuis de longues années, continue au contraire ses recherches dans le domaine de l'inconnu ; nous attendrons donc ses conclusions avant que de nous prononcer nous-même, bien que notre conviction soit faite d'une *façon absolue* au sujet de l'identité des esprits pouvant se manifester.

A. B.

A propos du « Questionnaire d'identité »

DEMANDÉ PAR M. BOUVÉRY

En prévision d'un Congrès qui devait se tenir en 1894, un questionnaire du genre de celui réclamé par notre ami Bouvéry (1) avait été élaboré par M. Mongin, président du *Comité de propagande*. Pourquoi n'y a-t-on pas donné suite ?

Oh ! que de temps de perdu !... quel puissant faisceau de faits d'identité, présenté scientifiquement, nous pourrions aujourd'hui opposer aux savants, ainsi qu'à toute la « grande presse » qui, à l'unanimité, vient de crier : *Le spiritisme se meurt ! Le spiritisme est mort !...*

Voici cet appel. Que le *Comité du Congrès de 1900* revoie ce questionnaire, qu'il précise davantage, s'il y a lieu, les questions, afin de faire œuvre absolument scientifique, et au *Requiem* de la « grande presse » nous répondrons : *Hosanna !* LE SPIRITISME EMPIRIQUE, MYSTIQUE EST MORT ; MAIS LE SPIRITISME SCIENTIFIQUE, RATIONNEL EST VIVANT, BIEN VIVANT...

X..

Appel du Comité de propagande

ÉLU PAR LE CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1889

Le Comité de propagande estime que, devant le parti pris des savants de vouloir attribuer les phénomènes spirites uniquement à l'action de la force psychique, émanant du médium et des assistants, à la transmission de pensée ou à l'inconscient, sans aucune intervention de la part des esprits, il serait utile qu'il puisse, au Congrès de 1894, apporter un faisceau de preuves d'identité, données par les esprits dans des conditions telles qu'il ne soit plus permis de révoquer en doute leur existence extra-terrestre.

Dans ce but, le Comité de propagande a élaboré l'appel et le questionnaire ci-après :

M. et F. E. S.,

***Vous êtes instamment prié de vouloir bien signaler au Comité de propagande, par les procès-verbaux circonstanciés répondant, selon** le cas, aux questions énumérées ci-dessous, les faits d'identité spirite dont vous avez été témoin, ou qui sont parvenus directement à votre connaissance.*

QUESTIONNAIRE

1° Par quel mode de médiumnité avez-vous obtenu la preuve de l'identité de l'esprit qui s'est communiqué ?

Indiquer dans les procès-verbaux le mode de manifestation de l'esprit : Table — planchette — écriture intuitive — écriture mécanique ou automatique — ardoise — écriture directe — vision — incarnation — apparition — matérialisation à la lumière ou dans l'obscurité — photographie spirite, — moulages ou empreintes résultant de matérialisations partielles de la face ou des membres.

2° Quelles sont les preuves d'identité données par l'esprit qui s'est manifesté ?

Détailler les faits rappelés par l'esprit.

Dire si ces faits étaient présents dans la pensée de la personne à laquelle la preuve d'identité était donnée, ou bien si elle en avait perdu le souvenir.

Dire si les termes employés par l'esprit étaient les mêmes que ceux dont il avait coutume de se servir de son vivant, ou bien si on a remarqué seulement une ou plusieurs expressions qui lui étaient également familières pendant sa vie humaine.

Spécifier si les conditions dans lesquelles l'esprit s'est manifesté révélaient son caractère, sa manière d'être habituelle ; tel enfin qu'on l'avait connu avant sa mort.

L'esprit qui s'est manifesté était-il connu du médium, d'un seul, ou de plusieurs des assistants ?

Les preuves d'identité concernaient-elles une personne non présente à la séance, et le contrôle, établi après cette séance, a-t-il permis de bien reconnaître la personnalité de l'esprit ? Dire dans quelles conditions ce contrôle a été effectué.

3° L'esprit, qui s'est communiqué, était-il complètement inconnu des personnes présentes et des habitants de la localité ?

Si oui, par quels moyens a-t-on pu constater son identité, étant donnés les faits de sa vie terrestre qu'il aurait rappelés ?

Citer quelles pièces ou documents ont été consultés dans ce but : Acte de naissance, acte de mariage, acte de décès, état des services militaires, brevets ou commissions, etc., etc.

Quel genre de correspondance a été échangée pour rechercher l'identité de l'esprit ?

4° En ce qui concerne les identités obtenues par la vision, au moyen de médiums voyants ou de somnambules lucides, il est indispensable de mentionner, dans les procès-verbaux, si le médium ou le lucide avait connu, de son vivant, l'esprit dont il aurait fait la plus exacte description ; dire dans quels termes cette description a été faite et n'omettre aucune des particularités qui ont permis de reconnaître l'esprit.

Spécifier, en outre, si l'esprit était connu d'une ou de plusieurs des personnes présentes, et si ces personnes pensaient à cet esprit, avant ou pendant que le médium en faisait la description.

Dire si l'esprit s'est présenté sans évocation et inopinément à la vue du médium ou du lucide.

Indiquer si l'identité, obtenue par vision, a servi de moyen de contrôle en venant confirmer les identités données par l'esprit, dans la même séance, au moyen de la table, de la planchette, de l'écriture médianimique automatique, ou directe, etc., etc.

5° Dans les communications spirites obtenues par l'écriture médianimique ou l'écriture directe :

A-t-on pu reconnaître si cette écriture était semblable à celle qu'avait l'esprit de son vivant ?

A-t-on, en effet, comparé l'écriture donnée dans la communica-

(1) Voir la *Paix universelle* du 16-30 juin.

tion par l'esprit avec celle qu'avait laissée cet esprit à ses parents ou amis survivants ?

6° Faire connaître le nom des personnes qui peuvent garantir l'exactitude des faits signalés dans les procès-verbaux ; mieux encore, s'efforcer d'obtenir que ces personnes veuillent bien signer ces mêmes procès-verbaux, en indiquant leur adresse et leur qualité.

NOTA. — Les personnes qui n'auraient pas encore obtenu des esprits des preuves d'identité dans les conditions exposées dans le questionnaire qui précède, sont instamment priées de chercher à en obtenir et, parmi ces preuves, celles, surtout, se rapportant à des personnes inconnues du médium, ou à des personnes qui n'assistaient pas à la séance. Ce genre de preuves pouvant établir, sans conteste, l'existence de l'âme, ou de l'esprit, après la mort charnelle, sa communication possible avec les humains survivants, et de répondre ou d'infirmer toutes les théories imaginées par nos contradicteurs.

De cette façon, le Comité de propagande prouvera que les spirites savent s'entourer de tous les moyens de contrôle destinés à donner à leurs expériences le caractère rigoureusement scientifique, pouvant établir, sur des bases inébranlables, la vérité sur l'existence des esprits.

Prière de communiquer le présent questionnaire à ceux de nos F. E. S. auxquels il n'aurait pu être adressé.

Messieurs les Directeurs des revues ou journaux spirites de la France et de toutes les nationalités sont priés de vouloir bien reproduire l'appel et le questionnaire du Comité de propagande.

CORRESPONDANCE

Lons-le-Saunier, 8 juillet 1899.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je relève dans la *Libre Parole* du 1er juillet, sous la signature du directeur de l'*Écho du Merveilleux*, le très spirituel et sympathique G. Méry, l'extrait qui suit :

Débâcle du spiritisme

« *La doctrine d'*[u *spirite*] *Allan Kardec n'est pas seulement contraire à la religion, elle est contraire au bon sens, à la logique ; seulement, elle est séduisante et elle semble pouvoir être prouvée expérimentalement.*

Mais comment admettre que si les morts reviennent, pouvaient revenir, ce serait pour nous faire des blagues !

Combien plus logique est l'explication de la Mystique catholique, qui affirme que ces esprits menteurs sont des anges déchus, Satan ! Sardou, Hugo, E. Nus ont été dupes de leurs illusions.

Les spirites, fous de rage, finiront par soutenir que C. Flammarion est payé par les Jésuites. »

Ne nous semble-t-il pas, messieurs les spiritualistes indépendants, que le directeur de l'*Écho* vient de rompre, sur nos reins, une lance en faveur du catholicisme, alors que, même dans son journal, jusqu'ici il est resté neutre et libre, à bon escient ?

Le catholicisme, par sa religion, est absolument irréductible, tant de par sa genèse que par son fondateur initial, le doux Jésus. Ses enseignements puisés aux sources de la Kabbale, de l'occulte magique chaldéen-catholique régnant, sont transmis par la tradition et les écritures appelées saintes et sacrées, mais qui, en réalité, ne sont que la pensée intime d'antan, exprimée secrètement, sous les formes les plus diverses : *allégories*, *hiéroglyphes*, *paraboles*, *similitudes*, *béatitudes*, etc., qui, toutes, sont loin, très loin même, d'avoir la valeur d'une vérité démontrée, et que le catholicisme a toutes bonnes raisons pour vouloir, exiger même devoir être laissées en dehors de toutes discussions ou polémiques et, partant, rester incontestées : *C'est son devoir.*

La religion, le bon sens et la logique, Monsieur Méry, mais c'est là tout l'opposé du catholicisme. En doutez-vous ? Non.

Et le spiritisme, s'il est séduisant par sa doctrine, mais c'est précisément parce qu'il se prête, qu'il se présente aux preuves expérimentées, sur lesquelles il s'est fondé. Preuves à expérimenter toujours, et basées sur des faits, des actes visibles à tous intéressés, en tous lieux, dans des conditions toujours mêmes de bonne foi, ou selon des moyens scientifiques mis à la portée de tous ; et non sur des faits ou actes révélés ou entrevus seulement par des extatiques ou névrosés de tous acabits.

Quiconque veut voir, entendre et chercher, remonter, après analyse réfléchie, des effets aux causes et de ces dernières à leur source, en les faisant se reproduire sur divers lieux et par différentes personnes, naïvement ou scientifiquement, le peut et y est apte.

Voilà, ce me semble, la base du spiritisme.

Telle sera la mission scientifique de la Commission de l'*Institut psychique*, que doit préparer le Congrès de 1900.

Mais avant essayons donc un peu de répondre à M. Méry. *Les morts reviennent, et parmi eux il s'en trouve qui nous content des blagues !*

Quoi d'étonnant pour un catholique ?

Est-ce que notre rituel, notre lithurgie, nos canons ne sont pas là pour l'affirmer. Notre tradition, nos écritures, notre fondateur initial n'en ont-ils pas donné des preuves ?

La défense de les évoquer, ces morts, n'existe-t-elle pas, et dès la plus haute antiquité ? Donc ils reviennent, ils peuvent revenir et nous conter des blagues. Pourquoi pas ?

En attendant la grande résurrection, *à la vallée de Josaphat*, où ils y apparaîtront en chair et en os, tels qu'en leur vivant, ils viennent à nous, comme ils l'entendent, et cela nous est égal, pourvu que nous puissions obtenir d'eux des signes, des preuves irrécusables de leur identité. Et c'est là tout le litige des controversants.

Il ne suffit nullement, pour triompher, de devenir *fou de rage*, d'une part, ou, d'autre, d'avoir une déclaration loyale et franche de C. Flammarion ou de tous autres qui, personnellement, n'auraient pu obtenir le satisfecit : *Constatation de l'identité.*

Les morts reviennent-ils ? Tout est là. Eh bien ! le catholicisme et ses devanciers dans l'occulte ont répondu affirmativement, et Jésus les ressuscitait, je dirais presque, d'après lui, à volonté et ses apôtres et tout chrétien ont ce même pouvoir. *C'est écrit.*

Revenus, nous content-ils des blagues ? C'est très probable, pour plusieurs raisons. La première, c'est que nombre d'entre eux n'ont pas fait autre chose pendant leur vie. C'était souvent leur gagne-pain.

Avant d'avoir Élie, Ézéchiel, Samuel, Isaïe, etc., combien d'inconnus, tous plus frustes les uns que les autres ; de connus nés et morts farceurs, blagueurs plus ou moins émérites ?

Là-bas, si j'en crois la tradition catholique et autres, on reste ce que l'on a été sur la terre. Ce n'est pas très consolant ; aussi bien, pour l'effet d'optique devant le trône de Dieu, que pour nous, civilisés Européens du XIXe siècle qui y arriverons aussi ; puisque ce n'est pas plus difficile, qu'on veut bien nous l'enseigner et, surtout, nous en imposer la croyance.

Foi sublime, pourquoi nous manquerais-tu, à la dernière heure, puisque Dieu nous a rachetés et promis sa grâce ! dont les indulgences du pape sont du vrai canal et nous arrivent, même pour nous et les nôtres, avec ou sans rétribution, la seule bonne volonté exprimée suffit.

Sardou, Hugo, E. Nus et C. Flammarion ont été dupes de leurs



illusions ; et cela pendant des années, des années d'expérimentations ! Si c'était vrai, si c'est possible !

Comme ce doit être peu flatteur pour les vivants et décevant pour les morts qui attendent l'appel de la trompette, avant de se retrouver en contact avec ceux qu'ils ont tous aimés !

Mais, si des maîtres dans l'art de penser et d'écrire comme ceux que vous venez de citer ont pu être dupes jusqu'ici de leurs illusions, que devez-vous penser, spirituel directeur de l'*Écho du Merveilleux*, des faits et actes rapportés dans la Bible, *le premier livre du monde*, ne comptant pour rien les papyrus, les hiéroglyphes, les statues, les colonnes, les pyramides, les villes et les nations de plusieurs races détruites ?

Ce que vous ne pensez pas, je suppose, c'est que la mystique du catholicisme, affirmant que tous ces esprits menteurs ou blagueurs *sont des anges déchus*, Satan, sous la férule duquel ils trouvent peu ou prou le temps de venir nous conter des blagues, est pleine de bon sens et de logique. Non, vous ne le pensez pas, je l'affirme pour vous, ou alors vous êtes dupe vous-même de bien décevantes illusions.

Voyez-vous Satan, le terrassé par Gabriel à Mlle Couëdon, venir lui et les siens, se délecter à nous tromper, nous naïfs et simples, mais aussi nos plus grands esprits, par des blagues, des poésies factices ou des morceaux de la plus haute philosophie, et cela tout de go, sans que ni l'un ni l'autre depuis vingt, trente, cinquante ans, s'en soit ni douté, ni aperçu ! Et, avant eux, combien de cent mille générations !

Allons, ce n'est ni sérieux ni logique, Monsieur G. Méry.

Après l'Éden, le déluge. La chute des anges n'ayant rien appris à Jéhovah ; mais après le déluge, tôt après, il ne se repentit plus, il dispersa les fils de Noé et il fallut arriver à Abraham et faire alliance... Alors vint Isaac qui eut *deux fils*, un bon, Jacob, l'hypocrite, le supplanteur de naissance. Sa race fut choisie pour être le peuple de Dieu, et elle vit encore pour votre plus grande satisfaction. *Mais que doivent en penser les légistes : Moïse, Aaron et Josué*, si célèbres ! Jésus, Pierre, Paul et Jean, Jacques, Thadée et autres Constantins ou fils de France, la fille aînée ?

M'est avis que les fils de Loyola, les princes de l'Église, en vue du déploiement de leurs forces spirituelles et temporelles, jusqu'ici, ont le bon sens et la logique de se persuader que l'eau bénite qui brûle, le signe du Crucifié qui fait tout agenouiller sur la terre et au ciel, et qui chasse au plus profond des enfers tous les démons liés et garrottés, n'ont pas une influence bien prépondérante sur le monde d'aujourd'hui.

Quels fumistes et quels blagueurs que ces dieux et demi-dieux apocalyptiques ! Ou bien, prêtres catholiques, que faites-vous donc pour notre argent ?

Brunia.

LETTRE A M. AUG. VODOZ

Paris, le 15 juillet 1899.

Cher Monsieur et Frère,

Veuillez d'abord excuser mon retard à répondre à votre lettre du 24 avril (parue dans *la Paix universelle* datée 16 mai-15 juin 1899), retard qui n'a d'autre cause que mon incertitude du terrain sur lequel l'idée du Congrès de l'Humanité s'efforce de survivre à l'abandon de son initiateur.

Je vais pourtant essayer de donner corps à mes impressions et vous m'excuserez de le faire en toute franchise.

Dois-je rappeler ma lettre du 10 février (parue dans *la Paix universelle* datée 1er-15 mars) ? J'y proposais une application du principe fédératif, à laquelle vous avez adhéré en principe, mais sans que cette adhésion (du moins à mon avis) se trouvât suffisamment sanctionnée par la pratique. Il faut ajouter d'ailleurs, pour être juste, que les autres foyers d'initiative, connus pour leur intention de ne pas abandonner non plus l'idée du Congrès de l'Humanité, s'abstinrent d'une adhésion analogue et ne vous facilitèrent point la tâche sous ce rapport. Un foyer ne peut former une fédération sans le consensus préalable des autres foyers. Je me plais à croire que, si quelque proposition d'entente avait été faite par tel ou tel de ceux-ci, le foyer que vous représentez n'aurait eu d'autre ambition que de fédérer son effort avec les efforts voisins dans des conditions tout à fait fraternelles et égalitaires. Mais, vu l'expérience négative, il n'y a plus à penser, en la circonstance, à ce procédé d'accord ; il n'y a plus à en parler.

Cela dit, y a-t-il lieu d'adhérer à votre groupe d'initiative, en le considérant comme foyer central (puisqu'il ne saurait plus être question de fédération) ? — Ici, il faut observer le terrain, et ne considérer que l'intérêt général. Le terrain, il faut le dire, n'est pas bon ; il est obstrué de toutes sortes d'éléments défavorables ; et, si on ne le déblaie, ce ne sont pas quelques adhésions particulières qui pourront entraîner l'adhésion générale nécessaire à la réussite du Congrès.

Je demanderai donc d'abord à votre groupe d'initiative de renoncer à mettre son estampille sur le Congrès de l'Humanité, par exemple en compliquant son titre, en y qualifiant inutilement l'Humanité de « Une-Éternelle-Universelle ». Et puis, pourquoi « Grand Congrès » ? Qu'il se prouve grand par le fait, mais qu'il ne se proclame pas tel avant d'être. Je suis convaincu que votre timbre, par son manque de sobriété, a écarté bien des adhésions.

Quant à votre programme, je le trouve énormément trop chargé. D'ailleurs, un Comité d'initiative n'avait qu'à ébaucher quelques grandes lignes pour laisser le parachèvement du programme à une organisation définitive, issue d'une réunion générale des divers éléments intéressés.

D'autre part, et tout en rendant hommage à l'abnégation, à la parfaite honorabilité du Comité d'initiative, il faut bien se dire que le public est ombrageux sur la question des finances. Sous ce rapport, une organisation à laquelle une assemblée générale n'a pas participé, et qui fait un appel de fonds d'une certaine importance, ouvre inconsciemment la porte à la calomnie. Je ne fais pas là une hypothèse ; je dévoile un fait qui s'est produit (car il y a avantage pour tous à jeter un peu de lumière sur les lâchetés anonymes qui poursuivent dans l'ombre leur œuvre dissolvante). Le seul moyen d'éviter un danger de cette sorte, auquel les plus scrupuleux sont exposés, c'est de provoquer un genre d'organisation qui défie toute médisance.

Je crois donc qu'il y aurait lieu, de la part de votre Comité d'initiative, de faire un peu machine en arrière, pour aiguiller autrement, pour s'engager sur une voie plus favorable à l'entente générale, et où se grouperaient bien vite, j'en ai l'espoir, de nombreuses adhésions.

Au surplus, je me rallie à la plupart des observations présentées par M. A. Bouvier dans *la Paix universelle* (datée 16 mai-15 juin) et, confiant dans votre persévérant effort vers le mieux, je vous prie d'agréer, cher Monsieur et frère en humanité, mes salutations les plus cordiales.

J.-Camille Chaigneau.



LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

PREMIÈRE LISTE OFFICIELLE, ÉMANANT DU SECRÉTARIAT
36, BOULEVARD DU TEMPLE, PARIS

Un Conseil supérieur, ayant comme organe et à sa disposition constante le Secrétariat général de Paris, a la suprématie et la haute direction du Congrès, aussi bien que la responsabilité absolue des actes et engagements pris en son nom par le Secrétariat général, dont le siège actuel est à Paris, boulevard du Temple, n° 36.

PRÉSIDENTES ET PRÉSIDENTS D'HONNEUR DU CONGRÈS :

Mme Feresse-Deraismes, présidente de la Société pour l'amélioration du sort de la femme, etc., à Paris ;
M. Nicolas de Nepluyeff, président-fondateur de l'Association ouvrière de Janpol, Russie ;
M. le baron Textor de Ravisi, ancien administrateur colonial, décoré de plusieurs ordres, Paris.
(*A suivre*, s'il y a lieu.)

PRÉSIDENTES ET PRÉSIDENTS EFFECTIFS DU CONGRÈS DE 1900

Mme J. Fumet, de l'École sociétaire, Paris ;
Mme Vincent, présidente fondatrice de la Société l'Égalité, Paris ;
M. Lucien Le Foyer, avocat, licencié ès lettres, Paris ;
M. W.-L. d'Abartiague, ingénieur civil, directeur du journal *le Pays basque*, etc., à Bayonne.
(*A compléter*, s'il y a lieu.)

COMITÉ D'HONNEUR ET DE PATRONAGE

M. Étienne Barat, de l'École sociétaire, Paris ;
M. A. Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, Lyon ;
M. Victor Choque, apôtre du Fusionnisme, Paris ;
M. Émile Houter, pasteur, directeur du journal *le Relèvement*, Paris ;
M. Louis Kapferer, ancien industriel, Paris ;
M. Albin Valabrègues, homme de lettres, Paris ;
Mme Mauriceau, Asnières ;
Mme Bodin, institutrice, à Bries-Appoigny ;
Mme Maria Bourhis-Chevallier, Paris ;
Mme veuve J. Grébent, Paris ;
Mme Auguste Meulemans, Paris ;
(*A suivre*, s'il y a lieu.)

GRANDE COMMISSION D'INITIATIVE ET D'ORGANISATION

Font de droit partie de cette Commission toutes les personnes déjà ci-dessus nommées, ainsi que tous les membres du Secrétariat général et le trésorier ci-après désignés :

Mmes :

Avez, officier d'Académie, Paris ;
Bourrelet, Paris ;
Bradon, Paris ;
Chéliga, publiciste, Paris ;
Flin, Paris ;
Paul Lacour, publiciste, Paris ;
Mangenot-Nobs, Paris ;
Kauffman, directrice de la Solidarité, Paris ;
L. Nobs, Paris ;
Porteu, C., Paris ;
Protte, Paris ;
Réville, Louise, journaliste, Paris.

MM.

Beaudelot, de la *Revue des Sciences morales*, Paris ;
Bahar, Jacques, publiciste, Paris ;
Blin, horloger, Paris ;
Bouchet, publiciste, C. du D. des Indigents, Paris ;
Bloch, Albert, licencié ès sciences, Paris ;
Bourrelet, employé, Paris ;
Bustarret-Graullot, sociologue, Paris ;
Carré, Charles, confiseur, Paris ;
Cuvillier, Charles, mécanicien, Paris ;
Brudon, marchand-tailleur, Paris ;
Cadiou, sous-officier retraité, Paris ;
Desoussens, journaliste, Paris ;
Duponchel, publiciste, Paris ;
Duval, Raymond, publiciste, Paris ;
Flin, contrôleur d'assurances, Paris ;
Gerbeaud, journaliste, Paris ;
Guisset, manufacturier, Paris ;
Gravier, ingénieur, Paris ;
Lericolais, Eugène, rédacteur à la *Fraternité*, Paris ;
Lesigne, Ernest, rédacteur au *Radical*, Paris ;
Lacour, Paul, publiciste, rédacteur à la *Fronde*, Paris ;
Legay, Pierre, publiciste, Paris ;
Limousin, directeur du *Bulletin des Sommaires*, Paris ;
Mangenot, rentier, Paris ;
Marmoreck, directeur du Laboratoire Pasteur, Paris ;
Martin-Ginouvier, publiciste et économiste, Paris ;
Nobs, marchand-tailleur, Paris ;
Dr Max Nordau, Paris ;
Ocasian, G., licencié ès sciences, Bukarest ;
Dr Pascal, de la T. S., Toulon ;
Frou, Albert, ciseleur, Paris ;
Parl, Pierre, publiciste, Paris ;
Ravaille, Louis, rédacteur aux *Droits de l'Homme*, Paris ;
Wenblase, ancien banquier, Paris ;
S. U. Zanne, cosmosophe, Paris.

(Cette liste est à compléter *indéfiniment* pour Paris et surtout pour la province, spécialement aussi pour tous les autres pays du monde, à mesure que les grands Congrès de l'humanité se répéteront de cinq en cinq ans, en changeant de pays et par conséquent de ville, pour chaque Congrès subséquent.)

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL, BOULEVARD DU TEMPLE, 36, PARIS

M. Auguste Vodoz, ancien directeur-fondateur du journal *Lumière et Liberté*, éditeur de l'ouvrage de Henry de May, *l'Univers visible et invisible* (épuisé) ;
M. Jaroslaw Hora, philologue et journaliste ;
M. Rama, ancien chef d'institution, directeur de l'Office M ;
M. Potonié, Pierre-Ed., publiciste, directeur des *Petits Plaidoyers* ;
Mme Rama Gilberte, ancien chef d'institution, publiciste ;
Mme Hulin, Augustine, de la Société « la Solidarité ».
Trésorier : M. Henri Hayem, receveur de rentes, Paris ;
Commissionnaire et préposé au personnel servant : M. Badin.

Vie ésotérique de Jésus de Nazareth

(FRAGMENTS)

DE LA PERSONNALITÉ DE JÉSUS

C'est avec beaucoup de raison qu'on a dit qu'il fallait le recul du temps pour bien juger d'une époque ; *a fortiori*, dirons-nous, pour bien juger d'une personnalité, surtout quand elle a occupé dans l'his-



toire, dans la philosophie et dans la religion une très grande situation, ce qui est bien le cas de J.-C.

La religion, celle-ci, appartient à l'humanité, comme l'a fort bien dit Proudhon, et c'est pourquoi tout le monde a le droit d'en parler, ce qu'en aucun temps et sous aucun climat le prêtre n'a voulu permettre.

« Je cherche les lois du juste, du bien et du vrai (1) ; ce n'est qu'à ce titre que je me permets d'interroger la religion. Elle appartient à l'humanité ; elle est le fruit de ses entrailles. A qui serait-elle méprisable ? Honorons en toute foi, en toute Église reconnue ou non reconnue par l'État, honorons jusque dans le Dieu qu'elle adore la conscience humaine : gardons la charité, la paix avec les personnes à qui cette foi est chère. C'est notre devoir et je n'y manquerai pas. Mais la piété publique satisfaite, le système de la théologie appartient à ma critique ; la loi de l'État me l'abandonne. »

Ces idées de Proudhon sont fort justes et permettent de traiter la question, l'importante question, pouvons-nous dire, avec toute liberté d'action. Il faut du reste, pour la traiter, posséder une sorte d'intuition, de prescience et d'inspiration.

Et tout d'abord la première pensée qui se présente à l'esprit est celle-ci : Jésus est-il Dieu ou bien n'est-il qu'un homme ?

Pour les uns, Jésus est Dieu, le fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité !

Pour les autres, Jésus n'est qu'un homme, qu'une créature humaine ne comportant dans sa personne rien autre de *divin* que n'en comporte le reste des humains.

Or, nous ne saurions partager complètement l'une ou l'autre de ces opinions.

Pour nous, Jésus est un être humain et Dieu à la fois, mais pas de la façon que le croit et l'admet l'Église catholique et avec elle le vulgaire.

Pour nous, Jésus est ce que l'on nomme dans la science hindoue un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un être humain très avancé qui par une série d'existences a atteint le Nirvânâ, mais qui n'a pas voulu user de la haute situation que lui a mérité son *Karma*, pour être utile à ses frères en humanité, qui a voulu les aider à racheter leurs fautes par une expiation imméritée. C'est là le sacrifice sublime fait par Jésus pour le bonheur, pour l'avancement et le plus grand progrès de ses frères terriens.

Le sacrifice par lui une fois accepté, il se réincarne sur la terre et là il oublie sa grande Personnalité, sa qualité de *Nirmanakaya* (une sorte de DIVINITÉ) pour ne rester qu'un simple humain comme tous ses frères en humanité. Et c'est ceci qui explique son beau rôle envers l'humanité, de même que le mérite de ses souffrances.

Avant de poursuivre cette thèse, nous parlerons de la question de la réincarnation de Jésus. Bien des personnes se sont demandé et se demandent journellement si le Christ a été soumis à la *Loi de la Réincarnation*, puisque ce n'était qu'un être humain et non un Dieu ?

Comme dans toutes les graves questions, les uns sont pour la réincarnation, les autres s'inscrivent contre elle. Parmi ceux-ci, nous devons mentionner l'opinion de Roustain dans son volume intitulé : LES QUATRE ÉVANGILES, la Vie médianimique, dicté, dit l'auteur, par ceux qui ont préparé la mission terrestre de Jésus et qui ont participé à son accomplissement (Matthieu, Marc, Luc et Jean).

« Jésus, y dit-on, était et est infailli et infaillible, comme étant en rapport direct et constant avec Dieu. Sa pureté parfaite lui permettant d'approcher du centre de toute pureté ; il était et il est son Verbe auprès de nous, en ce sens qu'il était et qu'il est et par et pour son Dieu et votre Dieu son père, votre maître. »

Pour bien comprendre ce terme infailli que Roustain applique à Jésus, nous mentionnerons ce qu'il écrit à ce sujet :

« Les Esprits, dit-il, qui, dociles aux esprits chargés de les conduire, de les développer, ne faillissent point, continuent à progresser à l'*état fluidique*. »

Dès lors, d'après Roustain, pas d'incarnation pour ceux-là et partant pas de réincarnation, et d'après cet auteur Jésus aurait été de ceux-là.

Nous n'hésitons pas à nous inscrire en faux contre une pareille thèse. — Jésus, en effet, avait fini en tant qu'humain la série de ses existences, quand il est venu accomplir bénévolement, volontairement sa mission angélique; il était suivant la philosophie bouddhique, nous l'avons déjà dit, un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un saint ayant atteint le Nirvânâ, et il a sacrifié sans regret, sans aucune hésitation, cet état de béatitude auquel il avait droit pour venir instruire ses frères et améliorer leur sort, comme nous l'avons dit précédemment. Or, si nous admettions la thèse catholique : *Jésus est Dieu, fils de Dieu*, où serait son mérite ? Sa personnalité divine lui permettant de supprimer toute douleur, toute souffrance, Jésus, dans sa *Passion*, n'aurait rien, absolument rien souffert, il aurait donc joué une infâme *comédie*, ce qui est de toute impossibilité, et c'est cependant ce qu'admettent implicitement certains écrivains catholiques ! Tandis qu'au contraire, Jésus n'étant qu'un homme, un simple humain (dès lors, rien de ce qui est humain ne lui est étranger), il éprouve donc la joie, les tristesses, la douleur, les humiliations et les souffrances de tous genres. Rien ne lui est épargné, au contraire ; sa nature sensitive, hautement sensitive, lui fait éprouver une plus grande acuité de sensation. Aussi, s'il résiste aux tentations, il en a tout le mérite ; s'il porte sa croix, il en souffre, il en supporte le poids réel, la charge tout entière ; s'il est injurié, souffleté, tourné en dérision, s'il subit toute sorte d'opprobres et d'avanies, il éprouve réellement dans son esprit, dans son âme, dans son cœur, dans sa chair, toutes les avanies, toutes les douleurs, toutes les souffrances, et il ressent toutes ces émotions avec une intensité inconcevable, comme les ressentent les natures sensibles et généreuses. Étant libre d'échapper à toutes ces tortures, s'il surmonte victorieusement toutes ces épreuves, il doit en récolter et il récolte effectivement tout le mérite de son immense sacrifice, et c'est la *Douloureuse Passion*, qu'il subit dans toute sa rigueur, qui sert d'exemple aux hommes et qui rachète ainsi tous les crimes de l'humanité.

Donc, ceux qui considèrent Jésus comme un simple humain l'exaltent beaucoup plus et le glorifient bien autrement que les catholiques orthodoxes qui le considèrent comme Dieu ; de plus, ils sont beaucoup plus logiques, puisque, pour souffrir réellement, intégralement sa Passion, il lui faut n'être qu'un homme, le fils d'une femme, d'une vierge devenue mère par le moyen ésotérique que nous avons expliqué plus haut, car Joseph n'a jamais été que le père nourricier de Jésus. Nous partageons complètement en ceci les vues de l'Église catholique, apostolique et romaine.

En envisageant, ainsi que nous venons de le faire, la belle personnalité de Jésus, nous entrons par là en plein *ésotérisme ;* nous sortons des sentiers faux et battus, nous entrons dans la saine tradition, dans la VÉRITÉ ÉSOTÉRIQUE.

(*A suivre.*) X.

(1) P.-J. PROUDHON, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, I, p. 3. — Œuvres complètes, Paris, 1870.



Communication obtenue le 3 Avril, concernant les Fédérés du Sud-Est

NOS FRÈRES ET SŒURS,

Nous nous demandons parfois, au milieu de notre labeur, si nous arriverons un jour à vous former complètement; et si ce n'était la certitude que nous avons du bonheur universel, et la confiance sans bornes que nous avons en l'être parfait, nous vous avouons que le courage nous manquerait.

Vous ne vous en rendez pas compte; mais vos actes de chaque instant sont de toute influence pour votre moral, comme pour celui de vos frères; donc, vous voyez d'ici tout le danger que vous faites courir au spiritisme et à vous-même, si vos actes sont irréfléchis ou malsains, inconscients ou calculés.

Ce qui vous manque, frères, et en cela croyez-nous, ce sont vos amis, vos frères de l'espace qui vous l'affirment: c'est l'amour pur, l'amour sans tache, celui qui s'affirme par le pardon et l'oubli complet des offenses. Ce qui vous manque, c'est la charité sublime, celle qui ne soulage pas seulement la misère, mais qui sait rendre le bien pour le mal avec une abnégation sans bornes, un cœur pur et sincère qui tombe des larmes d'amour à la vue d'un frère égaré, et qui répond aux insultes par une affection toute divine. Ce qui vous manque, c'est l'humilité suprême, levier de toutes choses; car il n'y a qu'elle qui puisse tout faire pour coordonner à une bonne direction du monde; elle est indispensable à toute société comme à tout individu; car ce qui s'affirme en petit détermine une affirmation plus grande, ce qui se concède en petit ouvre le chemin aux grandes concessions.

Ce qui vous manque, c'est l'intégrité et la force nécessaires pour résister aux offres tentantes; et en cela, laissez-nous vous dire que c'est généralement par là que se perdent les spirites et surtout les médiums.

Un médium, quelle que soit sa faculté, doit résister aux offres qui lui sont faites, il ne doit rien accepter, absolument rien; pas même un verre d'eau pour lui ou pour les siens; car c'est ainsi que naissent les convoitises et les désirs.

Il y a aussi une autre raison: c'est que si par hasard le médium ne réussit pas, soit à guérir ou à obtenir ce qui est désiré, sa réputation personnelle est atteinte, et avec elle celle de la vraie doctrine. Ah! frères, évitez cet écueil; car ce qui vient de Dieu ne peut être vendu sous aucun prétexte.

Considérez donc vos facultés comme un don nécessaire à l'accomplissement d'une épreuve. Ce n'est pas un bien que vous faites à vous-même, c'est un acte obligatoire, une chose due pour votre propre expiation. S'il y a donc des dangers à le faire ou des charges à supporter, ceux-ci sont à vos risques et périls, et celles-là à vos préjudices. N'oubliez pas cependant que Dieu ne peut vous rendre victimes à moins que vous ne l'ayez mérité, et sachez qu'en fait de charité de cette nature tout ce qui sort par la porte entre par la fenêtre. C'est ainsi, et seulement dans ces conditions, qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Ce qui vous manque aussi, c'est ce contentement de l'âme pure qui puise dans une foi parfaite sa confiance en Dieu et qui permet à l'incarné de se contenter avec joie de son pain quotidien, laissant à l'être parfait le soin de disposer du reste.

Ce qui vous manque, c'est la sobriété; que de choses ne feriez-vous pas avec le superflu!

(*A suivre.*) X...

CONDOLÉANCES

A mon excellent ami le vaillant apôtre Bouvier

Comme toi, j'ai pleuré sur un frère héroïque
Mort pour la France, à l'âge où le tien s'envola;
Trente hivers ont passé depuis ce jour tragique,
Et, captif du destin, je suis encore là!

Puis une autre douleur plus lancinante encore
Vint déchirer mon cœur, sans briser mes barreaux:
Mon doux fils s'envola vers l'éternelle Aurore;
L'ange, au divin séjour, a suivi le héros!

Oh! vois-tu, c'est qu'il faut que les penseurs demeurent,
Pour crier: Espérance! aux quatre vents des cieux,
Pour dire que nos fils et nos frères qui meurent
Ne sont que pour un temps dérobés à nos yeux.

Qui meurent? Non, vraiment. Ami, crois-m'en, ils vivent!
Leur demeure est un lieu fait de gloire et de jour,
Où des bonheurs sans fin s'enchaînent et se suivent,
Dans un vaste océan d'indéfectible Amour.

Oui, nous les reverrons, ces âmes de notre âme,
Oui, nous retrouverons là-haut notre trésor,
Quand nous aurons comme eux su déchirer la trame
Où l'affreux Démiurge enserre notre essor!

Paris, 6 juillet 1899.

FABRE DES ESSARTS.

ERRATA

Quelques erreurs se sont glissées dans le dernier numéro de la *Paix Universelle*, et tout particulièrement dans l'article de notre collaborateur J. Bearson: « Lettre à J. Bouvéry au sujet de Camille Flammarion », erreurs qui dénaturent entièrement le sens des phrases que nous prions de rétablir comme suit:

Première page, deuxième colonne, deuxième paragraphe, troisième ligne, lire: *psychologiques* au lieu de: *psychologistes*.

Même paragraphe, sixième ligne, lire: *laissant libres les principes* inférieurs, au lieu de: libre *d'agir* les principes.

Même colonne, huitième paragraphe: La connaissance est un *fruit*, au lieu de: un *point*.

Plus loin, neuvième paragraphe, lire: M. C. Flammarion est âgé de *cinquante-sept ans*, au lieu de: *soixante-quinze ans*. Dixième paragraphe, troisième ligne, souligner *rêves étoilés*.

Deuxième page, sixième paragraphe, deuxième ligne, lire: n'apporta aux Latins que *ses* vices, au lieu de: que *des* vices.

Deuxième colonne, troisième paragraphe, quatrième ligne, lire: *donnez* aux chercheurs, au lieu de: *donnant* aux chercheurs.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 15 juillet de M. Duffaud, excédent de son abonnement	2 fr.
Du 18, de Mme M., Lyon	5 »
Total	7 fr

Le Gérant: L. COULAUD.

26-7-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 210. 10 Centimes 16-31 AOUT 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

AVIS

L'abondance des matières au point de vue de l'actualité nous oblige à renvoyer à une date ultérieure les études et articles en cours de publication.

Prochainement, nous reviendrons sur le Congrès de l'Humanité.

A. B.

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

M. Camille Flammarion devant la « grande presse ». — A mes critiques. — Arrière les « pieux mensonges » ! — Une page d'histoire. — MM. C. Flammarion et Leymarie sont-ils suggestionnés ? Agissent-ils librement ? — Quel doit être le rôle des spirites, des spiritualistes modernes, devant les congrès scientifiques ou philosophiques qui vont avoir lieu en 1900, et où sera traitée la question psychique par les princes de la science et de la philosophie ?

« L'homme absurde est celui qui ne change jamais.
« C'est de rêves brisés que la science est faite. »

A la suite de commentaires de M. Georges Montorgueil, publiés dans l'*Éclair* du 30 juin, sur mon article : *M. Camille Flammarion trahit-il le spiritisme ou le sert-il?* la « grande presse » a ouvert une vigoureuse campagne contre le spiritisme. L'acharnement des grands confrères était tel qu'ils en oubliaient « l'Affaire », la triste affaire Dreyfus ! ! ! Tous se sont écriés : « Le spiritisme se meurt ! Le spiritisme est mort ! Le plus célèbre des collaborateurs d'Allan Kardec vient de chanter son *De Profundis.* »

Cette levée de boucliers était inévitable, vu la haute situation que M. C. Flammarion a su conquérir dans le monde scientifique.

L'émoi suscité tenait aussi à l'importance considérable qu'on attachait, avec raison, à la *solution définitive* de la question spirite. Certains partis y voyaient leur *découronnement.* D'autres pensaient que, si cette *solution* était en *faveur* du spiritisme, il en sortirait la plus grande révolution scientifique et philosophique qui se soit jamais vue. La troublante question de « Être ou ne pas être », d'Hamlet, n'aurait plus été le tourment des penseurs. L'Humanité serait enfin sortie du désarroi, de l'anarchie où s'agitent les sociétés pareilles à « ces forçats de la vie, dont parle un des plus célèbres contemporains, qui s'embarquent seuls sous un firmament que n'éclairent plus les fanaux du vieil espoir. »

Et... voici que tout semble s'écrouler ! que tout est remis en question ! et par qui ? par celui qui semblait être le plus sérieux, le plus autorisé des défenseurs du spiritisme.

Ce retentissement, unique dans l'histoire du spiritualisme, m'a valu de nombreuses critiques de la part des spirites.

Pour un peu, ce n'est pas C. Flammarion qui serait le coupable, *ce serait moi !...*

Ces critiques ont passé par plusieurs phases. La première part, bien entendu, du jour où mon article a paru dans la *Paix universelle*. La deuxième a pris naissance à la lecture de l'étrange lettre que M. C. Flammarion a écrite à l'*Éclair* pour essayer de se disculper. La *Paix universelle* l'a reproduite dans son dernier numéro, etc.

Je m'empresse d'observer que les critiques en général, quoique parfois très vives, ont été courtoises. Dans le camp des « irréductibles » où « on ne change jamais », où l'on croit que le spiritisme est sorti tout armé d'un Jupiter... et doit être servi dès lors comme une « idole immuable, figée à jamais en ses formes, et sacrée jusque dans ses tares » ; dans ce camp, dis-je, on a pu renouveler les anciennes appellations de « traître », de « vendu » ; mais le nombre des « irréductibles » semble aujourd'hui si petit, qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Le sectaire (quelle est la science, la philosophie qui n'en a pas ?) est trop l'ennemi de la raison, pour qu'il puisse prêter la moindre attention à la vérité. Son incapacité de raisonner, soit par débilité, soit par passion, le rendra toujours victime du *credo quia absurdum*, si cher aux dogmes religieux, au catholicisme en particulier.

On me reproche, par exemple, d'avoir donné trop d'importance à la personne de M. C. Flammarion ; de trop montrer les *faiblesses*



qui existent encore dans le spiritisme ; de ne pas avoir assez énergiquement affirmé la réalité de l'intervention du monde des esprits dans les phénomènes médianimiques ; et surtout d'avoir « manqué d'opportunité ». Il aurait fallu pour reprendre ma campagne de *Revision*, que je mène depuis si longtemps, attendre le Congrès de 1900, etc.

Voici ce que j'ai à répondre : Il ne faut pas connaître le mouvement de la *pensée* moderne au point de vue scientifique, pour ignorer que le nom de C. Flammarion est un de ceux qui sont le plus connus dans tous les pays où l'on étudie.

Non seulement ses admirables œuvres spiritualistes *ont été lues avec enthousiasme*, comme le dit Gabriel Delanne, mais ses travaux purement scientifiques lui ont valu une réputation méritée. En outre, ses vulgarisations astronomiques l'*ont mis en relation directe avec tous les centres d'études de l'Univers*.

Faut-il ajouter que, vu cette très *grande notoriété*, beaucoup de spirites, de spiritualistes modernes, espéraient, lorsqu'il a été question du *Congrès de 1900*, que l'on ferait une démarche collective auprès de Camille Flammarion pour lui demander d'accepter la *présidence du Congrès*...

Est-il besoin de remarquer encore qu'un des journaux spirites les plus *orthodoxes* disait, quelques jours *après* la publication des *Annales*, que l'ancien collaborateur d'Allan Kardec était un des hommes qui faisait le plus d'honneur au spiritisme... Il est probable que son sympathique directeur n'avait pas lu les *Annales*... ; car, depuis mon article où j'ai reproduit les paroles de C. Flammarion, ce journal orthodoxe a changé, bien changé d'appréciation...

Tout cela m'amène à dire que si M. C. Flammarion brigue, comme on l'a dit, *une place à l'Académie*, il y a réellement droit. Il en résulte qu'insinuer, comme on l'a fait, que C. Flammarion a mis *le feu au Temple d'Allan Kardec*, pour se faire nommer académicien, c'était simplement prouver qu'on ne connaît pas le mouvement scientifique moderne, ni le *rôle bienfaisant* qui y a joué celui qu'on appelle « le Fontenelle du XIXe siècle ».

Pour Dieu ! quand donc, en *spiritisme*, ne *singera-t-on* plus les politiciens ou les journalistes qui, ridicules jusque dans la délation... croient ou essaient de faire croire qu'on est « taré », « traître », « vendu », que l'*on brigue une place de cantonnier ou d'académicien* dès que l'on refuse d'admettre que 2 et 2 font 5...

Nous faisons un mal considérable à notre bonne et belle cause en ne nous libérant pas de cette *tendance jésuitique*. Avant de lancer telle accusation, telle boutade, pensons à la nature moutonnière de tant d'humains qui répètent le mal, souvent en l'amplifiant, comme ils répètent le bien sans le vérifier (au chap. II, on en verra de tristes conséquences).

En parlant du principe de la doctrine morale de la race latine, M. Brunetière disait éloquemment : « Ce principe, c'est d'agir en *toute occasion* de telle manière que *notre conduite* puisse être érigée en *maxime universelle* de la volonté : c'est de nous efforcer, contre nous-même, *de devenir aux autres un exemple de ce que nous faisons, c'est de songer, Messieurs, qu'il n'y a pas un de nos actes qui ne soit une leçon ou une autorité pour quelqu'un*, pères pour nos enfants, maîtres pour nos élèves, chefs pour ceux qui nous suivent, écrivains pour ceux qui nous lisent (1). »

Eh bien ! qui mieux que le *spiritisme* porte en lui de telles maximes ?

Se dire « spirite » et ne pas les suivre en tout et partout, n'est-ce pas faire *banqueroute* à la morale, à la logique ? Ah ! prenons garde : « Longue est l'ascension, et rapide la chute... »

De quel droit dirons-nous aux foules : *que la pratique du spiritisme fera de l'homme un être de raison, de justice, de bonté*, si nous sommes déraisonnables, injustes et méchants ?

(1) F. Brunetière, *le Génie latin*, conférence faite à Avignon.

Prenons-y garde, on nous a déjà dit souvent, bien souvent et non sans raison : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

Pourquoi, par exemple, en ce qui concerne tout particulièrement le *cas Flammarion*, pourquoi écrire qu'Allan Kardec n'a jamais dit que la partie uranographique de la *Genèse* était tout particulièrement due à l'esprit de Galilée ? ou si l'on préfère : à un esprit qui a signé Galilée ?

Il n'y a qu'à ouvrir la *Genèse* au chapitre VI pour voir qu'Allan Kardec a dit tout le *contraire* (1) :

Pourquoi traiter de *menteur* M. C. Flammarion parce qu'il a dit que Galilée avait commis une énorme erreur dans le nombre de satellites des planètes Jupiter et Saturne ? Ce n'est pas parce que cette *erreur* n'a pas été insérée dans le *livre* qu'elle n'est pas écrite dans le manuscrit. Est-ce que journellement nous ne relatons pas dans nos journaux des faits qui n'ont pas été imprimés (2) ?

Dans ce même chapitre VI, n'est-il pas *écrit* au paragraphe 26 que *Mars* n'a pas de satellite ? Pourquoi ne pas avouer franchement que « l'esprit de Galilée » aurait dû aller y voir avant de dicter une si grosse faute, *Mars* ayant deux satellites connus à ce jour.

Pourquoi chercher à faire croire que W. Crookes a adhéré au spiritisme ? Pourquoi faire croire à une affirmation de cet illustre savant disant que Katie était un *esprit de l'au-delà*. Jamais, jusqu'à ce jour du moins, l'illustre chimiste n'a fait adhésion au spiritisme, ni qu'il croyait que Katie était un « esprit matérialisé ».

Il a simplement dit qu'il avait vu, qu'il avait touché, qu'il avait photographié une forme, un être inconnu que miss Cook aurait aidé à créer par sa médiumnité, par sa *force psychique* et que cet être lui avait dit qu'il avait déjà vécu dans l'Inde, etc.

A toutes les questions qu'on lui a posées concernant l'*identité* de cet être, l'éminent expérimentateur a toujours refusé de répondre disant simplement : *Je crois à Katie*...

Espérons que bientôt W. Crookes sortira de cette réserve... peut-être trop prudente. Nous pouvons beaucoup pour cela, mais ce n'est pas en *déguisant la Vérité* qu'on y parviendra. En spiritisme, peut-être plus qu'en autre chose, la *suprême habileté, c'est l'absolue franchise*.

« Les sciences, disait Platon, ont besoin d'une *science maîtresse* qui mette en usage les vérités découvertes par elles, et fasse servir la vue du vrai à la réalisation de l'utile et du bon. »

Qui, mieux que le *spiritisme*, débarrassé, bien entendu, des erreurs que notre ignorance ou notre crédulité y ont introduites, peut être cette *science maîtresse* ? Ne relie-t-il pas scientifiquement l'Esprit à la Matière, le Ciel à la Terre ? Par cela même il lui est possible de mettre *l'harmonie* là où les dogmes religieux, d'une part, et le matérialisme, de l'autre, ont mis l'anarchie et le désordre.

Du reste, n'est-ce pas pour cela qu'il a tant d'ennemis ? « On pardonnerait à la rigueur au spiritisme de détruire la constante vérité des lois de Newton, si la doctrine ne renversait pas, d'une part, la constante vérité de certains dogmes chrétiens et, de l'autre, la vérité non moins constante du matérialisme (3). »

C'est pourquoi tant de « grands confrères » en journalisme, à la lecture des *Annales*, ont esquissé la *danse du scalpel*...

Mais il faut en prendre son parti : le spiritisme, non seulement pour ses adversaires, mais aussi pour ses amis, a pour devise :

C'est de rêves brisés que la science est faite.

(1) Voici la *note* qu'Allan Kardec a mise : « Ce chapitre est extrait textuellement d'une série de *communications dictées* à la Société spirite de Paris, en 1862 et 1863, sous le titre d'*Études uranographiques*, *et* SIGNÉES GALILÉE ; MÉDIUM, M. C. F... »

(2) Je dois pourtant ajouter que M. C. Flammarion a eu tort de ne pas mieux s'expliquer à ce sujet, surtout dans sa lettre.

(3) Eug. Nus, *Choses de l'autre monde*.



Par conséquent, vouloir briser les *rêves* de nos adversaires et s'efforcer de les remplacer par d'autres, nés d'une imagination enfiévrée, ce n'est pas faire œuvre bonne, ce n'est pas faire œuvre spirite. Comme tous les *forts*, écoutons, sans haine, sans persiflage les critiques. Nous serons alors vraiment puissants pour combattre celles qui sont erronées, pour accepter, sans déchoir, celles qui reposeront sur la vérité. Examinons sans parti pris les *taches* qu'on nous signale sur le *soleil spirite*. Examinons-les et corrigeons-les ; tout doit être lumineux dans notre belle cause, dans notre belle *science maîtresse*.

Arrière donc cette malheureuse habitude des « pieux mensonges »! Soyons vrais toujours et partout.

Le spiritisme est comme la femme de César, il ne doit pas pouvoir être soupçonné.

Si, comme l'a démontré Montesquieu, la *vertu* est plus nécessaire en république qu'en monarchie, c'est que « plus une institution est excellente, plus la corruption en est hideuse et funeste. La décomposition de l'animal est de pire nature que celle du végétal, et de tous les cadavres aucun n'excite autant d'horreur que celui de l'homme (1). »

La philosophie spirite étant bien supérieure à celle des religions, ainsi qu'à celle des philosophes, il s'ensuit que ceux qui se disent *spirites*, *spiritualistes modernes* doivent avoir une conduite beaucoup plus pure que les prêtres et les philosophes, et par conséquent ne doivent jamais ternir la vérité de la moindre ombre. Cela peut être douloureux, mais comme dit Hamlet : « Être ou ne pas être... » Il faut choisir.

Arrière donc pour toujours les « mensonges pieux », fussent-ils conseillés par de « chers esprits » comme celui que M. Jacques Normand fait apparaître dans sa belle comédie *la Douceur de croire* que l'on joue en ce moment au *Théâtre-Français*, qu'importe qu'ils soient en beaux vers comme ceux-ci, ils n'en sont pas moins *funestes* :

Le bonheur humain est fait de mensonges
Qui rendent à tous les chagrins moins lourds...
Que sombre serait la trame des jours
Si Dieu n'y mêlait le fil d'or des songes!

J. Bouvéry.

(*La suite au prochain numéro.*)

A propos de l'incident Camille Flammarion

Comme spiritualiste, je me réjouis de la polémique provoquée dans la presse par les dernières déclarations de Flammarion ; mais je regrette cette nouvelle attitude du maître, pour lui-même.

Je me réjouis pour les deux raisons suivantes :

D'abord parce que cette polémique fait expectorer à la presse en question quelques-unes des inepties qu'elle cultive si jalousement et débite si généreusement, ce qui ne fait que mettre en lumière l'inanité de la lutte contre le spiritisme.

Ensuite parce que cette polémique met au jour le touchant et logique accord qui existe inconsciemment — oh combien ! — entre la susdite presse matérialiste et les cléricaux.

Eh oui, c'était fatal, les uns et les autres devaient forcément se rencontrer au sommet de l'angle qu'ils décrivent.

Expliquons-nous.

Les progrès véritablement grandioses accomplis depuis le dernier quart de siècle par le spiritualisme, à la tête duquel s'étaient mis les spirites d'école ; les découvertes et constatations stupéfiantes et indéniables faites sous leurs auspices ou dont elles furent le point de départ initial, par diverses branches scientifiques ; enfin les adhésions de plus en plus nombreuses, au mouvement spiritualiste, attestées par le succès de sa presse, dont les organes se multiplient chaque jour : en un mot, toutes les preuves de la marche triomphale du spiritualisme ont ému jusqu'aux moelles :

1° Les cléricaux ;

2° Les matérialistes.

Touchante union, en vérité. J'ai dit qu'elle était logique. Cela est dur parce que c'est vrai. Tant pis pour eux tous ! C'est la réponse à leur brutale et commune agression, à leurs invectives de ces jours derniers.

Oui, cléricaux et matérialistes, vous êtes bien dans le même camp, parce que les uns et les autres professez même doctrine finale : le Néant !

Car j'imagine qu'on ne saurait donner d'autre nom à cette croyance en un dieu vengeur et féroce, sorte de Teutatès, d'Hésus ou d'Irmensul, se repaissant voluptueusement de chair et d'âmes humaines en condamnant à une éternité d'inénarrables souffrances des êtres coupables de fautes ultra-fugitives et le plus souvent illusoires ou ridicules.

Ou bien à cette autre croyance consistant à nier tout, jusqu'à la personnalité humaine ; attribuant l'ordre prestigieux du Cosmos et sa constitution même au Hasard, ou, ce qui est plus inepte encore, à un ensemble de lois immuables, qui n'auraient eu aucun législateur, auteur, cause ou raison d'être : c'est-à-dire un effet sans cause.

Dans l'un et l'autre cas : négation de la raison et de la pensée éternelles.

Or, sectateurs affolés de ces invraisemblables insanités, vous éprouvez le juste châtiment d'arriver au même résultat métaphysique, et de tomber tous dans le même abîme de ténèbres où vos grincements de dents s'évertuent, sans résultat, à tenter de mordre l'Esprit libre, conscient et lumineux, que vous n'avez pas voulu comprendre, aimer et servir. Alors dans votre isolement, au sein du mépris où vous êtes immergés, vous tressaillez d'aise, lorsque, par hasard, s'élève une voix pour vous donner raison, surtout si cette voie est autorisée.

Il est évident que la responsabilité humaine est en raison des moyens dont elle dispose. Or M. Camille Flammarion est parmi les mieux doués; le Sort lui fut doux et généreux. Pendant plus de trente ans, il put répandre à flots la lumière et l'espérance parmi ses contemporains et soulever, pour eux, un coin du voile répandu sur toutes choses. Il le fit et l'Humanité reconnaissante lui rendit justice et honneur, de l'un à l'autre méridien.

Et voici qu'aujourd'hui, mû par on ne sait quelle incompréhensible aberration, il n'hésite pas à ébranler les bases de l'édifice qu'il avait contribué à élever et à déclarer fausse une chose qu'il *ignore*, comme il n'hésitait pas, jadis, à nous dépeindre les habitants de Saturne qu'il n'avait pas plus vus que l'identité des esprits ou individualités quelconques, qu'il dit avoir consultés.

Voilà, c'est la faute à Galilée qui a cela de commun avec les réactionnaires, qu'il n'a rien oublié, rien appris. Pourquoi n'a-t-il pas, tout de suite, indiqué à l'astronome de Juvisy les nouveaux satellites qui profitent de l'affaire Dreyfus pour se manifester !

Au fond de tout cela, rien de sérieux vraiment, si cela ne provoquait l'irruption d'un flot d'immondices et de mensonges dans le clan des cléricaux et des matérialistes, car, grand Dieu ! s'en dit-il, s'en écrit-il en ce moment d'ineptes niaiseries sur le spiritisme !

Je devais verser un pleur sur cet épisode qui fera quelque peu s'affaiblir l'éclat de cet astre que fut C. Flammarion.

C'est fait. Mais, je le répète, le philosophe spiritualiste ne peut — en somme — que s'en féliciter au point de vue des résultats inévi-

(1) Hyacinthe Loyson.

tables de cette nouvelle levée de goupillons et de gâteaux *très précieux*, comme eût dit le bon Rabelais.

Oui, car une ardeur plus grande s'empare des chercheurs consciencieux et scientifiques, pour apporter de nouvelles preuves de la réalité du *phénomène spirite* sous les mille formes qu'il affecte.

Cette ardeur sera partagée inévitablement par les vulgarisateurs des connaissances aujourd'hui variées à l'infini, ainsi que des doctrines philosophiques en résultant.

Comme conséquence, un accroissement proportionnel se produira dans le nombre — déjà plusieurs fois millionnaire — des adhérents aux doctrines spiritualistes.

Et lorsque je dis qu'il en sera ainsi, je pourrais dire que c'est chose faite ou en train, car les principaux organes : *la Revue scientifique du spiritisme*, de G. Delanne, en tête, réfutent victorieusement et avec compétence l'attaque inconsidérée de Camille Flammarion.

Aussi terminerons-nous simplement cet article, par cette observation dictée par le seul bon sens, faculté à la disposition de tous, mais hélas trop souvent dédaignée, à cause de cela, peut-être.

Eh quoi, arriverions-nous à cette démence de croire qu'il puisse y avoir un effet sans cause ?

Non, n'est-ce pas ! Eh bien ? aujourd'hui, nul n'est assez ignorant (j'entends parmi ceux de nos contemporains arrivés à l'état de *conscience*) pour nier le *phénomène spirite*. Celui-ci étant d'ailleurs scientifiquement admis et reconnu, *en lui-même*, est donc un fait, c'est-à-dire un *effet*.

Reste la question : d'où provient-il ? Quel agent, quelle force le produit ? Cet agent ou cette force peut-elle être scientifiquement désignée et dénommée ?

Dans ces conditions, nous n'affirmons pas. Pourquoi ? Ce n'est pas que nous raisonnions — ou le contraire — comme M. Flammarion, parce que nous n'aurions pu établir ou constater cette identité de force... toujours et à volonté, comme on fait les petits pâtés...

Non, certes, car souvent — non pas toujours — nous avons constaté indéniablement une identité, et voilà pourquoi nous ne pouvons pas être formel pour *tous* les cas de manifestation.

Mais allons plus loin, supposons encore que M. Flammarion ait raison en ce qui concerne la constatation absolue et constante de l'identité, est-ce que le phénomène en est atténué dans la moindre de ses parties, je le demande au bon sens des lecteurs ? Est-ce parce que vous ne connaîtriez pas et ne verriez pas une personne cachée, mais dont vous entendriez la voix et distingueriez les paroles, que vous pourriez raisonnablement nier qu'une personne a parlé ?

Dès lors, que signifie cette campagne inepte de la presse cléricomatérialiste, concluant à la faillite du spiritisme ?

Qui a vu l'attraction universelle ou moléculaire, l'atomicité de la matière, la persistance de l'énergie dans les forces cosmiques, et qui les nie ?

Eh bien ! alors, pour une fois, soyons logiques et équitables, ou plutôt, Messieurs les journalistes, soyez équitables et faites l'honneur à la psychologie des forces occultes de lui accorder la créance que vous accordez à des faits infiniment moins prouvés que les siens.

Et puis, en somme, que désirons-nous tous, les conscients, qui nous sommes élevés au-dessus de la cohue des anthropomorphes, par nos efforts accumulés ?

Savoir peu ou prou, mais le plus possible, ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, c'est-à-dire posséder une conception de ce phénomène des phénomènes : la Vie !

Dès lors pourquoi rejetterions-nous dédaigneusement et niaisement l'un des moyens les plus efficaces pour atteindre ce but ?

J. Bearson.

LE CAS DE M. C. FLAMMARION

On connaît la question soulevée par Bouvéry à propos des dires de M. Flammarion sur l'identité des esprits évoqués. Aux théories émises par ce dernier, quelques-uns de nos confrères, les plus autorisés, ont répondu pour les combattre. D'autres viendront encore, sans doute, qui apporteront de nouvelles preuves du fait en discussion.

Aussi j'abandonne ce point pour envisager sous une autre face la question complexe dont il s'agit.

Les récentes expériences de M. Flammarion l'ont amené à cette conviction que les dictées signées : *Galilée*, qu'il a obtenues, en 1862-63, en qualité de médium, ne sont que le reflet de sa pensée à lui, Flammarion, qu'une simple expression de ses connaissances astronomiques à cette époque. Galilée n'y était pour rien. On le comprendra d'ailleurs sans peine, car, dans cet exposé uranographique, se sont glissées des erreurs que n'aurait pu commettre Galilée à l'état d'esprit. Il y est dit, par exemple (*Genèse*, chap. VI, § 26) que Mars n'a pas de satellite. Or, il en a deux.

Jusque-là rien d'extraordinaire. Le cas est fréquent où les théories les plus invraisemblables ont été acceptées sans contrôle parce qu'elles étaient signées d'un nom célèbre. On ne dira jamais assez combien l'abus des grands noms a jeté de ridicule, et conséquemment de discrédit, sur le spiritisme.

Mais le cas qui nous occupe se trouve aggravé par cette circonstance qu'Allan Kardec a lui-même accepté, comme véritablement inspirée par Galilée, la théorie présentée sous son nom, et qu'il l'a publiée textuellement dans son ouvrage *la Genèse* où elle forme le chapitre VI tout entier, accompagné de la note suivante :

« Ce chapitre est extrait textuellement d'une série de communications dictées à la Société spirite de Paris en 1862 et 1863, sous le titre d'Études uranographiques, et signées : Galilée, médium, M. C. F. »

Quoi qu'il en soit, cette publication n'infirme en rien les ouvrages d'Allan Kardec dont le rôle avoué, répété partout, consistait à recueillir, étudier, contrôler et coordonner les communications qu'il recevait de toutes parts, et à les publier ensuite si elles concordaient avec sa raison et avec son propre savoir.

Il faut bien admettre que, dans la circonstance, aucun contrôle n'était possible. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'un point de doctrine.

Alors pourquoi, aujourd'hui, ne pas avouer simplement cette erreur ?

Le Maître recommande partout et toujours d'accepter les vérités nouvelles et de rejeter les erreurs démontrées. Il reconnaît par là que son œuvre est susceptible de modifications.

La remarque tardive de M. Flammarion n'a d'importance que parce qu'elle émane d'un savant très en vue, qu'on s'était accoutumé à considérer comme un des soutiens de la cause spirite.

Sans exagérer la portée de cet événement, il arrivera peut-être que la parole, justement estimée de Flammarion, répercutée dans tous les milieux intellectuels, jettera le trouble dans certains esprits et fournira des armes à nos adversaires ; mais, par contre, le bruit qu'elle provoquera réveillera, en même temps, la foi endormie des vrais disciples, et montrera aux défenseurs de la cause l'utilité de réagir activement, non seulement contre nos détracteurs, mais encore et surtout contre nous-mêmes.

Le mouvement qui se produit me touche personnellement dans ma vieille foi spirite. Le militant d'autrefois se réveille en moi. Je me revois au temps où, passage Sainte-Anne, il y a trente-cinq ans et plus, nous nous trouvions réunis sous la direction personnelle et



effective d'Allan Kardec, un grand nombre de chauds adeptes, parmi lesquels Camille Flammarion lui-même.

Je n'ai pas la gloire d'avoir collaboré à l'œuvre spirite autrement que par la propagande active d'un apôtre convaincu, mais j'ai vu d'assez près le Maître à son laborieux travail.

J'ai connu plusieurs de ses collaborateurs tant à Paris qu'en province. J'ai connu ses principaux médiums de l'époque : Leymarie, Alis d'Ambel, Morins, etc. J'ai été lié intimement avec Émile Sabô, l'un de ses secrétaires..

J'ai donc été à même de constater et de comprendre les difficultés de la mise au point d'une doctrine nouvelle, en butte à toutes les critiques. Malgré la saine raison et la haute compétence d'Allan Kardec, il a pu, il a dû être trompé par quelques-uns de ses collaborateurs, notamment par les invisibles. Il n'en pouvait être autrement et il l'avait du reste prévu et annoncé.

Ce n'est donc pas offenser sa mémoire, ni diminuer son œuvre que de la soumettre à l'examen de notre raison, en nous appuyant sur la science actuelle, c'est-à-dire en tenant compte des progrès accomplis.

L'édifice spirite est inébranlable, dit-on. Oui, si l'on entend que l'ensemble des matériaux dont il se compose forme une masse assez solide pour résister à toutes les attaques. Non, si l'on veut dire qu'il n'y a rien à y ajouter, rien à y retrancher.

En réalité, l'œuvre n'est pas achevée. Nous avons le devoir de le comprendre. Et nous obéirons au vœu du fondateur en nous unissant, en vue du couronnement de l'édifice, à tous ceux qui recherchent la vérité sans parti pris.

A. Auzanneau.

INDIVIDUALISME

Le spiritisme est à l'ordre du jour plus qu'il ne l'a jamais été. Pas un journal politique qui, en ces derniers temps, n'ait publié un ou plusieurs articles le concernant. Non pas que les rédacteurs se soient donné la peine d'étudier sérieusement la question en et pour elle-même. C'eût été trop exiger de leur zèle, à de rares exceptions près. Point n'est besoin d'ailleurs de connaître à fond un sujet pour en parler. On a de l'imagination. On emprunte de-ci de-là quelques phrases stéréotypées. On utilise les quelques vagues notions qu'on possède sur le but général du spiritisme. On connaît les plaisanteries faciles à l'aide desquelles on l'a tant de fois tué, sans au reste qu'il se porte plus mal. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour emplir les colonnes d'un journal ?

On a donc abondamment disserté du spiritisme. Quant à la cause de ce réveil subit ; quant à la raison de cette remise à l'ordre du jour d'un problème qu'habituellement on fuyait plus qu'on ne le recherchait ; quant au fait nouveau qui, survenu à l'improviste, a motivé une si considérable agitation, voici : Un homme de grand talent, jadis adepte fervent de la doctrine, avait, dans un journal très lu, traité la question psychique. Les théories qu'il avait fait valoir, les objections qu'il avait soulevées, les doutes dont il disait son esprit hanté, les conclusions plutôt négatives, enfin, auxquelles il avait abouti, avaient jeté le trouble parmi les uns et grandement réjoui les autres. Si les spirites, surpris et déconcertés, parlaient volontiers de défection et de trahison, les détracteurs du spiritisme, eux, éprouvaient une joie maligne, et qu'ils ne cachaient pas, d'annoncer *urbi et orbi* la mort, définitive cette fois, d'un adversaire, mieux, d'un ennemi, qui avait résisté à toutes les attaques, auquel les coups mêmes qu'on lui portait semblaient redonner une nouvelle vie. Telle est l'explication très simple du phénomène absolument imprévu de toute la presse s'occupant du spiritisme. Il s'agissait d'enterrer un mort. Or, quand le mort qui s'en va par le chemin de toute la terre est de ceux qu'on n'aime pas, c'est double plaisir de lui faire la conduite à sa demeure dernière.

⁂

Mais n'a-t-on pas triomphé trop tôt ? N'a-t-on pas quelque peu forcé le sens des paroles de l'illustre astronome ? La chose paraît certaine, et peut-être s'en apercevra-t-on plus tôt qu'on ne voudrait.

Quoi qu'il en soit, une remarque s'impose. Quand Flammarion affirmait la vérité du spiritisme, ses assertions n'exerçaient qu'une influence très minime, pour ne pas dire aucune, sur les nombreux journalistes qui, aujourd'hui, abusent de son nom pour tomber à coups redoublés sur une doctrine qui leur est antipathique. Croire au spiritisme était une douce manie qu'on lui passait, une de ces aberrations pas très rares qu'on pardonne aux savants. Comment donc son opinion, de nulle valeur quand elle était positive, acquiert-elle une si incontestable importance, quand elle se fait négative ? Son opinion, après tout, n'est que celle d'un homme qui n'a jamais prétendu que je sache à l'infaillibité. Et si, au sens de ces messieurs, elle était erronée dans son premier avatar, qui nous garantit qu'elle ne l'est pas dans le second ? En aucun cas, elle ne saurait être capable de déterminer la vie ou la mort d'un mouvement qui lui est antérieur et qui lui survivra, quoi qu'on prétende. Ce sont de ces exagérations qui portent leur châtiment en elles-mêmes. Elles ne prouvent qu'une chose, en attendant, c'est qu'on croit aisément ce qu'on espère, et qu'on prend volontiers ses désirs pour la réalité.

L'émotion très profonde suscitée chez les spirites n'est pas plus justifiée, à mon sens, que la joie prématurée des journalistes. C. Flammarion était pour eux comme une sorte d'enseigne vivante qu'ils opposaient triomphalement aux railleurs et aux sceptiques. Ah ! vous dites, Messieurs, qu'il n'y a que des ignorants et des dévoyés pour croire au spiritisme. Voyez Flammarion. Il vous vaut, intellectuellement, celui-là ; et quant à la science, qui oserait la lui contester ? Il est cependant des nôtres.

Cette façon de procéder à la recherche ou à l'acceptation de la vérité et du bien est essentiellement vicieuse. La gravité et le danger qu'elle offre sont d'autant plus redoutables qu'on la retrouve dans la plupart des actes de notre vie. Nous sommes, en général, non pas des hommes libres et conscients, se déterminant d'après leurs propres lumières, mais de véritables moutons de Panurge. Nous avons besoin, presque toujours, de marcher sur les traces de quelqu'un, d'avoir un guide qui nous dicte notre conduite. Notre éducation est, à cet égard, infiniment défectueuse. Dès l'enfance, on nous élève dans la soumission irraisonnée à de certains dogmes, et non seulement à de certains dogmes, mais à de certains hommes. On commence par nous inculquer cette idée que les problèmes les plus graves qui puissent se proposer à nos méditations ont été résolus dès les siècles antérieurs, que la solution qui leur a été une fois donnée est définitive et absolue. Celui qui serait assez aventureux pour en essayer une autre ne contreviendrait pas seulement à la loi humaine, il se mettrait en opposition directe avec la volonté même de Dieu. Sa présomption serait digne des plus terribles châtiments, dans la vie future, on nous l'assure, dans la vie présente, on nous en a donné les preuves les plus palpables. Ils en savent quelque chose ceux qui, dans le passé, ont voulu sortir des sentiers battus de la foi. Nous en ferions l'expérience, à notre tour, si ceux à qui nous confions, imprudents que nous sommes, l'éducation morale et religieuse de nos enfants, étaient ou redevenaient les maîtres du pouvoir civil, rabaissé au rang d'exécuteur des hautes ou basses œuvres d'un clergé quelconque.

Dès l'abord donc, et l'on sait combien les premières impressions se gravent profondément dans l'esprit des enfants, dès l'abord on

nous apprend qu'il est dans la vie des problèmes — et ce sont les plus hauts — auxquels défense nous est faite de toucher, qui, n'étant point de notre ressort, sont de la seule compétence d'une certaine catégorie d'individus. Le prêtre devient ainsi pour nous, avant que nous puissions rien décider relativement au bien ou au mal fondé de ses prétentions, une sorte d'être sacré et supérieur, auquel, par l'accoutumance, nous recourons dans les circonstances décisives de la vie. Nous en faisons le conducteur spirituel de nos enfants; qu'y a-t-il d'étonnant s'ils conservent l'habitude de réclamer ses conseils et de suivre ses directions. C'est, je le répète, le moyen le plus sûr de préparer des moutons de Panurge. Les hommes d'initiative s'élèvent autrement. Et comment aurions-nous une volonté ou une foi personnelle, une conviction qui soit bien à nous, si, dès nos premiers pas, on nous fait peur de la volonté et de l'intelligence libres? Cependant, sans cette double possession d'une volonté personnelle et d'une intelligence affranchie, l'homme n'est pas lui tout entier. On le diminue, on l'amoindrit de ce qu'il y a en lui d'essentiel, de ce qui le hausse proprement à la dignité d'homme.

La situation actuelle de la France nous est un exemple frappant des résultats déplorables auxquels aboutit notre système d'éducation. On ne cherche pas la vérité par soi-même, on n'examine pas, on ne compare ni on ne discute point. Ses opinions, on les reçoit toutes faites. On a commencé par le prêtre. Le pli est pris. On continue par les autres. Comme on s'est fait ingurgiter, à doses convenues, la foi aux choses de la religion, de même on se fera ingurgiter par des journalistes de dixième ordre ou par des professeurs de mensonge quelconques, ce qu'on croira en politique, en économie sociale, dans tous les domaines qui ne sont pas d'intérêt personnel immédiatement tangible. Déshabitué dès longtemps, dès toujours, de la réflexion, on sera une proie facile pour tous les imposteurs. Comment distinguerait-on le vrai du faux, puisque, pâte molle et sans consistance, on subit irrésistiblement toutes les impressions venues du dehors? Raisonner n'est pas ni ne saurait pas être le fait de ceux pour qui la raison est la grande criminelle, la cause première de tous les maux qui accablent l'humanité. Ils se défient de leur pensée comme de leur cœur. Ils n'osent croire ni sentir qu'avec l'assentiment de leurs directeurs de conscience, et en conformité avec la majorité. Au fond, ils sont moins croyants qu'ils ne sont fanatiques. Aussi nous jettent-ils à la face, au lieu d'arguments, des injures. Moins ils sont assurés de ce qu'ils avancent, plus ils se font violents. Nous l'avons bien vu, par ce qui se passe en notre chère France depuis quelques années. Trompé par ceux qui l'auraient dû éclairer, notre peuple s'est acharné contre la vérité et la justice. On eût dit que reviser un jugement, c'était déshonorer la patrie. Des politiciens sans scrupule ni conviction allaient répétant par tout le pays des niaiseries indignes pour empêcher la lumière de se faire. Si notre pays ne subit pas jusqu'au bout la honte qu'on a voulu lui infliger, il n'en est redevable qu'à quelques-uns de ces hommes qui prennent leur mot d'ordre dans leur propre conscience. Sans leur intervention intelligente et dévouée, sans l'invincible ténacité dont ils nous ont donné l'exemple, sans l'ardente lutte qu'ils ont soutenue, sans faiblir, quelques-uns contre tous, où en serions-nous aujourd'hui en face de l'Europe attentive? Quelle serait notre situation vis-à-vis des grands principes proclamés par nos ancêtres pour être la charte de l'humanité de l'avenir?

Donc, ce dont nous avons besoin avant tout, ce qui importe à notre chère France, si nous la voulons grande et juste, progressive et fidèle à sa destinée, c'est de posséder des hommes qui puisent en eux-mêmes la volonté de faire et d'agir; des hommes qui osent regarder tous les problèmes en face, et leur donner, librement et sciemment, les solutions qu'ils comportent; des hommes qui, dans tous les domaines, regardent, observent et concluent. L'autorité extérieure n'est rien, si elle ne s'appuie pas sur l'adhésion consciente intérieure. La foi qu'on nous enseigne du dehors, qu'on impose aux esprits de nos enfants, n'est pas la vraie foi. Il n'y en a qu'une qui vaille, et c'est celle qui jaillit spontanément des profondeurs de l'être. Il en est de même du salut qu'on nous promet au nom d'un système religieux ou politique. Il n'y a de vérité que celle qui est vécue et sentie

Dira-t-on que c'est l'anarchie introduite dans le monde moral? Dans un sens, oui, en apparence du moins. Mais qu'on y prenne garde. La pire anarchie n'est pas celle des consciences individuelles libres. C'est celle dont nous souffrons aux temps présents; celle des professions de foi et des symboles auxquels on a cessé de croire, celle de l'unité menteuse que nous offre telle grande Église. Toujours l'apparence au lieu de la réalité, ce qui paraît à la place de ce qui est. Cette anarchie fondamentale dont nous souffrons depuis des siècles et qui nous a valu le scepticisme infécond de l'époque où nous vivons, cette anarchie, rien ne la corrigera, rien n'y remédiera que l'universelle révolte des consciences, lassées à la fin d'être à la merci et à la remorque d'une volonté étrangère. Il faut donc secouer le joug, le secouer radicalement. Pas de demi-mesures ni de réforme partielle. Toute tentative de conciliation ou d'accord avec le système clérical serait une duperie. Cédez sur un point aujourd'hui, demain vous aurez tout reperdu. De trop nombreuses expériences en sont l'indéniable démonstration.

La tâche est difficile, certes. Elle ne s'accomplira pas sans douleur. Nous tenons au passé par des racines profondes et de chères habitudes. Nous en arracher sera cruel. Mais le déchirement est nécessaire, il s'y faut résigner. C'est le devoir vis-à-vis de nous-mêmes, et c'est le devoir vis-à-vis de nos enfants. Nous sommes responsables de l'âme que nous leur ferons, comme de l'avenir que nous préparerons à nos successeurs. Tarder davantage serait coupable. L'heure presse de nous affranchir non pas seulement ni surtout des liens du dehors, mais de ceux du dedans. Les corps libres, c'est peu de chose. Ce sont les esprits, les intelligences, les volontés qu'il est urgent d'arracher au servage. Avec des âmes serves, les corps sont tout prêts à la chute dans l'esclavage; avec des âmes libres, par contre, les chaînes tombent d'elles-mêmes des mains qu'elles asservissent.

∴

La liberté individuelle, non pas seulement proclamée, mais effectivement conquise, une seconde œuvre, complémentaire de la première, s'imposera. L'homme ne vit pas seul, ni pour lui seul. De toutes parts, il se heurte à d'autres humains qui agissent sur lui, de même qu'il réagit sur eux. L'individualisme ne se suffit pas à lui-même, il s'achève dans la solidarité, non pas dans celle qui s'impose d'autorité, mais dans celle qui jaillit de la connaissance intime des choses. Se sentir soi, être son propre maître, est la préparation nécessaire de l'union volontaire avec les autres. Pour s'unir, ne faut-il pas, en effet, s'être connu soi-même, et avoir reconnu, dans ceux dont on vit entouré, des êtres qui vous sont semblables? La liberté et la connaissance, l'une et l'autre appuyées sur la conscience, telles sont les conditions en dehors desquelles il n'est ni vrai progrès, ni durable sécurité. Elles sont notre sauvegarde dans le présent et notre sauvegarde dans l'avenir.

Cultivons donc chez nos enfants, avec un soin jaloux, ces choses essentielles. Ne permettons à personne, ni à l'Église, ni à l'État, ni à une secte, ni à une autre, de quelques promesses merveilleuses qu'ils nous leurrent, de vicier en eux ou de diminuer le sentiment de leur dignité personnelle et leur haute valeur morale. Qu'ils sachent que la liberté de leur être mental est le droit et le devoir. Qu'y attenter, sous quelque prétexte que ce soit, est un crime, le pire des crimes. Que la protestation, mieux la révolte sont autorisées, plus encore,

commandées contre ceux qui tenteraient de la leur ravir. Si Dieu nous a faits libres, s'il a voulu les âmes invisibles et intangibles, au nom de qui ou de quoi prétendrait-on nous réduire en servitude, ou nous soumettre à des doctrines que notre cœur désapprouve? Mais, concurremment avec ce haut sentiment de la liberté propre et de l'initiative individuelle, développons en eux le respect de la liberté d'autrui. Car les autres sont ce que nous sommes, ils ont, ainsi que nous, reçu les mêmes dons en partage. Nous sommes les égaux de nos frères, comme ils sont nos égaux. D'une éducation ainsi comprise et pratiquée naîtra et se développera, degré par degré, le sens du vrai et du juste. L'homme sera, non plus un loup pour l'homme: il sera son frère.

Certes, notre génération, ni la suivante, ni d'autres encore ne verront point la pleine réalisation de ce haut idéal. Mais nous pouvons, nous devons y travailler. Et plus vite nous nous mettrons à l'œuvre, plus tôt nous en verrons pousser les germes féconds et grandissants. Par des individualités fortes et puissantes, respectueuses d'elles-mêmes et respectueuses des autres, nous marcherons progressivement à la solidarité volontaire et vivante pour le salut de la société.

Daniel METZGER.

Dictées de l'Au-delà

(Suite)

VIII

DE LA COMMUNICATION DES ESPRITS

Certains spirites guidés par la curiosité et le désir de pénétrer des secrets et des formules occultes s'attachent uniquement à l'obtention des phénomènes physiques. Ils restent indifférents à la doctrine et refusent la vérité, tandis que les vrais spirites acceptent les phénomènes avec toutes leurs conséquences et attirent ainsi les bons esprits.

Les moyens de communication avec le monde occulte sont très nombreux et varient autant que le langage humain.

Chacun peut suffisamment dégager son esprit des préoccupations quotidiennes pour donner prise aux voix de l'au-delà.

Chacun peut recevoir, plus ou moins perceptible, l'afflux des êtres désincarnés.

Les différentes médiumnités se développent selon la conformation du médium et l'abondance de son fluide vital.

Les hommes entourés d'esprits de diverses natures ne peuvent prétendre que leurs parents et amis défunts enchaînés à leurs côtés participent à tous leurs actes, à toutes leurs pensées.

Les spirites doivent se faire une idée plus juste de la vie spirituelle, car les esprits d'essence épurée ont des fonctions diverses à remplir.

— Je veille, dit l'un d'eux, aux lois naturelles de certaines parties du règne végétal.

— Je suis préposé, dit un autre, à la production d'événements qui aident au progrès moral.

— Je me purifie dans l'étude de la nature, ajoute un troisième.

— Je me fortifie pour supporter l'épreuve d'une nouvelle incarnation.

— Je remonte aux causes premières de la création.

— Je répare mon inertie et mon égoïsme en guidant les savants vers les découvertes utiles aux humains.

Ainsi disent ces voix de l'au-delà. Les esprits élevés prennent en pitié nos idées étroites et nos faux jugements; ils nous blâment de ne pas concevoir la vie plus largement. S'ils conservent un profond attachement pour ceux qui leur survivent, ils n'éprouvent pas l'acuité de nos douleurs et de nos tristesses.

Les esprits avancés ne peuvent compatir aux plaintes, aux regrets dont la cause est futile. Ils ont devant eux l'infini, tandis que les incarnés doivent franchir la porte étroite de la mort, bardée de clous et d'épines, porte grande ouverte ou à peine entre-bâillée selon nos actes et qui retient par lambeau notre défroque humaine.

Les esprits élevés, ayant acquis la sérénité des sphères supérieures, ne sont pas aux ordres des hommes, mais ils leur indiquent la voie du bien, et ceux-ci ayant le libre arbitre peuvent avancer ou reculer.

Les esprits prodiguent les enseignements, les encouragements et les preuves de leur existence aux nouveaux adeptes du spiritisme. La mère guide sa fille, le frère sa sœur, durant les manifestations premières; une fois le flambeau lumineux aux mains du néophyte, la tâche de l'esprit est accomplie et il reprend son existence extra-terrestre. A l'heure de la mort de ceux qui lui furent chers, il reviendra aider au travail de la désincarnation qu'il prépare avec le plus grand soin.

Combien il y a loin de cette vie grandiose au Paradis, à l'empyrée et aux divers lieux où les pratiquants de tous les cultes doivent jouir de sensations seulement appréciables à la chair. Le corps disséminé à la mort en parties infinitésimales ne dépasse jamais l'atmosphère qui entoure le globe terrestre. Matière, il reste matière, et l'âme la plus mystique ne peut espérer les baisers de l'époux divin, puisque les lèvres donnent le baiser et que la chair est le siège de toutes les sensations.

En espérant le bonheur égoïste et matériel réservé aux élus de tous les cultes, les hommes retournent au paganisme. Le Paradis des catholiques est moins suggestif que celui de Mahomet et les guerres de l'Olympe pouvaient satisfaire les goûts humains. Mais les hommes ne veulent ni voir ni entendre.

La prière sans action a peu de résultat.

L'esprit s'élève davantage par le bien pratiqué que par la stérile contemplation.

Chaque époque a ses aspirations. La nôtre est toute d'activité et les ordres contemplatifs ne donnent plus naissance à ces saints, à ces saintes abîmés dans la foi absolue et produisant des phénomènes merveilleux, à tort nommés miracles. Ces miracles n'étaient autres que le développement et l'emmagasinement des fluides qui permettaient d'agir par la volonté sur le milieu ambiant, de guérir ainsi des malades et d'entrer en relations avec les désincarnés.

Les spirites pour attirer de bons esprits doivent s'appliquer à se modifier en se dégageant des mauvais levains matériels et en faisant le plus de bien possible à leurs semblables.

IX

DE LA FAIBLESSE DU MATÉRIALISME

Les prédicateurs catholiques font un long apprentissage de l'éloquence sacrée, ils savent comment offrir les mystères à la foule hypnotisée par les dehors d'une vertu austère et une mise en scène savamment étudiée.

Qu'oppose-t-on au fanatisme des prêtres et à l'absurdité du dogme? La science, mais si froide, si bien défendue par des mots barbares et une exubérance de définitions nuageuses, elle éloigne et décourage ceux qui l'effleurent.

Le trop grand nombre de professeurs et de membres enseignants de l'État ont pour but le salaire qui les paie de leur tâche souvent ingrate. Les matérialistes, les positivistes, les néantistes n'ont point d'école puissante ni d'élèves disposés à devenir des apôtres. Insouciants de faire prévaloir leur doctrine, ils se rallient volontiers à un culte quelconque par des raisons d'intérêt particulier et ils sont si



peu convaincus de la vérité de leurs conclusions qu'ils laissent leur femme et leurs enfants aux erreurs passées.

Cette difficulté de convaincre leur propre famille prouve l'impuissance régénératrice du scepticisme. Malgré ses défenseurs illustres, l'école positiviste n'a pas de nombreux adeptes ; hostile au progrès moral, elle manque de base solide. Elle est sans force et sans effet pour l'amélioration humaine et met le désespoir au cœur des êtres bons et sensibles.

Le spiritisme comble la profonde lacune existant entre le positivisme et les religions soi-disant révélées. S'il n'était étouffé par ces deux ennemis, il ferait courir ses ondes bienfaisantes à travers le monde en donnant à tous les hommes la foi en une puissance créatrice souveraine et en l'immortalité.

Il faudrait au peuple des éducateurs moraux ayant conscience de la grandeur de leur tâche. Le spiritisme devrait se mettre à la portée des incrédules et des ignorants, et sans crainte du ridicule ni du ricanement des sots répéter que le progrès ne peut exister sans la morale et l'espoir d'une justice extra-terrestre.

L'homme doit apprendre avant tout à amoindrir sa personnalité, à diminuer son égoïsme pour devenir indulgent, serviable et bon.

X

DIVERSITÉ DE LA NATURE HUMAINE

L'égalité de position et de fortune est en contradiction avec la nature et l'histoire des peuples. La famille donne une idée de la société ; des enfants de même père et mère, ayant reçu la même instruction et la même éducation, ont néanmoins des goûts divers et des aptitudes différentes. Les uns préféreront la vie régulière, le travail et l'économie, tandis que d'autres, avides de plaisir, perdront en excès ou en rêveries les jours de leur jeunesse.

Parmi ces enfants, les uns de cœur tendre sauront se sacrifier par amour filial, tandis que d'autres, ayant reçu autant de soins et de tendresse, n'en rendront jamais rien à la vieillesse de leurs parents.

Serait-il juste de donner un salaire identique à l'ouvrier courageux et consciencieux et au paresseux abêti par les excès ?

Tout progrès s'arrête si la liberté d'action est diminuée, si l'un n'a plus le droit d'amasser et l'autre de dépenser. Cette atteinte à la liberté et à l'individualisme serait mortelle aux mœurs et à la civilisation en faisant reculer le progrès.

Encourager un homme à acquérir un bien si modeste qu'il soit, transmissible à ses enfants, est une source de travail, d'ordre, de tempérance qu'il faudrait augmenter plutôt que de la tarir.

Sous prétexte d'égalité, l'homme se brûle d'alcool, de tabac, il s'use dans la débauche sans profit pour la collectivité ; la femme se pare, se vend, en sont-ils plus heureux l'un et l'autre ?

L'Église accepte et encourage la vanité, elle l'enseigne dans les couvents ; aussi les prêtres et les positivistes ne peuvent attaquer l'orgueil et l'égoïsme sans inconséquence. Le spiritisme en prenant l'idéal des religions et les récentes découvertes scientifiques peut satisfaire le cœur et la raison.

Le catholique et le positiviste croient quitter la terre pour toujours et il est hors de la nature humaine de se sacrifier pour une œuvre dont on ne peut profiter.

Le spirite au contraire ignore s'il devra renaître sur terre, il peut se réincarner dans n'importe quel rang de la société et ainsi tout ce qu'il produira pour le bien général profitera à lui et aux siens.

Il peut être victime de lois iniques, du fanatisme particulier et général, ou bénéficier de l'amélioration apportée au sort des hommes. Il subira la peine du talion, surtout s'il a été sans pitié. S'il a pressuré, il sera pressuré. Despote, il sera à son tour à la merci des grands. Intempérant, il souffrira dès cette vie, si ce n'est dans une autre.

Ce que la société nomme le bien et le mal n'est pas rigoureusement vrai, et la justice de l'au-delà se fait selon les lois de l'équité et de la sagesse.

Nul n'est condamné sans rémission, tous doivent s'améliorer en expiant. Expiation profitable au coupable et à la société.

Grandiose horizon qui détruit le mirage de l'égoïsme des élus et des damnés.

Cette théorie en se répandant peut apaiser la haine et la colère du peuple.

XI

DE L'EXISTENCE DE DIEU

La question religieuse ne peut intéresser tous les hommes. Il y a des estomacs et des intelligences, des jouisseurs et des idéalistes, il existe des nuances infinies dans la race humaine. La difficulté est de se faire entendre de la multitude et de laisser dans l'esprit des foules quelques parcelles de ses propres idées.

Discuter de la divinité devant le peuple semble chose impossible, mais il est préférable d'en discuter plutôt que de nier l'existence d'une intelligence créatrice ou de l'admettre d'après le type des sectes religieuses.

Dieu ne peut se prouver matériellement, mais il n'y a pas de lois sans législateur, pas d'œuvres possibles sans intelligence initiale, et tous les peuples de toutes les époques ont exercé leur esprit à pénétrer le mystère de la cause des causes.

Ceux qui poussent la négation à outrance et ne veulent admettre aucun moteur divin dans la création universelle, sont comme des bâtons flottants, ils abandonnent presque toujours leur famille au fanatisme, à la superstition, et, à l'heure dernière, ils se prêtent à la comédie du culte auquel dès leur naissance on les a affiliés.

Quand on comprend la divinité, telle que l'entendaient les philosophes de l'antiquité et telle que la conçoivent aujourd'hui les spiritualistes, on considère le culte des religions existantes comme des manifestations païennes.

Les idoles de marbre et d'or, les tableaux, les costumes, les pompes mêmes de l'Église sont les restes de l'idolâtrie qui amuse le scepticisme de notre époque et détruit toute idée sérieuse de la divinité.

Serait-il plaisant de donner à un de nos ancêtres l'apparence d'une huître, à un autre celle d'une anguille, d'un caïman, d'un éléphant, d'un singe ? Nulle personne raisonnable n'accepterait cette représentation burlesque de ses ascendants, quelque éloignés qu'ils fussent, car on ne saurait trouver de ressemblance entre un mollusque et un homme.

Qui donc a vu Dieu ? Qui le verra jamais, qui peut se vanter de le concevoir sous une forme tangible et comment l'homme est-il assez dénué de bon sens et de modestie pour donner son propre aspect à la divinité.

(*A suivre*). Paul GRENDEL.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 4 août, de M. Manitzert, à Pantin	1 fr.
Du 8 août, anonyme, à Lyon	5
Total. . . .	6 fr.

Le Gérant : L. COULAUD.

-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie. 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 211. 10 Centimes 1er-15 SEPTEMBRE 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

La *Paix universelle* (nos des 16-31 juillet dernier) annonce qu'elle fera bientôt connaître la composition du comité provisoire.

J'ai eu bonheur à lire cette annonce. Car le comité provisoire, longtemps attendu, sera la première réalisation où commenceront à prendre corps et à vivre tous les vastes désirs, toutes les espérances, tous les projets, tous les programmes qu'a suscités l'immense idée d'un Congrès du Genre Humain.

Et voici quelle pourra être la chaîne des successives réalisations :

1° Le comité provisoire existera enfin. Il lancera le *manifeste d'appel* antérieur à toute réunion du Congrès. Quant au *manifeste de déclaration humanitaire*, qui sera voté dans la dernière séance de la réunion générale internationale de 1900, j'en parlerai plus loin. Comme manifeste d'appel, j'adopterais volontiers celui rédigé par M. de Népluyew (1) :

2° Le comité provisoire et les adhérents organisent les comités définitifs, officiels ;

3° De concert avec les adhérents, les comités officiels prépareront et feront réussir la première réunion générale internationale du Congrès, à Paris, à l'Exposition de 1900 (2) ;

4° Ensuite, les comités officiels, renouvelés, perpétués, et les adhérents prépareront et feront réussir d'autres réunions, de toute nature, partielles, générales, locales, nationales, internationales ; et comités officiels, adhérents, réunions, assureront ensemble la *permanence immortelle* du Congrès !

*
* *

Comment le comité provisoire et les adhérents organiseront-ils les comités officiels ?

(1) Et publié dans la *Paix universelle* des 1-15 juillet 1899.

(2) Ils pourront même essayer de faire réussir, à Paris, à la fin de 1899, une réunion internationale partielle.

Voici ce que je propose à cet égard, sous réserve de l'approbation des autres adhérents. D'ailleurs, je le déclare, j'impose d'avance la même réserve à la totalité des propositions que je présenterai concernant le Congrès. Celui-ci doit demeurer œuvre collective et libre. Les idées qu'un adhérent présente concernant le Congrès doivent, avant de se réaliser, obtenir l'approbation des autres adhérents et devenir en harmonie à leurs idées.

Donc, sous cette réserve formelle, je propose :

1° Que le comité provisoire dresse, par nation, la liste des adhérents au Congrès ;

2° Qu'il invite les adhérents de chaque nation à se constituer en *groupe national du Congrès de l'humanité* :

3° Que chacun des groupes nationaux, une fois constitué, nomme *lui-même* son comité officiel national, dont les membres, à leur tour, délégueront trois d'entre eux ;

4° Que tous ces délégués des comités nationaux se réunissent et forment ensemble le *comité officiel international du Congrès*.

Aussitôt formé le comité officiel international, la mission du comité provisoire prendra fin (1).

Il faudrait avoir achevé en novembre 1899 la formation du comité officiel international.

Puisque c'est à Paris que se tiendra la réunion générale internationale ou grande réunion (2) de 1900, le principal siège du comité officiel international resterait Paris, jusqu'à la clôture de cette réunion.

Je dis exprès le principal siège. Rien n'empêche de créer des sièges auxiliaires du comité dans les nations étrangères et la province française (3).

(1) Cette mission aura consisté, non seulement à lancer le *manifeste d'appel* et à contribuer à l'organisation des comités officiels, mais encore à enregistrer les adhésions nouvelles, dès qu'elles se seront produites, et à diriger, en y participant, la propagande favorable au Congrès. Une fois le comité officiel international formé, c'est lui qui se chargera d'enregistrer les adhésions nouvelles et de diriger, en y participant, la propagande.

(2) J'emploierai indifféremment comme synonymes les expressions « grande réunion » ou « réunion générale internationale ».

(3) Après la clôture, le comité officiel international prendrait pour principal siège la *capitale de la nation* où devrait se tenir la seconde réunion générale internationale du Congrès. — Les membres des comités officiels, nationaux et international, pourraient rester en fonctions jusqu'à la clôture de la grande réunion de 1900. Après cette clôture, on procéderait à une élection nouvelle des divers comités officiels. Les membres sortants seraient rééligibles. L'élection nouvelle s'accomplirait selon les mêmes règles que l'élection première. Les comités officiels nationaux seraient encore élus chacun par les adhérents de sa nation.

Pour alléger la tâche de la grande réunion de 1900, il serait bon qu'*avant* son ouverture on eût nommé son *bureau*, établi son *règlement* et le *programme de ses séances*.

On nommerait donc le bureau (président, vice-présidents, secrétaires) au cours de 1900, *avant* l'ouverture.

Il pourrait être nommé par les adhérents, y compris les membres des divers comités officiels, mais ces membres n'ayant que leur voix d'adhérent (1).

Quant au *règlement*, je partage l'opinion de M. de Népluyew (qui était celle d'Amo).

Le règlement doit interdire les polémiques et les critiques. Pendant la grande réunion du Congrès, chaque nation ou doctrine doit exposer ce qu'elle a fait et veut faire pour la Fraternité humaine et s'abstenir de toute critique des autres doctrines ou nations.

Un règlement qui, outre les articles ordinaires d'un règlement de Congrès, renfermera un article interdisant formellement polémiques et critiques, serait donc, *avant* l'ouverture, élaboré par le Comité officiel international et voté par les adhérents.

Enfin, également *avant* l'ouverture, le *programme des séances* serait élaboré par le comité officiel international et voté par les adhérents (2).

La grande réunion durera peu de jours.

Il faut lui déblayer le terrain. Il faut, avant qu'elle commence son œuvre, accomplir le plus possible de travaux préparatoires.

⁂

C'est au comité officiel international qu'il appartiendra d'élaborer, à l'ensemble des adhérents qu'il appartiendra de voter le programme des séances. Néanmoins, un adhérent isolé peut présenter librement ses propositions sur le programme; le comité et les autres adhérents en tiendront le compte qu'ils voudront. Du reste, tout ce que je propose l'est sous réserve de l'approbation des autres adhérents.

Voici donc comment je concevrais le *programme des séances :*

Elles seraient au nombre de quatorze (3).

La *première séance* s'ouvrirait par un vœu d'amour universel (proposition d'Amo). Puis elle étudierait la Fraternité et l'Amour dans la moralité *individuelle*, dans la *personne humaine*. Elle examinerait comment il est possible de développer en chacun la volonté fraternelle intime, sans laquelle ne saurait exister sincèrement la Fraternité dans les relations avec autrui.

La première séance étudierait encore comment la Fraternité *impartiale* et *lucide* implique la *justice*, et comment, par conséquent, doit se développer, en chacun, en même temps que la volonté fraternelle, une volonté de justice.

La *seconde séance* étudierait comment développer la Fraternité et la Justice dans la *famille*.

La *troisième séance* dans l'*éducation des enfants*.

La *quatrième séance* dans les œuvres d'*assistance* aux infirmes, malades, orphelins, vieillards et aux bien portants manquant de travail.

La *cinquième séance* dans les *œuvres qui organisent socialement le travail, la production et la consommation*.

La *sixième séance* dans les *moyens de prévenir ou d'apaiser les conflits sociaux*, **de substituer la coopération des classes à la guerre des classes.**

La *septième séance* dans la *propagande pacifique internationale* et le plébiscite de la Paix.

La *huitième séance* dans la *médiation et l'arbitrage internationaux*.

La *neuvième séance* dans le *désarmement international*.

La *dixième* et la *onzième séance* dans les *moyens de faire concourir les matérialistes ou agnostiques moraux et les spiritualistes* à la paix morale, sociale et internationale.

La *douzième* et la *treizième séance* dans les *moyens de faire concourir la science matérielle et la science spirituelle au progrès philosophique*, tout en respectant les convictions de chacun.

La *quatorzième séance* serait consacrée à un bref résumé des travaux des précédentes séances, à la rédaction et au vote d'un *manifeste de déclaration humanitaire*, rédigé en termes tels que toutes les nations et doctrines puissent le *signer;* la quatorzième séance et la grande réunion entière se termineraient par un vœu d'amour universel (1).

⁂

Tout ce que je viens d'écrire dans cet article est proposé, je ne saurais trop le redire, sous réserve de l'approbation des autres adhérents.

Je compte, en outre, examiner, dans la *Paix universelle*, de quelle manière mes idées, que j'ai exprimées avec franchise, peuvent se concilier aux idées exprimées par d'autres adhérents, notamment Mme de Bézobrazow, M. Bouvier, M. de Népluyew, M. Bouvéry, M. Vodoz, M. Camille Chaigneau, M. Bearson, etc., etc.

Albert JOUNET.

Le comité officiel international serait encore formé par les délégués des comités nationaux. — Le renouvellement des comités officiels pourrait s'opérer régulièrement, à l'avenir, tous les deux ans, après la clôture de la grande réunion périodique.

(1) Il n'y aurait qu'un même bureau pour toute la durée des séances. Le renouveler à chaque séance ferait perdre trop de temps. En composant le bureau des adhérents les plus impartiaux, il n'y aura aucun inconvénient à le conserver pendant toute la durée de la grande réunion.

(2) Les membres du comité international pourraient prendre part au vote du règlement et du programme, mais en n'ayant que simple voix d'adhérent.

(3) Du 19 septembre au 2 octobre inclusivement.

(1) Selon la proposition d'Amo.

Sur le Congrès de l'humanité

MONSIEUR LE DIRECTEUR ET CHER CONFRÈRE,

Dans la *Paix universelle* du 16 mai-15 juin, vous demandez :

Quel est le meilleur moyen pour conduire l'Humanité au mieux ?

Je vais m'efforcer de répondre à cette question. Je l'aurais fait plus tôt si la maladie et divers travaux ne m'en avaient empêché.

Pour donner au problème toute son ampleur et montrer toute l'étendue du mal, je crois bon d'esquisser, à grands traits, en manière de préambule, l'état actuel des esprits, de la société, des religions, des philosophies, des sciences et des arts.

Un mot peint cet état : c'est déséquilibre.

Qui dit déséquilibre dit inharmonie, dit instabilité, dit trouble et conflit, dit division et guerre.

Partout les diverses unités sociales, individus, familles, sociétés, nations, sont en antagonisme, en guerre sourde ou ouverte. Il y a antagonisme entre les divers pouvoirs, antagonisme entre les individus, antagonisme entre l'individu et l'État. Il y a division et guerre entre la religion et la science, entre la science et la philosophie, entre la philosophie et la religion, entre les sciences, entre les philosophies, entre les religions. Elles s'opposent les unes aux autres, se brisent en des chocs mortels et s'émiettent. Aussi pullulent doctrines, systèmes, sectes, sous-sectes, partis, chapelles, coteries. C'est un mélange confus de philosophies, de morales, de religions, une sorte de chaos intellectuel, moral et social, qui met en conflit les intérêts, apporte le trouble dans les consciences, énerve les caractères, amollit la volonté, égare l'esprit dans l'infime détail, le rend myope, le rapetisse et le conduit fatalement à l'impuissance et à la stérilité.



Les individus changent souvent d'idéal. Ils adorent aujourd'hui ce qu'ils brûlaient hier. Ils sont indécis et veules. Ils ne vivent pas, ils se laissent vivre. Leurs jours coulent dans l'indifférence et l'ennui, dans l'indolence et le plaisir, dans le vice et l'ignominie. Peu font exception.

Les notions du bien et du mal sont faussées. Les dieux meurent ou sont morts. L'autorité s'en va, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Sur quoi reposerait-elle d'ailleurs ? Quelle assemblée, quel pape, quel roi, quel dictateur pourrait s'attribuer l'autorité sans soulever aussitôt des protestations, sans provoquer des révoltes ?

Les gouvernements soumis à toutes les fluctuations de l'opinion, esclaves des intérêts politiques et économiques, sont dans une instabilité permanente. Ils sont à la merci des politiciens les moins scrupuleux, les plus intrigants, les plus audacieux. Les politiciens ne sont eux-mêmes que les marionnettes qui paradent sur la scène politique. Les véritables maîtres sont dans la coulisse. Ce sont les rois de l'or et les très puissants seigneurs de l'industrie et du commerce. Ils ont en moins le signe de l'indépendance et du pouvoir, le bâillon qui fait taire les consciences, la chaîne qui asservit l'homme et le fait esclave : l'argent.

Le mal n'est point localisé en un point, en un pays : il est général, il s'étend sur tout le monde civilisé. Il ne présente pas partout les mêmes symptômes et avec le même degré d'acuité, mais partout on le sent, mais partout il tient les esprits oppressés.

Tout fait de quelque importance influe sur lui, l'aggrave ou l'atténue, le modifie dans un sens ou dans un autre, en déplaçant les forces sociales, en changeant la direction de leurs courants, en perturbant le faux ordre moral, politique et économique. Son retentissement est quasi universel. Il n'y a pas de barrières assez puissantes qui puissent empêcher les peuples d'en ressentir les effets. L'isolement est impossible. Les hommes et les choses courent les terres et les mers, et la pensée vole d'un continent à l'autre.

Le mal est profond. Le corps social tout entier, anémique ici, pléthorique là, hypertrophié en haut, atrophié en bas, chancelle. Qui l'équilibrera ? Qui lui rendra la santé ?

Les uns opinent que l'État devrait être tout, d'autres l'Église, d'autres l'individu. Entre ces doctrines extrêmes se placent les partisans des solutions moyennes, de tous les éclectismes, de tous les compromis.

Ils ne sont pas d'accord non plus sur la tactique à suivre. Ils sont régressistes ou progressistes, évolutionnistes ou révolutionnaires. D'aucuns sont pour le *statu quo*, estimant sans doute que ce monde est encore le meilleur — pour eux — des mondes possibles, tandis que d'autres, au contraire, ne sachant où donner de la tête, désorientés et désespérés, lèvent les bras au ciel, implorant en vain une divinité qui ne répond pas.

Certains, jugeant que le mal est incurable, se désintéressent de tout. D'autres, enfin — tels que la plupart des adhérents au *Congrès de l'Humanité*, — estiment que l'amour peut nous conduire à l'unité scientifique religieuse et sociale.

Je n'entreprendrai pas de réfuter, par le menu, tous les moyens proposés. Ce serait peine inutile. Beaucoup, d'ailleurs, savent que ceux qu'ils préconisent ne sont que de légers palliatifs ou des remèdes propres à satisfaire une classe au détriment des autres. Ils aggravent l'état de choses ou simplement le continuent.

Ce qu'il faut, c'est détruire l'antagonisme des classes, des peuples, des races et des religions, abattre les barrières qui les séparent, établir la paix parmi les hommes.

Voilà le but, mais où est le moyen ?

Pour le savoir, il faut rechercher préalablement la cause du déséquilibre général.

Ce déséquilibre, dont nous venons d'esquisser rapidement le tableau, provient de ce que les sciences, les religions, les individus et les sociétés ont des critériums de certitude faux et divers.

L'homme, en effet, agit comme il pense et il pense selon la méthode de penser que lui impose son critérium.

Qu'est-ce donc que le critérium ? C'est, dit Strada, « le juge suprême auquel on a recours pour décider en dernier ressort si l'esprit est dans le vrai ou dans le faux, dans l'hypothèse ou la certitude, dans le rêve ou dans la science (1) ». Le critérium est donc l'axe de la pensée, le fondement sur lequel elle élève l'édifice de son idéal, de ses théories, de ses systèmes.

Chaque critérium, imposant une méthode de penser et d'agir différente, s'oppose par cela même aux autres critériums. Cette opposition est *irréductible*, parce que chaque critérium, *étant par essence absolu et infaillible*, ne peut s'accommoder des autres critériums. L'infaillibilité ne se partage pas ; elle est absolue ou n'est pas.

De l'opposition des critériums naît l'état de division et de guerre que nous avons partout constaté.

En outre, les critériums fidéistes s'appuyant sur le sentiment et les critériums nationalistes sur la raison mettent ainsi aux prises le sentiment et la raison, le cœur et l'esprit. Par là, ils jettent le trouble dans l'homme et le scindent. De là cet antagonisme perpétuel entre la religion et la science.

Pour le détruire, il faut substituer à ces critériums un critérium qui ne soit ni sentimental, ni rationaliste, qui ne favorise pas la raison au préjudice du cœur et *vice versa*. Il doit donc être *impersonnel*.

J'ai déjà fait, dans la *Paix universelle* et ailleurs, le procès des critériums rationalistes (évidence, conscience, expérience, calcul, syllogisme, etc.) et des critériums fidéistes (médiateurs, papes, rois, etc.). Inutile de le recommencer (2).

Beaucoup de partisans du *Congrès de l'Humanité* pensent que, par la tolérance et surtout l'amour, ils réaliseront l'unité humaine. Ils se trompent.

La tolérance, c'est, m'écrivait un jour Strada, « un *modus vivendi* des entremis entre eux. C'est tout à fait illusoire. La guerre éclate à la première occasion et chacun la continue prudemment et la prépare. C'est fatal. »

L'affaire Dreyfus nous montre précisément, par de nombreux et éclatants exemples, combien Strada avait raison. Bien des catholiques, des protestants, des juifs et des libres penseurs, qui auparavant professaient la plus large tolérance, en matière de religion comme en matière politique, poussent depuis les cris, les uns de : A bas les papistes ! les jésuites ! les calotins ! — les autres de : A bas les juifs ! les protestants ! les libres penseurs ! et même de : Mort aux juifs !

Il n'y a de tolérants, en réalité, que les indifférents et les sceptiques. Et encore ne le sont-ils pas toujours. Attaquez leurs préjugés et leurs idées de derrière la tête et vous verrez.

Mme Potonié-Pierre avait tenté de créer les phalanges d'harmonie intellectuelle. Je crois que son projet est mort avec elle. Il n'était pas né viable.

Pour qu'il y ait harmonie, il ne suffit pas, en effet, qu'il y ait « entente » seulement, il faut qu'il y ait aussi unité. L'harmonie d'une œuvre, d'une statue, d'un monument, vient de ce que toutes les parties se fondent dans l'ensemble. Il n'y a pas unité, donc harmonie, si les parties se heurtent violemment, jurent entre elles, si les idées secondaires ne se rattachent pas étroitement à l'idée principale. L'harmonie est donc l'effet de l'union, non la cause. Par conséquent, il ne peut y avoir harmonie entre deux ou plusieurs hommes que

(1) Strada, *Jésus et l'Ere de la science*, p. 285.

(2) Ceux qui ne connaissent pas suffisamment la philosophie de l'*Impersonnalisme méthodique* feraient bien de lire les ouvrages de Strada, notamment l'*Ultimum Organum* et la *Méthode générale*.



si une idée supérieure ne les force en quelque sorte à s'unir, en leur donnant une même direction, un même esprit.

Cette idée supérieure, directrice, est forcément le critérium de certitude, puisqu'il est le germe et le juge de toutes les idées et de tous les actes. Comment donc unir des hommes qui ont des critériums différents, c'est-à-dire des aspirations et des idées opposées ? Cela n'est pas possible. Si l'on réussit à établir « l'entente » entre eux, cette entente ne peut porter que sur quelques idées, donc elle ne peut être durable et féconde. Survienne d'ailleurs quelque cause de trouble et de division, comme l'affaire, et tous ces harmonistes entreront en guerre les uns contre les autres.

Pas plus que la tolérance et l'harmonie, l'amour ne peut nous conduire à l'unité.

Considérer l'amour comme le moyen qui doit faire l'unité, c'est le considérer comme l'inspirateur des idées et des actes qui peuvent la faire, donc comme juge aussi des idées et des actes qui sont ou ne sont pas favorables, donc comme critérium. Or, l'amour critérium, c'est le sentiment, c'est le cœur critérium. Car l'amour n'est pas autre chose qu'un sentiment, une émotion intense, un jaillissement du cœur.

Faire le cœur critérium, c'est subordonner l'esprit au cœur, légitimer les révoltes de celui-là, donc les opposer, donc encore *diviser* l'homme.

Pas plus que l'esprit, le cœur ne saurait être critérium. Qu'il soit intelligence ou amour, l'homme est toujours *faillible*.

L'amour est *chaleur*, *mais non lumière*, comme certains l'ont écrit. Il est aveugle. Il a besoin d'être guidé. Il va où le conduit son guide, la pensée. Si la pensée est égoïste, l'amour est égoïste ; si elle est généreuse et impersonnelle, il est généreux et impersonnel.

Ceux qui font l'amour critérium ne se doutent pas, en effet, que l'amour ne précise pas la pensée, mais la suit. Tout sentiment, toute émotion, tout amour suppose un objet. Vous dites : J'aime, et immédiatement se pose la question *qui ?* ou *quoi ?*

On ne pourrait aimer quelqu'un ou quelque chose, si on n'en avait auparavant une idée. Il importe peu que l'idée soit confuse ; il suffit qu'elle existe. Donc la pensée précède l'amour.

« 1° Il faut, dit Strada, être pour aimer : donc il faut l'Énergie, la Force ;

« 2° Il faut concevoir pour aimer ; donc il faut que l'Être-Énergie soit l'intelligence précise ;

« Alors éclate l'amour. Sans cela, l'amour ne saurait ce qu'il a à aimer. »

Dieu est d'abord Force, puis Intelligence et enfin Amour. Pareillement l'homme est force, intelligence et amour. Voyez-le enfant : il se développe et grandit ; adolescent : il s'instruit ; jeune homme : il aime. On ne peut sans danger changer cet ordre.

La pensée, inspirant l'amour, son critérium est donc aussi celui de l'amour ; autrement dit, l'objet de l'amour est le critérium. En effet, si le critérium est le *moi*, la pensée est tournée vers le moi, l'amour aussi : si le critérium est fidéiste, la pensée et l'amour ont pour objet suprême : le messie, le médiateur, le pape ou le roi.

Aimer l'humanité, c'est donc, pour le rationaliste, l'aimer à travers son moi, ses idées, ses doctrines, ses intérêts ; pour le fidéiste, l'aimer à travers son messie, son prophète, son pape ou son roi et ce qu'enseigne ou impose ce messie, ce prophète, ce pape ou ce roi : ce qui revient à dire qu'on place toujours l'amour du critérium avant l'amour de l'humanité. Voilà pourquoi il y a toujours des divisions et des guerres dans le monde, quoique tout le monde parle d'amour et que toutes les religions aient prêché et prêchent encore l'amour.

« Chaque fidéiste, catholique, protestant ou musulman, écrivions-nous dans le *Mercure* d'octobre 1898, dit au sceptique, à l'indifférent, à l'athée : « Mon Médiateur, mon Sauveur m'ordonna de « t'aimer comme moi-même. Aussi je t'aime. Et pour te prouver « mon amour, que puis-je faire de mieux pour toi, sinon te sauver ? « Or, pour que tu sois sauvé, tu dois croire à mon Sauveur, qui « est la Voie, la Vérité et la Vie. Crois donc et tu seras sauvé. Mais « si, malgré les conseils que te dicte mon affection, tu ne veux pas « croire, je te livrerai au bourreau qui te torturera, te jettera en « pâture aux bêtes féroces ou te fera périr sur le bûcher. *Car qu'importent les souffrances et la mort de ton corps, si ton âme est « sauvée ?* »

Chaque rationaliste dit de même : « Si tu veux être heureux, adopte et suis mon système, » et il lutte contre les autres systèmes, pour arriver à imposer le sien. Ce qu'il fait, s'il a la force.

Voilà comment l'amour enfante la division et la guerre et devient logiquement et fatalement criminel.

Ce n'est donc pas « l'amour qui est, selon l'expression de M. N. de Népluyeff, le seul ciment capable d'harmoniser par-dessus toutes les limites physiques, politiques et sociales... » Ce n'est pas l'amour qui « peut nous donner la possibilité de nous entendre, de nous tolérer et même de nous unir, malgré la routine séculaire de la désunion et de l'intolérance, malgré la divergence permanente de nos idées et de nos croyances (1). »

M. N. de Népluyeff sent si bien que l'amour est insuffisant, qu'il demande que le Congrès se maintienne « dans les limites de cette question unique : l'union par l'amour ». Il ne veut pas même qu'on *aborde les questions* scientifiques de crainte que la désunion ne se mette parmi les congressistes.

Si l'amour suffisait pour faire l'unité, il y aurait longtemps que les grandes religions l'auraient faite, voire même la Révolution. Jamais on n'a mieux parlé de l'amour qu'elles et jamais on ne l'a mieux senti et pratiqué que nos pères.

On cite souvent le christianisme. C'est à tort. On oublie trop facilement qu'il n'a pas diminué la souffrance dans le monde et qu'il n'a rien aboli. L'Évangile a été un long avortement. La charité, si sublime, est devenue l'aumône qui *dispense* le chrétien d'être juste.

Pour que l'unité se passe, pour qu'enfin la paix règne, il faut qu'il y ait unité de critérium. Car ce qui constitue l'unité d'une doctrine, d'une religion, c'est son critérium. Voyez l'*air de parenté* qu'ont entre eux les musulmans, les protestants, les catholiques ou les juifs.

Aux critériums rationalistes et fidéistes qui divisent les hommes, à tous ces critériums personnels et faillibles, il faut donc substituer le seul critérium impersonnel et infaillible qui est le fait. Le fait est le maître et le juge de ces critériums. Toute doctrine fausse tombe devant lui ; toute doctrine vraie reçoit de lui une force nouvelle qui la consolide.

Le fait ne ferme pas l'avenir comme les doctrines pétrifiées, comme les religions qui arrêtent l'esprit dans son essor et l'asservissent. Il invite, au contraire, l'homme à approfondir toujours davantage sa connaissance de la nature et à se libérer de son esclavage.

Le fait, c'est la science grandissante, pacifiant et illuminant le monde !

Devant le fait, l'orgueil humain tombe. L'homme, cessant d'être critérium, cesse de se considérer comme centre, comme juge, comme Dieu. Mais si le fait le rabaisse — à sa juste valeur, faut-il ajouter — par contre, il l'élève, en détruisant l'autorité des rois, des prêtres et des médiateurs devant lesquels il s'agenouille. Étant seul l'*autorité* parce qu'infaillible, l'opposition entre l'aristocratie et la démocratie, le capital et le travail, n'a plus sa raison d'être.

Par le fait, l'unité de pensée se fait peu à peu. La paix devient une

(1) *Paix universelle*, 1er-15 juillet 1899.



réalité. On ne se bat que pour des hypothèses, jamais pour défendre les faits indestructibles et axiomatiques de la science.

Les Faits et les Systèmes sont appelés à se fondre en elle ou à disparaître. La certitude, succédant à ces hypothèses, fondera donc la paix.

Le fait, étant la réalisation des idées de Dieu, est le vrai médiateur et messie entre Dieu et l'homme. Les médiateurs religieux l'ont caché jusqu'ici. Ils ont détourné l'homme de sa recherche et par là l'ont maintenu dans l'ignorance. La contemplation béate de ces faux médiateurs remplaçait l'étude passionnée du médiateur scientifique et le travail libérateur et fécondant de la pensée.

Le Fait est seul la Voie, la Vérité et la Vie; donc il est le seul Sauveur. Étant universel, il est le Sauveur des mondes. Devant lui s'effaceront les autres sauveurs comme s'effacent les ombres de la nuit devant le soleil levant. Resté seul, il fera l'unité religieuse de la terre.

Le Fait étant le critérium impersonnel, l'esprit apprend, par lui, à penser en mode impersonnel. Le monde sortira par là du personnalisme. L'amour personnel, éclairé et transfiguré par la pensée impersonnelle, s'épanouira en amour impersonnel. Ainsi tomberont les barrières qui parquent les hommes en troupeaux séparés.

En résumé, le plus court et le seul chemin qui mène à l'unité humaine est le fait, l'unique critérium scientifique, religieux et social.

On me dira sans doute : Vous parlez en faveur d'un Congrès de l'Humanité et vous prêchez la guerre ? Étrange inconséquence !

Oui, je prêche et fais la guerre, mais la guerre au mensonge, mais la guerre à l'erreur sous toutes ses formes. *L'unité humaine ne peut se faire que dans et par la vérité*. C'est pourquoi je dis :

A ceux qui demandent la *tolérance :* Ce n'est pas assez. *Il faut demander aussi la vérité*. Vous ne devez pas tolérer qu'on propage et exploite l'erreur et le mensonge, sinon vous vous faites complices des fourbes et des menteurs.

A ceux qui prêchent l'*amour :* Ce n'est pas assez. *Il faut prêcher l'amour de la vérité, quoi qu'il doive advenir*.

Mais les partisans du Congrès eux-mêmes ne font-ils pas la guerre ? En mettant sur le même pied d'égalité toutes les doctrines et toutes les religions, ils font ainsi ressortir qu'elles sont toutes relatives et suggérer qu'il y a une idée supérieure à toutes, l'idée d'humanité. En faisant *éclater* les formes dans lesquelles elles sont encloses, ils hâtent leur décomposition. Ils abaissent l'orgueil de celles qui se croient absolues et infaillibles. Ils préparent la voie à une transformation politique et religieuse. Ils ne peuvent éluder ces conséquences. Car toute forme nouvelle nécessite la transformation partielle ou totale de formes anciennes. Toute création suppose des bouleversements. En changeant l'ordre, ils font donc, qu'ils le veuillent ou non, la guerre à quelqu'un : ou ils combattent ses idées ou ils lèsent ses intérêts. C'est fatal.

Oui, vous tous, congressistes, modérés et timides, vous faites acte de révolutionnaires. Honni soit qui mal y pense.

On ne peut faire l'*unité en se taisant*. Les religions et les systèmes se taisent-ils ? Par cela seul qu'elle impose ses dogmes, chaque religion attaque les autres. Par cela seul qu'il s'affirme, chaque système entre en lutte avec les autres. En vérité, la guerre est universelle. On ne peut l'éviter.

Puisque donc il faut se battre, je convie tous les *hommes de paix* à faire la guerre à la guerre. *Similia similibus curantur*. Pour cela, il faut que nous travaillions sans relâche à remplacer les critériums qui ont régné jusqu'ici sur le monde et l'ont divisé, par le seul critérium qui soit infaillible et impersonnel, *le Fait*.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur et cher Confrère, mes bien cordiales salutations.

Jacques Brieu.

A M. Camille Chaigneau

Paris, le 9 août 1899.

Cher Monsieur et Frère en humanité,

Rien ne pouvait m'être plus agréable et utile que le contenu de votre lettre du 15 juillet, insérée à la page 321 de la *Paix universelle*, n° 209, du 1-15 août. C'est vous dire que je reconnais le bien fondé ou l'à-propos des raisons, remarques et judicieux conseils que cette lettre contient. Vous comblez ainsi les vœux formulés si clairement à la fin de notre avant-programme, publié dans la *Paix universelle*, n° 197, février 1899, — vœux qui sollicitaient instamment les critiques, conseils, approbatifs ou non, de tous les amis ou adhérents du Congrès. Le délai, pour recevoir ces critiques ou conseils, fixé d'abord jusqu'au 31 mars, puis prolongé jusqu'au 30 juin, et, en troisième délai, jusqu'au 30 septembre prochain, *sera définitivement clos à cette dernière date*.

Pour nous expliquer, nous entendre et nous organiser à fond, nous vous convoquons, ainsi que tous les adhérents ou partisans, à un titre quelconque, du Congrès, à une réunion d'explications, d'entente et d'organisation définitives.

Cette réunion aura lieu le dimanche 29 octobre, à une heure très précise de l'après-midi, à Paris, rue du Cardinal-Lemoine, n° 51, au local de la loge mixte du Droit humain.

Je me persuade d'avance qu'une entente générale sera facile. Je crois, aussi, que les avis et vœux formulés par vous, comme ceux formulés par nos frères Bouvier, de Népluyeff, Jounet et quelques groupes de Tours, de Pierrelatte, etc., seront accueillis et élucidés à la satisfaction de chacun et de tous.

Quant à l'*organisation* du Congrès, le principe fédératif proposé par vous avait reçu mon adhésion parce qu'il me paraissait aussi pratique que rationnel. Peut-être ce plan pourrait-il encore être suivi ? Dans tous les cas, il en sera de ce projet, comme de tous les autres points à mettre en discussion, ce que la réunion du 29 octobre en décidera.

Ici, cher frère bien-aimé, permettez-moi d'insister sur ce fait que le groupe des Universalistes n'existe plus, depuis six mois déjà, en tant que groupe d'initiative du Congrès. Ce groupe s'est borné, purement et simplement, en décembre 1898 et janvier 1899, à relever *l'idée* du Congrès. Ceci a été fait publiquement, par un *manifeste* du 1er janvier et par un *avant-programme* parus dans les nos 196 et 197 de la *Paix universelle*. *C'est tout.*

Remarquez, s'il vous plaît, que dans cet avant-programme du Congrès les Universalistes ont affirmé, *avec une grande force, que le Congrès de l'humanité ne doit être ni dépendre d'aucun homme, d'aucun parti, d'aucune école... C'est donc une œuvre impersonnelle au premier chef ; par conséquent, aussi, l'œuvre de tous*... Voilà qui est positif et d'ordre fondamental.

Les groupes des Universalistes (il y en a 2, et un 3e en formation) n'ont eu, à proprement parler, aucune part dans l'œuvre préliminaire d'élaboration et d'organisation du Congrès. Tout ceci est le résultat du travail des adhérents, au nombre desquels je veux bien avoir l'honneur et le devoir de me compter, tout en assumant l'entière responsabilité de tout ce qui a été fait, dit ou écrit jusqu'à ce jour.

Au reste, cher Monsieur et Frère, tout le travail accompli l'a été sur la base de la liberté, du bon plaisir, dans l'estime et avec un esprit d'amour les uns envers les autres ; ce qui nous rend heureux et nous facilite beaucoup l'accomplissement de la mission provisoire que nous nous sommes imposée.

Aussi, le caractère fondamental, l'esprit ineffable que nous espérons bien voir régner visiblement, majestueusement dans le Congrès



de l'humanité, c'est celui de l'indépendance absolue de tout joug visible ou invisible, de toute chapelle et suggestion, de n'importe quelle sorte. Ce que nous souhaitons, c'est que le grand Congrès de 1900 soit une réunion d'hommes libres, intelligents, dans l'acception la plus pure de ces trois beaux mots ; c'est-à-dire une réunion d'êtres humains, généreux et forts, capables d'actualiser le passé et l'avenir dans le présent, sans étroitesse ni crainte, afin de suivre toujours la voie du progrès et de hâter l'avènement d'une Humanité meilleure, fraternelle, solidaire, qui nous instaurera, enfin, un monde heureux, resplendissant de lumière, de justice et de vérité, monde auquel nous avons droit, pour lequel nous existons, et à l'organisation duquel nous devons travailler tous, sans nous lasser jamais.

Voilà ce que je tenais à répondre à l'aimable lettre que vous m'avez fait l'honneur et le plaisir de m'écrire.

Je saisis cette occasion, cher Frère vénéré, pour vous réitérer les assurances de ma considération la plus parfaite.

Auguste VODOZ.

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

M. Camille Flammarion devant la « grande presse ». — A mes critiques. — Arrière les « pieux mensonges » ! — Une page d'histoire. — MM. C. Flammarion et Leymarie sont-ils suggestionnés ? Agissent-ils librement ? — Quel doit être le rôle des spirites, des spiritualistes modernes, devant les congrès scientifiques ou philosophiques qui vont avoir lieu en 1900, et où sera traitée la question psychique par les princes de la science et de la philosophie ?

II

(*Suite*) (1)

Les commentaires de la « grande presse », pas toujours aimables pour M. C. Flammarion qui est « resté trente ans avant de s'apercevoir que l'esprit de Galilée n'était qu'une fumisterie de son imagination », ont amené l'ancien collaborateur d'Allan Kardec à écrire une lettre explicative.

Cette lettre, que j'attendais avec impatience, n'a rien expliqué du tout, ainsi qu'on a pu le voir dans le dernier numéro de la *Paix universelle*.

Elle a peiné bien des amis du savant astronome. Elle a fait croire qu'il ne s'était pas rendu compte de la portée de son étude publiée dans les *Annales*. Plus d'un s'est demandé si *l'esprit lucide* qu'ils avaient toujours admiré en celui qu'ils appelaient le Fontenelle du XIXe siècle ne subissait pas une *éclipse*... ou bien s'il n'y avait pas là un de ces faits étranges, encore inexpliqués, comme on en voit en hypnotisme.

J'avoue que personnellement je n'en croyais pas mes yeux. Si dans mon article j'avais critiqué avec circonstances atténuantes l'étude de M. C. Flammarion, c'est que dans cette étude il y avait par-ci par-là des phrases qui donnaient à croire que, si l'ancien collaborateur d'Allan Kardec mettait, injustement, le feu au *Temple du maître*, il n'en restait pas moins « spirite » dans une certaine mesure.

J'avais, du reste, appelé l'attention des lecteurs sur cette phrase par exemple : « MAIS CETTE THÉORIE (l'extériorisation) N'EXPLIQUE PAS TOUT. » Ce n'étaient que des *indices*, si l'on veut, mais ils étaient suffisants pour ne pas condamner à jamais sans avoir entendu de nouvelles explications.

(1) Voir la *Paix universelle* du 16-31 août 1899.

Et voilà que la lettre adressée à *l'Éclair* dit à tout le monde : *Je n'ai rien écrit. Vous ne m'avez pas lu. Vous n'avez rien compris...*

Cette manière de répondre a été, comme de juste, critiquée sévèrement, durement même, par les amis que M. C. Flammarion a dans l'*Éclair* et qui sont *antispirites*. On était presque en droit de se demander si les *Annales* n'avaient pas été victimes d'une *fumisterie*.

Il y avait là un mystère qui était intéressant à pénétrer.

Avant d'émettre mon *hypothèse*, je dois dire que M. C. Flammarion, dans un article paru dans la *Revue des Revues* du 15 juillet, a effacé, dans une certaine mesure, la mauvaise impression qu'avait produite son étrange lettre.

Dans cet article, il semble être redevenu le savant que nous connaissions. Il ne craint pas de relater cinquante phénomènes médianimiques intéressants, qu'il a tirés d'une enquête faite par lui. Et il conclut : « Un certain nombre de ces faits peuvent être dus à des hallucinations, mais pas tous. » Et il prie ses critiques, ses lecteurs, ses amis, de lui faire crédit jusqu'à l'apparition de son livre, où il pourra s'expliquer avec toute la franchise que comporte une question d'une aussi haute importance.

Ceci dit, voyons si nous ne pourrions pas trouver la cause qui avait si mal inspiré M. C. Flammarion.

Si je suis loin, très loin de croire à tout ce que le « cher esprit » nous dit au sujet de « l'obsession », ou les occultistes en ce qui concerne l'envoûtement, je crois pourtant que parfois ces tristes choses ont lieu.

Combien de fois on s'est demandé : « Mais qui a donc pu faire commettre ce fait, cet acte à X ? Eh ! quoi, cet esprit si calme, si lucide, si maître de lui-même (et *vice versa*), a écrit telle page ! a prononcé tel discours ! a accompli un acte de ce genre ! c'est à n'y rien comprendre. »

On cherchait en vain les *pourquoi* et les *comment* de ces déviations. Il n'en est plus de même depuis la vulgarisation du spiritisme, et la désoccultation de l'occulte.

Sans remonter à Socrate, au Tasse ou au Dante, nous savons que, parmi nos plus célèbres écrivains du XIXe siècle, plus d'un a montré qu'il était *médium*. Certains faits privés ou publics de Lamartine, de V. Hugo, d'Alfred de Musset, de Guy de Maupassant, d'Edgard Poë, de Michelet, de Lamennais, de George Sand, de Chateaubriand, etc., « dont les œuvres maîtresses, pour devenir flambeau, ont besoin de passer par le tamis des ans », prouvent que ces illustres penseurs, ces grands écrivains étaient des sensitifs, des médiums puissants.

Ceux qui douteraient encore du rôle important que peut jouer dans les œuvres d'un écrivain cette *médiumnité* n'ont qu'à prendre connaissance de la *confession* qu'un des maîtres de la littérature contemporaine vient d'avoir le courage de faire à propos du *cas Flammarion*.

M. Paul Adam, qui sera regardé par la postérité comme un des rénovateurs des lettres françaises et dont les sentiments humanitaires en font un socialiste dans le beau sens du mot, est venu nous dire avec la simplicité qu'on ne voit que chez les âmes droites et les esprits puissants :

J'ai été un puissant médium, j'ai été un médium écrivain. La Force qui m'inspirait avait une telle puissance physique « qu'elle obligeait le crayon libre à remonter la pente du papier incliné par ma main, malgré les lois de la pesanteur. »

Cette Force voyait non seulement dans le passé que j'ignorais, mais elle avait la prescience de l'avenir. Ses prédictions étaient stupéfiantes par leur réalisation, vu que rien, rien ne pouvait me les faire prévoir, etc.

Malheureusement M. Paul Adam, n'ayant pas reçu les conseils né-



cessaires, a, comme la plupart des médiums, *abusé* de sa médiumnité. Il avait fini par être *esclave* de la *Force* mystérieuse. Il tomba gravement malade et par ordre de la *Faculté* il cessa ses recherches psychiques (1).

Cette *Force* a-t-elle quitté complètement M. Paul Adam? Non. L'éminent écrivain nous dit qu'il en reçoit la visite, lorsque, pour un de ses romans historiques, il a besoin de reconstituer tel ou tel épisode que l'histoire n'a rapporté qu'imparfaitement. Alors « l'Inconscient » (c'est le nom que M. P. Adam donne à cette Force) réapparaît et lui inspire parfois les pages les plus sensationnelles de l'œuvre en cours (2).

Voilà donc un *fait scientifique, absolument scientifique*. Nous avons là une preuve indéniable que les plus célèbres écrivains ont des pages écrites, qui ont été *pensées*, *inspirées* par une *Volonté* étrangère *insoupçonnée* d'eux.

Cette confession de M. Paul Adam, rapprochée de faits de même nature, pris dans la vie de certains écrivains, ne donnerait-elle pas la clef de l'*étrange conduite de l'ancien collaborateur* d'Allan Kardec dont la médiumnité, qu'il le veuille ou non, est aussi réelle que celle de M. Paul Adam?

Sa collaboration avec Allan Kardec mise à part, toutes les œuvres littéraires et philosophiques de M. Camille Flammarion sont imprégnées d'un souffle venant de l'*au-delà*.

Mais, me dira-t-on, quel serait le but du *monde invisible* en faisant faire à M. C. Flammarion des choses si peu en rapport avec la logique et tout particulièrement si *funestes* au Spiritisme?

Que l'on me permette de rappeler que le *monde extra-terrestre* est pour ainsi dire la photographie du monde terrestre, puisque ses habitants ont vécu sur la Terre. On y trouve les mêmes passions, les mêmes erreurs, les mêmes vérités.

Le *clérical* esprit désincarné, qui n'a pu encore se débarrasser de son erreur, continue à faire de la *propagande cléricale*. S'il a été de bonne foi sur la Terre, il croira être dans le vrai en disant aux *médiums* que « le *diable existe* », que « l'Immaculée Conception est une réalité, etc. ».

Le *progressiste* désincarné qui a aimé sur la Terre les âmes droites, les volontés libres, les consciences claires, continuera son apostolat. Il inspirera aux terriens de toujours aller, par la libre discussion, vers la *lumière* et par conséquent vers le *mieux*, qui, quoi qu'on en dise, n'est jamais, jamais l'ennemi du bien.

Il y a donc autour de nous, comme sur la Terre, les influences les plus contraires. Il y a le *camp de l'erreur* et le *camp de la vérité*. Chacun cherche à nous faire entrer dans sa manière de voir. Malheur aux médiums, aux sensitifs qui ne s'en méfient pas!

D'autre part, chacun sait que l'Humanité traverse en ce moment la plus *grande crise de pensée* qui se soit vue.

Le monde du passé, l'*ancien régime* veut empêcher le *monde nouveau, le régime démocratique*, de gouverner le monde.

(*La suite au prochain numéro.*) J. BOUVÉRY.

Lettre ouverte à M. Bouvéry

CHER MONSIEUR,

Vous excuserez, j'en suis sûr, cette réponse à votre article du 16 juin, en faveur de la causerie cordiale que nous eûmes ensemble, chez notre excellent ami Georges Muscadel de Massue, l'année dernière, le dimanche 13 février. Vous voyez combien je précise. Rien d'étonnant à cela : mon esprit, mon intelligence, mes idées furent tellement flattés de trouver en votre esprit, en votre intelligence, en vos opinions, un écho presque parfait... C'était la première fois que je vous voyais, après avoir beaucoup souhaité vous connaître!

. . . .

Et, tout d'abord, cher Monsieur, que je vous remercie, vous et notre infatigable et dévoué directeur de la *Paix universelle*, d'avoir signalé, à l'attention du public, le grand acte de foi de M. Camille Flammarion, qui, après avoir combattu, pendant nombre d'années, dans le camp des spirites, vient, avec loyauté, avec la sérénité comportée par la dignité du savant, apporter les conclusions dernières des recherches de toute sa vie. « Toutes mes expériences, a-t-il dit, « pour constater l'identité d'un esprit, ont échoué (1). »

Donc les communications élaborées par les médiums sont des phénomènes de suggestion ou d'autosuggestion. Enfin, voilà un spirite, sur le terrain du pouvoir des vivants; terrain sur lequel je me suis toujours efforcé de rester. Et, si les lecteurs de la *Paix universelle*, année 1894-1895-1896, et ceux des *Renaissances de l'Ame*, octobre 1897, m'ont fait l'honneur de ne pas oublier mes études sur : *les Tables tournantes ; la Lecture du passé, du présent et de l'avenir ; Nos Morts; Vision ; Audition et Sensation dans les phénomènes*, etc., ils auront constaté que :

1° Par une succession de faits primordiaux, scientifiquement reconnus *vrais*, en suivant, dans sa gamme ascendante, le pouvoir animique des minéraux, des végétaux, des animaux, nous arrivions à la puissance psychique des humains : puissance supérieure seulement de quelques échelons à celle des individus des trois autres règnes...

Du reste, la complexité de notre organisme, sa perfection relative par rapport aux organes des classes inférieures de la nature, justifient pleinement cette amplitude, prise par les phénomènes : produits de l'être-homme.

2° Que si jamais il s'établissait quelques communications avec les morts et les élémentals : êtres dépouillés, — je n'oserais avancer, de toute forme, — mais de la forme objective nécessaire pour se manifester à nos sens, il deviendrait logique d'imaginer, au moins, des manifestations d'un ordre tout autre que celui des manifestations des vivants.

Ces communications devraient être d'un ordre « extra-éthéré » — si je puis m'exprimer ainsi — puisque les morts ne sont plus soumis à la même forme objective que celle des vivants. Nos entités n'ont pas leur équivalent chez les défunts ; et par conséquent l'entité d'un mort ne peut présenter un *tout* de même nature que le *tout* des vivants, que le *tout* possédé par le mort durant son ancienne vie terrestre; car, s'il y avait équivalence, similitude, le défunt serait toujours *vivant* : ce dernier terme dans le sens propre que nous lui accordons généralement, notre phraséologie étant fausse, puisque « rien ne meurt. »

Oui, cher Monsieur, depuis toute ma vie, en privé; depuis ma première conférence publique : avril 1893, je n'ai cessé, — m'appuyant uniquement sur les lois déjà reconnues vraies et étudiées sur les êtres inférieurs — de démontrer que l'apogée de la manifestation de ces lois chez l'homme ne pouvait, sans erreur, être attribué aux morts, à défaut, je le répète, des vivants ; cet apogée se trouvant justifié par une plus grande perfection de l'organisme humain. En effet, si, la chaîne en main, on se donne la peine d'étudier tous les êtres terrestres, on se rendra exactement compte :

1° Que la chaîne n'est jamais interrompue;

(1) Quand donc se décidera-t-on à organiser une école de médiums sérieuse, où l'on pourrait, sans crainte, venir demander des conseils?

(2) La *Paix universelle* reproduira *in extenso* la *confession* de M. Paul Adam publiée dans le *Journal* sous le titre *la Seconde Ame*. M. P. A. ne croit pas que cette Force est *un ou des esprits*. Il n'a pu en avoir la preuve. Il se rallie en partie à la théorie d'Hartmann, qui a été si vigoureusement ramenée au *point* par Aksakof dans son beau livre *Spiritisme et Animisme*.

(1) Ces conclusions, les dernières pour l'instant, peuvent ne pas être celles de toute sa vie. NOTE DE LA RÉDACTION.



2° Que l'amplification des faits qu'elle nous offre est toujours logiquement déductive, — dans chaque chaînon supérieur, — de celle du chaînon inférieur. Et, dès lors, cette amplification paraît anormale seulement à ceux qui, au lieu de suivre cette filière entière, dans son évolution d'amplitude, de complexité, de perfectionnement, ne perçoivent absolument que la différence immense constatée entre le premier chaînon connu et le dernier chaînon étudié : l'homme terrestre le mieux doué intellectuellement et moralement.

Ayant perdu le fil conducteur, nombre d'individus restent, devant le phénomène, sans solution aucune, sans la clé de l'énigme. Ils qualifient alors de « surnaturel » ce qui est très naturel ; ils attribuent aux morts l'œuvre des vivants... Affaire d'ignorance ou d'indifférence.

La loi évolutive des phénomènes est des plus simples. Ce qui empêche un peu au vulgaire, — j'ajouterai même aux savants matérialistes, — d'en reconnaître le processus est que cette loi joint à son mouvement progressif ascendant — ce que j'ai esquissé dans mes types d'évolution physique et morale — un mouvement régressif.

Ce mouvement régressif trouble et la vision des yeux et celle de l'intelligence... Compliquant, embrouillant la marche simple de tout progrès, ce mouvement tend à oblitérer le jugement des personnes qui, — par tempérament, éducation, exigences de la vie sociale telle que nous avons eu le malheur de nous la créer, — ne peuvent jamais se livrer à des vues d'ensemble, puisque ces personnes ne voient toujours que l'étroit espace où elles se meuvent et ne possèdent, conséquemment, que des notions analytiques sans synthèse.

Le mouvement régressif nécessiterait, à lui seul, une étude qui ne peut entrer dans cette lettre. Qu'il me suffise d'ajouter que, dans son flux et reflux, la régression se tient toujours en deçà de la progression et non au delà. De sorte que la progression fait ainsi une conquête, retient un acquis.

Maintenant, cher Monsieur Bouvéry, reconnaître que les phénomènes doivent s'attribuer aux vivants plutôt qu'aux morts ne me semble point fournir un argument aux matérialistes, ni confirmer les dogmes religieux ; car le phénomène reste, dans ce cas, sensiblement le même ; et *lui*, nous ne pouvons pas aussi facilement le nier que ses causes.

Or, si le phénomène subsiste, la force qui le produisit subsiste également ; et nous changeons simplement l'agent de cette force.

Et, si cette force, attribuée autrefois aux morts, était d'une essence supérieure, spirituelle, divine, — n'importe le mot que nous serons obligés d'emprunter aux anciens vocabulaires, — pourquoi ne resterait-elle pas de même qualité supérieure en émanant des vivants ?...

Enfin, est-il conforme à la raison, — sachant si peu de chose sur notre organisme émotionnel, lorsqu'il s'agit non plus d'expliquer son fonctionnement, mais de trouver la cause de ce fonctionnement, — de chercher et surtout de prétendre avoir découvert le mode émotionnel d'entités tout à fait dissemblables aux nôtres, d'entités qui ne tombent pas même sous nos sens.

Cette ambition, très louable il est vrai, me paraît du moins prématurée et impossible à réaliser quant à présent. Tandis que, chaque jour, quelques nouvelles découvertes scientifiques révèlent de nouveaux pouvoirs chez les vivants.

Savez-vous, cher Monsieur, que M. Rychnowski, électricien à Lemberg, est parvenu à isoler une forme particulière de l'énergie. Il la nomme *électroïde* et il la considère comme le fluide universel dont les autres forces : chaleur, électricité, magnétisme, etc., ne sont que des dérivés.

Ce fluide équivaudrait à la force animique ou psychique extériorisée par le médium ; à la force produite par le fakir qui fait naître, en quelques heures, des plantes et des arbres.

Et moi, je me permettrai d'ajouter : à cette force surhumaine, déployée par les martyrs de l'idée, de la justice, de la vérité.

C'est aussi la force de l'*oubli* de soi-même, laquelle amplifie et vivifie l'être ; c'est la force de la proclamation du droit, sans aucune crainte du tort qui pourra en rejaillir quelquefois sur sa personnalité propre ; c'est la force du Bien, fait sans aucun espoir ni désir de récompense, simplement parce que ce Bien est bien ; c'est la force de l'Amour malgré et contre tout, malgré et contre tous. Toutes forces qui engendrent les héros métamorphosent notre planète, divinisent les humains.

Forces méconnues par les *cultes*, surtout par le catholicisme, lequel, — ayant oublié les principes de son origine, — périra sûrement à cause de la fausse doctrine, répandue par lui sur notre globe : *la fin justifie les moyens*.

Fatale erreur, qui causa des millions de crimes : assassinats, massacres, régicides, mensonges, trahisons, ruines, haine, que sais-je ?... tous les maux de notre Terre.

Comme si l'on pouvait faire du bien avec du mal ?... c'est-à-dire avec un contraire, un antipathique !... Autant demander au ciron d'enfanter un éléphant, à la colombe de produire un tigre ou un ours !...

L'esprit, le spiritualisme, cher Monsieur Bouvéry, n'éprouveront, je le crois, aucun retard dans leur marche, — pas même une régression, — pour le fait d'avoir enlevé, au spiritisme, quelques scories dans le filon d'or de ses doctrines.

Les spirites, voyant un de leurs plus importants adeptes, M. Camille Flammarion, conclure ainsi qu'il vient de conclure, feront quelques sérieuses réflexions. La lutte leur inspirera des arguments nouveaux : source de vraie lumière ; puis, ils jetteront, comme lest, ce qui, dans leur doctrine, leur sera inutile, pour s'élever toujours plus haut.

Puisque, dans le manifeste lancé par la section spirite chargée d'organiser le Congrès de 1900, les spirites ont l'immense sagesse de présenter leur Credo actuel, non comme un Credo immuable, mais comme un Credo qui répond aux exigences de leur conscience et de leur raison, telles que celles-ci le réclament à présent, ce sont des frères très près de notre cœur... Ainsi que nous, ils défendent cette parcelle de Vérité qu'ils croient *vraie*, absolument *vraie*, d'après leur conception. N'oublions pas aussi que ce sont eux qui attirèrent l'attention sur cet au-delà de notre être... Cet au-delà fût-il seulement celui de notre être vivant ?...

Plus qu'un mot, cher Monsieur, pour ne point abuser de l'amabilité de notre directeur. Ce mot, le voici :

« Je suis heureux du triomphe de mes idées, uniquement parce que ces idées comportent une *morale ;* laquelle morale a été capable de me procurer un doux calme, plus que cela : *du bonheur*, sans la possession d'aucuns biens terrestres... Je ne voudrais pas mourir, sans faire quelques héritiers. »

Vous comprenez cela, cher Monsieur ? .. A quand maintenant notre prochaine causerie ?. .

L. d'ERVIEUX.

Le 3 juillet 1899.

Le Gérant : L. COULAUD.

30-8-9. — Tours. Imp. E. Arrault e Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 212. 10 Centimes 16-30 SEPTEMBRE 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

Faire des âmes, des esprits, des sociétés (1)

L'instruction doit être basée sur ces vérités méthodiques :

La vérité est en dehors de l'homme.

Il y a un vice originel et il n'y en a qu'un seul : c'est l'ignorance.

Il y a un sauveur du vice originel et il n'y en a qu'un seul : c'est le FAIT, quand il est indestructible ; car alors il devient axiomatique et scientifique.

Tout hors de là est rêve creux, ou hypothèse à changer en certitude.

Les Religions répètent sans cesse à leur prophète : « O mon sauveur! » Sauveur de quoi ?

Il faut se rendre compte : sauveur du vice originel.

Mais il n'y en a qu'un : l'ignorance. Les Fois apprennent-elles la science? Non ; elles n'enseignent que des hypothèses dont elles font des dogmes. La science dans les religions reste en dehors des religions même. C'est un développement spécial, à côté.

Le seul sauveur réel, qui est le Fait scientifique, est hors d'elles; elles n'ont donc pas le vrai sauveur.

Ainsi les fois du passé sans exception trompent les hommes sur le véritable sauveur, le seul, le vrai père du progrès, de tout progrès. Elles l'empêchent d'aller à lui, puisqu'elles en présentent d'autres, qui les en détournent, et par là les plongent dans l'oubli, dans le mépris de la vie impersonnelle vers le divin.

(1) Ces belles pages, si profondément pensées, sont extraites du dernier ouvrage de Strada, récemment paru : *Le Paris de l'Ere de la Science*, livre absolument remarquable, long hymne à la gloire de Paris. Strada s'y révèle savant profond, éloquent écrivain et surtout critique d'art incomparable.

J'ai donné pour titre aux pages que je cite le titre même du chapitre d'où elles sont tirées. Elles serviront de complément et de commentaire — et quel complément et quel commentaire! — à ma lettre sur le Congrès de l'Humanité.

J. B.

Ces mots sont la plus grande Révolution religieuse et sociale, par suite, qui ait été faite dans le monde. Ils transportent l'idée de Religion à la science seule. Ils fondent la *Religion de la science* et détruisent toutes les autres. Je renvoie à l'*Ultimum organum*, à la *Méthode générale*, à la *Religion de la science*, à la *Loi de l'histoire*.

La Religion de la science naissant de la science de la méthode, et n'étant que la philosophie morale de la science, de *toutes* les sciences, tel est l'avenir sauveur de la moralité et de l'ordre dans la liberté.

Paris doit l'établir ou périr sous les divisions des religions ou des rationalismes en décadence. Je pense que les présents événements vous forcent à le sentir. Si non, vous êtes des aveugles ou des égoïstes forcenés.

Oui, l'on doit comprendre la vérité de ces paroles en face des insanités où nous sommes plongés, et qui sont au fond la renaissance des guerres de Religion sous des formes nouvelles. L'impuissance de la Raison nous conduit là. Quelle honte!

Or la religion de la science qui contient le SAUVEUR SCIENTIFIQUE, affranchit l'homme des vices de l'ignorance et du mal, le conduit au progrès, le conduit à Dieu du même coup, sans superstition, sans subordination, mais par la liberté. Il ne peut du reste y aller que par la liberté, puisqu'il ne peut y aller que par la science. Et quo de plus libre que la science, puisque c'est la liberté par les lois de Dieu, vous passant sa force ?

En effet le FAIT SCIENTIFIQUE, le SEUL SAUVEUR, est l'objet de toutes les sciences. Mais le Fait, la loi scientifique, sont la réalisation de l'Idée divine, étant tout ce qui existe, ce qui est et peut être objet de science. Donc se sauver par le Fait scientifique, c'est se sauver par Dieu. Voilà le vrai, le seul salut des esprits, des âmes, des sociétés, la seule base durable de la liberté. L'athéisme est bientôt contraint, même malgré lui, à la tyrannie.

La Religion de la science unit l'homme et Dieu par chacun des Faits de la science. Elle inspire à l'homme qui a compris ce lien, le plus profond sentiment religieux, le seul vrai qui ait jamais été dans l'âme humaine.

La RELIGION LAÏQUE et LIBRE est née et organisée enfin. Plus de théocraties, plus d'autocraties ; la liberté par Dieu, puisque les lois de la science ne sont rien que les pensées de Dieu.

L'Avenir n'aura la paix que par cette conception supérieure de la Religion, à laquelle il adaptera un culte proportionnel à son utilité

et à sa grandeur (1). L'Avenir sera plus religieux que tous les passés et il le sera dans la perfection scientifique du savoir.

L'Athéisme n'a jamais présidé qu'aux décadences. Voltaire, Robespierre même l'ont senti. Je tiendrais pour faibles psychologues et faibles politiques les hommes qui voudraient bâtir sur l'athéisme. Il faut pour bâtir avoir une religion; seulement il ne faut avoir aucune des fausses, et jusqu'ici elles le sont toutes.

Il n'y en a qu'une possible aujourd'hui, la Religion que nous annonçons, que nous démontrons : LA RELIGION DE LA SCIENCE.

STRADA.

ERRATA

Quelques fautes d'impression ont dénaturé ou obscurci le sens de mon article de la *Paix universelle* du 1er au 15 septembre. Je prierai donc le lecteur de lire :

ils ont en mains	(P. 333, col. 1, lig. 18),	au lieu de :	*ils ont en moins.*
des ennemis	(P. 333, col. 2, lig. 35),	—	*des entremis.*
comme l'Affaire	(P. 334, col. 1. lig. 10),	—	*comme l'affaire.*
l'amour ne précède	(P. 334. col. 1, lig, 31),	—	*l'amour ne précise.*
m'ordonne	(P. 334. col. 2, lig. 1),	—	*m'ordonna.*
l'unité se fasse	(P. 334. col. 2, lig. 36).	—	*l'unité se passe.*
les Fois	(P. 335. col. 1, lig. 3),	—	*les Faits.*
leur désagrégation	(P. 335. col. 1, lig. 40),	—	*leur décomposition.*

Jacques BRIEU.

Étude sur la conservation intégrale de l'énergie dans l'élément matériel

(*Rapport présenté à M. H., de l'Université de Lyon, en 1898*)

Malgré le caractère indépendant et très particulier de la métaphysique, elle n'a pas méconnu le devoir grave qui lui incombait envers les sciences expérimentales. Celles-ci, nous fait comprendre notre très regretté ami Félix Cellarier (2), seraient bien vite arrêtées dans leur développement si la métaphysique ne pesait sur leurs théories de tout le poids de sa dialectique.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur l'histoire des sciences pour constater jusqu'à quel degré elles vivent de préjugés et comment une expression peu intelligible tient souvent lieu d'explication.

Mieux que cela, la contradiction vient de temps à autre demander elle-même droit de cité.

Ici c'est une influence s'exerçant dans le vide, là c'est une action dont la recherche de la cause est renvoyée aux calendes grecques; plus loin, une particule dite simple ou élémentaire est dotée hardiment de toutes les propriétés appartenant aux composés. Enfin dans toute l'étendue de la mécanique s'étale le singulier principe de la *transmission du mouvement*. Le mouvement, est-il sous-entendu, se transmet d'un corps à un autre, comme une partie de substance se déplace d'un lieu à un autre. L'équivalence entre la somme de l'énergie donnée et la somme de travail effectué serait, paraît-il, la garantie de l'exactitude de la conjecture.

Certes, la métaphysique (et Kant dans sa critique l'a nettement montré) n'a pas l'orgueil de croire qu'elle marche dans une voie qui aboutira un jour à un principe suprême grâce auquel se pourrait faire cette fameuse synthèse universelle des choses si chère à certains rêveurs; mais, lorsque la mesure des préjugés accumulés dans les théories scientifiques est comble, la métaphysique doit intervenir et briser par sa logique toute partie défectueuse de l'édifice. Le rôle scientifique du métaphysicien est de détruire, et cela, sans qu'il soit tenu de donner les moyens d'une édification nouvelle.

En vain le physicien argumentera que les résultats pratiques dérivés de ses calculs sont la preuve permanente de la solidité de ses théories; à notre avis, on ne pourrait présenter une défense plus faible. En effet, chacun sait que tout un système astronomique peut être fondé sur l'immobilité de la terre, dont le centre serait le centre du monde. Il est de toute évidence que la comparaison des résultats constatés et de leur mesure (d'où naît la loi), ne peut en rien légitimer la valeur de la théorie que l'on établit pour expliquer les faits. En outre, dans une théorie peuvent se générer des erreurs compensatrices, et c'est précisément à cette équivalence dans la valeur absolue de termes de sens contraires et, par suite, de signes algébriques différents, qu'il faut en grande partie attribuer cette apparente solidité des conceptions du physicien; conceptions dont les assises sont aussi fragiles que contradictoires (1).

Au moment de préciser le problème, saluons Kant.

Puisque nous visons les sciences physiques, projetons dans le monde sensible (2) les formes de notre pensée; rapprochons, en d'autres termes, jusqu'à identification le monde sensible de celui de nos représentations. Mais ne nous engageons pas, en raison du caractère purement physique de la question, dans la voie compliquée qui relie le monde sensible au monde réel.

Comment le physicien conçoit-il une transmission de mouvement d'un corps à un autre?

Evidemment, il n'y a de cela aucune représentation possible pour l'esprit. Tout ce que le physicien observe quand A arrive au repos et que B entre en mouvement, c'est l'équivalence qui existe entre MV^2 du premier corps avant le contact et $M'V'^2$ du second plus la chaleur ou augmentation des mouvements moléculaires dont les deux corps sont le siège, après le choc, molécules auxquelles doivent évidemment s'adapter et au même titre des expressions analogues $M_1V_1^2$ $M_2V_2^2$... Cette équivalence excite aussitôt dans la pensée l'image d'une sorte de transmission analogue à celle d'un corps ou d'une portion de corps (un liquide par exemple) d'un lieu à un autre. Mais nous ne devons pas être dupe de cette sollicitation.

Le mouvement sans substance, ce que le nominalisme appellerait *le mouvement pur, est irreprésentable;* force est donc au métaphysicien d'expliquer cette équivalence sans avoir recours à une hypothèse qu'il est impossible de légitimer parce qu'elle n'est pas intelligible. Si, maintenant, nous devons épuiser la conséquence qui se présente naturellement, nous voyons que *substance* et *mouvement* ne peuvent être qu'une seule et même entité.

Ici, on le voit de suite, l'activité est invariable, puisque, aucune transmission n'étant concevable, il ne peut y avoir ni gain ni perte, et activité qui représente, par conséquence, la plus grande vitesse possible. Mais cette activité invariable dans son intensité peut manifester un nombre indéfini de modes d'orientation. De là, pour nous, ces apparences de degrés différents de vitesse et même l'apparence du repos

(1) Voir *la Religion de la Science*.

(2) Auteur du *Relatif et de l'Absolu*, Paris, Alcan.

(1) *La loi est une expression de rapports et par là, de mesures; les quantités mesurées demandent une définition.*

(2) On sait que Kant oppose au monde sensible le monde réel; les phénomènes que nous observons sont ceux du monde sensible; ils ne seraient que le produit d'une transformation infiniment complexe et, par notre nature, du monde réel dont nous ne pourrions nous faire aucune idée. Pour donner une image grossière de la différence du monde réel et du monde sensible, il suffit de remarquer par exemple tel nombre de vibrations par seconde, de l'air, et la sensation de telle note correspondante. Ainsi il n'existe pas de sons, mais des sensations appelées sons; il en serait de même de tous les phénomènes. L'espace, lui même, n'aurait pas d'existence réelle pour Kant. Il ne faudrait voir partout que des transformations de fonctions s'appuyant, à l'origine, sur l'inaccessible *noumène* ou chose en soi.

à laquelle il faut sûrement attribuer cette distinction funeste entre la substance et le mouvement. On peut se faire aisément une image de ces modes d'orientation, par une série de points parcourant d'un mouvement uniforme des espaces égaux dans l'unité de temps ; d'abord en ligne droite, ce qui serait la représentation de la plus grande vitesse possible, puis en lignes courbes, soit ouvertes, soit fermées. L'intensité du mouvement, c'est-à-dire la vitesse de chacun de ces points, restant toujours identique, l'ensemble de ces points aura pour nous l'apparence d'un corps pouvant offrir les degrés de vitesse les plus divers et même offrir l'image du repos (1). Enfin suivant les rapports entre les angles formés par les directions respectives des éléments, nous assisterons à un phénomène de dilatation, ou de condensation, ou de dislocation.

C'est ici qu'apparaît le phénomène de contact, phénomène dont la nature est certes des plus obscures. Sa connaissance devra expliquer la cause des modes d'orientation et préparer ce que nous nommerions une théorie de la formation des corps.

Comme corollaire, on voit de suite ce que l'on doit entendre par force, puissance, énergie, termes équivalents d'ailleurs. Une force, dirons-nous, est une cause modificatrice de mode d'orientation et non une cause de mouvement ou de modification de mouvement (2).

Si, en terminant ces courtes notes, on nous demandait une application philosophique, nous ouvririons la monadologie de Leibniz et doterions la monade d'une invariable activité ; ses modes d'orientations seraient précisément ses projections sur l'Univers.

Enfin la persistante individualité de la monade si chère au grand philosophe recevrait ici une absolue garantie dans l'invariabilité de son essence.

En ce qui touche à la partie transcendantale (par distinction de l'expérimental dans la philosophie kantienne) de l'étude de la vie future, on voit immédiatement que l'immortalité de l'individu (ce qui est indivisible) n'est qu'une face de la conséquence directe. L'Indéfini dans le passé a les mêmes droits, l'expression complète est : ÉTERNITÉ DE L'INDIVIDU. La Pérennité de l'Être est ainsi une évidence.

Si la démonstration de l'Immortalité de l'âme, tirée de la notion de l'Infini, a une incontestable valeur aux yeux des admirateurs de la philosophie spiritualiste du XVIII[e] siècle, elle ne peut atteindre son achèvement que par la vertu d'un axiome. Cet axiome, c'est l'intransmissibilité de l'Énergie.

Quant à la nature de l'Énergie, elle est infiniment variée et comporte toutes les apparences possibles ; tantôt ce sera l'apparence du repos, tantôt l'apparence du mouvement rectiligne et uniforme. Enfin ce sera l'activité infiniment féconde de la monade de Leibnitz (3) ou la Puissance de l'Être.

Des formules

Au point de vue des résultats pratiques, MV^2 devra être maintenu tant qu'une théorie des corps ne sera pas donnée. Dans tous les cas et au point de vue expérimental, cette expression resterait toujours équivalente à l'expression convenable que l'on pourrait trouver pour déterminer la valeur des modes d'orientation.

REMARQUE. — D'après la théorie que nous venons d'esquisser, il est clair que la vitesse ne saurait entrer dans la formule à chercher, puisqu'elle représente une CONSTANTE : Constante que nous désignerons par W. Il n'y aurait plus qu'à marquer le nombre N des éléments considérés, puisque chacun d'eux a même vitesse W, c'est-à-dire parcourt le même espace dans l'unité de temps, mais sous une trajectoire au mode d'orientation qu'il s'agit de figurer. Enfin l'équivalence que fixe la mécanique pratique entre la force donnée et le travail produit, en considérant le frottement comme nul, pourrait être assignée d'une façon aussi précise pour l'emploi de l'expression que l'on tirerait du schéma ci-dessus, dont le caractère peut se résumer en les termes suivants :

Il n'y a pas de transmission de mouvement, mais des changements de modes d'orientation déterminés par le phénomène de contact.

Recherches expérimentales

Si la physique industrielle se désintéresse, et cela, à grand tort, du remplacement de l'erreur par une représentation juste des phénomènes, il n'en est pas ainsi, croyons-nous, de la science des recherches. Il arrive un moment où une théorie accuse son inexactitude par l'impuissance où se trouve le chercheur d'aller plus avant dans ses investigations.

A la théorie de la transmission de l'énergie, qui est la base des théories physiques actuelles, nous opposons la théorie de sa conservation intégrale au sein de l'élément ; de là, chez le physicien converti, une manière toute différente d'envisager le caractère des phénomènes et l'idée d'une nouvelle disposition des matériaux dans l'ensemble de ses expériences.

P.-C. REVEL.

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

M. Camille Flammarion devant la « grande presse ». — A mes critiques. — Arrière les « pieux mensonges » ! — Une page d'histoire. — MM. C. Flammarion et Leymarie sont-ils suggestionnés ? Agissent-ils librement ? — Quel doit être le rôle des spirites, des spiritualistes modernes, devant les congrès scientifiques ou philosophiques qui vont avoir lieu en 1900, et où sera traitée la question psychique par les princes de la science et de la philosophie ?

Le terrible bouleversement de la Révolution n'a pu, vu la trahison de Bonaparte, couper toutes les racines du *régime maudit*. Un certain nombre parmi les plus mauvaises se sont greffées sur le monde nouveau et en paralysent l'essor. Voici bientôt un siècle qu'on essaye de les arracher, mais en vain... Les révolutions faites dans ce but n'ont rien produit. On a changé les étiquettes et c'est tout. Que le *prolétariat d'aujourd'hui* devienne le *capitaliste* de demain, on verra les mêmes erreurs, les mêmes abus. La triste scission qui vient d'avoir lieu entre les chefs socialistes nous montre le bien fondé de ce que nous avançons. Ce sera toujours ainsi tant que l'Humanité ne connaîtra pas *scientifiquement* la nature de l'homme, d'où elle vient et où elle va...

Ce *savoir* se trouve assurément dans le *spiritualisme moderne*. Il s'agit donc pour les partisans de l'*ancien régime* d'empêcher qu'il vive, qu'il conquière les âmes humaines. Le *phénomène spiritique*

---

(1) Tel un mobile se déplaçant suivant une circonférence, donnera, à une grande distance, l'illusion d'un point en repos.

(2) L'École, en exprimant qu'une force ou cause de mouvement contient le mouvement en puissance, n'a donné pendant longtemps aucune définition précise de ce *in potentia*. Quelques-uns assimilèrent la puissance au repos : alors on arrivait à cette conclusion absurde que néant mouvement peut produire du mouvement. Mais on reconnut bien vite la grossièreté de cette erreur. L'expression est restée, mais il est entendu qu'elle signifie que la quantité intégrale de mouvement s'est conservée, le mouvement se produisant entre des points très voisins.

(3) La monadologie de Leibniz devient vraiment le livre de vie si on lui donne pour principe l'intransmissibilité de l'Energie. Ce philosophe devait avoir de ce principe une lointaine intuition, mais l'apparence des phénomènes fut plus forte que sa pensée il subissait en outre, ce que nous subissons toujours : *la fascination du mot* comblant dans notre esprit le vide de l'irreprésentable en lui donnant une apparence de vie.



ne pouvant plus être nié, il faut lui chercher des raisons et des causes autres que celles affirmées par les spirites.

Le *cléricalisme extraterrestre* a, comme je l'ai montré ailleurs, essayé de faire entrer le *fait spiritique* dans le *catholicisme.* On a pu le voir par les phénomènes, parfois extraordinaires, obtenus par l'intermédiaire de M[lles] Couédon, Marie Martel, etc. Mais le bout de l'oreille était trop visible... Il a fallu chercher autre chose.

Depuis assez longtemps, M. Camille Flammarion subissait la crise inévitable que l'on rencontre chez tous ceux qui s'aperçoivent qu'ils ont été *trop crédules.*

Les nouvelles découvertes dans le domaine de la *Force psychique*, ne pouvaient moins faire que de porter une grande perplexité dans l'esprit de M. Flammarion. Dans plusieurs circonstances, on a pu constater le combat qui se livrait dans son âme. « Est-il encore spirite ? » telle était la question que bien des personnes se posaient.

Cette perplexité devait augmenter si, comme on l'a dit, l'*entourage* de Camille Flammarion n'a pu avoir la preuve de l'intervention des esprits dans le phénomène spiritique. Il devait chercher forcément à détourner le savant astronome d'une voie où l'*on voyait si peu clair* (1).

Tout concordait donc à faire du médium Camille Flammarion un *instrument* pouvant *inconsciemment* être la *catapulte* que les « esprits réactionnaires » cherchent depuis si longtemps pour porter au spiritisme le *coup de massue* capable de le tuer.

La tentative avait d'autant plus chance de réussir que l'ancien médium ne se croit plus médium, ou du moins si peu, si peu... Comme M. Paul Adam *avant* de tomber malade, il ne se mettait plus en garde contre les influences extraterrestres.

Cela bien compris : Il n'y aurait rien de surprenant que l'*avatar* incompréhensible que M. C. Flammarion vient d'accomplir et qui a été si sévèrement jugé par ses amis antispirites, soit en partie dû aux influences de l'*au delà.*

Qui vaincra toutes ces forces s'agitant autour de celui que bon nombre de spirites et de spiritualistes modernes voudraient voir à leur tête, pour aider au triomphe définitif de notre admirable cause ?

Nous le saurons par la lecture du livre que M. C. Flammarion nous dit d'attendre pour le juger définitivement.

S'il m'était permis de lui donner un conseil, je lui dirais : Soyez franc *jusqu'à la brutalité.* La *franchise est la suprême habileté* dans les questions aussi complexes, aussi délicates.

Vous n'ignorez pas que l'on prendra une *loupe* pour analyser votre livre. Dans les *Annales* vous avez mis « LE FEU AU TEMPLE D'ALLAN KARDEC » avec une vivacité qui aurait pu être tempérée *par quelques lignes fraternelles et de toute justice* envers le « maître » dont vous aviez été le collaborateur, l'ami...

Vous avez, dans votre lettre, employé le même moyen envers vos critiques. Vous ne pouvez donc effacer vos *avatars*, soit auprès des savants, soit auprès des spirites, soit auprès des foules qui aiment la justice en tout et partout, que par l'aveu formel et loyal de ce que vous croyez et de ce que vous ne croyez pas.

⁂

Ce que nous venons de dire concernant l'*avatar Flammarion*, nous le pourrions dire d'une partie des *fautes* commises par certains hommes qui ont été ou qui sont encore à la tête du spiritisme, du spiritualisme moderne.

La conduite d'un de ces hommes a parfois été jugée très sévèrement par nos ennemis, qui ont profité des accusations portées contre lui pour nuire à notre belle cause.

Parmi les spirites eux-mêmes, plusieurs ont porté contre cet homme des jugements que j'ai toujours trouvés erronés, *injustes.* Je veux parler de celui que l'on regarde généralement comme le *successeur officiel d'Allan Kardec.*

M. Leymarie avait toutes les facilités désirables pour se créer une position des plus enviables.

Il aurait pu réunir autour de lui un noyau d'*hommes de science, de haute pensée*, avec lesquels nos adversaires auraient été obligés de compter.

La valeur morale et scientifique de ce groupement aurait permis de fonder une *caisse de propagande*, comme on en aurait rarement vu, excepté dans les religions, mais sans nulle pression de confessionnal, ni autres vilenies.

Si le successeur d'Allan Kardec, que je crois beaucoup *moins noir* qu'il n'apparaît à certains, n'avait pas à sa disposition la *Revue spirite*, dont il a hérité d'Allan Kardec, il serait *un isolé...* dans toute l'acception du mot.

Comme caisse de propagande, la fortune laissée par M[me] Allan Kardec n'a jamais servi à rien, la *Société héritière*, ou plutôt M. Joly, n'ayant pu entrer en possession définitive de ce legs.

D'après un jugement récent, cette fortune semble revenir à la famille de M[me] Allan Kardec, laquelle famille se souciait fort peu des œuvres et de la réputation du « maître ». Il a même été dit que ces héritiers avaient précédemment renoncé à cette succession moyennant arrangement.

Ces questions ne sont pas encore vidées juridiquement.

Et ce n'est pas le seul procès pendant de *la Société de Librairie spirite.* Celui de Bordeaux, concernant la fortune léguée par M. Guérin, n'est pas encore terminé, dit-on.

On me dira qu'il n'y a pas de la faute à M. Leymarie. Je crois me souvenir qu'il avait eu gain de cause devant le tribunal de Paris, mais que ce ou ces jugements avaient été infirmés par la cour d'appel de Bordeaux. Mais je me souviens aussi que la campagne de *vénalité*, entreprise contre Leymarie, a coïncidé avec les procès en appel. Nous croyons savoir que cette campagne de vénalité a produit une très mauvaise impression sur les juges. Nous sommes convaincus, nous le répétons, que si M. Leymarie avait su réunir autour de lui un groupe d'hommes sérieux et dévoués, les *racontars* en question n'auraient eu aucune influence sur les juges, parce qu'ils auraient pu être démentis avec autorité. Et, mieux, ils n'auraient sans doute jamais pris naissance, car, au lieu de se passer dans l'ombre, comme chacun sait, tout se serait passé *au grand jour.* Ainsi que dans toute administration sérieuse, on aurait pu voir dans la *Revue spirite* le *Doit et Avoir* de l'emploi des legs, des difficultés qu'on suscitait, etc.

Il n'en est pas moins vrai que la situation de M. Leymarie est en ce moment très embrouillée par suite de ces revendications de succession, et que le spiritisme en ressent le contre-coup.

Bref, voilà M. Leymarie privé du prestige de la fortune qu'il gérait. C'est regrettable pour lui et c'est dommage pour la cause qui aurait pu en profiter.

Cette espèce de déchéance n'est pas due, j'en ai du moins la ferme conviction, à la *malversation* comme on l'insinue trop souvent. Pas plus que dans le cas de Camille Flammarion, il n'y a eu de *basses spéculations.*

M. Leymarie avait-il l'envergure nécessaire pour remplir le rôle écrasant qui lui incombait ? Je ne puis ni ne veux me prononcer là-dessus. Tout ce qu'il m'est permis de dire à ce sujet, c'est que les *erreurs* que je lui ai vu commettre sont de celles qui font dire d'un ami maladroit, mais qu'on estime : « C'est un gaffeur ! »

(1) Ceci existe dans beaucoup de familles. Ici, c'est l'épouse qui croit et c'est l'époux qui ne croit pas. Là, c'est le contraire. Ceci démontre, mieux que tout ce que je pourrais dire, que la *preuve spirite* n'est pas aussi facile à obtenir qu'on le dit. Nous ne pouvons convaincre nos proches qui ont toute confiance en nous, et nous sommes surpris que les *savants* soient *si méfiants!* Franchement, on n'est pas plus illogique...



Les *gaffes* peuvent être moralement excusables. Elles sont toujours nuisibles, à soi ou aux autres. Elles accusent plus ou moins l'esprit d'à-propos.

On en aura la démonstration par ce qui vient de se passer, qui a trait à l'*avatar* de Camille Flammarion.

Dans les premiers jours de juillet, je rencontre M. Auzanneau, ancien ami d'Allan Kardec et dont l'esprit de justice est bien connu de tous, qui me dit : « Je viens de porter à Leymarie un article dans lequel je proteste contre les allégations de Camille Flammarion et contre certaines erreurs que viennent de commettre plusieurs spirites concernant le livre *la Genèse*. Leymarie, comme tous les spirites, blâme vivement C. Flammarion. Il va publier un certain nombre de lettres protestataires et il les accompagnera de quelques lignes vigoureuses pour remettre toutes choses au point.

« C'est non seulement son droit, mais c'est surtout SON DEVOIR, *puisqu'il a accepté le rôle de gardien officiel de la succession morale d'Allan Kardec.* »

Je répondis à M. Auzanneau : « J'ai été très surpris de ne voir jusqu'à présent aucune protestation dans la *Revue spirite*, mais mieux vaut tard que jamais. Ah ! combien nous étions naïfs ! »

La *Revue spirite* du mois d'août vient de paraître, elle contient en fait de *vigoureuses protestations* ceci : c'est que « *la Genèse selon le spiritisme* est une œuvre personnelle d'Allan Kardec qui, dans 475 pages, a magnifiquement synthétisé, en 1869, les connaissances spirites de cette époque ; M. Flammarion, qu'on a mis en jeu dans la presse habituée à mentir, *n'a jamais émis la prétention que cette œuvre lui soit due, ni qu'elle provienne des esprits.* »

Il en résulte que non seulement *C. Flammarion aurait menti* dans les *Annales*, mais que la *note du chapitre* VI *de la Genèse*, qui dit : que cette partie uranographique est due à l'esprit de Galilée et au médium Camille Flammarion, est : ou un *faux* de l'éditeur, ou un *mensonge* d'Allan Kardec qui a signé le livre ? ? ?

Et M. Leymarie, qui est l'éditeur du livre depuis la mort d'Allan Kardec, aurait accepté délibérément jusqu'à ce jour, ce *faux* ou ce *mensonge !!!*

Quant à ce qui concerne les *protestations* contre l'*avatar Flammarion* qui a mis « le feu au Temple d'Allan Kardec », dont M. Leymarie est le *gardien officiel*, voici ce que ce *gardien vigilant* a cru pouvoir en publier : Après avoir reproduit une *interview* de C. Flammarion insérée dans le *Figaro*, et qui est pour ainsi dire la reproduction de « l'étrange lettre » et de l'*interview* du *Journal* que la *Paix universelle* a publiée dans son dernier numéro, M. Leymarie nous dit : « N. D. L. R. Nos amis avaient préparé de remarquables articles pour la *Revue spirite*, quant aux déclarations d'antispiritisme faites par C. Flammarion. Après ce qui précède, M. Olivier et d'autres personnes pour l'Espagne ; MM. les professeurs Vespasiani et ses F... pour l'Italie ; M. le professeur Metzger pour la Suisse ; M. Lebel et les spirites belges et germains ; M. Auzanneau et Mme Claire G. pour Paris ; et nos autres correspondants si profondément surpris par une soi-disant apostasie, comprendront que nous ne puissions imprimer leurs articles dans la *Revue*. Cent pages ne les pourraient contenir. *Ils n'auraient plus leur raison d'être.*

« Nous les remercions vivement, ces bons défenseurs de la cause, et nous comptons toujours sur ces militants *pour ne point laisser entamer* nos conquêtes dans le champ du spiritualisme moderne. »

Un point, c'est tout... Il faut avouer que l'on ne dit pas avec plus de désinvolture à « ces bons défenseurs de la cause » : « Vous n'avez rien compris... Vous n'êtes que de grands enfants... A l'avenir, soyez plus perspicaces... »

Quel vent a donc *soufflé* sur M. Leymarie depuis sa conversation avec M. Auzanneau ?

J'aime à croire que ce n'est pas la *lettre* publiée dans l'*Eclair* ou les *deux interviews* en question qui ont pu le faire changer ainsi ?

Moins que personne, je veux la *mort du pécheur*, mais sapristi ! il me semble que le *gardien officiel* de la mémoire d'Allan Kardec, avait bien le *devoir* de dire à l'ancien collaborateur du « maître » : « Vous n'avez pas, dans les *Annales*, su garder la juste mesure qui vous incombait plus qu'à tout autre, j'espère qu'à l'avenir vous serez plus juste pour l'œuvre si complexe de celui qui vous a ouvert la voie spiritualiste, laquelle vous a permis de faire tant d'œuvres magnifiques. »

Non, rien, rien... Ah ! si, il y a les lignes rapportées plus haut qui feraient croire, si le mot n'était pas trop gros, à une *fumisterie...* d'Allan Kardec ou de C. Flammarion, ou alors de... Leymarie !

Faut-il donc accuser M. Leymarie de vouloir briguer une place de... *cantonnier ou d'académicien ?*

Non, n'est-ce pas ?

Mais, si on veut bien se souvenir que M. Leymarie a été, comme M. C. Flammarion, un des meilleurs *médiums* d'Allan Kardec... on comprendra, bien des choses du passé et du présent.

Le successeur d'Allan Kardec, qui n'est pas doué d'une *forte volonté*, a certainement attiré autour de lui des *forces ennemies* qui l'ont parfois mal conseillé.

Que tous ces faits nous servent de leçon pour l'avenir. Le seul moyen d'empêcher de pareilles choses, c'est de ne JAMAIS, JAMAIS accorder sa confiance à un homme, fût-il le plus respectable, le plus célèbre des savants ou des philosophes... à moins que cet homme n'autorise le *contrôle à la loupe* de ses actes, de sa conduite dans tout ce qui touche directement ou indirectement au spiritisme, au spiritualisme moderne, *fût-il Allan Kardec réincarné !...*

Le Temple et ses chapelles doivent être de *verre*, comme la maison d'Horace. Il faut que chacun puisse voir et connaître dans la pleine liberté, à la pleine lumière.

Tant que nous n'entrerons pas dans cette voie, aussi longtemps qu'on se cachera dans la nuit ou le silence, nous aurons des défections, nous serons victimes des *forces extérieures terrestres* et extraterrestres.

Notre belle cause ne doit plus être à la merci du jugement d'un homme ou d'une coterie. Il ne suffit pas que la lumière luise, il faut encore que nous osions marcher à sa suite, regarder et observer. Nous avons, par suite de l'influence séculaire du *catholicisme*, trop de tendance à *croire sans examiner*, nous sommes trop les esclaves des « maîtres » ou de ceux qui se proposent à nous comme tels. Éclairons notre *conscience* par l'analyse du pour et du contre. Ne séparons jamais la justice de la vérité, car, tôt ou tard, *une vérité méconnue* amène fatalement un mal cent fois pire que celui qu'on a voulu éviter (1).

Sachons donc vouloir nous-mêmes, nous décider par nous-mêmes, que notre guide soit intérieur et non extérieur, en nous et non hors de nous. C'EST LA QU'EST LE SALUT.

(*A suivre.*) J. BOUVÉRY.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *Paix universelle*, A LYON.

La question posée aux spirites et spiritualistes, même après la réponse faite par M. C. Flammarion, reste *entière*.

Les problèmes psychiques, que l'on aurait dû attendre, bien certainement, avant d'y trouver une débâcle, viendront à leur heure

(1) La triste affaire Dreyfus ne le prouve que trop surabondamment. Le *coup de tonnerre des Annales* n'est pas moins suggestif à cet égard.



fournir, je n'en doute pas, des appréciations sincères et savantes; mais le monde spirite ne peut se désintéresser ni attendre! Chacun des groupes formés doit travailler en silence, et préparer pour le Congrès de *1900* des éléments tels, que la discussion ne puisse s'égarer dans des suppositions, des doutes, sur le caractère des manifestations présentées; pas plus que sur la bonne foi de ceux qui les auront obtenues.

Il s'agit de prouver: que la mort n'est qu'apparente; que l'esprit subsiste et peut revenir: qu'il revient!

Que l'âme se désincarne et s'envole dans l'espace libre, sous l'impulsion de l'esprit acquis; ou qu'elle séjourne parmi nous, à sa volonté, et dans des conditions à elle imposées en raison de ses fluides périspritaux.

Voilà ce qui est à démontrer, à rechercher d'après l'interprétation des communications obtenues, et à obtenir des esprits de l'au-delà.

La communication est directe ou indirecte. Elle est directe si elle se produit par voix intuitives ou entendues; soit par vision d'objets qui s'imposent à nos sens, sans y avoir été provoqués par aucun effet de notre volonté.

Elle est indirecte, toutes les fois que c'est nous qui la recherchons par une volonté, bien arrêtée, de l'obtenir; soit par le magnétisme, l'évocation, ou même le rêve.

Il n'est pas besoin d'être un V. Hugo ni un C. Flammarion, tous gens supérieurs! pour s'assurer de faits concluants. La vérité est d'ordre naturel et tombe dans le domaine du jugement accordé à toute créature humaine, dans les limites de son développement progressif.

Laissons donc de côté la mystique catholique, la religion et la politique, voire même les solutions, du reste toujours revisables, de nos grands hommes, et attachons-nous à dégager, dans tous nos milieux sociaux, la vérité qui nous apparaît dans les faits et effets qui se produisent sous nos sens, et appartenant à l'une ou à l'autre des causes physiques, ci-dénommées directes et indirectes.

Je me propose donc de vous faire présenter à trois groupes spirites, sans aucune relation entre eux, et qui ont un ou plusieurs médiums, de faire l'évocation *ferme* en votre nom, ou au *mien*, s'il est nécessaire, de sept personnes décédées, et ayant eu, entre elles, un point de contact, d'*ordre public*, en 1891 et 1892, et mortes à *Paris*.

Toutes inconnues de vous et de vos groupes, percipients compris.

Poser les questions, à l'usage de chaque groupe et, généralement, comme au dialogue des grands esprits:

— Vous êtes désincarné, voulez-vous répondre à nos questions? Quelle position avez-vous dans l'au-delà?

PREMIER GROUPE

HUGELMANN

Vous êtes mort en *1889*, le *30 juillet*.

1° Êtes-vous satisfait de votre manière de voir et d'agir, surtout dans vos deux dernières années?

2° Êtes-vous content des suites données à vos affaires, tant pour vous que pour les vôtres? Moralement, bien entendu.

3° Dites-nous un peu qu'elle fut votre attitude envers M. Saulnier à son arrivée dans l'*au-delà*, et aussi, à l'égard de tous les dénommés ci-après. Tous appelés par M. Saulnier, je présuppose.

ROUZÉ (mort en 1893)

N'avez-vous pas, de nouveau, en face de Saulnier, regretté votre attitude malheureuse, à tant de titres, et surtout envers tant de victimes, que vous avez jetées dans la misère? Ou fait mourir!!!

DEUXIÈME GROUPE

SAULNIER (mars 1892)

1° Dites-nous, je vous prie, si vous avez revu: Hugelmann, Banaston, Mercier, Limoneau et Rouzé? Puis Manuel, qui ne voulait ni vous entendre ni vous lire?

2° Dites-nous les raisons gardées dans l'au-delà par chacun d'eux.

BANASTON (juin 1892)

1° Persistez-vous à trouver bonne, juridique et loyale votre attitude dans l'affaire Mercier, Saulnier, et autres?...

2° Êtes-vous content des résultats obtenus:

Pour vous, pour eux, pour les victimes?...

MANUEL (en 1892)

1° Pensez-vous encore que, dans la bonne administration de la justice, l'on peut *se refuser* à entendre la *partie la plus intéressée*, sous le fallacieux prétexte quelle a par trop raison et quelle nuirait à la *décision arrêtée* d'avance???... par ses trop longs détails? probants, concluants..., pour tous?

2° Comprenez-vous l'ironie de ce que vous appeliez la bonne administration de la justice? nous, la loi pour tous et surtout les droits sacrés de la défense!!!

Avec Toutée, Bertulus et Dupont, sans vous mettre en cause? Pas plus que bien d'autres? A votre connaissance.

TROISIÈME GROUPE

MERCIER (mort en 1893)

1° Avez-vous été approuvé d'Hugelmann, à votre entrée dans l'au-delà, pour votre attitude juridique à l'égard des plaignants poursuivants; c'est-à-dire poursuivis?

2° Pensez-vous encore avoir été dans le droit, dans la jurisprudence écrite et pratique, en réclamant, et en recevant, ce que vous avez obtenu. *Judicatum solvi?*

Sans préjudice de ce *qu'ils vous ont fait* souffrir!... Vos *souteneurs!* Basochiens de tous grades... et de vos collègues?

LIMONEAU (1893)

1° Après tant d'illusions et de confiance dans le secours d'un ami, ne trouvez-vous pas bien mesquins les intérêts de la vie, et que sur terre, comme dans l'au-delà, il n'y a de consolant que l'acquis de son travail pénible, mais honnête?

2° Dites-nous un peu ce que, tous réunis autour de Saulnier, vous pouvez bien lui dire? N'est-il pas vrai qu'il vous a appelés *tous?*... que c'était bien son droit, ne pouvant plus compter sur la justice immanente des faits.

Lorsque j'aurai pris connaissance des réponses faites par chacun de ces appelés, je vous promets d'élucider clairement une grande partie de la question posée, dans un mémoire *suggestif* où chacun pourra contrôler le bien fondé de l'identité, le côté positif ou négatif *des communications obtenues et contrôlées en triple.*

Allez-y donc carrément: tous sont aptes et doivent désirer s'expliquer, sinon se justifier. Je n'ai d'autre but que de leur fournir ce moyen, et les soulager tous, par le bien fondé de leurs relations là-bas, bien fondé très utile, si elles nous parviennent, *quelles qu'elles soient.*

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de croire à mon haut intérêt dans la question de survie, *qui est loin encore d'être explicite et*

réelle. dans les extraits de l'Oriental, le Fakir, Jésus, de Hugo, Pie IX et autres...

Il faut des faits de la vie actuelle, et qui puissent se contrôler, à 10 *ans de date*, et plus.

Bien cordialement à vous, et à tous vos collaborateurs.

BRUNIA.

UN SPECTRE

Nous empruntons au *Temps* du 3 juillet dernier le fait suivant :

Un spectre à la Chambre des communes ! Il choisit bien son endroit ; soit dit sans lui manquer d'égards, ce spectre-là doit aimer la réclame. Voici les faits :

Depuis quelques jours, le bruit courait qu'un appartement du palais des communes, donnant sur la cour du speaker, était hanté. On ne disait pas si le spectre s'était jamais aventuré dans les couloirs de la Chambre.

Plusieurs membres du Parlement s'inquiétèrent. On finit par découvrir la vérité. Le fantôme n'est pas un revenant, mais le *double* d'une personne encore vivante. Et cette personne n'est autre que la femme d'un des principaux fonctionnaires du palais de Westminster, M. Archibald J.-S. Milman, chevalier de l'ordre du Bain secrétaire adjoint de la Chambre des communes (au traitement de 38.000 fr.)

Mrs. Milman raconte ainsi l'histoire du spectre :

Le plus drôle, c'est qu'elle est vraie. Voilà des années que cela dure. Je suis affligée d'une autre moi-même qu'on rencontre où je ne suis pas. L'autre jour, un ami prend congé de moi dans la salle de travail où je me livre à la manie de relier des livres. A peine a-t-il franchi la porte qu'il me retrouve sur le palier. Stupéfait, il s'efface pour me laisser passer. Or je n'avais pas bougé.

A chaque instant ce sont des aventures semblables. L'une des gouvernantes vient de me quitter parce qu'elle est très nerveuse et que la fréquence de ces apparitions la rendait positivement malade. Aujourd'hui encore, une jeune dame qui habite avec nous vient de me voir dans la cour sans que j'aie quitté la maison.

Je n'ai jamais vu mon *double*. Mais je l'ai entendu. Un soir, je venais d'entrer dans ma chambre, j'entends des craquements et sors sur le palier. Toutes les portes que je venais de fermer étaient ouvertes. Je rentre précipitamment et sonne à la fois la bonne et le maître d'hôtel. Il n'y a qu'un escalier ; la bonne couche sous le toit et le maître d'hôtel dans le sous-sol. Ils étaient forcés de rencontrer l'intruse. Et, en effet, la bonne n'avait rien vu, mais le maître d'hôtel fut tout surpris de me trouver dans ma chambre, puisqu'il venait, dit-il, de me voir ouvrir la double porte d'un corridor au rez-de-chaussée.

Dictées de l'Au-delà

(*Suite*)

Peut-on prétendre que Dieu soit soumis aux exigences de la nature matérielle, qu'il lui faille un cerveau pour penser, un estomac pour digérer et des membres pour agir ?

Certains assurent qu'il faut offrir à l'adoration des naïfs et des orgueilleux des choses matérielles... Est-ce digne des hommes civilisés ? Dieu est incompréhensible, invisible, effrayant de puissante grandeur ; personne ne saurait le comprendre et encore moins le définir.

Les temples et les églises devraient être des lieux de réunion où viendraient méditer et s'interroger les esprits recueillis, les âmes souffrantes, qui pourraient aussi entrer en communication avec les morts.

On vénérerait en ces lieux la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité, des hommes vertueux, on enseignerait la morale en propageant leurs maximes. Les temples et les églises ne seraient plus encombrés de statues ni d'images, car les gens vertueux ne foisonnent pas comme les guerriers et les financiers.

Il faudrait aussi s'entendre sur la définition de la vertu. Est-ce de se cloîtrer pour éviter un châtiment éternel ? Est-ce de brûler ceux qui ne croient pas comme soi-même ? Est-ce de laisser pulluler la vermine sur son corps et de répandre la puanteur ? Est-ce d'aller vivre au désert avec un animal peu fait pour remplir la solitude d'un homme ? Est-ce de s'annihiler et de devenir une machine dans les mains d'un chef ? Est-ce de répéter indéfiniment les mêmes mots ? Est-ce d'étouffer son intelligence et son cœur ?

Tels sont les hauts faits des saints catholiques encore proposés à la naïve admiration de l'enfance en ce siècle scientifique.

L'Église a décidé que ces personnages, plus ou moins déséquilibrés, ont droit à une place spéciale dans le ciel, où ils sont classés selon une hiérarchie particulière autour du Seigneur leur maître, créateur de l'univers.

Comment admettre un être parfait ainsi entouré ? Où est sa perfection, quelle est sa justice et qu'est devenue son omniscience ?

Quelles vertus peuvent sortir de ce culte ridicule et comment entraver le mal avec cet enseignement ?

Le peuple croit à peine, mais il laisse fleurir de vieilles légendes et de folles superstitions.

On ricane volontiers en parlant des spirites ; mais, si dans l'énoncé de leur doctrine il y a encore bien des choses contestables et en apparence peu logiques, s'il reste de l'obscurité sur certaines parties de leurs croyances, il faut tenir compte de la difficulté de leurs études et comparer la grandeur, la supériorité, de leur philosophie à celle du catholicisme, dont il est de mauvais goût de sourire.

Le spiritisme part d'un fait mesquin, d'une table qui s'anime et répond aux questions posées, puis il s'élève en une infinie variété de phénomènes. Mais, comme ce n'est pas une religion d'État, on raisonne, on discute et on cherche de nuageuses explications, plus nuageuses que toutes les élucubrations des doctrines spirites.

XII

DES DANGERS DE LA FOI

L'enfant reçoit en abondance les aliments nécessaires à son développement complet. Sa mère se surmène et se prive pour lui donner même le superflu. Mais il en est autrement lorsqu'il s'agit de l'esprit et de l'âme.

Tous les enfants, jetés dans le même moule, gardent l'empreinte de l'éducation religieuse. Quels parents cherchent les aptitudes du jeune être pour les développer ? Quelles mères se penchent sur le jeune esprit pour y démêler ses qualités et ses défauts, ses instincts bons au mauvais ?

Quelles leçons morales reçoivent les malheureux exposés aux luttes, aux souffrances, de la misère, et les riches sollicités par l'égoïsme et l'orgueil ?... Aucune n'est appropriée à la situation de l'enfant. L'instruction s'entasse, effleurant un nombre infini de connaissances, et le jeune être, petite encyclopédie, fonctionne mécaniquement.

Les sciences naturelles sont-elles en vogue, on les ingurgite avec promptitude ; demain, on fera vibrer la note patriotique, on entassera à haute pression l'histoire des guerriers célèbres, puis encore la littérature. Que feront les filles du peuple, qui savent à peine entretenir



les vêtements de leur famille, de ces bribes d'instruction, qui ignorent la dignité humaine et l'hygiène physique et morale? La raison, la personnalité intellectuelle de l'élève ont un rôle trop restreint. On forme ainsi des machines à brevet qui pensent avec les idées d'autrui et non des êtres initiaux ayant de l'originalité.

L'instruction déversée par certains ordres religieux détruit la vertu. Les élèves de ces sectes dangereuses adonnées au culte, gardent la griffe indélébile d'une sombre volonté, d'un despotisme doucereux qui aboutit à l'effacement du moi; c'est comme une dose d'opium lentement absorbé détruisant l'énergie du raisonnement et de la logique. L'âme s'est endormie sous la routine et la répétition constante des mêmes préceptes et des mêmes formules. Ces vastes établissements sont les étouffoirs de toute initiative. L'éducation a brisé l'essor de l'âme qui voulait s'élancer vers l'inconnu et a coulé dans le même moule les esprits désormais habitués à se plier aux exigences mondaines, à tout sacrifier au bien-être, au bon ton, au savoir-vivre.

L'homme ainsi préparé touchera aux sciences sans en tirer de conclusions élevées, il étudiera l'histoire sans vouloir en comprendre la philosophie et l'ethnographie, en respectant les erreurs d'une tradition enfantine. Il déploie les ailes de l'intelligence pour les replier aussitôt. Il prétend ne rien changer à la foi inculquée, il veut un Dieu fait à son image. Dieu borné, nullement compromettant pour les erreurs du passé, point gênant pour les fredaines de la jeunesse et complètement aveugle sur les chutes de la créature qui l'encense et le congratule.

Il repousse furieusement toute tentative de libération, cet homme emprisonné, pour l'existence entière, dans la geôle de l'erreur religieuse, voit son âme enfouie sous la superstition. Son jugement ne se fera jamais jour et il ne dépassera pas les bornes d'une théologie diffuse. Il dira à la logique : Je ne veux pas t'entendre, et il garrottera, étouffera la raison d'autrui pour garder intacte sa superbe suffisance.

La littérature, battant d'une aile sous cette influence désastreuse, se traînera souillée de naturalisme et de fanatisme religieux. Elle détaillera les plus grossières sensations et les excusera si l'homme obscène se prosterne devant le Dieu d'Israël et des chrétiens, car Jehovah n'a pas changé, c'est le même qui, sachant le sort réservé à son fils, comblait de ses bienfaits et entourait de sa protection les juifs pour les livrer plus tard à la réprobation des catholiques.

Telles sont les bases de morale enseignées à la classe riche et même au peuple devenu athée pour échapper à la criante injustice du dogme.

XIII

DANGERS DU SENSUALISME

Nous avons analysé deux défauts humains : l'orgueil et l'égoïsme, qui concourent à la perte des meilleurs instincts. L'égoïste est souvent avide des jouissances qui détruisent les qualités spirituelles de l'incarné.

Il y a les jouissances matérielles, données par les sens, et d'autres plus abstraites déversées par la vanité et la domination.

Celui qui gagne une aisance honorable et se donne les délicatesses du confort et du luxe n'est point répréhensible s'il n'abuse pas du travail d'autrui et s'il remplit ses devoirs sociaux. Mais, si son bien-être est l'unique but de ses efforts et s'il cherche des sensations raffinées, il perd le fruit de son incarnation.

La matière étouffe l'âme, et celle-ci s'endort sous les désirs charnels. Ainsi cet homme perd la plupart de ses qualités. Fût-il le plus pratiquant des dévots, il devient esprit des ténèbres et doit lentement reconquérir la lumière.

Cela est compréhensible : les désirs et les passions diminuent les aspirations généreuses et les germes du bien. Il faut monter ou descendre.

On monte en s'épurant, on descend en oubliant l'esprit pour le corps.

L'homme trop enclin aux jouissances sensuelles retourne à l'animalité, il ne met aucun frein à ses passions et ne conçoit que la sensation; mais les souffrances produites par son égoïsme devront être expiées.

La société est un tout dans lequel chacun joue son rôle; plus élevé il est, plus il impose de charges.

L'homme qui sollicite la direction des autres hommes, assume une grande responsabilité, et il risque d'expier son orgueil s'il oublie que les fonctions qui flattent sa vanité doivent servir au bien général et non au bien particulier.

XIV

VANITÉ HUMAINE

Qui peut se vanter d'être toujours heureux, sain de corps et d'esprit? Quel homme osera affirmer qu'il échappera, par sa volonté seule, aux dangers, aux passions surgissant à chaque pas de la vie?

L'homme, encore inconscient des maux qui le menacent, encore imbu de sa supériorité, de sa force de résistance aux sentiments et aux passions; le positiviste qui s'analyse, le matérialiste qui se croit le dernier terme de la création, sont comme les petits enfants qui veulent avancer sans soutien, qui chancellent, trébuchent et tombent sans pouvoir se relever.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 10 août, anonyme, à Courthezon.	2 fr.
Du 7 septembre, de M. Burdet.	2
Total. . . .	4 fr.

UN LIVRE

Notre confrère Edmond POTONIÉ-PIERRE vient de faire éditer un petit volume de 120 pages (1 franc et 1 fr. 20 franco par la poste) intitulé :

Historique du mouvement pacifique

On trouve ce volume au *Bureau français de la Paix* (Bureau de l'*Indépendance belge*), 6, rue Favart, à Paris.

Pour l'envoi franco du volume, s'adresser à E. POTONIÉ, à Fontenay-sous-Bois, près Paris (timbres ou mandats)

Le Gérant : L. COULAUD.

10-9-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

NEUVIÈME ANNÉE. — N° 217. 10 Centimes 1er-15 DÉCEMBRE 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

OU ALLONS-NOUS !

En politique, la situation reste incertaine. La République a des ennemis qui n'oublient ni ne désarment point. Ils poursuivent un but dont rien ne les fait dévier. A travers toutes les variations, soit qu'ils sourient, soit qu'ils grondent, jamais ils ne perdent de vue le résultat à atteindre. Si des accalmies, parfois, se produisent à la surface, l'on peut être certain que le travail continue, souterrain, infatigable, ininterrompu. Au reste, ce n'est pas tant à la République elle-même qu'on en veut qu'à l'esprit qui, heureusement, anime encore quelques-uns des républicains. Nous ne sommes pas assez dociles, nous avons le tort, impardonnable, de ne pas complètement abandonner la direction de la maison à ceux dont les mains expertes se retrouvent partout pour tout gouverner. Ah ! si nous étions plus souples ; si, tout simplement, nous consentions à nous laisser faire, le cléricalisme, le jésuitisme s'accommoderaient parfaitement de la République. Vous les verriez à l'œuvre, louant l' « esprit nouveau », prêchant la concorde, et, petit à petit, achevant d'endormir, sous leurs paroles doucereuses, nos dernières méfiances, pour aboutir sans heurt ni choc à cette fin : le gouvernement purement clérical, les jésuites maîtres de tout. L'œuvre marchait bien, était fort avancée ; le succès semblait aussi certain qu'il paraissait proche. Mais voilà, quelques hommes, d'une trempe plus forte et d'une prévoyance supérieure, ont aperçu le piège. On avait beau leur dorer la pilule, ils n'en voulaient à aucun prix. Les drogues soporifiques qu'on leur versait ne parvenaient pas à endormir leur vigilance. « Sentinelles, prenez garde à vous » : tels leurs cris ont retenti dans la nuit. A leur appel, d'autres ont secoué la torpeur qui les envahissait. Le danger est apparu imminent à plusieurs. On s'est ressaisi. On a repris la lutte. La victoire, une fois de plus, échappait aux endormeurs. Mais ne croyez pas qu'ils s'avouent vaincus. Ils persistent dans leurs desseins. Et nous ? Laisserons-nous faire ? Le sommeil dont nous ne sommes qu'à peine réveillés, nous reprendra-t-il ? Permettrons-nous que s'insinue dans nos veines le poison subtil qui doit nous tuer ? Qu'on en soit bien persuadé, sous une forme ou sous une autre, la menace toujours nous guette.

L'ennemi n'est pas *un*. Protéiforme, il prend les apparences les plus dissemblables. Tantôt, en politique, il sème la désunion et la défiance parmi les défenseurs de la liberté et du progrès. Tantôt, abordant d'autres terrains, il s'introduit dans la science ou la philosophie pour en énerver les conclusions. Tantôt, et c'est là peut-être qu'il est le plus immédiatement redoutable, parce qu'on s'en méfie moins, il se glisse parmi ceux-là mêmes dont il se propose de ruiner les doctrines et l'influence.

Il commence par partager leur foi et leurs espérances, parle en faveur de leurs principes, les admire, les exalte. Puis, bientôt, son langage devient plus flottant, plus incertain ; des doutes semblent surgir, des objections se font jour. Timides d'abord, et comme tremblantes, elles se font plus hardies de moment en moment. Tout à coup, le masque tombe. On s'aperçoit, trop tard, que les prétendus défenseurs de la bonne cause n'étaient que des adversaires déguisés, des loups bénévolement introduits dans la bergerie.

Combien de fois, depuis quelques années, n'avons-nous pas assisté à ce spectacle ! Des hommes, qui ne sont pas sans talent, parlent de liberté, combattent les vieux abus, se prononcent pour les idées de progrès, peinent pour la réalisation de la marche en avant. Nous les croyons nôtres. Soudain un coup de foudre éclate sur un nouveau chemin de Damas. Ils rentrent officiellement au bercail ; l'Église les reprend. Ils s'enrôlent à son service. Les amitiés qu'ils avaient contractées, l'autorité qu'ils avaient conquise, se retournent désormais contre la cause dont hier ils se déclaraient les irréductibles champions, qu'aujourd'hui ils attaquent et combattent avec une virulence de néophytes.

Quelques-uns y mettent des formes, et, habiles jusque dans le reniement, usent de certains ménagements. D'autres expriment brutalement ce que, jusqu'alors, ils avaient si bien su cacher au fond de leur cœur. C'est ainsi que nous avons vu, tout dernièrement, M. A. Dubet parler du spiritisme dans les termes suivants : « Le spiritisme est l'erreur la plus colossale et la plus dangereuse du siècle.

Il a fait et il fait tous les jours d'innombrables victimes : il est temps d'enrayer sa marche. » C'est net, c'est catégorique. Et mieux vaut cela qu'une mielleuse commisération, ou de grandes phrases nuageuses où se perd la pensée. On lutte avec plus d'avantage contre un ennemi connu et démasqué. Le grand péril, c'est l'hypocrisie qui, par petites doses, s'infiltre dans les esprits, y accomplissant, jour après jour, son œuvre de ruine et de mort.

***

Toutefois, je l'ai dit, l'esprit clérical est protéiforme. S'il procède parfois par négations, il sait, en d'autres occasions, reconnaître la réalité des faits. Mais alors intervient l'interprétation théologique. Que de puissances invisibles parlent à l'homme, l'influencent, le conduisent, le dominent, l'Église l'admet comme nous. Sommes-nous donc d'accord? Absolument pas. Où nous disons: Ce sont les esprits des morts qui reviennent pour nous instruire, nous édifier ou nous consoler, l'Église dit: C'est Satan, le prince des Ténèbres transmué en ange de lumière, qui se présente à vous, sous cette forme, afin de mieux vous séduire et de vous perdre plus sûrement. C'est, on ne l'ignore pas, la thèse soutenue par M. Élie Méric dans la *Revue du Monde invisible*. Le grand agent des manifestations spirites ne serait autre, à son avis, que celui qu'il appelle « le faussaire de Dieu ».

De tout temps, l'Église a eu besoin du diable. Son existence est liée à celle même du grand adversaire de Dieu. Supprimez le diable, il n'y a plus d'Église. C'est lui qui entretient, renouvelle et perpétue ce commerce à nul autre pareil des messes pour les morts, c'est lui, ce sont les flammes dont il nourrit l'enfer et ceux qui y descendent, qui retiennent au giron de l'Église les multitudes terrifiées, ou qui les lui ramènent aux heures troubles de la vie. Il est le croque-mitaine, à l'aide duquel on mène où l'on veut les peuples élevés à son ombre et dans sa crainte.

L'éducation de la peur, et par la peur, voilà toute l'Église. Elle fait l'homme lâche, tue en lui les joyeuses et hardies initiatives. Comment oser marcher de soi, suivre sa propre pensée, obéir aux dictamens de sa conscience, quand on sait que l'ennemi est là, tout prêt à dévorer sa proie; quand on est convaincu que tous les moyens lui sont bons pour vous perdre? Quand on risque, à chaque pas, de s'écarter de la vraie doctrine, c'est-à-dire de se précipiter dans l'enfer? Il ne reste qu'un moyen sûr de salut: se confier en l'Église, s'abandonner sans discussion à sa direction. On cesse donc de s'appartenir. On ne se conduit pas, on se laisse mener. Tous les efforts de l'Église ont le même aboutissement: annihiler la volonté de l'homme, le réduire à merci. Elle n'y réussit que trop.

Et c'est pour cette fin misérable que nous inscrivons chaque année, dans notre budget, une somme de quelque 50 millions. Bénévolement, nous fournissons à ceux qui nous veulent mal de mort les verges dont ils nous fouettent. Nous ne le faisons pas seulement sous la forme des subventions budgétaires. La plupart, lors de la naissance d'un enfant, en cas de maladie, aux approches de la mort, — je parle de ceux qui ne croient pas — s'en vont s'adresser au prêtre. C'est une habitude dès longtemps prise. Les convenances l'exigent. On ne peut pas se mettre en opposition avec les conventions mensongères de la société. Que dirait-on de nous, si nous l'osions? Mouton de Panurge, chacun préfère suivre docilement l'exemple donné par tous.

D'autres raisons concourent à ce résultat. Il y a des questions d'héritage, d'intérêts, de gagne-pain. On n'est pas libre de croire à sa guise, ni d'agir comme on le voudrait. La liberté de conscience, plus de cent ans après la terrible secousse de 1789, la liberté de conscience est un leurre. Elle est, sans doute, inscrite dans nos lois; dans nos mœurs, non pas. Que de fois pour une messe manquée, pour une croyance indépendante hardiment affirmée, pour l'expression d'une pensée non orthodoxe, un ouvrier, un employé ne se sont-ils pas vus remercier par des patrons, eux-mêmes courbés sous le joug despotique d'un dogme étroit!

Cependant, au lieu de réagir contre des tendances funestes, plutôt que de chercher à rejeter loin de nous des chaînes qui nous lient, nous acceptons, mieux, nous renforçons l'héritage du passé. La servitude morale, qui nous libère des responsabilités personnelles, a de grands attraits. Beaucoup s'y complaisent. Il est si commode de se décharger de tout sur autrui.

Avouons que nous ne sommes pas fiers et que nous nous rabaissons comme à plaisir. Qu'est-ce que l'homme, au sens élevé du mot, sinon un être directement et personnellement responsable? Il est des choses qui ne se délèguent pas. Parmi elles, au premier rang, la responsabilité individuelle. Chacun rendra compte de ce qu'il aura fait, subira les conséquences, inévitables, de ses actes. Le prêtre peut bien nous persuader qu'il se charge de notre salut, que de certaines paroles prononcées dans de certaines conditions nous rendent nets et purs comme l'enfant qui vient de naître. Il peut nous donner notre passeport pour le ciel, joindre à nos bagages toute une cargaison d'indulgences partielles et d'indulgences plénières. Tout cela n'est que leurre et illusion. Ce ne sont pas les indulgences, ni les paroles sacramentelles, ni rien de ce qui nous est extérieur qui sauve. Le salut est en chacun. C'est la pureté du cœur, l'élévation de la pensée, la noblesse de l'action qui sont les sûres garanties de l'avenir heureux auquel tous aspirent. Quant au reste : messes dites à notre intention, pèlerinages, neuvaines, prières murmurées du bout des lèvres, invocations à saint Joseph ou à saint Antoine de Padoue, quant à toute la bimbeloterie catholique, en un mot, elle ne servira qu'à faire mieux ressortir le vide, le néant, de tout ce qui n'a pas été conquis par l'effort et la vigilance sur la faiblesse et les misères de la nature humaine. Cependant, je le répète, nous sacrifions annuellement, sur notre budget, quelque cinquante millions pour maintenir le peuple dans l'ignorance, pour lui faire enseigner l'erreur et le mensonge.

Mais, observe-t-on, que voulez-vous que nous fassions? L'homme ne se satisfait pas du néant. Il lui faut des croyances qui lui parlent d'avenir et de bonheur.

Soit, je partage entièrement cette conviction. Mais n'est-il dans le monde qu'une Église, le catholicisme, qui affirme la vie future? Est-il de toute nécessité, sous prétexte de croire en Dieu, et de vouloir le salut de son âme, de se courber sous une autorité humaine usurpée. De quel droit un homme, fût-il le plus grand, fût-il le plus saint, prétendrait-il à l'infaillibilité doctrinale? Pourquoi nous écrierions-nous avec saint Augustin : « Je le crois, parce que c'est absurde? » Au nom de quel principe essentiel, en vertu de quelle révélation supérieure, vient-on prétendre que la soumission au pape est de nécessité de salut? Est-ce de l'Évangile que l'on tire ces étranges enseignements? Oui, je sais à l'aide de quels prodigieux tours de force on fait dire au Christ et à ses apôtres, à ceux aussi qui ont été leurs successeurs plus ou moins immédiats, une foule de choses auxquelles ils n'ont jamais songé. Je sais comment on a torturé les textes pour en exprimer les conclusions les plus saugrenues. Je sais quelles habiles suppressions on a osées, quelles effrontées interpolations on s'est permises. Mais je sais aussi que le Christ est pleinement innocent des monstruosités morales qu'on lui fait endosser. Je sais qu'il n'a pas plus établi l'infaillibilité papale qu'il n'a défendu de manger de la chair en de certains jours, ou ordonné le célibat des prêtres, ou collaboré à tant d'autres nouveautés qui constituent le catholicisme romain de la fin du XIX[e] siècle. Peut-être n'est-il pas dans le monde une religion, une secte religieuse, une philosophie, un système quelconque qui s'éloigne davantage du



christianisme primitif, qui soit plus complètement opposé à l'esprit du Christ que ce néo-catholicisme qui organise les pèlerinages de Lourdes, de la Salette et d'ailleurs; multiplie les dévotions extérieures; crée des autels privilégiés; accorde ou promet des grâces, inégales en valeur et en nombre, pour une même prière, dite dans le même esprit; oppose à Notre-Dame du Bon Secours, Notre-Dame du Prompt Secours; à celle-ci, Notre-Dame du Perpétuel Secours; à cette dernière, une autre, puis une autre encore. Les ordres religieux renchérissent incessamment les uns sur les autres. Ne faut-il pas attirer la clientèle, canaliser les ressources, amener, le plus qu'il se peut, d'eau à son moulin, ou d'or dans son escarcelle? Et que dire de tous les cultes nouveaux qui se supplantent les uns les autres, formant autour du christianisme comme autant d'excroissances monstrueuses? Quels rapports voyez-vous entre l'Évangile, qui est la simplicité même, et cette grimaçante et hideuse contrefaçon? Avec le Christ, c'est l'esprit de liberté qui règne, c'est l'affranchissement des consciences, c'est la tolérance, c'est la charité, c'est la justice. Le catholicisme, lui, ne va pas sans la servitude. Et la servitude, c'est, hélas! pour les peuples qui l'acceptent et qui la vivent, la décadence certaine, la mort fatale. Jetez un regard sur le monde, voyez les peuples catholiques, voyez-les tous sans exception. Plus le clergé y est puissant, moins il y rencontre de contradiction, plus librement la doctrine qu'il prêche et pratique s'étend sur tous, plus sûrement aussi leur ruine est inévitable, et leur déclin sans remède. Le fait n'a rien qui doive étonner. Ce qui fait la grandeur d'une nation, ce qui assure sa vitalité, ce qui contribue à son épanouissement, c'est la pensée qui, sans entraves, prend son vol vers les hautes régions; c'est la science qui scrute, dans une pleine et entière indépendance, les secrets et les forces de la nature; ce sont les volontés qui veulent ce qu'elles savent, et savent ce qu'elles veulent; c'est l'être humain qui, dans sa plénitude, se développe dans toutes les directions et sous tous les aspects dont il est capable.

Comment concilier ces nécessités avec le catholicisme qui, en dernière analyse, est la confiscation de toutes les libertés, au profit d'une caste, le clergé, jouet lui-même entre les mains d'un pape étranger? L'initiative personnelle existe vivace chez les peuples protestants. Elle se meurt, si déjà elle n'est morte, chez les peuples catholiques. De là, une infériorité qui ira s'accusant d'année en année. La distance qui les sépare les uns des autres ne pourra que s'élargir sans cesse.

Ce spectacle ne dit-il rien à votre esprit? Entre deux doctrines, dont l'une produit des hommes libres, et l'autre des esclaves; dont l'une fait appel à toutes les énergies morales de l'individu, et dont l'autre ne tend à rien moins qu'à l'écrasement des volontés personnelles; dont l'une rend les nations prospères, tandis que l'autre les conduit à un affaiblissement progressif, le choix ne s'impose-t-il pas? Un mouvement assez curieux se dessine au sein du catholicisme lui-même. Des prêtres, de plus en plus nombreux, s'en évadent. Des communautés entières suivent leurs prêtres. Ce sont là des symptômes qui ne peuvent que réjouir ceux qui s'effraient à la pensée de l'avenir que l'esprit clérical prépare à la patrie. Ce n'est pas, cependant, de ce côté-là que viendra le salut. Les croyants, dans leur masse, sont trop attachés à l'Église, et les prêtres trop intéressés à son maintien intégral, pour qu'on puisse d'ici longtemps compter sur la révolte des consciences. C'est d'ailleurs, peut-être, que jaillira l'étincelle salvatrice. Un grand journal politique, *le Siècle*, publiait récemment un long article où il engageait à se tourner vers le protestantisme ceux qui, lassés de l'obscurantisme et de l'oppression catholiques, ont besoin quand même d'une foi religieuse. Économiste, M. Yves Guyot voudrait voir la concurrence s'exercer librement, même sur le terrain religieux. Ce que vaut son idée, quels fruits elle portera, l'avenir nous le dira. En attendant, voici une autre indication. Une lettre a paru, tout récemment, dans le journal *le Briard*, qui se publie à Provins. On y lit, entre autres : « Nous sommes catholiques et nous ne pratiquons pas, quoique nous soyons nés dans la religion catholique, quoique de tout temps nos ancêtres fussent catholiques et pratiquants. Nous ne pratiquons pas, nous, parce que la religion catholique ne répond plus ni à notre raison ni à nos sentiments de bons républicains, car nous voyons nos prêtres catholiques s'afficher comme les pires ennemis de la République et faire des révoltés contre la loi. D'autre part, quand nous voyons des journaux comme *la Croix* faire appel au plus bas fétichisme (exemple : la correspondance avec les âmes du purgatoire et le culte de saint Antoine de Padoue), nous considérons qu'il y a là, non pas une élévation de l'homme, mais une dégradation, et c'est pourquoi notre conscience nous pousse à nous séparer d'une religion aussi mauvaise. Une religion qui exploite à ce point l'ignorance des foules comme les plus honteux charlatans et diseurs de bonne aventure des foires ne peut plus nous convenir.

« Cependant, nous vous avouons que nous ne nous sentons pas encore en état de nous séparer d'un culte religieux. Cela nous manquerait surtout pour nos enfants. Tant de siècles de religion pèsent sur nous, tant d'habitudes sont ancrées dans les caractères que nous ne pouvons secouer tout d'un coup ce qui est entré en nous et tient beaucoup de place en nous-mêmes.

« Nous vous demandons pardon de ne pas nous exprimer plus clairement, mais nous savons bien ce que nous voulons, malgré tout, nous ne voulons plus de la religion catholique qui étouffe l'intelligence, tandis que la religion protestante, qui s'appuie, dit-on, sur l'intelligence et sur la discussion, nous irait très bien, nous semble-t-il.

« Nous remarquons aussi combien les peuples catholiques sont en décadence, tandis que les peuples émancipés par la Réforme sont prospères, sages, souvent heureux.

« Mais alors il faudrait faire connaître le protestantisme, car personne ne le connaît ni le pratique dans l'arrondissement de Provins.

« Ne pourriez-vous pas vous charger de ce soin? Vous êtes à l'avant-garde de notre parti et cela ne vous compromettra en rien, d'être critiqué et injurié pour cette initiative qui fera jeter les hauts cris à la gent cléricale, tandis que pour nous, être en butte à cette secte fanatique et intolérante, ce serait notre ruine (1). »

(*Suivent les signatures.*)

Dans l'*Année philosophique*, enfin, parue récemment, M. Pillon s'exprime ainsi : « Pourquoi la liberté de pensée et de croyance est-elle aujourd'hui — cent ans après la Révolution — menacée en France, lorsqu'elle ne l'est ni en Suisse, ni en Angleterre, ni aux États-Unis? Il n'est pas, croyons-nous, bien difficile de répondre à cette question... Il y avait dans les principes de la Révolution, non une religion nouvelle, mais une nouvelle morale. Cette morale nouvelle était certainement opposée à celle de l'Église du Syllabus; mais elle n'avait rien qui ne s'accordât parfaitement avec le libre théisme évangélique et chrétien. Si cette morale de la Révolution n'a pas pénétré assez profondément l'âme française pour n'y être pas sans cesse menacée par l'atavisme catholique, c'est précisément parce qu'elle n'était pas une morale religieuse et qu'elle est restée purement philosophique; c'est parce qu'elle n'a pas trouvé en France une religion à laquelle elle pût s'unir et s'identifier; c'est parce qu'elle n'a pu prendre dans les consciences la forme, et la force, et la vie des sentiments religieux. » Le protestantisme, d'après M. Pillon, est la religion qu'il faudrait à la France (2).

(1) Voir le *Signal*, du mardi 31 octobre 1899.
(2) Voir *Causeries morales et religieuses*, novembre 1899.

*
* *

Voilà donc toute une évolution religieuse qui se prépare, tout un réveil des consciences qui est en train de s'opérer. Ce ne sont pas, en effet, des voix isolées qui parlent et s'élèvent. Les manifestations se multiplient sur tous les points du territoire. Ils sont nombreux en notre chère France, ceux que préoccupent les problèmes de l'âme, plus nombreux ceux qu'écœure l'idolâtrie catholique. Combien qui gémissent de voir la religion se transformer de plus en plus en une grande exploitation commerciale! Ah! si tous ceux qui en sont là, au lieu de soupirer en cachette ou d'exhaler de vaines plaintes, avaient le courage de rompre avec une Église, où tout les heurte et les blesse, où le cœur ni l'intelligence ne trouvent plus de quoi se satisfaire, quelle brèche soudaine et formidable dans cet édifice qu'on nous dit éternel! Mais enfin quelque chose s'élabore dans le creuset mystérieux des âmes, les esprits sont en ébullition. Des grondements symptomatiques significatifs annoncent la crise prochaine et fatale.

Où iront, à quel culte se rattacheront, ou à quelle philosophie, ceux qui briseront avec Rome? Là est le secret de l'avenir, là l'inconnu troublant. Sans vouloir prophétiser, on peut prévoir cependant que plusieurs flotteront indécis, au gré du vent qui souffle, pareils à des voiles désemparées. D'autres, suivant les suggestions ci-dessus, se tourneront franchement vers le protestantisme, qui pourra être un refuge pour beaucoup. Ceux-ci, qui ont la nausée du dogme d'où ils sortent à peine, trouveront le protestantisme lui-même trop dogmatique, trop entaché du passé; il est à craindre qu'ils ne se laissent séduire par la libre pensée néantiste, par le matérialisme négateur et desséchant. Ceux-là...

Avez-vous remarqué que, dans les manifestations dont nous venons de parler, le spiritisme n'est pas même mentionné. Ou on l'ignore, ou on le croit incapable d'exercer aucune influence sur les destinées ultérieures de la patrie. D'où vient cela? Quelle est la raison cachée de ce silence, voulu ou non? Sommes-nous donc si faibles? Sommes-nous une quantité absolument négligeable? N'avons-nous rien, mais là rien du tout à dire dans ce qui se passe? Notre rôle devra-t-il être tout d'effacement et d'abstention? Laisserons-nous la place libre aux opinions adverses qui se disputent les âmes. Regarderons-nous, de loin, la bataille qui se livre, sans nous y mêler pour avoir notre part de la victoire?

Nous sommes nombreux, plus qu'on ne sait, plus qu'on ne croit. D'où provient notre faiblesse, pourquoi ne comptons-nous pas, ou comptons-nous si peu? Notre philosophie, notre morale ne le cèdent en rien aux plus belles. Nous avons les espérances les plus glorieuses, les certitudes les plus précises. Il n'est donc pas possible de faire remonter à nos doctrines ni à nos croyances la responsabilité d'un état de choses qui, à bon droit, étonne et navre. Mais alors? Alors, c'est nous qui sommes les coupables. Où sont les groupements actifs et entreprenants que nous avons constitués? Où les œuvres dont nous sommes les créateurs? Infiniment dispersés, atomes perdus dans un monde, nous passons inaperçus au sein de notre peuple. Outre que nous n'avons rien su créer, ni constituer aucun de ces groupes puissants qui attirent sur eux l'attention publique, nous n'avons pas même eu la franchise et l'énergie nécessaires pour nous séparer effectivement, radicalement, du romanisme. Ils sont légion ceux d'entre les spirites qui, tout en réprouvant *in petto* et autrement la doctrine de l'église, continuent néanmoins de se dire catholiques et d'agir comme tels. Leur vient-il un enfant, ils le font baptiser à l'Église. Ils lui font plus tard donner l'instruction religieuse par le prêtre. Il participera à la première communion. S'il se marie, ce ne sera pas sans demander la bénédiction du curé. A la mort même, on réclamera son ministère. Ainsi de la naissance à la mort, le spirite — non pas tous, sans doute, mais un beaucoup trop grand nombre — reste sous la surveillance et la dépendance de l'Église. C'est plus que de l'hypocrisie, c'est un perpétuel mensonge, c'est une véritable trahison.

Dès qu'on ne croit plus à *tout* ce que l'Église enseigne et ordonne, on est hérétique (1), et, par conséquent, hors des voies du salut. Damné pour damné — au sens de l'Église, cela va de soi, — ne serait-il pas préférable d'aller jusqu'au bout de son hérésie, de se détacher carrément, nettement d'une religion dont on n'a plus la foi? Ce serait le devoir, parce que c'est la sincérité, la logique, la vérité.

Dira-t-on que cela est de minime importance? Que les formes extérieures sont de peu de conséquence, la rupture matérielle sans valeur, dès lors que la séparation morale est faite définitive? C'est une opinion, ce n'est pas la mienne. Les droits de la vérité sont de tous les temps et de tous les lieux. Ils sont imprescriptibles. De quel front parlerions-nous en son nom aux foules avides ou dans l'intimité de la famille, si nous ne la respectons ni dans notre cœur ni dans notre conduite? Et quel exemple donné à ceux du dehors! Quelle pourrait bien être l'autorité de nos paroles auprès des autres, s'ils venaient à savoir la contradiction flagrante qui existe entre nos dires et notre faire? Nous prétendons que la doctrine spirite est la plus haute qui soit, et nous affirmerions sa supériorité par le mensonge de notre vie! Le pas à franchir, la séparation à effectuer n'est donc pas, à beaucoup près, si indifférente qu'il le semble. Il faut rompre. C'est le premier acte.

Je vois à cette décision immédiate, irrévocable, un autre avantage. Affranchis désormais, nous nous sentirons aussitôt plus libres et plus responsables. Une position nette est une grande force. Nous ne nous demanderons plus, en toute occasion: Afficherai-je mes convictions, ou les tairai-je? N'ayant plus aucunes susceptibilités à ménager, nous nous prononcerons hardiment. L'on nous contredira, l'on nous montrera au doigt, peut-être. Qu'importe! puisque nous avons pris notre part de la contradiction et de la lutte.

Non seulement cela, mais isolés au milieu des masses qui ne pensent pas comme nous, mis à part, tenus éloignés des autres par les préjugés régnants, de nouveaux besoins naîtront en nous. La solitude, bientôt, nous pèsera. Nous éprouverons le désir impérieux, irrésistible de la société des autres spirites. Nous nous informerons d'eux, nous les rechercherons.

Des groupements primaires se constitueraient de la sorte, des centres d'études et d'action. Ceux-ci réunis en formeraient d'autres plus considérables. On en viendrait, par échelons successifs, à se connaître, à se compter, à s'imposer. Qui sait si, à la vue du grand nombre que nous sommes, d'autres ne se révéleraient pas qui, timides et effarouchés, n'osent pas, dans l'état de dispersion actuel, dévoiler leur foi? Nous sentant mieux les coudes, formés en bataillon serré, qui sait enfin si les ressources ne se trouveraient pas, comme par miracle, pour entreprendre la propagande que nous rêvons, et qui, faute d'argent, demeure en suspens? A ces considérations, il serait aisé d'en joindre d'autres non moins importantes qui, toutes, comme elles, conduiraient à la même conclusion : se décider, s'unir, agir. Ainsi, l'œuvre voulue, l'œuvre reconnue nécessaire, se réaliserait progressivement.

*
* *

Dans le désarroi actuel, quand tant d'idées disparates se heurtent en des conflits désastreux, une philosophie comme la nôtre serait la bienvenue. Ne répond-elle pas à un besoin de justice qui se manifeste toujours plus intense dans les âmes; ne rassure-t-elle pas quant à l'avenir? Rien en elle n'est contraire aux lois ni aux aspirations

(1) Voir mon volume : *le Monde sera-t-il catholique?*



légitimes de la raison, rien n'y heurte les consciences. Bien loin de rétrécir le champ des investigations scientifiques, elle l'élargit indéfiniment. Elle ne ferme aucune porte, elle en ouvre de nouvelles. Les destinées humaines y prennent une ampleur, une étendue inconnues. Nos racines plongent dans le passé le plus lointain. Des perspectives sans fin se découvrent à nos regards éperdus. Ce qui n'est plus se prolonge et se continue dans ce qui est. Ce qui sera existe en promesse dans le présent. Une solidarité immense et magnifique relie tous les êtres et tous les temps. Pas un effort n'est perdu. Tout se retrouve dans le laboratoire grandiose où s'affinent et se perfectionnent les âmes. La route est longue, il est vrai, et le chemin difficile. Bien des douleurs, bien des angoisses y froissent et y torturent nos cœurs. Las, nous nous arrêtons parfois, préférant la mort à cette lutte qui semble ne devoir jamais finir. Mais de nouveau le phare qui luit là-haut attire nos regards. Nous nous relevons, nous nous remettons en marche, une étape encore est franchie. Le but approche, et, à mesure que nous l'apercevons plus distinct, il se fait plus désirable, nous fascine davantage. Successivement, le long de la voie, les traînards, comme les autres, l'atteindront.

Supposez ces enseignements portés dans tous les milieux, la bonne semence semée partout ; supposez notre vie à la hauteur de notre foi. Que ne ferions-nous pas? De quelle révolution essentielle ne serions-nous pas le ferment?

Quoi qu'il en soit, dans les luttes doctrinales qui se préparent, dans l'ébranlement qui menace le catholicisme, dans la rénovation morale et religieuse à laquelle aspirent tant d'âmes, assoiffées de vérité, de justice et d'avenir, le spiritisme a son rôle à jouer, un rôle de toute première importance, à côté du protestantisme, de la libre pensée, de la science matérialiste. Mais comment remplira-t-il le plus efficacement la tâche qui lui incombe? Sera-t-il plus scientifique ou plus religieux? Se fera-t-il, à son tour, dogmatique? Aurons-nous une sorte de culte, ou nous contenterons-nous des réunions actuelles, sans ordre ni organisation? Autant de questions qui devront être examinées avec sérieux et charité. L'homme ne vit pas seulement de savoir. La science toute nue est sèche et froide. Nous avons un cœur aussi, et pour ce cœur il faut autre chose. Jamais la connaissance, toute seule, ne nous donnera *tout* ce que réclame notre être intime. On l'oublie trop peut-être.

Je n'insiste pas davantage pour le moment. Et reprenant l'en-tête de cet article, je demande encore : Où allons-nous? Où irons-nous? Le désordre augmente, le chaos se fait plus ténébreux. Un grand trouble est dans les esprits. Le catholicisme tremble sur sa base. Il est sur le coup d'un nouveau cataclysme. Les âmes vont à la dérive, qui les sauvera? Où se dirigeront les yeux de ceux qui se noient? Où se fixeront leurs espérances? Nombreux sont ceux qui leur crient : Par ici! par ici! Le repos et la paix, avec la sécurité, sont auprès de nous. — Les naufragés regardent. Le refuge qu'on leur offre, c'est, ou le néant après la lutte, ou un bonheur béat, sans activité ni progrès, sans charité ni amour, ou enfin une félicité qui se conquiert jour après jour, dans un effort constant vers le mieux, en des vies successives incessamment ascendantes. Ici les âmes ne s'immobilisent pas dans une inertie qui touche de bien près à la mort. Elles ne se désintéressent pas de ceux qui souffrent et qui pleurent. Leur action est permanente. Elles encouragent, elles inspirent, elles relèvent, elles rassurent. Les plus petits, les plus faibles, les plus arriérés, les plus coupables trouvent en elles une force, une lumière, un soutien, un avertissement. C'est la collaboration de tous au salut commun... Cette dernière alternative semble être la vérité. Notre conscience y donne sa pleine et libre adhésion. Qui travaillera à sa réalisation dans le monde? Qui contribuera à sa diffusion? Qui prêtera l'oreille à sa prédication? Où allons-nous?

DANIEL METZGER.

Genève, ce 4 novembre 1899.

LE CAS FLAMMARION

(*Suite*)

II

Les journaux spiritualistes anglais et allemands ne sont guère plus tendres pour M. Flammarion que les journaux spirites français, qui, selon un article de M. G. Méry, seraient devenus *Fous de rage*... Mais je ne crois pas qu'ils aient été mordus, à ce point, par M. Flammarion.

Les partisans de la Réincarnation sur la terre pourraient faire un rapprochement curieux entre M. Flammarion (Camille), et le célèbre général romain M. *Furius* Camillus, qui vivait 395 ans avant Jésus-Christ. Rien ne les empêche même de supposer que les deux ne font qu'un, et que l'astronome n'est qu'une réincarnation du général ; ce qui, sans doute, les étonnerait fort tous les deux.

Le *Light* du 15 juillet trouve que l'article de la *Paix universelle* signé Bouvéry prouve un état d'agitation et d'anxiété si peu en rapport avec le caractère anglais, qu'il empêche de rendre justice à cet article : « Si, dit le rédacteur du *Light*, l'impossibilité pour M. Flammarion d'établir l'identité des esprits qui se manifestent, et le fait qu'aucun de ses parents ou amis ne s'est communiqué à lui, l'ont, avec d'autres causes, entraîné à se rejeter sur la théorie de l'*Autosuggestion* et l'*Extériorisation psychique*, pour expliquer les phénomènes du spiritualisme (spiritisme), il nous semble que, du moment que ses parents ou amis n'ont pu se communiquer, c'est au contraire une forte preuve *contre sa théorie, puisqu'en dépit de ses désirs et malgré de bonnes conditions il n'a pu obtenir aucune extériorisation de son cerveau* (ou de son moi psychique), *du genre qu'il désirait tant avoir*. » Les Anglais ne se payent pas de mots comme nos bons sceptiques, et leur raisonnement me semble aussi catégorique que *suggestif*.

Dans un autre numéro du *Light* (9 septembre 1899), M. Dawson-Rogers, qui rédige *Notes by the Way*, y dit que : « Si M. Flammarion a été désappointé (dans ses expériences), *il ne peut s'en prendre qu'à lui-même*. Un esprit se disant *Galilée* venait chaque fois qu'on l'appelait, lui faisait des révélations sur les mœurs et les traits des habitants d'autres planètes, et cela, il l'incorpora, dit-il, dans ses écrits, avec *la plus grande confiance* (!!). Quelques-unes de ces révélations seraient erronées : Si cela est exact, il n'est pas étonnant que M. Flammarion soit désappointé, mais *il n'en est pas moins vrai qu'il a agi comme un enfant, qui ignore l'ABCD des communications spiritualistes* (*spirites*). »

Ainsi qu'on le voit, le rédacteur du *Light* n'y va pas de main morte, lorsqu'il compare M. Flammarion à un enfant, ne sachant rien de rien des choses psychiques ; cette irrévérence envers l'excellent astronome doit prouver combien les spiritualistes anglais sont moins crédules que les spirites français, et pourquoi ils se forment une conviction moins facilement qu'eux. Nombre de fois dans le *Light*, on met les spiritualistes *en garde* contre les esprits s'affublant de grands noms, comme ceux de Galilée, Voltaire, Jeanne d'Arc, Platon et même Jésus-Christ. Comme je l'ai dit dans mon livre, et comme le répète si souvent *Swedenborg* dans ses écrits, on ne saurait trop se méfier de certaines catégories d'esprits dont le seul but semble être de tromper et de mystifier les pauvres humains qui se fient un peu trop naïvement à eux. Depuis *saint Jean-Baptiste* jusqu'à nos jours, tous les expérimentateurs sérieux *mettent à l'épreuve les invisibles avant de se confier à eux*. Selon moi, il est évident que le pseudo-*Galilée* a fait faire une belle école à M. Flammarion, et que dans ce cas *les Imprécations de Camille* feraient un excellent titre pour une charge à fond contre les esprits mystificateurs.

Dans la *Revue de la France moderne*, un rédacteur, faisant allusion à cette mésaventure de M. Flammarion, dit aussi avec raison.

Faux prophètes, faux esprits, faux dieux, abondent. On doit toujours se méfier d'un nom célèbre, lorsqu'il est écrit par un esprit. C'est un *masque* sous lequel il cherche à faire passer sa mauvaise prose, ou ses idées personnelles. D'innombrables personnes ont été ainsi trompées, car trop anxieuses de recevoir des communications par coups ou autrement, ils ne se préoccupent pas si elles viennent d'une source pure ou non. *Un esprit l'a dit, cela leur suffit.* De pareils gens, ignorants ou facilement trompés, se préparent à eux-mêmes de grandes désillusions. »

Moi aussi, j'ai dit dans mon livre qu'on était, par rapport aux désincarnés mystificateurs, dans la situation d'un homme qui est entouré de gens *masqués* et qui peuvent le berner impunément.

Dans le *Light* du 1er juillet, on prend à partie M. Flammarion à propos des vers spirites obtenus par Victor Hugo, et que M. Flammarion attribue un peu trop simplement à la conscience subliminale du grand poète, en ajoutant qu'il n'y a pas d'explication entre cette hypothèse et celle des esprits. « Nous croyons, au contraire, dit le rédacteur du *Light*, qu'il y a bien plus de raisons d'accepter le point de vue spirite que celui de quelqu'un qui n'a pas été témoin des faits et dont les conclusions sont déduites de relations de seconde main. L'*argument* qui semble avoir déterminé l'opinion de M. Flammarion n'a pas non plus beaucoup de poids. *Personne ne doute* que les messages passant par un *esprit incarné* (excepté peut-être lorsque le médium est entrancé) ne soient plus ou moins teintés d'idées et de façons d'être du médium (1). C'est un fait si complètement admis, qu'il produit un bien faible argument contre la source spirite des messages. *En voici un exemple.* Quand miss Kate Field expérimentait avec la *planchette* (2) et recevait des messages venant de son père, elle demanda ceci : « *Si ce n'est pas moi qui écris, comment se fait-il que je sache quel mot va être tracé avant qu'il ne soit écrit?* (Je n'ai, ajoute-t-elle, aucune idée du message ou de la phrase dans son entier, mais chaque mot pénètre dans mon cerveau avant d'être écrit.) — *Ma chère enfant, répondit le père défunt, croyez-vous que je puisse inciter votre main à écrire, avant d'avoir influencé votre cerveau. Ne vous effrayez pas de ce phénomène.* »

Dans son article des *Annales*, M. Flammarion a fait les déclarations suivantes : « Les observations spirites sont en *concordance* intime avec le milieu dont elles ne sont qu'une émanation directe. Elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes dans les assemblées. Nous posons à la table impressionnée sous notre action nerveuse *des questions sur des sujets* qui nous intéressent, et *nous dirigeons nous-mêmes inconsciemment ses réponses*. La table nous parle dans *notre langue*, avec nos idées, *dans les limites de notre savoir, selon nos opinions, nos croyances*. C'est *absolument* le reflet, *immédiat ou éloigné, précis ou vague, de nos sentiments ou de nos pensées*. »

Je vais prouver toute la fausseté et l'inanité de ces déclarations. Il me serait facile de produire beaucoup de faits qui détruisent *de fond en comble* (car la déclaration de M. Flammarion est un vrai comble pour quiconque a un peu d'expérience psychique) toutes les assertions de M. Flammarion, entre autres les cas si nombreux où les messages ont été écrits dans une ou plusieurs *langues ignorées du médium*, et dont on trouvera plusieurs exemples dans mon livre.

Je me contenterai pour le moment de divers faits *personnels*.

(1) J'ai eu personnellement une preuve assez amusante sur ce point. Ayant fait demander par un médium ce qu'il fallait faire ou prendre dans tel cas de maladie, l'esprit répondit qu'il fallait me *boissonner* avec... etc. Or, cet esprit, qui avait été *médecin*, n'aurait jamais employé ce mot *campagnard*, qui était évidemment du cru du médium quelque peu illettré.

(2) C'est un petit instrument destiné à remplacer les tables, et plus commode pour les expériences.

1° Dans mon livre, page 201, je raconte comment le lendemain, de la représentation de ma première pièce aux Variétés (1869), je fus mis en garde par un Invisible se disant mon grand-père paternel, et m'avertissant, par coups typtologiques d'une table, que cette pièce était *menacée*, ce dont je ne pouvais guère me douter, à en juger par la première représentation. Ignorant absolument sur quel point l'avertissement portait, je n'appris que le lendemain par le régisseur des Variétés qu'il y avait eu une *cabale* devant se renouveler le *surlendemain* et qui fut cause *de l'arrêt de la pièce*, ainsi que l'écrivit le directeur à mon ami et collaborateur, Delacour. Si je cite d'abord ce fait curieux, *c'est qu'il prouve*, à n'en pas douter, *que la communication avait été indépendante de moi*, car j'étais à cent lieues de penser à une cabale, que rien ne pouvait faire prévoir et dont personne ne se doutait au théâtre, car elle venait d'un cercle qui n'existe plus, et eut lieu seulement le lendemain de la première représentation.

Supposer que c'est mon *subconscient* ou ma *conscience subliminale* qui a d'abord frappé des coups, *juste au moment où la cabale faisait du tapage au théâtre*, puis m'a donné cet avertissement si caractéristique serait amonceler un *Pelion* de candeur sur un *Ossa* d'absurdité, car tout m'a prouvé qu'en supposant même que l'Invisible ne fût pas mon grand-père (1), *rien ne pouvait être le reflet immédiat ou éloigné de mes sentiments ou de mes pensées*, surtout à cette époque où j'étais encore *débutant* en fait d'expériences psychiques. Plus tard et à différentes reprises, j'ai su *un jour d'avance* que telle ou telle de mes pièces aurait du succès ou non. Comme il n'est pas un seul auteur qui n'ait, jusqu'au dernier moment, l'ardent désir d'un succès, supposer que mon subconscient ou ma conscience subliminale ait su d'*avance* des faits que j'ignorais et *contre lesquels* tout aurait *réagi en moi*, est cent fois plus absurde que de supposer ou d'amettre l'avertissement d'un Invisible quel qu'il soit. (Il me semble aussi très peu admissible *qu'un démon* ait eu l'obligeance de me prévenir ainsi, à moins d'être un démon très familier.) *L'autosuggestion* étant une explication encore plus absurde, je m'en tiens à l'explication psychique, et à ce qu'en a dit M. Crookes parlant, dans ces cas, *de l'action d'un intelligent opérateur invisible*.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, j'avais posé à la table des questions *m'intéressant*, et j'ai *si peu dirigé inconsciemment les réponses* (selon la théorie de M. Flammarion), que, pendant une longue demi-heure, j'épuisai tous les sujets m'intéressant, avant d'avoir l'idée de parler de ma pièce, dont la première *avait eu lieu, et qui par conséquent ne me préoccupait plus*. On voit donc combien *c'était peu le reflet immédiat ou éloigné de mes sentiments ou de mes pensées*, ainsi que le pose (ou suppose) en théorie M. Flammarion, auquel je ferai remarquer de plus que, dans mon cas, *étant seul à interroger la table, personne n'avait pu me suggestionner*.

Dans bien d'autres cas, j'ai pu aussi constater combien ces théories étaient fausses, mais en voici encore un exemple très caractéristique :

Il y a deux ans, ayant quelque peu perdu mes facultés médianimiques, je m'adressai à un médium jeune et assez puissant, M. B..., pour savoir quels étaient mes guides invisibles, dont on parlait dans les messages reçus par M. B... Voici la réponse qu'on lui fit : *Jean-Baptiste Rousseau, Descartes, Hermès Trismégiste.* Certes, je me méfie beaucoup des grands noms fournis dans les messages, et je ne sais pas si j'ai été inspiré ou guidé par ces hautes personnalités, mais, au sujet de *Jean-Baptiste Rousseau*, ayant consulté le dictionnaire Bouillet, je fus frappé des étonnantes analogies de toutes sortes *entre sa vie et la mienne*. En outre, le curieux de l'affaire, c'est que M. B..., qui était *un illettré*, n'avait pas voulu d'abord me

(1) Pour ce genre d'avertissements tout personnels, il a été remarqué souvent, *par moi et par beaucoup d'autres*, que ces avis viennent *surtout de nos parents défunts*, plus intéressés naturellement à nos affaires que d'autres désincarnés.



communiquer le message, parce que sa femme et lui avaient pensé que Des...Cartes... et Hermès Trismégiste étaient des réponses d'Esprits farceurs se moquant de lui et de moi. Une fois de plus, on voit par là combien cette réponse *était peu le reflet immédiat ou éloigné* des sentiments ou des pensées du médium en question et de sa femme, et combien les théories de M. Flammarion, moins que neuves d'ailleurs, sont peu solides et encore moins admissibles.

« Si A. Kardec s'est mis le doigt dans l'œil quand il a pris M. Flammarion pour Galilée, » ainsi que le dit un rédacteur de l'*Eclair* (1), ce bon astronome s'est pour le moins mis deux télescopes dans les yeux, lorsqu'il est venu nous étaler ses déclarations si mal documentées, basées sur des théories au lieu de faits, et qui n'ont *retenti* que parmi les matérialistes, ravis de clamer et proclamer partout: *la grr...ande défection de M. Flammarion.*

En réalité, M. Flammarion n'a rien trahi du tout, que la plus grande incertitude *sur ce qu'il pense ou croit actuellement.* Une des causes, sans doute, qui l'ont rendu si vacillant, c'est que, dans une des expériences faites chez lui avec Eusapia Paladino, ce médium a été surpris *en train de frauder*, ce qui désolait M. Flammarion, mais, de l'avis de plusieurs expérimentateurs psychiques, il avait invité trop de monde à ces séances; et on peut se demander si, chez M. Flammarion, comme à Cambridge, le médium Eusapia n'a pas été *suggestionné mentalement* à frauder par certains des assistants.

Le Dr Ochorowicz a établi nettement le fait pour Cambridge, et très probablement il en a été de même chez M. Flammarion.

J'admets parfaitement *la suggestion mentale* dont nous avons eu de nombreux exemples très bien documentés, mais, quant à l'*autosuggestion*, elle n'est encore nullement prouvée *d'une façon certaine.*

On a beaucoup écrit et discuté à son sujet, mais des faits précis et *surtout concluants*, je n'en ai pas encore vu un seul pouvant me convaincre que ce n'est autre chose qu'une théorie hypothétique, dont le seul avantage a été de fournir aux matérialistes une explication quelconque, autre que celle de la science psychique.

Pour en revenir à M. Flammarion, il a adressé, le 8 juillet, au très intéressant journal l'*Eclair*, une lettre où il dit *qu'il ne s'est séparé de personne*, etc.! En tous cas, il s'est certainement séparé de ses anciennes convictions, ce qui est son droit, car toute opinion peut se modifier lentement avec les années, mais chez lui l'évolution a été si brusque, que cette lettre semble surtout destinée à ménager la chèvre spirite et le chou matérialiste. M. Flammarion dit aussi: Attendez mon livre pour juger... Soit! avant de conclure pour ou contre ses théories, attendons et espérons que ce ne sera pas sous *l'orme du mail.*

Mon dernier article sera consacré à faire connaître l'opinion des journaux spiritualistes allemands qui sont non moins curieux sur ce point que les feuilles anglaises ou américaines.

A. Erny.

(*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

Cornant, le 16 novembre 1899.

Mon cher Cousin,

Je crois qu'il est nécessaire de faire connaître aux spirites avancés qui doutent de l'opinion de Camille Flammarion à propos de l'identité des esprits ces passages que je tire de la *Revue des Revues*, 12, avenue de l'Opéra, Paris (15 juillet 1899). J'engage tous les spirites à prendre connaissance de cet article publié après ceux des *Annales littéraires.* Voici un extrait :

« Lorsqu'une apparition se montre, par exemple, dans un costume que ne lui connaissait pas l'observateur, et que la personne morte a néanmoins porté, l'hallucination ou l'auto suggestion ne peuvent pas l'expliquer.

« Lorsqu'un mort vient vous prier de payer une dette que vous ignorez, les deux hypothèses explicatives sont également hors de concours.

« Lorsqu'un fantôme se réfléchit dans une glace, ou laisse une empreinte sur un meuble, son existence réelle ne peut guère être contestée.

« Lorsque plusieurs personnes sont témoins, voient ou entendent, il est difficile d'avoir recours à l'hallucination.

« Un enfant de trois, quatre ou cinq ans, qui voit une apparition, ne peut guère être accusé d'être dupe de son imagination.

« Une personne qui, couchant dans une chambre, voit et décrit un être exactement conforme à un ancien locataire, inconnu d'elle, mort dans cette chambre, aurait été servie par un hasard vraiment bien étrange s'il n'y avait là qu'une illusion de sa vue.

« Sans contredit, ces observations n'ont pas la rigueur des démonstrations mathématiques ni des expériences de chimie. Mais déclarer qu'il n'y eut rien là que des sensations imaginaires de cerveaux malades serait évidemment une erreur.

« La question est assez curieuse pour intéresser un grand nombre de personnes. C'est pour cela que nous avons voulu la soumettre aux lecteurs éclairés et indépendants de la *Revue des Revues*, et je serais même, pour ma part, très reconnaissant à ceux d'entre eux qui connaîtraient certains faits de cet ordre à me signaler. Je recevrais avec plaisir leurs communications à mon adresse personnelle: à l'Observatoire de Juvisy (Seine-et-Oise). »

Voilà la conclusion de C. Flammarion. J'ai pensé devoir vous demander s'il serait possible d'insérer cette lettre dans la *Paix universelle*, car je regrette profondément de voir des spirites éclairés, marchant à la tête du mouvement spirite, semblant ignorer ces conclusions.

Veuillez agréer, mon cher cousin, l'expression de ma profonde sympathie. Henri Prieur.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Paris, 3 novembre 1899.

Monsieur L. Bouvier, directeur de la *Paix universelle*, Lyon.

Cher Frère bien-aimé,

Je reçois en ce moment le n° 215 de la *Paix universelle*, qui vient à propos pour me donner de vos bonnes nouvelles; car je vous ai écrit à deux reprises, et, en dernier lieu, pour vous prier de m'envoyer le n° 214, du 16-31 octobre, qui manque dans ma collection. Or, ne recevant rien, n'ayant pas eu le plaisir et l'honneur de vous voir, ni de vous lire, dans notre assemblée générale du 29 octobre, j'en arrivais à croire que quelque chose de fâcheux vous était survenu. Mais je vous vois, au contraire, toujours vaillant, toujours à l'œuvre pour soulager et guérir, ce qui me réjouit et me porte à vous adresser mes meilleurs vœux de succès et de bonheur à tous égards!

Notre assemblée générale du 29 octobre m'a fait grand plaisir par le nombre et la valeur des assistants des deux sexes, par le bon esprit et l'entrain que l'on a constatés durant les quatre heures consécutives qu'a duré la réunion, et, enfin, par les résultats obtenus. J'ai bien

(1) L'article n'est pas signé, mais il est évident qu'il vient de M. Montorgueil, dont les appréciations n'ont pas le talent de plaire aux spirites, mais que pour ma part j'apprécie beaucoup, car c'est comme moi *un indépendant.* Lorsqu'il juge les phénomènes psychiques, il peut se tromper, mais c'est toujours de bonne foi. Lui, au moins, a fait des expériences ou y a assisté, et il connaît le sujet dont il parle, ce qui n'est pas toujours le cas pour d'autres journalistes qui, ne voyant dans ces redoutables expériences qu'un sujet d'article, se contentent des premiers renseignements venus ou mal venus.



remarqué quelques écarts de diverses natures, qui ne devraient plus se manifester dans de telles réunions ; mais le soleil lui-même a encore des taches, et, lorsque je pense que nous étions là quatre-vingts personnes ou plus, des deux sexes, de tempéraments inégaux, d'opinions diverses, à tendances et manières de voir si multiples, si opposées même, je me dis qu'on peut bien augurer de l'avenir, et, dans tous les cas, être plutôt contents et reconnaissants.

La lecture des lettres reçues au sujet de cette assemblée, comme l'exposé des nombreux projets, plans d'exécution, programmes et conseils (notamment ceux parus dans la *Paix universelle*, dont la collection était là dans son intégralité), a bien pris la première heure de la réunion, puis on a reçu communication des adhésions écrites portant engagement de produire tel ou tel travail sur divers sujets et promesse de cotisation, ce qui a pris encore un certain moment. Enfin, après deux longues heures de délibération générale, discussion contradictoire, propositions diverses, on a voté la suppression du mot *grand* et des mots *une*, *éternelle*, *universelle*; tous ces mots étant considérés comme inutiles ou comme pouvant porter à donner trop d'importance aux questions de l'Au-delà, ceci au détriment des questions actuelles, *sociales*, relatives à *l'humanité vivante, sur la planète.*

Après cela, et pour autant que de besoin, on a confirmé dans sa composition et dans ses fonctions la commission d'initiative et d'organisation, à laquelle on a confié le soin de coordonner, d'unifier et compléter, les uns par les autres, tous les projets, plans et programmes proposés, en précisant que le délai du 19 au 30 septembre 1900 ne sera pas rigoureusement limité à ces douze jours; que, de plus, d'autres assemblées générales préliminaires pourront encore avoir lieu avant le Congrès, devant lesquelles assemblées préliminaires pourront être portés tous les cas de divergences de vue et tous les désaccords qui pourraient surgir dans la commission au cours de ses travaux préparatoires.

Deux faits m'ont particulièrement frappé et réjoui : D'abord, la représentation de l'élément féminin, l'accueil sympathique dont il a été l'objet et la part prépondérante qui lui a été accordée pour la présidence et pour la direction de l'assemblée ; — ensuite, j'ai été touché, pénétré d'une émotion humble et sereine, en écoutant se produire spontanément, par des personnes des deux sexes, jeunes et âgées, les vœux que vous lirez sur le compte rendu ci-joint, votés, du reste, par acclamation, à l'unanimité !

Un troisième fait très encourageant, auquel j'ai déjà fait allusion, qu'il est important de retenir, est celui d'avoir vu dans la même salle, travaillant dans la paix et l'union, à la poursuite d'un même idéal, c'est-à-dire à l'avènement d'une humanité meilleure, toute fraternelle, des êtres humains de sexes, de rang social, d'éducation et d'instruction absolument différents. Oui, ce fait, si l'on veut bien y réfléchir, est très encourageant : il est plein de promesses et il est l'heureux présage des temps prédits, où, par la pratique effective de la solidarité et de la fraternité, les peuples ne s'adonneront plus à la guerre, et, au contraire, s'appliqueront dans l'amour et dans l'activité à faire de notre petite planète un lieu de délices, un véritable paradis !

Soyez assez bon, cher frère bien-aimé, pour porter ce qui précède à la connaissance des lecteurs de la *Paix universelle.*

Je saisis cette occasion pour engager fortement toutes nos sœurs et tous nos frères en humanité, à se grouper autour du Congrès de 1900, pour affirmer dans un élan sublime de croyance et de ferme espérance, de joyeuse et glorieuse réalisation, l'humanité une, par la communion universelle passée, présente et future, sans aucune solution de continuité, des êtres qui étaient, qui sont et qui seront dans l'éternel, ineffable et sublime *Je-Ho-Vah !*

Je ne saurais assez insister également auprès de nos amis, en divers lieux, pour les prier d'envoyer leur adresse exacte au secrétariat à Paris, 36, boulevard du Temple, s'ils veulent que nous les tenions au courant.

Bien à vous, de tout mon cœur,

AUG. VODOZ.

Le Congrès de l'Humanité

Le Congrès de l'Humanité (secrétariat général, 36, boulevard du Temple, à Paris), a tenu, dimanche, dans le grand salon du café des Variétés, sa première assemblée, sous la présidence de Mme Feresse-Deraismes, assistée de MM. J. Vinot, professeur d'astronomie, et L. Valette, publiciste, doyens d'âge.

La commission d'initiative et d'organisation est définitivement constituée. Elle est chargée d'étudier les voies et moyens les plus efficaces pour assurer le succès du Congrès, qui aura lieu vers fin septembre 1900. — Mmes Feresse-Deraismes, Caroline Kauffmann, L. Réville ; MM. Albin Valabrègue, Lucien Le Foyer, Dr Pascal Rama, Pierre Legay, P. Boisdin, S.-U. Zanne, etc., ont tour à tour pris la parole pour de très intéressantes communications et propositions.

Les vœux émis, adoptés à l'unanimité, concernent : 1° La protection efficace des pauvres enfants orphelins et en tutelle, confiés à des maisons religieuses ou à des établissements officiels ; 2° l'interdiction des courses de taureaux et des séances de boxeurs ; 3° la fin des guerres, aussi bien que des revendications et entreprises coloniales *manu militari ;* 4° la cessation des tortures et brutalités envers les animaux ; 5° l'abolition de la peine de mort et des peines afflictives perpétuelles infamantes. C'est, disent les congressistes, par la bonté, par l'hygiène, par l'instruction ou l'enseignement de la science du bien et du mal que l'humanité doit se délivrer, elle-même, de tous ses maux.

SECOURS IMMÉDIAT

Du 6 novembre, reçu de M. Visseriat. . . . . 1 fr.
Du 8, de Mlle M.V., Lyon. 5

Total. . . 6 fr.

POUR LES VIEILLARDS NÉCESSITEUX

La salle d'études de A. Bouvier, *6, rue Paul-Bert,* vient d'être inaugurée sous les auspices d'une bonne œuvre ; une quête faite pour les vieillards nécessiteux a produit la somme de. . 32 fr. 45

D'autre part, le propriétaire de l'immeuble a versé pour la même œuvre la somme de. 25

Soit. . 57 fr. 45

Le 19 novembre, il a été remis par des âmes charitables, à l'issue de la séance, la somme de. 3 25

Total. . . . 60 fr. 70

Au nom des miséreux qui souffrent du froid et de la faim, nous remercions les bienfaiteurs qui collaborent à cette œuvre humanitaire, et nous faisons des vœux pour que de nombreux donateurs apportent leur obole à cette œuvre de charité.

H.

Le Gérant : L. COULAUD.

29-11-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



NEUVIÈME ANNÉE. — N° 218. [illegible] Centimes 16-31 DÉCEMBRE 1899.

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur: A. BOUVIER

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE

LE CAS FLAMMARION

(*Suite*)

III

Parlons maintenant de ce que les spiritualistes allemands pensent de M. C. Flammarion.

En septembre dernier, *Psychische Studien*, un journal d'études psychiques, dirigé par le Dr F. Maier, a publié un long article intitulé : « C. Flammarion, champion de l'*Animisme* » et résumé dans le *Light*. En voici l'abrégé :

« C. Flammarion, l'astronome français, qui fut longtemps un « enthousiaste spirite de l'école d'Allan Kardec, a été récemment « quelque peu tourmenté par le doute, et a publié une série d'ar- « ticles, tendant à prouver, dit le Dr Maier, que M. C. Flammarion « serait passé avec armes et bagages au système de l'*Animisme*. »

L'œuvre astronomique de M. C. Flammarion est certainement plus considérable que son bagage psychique, qui ne représente tout au plus qu'une bien mince valise; en tous cas, le Dr Maier se trompe; ce nouveau directeur de *Psychische Studien* diffère considérablement, comme opinions, de celles de l'ex-directeur, *Alex. Aksakoff*, qui, lui, a prouvé, dans son livre si documenté, que la moitié au moins des phénomènes psychiques venait des pouvoirs *animiques* de l'homme, et que l'autre moitié seulement pouvait être attribuée aux esprits.

Le Dr Maier cite les raisons (connues des lecteurs de la *Paix*) qui ont paru avoir déterminé la volte-face de M. C. Flammarion, mais il remarque que : « Si désappointante qu'ait été pour M. Flammarion « l'absence complète de messages venant de personnes lui étant « chères, *cela ne prouve rien*, car cela arrive fort souvent; ainsi que « l'a dit aussi *Oxon* (Stainton Moses). »

En effet, nous ne savons pas encore exactement quelles sont les lois gouvernant les phénomènes psychiques, dans quelles conditions les désincarnés peuvent se communiquer à nous, et quelles difficultés ils doivent vaincre pour arriver à ce résultat. *Un fait curieux*, signalé par l'esprit *Pelham* qui se manifesta grâce à la médiumnité de Mrs Piper, c'est que le désincarné *ne voit pas notre corps physique*, et n'aperçoit que le *corps psychique*, celui de chair et d'os lui faisant l'effet d'une ombre voilant l'autre. *Katie King* a dit souvent aussi que se manifester était pour elle plutôt une pénible difficulté qu'une chose facile.

Il est évident qu'on ne passe pas sans peine du plan spirituel au plan terrestre, et que bien des enpêchements que nous ignorons arrêtent les désincarnés, malgré leur vif désir de revoir les êtres qu'ils ont aimés sur la terre. De plus, le monde de l'au-delà n'est pas un monde de fainéantise ou de pure contemplation, qui deviendrait à la longue de la stagnation... état contraire à la vie universelle qui est sans cesse mouvement et transformation.

Mais revenons au Dr Maier, il dit encore ceci :

« Quant au désappointement de C. Flammarion constatant que les informations données sur le système solaire, par *le prétendu esprit de Galilée*, ne dépassaient pas ses propres connaissances ou celles de ses amis qui assistaient aux séances, aucun spiritualiste *ayant la moindre expérience* (*psychique*) ne peut être que *très surpris*, qu'un homme de la valeur de C. Flammarion *ait pu croire à tout ce que lui disaient les esprits, comme à parole d'Évangile*. Pour tout spiritualiste de ce genre, le fait seul d'un esprit prenant le grand nom de Galilée, aurait dû mettre M. C. Flammarion sur ses gardes. On ne peut non plus admettre que l'esprit en question était *la conscience subliminale* du médium et des assistants; il est beaucoup plus certain que le *Galilée* n'était qu'un de ces esprits qui se plaisent à s'affubler de grands noms, et dont la vanité ne peut admettre qu'ils en savent moins long que le médium. »

On ne saurait trop, en effet, mettre les spirites français en garde contre les esprits trompeurs, qui *trop souvent* leur content des histoires à dormir debout... et même assis. Swedenborg ne manque jamais une occasion de nous signaler ce danger des communications spirites. Dans ce genre, j'ai été navré de voir un livre de M. Duret intitulé *les Vers de l'esprit*, qui surtout manquaient d'esprit, et où on trouvait des vers venant soi-disant de *Musset*, *Lamartine*, *George-Sand*, etc.

On se demande par quelle crédulité M. Duret (dont je ne mets pas en doute les bonnes intentions) a pu croire un instant que des

poésies aussi banales pouvaient venir d'un *Musset* si homme d'esprit de son vivant, d'un *Lamartine*, dont les envolées spiritualistes sont autrement puissantes que les élucubrations de son pseudo-esprit... et de George Sand, si originale dans son genre.

F. Sarcey, qui était un matérialiste à tous crins et le prouvait en attaquant continuellement les spirites, occultistes ou autres croyants du merveilleux, qu'il mettait tous dans le même sac (pas toujours sac à malice), Sarcey, dis-je, s'était moqué comme il faut de ces poésies si médiocres, et malheureusement il n'avait dans ce cas que trop raison.

Que les spirites français de l'école d'A. Kardec le sachent bien, on les plaisante souvent dans les journaux spiritualistes anglo-américains, à propos de l'extrême facilité avec laquelle ils croient à tout ce que leur dit un Invisible, sans savoir s'il est bon ou mauvais, si c'est un *désincarné terrestre* ou un *non-incarné*, cherchant à se rapprocher de nous, pour arriver à s'élever du plan secondaire où il est, au plan terrestre ; grâce à son incarnation sur la terre. Toute l'école de mystiques occultes du XVIIIe siècle, Martinès de Pasqualis, Cl. de Saint-Martin et autres, nous mettent en garde aussi contre les dangers et les tromperies provenant des habitants du plan astral.

« Le Dr Maier ajoute aussi, qu'en supposant que l'esprit qui s'est « communiqué à M. C. Flammarion fût réellement celui de Ga« lilée, il est très probable qu'il n'en savait pas plus long sur le « système solaire qu'à l'époque où il avait quitté la terre, il y a « quelque trois cents ans (1). Cela me semble peu admissible qu'un « désincarné puisse nous donner des renseignements exacts sur « notre système solaire ou autres (2). Un astronome armé de bons « instruments sera un meilleur guide en ce cas-là. De plus, un « esprit supérieur préférera explorer les merveilles de l'Univers « infini, plutôt que de se borner à savoir si Saturne a huit ou neuf « lunes, ou si Jupiter a quatre ou cinq satellites. »

Mais alors, diront les sceptiques, on ne progresse donc pas dans l'autre monde ; certainement si, mais pas aussi vite que se l'imaginent les spiritualistes trop pressés ; d'ailleurs, si on s'en tenait à la doctrine d'A. Kardec, l'esprit aurait besoin de se réincarner sur la terre pour progresser, et c'est, je crois, une erreur manifeste, car notre séjour dans l'au-delà, selon la doctrine catholique, n'est qu'un long sommeil (*Requiescat in pace* de l'Église avant la résurrection) ou selon la doctrine kardéciste *l'erraticité*, c'est-à-dire une sorte d'état de *Juif Errant de l'espace*, qui me semble non moins inadmissible. La vérité, comme toujours, est entre les deux... *On dort pendant quelque temps*, pour que le corps psychique puisse se remettre de la grosse secousse de la mort, comme le corps physique a besoin de repos après une grande fatigue ou un choc quelconque, puis, dans la sphère où on est conduit, les esprits guides (ou autres) qui ont veillé sur nous dans notre vie terrestre continuent leur aide en nous mettant au courant de notre nouvelle existence, et en nous enseignant *peu à peu* ce que nous désirons savoir. Beaucoup de désincarnés semblables à des élèves indociles et paresseux ne veulent *rien apprendre* ; et comme le *libre arbitre* est la loi de l'Univers, les esprits supérieurs sont forcés d'agir sur eux par la persuasion, et souvent par des peines, comme on fait avec des élèves rebelles.

Ce qui prouve bien que la réincarnation sur la terre est une pure théorie, sans preuves solides (3), c'est qu'aucun des grands voyants des XVIIIe et XIXe siècles n'en soufflent mot ; non seulement *Swedenborg*, qui a exploré toutes les terres du ciel et parlé avec toutes sortes de classes d'esprits, n'en dit rien, *ce qui est caractéristique*, mais *les grands voyants* anglais et américains de notre siècle, *A. Jackson Davis*, *P.-B. Randolph* et *Lake Harris*, n'en disent rien non plus. Les deux derniers, Randolph et L. Harris, sont même très opposés à cette hypothèse, que les spirites français ont essayé de développer au Congrès spiritualiste de Londres, mais sans succès. Malgré le talent déployé par M. G. Delanne dans l'article qu'il présenta à ce Congrès, les Anglais ne se sont pas rendus, et le Révérend J. Page Hopps s'est montré particulièrement ironique au sujet de ces hypothèses réincarnationistes si chères aux partisans d'A. Kardec. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'*Aksakoff*, dans un article (de jadis) du *Medium and Daybreak* (reproduit dernièrement dans *la Lumière*), soutient et prouve qu'au début de sa carrière spirite Allan Kardec ne songeait pas du tout à ces théories sur la réincarnation. Dans le *Light*, un antiréincarnationiste a même présenté un résultat assez bizarre qui pourrait résulter de la réincarnation sur la terre (si elle était vraie). « *A chaque nouvelle réincarnation*, disait-il, *on a forcément un nouveau père et une nouvelle mère* (sans compter les autres parents), *comment l'esprit après chaque mort s'y reconnaîtra-t-il au milieu de ces pères et mères dont le nombre ira en augmentant après chaque mort.* » Le fait est que ce point de vue tout nouveau ne manque pas d'un côté ridicule dans le genre de celui-ci. Quelle est la situation d'un veuf ou d'une veuve dans l'autre monde, vers quel mari ou quelle femme sera-t-on attiré (*si tous deux sont également dignes de leur amour*) ? Si les personnes se sont remariées trois ou quatre fois, la position devient de plus en plus perplexe pour les désincarnés des deux sexes.

Dans un récent numéro du *Light* un grand spiritualiste nous donnait à ce sujet un renseignement des plus curieux. D'après une communication venant d'un esprit supérieur, « *la réincarnation sur la terre n'était jamais forcée ; elle ne pouvait jamais avoir lieu sans le consentement du Désincarné.* C'était par la persuasion et sur les conseils des esprits-guides du désincarné que ce dernier était poussé à une nouvelle Réincarnation et de nouvelles épreuves dans le but de s'élever plus haut qu'au point où il était arrivé. Ce cas se présentait surtout pour tous ceux qui sur la terre... ou étaient morts jeunes, ou n'avaient en rien progressé ».

Ce point de vue me semble trancher la difficulté de la façon la plus logique ; aussi, un de ces jours, je réunirai en bloc tous les arguments des spiritualistes anglo-américains (qui ne se payent pas de mots) contre la réincarnation sur la terre, et on verra le peu de solidité de cette hypothèse, du moment qu'elle est présentée *comme une loi fatale et immuable.* Par contre, je reste convaincu que la réincarnation sur la terre est peut-être nécessaire pour les races sauvages et dégradées qui sont plus rapprochées de l'animal que de l'homme ; mais quant aux races avancées, vieilles ou jeunes, comme les Européens et les Américains de race blanche, et la plupart des Asiatiques, leur évolution future aura lieu par réincarnation sur des planètes (de notre système solaire d'abord) plus avancées que la nôtre, qui est dans les derniers échelons.

(*A suivre.*) A. ERNY.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR A. BOUVIER, DIRECTEUR DE LA *Paix universelle*, LYON,

Il n'entre point dans ma pensée de venir combattre, dans vos colonnes, les articles de M. Max Théon, du journal *le Magnétisme*, septembre et octobre 1899, pas plus que les explications de M. J. Bouvéry, sur C. Flammarion et Leymarie.

(1) Le Dr Maier dit que les contrôles de ses médiums lui ont répété bien souvent que les esprits ne voyaient les objets matériels que *très indistinctement*, excepté à travers l'*aura* fluidique des médiums ; cela confirme ce que je disais plus haut au sujet de *Pelham*, l'esprit désincarné qui se communiquait au Dr Hodgson.

(2) Le fait d'être désincarné ne nous donne pas *ipso facto* la science infuse, elle serait même plutôt diffuse, grâce au trouble suivant la mort.

(3) Tout ce que les spirites fournissent comme preuves est très contestable, et même parmi les théosophes anglo-américains qui sont *réincarnationistes*, M. Blavatsky a dit que ce genre de réincarnation était l'exception.



Je ne combattrai ni ne défendrai, pas davantage, la Genèse d'Allan Kardec qui, comme toutes les autres, est nationaliste et sectaire; *quoique réformatrice du catholicisme, dont elle devait s'affranchir, pour ne pas la discuter.*

Mon seul but est d'attirer l'attention des initiés à l'occultisme, des chercheurs de bonne foi, spiritualistes convaincus ou non, mais indépendants, et de leur proposer l'examen sérieux des quelques raisons prises, au courant de la plume, dans les doctrines en opposition, de part et d'autre, et pour lesquelles je voudrais voir se grouper des personnalités rivales, mais sans aucune acrimonie à constater jamais, ni pour les personnes, ni pour la doctrine, dans les discussions de polémiques psychiques, essentiellement scientifiques, et librement courtoises.

Ceci dit, je résume l'origine cosmique et les prolégomènes spirites de M. Max Théon.

— Le spiritisme serait le perfectionnement du christianisme et du catholicisme, comme le premier fut le perfectionnement de l'hébraïsme, venu lui-même du chaldéisme: Ce qui, peu, très peu, nous en chauld... des Pâtres de Chaldée.

Mais, quoi qu'il en soit, et à mon avis, c'est juste.

Mais, on a fait à tort, et dans un seul but humain et politique, de part et d'autre, une religion unique et révélée; du chaldéisme et du spiritisme: toutes deux, fruits encore bien amers de l'occultisme. Cette science primitive et, toujours réservée, aux seuls secrètement initiés!...

Cependant, bien qu'avec des abus non contestables, l'avantage reste néanmoins aux spirites qui, eux, tendent non à imposer leur genèse, ni leur doctrine par la foi, et sous l'égide du Sabre, comme les Églises de Pierre et de Mahomet; mais, au contraire, à la faire contrôler, rectifier ou confirmer, par des comités scientifiques, de bonne volonté et de bonne foi, après expériences dûment répétées et discutées, en toute liberté. Décision toujours susceptible d'être revisée, après nouvelles informations d'expériences renouvelées, en d'autres lieux, et en tout temps, par quiconque le voudra, ou le pourra.

En vérité, il ne peut y avoir qu'une seule religion de possible, et d'agréable au Créateur.

La religion naturelle, inscrite dans le cœur humain.

Elle se modifie, ou mieux se développe, avec le temps, par les connaissances acquises. C'est là la science de l'expérience et du temps et, aussi, des milieux humains.

La religion représente la somme de reconnaissance due au Créateur, par les humanités, pour la vie et le bien-être qu'elles en éprouvent.

Partant, et dès le commencement, l'homme a élevé des autels de sacrifices, pour ses offrandes rudimentaires.

Il n'a fait, en cela, que suivre la loi progressive inéluctable à toute créature.

Un rayon de soleil est également chanté (fêté) par toute la nature, inanimée et animée. Il ne faut, pour constater le fait, que voir, entendre et comprendre.

Donc l'homme ayant vu, entendu et compris, a traduit sa reconnaissance; et, les connaissances acquises classées, répétées, transcrites et transmises, la religion naturelle se trouva établie, par des usages locaux, inhérents au milieu.

Son développement n'est plus qu'une question de temps et de lieux. La base naturelle étant partout la même, les développements seront scientifiques, sous peine d'errer indéfiniment dans des cercles vicieux, sans portée et sans idéal: le sort fait, encore aujourd'hui, à des masses d'hommes abrutis par la force, et la nécessité de vivre sous la domination du plus fort qui, souvent, n'est pas le plus intelligent.

Dans ces conditions, la religion est presque nulle, la reconnaissance due ne dépassant pas des limites bornées, au sensorium corporel forcément rudimentaire du plus avancé.

Mais celle qui ressort de faits physico-psychiques aperçus, étudiés, appréciés des plus intelligents, et transmis par eux avec les développements qu'ils comportent, à la libre appréciation des masses, sous les seules données de la science toujours expérimentale, forcément se perfectionnera sans se détruire, et, fût-elle, comme la lumière, à sept faces différentes, elle restera une, et seule adéquate au Créateur. Ce n'est point le judaïsme biblique.

N'est-ce pas ainsi que l'occultisme, base de toutes les religions connues, eût dû être, non pas la science captieuse du secret et de la crainte, qu'inspire toujours l'inconnu; mais l'alphabet de toutes les notions scientifiques, des croyances à accréditer en les développant, ici et là, pour le gouvernement moral et politique des nations quelconques, toutes appelées à progresser.

Pour limiter, avec M. Théon, le champ de nos observations, nous avons, en Occident, le christianisme succédant au chaldéisme des mages d'où découlent: le catholicisme, le protestantisme et, enfin, le spiritisme.

Dans ses conditions génésiaques, il n'est pas douteux que celui-ci a eu le tort de se présenter comme étant la religion de l'avenir (c'est science qu'il eût fallu dire); ses esprits consultés remontant tous à la genèse du monde d'après Bossuet, et les Écritures dites saintes et sacrées ne laissant place à aucune perfection possible.

Il est superflu de s'attarder à le démontrer.

La parole de Dieu le Père est la règle absolue. Celle de Dieu le Fils en est le processus final, que toute l'intelligence humaine ne saurait changer rien, sans en changer la base, et faire tout écrouler.

Cela a été si bien compris par les auteurs de cette doctrine, que l'on peut dire, avec vérité, que de l'alpha à l'oméga tout repose sur la Foi, le Mystère, c'est-à-dire sur la négation de la raison humaine soumise, domptée, au profit du plus grand, du plus incompatible des inconnus, et négatif de la vérité.

Le spiritisme avait tout autre chose à faire qu'à modifier ou à réformer ces croyances acquises.

Il s'est trouvé en face de phénomènes psychiques constatés déjà, à peu près chez tous les peuples, mais très insuffisamment étudiés et présentés. Son devoir impartial, et qui appartient à chacun, était d'y prêter attention, de les étudier, de les comparer, et d'en poursuivre la solution scientifique et rationnelle, d'après tous les moyens connus et à rechercher, avant toute constitution pratique, érigée en dogme.

En effet, que pratiquez-vous, vous pontifes et *savants*, depuis cinquante ans?

L'un des vôtres, peut-être le meilleur, assurément l'un des plus intelligents, vient de le dire au monde entier:

— *Je n'ai jamais pu constater jusqu'ici l'identité d'un esprit.*

Les problèmes psychiques, sur le chantier, donneront l'appréciation de toute sa collaboration à cette œuvre de cinquante ans. Attendons.

Mais vous, spirites de l'ancien et du nouveau monde, vous les savants, les chercheurs, les occultistes, il ne vous est pas venu la pensée de sortir de ce doute, avant de faire les livres, et des médiums et des esprits, de bâcler une genèse doctrinale et tous autres volumes procurant honneur et lucre.

En vérité, Messieurs, c'était par là qu'il fallait commencer.

Vous n'avez rien inauguré, rien inventé! C'est vrai.

De Melchisédech, à Moïse, à Jésus; de Pierre et Paul à Constantin, à Hildebrand, à Léon XIII, tous se sont dits et se disent les sacrificateurs de l'Éternel, Dieu d'Israël, Roi de Sion, et aussi des Francs! quand ils auront porté sur leur étendard son cœur sacré!



Et à tous, en chair et en os, l'Esprit ou les Esprits de l'Au-delà ont parlé.

Mais quels étaient ces Esprits ?

Tous, jusqu'ici, restent complètement inconnus!...

Mais tous, vous avez cru sur parole, sans contrôle, et sans laisser aucun doute, que c'était Dieu le Père; ses anges et archanges, tous de purs Esprits!

Que c'était Dieu le Fils, puisque c'était le Saint-Esprit sous forme de colombe qui venait l'affirmer, quand ce n'était pas l'âne de Balaam ou un démon.

Vous les avez vus, entendu parler, *de visu auditu*, et fait parler. Bien avant Allan Kardec, depuis les mages chaldéens à Jésus, et de celui-ci à saint Jean de Pathmos, à la Brinvilliers, à la Lavoisin; après tous les saints, tous thaumaturges, la Vierge mère et, aussi, immaculée, sous toutes les formes, comme Jésus, depuis la montagne de Satan, au chemin de Damas, à Pierre en sa prison de Rome; vous dites, par sainte Thérèse et Marie Alacoque, que son règne sur les Francs n'est subordonné qu'à Une Église, à Montmartre, et à l'emblème de son cœur, sur le drapeau national.

Ce n'est pas plus idiot que cela:

Le Dieu devant lequel tout fléchit à genoux, au Ciel et sur la Terre, depuis dix-huit siècles, attend patiemment que les Francs, qu'il n'a pas connus un brin, et qui étaient des barbares, et leur chef un assassin, comme du reste toute sa lignée, veuillent bien (c'est-à-dire la République française qui n'a plus rien des Francs qu'une 3/38000e partie de leur sang atavique, après quinze siècles de croisements avec toutes les parties du monde, représentant cinq à six milliards d'âmes fraternelles délaissées, complètement abandonnées par leur Créateur et son Fils, mort en croix pour elles!!!), *veuillent bien le reconnaître pour Roi, par deux manifestations réclamées, aussi bizarrement : Il y a bien dans tout cela 400 millions de catholiques, mais ce sont les Francs qu'il aime!...*

Si vous sortez de là, théologiens et casuistes, de la vieille ou de la nouvelle école, testamentaires et encyclistes, la parole est à vous pour, en bon français, nous expliquer les 144.000 élus prédestinés. Ni F∴, ni protestants, ni etc... Tous Jésuites!... bien avant Ignace.

Mais il n'en est pas moins vrai que juifs, catholiques et spirites, vous croyez à la survivance de l'Esprit, à la résurrection des corps; mieux que cela, vous, Monsieur Théon, à la survivance immortelle du corps, perdu ou simplement égaré par le péché ou les cataclysmes?... accidents de la vie.

Dès lors, que disputez-vous? Si ce n'est des appréciations toujours libres, lorsque, à autrui, elles ne peuvent nuire; et, surtout, vous n'apportez aux débats *que la plus colossale des erreurs du siècle... catholique...*

Cette erreur, il fallait au moins le dire, est celle de la Bible, et non du siècle. *Les Esprits purs et impurs ont précédé la Création. Et, après, il y en a eu, il y en a, et il y en aura.*

La croyance à ces esprits n'est pas de l'âge du spiritisme; elle est de celui de la Bible, elle est de la civilisation égyptienne, grecque et romaine; les Atlantes ne l'ignoraient point, et, si la Terre vit depuis 100 mille ou 100 millions d'années, des Esprits terriens subsistent, tout aussi bien depuis ce temps que ceux d'Adam, d'Hénoc, de l'Eon, d'Ur qui en sortit Abram; et ceux que vous évoquez et vénérez: Louis IX, Vincent de Paul, Fénelon, Victor Hugo, etc., *ne sont ni plus grands ni moindres, mais pas plus certains.*

Ce sont tous des maîtres, nos grands Esprits. Eh bien! s'ils ne se manifestent qu'avec des médiums illustres comme V. Hugo, C. Flammarion, abandonnez-les; c'est plus que temps.

Dans l'Au-delà, ce ne sont plus des légions de mille qui s'y trouvent, de bons et de pervers Esprits. Le chiffre en est incalculable, et vous ne devez choisir que des connus, se manifestant à des connus et inconnus, et à des simples! du jour.

C'est la méthode par excellence: procéder du connu à l'inconnu; ou de l'inconnu procédant de deux connus au moins; du simple au composé.

Les sciences ne sont pas toutes mathématiques, mais toutes ont des rapports logiques entre elles; ces rapports restant, sinon imprévus, du moins ignorés. *Toute lumière venant du* Fiat lux, *de l'occultisme au spiritisme, les rapports doivent se rencontrer, en logique.*

Ce qui est bien le cas de la survivance des Esprits dans l'Au-delà.

De toutes les légendes qui ont servi de base fondamentale à une religion quelconque, établie et crue, aucune ne remonte à l'âge de pierre, du bronze et du fer, mais toutes à l'âge d'or, qui est celui de l'or plus particulièrement: Tobie et ses talents.

Le premier âge devait être d'or, l'Eden! Et ce fut celui de la mort et de la malédiction...

Le deuxième âge fut celui d'Abram qui traita en personne avec Dieu qui le retira de sa famille d'Ur, en Chaldée. Puis il lui envoya des ambassadeurs, pour traiter du renvoi d'Agar et lui annoncer Isaac: *Ce Youpin, fils unique de la maison du Dieu vivant, l'Eternel! Dieu d'Israël et Roi de Sion.*

Mettons que tous étaient des vivants: rois, ducs, etc.; il n'en est pas moins vrai que le peuple d'Israël a cru que c'étaient l'Eternel et ses anges et archanges; et les catholiques et spirites, après les chrétiens, ont reconnu les faits intangibles, et ceux-là en ont fait des articles de Foi, sous peine du bûcher et de l'enfer pour complément; *exception faite des 144.000, les prédestinés du royaume de Dieu*, dont il n'est plus du tout question, depuis la génération qui devait voir.

Vous me direz que Galilée, que Jeanne d'Arc ont été condamnés et cette dernière brûlée: c'est vrai. O Église de Christ!

Mais c'est également vrai que Galilée avait raison: *la terre tourne;* et que Jeanne est aujourd'hui canonisée *après avoir été jugée comme sorcière et relapse!*

Et j'ajoute, bien convaincu que cela ne prouve guère qu'une seule chose, bien certaine: c'est que l'Église de Pierre et Paul n'a absolument rien de commun avec la Vérité, avec le principe de toute lumière, en ce monde, avec la cause sans cause, avec l'inconcevable, l'innommable Éternel, Créateur des univers, toujours visible et toujours l'inconnu.

Demander aux Esprits de l'Au-delà ce qu'ils n'ont pas su, ici-bas, c'est inutile; *ou alors, pourquoi avoir tant tardé?*

Voyez plutôt ce qu'ils ont répondu à vos questions? Du plus ancien au dernier arrivé, vous n'avez que des réponses stéréotypées sur la masse des connaissances acquises, sinon par les membres du groupe interrogateur, du moins dans le milieu où ils vivent, *si les percipients les ignorent.*

C'est vrai que les tables tournent, que les objets se déplacent, que des médiums écrivent des réponses qu'ils ignorent. *Automatisme...*

Ce sont là des phénomènes à étudier. Cette étude doit se répéter par divers groupes et par divers médiums, surtout par des enfants ou des ignorants, et par des groupes également dans la plus profonde ignorance des questions posées.

Le Congrès, l'Institut psychique, apprécieront les solutions à donner à toutes ces questions et aux réponses reçues. C'est là leur utilité.

Si, depuis cinquante ans, les expériences faites par nos théologiens et savants n'ont abouti qu'à des illusions de leurs sens excités, par une neurabilité sensitive, il est grand temps de changer le mode d'expérimentation, tant au sujet du médium qu'à celui des membres du groupe interrogateur. N'est-il pas vrai?



Il faut, aux uns comme aux autres, l'impartialité, non suspecte, de l'enfant et de l'ignorant, entraînés d'avance par l'assistance à quelques séances préliminaires, toutes de typtologie et de lévitation, qui s'obtiennent si souvent avec succès, par deux personnes, et même par une seule.

Les versions obtenues par les percipients lettrés, savants, philosophes ou théologiens, toutes seront suspectées, aussi bien que celles provenant d'Aristote, Thalès, Socrate, Jésus, Fénelon, Thiers, Pie IX ou Hugo et Gambetta ; *toutes de parti pris : c est humain et aussi dans l'Au-delà*. De toutes, vous pouvez du reste remarquer l'insignifiance, en supposant même qu'elles soient sincèrement exactes, et certifiées même par la bienveillance de Vincent de Paul, également à contrôler, pour son zèle même qui, jusqu'ici, n'a abouti qu'à si médiocre résultat.

Que faut-il expressément obtenir ? — La certitude de la correspondance ; c'est-à-dire la preuve de la survivance dans l'Au-delà ; l'identité du sujet.

Cette correspondance ne doit pas pouvoir être inférieure à la capacité connue de son auteur.

Si elle est supérieure, elle doit avoir pour mesure d'appréciation le temps écoulé depuis sa désincarnation et la position qui lui a été accordée à son arrivée dans le monde des âmes et des Esprits.

Quant à l'immortalité sur terre, n'y pensez plus, M. Théon ; elle n'est pas plus possible que la résurrection des corps rendus à la poussière du tombeau. Brunia.

Une Séance de Magnétisme chez Alexandre Dumas

(Suite et fin).

Quelques gouttes d'eau tombèrent ; on monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ses miracles, qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda ; mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi :

— Endormez-le, me dit-il tout bas.

— Moi ? Est-ce que je sais endormir les gens autre part qu'au théâtre et dans les bibliothèques ? Est-ce que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie ?

— Ne faites rien de cela, endormez-le par la simple force de votre volonté.

— Que faut-il faire, dans ce cas-là ?

— Dites en vous-même : « Je veux qu'Alexis dorme. »

— Et il dormira ?

— C'est probable ; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

— C'est possible : mais alors j'ai de la volonté comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir.

— Essayez toujours.

— Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

— Cela ne fait rien.

— On se moquera de moi si je ne réussis pas.

— Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi ?

— Ah ! comme cela, je le veux bien.

Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

— Je veux qu'il dorme !

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

∴

Il n'y avait point de doute, au moins pour moi ; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur ; en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque complètement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur ; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

— Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir, vous me tueriez.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

— Une grande secousse nerveuse ; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

— Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

— En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

— Ah ! dit-il, cela va mieux.

— Assez bien pour nous donner une séance ?

— Oui ; seulement, ne me faites pas lire : vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse, que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

— Jouerez-vous aux cartes ?

— Oui, à merveille.

— Pourrez-vous reconnaître les objets, dire d'où ils viennent ?

— Oui.

— Pourrez-vous voyager, voir à distance ?

— Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

— Eh bien, une partie de cartes avec Séchan, tenez ; c'est l'incrédule de la société.

— N'importe.

J'approchai Alexis de la table ; Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le somnambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder une fois ses cartes : il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

∴

A la fin de la seconde partie, on tint Alexis quitte de cet exercice, si extraordinaire qu'il fût, tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et, tirant une bague de son doigt :

— Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague ? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, dites !

— Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

— Oui, c'est vrai.

— Vous avez fait monter la pierre un mois après.

— C'est encore vrai.

— Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans.

— C'est cela même. Maintenant pouvez-vous me dire où est cette dame ?

— Oui.

Il chercha quelques instants.



— Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer ; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la bague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fît Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

— Ce n'est donc pas l'Américaine ? lui demandai-je.

— Non, en vérité ; c'est une personne que tu ne connais pas.

— Et qui demeure ?

— Rue Sainte-Appoline.

— Ah ! très bien !

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

— Eh bien ! dis-je à Alexis, nous sommes d'accord, cherchez, maintenant.

— Ah ! je suis dans une rue qui longe le boulevard ; seulement, je ne la connais pas.

— Eh bien ! lisez son indication à l'angle.

— J'aime bien mieux la lire dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit : « Rue Sainte-Appoline. »

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre qu'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descendis et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

— Ah ! lui dis-je, mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme ; je voudrais arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien : son immortalité !

— Et de quelle façon expérimentez-vous ?

— Vous allez voir; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote, et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

— Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, quel est ce monsieur et ce qu'il fait.

— Oui, à merveillle, car monsieur a la foi ; c'est même un excellent chrétien.

— Mais sa profession ?

— Docteur.

— Vous vous trompez, Alexis.

— Oh ! je m'entends ; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme ; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

— Maintenant, demandai-je, pouvez-vous dire où monsieur exerce ses fonctions ?

— A merveille. Oh ! ce n'est pas loin ; c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici. Tiens ! je vois des jeunes gens en uniforme ; ils sont boutonnés jusqu'à la ceinture.

— Y en a-t-il beaucoup ?

— Oui, beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collège militaire.

— Pouvez-vous dire lequel ?

— Sans doute ; le nom du collège est-il sur les boutons ?

J'interrogeai M. Villette du regard.

— Oui, dit-il.

— Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

— Collège Saint-Cyr, dit-il.

∴

La seconde révélation était encore plus miraculeuse que la première.

Diéterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

— Qu'y a-t-il là dedans ? demanda-t-il.

— Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

— Oui ; ouvrez le papier et dites-nous leur sexe et leur âge ?

— Il y a les cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient ; cependant, il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans à peu près.

— Leurs noms ?

— Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

— Et la fille ?

— La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

— Êtes-vous fatigué ?

— Oui, j'ai toujours les nerfs bouleversés.

— Que désirez-vous faire ?

— Je désire voyager.

— Dans quel pays ?

— Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe !

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

— Nous allons là-bas ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il.

Là-bas, dans mon esprit et celui de M. de Lesseps, c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis pendant vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

— Partons, dit-il.

— Ah ! bien, dit Alexis, nous voilà dans un port de mer... A merveille ! Nous nous embarquons... Oh ! oh ! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît... Il fait chaud.

— Justement, nous sommes en rade. Voyez-vous la rade ?

— Parfaitement, elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite, ce n'est pas Alger, ce n'est pas Bône, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

— Que voyez-vous ?

— Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah ! nous suivons un canal, ah ! voilà un pont. Baissons-nous.

Boulanger et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lesquels Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées, que nous avions failli nous y tuer en passant.

— C'est cela, Alexis, très bien. Continuons ! nous écriâmes-nous M. de Lesseps, Boulanger et moi.

—Tiens ! nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons ; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah ! nous y voilà.

— Entrons-nous dans cette ville ou voyageons-nous dans les environs ? demanda M. de Lesseps.

— Comme vous voudrez.

— Au Bardo ! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

— Nous laissons la ville à gauche, et nous continuons notre route, dit M. de Lesseps.

— Oh ! que de poussière ! Nous faisons une lieue, une lieue et demie... Il me semble que nous passons sous une voûte... Ah ! je vois un monument... Oh ! quelle singulière architecture ! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent fort à des sépulcres.

— Entrez.

— Je ne puis, il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

— Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

— Ah ! la voilà qui s'écarte, nous sommes dans la cour, nous montons des marches... Où faut-il que j'aille maintenant ?

— Dans le salon de réception.

— J'y suis.
— Décrivez-le.
— Il y a des arcades; il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement la sculpture est peinte en certains endroits.
Levez la tête au plafond; que voyez-vous ?
— Un plafond sculpté, on dirait en bois.
— Est-il peint ?
— Oui.
— De quelle couleur ?
— En rouge et en bleu.
— Vous n'y voyez rien de particulier ?
— Si fait, des rayons d'or qui partent du centre et s'étendent dans toutes les directions !
— C'est cela, dit M. de Lesseps. A un autre.
En effet, il était impossible de faire une description plus exacte du port de Tunis, du canal de la Goulette et du salon de réception du bey.
Delanoue s'approcha.
— Un instant, un instant, dit Mme D. P..., c'est le tour des femmes, voulez-vous me dire quelque chose à moi, M. Alexis ?
— Tout ce que vous voudrez.
— Alors, dites-moi d'où vient cette petite médaille ?
Mme D. P... tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.
Alexis l'appuya contre son front.
— Cette médaille est bénie, dit-il.
— Oui.
— Elle vous a été donnée en 1844.
— Oui.
— Au mois d'août.
— En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée ?
— Elle vous a été donnée à 4 heures du soir.
— Par qui ?
— Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom tout bas à M. Dumas et je vous le dirai.
Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.
— Charles, me dit Mme P...
— Allons, je sais le nom, dis-je à Alexis.
Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.
Alexis jouait le soir, comme je l'ai dit; l'heure était avancée.
— Allons, Alexis, lui dis-je, je crois qu'il est temps que je vous éveille ?
— Eh bien, éveillez-moi !
— Comment cela ? Je n'ai aucune idée de la façon dont on vous réveille.
— Comment m'avez-vous endormi ?
— Par la force de ma volonté.
— Eh bien, éveillez-moi de même !
Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots « Éveillez-vous ! » et Alexis rouvrit les yeux.

Voilà comment s'est passée cette séance. J'ai nommé mes témoins; presque tous appartiennent aux arts ou à la diplomatie; l'un d'eux appartient à l'Église.

Tous sont prêts à affirmer que je ne me suis pas d'un seul mot écarté de la vérité.

ALEXANDRE DUMAS.

SÉANCE EXPÉRIMENTALE A ARLES

Il était parvenu à notre connaissance, depuis quelque temps déjà, qu'un fait spirite, d'un caractère tout particulier, s'était à maintes reprises produit à Arles; nous avons tenu à nous en rendre compte et à le soumettre à un rigoureux contrôle.

Le dimanche 12 novembre, nous nous mettions donc en route pour la cité romaine, dont les plus lointains souvenirs, qui s'y reflètent superbement en des masses antiques et monumentales, nous faisaient présager au mieux pour les manifestations d'outre-tombe. Dès 1 heure de l'après-midi, des voitures venues de Fourques, à cet effet, nous emmenaient à la campagne Saint-Michel, lieu du rendez-vous, en compagnie des familles : Arnaud, Albouy, Blanc, Brémond, David; MM. Dauphin et Regardier (fort regrettée l'absence de Mme Rousty, médium célèbre). Nous avons hâte de dire que cette réunion tout intime, favorisée par une de ces journées que seul le beau ciel de Provence sait faire naître en automne, laissera dans l'esprit de chacun comme l'empreinte ineffaçable du meilleur souvenir, non seulement par l'aménité et le joyeux entrain qui n'ont cessé d'y régner, mais surtout par les expériences auxquelles on s'y est livré.

Après avoir recouvré, tous, le calme indispensable en ces circonstances, après avoir entendu l'évocation au souverain Maître des mondes, aux frères de l'espace, les manifestations ont attiré notre attention, des mouvements de table très variés se sont produits sans interruption, des marches par petits coups frappés se sont fait entendre; et enfin par trois fois, et comme pour mieux s'affirmer, le guéridon sur le milieu duquel était appuyée seule la main droite du médium s'est élevé du sol à 30 centimètres.

Des commentaires se sont alors élevés comme cela se produit toujours, quand parmi les spectateurs se trouvent des sceptiques; il n'a fallu rien moins qu'une incorporation pour rétablir le calme et le silence primitifs; par elle on a entendu des conseils du plus haut intérêt, lesquels malheureusement on ne suit pas assez. Priez ! nous a dit le frère de l'espace, priez davantage et vous obtiendrez mieux !

Après une nouvelle évocation et sur la demande de l'esprit Acella, guide particulier du médium, on a établi l'obscurité la plus complète; alors c'est le phénomène étrange, consistant pour toutes les personnes là présentes et sans aucune exception à voir une lueur très vive, une vraie petite flamme planant tantôt au-dessus du médium, tantôt dans le milieu ou les coins de l'appartement, obéissant aux désirs de chacun, se rendant aux appels des spectateurs avec une docilité remarquable. C'est alors que nous avons tenu à contrôler ce phénomène rare en son genre, d'une lumière intelligente répondant aux désirs exprimés et se plaisant à satisfaire même la curiosité; la priant de venir se placer sur notre main, elle a acquiescé à notre désir avec la même docilité, et avec une telle prudence, une telle grâce pour ainsi dire, que nous avons pu l'y recevoir avec une assurance parfaite. C'est donc pendant quelques bien courtes secondes que nous avons pu admirer de très près cette flamme si intéressante, ne produisant aucune chaleur, ne faisant même pas ressentir son contact, mais tout obéissante, et se manifestant quelquefois bruyamment comme joyeuse de l'attention qu'on lui accordait.

Nous avons remercié, en termes aussi chaleureux que pouvait nous le dicter une gratitude tant méritée, ce cher frère de l'Au-delà, pour sa sollicitude à nous plaire, à nous émerveiller, demandant au seul juge des œuvres de l'en récompenser, et de lui donner toute la force et la puissance nécessaires pour pouvoir multiplier à l'avenir ses précieuses évolutions.

Cette séance expérimentale aura porté ses fruits, nous en sommes certains, et plus d'un sceptique qui y participèrent auront trouvé là de quoi anéantir en eux les vieux préjugés, les vieilles doctrines, et y créer même une croyance, si de par l'insuffisance de celle-ci il n'y en existait plus.

Bientôt la ville d'Arles offrira son concours à la fédération du Sud-Est, concours que de véritables penseurs avisés, ayant soif de vérité pure, constitués en groupe d'étude, rendront de plus en plus précieux. Nous adressons à tous ces nouveaux frères et sœurs en humanité nos meilleurs vœux, nos meilleurs encouragements ; nous ne doutons point que, pénétrés du but de grandeur morale inséparable du spiritualisme moderne, ils ne triomphent facilement de tous les obstacles qu'ils pourront rencontrer sur leur route nouvelle. Arrière les qu'en-dira-t-on, allons ardemment à la vérité par l'étude de la vraie philosophie, de la vraie science !

BRÉMOND.

ÉTUDES PSYCHIQUES

Nous apprenons avec plaisir que les séances de magnétisme données par MM. Bouvier et Jansora à l'Association générale des étudiants ont eu pour effet de convertir à l'étude des sciences occultes un grand nombre d'esprits qui y étaient jusque-là demeurés plus ou moins étrangers.

Plusieurs d'entre eux se sont mis à étudier et à expérimenter, et le résultat de ce mouvement a été la création, à Lyon, tout récemment, d'une société des recherches psychiques.

Cette société, composée d'un petit nombre de travailleurs, étudiants pour la plupart, s'est donné pour but d'étudier la psychologie expérimentale, l'hypnologie, le magnétisme, les phénomènes de médiumnité, etc., suivant les méthodes les plus rigoureuses et les plus scientifiques possibles, suivant ainsi la voie tracée par de nombreux savants et tout particulièrement par l'illustre colonel de Rochas.

La société dispose d'un appartement de cinq pièces, rue de la Charité, 48, comprenant : salle d'expériences, salle de cours, laboratoire, bibliothèque et salon. Des conférences seront faites par les membres qui y exposeront leurs doctrines et leurs recherches.

La cotisation est de 10 francs par mois.

Nous faisons des vœux pour que la jeune société compte bientôt dans son sein bon nombre d'esprits scientifiques, dépourvus de tous préjugés pour travailler au mieux à faire avancer d'un pas la science dans le domaine de l'inconnu.

D'un autre côté, M. Bouvier s'efforce de vulgariser les connaissances magnétiques au point de vue curatif en faisant un cours public les 1er et 3e dimanches de chaque mois, dans sa vaste salle, *6, rue Paul-Bert*, et nous sommes heureux de constater que son œuvre est appelée à un véritable succès. Plus de 200 personnes assistaient à sa première leçon (exactement 215); aussi, en raison de ce résultat inespéré, M. Bouvier s'est donné pour tâche de traiter tous les autres dimanches les sujets divers qui touchent le haut psychisme.

Nos amis peuvent donc se réjouir, la science et la raison s'unissent pour marcher la main dans la main à la conquête de la vérité.

Que les intéressés se rappellent bien les adresses :

SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LYON,
48, rue de la Charité.

***

Études psychiques et magnétiques tous les dimanches, de 4 à 6 heures du soir, *6, rue Paul-Bert, au fond de la cour, au premier*, près la place du Pont.

Dimanche 3 décembre, a eu lieu la 3e leçon de magnétisme appliqué à la guérison des malades.

HONORÉ.

LES FEMMES ET LA VIE

Par Mme DE BÉZOBRAZOW (chez Francis Laur, éditeur, 26, rue Brunel).

Les Femmes et la Vie est un livre qui répond à la pensée contemporaine, sous une forme littéraire variée comme la vérité d'où sort cette pensée dispersée. L'auteur, qui a souvent entrelacé, durant son séjour en France, les vers à la prose (Poussière d'étoiles, Sphinx, Ollendorf), a déjà, par *la Femme nouvelle*, introduit, l'un des premiers, dans la littérature française le roman féministe.

Aujourd'hui dans *les Femmes et la Vie*, premier volume d'une série complète, le même auteur donne une vision vivante d'actualités et d'effets lointains d'art, concentrant et peignant en raccourci l'idée du rôle de la femme, dont tout le monde parle à cette heure-ci.

Le Gérant : L. COULAUD.

13-12-9. — Tours. Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.